NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - GARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

— PREMIÈRE PARTIE —

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

— Des mêmes Auteurs —

ROMANS NATIONAUX ILLUSTRÉS:

HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, illustré de 24 dessins, par Riou. 1 25

MADAME THÉRÈSE, ou **LES VOLONTAIRES DE 92**, 22 — — 1 15

L'INVASION . . . . . 26 — par Fuchs. . . . 1 35

WATERLOO. . . . . 30 — par Riou. 1 55

Ces quatre ouvrages sont réunis en 1 volume grand in-8. Prix broché. 5

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE. . . . . 29 — par Riou. 1 50

LA GUERRE. . . . . 24 — par Riou. 1 20

LE BLOCUS. — LE CAPITAINE ROCHART. . . . . 25 — par Schuler. . . 1 35

Ces trois ouvrages sont réunis en un volume grand in-8, prix, broché. 4

Les Romans nationaux *complets* sont aussi réunis en 1 beau vol. gr. in-8, prix : br. . 9

CONTES ET ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS:

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, illustré de 20 dessins, par Émile Bayard, suivi de Myrtille. — Série de 10 livraisons. 1 10

HUGUES-LE-LOUP, illustré de 22 dessins, par Émile Bayard, suivi de l'Héritage de l'Oncle Christian, le Combat d'Ours, le Bouc d'Israel, une Nuit dans les Bois, la Reine des Abeilles. — Série de 11 livraisons. 1 15

MAITRE DANIEL ROCK, illustré de 20 dessins, par Gluck, suivi du Tisserand de la Steinbach. — Série de 10 livraisons. 1 05

LES CONTES DES BORDS DU RHIN, illustré de 20 dessins par Léon Benet, suivi de: le Trésor du vieux Seigneur, mon illustre Ami Selsam, la Pêche Miraculeuse, la Voleuse d'Enfants, le Blanc et le Noir, le Cabaliste Hans Weinland, le Requiem du Corbeau, le Chant de la Tonne. — Série de 10 livraisons. 1 10

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré, grand in-8, prix broché. . 4

L'AMI FRITZ, illustré de 24 dessins, par Théophile Schuler. — Série de 12 livraisons. 1 25

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, illustré de 12 dessins, par Schuler, suivi de la Taverne du Jambon de Mayence, les Amoureux de Catherine, Entre deux Vins, illustré de 14 dessins, par Yundt. — Série de 13 livraisons. 1 35

LA MAISON FORESTIÈRE, illustré de 16 dessins, par Schuler, suivi des Bohémiens et le Violon du Pendu, illustrés de 2 dessins, par Riou. — Série de 9 livraisons. . . 1 »

LE JUIF POLONAIS, illustré de 20 dessins par Léon Benet, suivi de : le Rêve d'Aloius, Messire Tempus, l'Œil invisible, la Comète, le Bourgmestre en Bouteille, Coquillage de l'oncle Bernard, la Tresse noire, le Talion, l'Inventeur. Série de 10 livraisons 1 05

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré gr. in-8, prix, broché. . . . 4 50

Les Contes et Romans populaires *complets*, sont aussi réunis en 1 seul vol. Prix, br. 8 50

Paris.—Imp. Jules Bonaventure, quai des Grands-Augustins, 55.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ERCKMANN-CHATRIAN

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS.

HUGUES-LE-LOUP. — MAITRE DANIEL ROCK.

CONTES DES BORDS DU RHIN.

ILLUSTRÉS PAR ÉMILE BAYARD

BENETT ET GLUCK.

PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1867

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Mathéus transporté d'enthousiasme... (Page 2.)

I

Dans la petite bourgade forestière du Graufthal, sur la limite des Vosges et de l'Alsace, vivait, il y a quelques années, un de ces respectables médecins campagnards qui portent encore la perruque, le grand habit carré, la culotte courte et les souliers à boucles d'argent.

Ce digne homme s'appelait Frantz Mathéus; il tenait de ses ancêtres la plus vieille maison du hameau, un verger, quelques acres de labour sur la montagne, quelques arpents de prairies dans la vallée, et si vous ajoutez à ce modeste patrimoine les œufs, le lait, le fro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mage, de temps en temps une poule maigre que les braves paysans apportent à monsieur le docteur, par grande reconnaissance, vous aurez tout le revenu de maître Frantz; il suffisait à son entretien, à celui de sa vieille servante Martha et de son cheval Bruno.

Maître Frantz était le type curieux des anciens *doctores medicinæ, theologiæ* ou *philosophiæ* de la bonne école allemande; sa figure exprimait la plus douce quiétude, la plus parfaite bonhomie; sa passion dominante était la métaphysique. Le plaisir que vous auriez, je suppose, à relire *Candide* ou le *Voyage sentimental*, il l'éprouvait à méditer le *Tractatus theologico-politicus* de Baruch Spinosa, ou la *Monadologie* de Leibnitz. Il faisait aussi des expériences de physique et de chimie pour se distraire.

Ayant mis un jour de la farine de seigle ergoté dans une bouteille d'eau, il s'aperçut, au bout d'un ou deux mois, que son seigle avait fait naître de petites anguilles, lesquelles en produisirent bientôt une foule d'autres. Mathéus, transporté d'enthousiasme à cette découverte, en conclut aussitôt que, si l'on pouvait faire des anguilles avec de la farine de seigle, on pourrait faire des hommes avec de la farine de froment. Mais, après y avoir mieux réfléchi, le savant docteur pensa que cette transformation devait s'opérer lentement, progressivement : que du seigle naissaient des anguilles, des anguilles d'autres poissons de toute espèce, de ces poissons des reptiles, des quadrupèdes, des oiseaux; ainsi de suite, jusqu'à l'homme inclusivement, le tout en vertu de la loi du progrès. Il appela cette progression l'échelle des êtres. Et comme maître Frantz avait étudié le grec, le latin et plusieurs autres langues, il se mit à composer un magnifique ouvrage en seize volumes, intitulé : *Palingénésie psycologico-anthropo-zoologique*, expliquant la création spontanée, la transformation des corps et la pérégrination des âmes; alléguant Brahma, Vichnou, Siva, Isis et Osiris, Thalès de Milet, Héraclite, Démocrite, enfin tous les philosophes cosmologiques, tant anciens que modernes.

Il envoya quelques exemplaires de cet ouvrage aux universités d'Allemagne, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que bon nombre de philosophes adoptèrent son système; on lui conféra les titres de membre correspondant de l'Institut chirurgical de Prague, de la Société royale des sciences de Gœttingue et de conseiller vétérinaire des haras de Wurtzbourg.

Mathéus, encouragé par ces illustres suffrages, résolut alors de faire une seconde édition de sa *Palingénésie*, enrichie de notes hébraïques et syriaques pour en élucider le texte.

Mais sa vieille servante, femme de grand sens, lui représenta que cette glorieuse entreprise lui coûtait déjà la moitié de son bien, et qu'il serait forcé de vendre sa maison, son verger et ses prairies pour faire imprimer les notes syriaques; elle le supplia de songer un peu plus aux choses terrestres et de modérer son ardeur anthropo-zoologique.

Ces considérations judicieuses contrarièrent beaucoup maître Frantz, mais il ne put se dissimuler que la bonne femme avait raison; il exhala de profonds soupirs, et renferma dans son cœur ses aspirations vers la gloire.

Or tout cela s'était passé depuis longtemps; Mathéus avait repris le cours de sa vie habituelle : il montait à cheval de grand matin, pour aller visiter ses malades; il rentrait tard, harassé de fatigue; le soir, au lieu de s'enfermer dans sa bibliothèque, il descendait au jardin pour émonder sa treille, écheniller ses arbres, sarcler ses laitues; après le souper, arrivaient Jean-Claude Wachtmann le maître d'école, Christian le garde-champêtre, et quelques commères du voisinage avec leurs rouets. On s'asseyait autour de la table, on causait de la pluie et du beau temps, Mathéus s'entretenait de ses malades, puis on allait tranquillement se coucher à la nuit close, pour recommencer le lendemain.

Ainsi se passaient les jours, les mois et les années. Mais cette existence paisible ne pouvait consoler maître Frantz d'avoir manqué sa vocation; souvent, dans ses courses lointaines, seul au milieu des bois, il se reprochait son inaction funeste : « Frantz, se disait-il, ta place n'est point au Graufthal; tous ceux que l'Être des êtres a rendus dépositaires des trésors de la science se doivent à l'humanité... Que répondras-tu, Frantz, à ce grand Être, quand l'heure de rendre tes comptes sera venue et qu'il te dira d'une voix foudroyante : « Frantz Mathéus, je t'avais doué de la plus « magnifique intelligence, je t'avais dévoilé « les choses divines et humaines, je t'avais « destiné, dès l'origine des siècles, à répandre « les lumières de la saine philosophie... Où « sont tes œuvres? En vain voudrais-tu t'ex- « cuser sur la nécessité de soigner tes malades; « ces devoirs vulgaires n'étaient pas faits pour « toi; d'autres les auraient remplis à ta « place... Va, Frantz, va, tu n'étais pas digne « de la confiance que je t'avais accordée, je « te condamne à redescendre dans l'échelle « des êtres ! »

Quelquefois même le bonhomme s'éveillait au milieu de la nuit, en s'écriant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Frantz ! Frantz ! tu es bien coupable ! »

Sa vieille servante accourait tout effarée :

« Que se passe-t-il donc, mon Dieu !

—Ce n'est rien, ce n'est rien, répondait Mathéus ; je viens de faire un mauvais rêve. »

Cet état moral de l'illustre docteur ne pouvait durer toujours; la compression de ses tendances métaphysiques était trop forte.

Un soir qu'il rentrait au village en suivant les bords de la Zinsel, il rencontra un de ces colporteurs de bibles et d'almanachs qui pénètrent jusque dans la haute montagne pour débiter leur marchandise.

Maître Frantz n'avait jamais perdu le goût des bouquins ; il mit pied à terre et s'informa des livres que vendait le colporteur.

Par le plus grand des hasards, celui-ci possédait un exemplaire de l'*Anthropo-zoologie*, dont il n'avait pu se défaire depuis quinze ans, et voyant Mathéus considérer cet ouvrage avec un amour tout paternel, il ne manqua point de lui dire qu'on ne vendait que cela, que tout le monde voulait lire ce livre, qu'on n'en faisait plus, et qu'il devenait tous les jours plus rare, à force d'être demandé.

Le cœur de maître Frantz battait avec force, sa main tremblait.

« O grand Démiourgos ! grand Démiourgos ! murmurait-il, c'est ici que je reconnais ta sagesse infinie : par la bouche des simples, tu rappelles les sages à leurs devoirs ! »

En rentrant au Graufthal, maître Frantz était dans une agitation extrême; il allait et venait au hasard, une foule d'idées incohérentes se pressaient dans son esprit : Irait-il siéger à Gœttingue ? irait-il à Prague ? Ferait-il réimprimer la *Palingénésie* avec de nouvelles notes ? ou bien apostropherait-il le siècle sur son indifférence en matière anthropo-zoologique ?

Tout cela le tourmentait, l'émouvait ; mais ces moyens lui paraissaient trop longs, et son impatience n'admettant plus de retard, il résolut de suivre l'exemple des anciens prophètes et d'aller lui-même prêcher sa doctrine dans l'univers.

II

Lorsque Frantz Mathéus eut pris la généreuse résolution d'éclairer le monde de ses lumières, un calme étrange, indéfinissable descendit au fond de son âme.

C'était la veille de la Saint-Boniface, vers six heures du soir; un soleil splendide illuminait le vallon du Graufthal et découpait sur le ciel limpide les flèches immobiles des hauts sapins.

Le bonhomme était assis dans l'antique fauteuil de ses pères, près de la petite fenêtre à vitraux de plomb; ses regards parcouraient le hameau silencieux et s'étendaient autour des montagnes vaporeuses.

Les campagnards fauchaient l'herbe sur la lisière ombreuse des forêts; les femmes et la vieille Martha elle-même, armées de leurs râteaux, retournaient le foin en chantant les vieux airs du pays.

La Zinsel murmurait doucement dans son lit de roseaux; un vague bourdonnement remplissait l'air; de longues files de canards remontaient le cours de la rivière et jetaient parfois leurs cris nasillards à travers l'espace; les poules dormaient à l'ombre des murs, aux bâtons des charrettes, parmi les herses, les charrues et les attirails du labour; quelques enfants joufflus se traînaient et jouaient sur le seuil des chaumières, et les chiens de garde, le museau entre les pattes, cédaient eux-mêmes à l'ardeur accablante du jour.

Ce spectacle si calme émut insensiblement le cœur de Mathéus; des larmes silencieuses mouillèrent ses joues vénérables ; il prit sa tête déjà grisonnante entre ses mains, et les coudes au bord de la fenêtre, il se mit à sangloter comme un enfant.

Une foule de souvenirs attendrissants se présentaient à sa mémoire : cette demeure rustique, asile de son père; ce petit jardin, dont il avait cultivé les arbres et semé les moindres plantes; ces vieux meubles de chêne, brunis par le temps, tout lui rappelait son bonheur paisible, ses habitudes, ses amis, son enfance, et l'on eût dit que chacun de ces objets inanimés prenait une voix touchante pour le supplier de ne pas les quitter, pour lui reprocher son ingratitude et le plaindre d'avance de son isolement dans le monde.

Et le cœur de Frantz Mathéus était l'écho de toutes ces voix, et de nouvelles larmes, à chaque souvenir, débordaient plus abondantes de ses yeux.

Puis, quand il venait à penser à ce pauvre hameau dont il était en quelque sorte l'unique providence; quand il regardait à travers ses pleurs chacune de ces petites portes où il s'était arrêté tant de fois pour donner des consolations, pour distribuer des secours et soulager les souffrances humaines; quand il se rappelait toutes les mains qui avaient pressé les siennes, tous les regards d'affection et d'amour qui l'avaient béni, alors il restait comme accablé sous le poids de sa résolution et n'osait songer à l'heure du départ.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Que dira Christian Schmitt, pensait-il, lui dont j'ai sauvé la femme d'une maladie cruelle, et qui ne sait comment me témoigner sa reconnaissance? Que dira Jacob Zimmer, que j'ai préservé de la ruine, lorsqu'il n'avait plus un pauvre liard pour faire rebâtir sa grange? Que dira la vieille Martha, elle qui me soigne comme une tendre mère, qui m'apporte tous les matins mon café à la crème, qui raccommode mes culottes et mes bas, et qui ne peut se coucher qu'après m'avoir bien couvert et tiré le bonnet de coton sur les deux oreilles? Pauvre Martha! pauvre, pauvre bonne vieille Martha! encore hier elle me tricotait des chaussettes bien chaudes, et mettait à part la douzaine de chemises neuves qu'elle a filées pour moi de ses propres mains! Et que dira Georges Brenner, qui m'amenait, il y a quinze jours, du bois pour l'hiver prochain, par affection, le brave homme, car il ne voulut rien recevoir! Oui! que dira Georges Brenner en apprenant que son bois sera brûlé par un autre? Il se fâchera, c'est un homme de la race canine, qui n'entend pas raison et qui ne me laissera jamais partir. »

Telles étaient les réflexions de Frantz Mathéus, et si sa résolution n'avait pas été ferme, inébranlable, tant d'obstacles auraient abattu son courage.

Mais à mesure que le soleil s'inclinait vers le Falberg et que la fraîcheur de la nuit s'étendait dans la vallée, il sentit le calme et la sérénité renaître dans son âme; ses yeux se levèrent au ciel avec amour, les derniers rayons du crépuscule illuminèrent son front inspiré; on eût dit qu'il priait en silence: Frantz Mathéus rêvait aux conséquences incalculables de son système pour le bonheur des races futures, et l'arrivée de Martha put seule interrompre le cours de ses méditations sublimes.

Il entendit sa vieille servante entrer dans la cuisine, déposer son râteau dans le coin de la porte et prendre la vaisselle pour faire les apprêts du souper.

Ces bruits familiers à son oreille, les pas de Martha qu'il aurait reconnus entre mille, les rumeurs du hameau, le chant des faneuses et des faucheurs qui rentraient joyeusement chez eux, les petites fenêtres qui s'éclairaient une à une, tout cela émut encore le bonhomme: il n'osait bouger de son siége; les mains jointes, la tête inclinée, il recueillait avec attendrissement ces bruits confus: « Ecoute ces voix amies, se disait-il, car peut-être tu ne les entendras plus jamais! jamais!... »

Tout à coup Martha ouvrit la porte; elle ne pouvait voir son maître et demanda:

« Êtes-vous là, monsieur le docteur?

—Oui, Martha, je suis là, répondit Mathéus d'une voix tremblante.

—Mon Dieu, Monsieur, comment pouvez-vous ainsi rester dans l'obscurité? Je cours chercher de la lumière.

—C'est inutile, j'aime mieux te parler ainsi... J'aime mieux te dire... Viens... Écoute-moi! »

Mathéus ne put articuler un mot de plus, son cœur battait avec force; il pensait: « Si je voyais sa figure quand je lui dirai... ce que je dois lui dire... ça me ferait trop de peine »

Martha sentit à l'accent du docteur qu'elle allait apprendre quelque funeste nouvelle, ses genoux fléchirent.

« Monsieur le docteur, dit-elle, qu'avez-vous? votre voix tremble!

—Ce n'est rien... ce n'est rien, ma bonne, ma chère Martha... ce n'est rien... Assieds-toi là... près de moi; il faut que je te dise.. »

Mais les paroles expirèrent de nouveau sur ses lèvres.

Après quelques instants de silence, il reprit:

« Tu ne m'en voudras pas... il ne faudra pas m'en vouloir. »

La vieille servante, dans une grande anxiété, courut chercher la lampe; lorsqu'elle rentra, elle vit Mathéus pâle comme la mort.

« Monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes malade, vous souffrez, je le vois bien. »

Mais l'illustre docteur avait eu le temps de recueillir ses pensées; une idée lumineuse venait de frapper son esprit: « Si je parviens à convaincre Martha, tout ira bien, et cela prouvera clairement que l'humanité entière ne saurait résister à l'éloquence de Frantz Mathéus. »

Plein de cette conviction, il se leva.

« Martha, dit-il, regarde-moi bien en face.

—Monsieur le docteur, répondit la vieille servante stupéfaite, je vous regarde.

—Eh bien, tu as devant les yeux Frantz Mathéus, docteur en médecine de la faculté de Strasbourg, membre correspondant de l'Institut chirurgical de Prague et de la Société royale des sciences de Gœttingue, conseiller vétérinaire des haras de Wurtzbourg, et jadis, par un concours de circonstances vraiment effrayantes, chirurgien-major de la bande de Schinderhannes. »

Ici le docteur fit une pause, afin de laisser à Martha le temps d'apprécier toute la magnificence de ses titres; puis il continua:

« Frantz Mathéus, seul inventeur de la fameuse doctrine psycologico-anthropo-zoologique, laquelle a remué le monde, consterné l'ignorance, exaspéré l'envie et frappé d'admi

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ration l'univers ! Frantz Mathéus, dépositaire des destinées de l'humanité et de la philosophie cosmologique, fondée sur les trois règnes de la nature : végétal, animal, humain ! Frantz Mathéus, qui depuis quinze ans languit dans un lâche repos, et dont la conscience indignée lui reproche chaque jour d'abandonner au hasard des systèmes, aux sophismes des écoles, à l'influence désastreuse des préjugés l'avenir du genre humain ! »

Martha tremblait de tous ses membres, jamais elle n'avait vu son maître dans un tel état d'enthousiasme.

De son côté, l'illustre philosophe découvrait avec satisfaction la stupeur de sa servante.

Il poursuivit donc avec un redoublement d'éloquence :

« Jusqu'à quand, Mathéus, assumeras-tu sur ta tête cette effrayante responsabilité ? Jusqu'à quand oublieras-tu la mission sublime que t'impose le génie ? N'entends-tu pas les voix qui t'appellent ? Ne sais-tu pas que, pour monter l'échelle des êtres, il faut souffrir, et que souffrir c'est mériter ? L'ignorance, le sophisme s'élèvent en vain contre toi ! Marche, marche, Frantz Mathéus, sème sur ton passage les germes bienfaisants de l'anthropo-zoologie, et ta gloire, immortelle comme la vérité, grandira de siècle en siècle, abritant de son feuillage toujours vert les générations futures ! C'est pourquoi, Martha, dès ce soir tu vas préparer ma valise ; tu diras à Nickel, le cordonnier, de raccommoder la selle de Bruno ; tu donneras un double picotin d'avoine à la pauvre bête, et je partirai demain avant l'aube du jour, pour aller prêcher ma doctrine dans l'univers. »

A cette conclusion Martha faillit tomber à la renverse ; elle crut que son maître avait perdu la tête.

« Quoi ! monsieur le docteur, balbutia-t-elle, vous voulez nous quitter, nous abandonner ? Oh non ! ce n'est pas possible... vous si bon ! vous qui n'avez que des amis dans le village ! vous n'y pensez pas !

—Il le faut, répondit stoïquement Mathéus ; il le faut, c'est mon devoir ! »

Martha ne dit plus rien et parut se résigner ; comme d'habitude elle mit la nappe, arrangea le couvert et servit le souper du docteur. Ce jour-là, c'était une poule au riz et des noisettes pour dessert : Frantz Mathéus, de la famille des rongeurs, aimait beaucoup les noisettes. Sa servante multipliait autour de lui tous les genres de séduction : elle découpait elle-même la volaille et lui présentait les morceaux les plus délicats ; elle remplissait son verre jusqu'au bord, et le regardait d'un œil mélancolique, comme pour le plaindre.

Quand le repas fut terminé, elle conduisit Mathéus jusque dans sa petite chambre à coucher, elle découvrit elle-même son lit, et s'assura que le bonnet de coton se trouvait sous l'oreiller.

Tout cela était blanc, propre, bien arrangé ; la cuvette de porcelaine sur la commode, la carafe d'eau fraîche dans la cuvette, la petite glace étincelante entre les deux fenêtres, la bibliothèque renfermant l'*Anthropo-zoologie* en seize volumes, les auteurs latins et quelques livres de médecine soigneusement époussetés ; partout il fallait reconnaître les soins attentifs de la vigilante ménagère.

Après s'être convaincue que tout était à sa place, Martha ouvrit la porte et souhaita le bonsoir à son maître d'une voix si touchante, que l'illustre philosophe se sentit navré jusqu'au fond de l'âme. Il aurait voulu sauter au cou de l'excellente femme et lui dire : « Martha, ma bonne Martha, tu ne saurais croire combien Frantz Mathéus admire ton courage et ta résignation ; il te prédit les plus hautes destinées futures ! » Voilà ce qu'il aurait voulu lui dire ; mais la crainte d'une scène trop pathétique calma son émotion profonde ; il se contenta de lui recommander de nouveau, avec douceur, de donner un double picotin à Bruno et de venir l'éveiller à la pointe du jour.

La bonne femme s'éloigna lentement, et l'illustre docteur Mathéus, heureux de ce premier triomphe, se coucha dans son lit de plume.

Longtemps il ne put fermer l'œil ; il récapitulait tous les événements de ce jour mémorable et les conséquences sublimes du système anthropo-zoologique ; les images, les invocations, les prosopopées s'enchaînaient les unes aux autres dans son esprit lumineux, jusqu'à ce qu'enfin ses paupières s'appesantirent et qu'il s'endormit profondément.

III

Les pâles rayons du crépuscule éclairaient à peine le petit hameau du Graufthal, lorsque Frantz Mathéus ouvrit les yeux à la lumière. Le coq rouge de Christina Bauer, sa voisine venait de l'éveiller par son cri matinal, au moment où Socrate et Pythagore lui posaient sur la tête des couronnes immortelles.

Cet heureux présage le mit aussitôt de bonne humeur ; il tira sa culotte et ouvrit sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fenêtre pour respirer le grand air. Mais jugez de sa surprise, quand il découvrit à quelques pas du seuil Jean-Claude Wachtmann, le maître d'école, qui se promenait de long en large un papier à la main, et qui faisait des gestes vraiment extraordinaires!

Ce qui redoubla l'étonnement du docteur, ce fut de voir que Jean-Claude avait revêtu son grand habit des dimanches, et qu'il portait son immense tricorne et ses souliers à boucles d'argent.

« Maître Claude, lui dit-il, que faites-vous donc là de si grand matin?

—Je lis, répondit gravement le maître d'école sans s'émouvoir, je lis un morceau d'éloquence composé par moi-même, quelque chose qui attendrirait un cœur de rocher! »

Le geste, l'attitude et le regard imposant de Jean-Claude portèrent le trouble dans l'âme de Frantz Mathéus; il se prit à concevoir de vagues inquiétudes.

« Monsieur Claude, dit-il d'une voix émue, je n'ignore pas vos talents et vos belles connaissances, auriez-vous la bonté de me faire voir ce discours?

—Vous l'entendrez, monsieur le docteur, vous l'entendrez quand tous les autres seront réunis, répondit Claude Wachtmann en mettant son papier dans la grande poche de son habit noir; c'est devant tout le monde que je veux lire cette œuvre remarquable, fruit de mes études et de ma profonde douleur. »

Le maître d'école avait un regard auguste en prononçant ces paroles, et Frantz Mathéus se sentit pâlir :

« Martha! Martha! murmura-t-il, qu'as-tu fait? Non contente d'ébranler mon courage par tes larmes, tu profites encore de mon repos pour soulever le village contre moi! »

Hélas! l'illustre docteur Mathéus ne se trompait pas; sa perfide servante avait donné l'éveil, et le bruit de son départ s'était répandu dans tout le pays.

Georges Brenner le bûcheron ne tarda point à paraître; il lança un coup d'œil farouche vers la maison du docteur, et vint s'asseoir sur le banc de pierre près de la porte; puis arriva Christian le batteur en grange, dont tous les traits exprimaient la désolation; puis Katel Schmitt la sœur du meunier; puis tout le hameau, femmes, enfants, vieillards, comme pour un enterrement.

Mathéus, caché derrière ses vitres, frissonnait en voyant grossir l'orage; d'abord il eut l'idée de confondre cette foule ignorante, entièrement dépourvue des plus simples notions sur les trois règnes de la nature, de la faire rougir elle-même de son égoïsme, en lui démontrant d'une manière évidente que Frantz Mathéus se devait à l'univers, que ce génie sublime ne pouvait s'ensevelir au Graufthal sans commettre un crime épouvantable envers le genre humain; mais ensuite sa prudence naturelle lui fit concevoir un projet moins grandiose, quoique légitime et rempli de finesse : il résolut d'entrer tout doucement dans la cuisine, de la cuisine dans la grange, de seller Bruno et de se sauver par la porte de derrière.

Ce dessein ingénieux fit sourire le bonhomme, il se représenta la stupéfaction de maître Claude croyant surprendre le lièvre au gîte, tandis qu'il serait déjà bien loin à chevaucher sur la montagne.

Aussitôt il mit ses bas de laine tout neufs, sa grande capote brune, ses grosses bottes de fatigue, garnies d'éperons comme des roues d'horloge; il se coiffa de son feutre à larges bords, qui lui donnait un air respectable, et ouvrit sa porte avec une prudence merveilleuse... Mais en traversant la cuisine il se rappela fort heureusement l'*Anthropo - zoologie*, et revint à la hâte en mettre le répertoire dans sa poche.

L'illustre docteur regrettait de ne pouvoir emporter les seize volumes in-quarto, mais il en possédait tous les développements dans sa tête, ainsi que les notes, les corollaires, les renvois et une foule d'observations inédites et curieuses, résultant de ses nouvelles études.

Enfin, après un dernier regard d'adieu à sa chère bibliothèque, il se glissa tout tremblant dans l'écurie, comme un malheureux captif qui s'échappe de la main des infidèles.

Le grand jour y pénétrait déjà par les vitres ternes d'une lucarne, et la vue de Bruno ranima son courage.

Bruno était un vigoureux roussin à l'encolure massive, large du poitrail, court, épais, trapu, solide des jarrets, en un mot le digne et robuste soutien du médecin campagnard.

Chacun devait se dire, en voyant passer Mathéus sur Bruno : « Voilà bien la meilleure bête et le plus grand philosophe du pays. »

Frantz Mathéus reconnut à sa panse luisante et bien arrondie qu'il avait mangé ses deux picotins d'avoine; c'est pourquoi, sans dissertation aucune, il lui passa la bride, lui mit sa grande selle de cuir, enfonça dans l'une des fontes l'exemplaire de son répertoire; puis, avec une précipitation qui prouvait son grand désir d'échapper à l'éloquence de Claude Wachtmann, il conduisit le cheval dans la grange, leva la barre et ouvrit la porte à deux battants.

Mais on ne saurait s'imaginer la colère et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'exaspération du docteur, lorsqu'il vit autour de la porte tout le village réuni, Jean-Claude Wachtmann en tête, Hubert le forgeron à sa droite, et Christina Bauer à sa gauche. Une rougeur subite empourpra sa figure vénérable, et ses yeux, d'habitude calmes et méditatifs, lancèrent les éclairs d'une noble indignation.

Il se mit brusquement en selle et s'écria :

« Faites place ! »

Mais la foule ne bougea point, et maître Frantz crut même apercevoir un sourire moqueur sur toutes les lèvres, comme pour le défier de sortir.

« Allons, mes amis, faites-moi donc place, reprit-il d'un ton moins décidé ; je vais voir mes malades dans la montagne. »

Ce mensonge, contraire à son système, lui coûta beaucoup ; et pourtant les paysans, qui connaissaient toute sa bonté, n'en tinrent aucun compte.

« Nous savons tout, s'écria la grosse Catherine en feignant de verser des larmes dans son tablier, nous savons tout ! Martha nous a tout dit : vous voulez quitter le village. »

Mathéus allait répondre, quand Jean-Claude Wachtmann, d'un seul geste, imposa silence à tout le monde ; puis il vint s'établir en face du docteur pour l'accabler de ses regards, tira majestueusement ses lunettes de leur étui, les enfourcha sur son grand nez, déploya son papier d'un air grave, promena de nouveau ses regards sur la foule, pour lui commander l'attention, et se mit enfin à lire le chef-d'œuvre suivant, d'un accent solennel, en s'arrêtant aux points et aux virgules et en gesticulant comme un véritable prédicateur :

« Quand le grand Antiochus, empereur de Ninive et de Babylone, forma le dessein ambitieux de sortir de son royaume, pour aller faire la conquête des cinq parties du monde, dans le but coupable de se couvrir de lauriers, son ami Cinéas lui dit : « Grand Antiochus, « illustre rejeton de tant de rois, empereur de « Babylone, de Ninive et de la Mésopotamie, « terre située entre le Tigre et l'Euphrate ; « guerrier magnanime et invincible, daignez « prêter l'oreille aux paroles touchantes de « votre ami Cinéas, homme sensé qui se pros- « terne à vos genoux et qui ne peut vous don- « ner que les meilleurs conseils... Qu'est-ce « que la gloire, grand Antiochus, qu'est-ce « que la gloire ? Une vaine fumée, semblable « à une ombre épaisse qui n'a pas le moindre « corps pour la soutenir... La gloire ! le fléau « de l'humanité, qui renferme la peste, la « guerre et la famine, l'opprobre et la désola- « tion ! Quoi ! illustre Antiochus, vous voulez « abandonner votre femme, une auguste reine « toute remplie de vertus, et vos pauvres en- « fants qui se tordent les bras et se couvrent « de cendres ? Quoi ! vous auriez l'âme assez « dure et perverse pour précipiter dans l'a- « bîme de la désolation ce peuple qui vous « adore, ces femmes nubiles, ces hommes « mûrs, ces enfants à la mamelle et ces vieil- « lards aux cheveux blancs comme la neige « du mont Ida, dont vous êtes en quelque « sorte le père ?... Vous entendez leurs cris, « leurs larmes... leurs... »

Il ne put continuer, car la foule se prit d'un seul coup à fondre en larmes ; les femmes sanglotaient, les hommes soupiraient, les enfants piaillaient et toute la maison était remplie de gémissements.

En ce moment Claude Wachtmann se dressa sur la pointe des pieds et promena son grand nez de droite à gauche, pour s'assurer que chacun faisait son devoir. Il aperçut le petit Jacques Purrus, enfant incorrigible, qui venait de grimper sur l'échelle de la grange, et retenait par la queue le chat gris de la vieille Martha, ce qui faisait pousser des miaulements lugubres à la pauvre bête. Il lui fit un signe menaçant du doigt, et le petit drôle, se rappelant ses ordres, jeta des cris perçants comme la trompette du jugement dernier.

Alors Claude Wachtmann jouit de son triomphe, car on n'avait jamais rien entendu de pareil.

La figure de Frantz Mathéus exprimait la consternation ; cependant lorsqu'il entendit Cinéas parler au grand Antiochus, un sourire imperceptible effleura ses lèvres ; il fit encore un pas, de sorte que la tête de Bruno se trouvait en dehors du cercle.

Jean-Claude leva la main, et tout le monde se tut comme par enchantement.

« Illustre docteur Mathéus, reprit-il, semblables aux habitants de Babylone... »

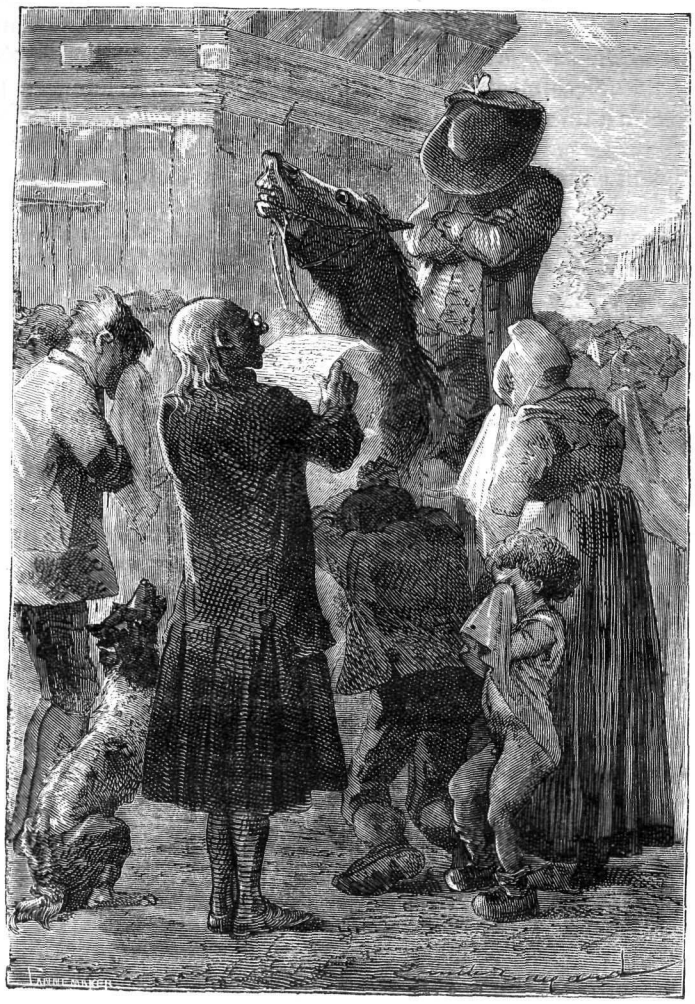
Mais au même instant Frantz Mathéus, sans écouter la fin, piqua des deux et Bruno partit comme un ouragan à travers haies, jardins, moissons, broussailles, écrasant les choux de l'un, les navets de l'autre, le blé de celui-ci, l'avoine de celui-là, enfin comme un véritable possédé.

Les cris de la foule le poursuivaient, mais il ne tournait pas seulement la tête et traversait déjà la grande prairie communale.

Jean-Claude avait la figure longue et jaune comme un cierge, il levait ses grands bras et criait :

« Je n'ai pas fini, je n'ai pas encore lu le passage de Nabuchodonosor changé en bœuf par orgueil, avec des plumes d'aigle ! Écoutez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Quand le grand Antiochus... (Page 7.

donc !... Jacques !... Hubert !... Christian ! »

Mais personne ne voulait l'entendre, tout le village était aux trousses de Mathéus; on hurlait, on sifflait, les chiens aboyaient; on aurait dit la fin du monde.

Bientôt on revit l'illustre docteur gravir au galop le Falberg; il avait traversé la Zinsel à la nage; il se tenait au cou de Bruno et les basques de sa grande capote flottaient en l'air, tant il allait vite.

Enfin il disparut dans les bois, et les paysans se regardèrent l'un l'autre tout ébahis.

Jean-Claude voulut alors reprendre la continuation de son beau discours, mais chacun lui tournait le dos en disant :

« A quoi sert ton discours, puisque nous avons perdu notre bon docteur? Ah ! si nous avions su ! on l'aurait retenu par la bride ! »

Et voilà comment l'illustre docteur Frantz Mathéus, grâce à sa résolution héroïque, à sa présence d'esprit et aux vigoureux jarrets de Bruno, parvint à reconquérir son indépendance.

IV

On peut se figurer la joie de Mathéus, quand il se vit sauvé de Jean-Claude et de tous les autres. Les cris lointains du village expirèrent bientôt à son oreille et firent place au vaste silence des forêts.

Alors le bonhomme, louant Dieu de toutes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les basques de sa grande capote flottaient en l'air. (Page 8.)

choses, laissa tomber la bride sur le cou de Bruno et remonta tranquillement la côte de Saverne.

Le soleil était haut lorsqu'il atteignit la route, et quoique la chaleur donnât d'aplomb sur sa nuque; quoique son échine ruisselât de sueur, et que Bruno s'arrêtât de temps en temps pour brouter quelques touffes d'herbe au bord du sentier, l'illustre philosophe ne s'apercevait de rien. Il se voyait déjà sur le théâtre de ses triomphes, allant de ville en ville, de village en village, foudroyant les sophistes et semant dans le monde les germes bienfaisants de l'anthropo-zoologie.

« Frantz Mathéus, s'écriait-il, tu es vraiment prédestiné! A toi seul était réservée la gloire de faire le bonheur du genre humain et de répandre la lumière éternelle! Regarde ces vastes pays, ces villes, ces fermes, ces hameaux, ces chaumières : ils attendent ta venue! Partout se fait sentir le besoin d'une doctrine nouvelle, fondée sur les trois règnes de la nature; partout les hommes gémissent dans le doute et l'incertitude! Frantz, je te le dis sans vanité, mais sans fausse modestie, l'Être des êtres a les yeux fixés sur toi... Marche! marche! et ton nom, comme ceux de Pythagore, de Moïse, de Confucius et des plus sublimes législateurs, retentira d'écho en écho jusqu'à la consommation des siècles ! »

L'illustre docteur raisonnait ainsi dans toute la sincérité de son âme, et descendait la côte du Falberg à l'ombre des sapins, quand des cris de joie, des éclats de rire et les sons nasil-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lards d'un violon le tirèrent de ses profondes rêveries.

Il se trouvait alors à deux lieues du Grauf-thal, en face du cabaret de la *Lèchefrite*, où les paroissiens de Saint-Jean-des-Choux vont manger des omelettes au lard et faire danser leurs amoureuses. Il y avait justement beaucoup de monde au cabaret : les faucheurs en manches de chemises et les paysannes du voisinage en jupons courts tourbillonnaient comme le vent autour de la tonnelle ; ils levaient la jambe, frappaient du pied, faisaient des passes, des doubles passes, des triples passes, et poussaient des cris à fendre les nuages.

Coucou Peter[1], le ménétrier, le fameux Coucou Peter, fils de Yokel Peter, de Lutzelstein, fêté dans tous les bouchons, dans toutes les brasseries, dans toutes les tavernes de l'Alsace ; le bon, le jovial Coucou Peter était assis sur une tonne de bière, au milieu de la gloriette, avec sa grosse camisole de bure, garnie de boutons d'acier larges comme des écus de six livres, avec ses joues fraîches et bien nourries et son feutre surmonté d'une plume de coq ; il râclait à tour de bras une vieille valse du pays, et formait à lui seul tout l'orchestre de la *Lèchefrite*. Le vin, la bière, le kirschen-wasser ruisselaient sur les tables, et de vigoureux baisers, appliqués sans mystère, excitaient la joie universelle.

Malgré tous les soucis que lui donnait l'avenir du monde et de la civilisation, Frantz Mathéus ne put s'empêcher d'admirer ce joyeux spectacle ; il fit halte derrière la tonnelle, et rit de bon cœur des embrassades et des scènes amoureuses qu'il découvrait à travers la charmille. Mais tandis que le bonhomme se livrait à ces curieuses observations, tout à coup le ménétrier sauta de son tonneau, et se mit à crier d'une voix retentissante :

« Ah ! ah ! ah ! le docteur, le bon docteur Frantz ! c'est vous, monsieur le docteur ? Hé donc ! laissez-moi passer, vous autres, que je vous amène l'inventeur de la pérégrination des âmes et de la transformation des hommes en pommes de terre ! »

Il faut savoir que l'illustre philosophe avait commis l'imprudence de communiquer à Coucou Peter ses méditations psycologico-anthropo-zoologiques, et que celui-ci ne craignait pas de compromettre le système par des allusions inconvenantes.

« Ah ! docteur Mathéus, s'écria-t-il en sortant de la tonnelle, vous tombez bien ; vive la joie ! »

Et, lançant son feutre en l'air, il sauta le fossé, enjamba le treillage, et saisit Bruno par la bride.

Ce fut un hourra général, car toutes ces bonnes gens connaissaient Mathéus.

« Vous allez entrer, docteur ! prendre un verre de vin, docteur ! — Non, un verre de kirschen-wasser. — Par ici, docteur !... »

L'un le prenait au collet, l'autre par le bras, un troisième par la basque de son habit ; et l'on criait, et les femmes riaient, et le pauvre Frantz ne savait où donner de la tête.

On conduisit son cheval à l'ombre, on lui fit donner un picotin d'avoine, et deux minutes après l'illustre philosophe se trouvait assis entre Pétrus Bentz le garde-chasse, et Tobie Muller le cabaretier. Devant lui dansait Coucou Peter, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, en jouant le fameux *hopser* de Lutzelstein avec un entrain vraiment incroyable.

« Prenez donc ma cruche ! criait Tobie.

—Monsieur le docteur, disait la petite Suzel, vous boirez bien dans mon verre, n'est-ce pas ? »

Et ses lèvres, se relevant par un doux sourire, laissaient voir ses petites dents blanches comme la neige.

« Oui, mon enfant, balbutiait le bonhomme, dont les yeux pétillaient de bonheur, oui, avec plaisir ! »

On lui frappait sur l'épaule :

« Monsieur le docteur, avez-vous déjeuné ?

—Non, mon ami.

—Hé ! maître Tobie, une omelette au lard pour le docteur ! »

Enfin, au bout de quelques minutes, tout le monde avait repris sa place : les jeunes filles, leurs bras dodus sur la table, les mains entrelacées dans les mains de leurs amoureux ; les vieux papas en face de leur canette, les grosses mères contre la charmille.

Coucou Peter fit entendre de nouveau le signal de la danse, et les valses recommencèrent de plus belle.

L'illustre philosophe aurait bien voulu prêcher tout de suite, mais il comprit que cette jeunesse abandonnée aux plaisirs n'était pas en état d'écouter sa parole avec tout le recueillement désirable.

Dans l'intervalle de deux galops, Coucou Peter revint pour vider son verre, et s'écria :

« Eh bien, docteur Frantz, vos jambes doivent s'engourdir ; prenez-moi donc une de ces jolies poulettes, et en avant deux ! Voyez cette petite Grédel, là-bas, comme c'est tourné, comme c'est appétissant ! Quelle taille ! quels yeux ! quels jolis pieds ! Grédel ! viens donc par ici. Est-ce que le cœur ne vous en dit pas ? »

La jeune paysanne s'était approchée en

[1] Prononcez : *Pétre.*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

souriant; elle était délicieuse avec son béguin noir et son corset de velours tout parsemé de paillettes scintillantes.

« Que voulez-vous donc, Coucou Peter? fit-elle d'un air malin.

—Ce que je veux, dit le ménétrier en la prenant par son petit menton bien arrondi, rose et frais comme une pêche; ce que je veux?... Ah! si j'avais mes vingt ans... si nous avions nos vingt ans, papa Mathéus! »

Il appliqua la main sur son estomac avec expression, et poussa un soupir à fendre l'âme.

La petite baissait les yeux et murmurait d'une voix timide :

« Vous voulez rire, Coucou Peter... bien sûr... vous voulez rire.

—Rire! rire! dis plutôt, ma jolie Grédel, que je voudrais pleurer... Ah! si j'avais mes vingt ans, comme je rirais, Grédel, comme je rirais! »

Il se tut un instant d'un air mélancolique, puis se tournant vers Mathéus, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

« A propos, docteur Frantz, s'écria-t-il, où diable allez-vous de si grand matin? Il a fallu partir au petit jour, pour être sur la côte avant midi.

—Je vais prêcher ma doctrine, répondit Mathéus d'un ton simple et naturel.

—Votre doctrine! fit Coucou Peter en ouvrant de grands yeux, votre doctrine! »

Il resta quelques secondes tout ébahi; mais bientôt, partant d'un éclat de rire :

« Ah! ah! ah! la bonne farce, s'écria-t-il, la bonne farce! Ah! ah! ah! docteur Frantz, je ne vous aurais jamais cru si farceur!

—Que trouves-tu donc là de si comique? Ne t'ai-je pas dit cent fois au Graufthal que je partirais tôt ou tard? Il me semble que c'est tout simple.

—Ah bah! vous allez prêcher comme ça?

—Sans doute.

—Vous allez annoncer votre pérégrination des âmes, votre transformation des plantes en animaux et des animaux en hommes?

—Oui, mon garçon, avec beaucoup d'autres choses non moins remarquables, et que je n'ai pas eu le temps de te faire connaître.

—Mais dites donc, vous avez garni votre ceinture, au moins? C'est un article très-important pour les prédications.

—Moi! s'écria Mathéus transporté d'un noble orgueil, je n'ai pas emporté un liard! pas un kreutzer! Quand on possède la vérité, on est toujours assez riche.

—On est toujours assez riche... répéta le ménétrier; tiens, tiens, tiens! c'est drôle... c'est tout à fait drôle! »

Les paysans venaient de se réunir autour d'eux; et, sans comprendre cette scène, ils voyaient bien, à la figure de Coucou Peter, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Tout à coup le ménétrier se prit à danser, il agita son feutre d'un air joyeux et s'écria :

« Eh! eh! j'en suis... ça me va! »

Puis se tournant vers la foule, étonnée de ses manières étranges :

« Regardez-moi bien, vous autres, s'écria-t-il, je suis le prophète Coucou Peter!... ah! ah! ah! vous ne vous attendiez pas à ça, ni moi non plus! Voici mon maître... Nous allons prêcher dans l'univers!... Moi, je marche en avant : crin-crin! crin-crin! crin-crin! Le monde arrive, nous annonçons la pérégrination des âmes; ça flatte le public, et *houpsasa!* on mange bien, on boit bien, on roule sa bosse, et *houpsasa!* on couche par ici, on se promène par là, et *houp* et *houp* et *houpsasa!* »

Il sautait, il riait, il se démenait, enfin on aurait dit un véritable fou.

« Papa Mathéus, criait-il, je vous suis, je ne vous quitte plus! »

L'illustre docteur n'osait prendre ses paroles au sérieux; mais il ne conserva plus aucun doute, lorsqu'il le vit se dresser sur son tonneau et s'écrier avec force :

« Nous vous faisons savoir qu'au lieu de s'envoler au ciel comme dans les anciens temps, l'âme des hommes et des femmes rentre dans le corps des animaux, et celle des animaux dans les plantes, arbres ou légumes, ça dépend de leur conduite; et qu'au lieu d'être venus dans ce monde par le moyen d'Adam et d'Ève, ainsi que plusieurs le disent, nous avons été d'abord choux, raves, carottes, poissons ou autres animaux à deux ou quatre pattes, ce qui est beaucoup plus simple et plus facile à croire. C'est l'illustre docteur Frantz Mathéus, mon maître, qui a découvert ces choses, et vous nous ferez plaisir de les raconter à vos amis et connaissances. »

Sur ce, Coucou Peter descendit de son tonneau, agita son feutre et vint se placer gravement à côté de Mathéus en s'écriant :

« Maître, j'abandonne tout pour vous suivre! »

Mathéus, attendri par le vin blanc, se mit à verser de douces larmes.

« Coucou Peter, s'écria-t-il, je te proclame à la face du ciel mon premier disciple! Tu seras la première pierre du nouvel édifice fondé sur les trois règnes de la nature. Tes paroles ont retenti dans mon cœur; je te reconnais digne de consacrer ta vie à cette noble cause. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et il l'embrassa sur les deux joues.

Tous les paysans étaient émerveillés de ce spectacle ; cependant, quand ils virent le ménétrier remettre son violon dans sa gibecière, un vague murmure s'éleva de toutes parts, et, sans leur respect pour Frantz Mathéus, ils se seraient emportés. Mais l'illustre philosophe se leva et leur dit :

« Mes enfants, nous avons passé bien des années ensemble; la plupart d'entre vous, je les ai vus grandir sous mes yeux, d'autres ont été mes amis. Vous le savez, j'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu ; je n'ai jamais épargné mes peines pour vous rendre service, ni mes soins, ni ma petite fortune, fruit des pénibles travaux de mon père ! Aujourd'hui l'univers me réclame, je me dois à l'humanité; quittons-nous bons amis et pensez quelquefois à Frantz Mathéus, qui vous a tant aimés ! »

En prononçant ces derniers mots, les larmes étouffèrent sa voix, et il fallut le conduire jusqu'auprès de son cheval en le soutenant, tant il était ému.

Tous pleuraient et regrettaient cet excellent médecin, le père des pauvres, le consolateur des malheureux.

On le vit s'éloigner au petit pas, la tête inclinée dans ses mains; personne ne disait une parole, ne poussait un cri, de crainte d'augmenter sa douleur, et tous sentaient bien qu'ils faisaient une perte irréparable.

Coucou Peter, son chapeau sur l'oreille, sa gibecière en sautoir, le suivait, fier comme un coq ; il se tournait de temps en temps et semblait dire : « Maintenant je me moque de vous, je suis prophète ! le prophète Coucou Peter, et *houp* et *houp* et *houpsasa!* »

V

A voir Frantz Mathéus et son disciple descendre le petit sentier de la Steinbach à travers les hauts sapins, on n'aurait jamais cru que ces deux hommes extraordinaires marchaient à la conquête du monde. Il est vrai que l'illustre philosophe, gravement assis sur Bruno, la tête haute et les jambes pendantes, avait quelque chose de majestueux; mais Coucou Peter ne ressemblait guère à un véritable prophète; sa figure joviale, son gros ventre et sa plume de coq lui donnaient plutôt l'apparence d'un joyeux convive, qui nourrit des préjugés déplorables en faveur de la bonne chère et qui ne songe pas aux conséquences désastreuses de ses appétits physiques.

Cette remarque ne laissa point d'inspirer de sérieuses réflexions à Mathéus; mais il se dit qu'en lui faisant suivre un régime psycologico-anthropo-zoologique, en l'engageant à se modérer, en le pénétrant enfin des principes touchants de sa doctrine, il viendrait à bout de lui faire acquérir une physionomie plus convenable.

Coucou Peter envisageait l'affaire sous un autre point de vue.

« Vont-ils être étonnés de me voir prophète ! se disait-il. Ah ! ah ! ah ! farceur de Coucou Peter, il n'en fait pas d'autres ! Où diable va-t-il pêcher sa transformation des corps et sa pérégrination des âmes? je vous le demande un peu. L'almanach de Strasbourg en parlera l'an prochain, ça ne peut pas manquer ! On me verra sur la grande page avec mon violon, et chacun pourra lire en grosses lettres : « Coucou Peter, fils de Yokel Peter, de Lutzelstein, qui se met en route pour convertir l'univers.» Ah ! ah ! ah ! vas-tu t'en donner, farceur de prophète, vas-tu t'en donner ! tu mangeras comme quatre, tu boiras comme six, et tu prêcheras l'abstinence aux autres ! Et qui sait? sur tes vieux jours, tu pourras bien devenir grand rabbin de la pérégrination des âmes; tu dormiras dans un lit de plume, tu laisseras pousser ta barbe et tu mettras des lunettes sur ton nez ! Gueux de Coucou Peter, je n'aurais jamais cru que tu attraperais une aussi bonne place. »

Pourtant, en dépit de lui-même, quelques doutes se présentaient encore à son esprit; ces belles espérances lui paraissaient chanceuses, il prévoyait des anicroches et concevait de vagues appréhensions.

« Dites donc, maître Frantz, s'écria-t-il en allongeant le pas, la langue me démange depuis un quart d'heure : je voudrais bien vous demander quelque chose.

—Parle, mon garçon, répondit le bonhomme, ne te gêne pas. Est-ce que le doute ébranlerait déjà tes nobles résolutions ?

—Justement, ça me tracasse. Êtes-vous bien sûr de votre pérégrination des âmes, maître Frantz? car, pour vous parler franchement, je ne me rappelle pas du tout d'avoir vécu avant de venir au monde !

—Comment ! si j'en suis sûr ? s'écria Mathéus ; crois-tu donc, malheureux, que je voudrais tromper le monde, jeter la désolation dans les familles, le trouble dans la cité, le désordre dans les consciences ?

—Je ne dis pas ça, monsieur le docteur, au contraire, je suis tout à fait pour la doctrine; mais, voyez-vous, il y en aura beaucoup d'autres qui ne voudront pas y croire et qui diront :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Que diable vient-il nous chanter avec ses « âmes qui rentrent dans le corps des ani- « maux? est-ce qu'il nous prend pour des « bêtes? Des âmes qui voyagent! des âmes « qui montent et qui descendent dans l'échelle « des êtres! des âmes qui vont à quatre pattes « et qui poussent des feuilles! Ah! ah! ah! il « est fou, ce monsieur! il est fou! » Ce n'est pas moi qui dis ça, maître Frantz, ce sont les autres, vous comprenez? Moi, je crois tout; mais voyons un peu ce que vous leur répondrez. Voyons...

—Ce que je leur répondrai? dit Mathéus tout pâle d'indignation.

—Oui, qu'est-ce que vous répondrez à ces impies... à ces rien-qui-vaille? »

L'illustre philosophe s'était arrêté au milieu de la route; il se dressa sur ses étriers et s'écria d'une voix éclatante :

« Misérables sophistes! disciples de l'erreur et des fausses doctrines! vos détours captieux, vos subtilités scholastiques ne prévaudront point contre moi... En vain vous essaieriez d'obscurcir l'astre qui brille à la voûte des cieux, cet astre qui vous éclaire, qui vous réchauffe et féconde la nature! malgré vos blasphèmes, malgré votre ingratitude, il ne cessera point de vous prodiguer ses bienfaits! Qu'ai-je besoin de voir cette âme qui m'inspire les plus nobles pensées? n'est-elle pas toujours présente dans mon être? n'est-elle point moi-même? Retranchez ces bras, ces jambes, Frantz Mathéus en sera-t-il diminué au point de vue intellectuel et moral? Non, le corps n'est que l'enveloppe, l'âme seule est éternelle! Ah! Coucou Peter, mets la main sur ton cœur, regarde en face cette voûte immense, image de grandeur et d'harmonie, et puis... ose nier l'Être des êtres, la cause première de cette magnifique création! »

Pendant que Mathéus improvisait ce discours, Coucou Peter le regardait en clignant de l'œil d'un air malin :

« A la bonne heure, à la bonne heure, s'écria-t-il, voilà comme il faudra parler aux paysans et tout ira bien.

—Tu crois donc à la pérégrination des âmes?

—Oui, oui! nous allons enfoncer tous les prédicateurs du pays; il n'y en a pas un qui soit capable de parler aussi longtemps que vous sans reprendre haleine; il faut que les autres se mouchent, qu'ils toussent de temps en temps pour rattraper le fil de leur histoire... Mais vous... ça va tout seul! c'est magnifique! magnifique! »

Ils arrivaient alors à l'embranchement des Trois-Fontaines, et Mathéus s'arrêta.

« Voici trois sentiers, dit-il; la Providence, qui veille sans cesse sur le sort des grands hommes, va nous faire connaître celui qu'il faut suivre et nous inspirer une résolution dont les conséquences sont incalculables pour le progrès des lumières et de la civilisation.

—Vous n'avez pas tort, illustre docteur Frantz, dit Coucou Peter; la Providence vient de me souffler à l'oreille que nous sommes aujourd'hui à la Saint-Boniface: c'est le jour où la mère Windling, la veuve de Windling l'aubergiste d'Oberbronn, tue un cochon gras tous les ans; nous arriverons pour manger du boudin et boire de la bière mousseuse.

—Mais nous ne pourrons pas commencer nos prédications! s'écria Mathéus, indigné des tendances sensuelles de son disciple.

—Au contraire, tout cela peut très-bien aller ensemble : l'auberge de la mère Windling sera remplie de monde et nous prêcherons tout de suite.

—Tu crois qu'il y aura beaucoup de monde?

—Sans doute, tout le village viendra manger des grillades.

—Eh bien! allons à Oberbronn.

—Oui, s'écria le ménétrier, il faut obéir à la Providence. »

Ils se mirent donc en marche, et, vers cinq heures du soir, l'illustre philosophe et son disciple débouchaient majestueusement dans l'unique rue d'Oberbronn.

L'animation du hameau réjouit Mathéus, car le bonhomme aimait surtout la vie champêtre : ce parfum d'herbes et de fleurs qui imprègne l'air à l'époque de la fenaison; les grandes voitures chargées qui stationnent sous les hautes lucarnes, tandis que les bœufs se reposent de leurs fatigues, que les bras s'allongent pour recevoir les bottes de foin suspendues au bout de longues fourches luisantes, et que les faucheurs se couchent à l'ombre pour se rafraîchir; le tic-tac cadencé des batteurs en grange; les tourbillons de poussière qui s'envolent des évents; les éclats de rire des jeunes filles qui se roulent au grenier; les bonnes figures de vieillards, têtes blanches et osseuses qui s'inclinent aux fenêtres, le bonnet de coton sur leur crâne chauve; les petites échappées de vue à l'intérieur des chaumières, où pendent les écheveaux de chanvre au-dessus de grands fourneaux de fonte, où les vieilles femmes chantent un vieil air à l'enfant qui s'endort; les chiens qui se promènent et flairent le passant; les cris des moineaux qui se dispersent sur les toits, ou viennent s'abattre avec audace dans les gerbes du hangar : tout cela c'était la vie, le bonheur du docteur Frantz. Il se crut un instant de retour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au Graufthal. Bruno lui-même relevait la tête, et des cris joyeux accueillaient Coucou Peter tout le long de la route.

« Hé! voici Coucou Peter, il arrive pour manger du boudin. Ah! nous allons rire! Bonjour, Coucou Peter!

—Bonjour, Karl! bonjour, Heinrich! bonjour, Christian! bonjour, bonjour! »

Il distribuait des poignées de main à droite et à gauche; mais tous les yeux se tournaient vers Mathéus, dont l'air grave, les beaux habits de drap et le gros cheval tout luisant de graisse inspiraient le plus profond respect :

« C'est un curé! —c'est un ministre! —c'est un arracheur de dents! » se disaient-ils entre eux.

On interrogeait Coucou Peter à voix basse, mais il n'avait pas le temps de répondre, et se remettait à courir derrière le docteur.

Ils arrivèrent enfin au détour de la rue, et Frantz Mathéus conçut aussitôt les plus heureux présages, en découvrant l'auberge de la mère Windling : une jeune paysanne étendait justement la lessive autour du balcon de planches; entre les deux portes, on voyait un superbe cochon écartelé sur une large échelle et pourfendu depuis le cou jusqu'à la queue : c'était blanc, c'était rouge, c'était lavé, rasé, nettoyé, enfin c'était ravissant; un gros chien de berger à longs poils gris recueillait quelques gouttes de sang sur le pavé; les fenêtres de forme antique, les peupliers qui s'effilent dans l'air, l'immense toit de bardeaux abritant de ses ailes le bûcher, le pressoir et la basse-cour, où caquetaient de jolies poulettes; le colombier, où perchaient, sur la petite fourche, deux magnifiques pigeons bleus, qui roucoulaient et faisaient la grosse gorge, tout donnait à l'auberge de la mère Windling une physionomie vraiment hospitalière.

« Hé! hé! vous autres... Hans! Karl! Ludwig! voulez-vous bien sortir, paresseux! s'écria de loin le ménétrier. Quoi! vous laissez à la porte le savant docteur Mathéus, mauvais gueux! N'avez-vous pas de honte? »

La maison était remplie de son tapage, et l'on aurait cru qu'il venait d'arriver un contrôleur ambulant, un garde général, ou même un sous-préfet, tant il élevait la voix et se donnait des airs d'importance.

Nickel, le domestique, apparut tout effaré à la porte cochère, en s'écriant :

« Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc pour faire tout ce bruit?

—Ce qu'il y a, malheureux? ne vois-tu pas l'illustre docteur Mathéus, l'inventeur de la pérégrination des âmes, qui attend que tu viennes lui tenir l'étrier? Allons! dépêche-toi, conduis le cheval à l'écurie; mais, je t'en préviens, j'aurai l'œil sur la mangeoire, et s'il y a seulement un brin de paille dans l'avoine, tu m'en réponds sur ta tête. »

Alors Mathéus mit pied à terre, et le domestique s'empressa d'obéir.

L'illustre docteur ne savait pas que, pour entrer dans la grande salle, il fallait traverser la cuisine; aussi fut-il agréablement surpris du spectacle qui s'offrit d'abord à ses regards. On était au milieu de la préparation des boudins : le feu brillait sur l'âtre; les grands plats de l'étagère étincelaient comme des soleils; le petit Michel tournait sa fourchette dans la marmite avec une régularité merveilleuse; dame Catherina Windling, les manches retroussées jusqu'aux coudes, en face du cuveau, levait majestueusement la grande cuiller remplie de lait, de sang, de marjolaine et d'oignons hachés; elle versait lentement, tandis que la grosse Soffayel, sa domestique, tenait le boyau bien ouvert, afin que cet agréable mélange pût y entrer et le remplir convenablement.

Coucou Peter resta comme pétrifié devant ce délicieux tableau; il écarquillait les yeux, dilatait ses narines et respirait le parfum des casseroles.

Enfin, d'une voix expressive, il s'écria :

« Grand Dieu! quelle noce nous allons faire ici! quelle noce! »

Dame Catherina tourna la tête et fit une exclamation joyeuse :

« Ah! c'est toi, Coucou Peter, je t'attendais! Tu ne manques jamais d'arriver pour les boudins.

—Le plus souvent que je manquerais d'arriver pour les boudins! Non! non! dame Catherina, je suis incapable d'une pareille ingratitude; ils m'ont fait trop de bien pour que je puisse les oublier! »

Puis, s'avançant d'un air grave, il prit la grande cuiller de bois, qu'il plongea dans le cuveau, et pendant quelques secondes il examina le mélange avec une attention vraiment psycologique.

Dame Catherina croisait ses bras rouges, et semblait attendre son jugement; au bout d'une minute il releva la tête et dit :

« Dame Catherina, sauf votre respect, il faudrait encore un peu de lait là-dedans; voyez-vous, il ne faut pas épargner le lait, c'est la délicatesse, c'est comme qui dirait l'âme du boudin.

—Voilà ce que j'avais déjà dit, s'écria la mère Windling; n'est-ce pas, Soffayel, que je t'avais dit qu'un peu de lait ne ferait pas de mal?

—Oui, dame Catherina, vous l'avez dit.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Eh bien, maintenant j'en suis tout à fait sûre; va chercher le pot à la crème. Combien de cuillerées, penses-tu, Coucou Peter? »

Le ménétrier examina de nouveau le mélange et répondit :

« Trois cuillerées, dame Catherina, trois cuillerées bien mesurées! et même, à votre place, moi j'en mettrais quatre.

—Nous en mettrons quatre, dit la bonne femme, c'est plus sûr. »

En ce moment elle aperçut Mathéus, spectateur impassible de ce conseil gastronomique.

« Ah! mon Dieu! fit-elle; je n'avais pas vu ce monsieur! Coucou Peter, est-ce que ce monsieur était avec toi?

—C'est mon ami, dit le ménétrier, le savant docteur Mathéus, du Graufthal, mon ami intime! Nous voyageons ensemble pour notre plaisir personnel, et pour répandre les lumières de la civilisation.

—Ah! monsieur le docteur, dit la mère Windling, pardonnez-moi; nous sommes dans les boudins jusque par-dessus la tête! Entrez donc, entrez! faites excuse! »

L'illustre philosophe faisait de grands saluts, comme pour répondre : « De rien, madame, de rien! » mais il pensait : « Cette femme est de la famille des gallinacées, espèce prolifique, naturellement voluptueuse et qui se nourrit bien; ses yeux vifs, ses joues grasses et vermeilles et son nez légèrement retroussé, quoique gros, le prouvent suffisamment. »

Voilà ce que pensait l'illustre docteur, et certes il n'avait pas tort, car la mère Windling avait été une gaillarde dans son temps; on racontait sur son compte des histoires... des histoires... enfin des choses tout à fait extraordinaires, — et même, malgré ses quarante ans, elle avait encore des yeux très-agréables.

Mathéus entra dans la grande salle et s'assit au bout de la table de sapin, en se livrant à ces réflexions judicieuses, tandis que Coucou Peter rinçait les verres et donnait l'ordre à Soffayel d'aller chercher une bouteille de wolxheim, pour rafraîchir l'illustre docteur.

Dès que la servante fut descendue à la cave, dame Catherina s'approcha du ménétrier, et lui posant la main sur l'épaule :

« Coucou Peter, dit-elle à voix basse, ce monsieur, c'est ton ami?

—Mon ami intime, dame Catherina.

—Un bel homme! fit-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

—Eh! eh! fit Coucou Peter en la fixant de même avec un sourire étrange, vous trouvez, dame Catherina?

—Oui, je trouve... un homme... un homme comme il faut.

—Hé! hé! reprit Coucou Peter, je crois bien; un homme qui a des terres au soleil, un savant, un médecin très comme il faut!

—Un médecin, un homme qui a des terres! répéta dame Catherina. Tu ne me dis pas tout, Peter, je le vois dans ta figure. Pourquoi vient-il ici?

—Hé! dit Coucou Peter en clignant des yeux, vous êtes maligne, dame Catherina, vous voyez les choses de loin... hé! hé! hé! si j'osais tout dire. . mais il y a des choses... »

Puis essuyant les verres :

« Dites donc, dame Catherina, est-ce que le meunier Tapihans vient toujours vous voir?

—Tapihans! s'écria la mère Windling, ne m'en parle pas! je me moque bien de lui, il voudrait épouser ma maison, mon jardin, mes vingt-cinq arpents de prés, le ladre!

—Ce n'est pas l'homme qu'il vous faut, reprit le ménétrier, croyez-moi, c'est... »

La grosse Soffayel montait alors l'escalier de la cave, et dame Catherina paraissait rayonnante.

« Bien, c'est bien, dit-ele en prenant la bouteille, je vais servir ce monsieur moi-même. Va, Soffayel, mets quatre bonnes cuillerées de crème dans le cuveau. Coucou Peter, regarde un peu si je n'ai rien dans la figure; est-ce que mes cheveux sont défaits?

—Vous êtes fraîche comme une rose, dame Catherina.

—Tu trouves?

—Oui, et vous avez une odeur de fraise très-appétissante.

—Tiens, c'est drôle! » fit-elle.

Alors la mère Windling s'essuya proprement les bras avec la serviette pendue derrière la porte, elle prit la bouteille et entra dans la salle, en sautillant sur la pointe des pieds comme une jeune fille.

Frantz Mathéus était assis près d'une fenêtre ouverte; il regardait travailler les abeilles du vieux Baumgarten, dont le rucher se trouvait en face; de grandes nappes de soleil tombaient à travers les rosiers en fleurs, et l'illustre philosophe, perdu dans une douce rêverie, écoutait le vague bourdonnement des insectes qui s'élèvent à la chute du jour.

En ce moment la mère Windling entra; derrière elle marchait Coucou Peter tout joyeux, avec les trois verres dans ses doigts.

« Mettez-vous à votre aise, docteur Mathéus, s'écria-t-il; vous êtes fatigué, il fait chaud, donnez-moi votre grosse capote, que je la pende à ce clou.

—Oui, oui, dit la bonne femme, ne vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mathéus, qui rougissait jusqu'aux oreilles... (Page 11.)

gênez pas, Monsieur, faites comme chez vous. Coucou Peter m'a dit votre nom; on connaît bien le docteur Mathéus dans ce pays; c'est un grand honneur de le recevoir dans notre maison. »

Mathéus, touché d'un si gracieux accueil, leva les yeux en rougissant et répondit :

« Vous êtes bien bonne, ma chère dame; je regrette de n'avoir pas emporté un exemplaire de l'*Anthropo-zoologie*, pour vous en faire hommage et vous témoigner ma reconnaissance.

—Oh ! nous aimons les gens d'esprit, s'écria la mère Windling. Oui, j'aime les hommes comme il faut ! »

En prononçant ces paroles, elle le regardait d'un air si tendre, que le bonhomme en était tout embarrassé.

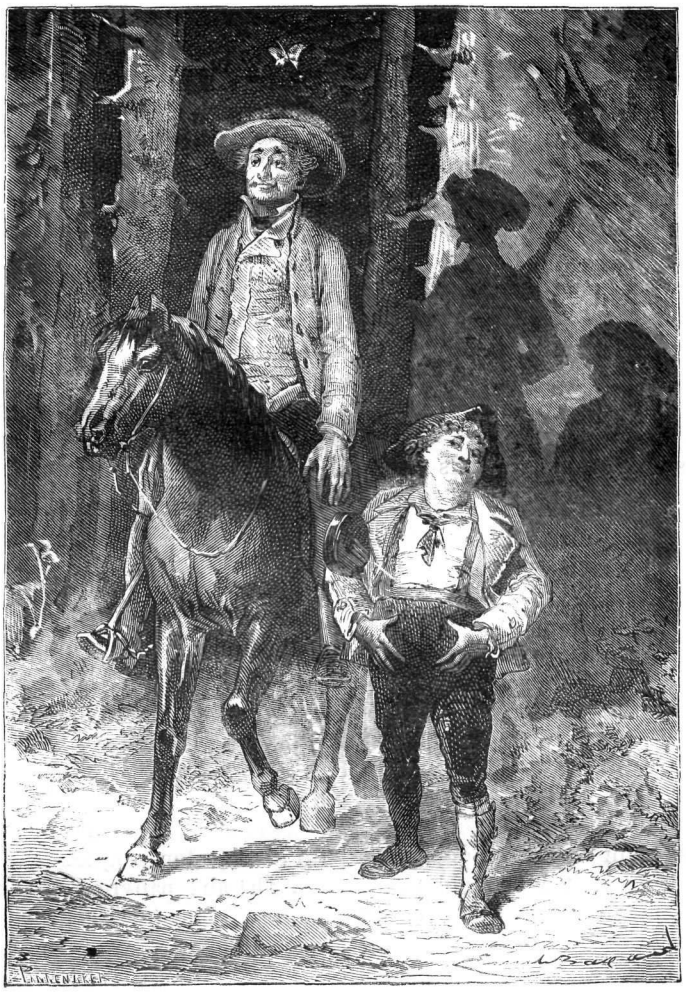
« Ce n'est pas un Tapihans, un homme de rien, un meunier, reprit-elle, qui nous ferait tant de plaisir à voir. Mais voyez les méchantes langues de ce village : on fait courir le bruit que nous allons nous marier ensemble, parce qu'il vient prendre sa chope ici tous les soirs. Ah ! Dieu me préserve de vouloir d'un homme qui n'a plus que le souffle; c'est bien assez d'être veuve une fois !

—Je n'en doute pas, dit Mathéus, je n'en doute pas ! Soyez convaincue que ces rumeurs n'ont aucune influence sur moi; ce serait contraire à mes principes philosophiques. »

Alors le ménétrier emplit les verres en s'écriant :

« Allons, dame Catherina, il faut trinquer avec le docteur; à votre santé, docteur Frantz ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On n'aurait jamais dit que ces deux hommes extraordinaires marchaient à la conquête du monde. (Page 12.)

La mère Windling ne dédaignait pas le wolxheim ; elle but à la santé du docteur Mathéus, comme un véritable hussard, puis elle le débarrassa sans façon de sa grande capote et la suspendit, avec son large feutre, à l'un des clous de la muraille.

« Il faut être à son aise, disait-elle, je vois bien que vous vous gênez, moi je suis toute ronde! Allons, Coucou Peter, encore un coup, et puis je retourne à ma cuisine préparer votre souper. Ah ça, monsieur le docteur, il faut me dire ce que vous aimez ; qu'est-ce qui peut vous être agréable? un rôti, une fricassée de poulet?

—Madame, répondit Mathéus, je vous assure que je n'ai pas de préférence.

—Non! non! ce n'est pas ça ; vous devez avoir du goût pour quelque chose. »

Coucou Peter lui fit signe des yeux, comme pour la prévenir qu'il connaissait le plat favori du docteur.

« Allons, dit la bonne femme, nous arrangerons tout pour le mieux. »

Là-dessus elle vida son verre d'un trait, adressa un sourire à Mathéus et sortit en promettant d'être bientôt de retour. Coucou Peter la suivit, afin de faire préparer convenablement un plat de *küchlen*, dont il était très-friand, et qu'il supposait devoir plaire à l'illustre philosophe; et Frantz Mathéus, dans un calme délicieux, resta près de la fenêtre. Il entendait la voix de la mère Windling donner des ordres, le remue-ménage de la cuisine, les allées, les venues ; il attribuait cet empressement au bruit qu'avait déjà fait son magnifique ouvrage

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans le monde, et se félicitait de la généreuse résolution qu'il avait prise d'éclairer l'univers.

VI

Il était nuit lorsque dame Catherina, fraîche, accorte et souriante, reparut dans la grande salle, avec le magnifique chandelier de cuivre étincelant comme de l'or.

L'illustre docteur Mathéus, en attendant l'arrivée des paysans, vidait la bouteille de wolxheim et méditait un superbe discours, établi sur les principes judicieux du sage Aristote ; mais l'arrivée de la mère Windling changea tout à coup la direction de ses pensées entraînantes et lumineuses.

Elle avait mis sa belle jupe à grands ramages, son petit fichu de soie rouge, et sa cornette des dimanches, à grands rubans de moire déployés comme les ailes d'un papillon.

L'illustre philosophe fut ébloui ; il contemplait en silence les bras dodus, la gorge bien arrondie, les yeux vifs et la prestesse vraiment agaçante de la veuve.

Dame Catherina découvrit aussitôt cette expression admirative dans les yeux humides du bonhomme, et ses grosses lèvres vermeilles s'arquèrent par un doux sourire.

« Je vous ai fait attendre bien longtemps, monsieur le docteur, lui dit-elle en déployant une nappe blanche au bout de la table; oui, bien longtemps ! » reprit-elle avec un regard moelleux, qui pénétra jusqu'au fond de l'âme pudibonde de Mathéus.

« Prends garde, Frantz, prends garde ! se dit-il; souviens-toi de ta haute mission, et ne te laisse pas charmer par cette créature séduisante ! »

Mais il sentait une espèce de frisson indéfinissable lui descendre le long de l'échine, et baissait les paupières malgré lui-même.

Dame Catherina était radieuse.

« Comme il est timide ! se disait-elle, comme il rougit! Ah ! si je pouvais lui donner un peu de courage ! C'est égal, il est encore vert, cet homme-là, il est bien bâti ! Allons ! allons ! tout va bien. »

En ce moment Coucou Peter entra en poussant un long éclat de rire ; il apportait les boudins fumants dans un grand plat de faïence, et jamais on n'avait vu une figure plus joyeuse.

« Ah ! docteur Frantz, s'écria-t-il, ah ! docteur Frantz, quelle odeur ! quel goût ! C'est tout sang, tout lard et tout crème ! Figurez-vous, papa Mathéus, que j'en ai déjà goûté une demi-aune... eh bien, ça n'a fait que m'ouvrir l'appétit ! »

Ce disant, il déposa son grand plat sur la table avec un air d'adoration ; il s'étendit tout au large contre le mur, défit sa cravate, ouvrit sa camisole, lâcha trois boutons de sa culotte pour être bien à l'aise, et exhala un profond soupir.

La grosse Soffayel le suivait avec les assiettes, les couverts et un grand pain de méteil fraîchement sorti du four; elle disposa le tout dans un ordre convenable, et Coucou Peter, s'armant d'un grand couteau à manche de corne, s'écria :

« Allons, la mère Windling, asseyez-vous près du docteur ! Ah !... ah !... ah !... la bonne rencontre ! »

Puis il retroussa ses manches, taillada le boudin, et levant un tronçon au bout de sa longue fourchette, il le plaça sur l'assiette de Mathéus :

« Maître Frantz, dit-il, introduisez-moi ça dans votre organisme, et puis vous m'en donnerez des nouvelles ! »

Au même instant il s'aperçut que la bouteille était vide, et fit une exclamation de surprise :

« Soffayel, ne sais-tu pas que le boudin aime à nager ? »

La servante, toute honteuse de son oubli, s'empressa de courir à la cave; mais dans la cuisine elle rencontra le meunier Tapihans et lui dit d'un ton moqueur :

« Ah! ah ! pauvre Tapihans, pauvre Tapihans ! le coucou chante à la maison; tu ferais mieux d'aller chercher un autre nid !... »

Presque aussitôt Tapihans, pâle et jaune comme un jocrisse, le nez pointu, les oreilles longues, le bonnet de coton au sommet de la tête, le pompon au milieu du dos et les mains dans les poches de sa petite veste grise, parut sur le seuil.

« Eh ! c'est toi, Tapihans ! s'écria Coucou Peter. Tiens ! tiens ! tu arrives bien pour nous voir manger. »

Le petit homme s'avança jusqu'au milieu de la salle, il regarda quelques secondes les convives, et surtout l'illustre docteur ainsi que la veuve, qui ne daignait même pas tourner la tête; son nez semblait grandir à vue d'œil; puis, desserrant les lèvres, il dit :

« Bonsoir, dame Catherina !

—Bonsoir ! » répondit la grosse mère en avalant un morceau de boudin.

Le meunier ne bougea point de place et fixa de nouveau le docteur, qui le regardait aussi en songeant : « Cet homme ne peut appartenir qu'à l'espèce des renards, race pillarde et na-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

turellement peu délicate; de plus, il est attaqué d'un ver rongeur; son teint pâle, ses pommettes saillantes, ses yeux vifs sont de mauvais signes. »

Après ces observations, il but un verre de wolxheim qui lui parut délicieux.

« Hé ! tu n'es pas encore marié, Tapihans?» s'écria Coucou Peter entre deux bouchées.

Le petit homme ne répondit pas, seulement ses lèvres se pincèrent davantage.

« Encore un morceau de boudin, monsieur le docteur, dit la veuve avec un tendre regard, encore un morceau.

—Vous êtes bien bonne, ma chère dame, » répondit l'illustre philosophe, visiblement ému des attentions délicates et des prévenances de cette excellente créature.

En effet, dame Catherina remplissait son verre, elle le flattait du regard, et de temps en temps, lui posant la main sur le genou, s'inclinait vers lui pour lui dire à voix basse :

« Ah! docteur Frantz... que je suis donc heureuse de vous connaître ! »

A quoi le bonhomme répondait :

« Et moi donc, ma chère dame ! croyez que je suis bien sensible à votre hospitalité cordiale; vraiment vous êtes bonne, et si je puis contribuer à votre perfectionnement, ce sera de grand cœur. »

Ces petites conversations à part faisaient blêmir Tapihans; à la fin il quitta sa place et fut s'asseoir dans un coin de la salle près du fourneau; il frappa sur la table en criant d'une voix grêle :

« Une chopine !

—Soffayel, va chercher une chopine de vin à cet homme, dit la veuve avec indifférence.

—A cet homme ! répéta le meunier; est-ce de moi qu'on parle, mère Windling? A cet homme ! Hier vous m'appeliez Tapihans; est-ce que vous ne me connaissez plus, par hasard?

—Je t'appellerai Tapihans tant que tu voudras, répondit brusquement dame Catherina, mais laisse-moi tranquille. »

Tapihans ne dit plus rien; il but coup sur coup trois chopines; en frappant sur la table il criait :

« Encore une, encore une, et vite!

—Dis donc, vieux, reprit Coucou Peter en élevant la voix, décidément tu n'es pas encore marié?

—Que veux-tu, Coucou Peter, répondit le meunier avec un sourire amer, nous ne pouvons pas courir le pays, comme des va-nu-pieds qui n'ont rien à manger chez eux; il faut soigner notre bien, surveiller notre avoir, labourer nos terres, rentrer nos récoltes; il faut trouver une femme chez nous; mais les femmes aiment beaucoup mieux se jeter à la tête du premier vagabond qui passe, des gens qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, ou que l'on connaît trop bien; des individus qui se remplissent la panse aux dépens du pauvre monde, et qui soufflent dans une clarinette pour payer leur écot. Tu comprends ça, mon ami Coucou Peter. Nous sommes bien à plaindre, mais nous avons la consolation de pouvoir dire : « Voici mon pré ! voilà mon moulin ! voilà ma vigne ! »

Coucou Peter, d'abord interloqué, reprit bientôt son aplomb ordinaire et répondit :

« Des prés, des moulins, des vignes! c'est bon, Tapihans, c'est très-bon; mais ce n'est pas tout, il faut encore une figure présentable; on épouse des figures, on les aime grasses, fraîches, vermeilles; quelque chose dans mon genre, fit-il en se caressant les joues et en roulant de gros yeux moqueurs. Que diable, on n'a pas toujours des moulins devant le nez !

—Ah ! ah ! ah ! gros farceur, dit la mère Windling en lui frappant sur l'épaule, tu me fais rire ! »

En ce moment Mathéus, qui venait de terminer son repas, but encore un verre de wolxheim à petites gorgées, puis il s'essuya la bouche et se tourna vers Tapihans.

« Mon ami, lui dit-il, faites bien attention à ce que je vous dis : ce ne sont pas les prés, les jardins, les maisons qu'il faut considérer lorsqu'on se marie, ce sont les races, c'est-à-dire les familles carnivores, frugivores, herbivores, granivores, insectivores, omnivores ou autres, qu'il serait trop long de mentionner ici, mais dont il faut cependant tenir compte dans l'usage de la vie. Voyez : les pigeons ne s'accouplent pas avec les buses, les renards avec les chats, les chèvres avec les oiseaux; eh bien ! il doit en être de même pour les hommes, car si vous considérez la chose au point de vue psychologico-anthropo-zoologique, le seul vrai parce qu'il est le seul universel, vous reconnaîtrez qu'il y a autant d'espèces d'hommes que d'espèces animales; c'est tout simple : nous venons tous d'un animal, ainsi que je le démontre au chapitre vingt-troisième du huitième volume de ma *Palingénésie;* lisez cet ouvrage et vous en serez convaincu. Or donc, il faut allier les races avec une judicieuse attention; c'est même la mission spéciale de l'humanité, laquelle est le rendez-vous général, la fusion de tous les types, soumis à une force nouvelle que je nomme volonté. Procédons toujours par analogie : la race des chevrettes et celle des lièvres, par exemple, peuvent former un heureux mélange, tandis que la race des loups et celle des moutons ne peuvent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

produire qu'une espèce de monstres à la fois stupides et féroces, lâches et cruels ! Hélas ! combien ne voyons-nous pas de ces tristes alliances dans le monde ! on ne consulte que la fortune aujourd'hui, et l'on a bien tort ! Maintenant, pour ce qui vous concerne en particulier, mon ami, je ne vous conseille pas le mariage. Votre santé... »

Mais Tapihans, pâle de colère, ne le laissa pas achever.

« Quoi, chien, tu dis que je ressemble à un loup ! hurla-t-il, tu dis... »

Et, plein de fureur, il lança sa chope contre Mathéus de toutes ses forces.

Heureusement l'illustre philosophe, avec sa prudence habituelle, fit un brusque mouvement, de sorte que la chope tomba d'aplomb sur l'estomac de Coucou Peter, qui poussa un gémissement lugubre.

Avant que Mathéus fût revenu de sa stupeur, Tapihans avait ouvert la porte et s'était enfui.

Dame Catherina venait de saisir un manche à balai, et on l'entendait crier dans la rue :

« Ah ! gredin !... ah ! mauvais gueux !... Reviens donc si tu l'oses... Ah ! misérable ! affronter d'honnêtes gens dans mon auberge ! A-t-on jamais vu un pendard de cette espèce ! »

Puis elle rentra, courut à Mathéus, lui fit prendre un verre de vin, lui mit de l'eau fraîche sur les tempes et le consola de toutes les manières.

Coucou Peter soupirait et criait d'un accent plaintif :

« Mon organisme est bien malade... bien malade ! Soffayel, ma chère Soffayel, cours remplir la bouteille ou je tombe en faiblesse ! »

Au bout d'un quart d'heure, Mathéus revint à lui et balbutia :

« Cet homme appartient évidemment à la race carnassière ; il est capable de rentrer avec une hache, une faulx ou tout autre instrument de ce genre !

—Ah ! qu'il revienne, s'écria la grosse veuve en fermant le poing d'un air menaçant, qu'il revienne ! »

Mais elle avait beau dire, Frantz Mathéus tournait sans cesse les yeux vers la porte, et la peur naturelle à son espèce timide l'empêchait de voir les agaceries de dame Catherina.

Coucou Peter, n'ayant plus aucun prétexte pour faire remplir de nouveau la bouteille, et se sentant mal au ventre, proposa d'aller se coucher. Tout le monde fut de son avis, car il se faisait tard, les vitres de la grande salle étaient toutes noires, et l'on n'entendait plus le moindre bruit au dehors.

C'est pourquoi la mère Windling prit le chandelier sur la table, dit à Soffayel de pousser les verrous, et pria Mathéus de vouloir bien la suivre.

Ils montèrent l'escalier tournant au fond de la cuisine, et partout Mathéus dut reconnaître l'ordre et la sage économie : de grandes armoires encombraient les corridors, et dans ces armoires, que dame Catherina avait eu soin d'ouvrir, on voyait de hautes piles de linge soigneusement plié, des nappes à filet rouge, des serviettes, du chanvre et du lin. Plus loin, le grain étendu dans de grandes salles prenait l'air ; ici le trèfle, le colza, la luzerne ; ailleurs le blé, l'orge, l'avoine ; c'était un véritable grenier d'abondance.

Enfin la mère Windling le conduisit dans une vaste chambre bien meublée ; on y voyait deux commodes chargées de magnifiques faïences de Lunéville et de verreries de Walerysthâl.

Il y avait aussi un lit à baldaquin haut comme la tour de Babel, et deux petites glaces de Saint-Quirin.

Alors, lançant un dernier regard à Mathéus et lui pressant la main d'un air timide :

« Dormez bien, monsieur le docteur, dit dame Catherina en baissant les yeux, et ne faites pas de mauvais rêves. »

Elle sourit et contempla le bonhomme encore quelques secondes, puis elle referma la porte et redescendit l'escalier.

Coucou Peter, selon son habitude, était allé se coucher dans la grange.

VII

Cette nuit-là Frantz Mathéus ne put fermer l'œil ; il se retournait sans cesse avec un noble enthousiasme dans son lit de plume, et poussait des exclamations de triomphe ; sa fuite héroïque du Graufthal, la conversion miraculeuse de Coucou Peter, l'accueil hospitalier de la mère Windling lui trottaient dans la tête ; il n'éprouvait pas le besoin de dormir, au contraire, jamais son esprit n'avait été plus vif, plus lucide, plus pénétrant ; mais la chaleur excessive de son lit le faisait suer à grosses gouttes ; c'est pourquoi, vers le matin, il s'habilla et descendit tout doucement dans la cour pour respirer.

Tout était silencieux, le soleil éclairait à peine la cime des plus hauts peupliers ; un calme profond régnait dans l'air ; Mathéus, assis sur la margelle de la cave, contemplait dans un muet recueillement l'ensemble de cette demeure rustique et le repos de la nature.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces grands toits moussus, ces longues poutres croisées par l'industrie de l'homme, ces hauts pignons, ces lucarnes sombres; au fond, la petite porte du jardin ouverte sur la campagne, où commençaient à pâlir les ténèbres; les formes vagues, indécises des arbres dans le crépuscule, tout portait l'illustre philosophe aux plus agréables rêveries.

Peu à peu le jour descendit des toits, et les ombres s'allongèrent dans la cour; puis au loin, bien loin, Mathéus entendit une alouette qui chantait; puis un coq passa la tête par la lucarne du poulailler, fit un pas, déploya ses ailes brillantes pour y laisser pénétrer l'air frais du matin : un frisson de bonheur souleva toutes ses plumes; il enfla sa poitrine et lança dans l'espace un cri perçant, aigu, prolongé, qui s'étendit jusque dans les forêts environnantes. Les poulettes frileuses s'avançaient timidement au bord de l'échelle, s'appelant l'une l'autre, sautant d'échelon en échelon, se peignant du bec, caquetant et riant à leur manière; elles se répandirent le long des murs et saisirent à la hâte les vermisseaux qui humaient la rosée; les pigeons ne tardèrent pas à décrire un large circuit sur la cour; enfin les vifs rayons du soleil se glissèrent dans les étables; une brebis bêla lentement, toutes les autres lui répondirent, et Mathéus ouvrit un volet pour donner de l'air à ces pauvres animaux. Un spectacle ravissant épanouit alors le cœur du bonhomme : le jour pénétrait en longues traînées d'or au milieu des ombres tremblotantes, effleurant les poutres noires, les harnais suspendus à la muraille, les crèches hérissées de fourrage. Rien de paisible comme ce tableau : les grands bœufs, la paupière à demi close, la tête appesantie, les genoux ployés sous le poitrail, sommeillaient encore; mais la belle génisse blanche était déjà tout éveillée; elle posait son museau bleuâtre, où perlait une brillante moiteur, sur la croupe de la vache laitière, et regardait Mathéus de ses grands yeux surpris comme pour dire : « Que nous veut donc celui-là? je ne l'ai jamais vu. »

Il y avait aussi le cheval de labour, qui semblait bien las, bien abattu, ce qui ne l'empêchait pas de tirer de temps en temps une longue mèche de trèfle, qu'il mâchait pour l'amour de Dieu; la petite chevrette noire se dressait sur le râtelier pour atteindre une touffe d'herbe encore fraîche. Mais ce qui frappa surtout l'illustre docteur, ce fut le magnifique taureau du Glaan, l'orgueil et la gloire de la mère Windling.

Il ne pouvait se lasser d'admirer cette tête large et crêpue comme la souche d'un vieux chêne, ces cornes luisantes et courtes comme des coins de fer, ce fanon souple et moelleux, qui de la lèvre inférieure flottait jusqu'aux genoux.

« O noble et sublime animal, se disait-il d'un accent attendri, tu ne saurais t'imaginer combien ta vue m'inspire de pensées profondes et judicieuses! Non, tu n'as pas encore atteint le développement intellectuel et moral qui pourrait t'élever à la hauteur d'un sentiment psychologico-anthropo-zoologique, mais tes formes n'en sont pas moins merveilleuses; elles attestent, par leur ensemble harmonieux, la grandeur de la nature; car, quoi qu'en disent les matérialistes, êtres dépourvus de toute saine logique et de raisonnement suivi, cela ne s'est pas fait dans un seul jour; il a fallu des milliers de siècles pour t'amener à ce degré de perfection esthétique. Oui, le passage de la forme minérale à la forme végétale, de la forme végétale à la forme animale, est incommensurable, sans parler des intermédiaires; car de l'état de chardon à celui de chêne, et de l'état d'huître à celui de taureau, la distance est prodigieuse. Aussi Frantz Mathéus admire en toi cette force intérieure que l'on appelle Dieu, âme, vie ou de tout autre nom, et qui travaille sans cesse au perfectionnement des types et au développement de l'individualité dans la matière. »

Alors il se tut et resta plongé dans une muette extase.

Or, tandis que Mathéus s'adressait à haute voix ces réflexions, la planche du soupirail par où l'on jette le fourrage aux bestiaux glissait tout doucement dans sa rainure, et la tête joufflue de Coucou Peter s'inclinait au dehors. Il est facile de concevoir la surprise du ménétrier lorsqu'il vit son illustre maître haranguer un taureau.

« Tiens! tiens! se dit-il, je crois qu'il veut le convertir! »

En même temps une idée singulière lui passa par l'esprit :

« Ah! ah! ce sera drôle, fit-il. Attends, attends, le taureau va te répondre! »

Puis il joignit les mains devant sa bouche et s'écria :

« Oh! oh! oh! grand docteur Mathéus... je suis bien... bien malheureux! »

A ces mots l'illustre philosophe recula tout épouvanté.

« Qu'est-ce? balbutia-t-il en promenant des yeux ébahis autour de lui. Quoi!... Qu'est-ce que j'entends? »

Mais il ne put rien voir; la tête de Coucou Peter était cachée par une botte de paille dans la crèche, et cet excellent disciple riait, riait à s'en tordre les côtes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin il reprit en mugissant :

« Oh! oh! oh! je suis bien malheureux... J'étais le grand Nabuchodonosor; je ne pensais qu'à boire, à manger, et voilà que j'ai perdu ma place dans l'échelle des êtres! Oh! oh! oh! je suis bien malheureux! »

Mais l'illustre docteur, d'abord tout interdit, reconnut la voix du ménétrier.

« Coucou Peter, s'écria-t-il, oses-tu bien profaner la plus sublime philosophie? Me crois-tu donc assez simple pour ajouter foi à de vaines illusions? »

Coucou Peter sortit alors de la grange en poussant de grands éclats de rire :

« Ah! ah! ah! docteur Frantz, s'écria-t-il, quelle farce! quelle bonne farce! Que voulez-vous? quand je vous ai vu parler à ce bœuf, ça m'a donné l'idée de rire un peu. »

Mathéus lui-même ne put s'empêcher de rire, car il avait été d'abord tout saisi.

« Je savais bien, dit-il, que les âmes ne peuvent pas rétrograder d'un règne dans l'autre, c'est impossible, c'est contraire au système; aussi ma surprise était grande, c'est même ce qui m'a fait découvrir ta supercherie; l'âme humaine ne peut exister dans le corps d'un animal, elle ne trouverait pas une place suffisante au cerveau. »

Alors le bonhomme s'égaya longtemps de sa première surprise, et Coucou Peter se tenait le ventre, n'en pouvant plus.

Ils riaient encore lorsque la mère Windling, en petite jupe de laine rayée de rouge, les bras nus jusqu'aux coudes, toujours fraîche et pleine de grâce, ouvrit la porte de la cour et descendit le petit escalier.

Elle venait donner à manger aux poules; son tablier était rempli de pois, de millet et de toutes sortes de grains.

« Eh! bonjour, monsieur le docteur, fit-elle en apercevant Mathéus; déjà levé de si bonne heure! Avez-vous bien passé la nuit?

—Très-bien, ma chère dame, très-bien, répondit le bonhomme avec empressement.

—Eh! dites donc, dame Catherina, interrompit le ménétrier, je vais allumer le feu dans la cuisine.

—Oui, va, Coucou Peter, je reviens tout de suite. Vous allez voir, monsieur le docteur, les belles poules; c'est une vraie bénédiction... Pi pi! pi pi! J'en ai trois qui pondent tous les jours, et des œufs! Pi pi! pi pi! des œufs gros comme le poing... Pi pi pi! pi pi pi! »

Et les poules de s'élancer, les canards d'accourir, les oies d'étendre leurs ailes, et toute la volaille de caqueter, de crier, de glousser; il en sortait de partout : des huppées, des pattues, des grandes et des petites, des noires et des blanches, des jaunes et des rousses; et tout cela se poussait, sautait, voletait à faire plaisir.

« Oh! que c'est beau! murmurait l'illustre philosophe. Oh! nature, nature, mère féconde, déesse aux riches mamelles, animation, souffle divin; ta richesse et ta variété n'ont point de bornes! »

La mère Windling piaffait, se rengorgeait et souriait, s'attribuant la meilleure part de ces éloges.

« N'est-ce pas, disait-elle, que mes poules sont grasses et bien nourries? Je leur donne tout ce qu'il y a de mieux. Voyez la grande blanche, depuis trois semaines elle pond tous les jours. Et la grise, là-bas, avec des plumes jaunes près des yeux, c'est un trésor pour le ménage; figurez-vous que je l'ai vue pondre deux fois dans un jour, un œuf le matin, l'autre le soir... encore elle en cache! Et ce petit coq noir, un vrai diable; il a déjà plumé le grand avant-hier, à cause de la petite rousse que voilà, une vraie pie-grièche qui les agace! Je parie qu'ils vont s'empoigner aux cheveux... Eh! eh! je le disais bien! Ah! les gueux! voulez-vous, voulez-vous bien finir? Ah! les vauriens! Canailles d'hommes, ils n'en font pas d'autres! A-t-on jamais vu... »

Mais elle avait beau crier, les deux rivaux étaient aux prises, bec contre bec, la crinière hérissée, sautant l'un par-dessus l'autre, cherchant à se saisir au vif, tournoyant, voltigeant, se poursuivant avec une fureur incroyable; heureusement une nouvelle poignée de grains leur fit suspendre la bataille.

« C'est étrange, murmurait Mathéus, cette espèce des gallinacées, si timide, est parfois animée des instincts les plus féroces! Ce que peut la jalousie, passion furibonde et sanguinaire! »

La mère Windling le regardait du coin de l'œil et se disait : « Pauvre cher homme, tu penses à Tapihans, mais tu n'as rien à craindre... non! non! c'est un trop vilain coq pour entrer à la maison. »

Enfin elle vida son tablier, et regardant Mathéus avec un tendre sourire :

« Est-ce que monsieur le docteur aime les œufs? demanda-t-elle.

—Beaucoup, ma chère dame, surtout à la coque, c'est une nourriture saine et délicate.

—Eh bien! nous allons lever les œufs tout de suite; il doit y en avoir assez pour votre déjeuner. »

Alors elle grimpa à l'échelle sans façon, et quoique l'illustre philosophe eût détourné la tête rapidement, il entrevit les bas bleus de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grosse mère, qui dessinaient ses mollets d'une manière très-vigoureuse.

Dame Catherina se glissa dans le poulailler par la porte du hangar, et reparut toute rayonnante, avec une douzaine d'œufs qu'elle montrait d'un air de triomphe.

« Eh ! regardez-moi ça, fit-elle debout sur la poutre. Eh bien, j'en ai tous les jours autant... Quels œufs ! Pas une poule du village n'en pond d'aussi beaux. Aidez-moi, monsieur le docteur... aidez-moi, je n'ose pas descendre. »

Il fallut que le bonhomme tînt le pied de l'échelle et prêtât les mains à dame Catherina qui riait, faisait l'effrayée et paraissait tout à son aise. Mathéus était rouge comme une framboise.

« Merci, monsieur le docteur, dit-elle. Je suis sûre que la blanche a pondu derrière le bûcher; j'ai vu l'œuf de là-haut sur quelques brins de paille. Nous allons envoyer Nickel pour le lever. »

Elle prit alors le bras de l'illustre docteur, et ils entrèrent ainsi dans la maison.

Lorsque dame Catherina et Mathéus parurent dans la cuisine, Coucou Peter, assis sur un escabeau devant l'âtre, soufflait de toutes ses forces dans un long tube de fer pour animer le feu; les charbons flambaient, les sarments pétillaient, l'eau bouillonnait dans la marmite, une magnifique côtelette rôtissait sur le gril et répandait une odeur très-agréable.

La mère Windling s'arrêta sur le seuil en s'écriant :

« Ah ! gueux de Coucou Peter, je voudrais bien savoir où tu as pris cette côtelette? »

Coucou Peter, sans se déranger, indiqua la grande armoire de chêne.

« Il est comme un chat, il voit tout. Mais je croyais avoir mis la clef dans ma poche.

—Gardez votre clef, dame Catherina, dit le ménétrier d'un air grave, moi je n'en ai pas besoin; avec un brin de paille j'ouvre tous les crochets du monde.

—Ah ! le coquin, il finira par les galères, » dit la bonne femme en riant.

Mathéus voulut faire des remontrances à son disciple, mais Coucou Peter l'interrompit :

« Maître Frantz, dit-il, j'aime les côtelettes. Ça n'est pas contraire au système, d'aimer les côtelettes. Tout ce qui n'est pas défendu doit être permis, n'est-ce pas, dame Catherina ?

—Mais oui... Tu as toujours le dernier mot, c'est connu. Allons, ôte-toi de là que je fasse bouillir les œufs. Si monsieur le docteur veut entrer dans la salle, je viens tout de suite ; le temps de réciter un *Pater*, et tout sera prêt... Et toi, Coucou Peter, tu peux aller abreuver le cheval de monsieur le docteur; Nickel est sorti ce matin, pour détourner l'eau sur le grand pré.

—Avec plaisir, la mère, avec plaïsir. »

Le ménétrier sortit, et l'illustre philosophe entra dans la salle.

Jamais Frantz Mathéus ne s'était senti plus calme, plus heureux, plus content de lui-même et de la nature; le grand air avait développé son appétit; il entendait le feu pétiller sur l'âtre, le chat miauler sous la table, et dame Catherina balayer le devant de sa porte, en fredonnant le vieux refrain de Karl Ritter :

« Aimez-moi, je vous aimerai !
« Je vous aimerai !
« Je vous aimerai ! »

Tantôt il contemplait l'antique horloge de Nuremberg, toute jaune, toute vermoulue, avec son cadran de faïence peint de fleurs brillantes, et son coucou de bois qui chantait l'heure, et l'illustre philosophe ne se lassait pas d'admirer cet ingénieux mécanisme; tantôt il s'arrêtait devant une fenêtre et promenait ses regards éblouis sur la petite place d'Oberbronn.

Là, tout autour de l'auge verdâtre, où tombait un filet d'eau limpide à travers une longue poutre rongée par la mousse, étaient réunies les jeunes filles du village, en manches de chemises, en petites jupes, les jambes et les pieds nus. Elles battaient leur linge, elles criaient, elles s'appelaient l'une l'autre, elles causaient bruyamment, et le bonhomme souriait de leurs manières naïves et de leurs attitudes pleines de grâce.

Bruno buvait dans l'auge, et de temps en temps tournait la tête comme pour saluer Mathéus; Coucou Peter faisait claquer son fouet et contait des douceurs aux fraîches lavandières, qui se moquaient bien de ses belles paroles; mais lorsqu'il voulut, sans doute par vengeance, embrasser la plus jolie de la bande, alors ce furent des cris perçants, des éclats de rire, un tumulte incroyable; toutes fondirent sur lui en l'éclaboussant à grands coups de battoir et de linge humide.

Malgré cette attaque violente, le gaillard ne lâchait pas la petite; il l'embrassait sur le cou, sur la nuque, sur les joues, et criait d'un air joyeux :

« Oh ! que c'est bon ! oh ! tapez, tapez toujours, je m'en moque ! Oh ! que j'aime ça ! »

Et tout le monde se mettait aux fenêtres... et l'on riait... et les vieilles femmes criaient... et les chiens aboyaient... et Coucou Peter, tout rouge, tout mouillé, tout essoufflé, répétait :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il examina le mélange avec une attention vraiment psychologique. (Page 14.)

« Encore un petit baiser pour l'amour de la pérégrination des âmes !

— Ah ! le coquin ! disait Mathéus, quel drôle de disciple j'ai là ! »

Enfin, voyant tous les paysans accourir avec leurs bâtons, il enfourcha Bruno, sauta par-dessus l'auge, et entra dans l'écurie en criant :

« Elles sont jolies, les filles d'Oberbronn ! oh ! Dieu ! c'est doux à la bouche comme des cerises, c'est croquant comme des noisettes ! »

Puis il voulut tirer le verrou, car les garçons étaient furieux.

Par malheur, le fils du garde-champêtre, Ludwig Spengler, dont il avait embrassé la maîtresse, arriva presque aussitôt que lui et mit son bâton entre le mur et la porte.

Alors tous les autres se précipitèrent dans l'écurie, et mon Coucou Peter, qui criait comme un beau diable, disant :

« Mes amis, mes chers amis, c'était une farce, une petite farce pour rire ! » fut étrillé de la bonne manière.

On l'entraîna dehors et les coups de bâton pleuvaient dru comme grêle.

« C'est doux comme des cerises ! disait l'un

— C'est croquant comme des noisettes ! disait l'autre.

— Oh ! que j'aime ça ! » criait Ludwig Spengler en frappant à tour de bras.

Mathéus, témoin de l'affaire, criait du haut de la fenêtre .

« Courage, courage, Coucou Peter ! accepte cette épreuve anthropo-zoologique avec la résignation d'un philosophe ; remercie même

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

O noble et sublime animal! (Page 21.)

ces jeunes gens de ce qu'ils travaillent à ton perfectionnement moral! Depuis longtemps j'ai remarqué que tu appartenais à la famille des bouvreuils, espèce voluptueuse qui se nourrit du bourgeon des fleurs et des fruits les plus délicats. Mais encore quelques leçons comme celle-ci, et j'espère te voir renoncer à ces principes sensuels. »

Le pauvre Coucou Peter courbait les reins et regardait son maître d'un air piteux, comme pour dire : « Je voudrais bien te voir à ma place avec tes principes anthropo-zoologiques ! »

Cependant ce petit discours produisit une heureuse diversion en sa faveur : les bons campagnards, frappés de la physionomie auguste et des gestes de l'illustre philosophe, se rapprochèrent de la fenêtre, et le ménétrier profita de ce moment pour s'enfuir et se retrancher dans l'écurie.

La moitié du village se trouvait alors sous les yeux de Mathéus; on formait cercle, on le regardait par-dessus la tête, par-dessus les épaules, chacun était curieux de l'entendre.

Figurez-vous l'enthousiasme du bonhomme; il aurait voulu les embrasser tous, il ne se possédait plus de joie.

« Frantz, se disait-il, voici l'heure de tes prédications; il est clair que l'Être des êtres, le grand Démiourgos, réunit ce nombreux auditoire afin que tu puisses le convertir; il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître ici le doigt de Dieu. »

Son émotion était telle, que pendant quel-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ques secondes il ne put articuler un mot; il se mouchait, il étendait les mains, il ouvrait la bouche; les arguments se présentaient en si grand nombre à son esprit, qu'il ne savait par où commencer; il aurait voulu tout dire à la fois.

Mais enfin le calme descendit au fond de son âme, et d'une voix retentissante il s'écria :

« O nobles habitants d'Oberbronn, êtres privilégiés de la nature, humbles et respectables campagnards, vous ne savez pas combien votre aspect me touche; vous ne savez pas la gloire qui vous attend et les trésors que je vous apporte. »

A ce mot de trésors il se fit une profonde agitation dans la foule; on s'attendait à le voir plonger la main dans un sac et jeter de l'argent par les fenêtres. Les plus éloignés se rapprochèrent bien vite, et Katel la boiteuse, qui se trouvait au premier rang, se mit à jeter des cris aigus; la pauvre femme, voyant les autres passer devant elle, crut qu'on voulait lui prendre sa part.

Cet empressement fit un sensible plaisir à l'illustre philosophe.

« Oui, mes amis, reprit-il d'un accent pathétique, je vous apporte des trésors de sagesse, des trésors de philosophie et de vertu ! »

Mais alors ce fut une déception générale.

« Que le diable t'emporte avec tes trésors de sagesse! s'écria Ludwig Spengler; tu m'as l'air d'en avoir plus besoin que nous. »

Mathéus, indigné, s'arrêta court, afin de foudroyer ce malhonnête par une apostrophe grandiose; mais le petit meunier Tapihans s'approcha de la fenêtre, ôta son bonnet de coton et dit :

« Hé ! bonjour, Abraham ! que viens-tu donc faire ici? Est-ce que tu veux nous rendre juifs?

—Je ne m'appelle pas Abraham, s'écria l'illustre philosophe. Je suis Frantz Mathéus, docteur en médecine de la faculté de Strasbourg, membre correspondant de...

—Eh! je te connais bien, interrompit le meunier d'un air moqueur, tu t'appelles Abraham Speizer, et, pas plus tard que l'an passé, tu m'as vendu un cheval borgne dont je ne peux plus me défaire... Et même, si je ne me trompe, tu dois être le rabbin de Marmoutier! »

A peine eut-il lâché ces mots, qu'une grande rumeur s'éleva dans la foule :

« Tombons sur le rabbin ! — Assommons le rabbin. — Hue! hue sur le juif!

—Mes enfants, vous vous trompez, s'écriait le bonhomme, vos instincts animaux vous aveuglent, écoutez-moi!

Mais personne ne voulait l'entendre, les vieilles commères levaient leurs manches à balais, les hommes leurs triques, quelques-uns cherchaient des pierres; et Mathéus, pâle, interdit, balbutiait des paroles inintelligibles.

Tout à coup, par une inspiration lumineuse, il tourna les talons et s'enfuit dans la cuisine.

Alors les cris et le tumulte redoublèrent au dehors; dame Catherina elle-même en était épouvantée :

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc fait, monsieur le docteur?

—Rien, ma chère dame... rien ! bégayait le bonhomme; c'est le meunier... c'est...

—Tapihans?... Ah! le misérable ! le misérable! il veut nous séparer, il soulève le village contre nous ! Mais sauvez-vous ! s'écria-t-elle en lui fourrant une andouille dans la poche, sauvez-vous... nous nous reverrons... vous reviendrez une autre fois ! »

L'illustre philosophe n'avait pas besoin de ce conseil, il traversait déjà la cour en balbutiant : « Oui ! oui ! nous nous reverrons dans les sphères supérieures ! »

Puis il s'élança dans l'écurie par la porte de derrière, et vit son disciple qui bouclait les sangles du cheval.

Coucou Peter avait observé la scène par une lucarne qui donnait sur la place, et prévoyant l'issue des prédications, il venait de seller Bruno.

« Eh ! eh ! maître Frantz, dit-il, vous arrivez bien, j'allais partir sans vous. Il paraît que notre pérégrination des âmes ne prend pas dans ce village!

— Sauvons-nous ! dit Mathéus, qui ne savait plus où donner de la tête.

—Oui, je crois que c'est le plus simple; ces gueux de paysans ne sont pas à notre hauteur; montez en croupe, car notre affaire se gâte. »

En même temps il se mit à cheval, et l'illustre docteur grimpa derrière lui avec une dextérité merveilleuse.

Aussitôt Coucou Peter fit sauter la barre, ouvrit la porte et se rua sur la place comme un perdu.

Des clameurs terribles s'élevèrent autour d'eux et Mathéus reçut aussitôt trois coups de trique épouvantables. A chaque coup son disciple criait :

« Aïe! aïe! encore une leçon psychologique ! »

Mais l'illustre philosophe ne disait plus rien; il fermait les yeux et se tenait avec tant de force, que le ménétrier pouvait à peine respirer.

Dame Catherina, debout sur le seuil, ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

œufs dans une petite écuelle, considérait ce spectacle en poussant des cris plaintifs : elle désespérait du salut de son cher docteur. Mais quand elle vit le cheval s'éloigner au triple galop à travers les cris et les huées de la foule, alors la bonne femme s'essuya les yeux avec le bord de son tablier, et rentra dans la cuisine en exhalant un profond soupir.

« Pauvre cher homme, murmurait-elle, que le ciel te conduise ! »

VIII

Après une bonne demi-heure de course, Frantz Mathéus, qui n'entendait plus que le galop rapide du cheval sur la route et le chant des oiseaux en plein air, se hasarda d'ouvrir un œil... puis l'autre... et se voyant au milieu d'une forêt touffue, loin du bâton et de l'esprit sophistique des honnêtes campagnards, il respira comme un pendu dont on vient de couper la corde.

Coucou Peter, de son côté, ralentit la marche de Bruno et se tâta les côtes, pour s'assurer qu'elles étaient encore intactes; quand il se fut convaincu que tout était bien à sa place, il se retourna vers le village, qu'on apercevait à travers les arbres, étendit les mains d'un air imposant et s'écria :

« Paysans d'Oberbronn, le prophète Coucou Peter vous maudit !

—Non, non, ne les maudis pas, murmurait le bon docteur d'une voix suppliante, ne les maudis pas. Hélas! les malheureux ne savent ce qu'ils font!

—Tant pis pour eux ! répliqua le ménétrier de mauvaise humeur, je les maudis jusqu'à la troisième et jusqu'à la quatrième génération ! Ah ! gueux de Tapihans, gueux de Ludwig Spengler, vous êtes maudits! Je vous méprise comme la boue de mes souliers ! »

Ce disant, il se retourna sur sa selle et poursuivit son chemin.

Bruno suivait alors au petit pas le sentier d'Eschenbach ; le soleil chauffait la terre sablonneuse, des milliers d'insectes voltigeaient autour des bruyères, et leur vague bourdonnement remplissait seul l'espace.

Ce calme immense de la nature émut insensiblement Mathéus; il baissa doucement la tête, se couvrit le visage et se prit à fondre en larmes.

« Qu'avez-vous donc, maître Frantz? s'écria Coucou Peter.

—Rien, mon ami, répondit le bonhomme d'une voix étouffée; je songe à ces malheureux qui nous persécutent, je songe aux nombreuses transformations qu'ils auront encore à subir avant d'atteindre à la perfection morale, et je les plains d'avoir si mauvais cœur. Moi qui leur voulais tant de bien ! Moi qui cherchais à les éclairer sur leurs destinées futures ! Moi qui les aime encore de toute la force de mon âme, ils me frappent, ils m'accablent d'injures, ils méconnaissent la pureté de mes intentions ! Tu ne saurais croire combien cela me fait de peine ; laisse-moi pleurer en silence, ce sont de douces larmes, elles me prouvent combien je suis bon. — Oh ! Mathéus ! Mathéus ! homme vertueux ! s'écria-t-il, pleure, pleure sur les égarements de tes semblables, mais ne murmure pas contre l'éternelle justice ! Elle seule fait ta grandeur et ta force; tour à tour oignon, tulipe, colimaçon, lièvre, homme enfin... tu n'as pas toujours été philosophe; il a fallu bien des siècles pour dompter en toi les instincts animaux; sois donc indulgent et songe que si les êtres inférieurs veulent te nuire, c'est qu'ils ne sont pas dignes de te comprendre.

—Tout cela est bel et bon, nous recevons les coups et vous avez encore l'air de plaindre les autres ! s'écria Coucou Peter; que diable, il me semble que nous pourrions être tristes pour notre propre compte !

—Écoute, mon ami, dit Mathéus en essuyant ses larmes, plus j'y pense et plus je reste convaincu qu'il doit en être ainsi; tous les prophètes ont été misérables : Jeddo fut envoyé à Béthel, à condition qu'il ne boirait ni ne mangerait; ayant malheureusement mangé un morceau de pain, il fut dévoré par un lion, et l'on trouva ses os entre ce lion et son âne ; — Jonas fut avalé par un poisson ; il est vrai qu'il ne resta que trois jours dans son ventre, mais c'est toujours bien désagréable de rester soixante-douze heures dans une position si gênante ; — Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone; or, Coucou Peter, songe combien l'on doit souffrir d'être suspendu par les cheveux pendant un tel voyage ; — Ezéchiel fut lapidé ; — on ne sait pas au juste si Jérémie fut lapidé ou scié en deux ; — mais Isaïe fut scié pour sûr ; — Amos fut...

—Maître Frantz, interrompit brusquement Coucou Peter, si vous croyez me donner du courage en me racontant ces histoires, vous avez tort ; je ne vous le cache pas, plutôt que d'être scié en deux, j'aimerais mieux reprendre mon violon et faire de la musique toute ma vie.

—Allons, rassure-toi, dit Mathéus, aujourd'hui les prophètes ne sont plus si maltraités;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au contraire, on leur fait même d'assez belles pensions, pourvu qu'ils soutiennent au moins une âme.

—Et nous qui soutenons mille âmes, nous méritons des pensions mille fois plus fortes! » s'écria le joyeux ménétrier.

En causant de la sorte, l'illustre philosophe et son disciple poursuivaient tranquillement leur route dans les vallons de la Zorn.

Mathéus, qui n'aimait rien tant que l'intérieur des bois, oubliait l'ingratitude du genre humain; le murmure imperceptible de l'insecte qui ronge l'écorce d'un vieil arbre, le vol d'un oiseau qui frôle le feuillage, le vague bruissement d'un ruisseau qui roule dans les ravins, les tourbillons d'éphémères qui dansent sur les eaux dormantes : ces mille détails de la solitude fournissaient sans cesse de nouveaux textes à ses méditations anthropo-zoologiques.

Coucou Peter sifflait pour se distraire et donnait de temps en temps une accolade à sa gourde de kirschen-wasser; souvent aussi Bruno entrait dans le lit de la Zorn jusqu'au poitrail; alors maître Frantz et son disciple s'accrochaient l'un à l'autre, relevaient les jambes et regardaient l'eau fuir sous eux avec des sifflements tumultueux.

Cependant la chaleur devenait accablante, pas un souffle ne pénétrait dans ces bois; Coucou Peter, ayant mis pied à terre, sentait la sueur baigner ses reins; Mathéus, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, bâillait de temps en temps et murmurait : « Grand... grand Démi... ourgos! » sans savoir positivement ce qu'il voulait dire.

Ils arrivèrent ainsi dans une gorge où le torrent s'étendait sur un lit de cailloux. A peine Bruno eut-il atteint le bord de l'eau, que cette maudite bête allongea le cou pour boire, et maître Frantz, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, faillit passer par-dessus sa tête. Coucou Peter n'eut que le temps de le rattraper par les basques de sa longue capote, et le bon apôtre partit d'un éclat de rire si formidable, que tous les échos du voisinage en retentirent.

« Coucou Peter! Coucou Peter! s'écria l'illustre docteur indigné, n'as-tu pas honte de rire quand je manque de me noyer? Est-ce donc là ton affection pour moi?

—Eh! maître Frantz, je ris parce que vous en êtes réchappé; si je ne vous avais pas retenu, vous filiez dans l'eau comme une grenouille.

—Ce jour est un jour néfaste, reprit Mathéus; si nous poursuivons notre voyage, je prévois des malheurs sans nombre!

—D'autant plus que vous avez sommeil et que vous pourriez bien tomber de cheval, dit Coucou Peter. Couchez-vous sur la mousse, faites un bon somme, et le jour néfaste sera passé. Moi, je vais me baigner. Bruno ne sera pas fâché de se reposer un peu, j'en suis sûr.»

Ce conseil entrait trop bien dans les idées présentes du bon docteur pour ne pas lui plaire.

« J'approuve ce dessein agréable, dit-il. Allons, cher disciple, prête-moi ton épaule... je suis tout engourdi. Lâche la bride du cheval. Baigne-toi, mon garçon, baigne-toi, cela te rafraîchira le sang. »

Tout en parlant ainsi, maître Frantz s'étendait au pied d'un chêne; il était vraiment heureux d'allonger ses bras et ses jambes au milieu des bruyères.

Les grillons chantaient autour de lui; de temps en temps un flot plus rapide battait les cailloux avec un sifflement étrange; alors il entr'ouvrait les paupières et voyait Coucou Peter en train d'ôter ses habits et de tirer ses bottes.

Le bruissement de l'onde, le frémissement du feuillage, berçaient son imagination d'une vague rêverie. Puis il distinguait confusément, à travers les rameaux touffus, le ciel, la crête des montagnes... Enfin son esprit se voila; les mêmes sons frappaient toujours ses oreilles, mais leur monotonie ressemblait au plus vaste silence. Le bonhomme ne les distinguait plus, il ne regardait plus; sa respiration douce et régulière annonçait un profond sommeil. — Peut-être alors son esprit, dégagé des liens de la terre et remontant d'âge en âge, errait-il sous la forme d'un bon lièvre, dans les immenses forêts de la Gaule; — peut-être aussi revoyait-il l'humble toit de ses pères au Graufthal, et la bonne vieille Martha qui pleurait son absence.

IX

Or l'illustre philosophe dormait profondément depuis deux heures lorsque Coucou Peter s'écria :

« Maître Frantz, levez-vous! Voici les pèlerins de Haslach qui descendent la montagne; ils sont plus nombreux que les grains de sable au bord de la mer. Levez-vous, maître... et regardez! »

Mathéus, s'étant levé, aperçut d'abord son disciple perché sur un cerisier sauvage; il faisait la cueillette à la manière des grives et s'en donnait à cœur joie; puis les regards du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bonhomme se dirigèrent vers la montagne voisine.

A travers les hauts sapins s'avançaient à perte de vue une immense file de pèlerins, les uns nu-pieds, leurs bottes au bout de leur bâton de voyage, les autres chargés de provisions, de paquets, de gourdes et de toutes les choses nécessaires à la vie.

Une vieille femme allait à leur tête et récitait seule la prière au milieu du silence universel, puis tous les autres répondaient : « Priez pour nous! priez pour nous! » — Et ce cri, se répétant de proche en proche, à la cime des rochers, sur la pente des ravins, dans le creux des vallons, ressemblait au chant mélancolique des bandes de grues qui traversent les nuages.

L'illustre docteur était tellement saisi de ce spectacle qu'il ne pouvait proférer une parole; mais Coucou Peter, du haut de son arbre, étendait la main et désignait chaque village, à mesure qu'il tournait la cime de la montagne :

« Voici ceux de Walsch, s'écriait-il, je les reconnais à leurs chapeaux de paille, à leurs petites vestes et à leurs grands pantalons qui montent jusque sous les bras; ce sont de joyeux compères, ils vont en pèlerinage pour boire du vin d'Alsace.—Ces autres qui suivent en culottes courtes et en grands habits, avec de larges boutons qui reluisent au soleil, sont de Dagsbourg, le plus dévot et le plus pauvre pays de la montagne; ils vont à la foire pour baiser les os de saint Florent. — Voici ceux de Saint-Quirin, en petites blouses et la casquette sur l'oreille. Gare les coups de poing à la procession! Tous ces gens de verreries et de fabriques aiment à riboter et à batailler contre les Allemands. Ce n'est pas avec eux, maître Frantz, qu'il faudra disputer de la pérégrination des âmes. — Regardez ces autres qui tournent à l'embranchement de la Roche-Plate, on les appelle les Gros-Jacques de la montagne. Ceux-là vont en pèlerinage pour montrer leurs beaux habits; voyez comme ils ont couvert leurs chapeaux avec leurs mouchoirs, comme ils ont fourré leurs pantalons dans les tiges de leurs bottes : ce sont les glorieux d'Aberschwiller, ils marchent gravement le nez en l'air!—Mais qui diable peuvent être ceux qui suivent en trébuchant? Ah! je les reconnais... je les reconnais, ce sont les gens de la plaine, les Lorrains avec leurs petits sacs remplis de noix et de lard; Dieu de Dieu, qu'ils ont l'air fatigué! Pauvres petites femmes! je les plains de tout mon cœur. Toutes ces petites de la plaine sont fraîches comme des roses, au lieu que celles du haut pays, de la Houpe, par exemple, sont brunes comme des groseilles noires. »

Le bon apôtre trouvait son mot à dire sur chaque village, et Mathéus se perdait dans un abîme de contemplation profonde.

Enfin, au bout d'une heure, la queue de la procession parut s'éclaircir, elle montait lentement la côte; bientôt elle tourna la Roche-Plate; quelques groupes suivaient encore à de grandes distances; c'étaient des malades, des infirmes en charrettes. Ils disparurent à leur tour et tout rentra dans le silence de la solitude.

Alors l'illustre philosophe regarda son disciple d'un air grave et lui dit :

« Partons pour Haslach, c'est là que l'Être des êtres nous appelle. Oh! Coucou Peter, ton cœur ne te dit-il pas que le grand Démiourgos, avant de nous porter sur le théâtre de nos triomphes, a voulu nous offrir, dans ce désert, le tableau de l'immense variété des races humaines? Comprends-tu, mon ami, la majesté de notre mission?

—Oui, maître Frantz, je comprends très-bien, il faut partir; mangez d'abord ces cerises que j'ai cueillies pour vous, et puis en route! »

Quoique Mathéus ne trouvât point dans ces paroles tout le recueillement désirable, il s'assit, le chapeau de son disciple entre les genoux, et mangea les cerises de fort bon appétit; puis Coucou Peter ayant ramené Bruno, qui broutait les jeunes pousses à quelque distance, maître Frantz se remit en selle, son disciple prit la bride, et ils montèrent le sentier sablonneux qui mène à la Roche-Plate.

Le soleil descendait derrière le Losser, et de longues nappes d'or traversaient les flèches des hauts sapins. Plusieurs fois Mathéus se retourna pour contempler ce spectacle imposant; mais lorsqu'ils eurent pénétré dans le bois, tout devint obscur, et les pas de Bruno retentirent sous le dôme des grands chênes comme dans un temple.

Environ une heure après, la lune commençait à poindre sous le feuillage, lorsqu'ils aperçurent, à cinquante pas au-dessous d'eux, un groupe de pèlerins qui se rendaient tranquillement à la foire. Coucou Peter reconnut au premier coup d'œil le grand Hans Aden, maire de Dabo, son âne Schimel, et sa petite femme Thérèse, assise dans l'un des bâts de l'âne; mais il fut tout surpris de voir un gros poupon joufflu, soigneusement emmailloté et sanglé dans l'autre bât de Schimel, car Hans Aden n'avait pas d'enfant à sa connaissance. Ils allaient ainsi comme de vénérables patriarches; la petite Thérèse, son mouchoir noué

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

autour de sa jolie figure, regardait le petit enfant avec une tendresse inexprimable ; l'âne suivait d'un pas ferme le bord du talus ; ses longues oreilles se relevaient au moindre bruit, puis retombaient d'un air mélancolique; le grand Hans Aden, revêtu de sa longue capote qui lui battait les mollets, son tricorne sur la nuque et les deux poings dans ses poches de derrière, marchait gravement et criait de temps en temps :

« Hue, Schimel, hue ! »

A cette vue Coucou Peter, sans attendre Mathéus, se mit à dégringoler le sentier en criant :

« Salut, maître Hans Aden, salut ! Où diable allez-vous si tard ? »

Hans Aden se retourna lentement, et sa petite femme leva les yeux pour voir qui pouvait crier de la sorte.

« C'est toi, Coucou Peter, dit Hans Aden en lui tendant la main ; bonsoir, mon garçon. Nous allons en pèlerinage.

—En pèlerinage ! comme ça se rencontre, s'écria Coucou Peter tout joyeux, nous y allons aussi. Ma foi, c'est une bonne occasion de renouveler connaissance. Mais pourquoi donc allez-vous en pèlerinage, maître Hans Aden ? Auriez-vous quelqu'un de malade dans la famille ?

—Non, Coucou Peter, non ! répondit le maire de Dabo ; Dieu merci, tout le monde se porte bien chez nous. Nous allons remercier saint Florent de nous avoir accordé un enfant. Tu sais que ma femme et moi nous étions mariés depuis cinq ans sans avoir eu ce bonheur. A la fin ma femme me dit : « Écoute, « Hans Aden, il faut aller en pèlerinage ; « toutes les femmes qui vont en pèlerinage « ont des enfants ! » Moi, je pensais que ça ne servirait à rien... « Bah ! que je lui dis, ça ne « sert à rien, Thérèse, et puis moi, je ne peux « pas quitter la maison ; voici justement le « temps de la récolte, je ne peux pas tout « abandonner. — Eh bien, j'irai toute seule, « qu'elle me dit ; tu es un incrédule, Hans « Aden, tu finiras mal ! — Eh bien, vas-y, « Thérèse ; nous verrons bien qui a raison de « nous deux. » Bon, elle y va, et figure-toi, Coucou Peter, que, juste neuf mois après, arrive un enfant gros et gras, le plus beau garçon de la montagne ! Depuis ce temps-là, toutes les femmes de Dabo veulent aller en pèlerinage. »

Coucou Peter avait écouté ce récit avec une attention singulière ; tout à coup il releva la tête en disant :

« Et combien y a-t-il que dame Thérèse est allée en pèlerinage ?

—Il y a aujourd'hui deux ans, répondit Hans Aden.

—Deux ans ! s'écria Coucou Peter en devenant tout pâle et en s'appuyant contre un arbre, deux ans ! Dieu de Dieu !

—Qu'est-ce que tu as donc ? fit Hans Aden.

—Rien, monsieur le maire... rien... C'est une faiblesse qui me prend dans les jambes, chaque fois que je reste trop longtemps assis. »

En même temps il regarda la petite Thérèse, qui baissait les yeux et devenait rouge comme une cerise. Elle paraissait toute timide et prenait l'enfant pour lui donner le sein ; mais avant qu'elle eût défait les sangles, Coucou Peter s'avança en s'écriant :

« Ah ! maître Hans Aden, que vous êtes heureux ! Tout vous réussit : vous êtes le plus gros *herr* de la montagne, vous avez des champs, des prés, et voilà que saint Florent vous envoie le plus bel enfant du monde ! Mais il faut que je le voie, ce pauvre petit, dit-il en tirant son chapeau à dame Thérèse, j'aime tous les petits enfants !

—Hé ! ne te gêne pas, Coucou Peter, dit le maire tout glorieux, on peut le regarder... il n'y a pas d'affront.

—Tenez, monsieur Coucou Peter, fit dame Thérèse à voix basse, embrassez-le. Il est beau, n'est-ce pas ?

—S'il est beau, s'écria Coucou Peter, tandis que deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues rouges, s'il est beau ! Dieu de Dieu, quels poings ! quelle poitrine ! quelle bonne figure réjouie ! »

Il soulevait l'enfant et le contemplait les yeux tout grands ouverts ; on aurait dit qu'il ne pouvait plus le rendre ; la mère souriait et détournait la tête pour essuyer une larme.

Enfin le joyeux ménétrier coucha lui-même le petit dans le bât, il releva l'oreiller avec soin :

« Voyez-vous, dame Thérèse, murmurait-il, les enfants veulent avoir la tête haute, il faut y prendre garde ! »

Puis il boucla les sangles et se mit à sourire à la jolie petite mère, pendant que le grand Hans Aden s'arrêtait à quelques pas et coupait une branche de bouleau pour se faire un sifflet.

Mathéus, retardé par la pente rapide du chemin, rejoignit alors son disciple.

« Salut, braves gens, s'écria l'illustre docteur en soulevant son large feutre ; que la bénédiction du Seigneur soit avec vous !

—*Amen !* » répondit Hans Aden en revenant avec sa branche de bouleau.

Dame Thérèse inclina doucement la tête et parut s'abandonner aux plus charmantes rêveries

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils firent alors un quart d'heure de chemin sans parler; Coucou Peter marchait toujours à côté de l'âne et regardait l'enfant avec un véritable plaisir, et maître Frantz, songeant aux événements qui se préparaient, se recueillait en lui-même.

« Dites donc, monsieur Coucou Peter, reprit enfin la jeune paysanne d'une voix timide, est-ce que vous courez toujours le pays comme autrefois? Est-ce que vous ne restez pas quelque part?

—Toujours, dame Thérèse, toujours en route, toujours content! Je suis comme le pinson qui n'a que sa branche pour passer la nuit, et qui vole le lendemain où se trouvent les moissons!

—Vous avez tort, monsieur Coucou Peter, dit-elle, vous devriez ménager quelque chose pour vos vieux jours; un si brave, un si honnête homme... penser qu'il peut tomber dans la misère!

—Que voulez-vous, dame Thérèse! il faut bien gagner sa vie de chaque jour; je n'ai que mon violon, moi, pour vivre! Et puis, tel que vous me voyez, je suis bien autre chose que ce qu'on pense... je suis prophète! l'illustre docteur Mathéus peut vous le dire; nous avons découvert la pérégrination des âmes, et nous allons prêcher la vérité dans l'univers. »

Ces paroles tirèrent maître Frantz de ses réflexions.

« Coucou Peter n'a pas tort, dit-il, l'heure est proche, les destins vont s'accomplir! Alors ceux qui auront travaillé à la vigne et semé le bon grain seront glorifiés! Alors de grands changements se feront sur la terre; les paroles de vérité passeront de bouche en bouche, et le nom de Coucou Peter retentira comme celui des plus grands prophètes! L'attendrissement que ce cher disciple vient de faire paraître à la vue de l'enfance, âge de faiblesse, de douceur et de pureté naïve, est la preuve d'une belle âme, et je n'hésite pas à lui prédire de hautes destinées! »

Dame Thérèse regardait Coucou Peter, qui baissait les yeux d'un air modeste, et l'on voyait qu'elle était heureuse d'apprendre de si belles choses sur le compte du brave ménétrier.

En ce moment ils sortaient du bois, et le bourg de Haslach, avec ses grands toits pointus, ses rues tortueuses et son antique église du temps d'Erwin, s'offrit à leurs regards. Toutes les maisons étaient éclairées comme pour une fête.

Ils descendirent la montagne en silence.

X

Vers neuf heures du soir, l'illustre philosophe et ses nouveaux compagnons firent leur entrée dans l'antique bourg de Haslach.

Les rues étaient tellement encombrées de monde, de charrettes, de bestiaux, qu'on pouvait à peine s'y frayer un passage.

Les vieilles maisons à pignons décrépits planaient sur le tumulte, envoyant la lumière de leurs petites fenêtres dans la foule agitée. Tous ces pèlerins venus d'Alsace, de Lorraine, de la haute montagne, se pressaient autour des auberges et des hôtelleries comme de véritables fourmilières; d'autres campaient le long des murs, d'autres sous les hangars ou dans les granges.

Le roulement des voitures, le sourd beuglement des bœufs, le piétinement des chevaux, le patois des Lorrains et des Allemands formaient une confusion incroyable. Quel sujet de méditation pour Mathéus!

C'est alors que Hans Aden et dame Thérèse furent heureux d'avoir rencontré Coucou Peter; qu'auraient-ils fait sans lui dans une pareille bagarre?

Le joyeux ménétrier écartait la foule, criait « gare! » s'arrêtait aux endroits difficiles, entraînait Schimel par la bride, avertissait Mathéus de ne pas se perdre, animait Bruno, frappait à la porte des auberges pour demander un asile; mais il avait beau parler de la petite Thérèse, de monsieur le maire, de l'illustre philosophe, on lui répondait partout :

« Allez plus loin, braves gens, que le ciel vous conduise! »

Lui ne perdait pas courage et criait gaiement :

« En route! Laissez faire, dame Thérèse, laissez faire, nous trouverons tout de même notre petit coin! Eh! eh! maître Frantz, que dites-vous de ça? C'est demain que nous allons prêcher. Maître Hans Aden, prenez garde à cette charrette. Allons, Schimel! Hue, Bruno! »

Les autres étaient comme abasourdis.

Mathéus, voyant que les gens de Haslach vendaient leur foin, leur paille et toutes choses aux pauvres pèlerins accablés de fatigue, en conçut une grande douleur dans son âme.

« Oh! cœurs durs et de peu de foi, s'écria-t-il, ne savez-vous pas que cet esprit de lucre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Courage ! courage ! coucou Peter. (Page 24.)

et de trafic vous fera descendre dans l'échelle des êtres? »

Malheureusement on ne l'écoutait pas, et plusieurs même se mettaient aux fenêtres, riant de sa simplicité.

« Au nom du ciel, maître Frantz, s'écriait Coucou Peter, ne faites pas de discours anthropo-zoologiques à ces gens, sans ça nous risquons de passer la nuit à la belle étoile et quelque chose de pis encore! »

Quant à dame Thérèse, elle pressait le bras du brave ménétrier, ce qui lui causait un sensible plaisir.

Malgré son indignation, l'illustre philosophe ne pouvait s'empêcher d'admirer l'industrie singulière des habitants de Haslach : ici un boucher gros et gras, debout entre deux chandelles, distribuait de trois et même de quatre espèces de viande ; ces viandes toutes fraîches avaient un air appétissant qui faisait plaisir à voir, et les jolies servantes, leur petit panier sous le bras, l'œil ouvert et le nez retroussé, semblaient plus fraîches, plus grasses, plus vermeilles que les côtelettes suspendues aux crochets de la boucherie;—là un forgeron, les bras nus, la figure noire, travaillait avec ses aides au fond de sa forge; les marteaux clapotaient, le soufflet soupirait, les étincelles volaient en tous sens et plusieurs venaient s'éteindre aux pieds des passants ;—plus loin, le tailleur Conrad se dépêchait de finir pour la fête le gilet écarlate de monsieur l'adjoint; son merle, dans sa petite cage d'osier, sifflait un air, et Conrad tirait l'aiguille en cadence;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Pauvre cher homme ! (Page 27.)

—de magnifiques gâteaux de toutes formes vous regardaient par les vitres des boulangeries, — et M. l'apothicaire avait mis ce jour-là devant ses fenêtres deux grands bocaux remplis, l'un d'eau rouge, l'autre d'eau bleue, avec des lampions derrière, ce qui produisait un effet superbe.

« Que le monde est grand ! se disait Mathéus ; chaque jour la civilisation fait de nouveaux progrès ! Que dirais-tu, ma bonne Martha, si tu voyais un tel spectacle ? Tu ne pourrais en croire tes yeux, tu n'oserais prévoir le triomphe de ton maître sur un si vaste théâtre. Mais la vérité brille partout d'un éclat éternel, elle terrasse l'envie, le sophisme et les vains préjugés ! »

La petite caravane, cahotée, refoulée de rue en rue, débouchait alors devant la bonne vieille auberge de Jacob Fischer, et Coucou Peter fit entendre une exclamation joyeuse.

Le réverbère qui se balance au-dessus de la porte éclairait toute la façade, depuis l'enseigne des *Trois-Roses* jusqu'au nid de cigognes à la pointe du pignon, depuis l'escalier raboteux où l'on trébuche jusqu'à la petite ruelle où les buveurs font halte, la tête basse, le front contre le mur, en murmurant des paroles inintelligibles.

« *Maître Frantz, s'écria Coucou Peter, est-ce* que vous aimez la tarte au fromage ?

—Pourquoi me demandes-tu cela ? dit le bonhomme surpris d'une telle question.

—Parce que la mère Jacob prépare des kougelhof et des tartes au fromage depuis trois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jours; elle ne pense qu'à ça... c'est comme qui dirait son idée philosophique quand la foire approche. Le père Jacob, lui, ne pense qu'à mettre son vin en bouteilles, à fumer sa pipe derrière le fourneau, et quand sa femme crie... il la laisse crier, vu qu'il n'y a pas moyen de la faire taire; c'est comme une poule en train de pondre : plus on la chasse, plus elle crie. Mais nous y voilà... Quelle masse de monde! Allons, dame Thérèse, vous pouvez descendre; maître Hans Aden, venez tenir la bride de Schimel; moi, je vais prier le père Jacob de nous recevoir. »

Ils se trouvaient alors devant l'auberge, la foule tourbillonnait autour d'eux; on voyait les buveurs monter et descendre l'escalier en chancelant; les verres cliquetaient, les canettes tintaient, on criait à la bière, à la choucroute, aux saucisses; les servantes, que l'on chatouille en passant, jetaient aussi de petits cris très-drôles; la mère Jacob agitait la vaisselle, et le père Jacob tournait le robinet à la cave.

Coucou Peter entra dans l'auberge, promettant d'être bientôt de retour. En effet, au bout de quelques instants, il revint avec maître Jacob lui-même, un bon gros homme à la figure joviale, et les manches retroussées jusqu'aux coudes.

« Mon pauvre garçon, disait-il, je ne demande pas mieux que de vous rendre service; mais toutes les chambres sont prises, il ne me reste plus que la grange et le hangar, voyez si cela peut vous convenir. »

Coucou Peter regarda la petite Thérèse d'un air désolé; il parcourut des yeux la rue où se pressait tant de monde :

« Si ce n'était que pour moi, père Jacob, mon Dieu! j'accepterais tout de suite; un pauvre diable de ménétrier dort tous les jours sur la paille. Mais regardez un peu cette bonne petite mère... regardez ce pauvre enfant et cebon docteur Mathéus, la crème des philosophes, s'écria-t-il d'une voix qui partait du cœur. Voyons, père Jacob, que diable! il faut bien se mettre à la place des gens.

—Que veux-tu, Coucou Peter, dit l'aubergiste, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas faire que mes chambres soient vides, je ne peux vous offrir...

—Oh! monsieur Coucou Peter, ne vous donnez pas tant de peine pour nous, dit alors la petite Thérèse, nous ne sommes pas si difficiles que vous pensez.

—Vous acceptez, dame Thérèse, vous acceptez le hangar?

—Eh! pourquoi pas? fit-elle en souriant; bien d'autres seraient heureux d'en trouver un au milieu de ce tumulte, n'est-ce pas, Hans Aden? »

Coucou Peter tout joyeux ne s'inquiéta point de ce que répondait le grand Hans Aden; dès que dame Thérèse eut accepté le hangar, il descendit au jardin chercher du bois sec.

« Merci, père Jacob, criait-il.

—Prends garde de mettre le feu à la grange, disait l'aubergiste.

—Ne craignez rien, père Jacob, ne craignez rien! »

La nuit était obscure; bientôt un feu vif et réjouissant éclaira les poutres et les tuiles de l'échoppe.

Ah! ce n'était pas là la belle chambre d'Oberbronn, ornée de deux commodes et d'un bon lit de plume, où l'on s'enfonçait jusqu'aux oreilles. Les poutres noires montaient d'étage en étage, jusqu'à la cime du toit. Et du côté de la rue quatre piliers de chêne vous préservaient des courants d'air. On ne voyait point là des glaces de Saint-Quirin, mais de petites portes d'écurie le long du mur; et tout au fond, les porcs, soulevant du groin les volets de leurs réduits, vous souhaitaient le bonsoir.

Maître Frantz se souvint avec satisfaction que d'autres prophètes avaient habité jadis des lieux pareils.

« La vertu, dit-il gravement, habite sous le chaume. Réjouissons-nous, mes amis, de ne pas vivre dans les palais!

—C'est juste, répondit Coucou Peter, mais arrangeons-nous toujours de manière à ne pas coucher dans la boue. »

Tout le monde se mit alors à l'ouvrage : Hans Aden grimpa l'échelle de la grange et jeta des bottes de paille par la lucarne, Mathéus déchargea Schimel et Bruno, dame Thérèse tira les provisions du hâvre-sac.

Coucou Peter veillait à tout : il donnait du fourrage aux bêtes, il étendait la litière, il suspendait les harnais aux échelles, il goûtait le vin, et ne perdait pas de vue le bât de l'âne où dormait l'enfant.

Bientôt tout fut prêt; on s'installa commodément sur des bottes de paille pour souper.

D'autres scènes semblables se passaient dans la rue du Tonnelet-Rouge; chaque groupe de pèlerins avait son feu, dont la lumière se reflétait sur les maisons voisines.

Au tumulte succédait insensiblement un vaste silence : tous ces braves gens, accablés de fatigue, causaient entre eux à voix basse comme en famille. Ainsi faisaient Coucou Peter, Hans Aden, dame Thérèse et Mathéus; on aurait dit qu'ils se connaissaient depuis longues années quand ils furent réunis autour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du feu, et que la bouteille circula de main en main : ils se sentaient comme chez eux.

« Après vous, dame Thérèse, disait Coucou Peter. Fameux, ce petit vin d'Alsace ! de quel coteau, maître Hans Aden ?

—D'Ekersthâl.

—Fameux coteau ! Passez-moi une tranche de jambon.

—Voici, monsieur Coucou Peter.

—A votre santé, maître Frantz !

—A la vôtre, mes enfants ! Quelle belle nuit ! comme l'air est doux ! Le grand Démiourgos avait prévu que ses enfants ne trouveraient pas un lieu pour abriter leur tête. O grand Être, s'écriait le bonhomme, Être des êtres, reçois mes remercîments, ils partent d'un cœur sincère ! Ce n'est pas pour nous seuls qu'il faut le remercier, mes chers amis ; c'est pour cette foule innombrable de créatures venues de si loin, dans le but honorable de lui présenter leurs hommages !

—Maître Hans Aden, vous n'êtes pas assis, prenez cette botte de paille.

—Oh ! c'est bon, Coucou Peter, je suis bien comme ça ! »

Le bât de Schimel était appuyé contre la muraille, et Coucou Peter, à chaque instant, levait la couverture pour voir si le petit dormait bien.

Schimel et Bruno mâchaient tranquillement leur pitance, et quand la lumière vacillante projetait ses rayons sur les piliers, les lucarnes hérissées de paille, les gerbes pendantes, les charrettes, les hottes à bière et mille objets confus dans l'ombre ; quand elle éclairait la tête calme et méditative de l'illustre docteur, la douce figure de Thérèse, ou la joviale physionomie de Coucou Peter, on aurait dit un vieux tableau de la Bible.

Vers onze heures Mathéus demanda la permission de dormir ; déjà le grand Hans Aden, étendu tout de son long contre le mur, dormait profondément. Dame Thérèse n'avait pas encore sommeil, ni Coucou Peter ; ils continuèrent la conversation à voix basse.

Avant de s'assoupir, maître Frantz entendit la voix du crieur répéter dans le silence : « Onze heures ! onze heures sonnées ! » puis des pas qui s'éloignaient dans la rue, un chien qui aboyait en secouant sa chaîne ; il entr'ouvrit les yeux, et vit l'ombre des oreilles de Schimel qui s'agitait contre le mur, comme les ailes d'un papillon de nuit.

Les servantes de l'auberge des *Trois-Roses* mettaient la barre et riaient dans le vestibule : ce furent ses dernières impressions.

XI

Le jour répandait ses teintes d'or sous les piliers du hangar, lorsque Frantz Mathéus fut éveillé par des éclats de rire retentissants.

« Ah ! ah ! ah ! voyez-vous, dame Thérèse, s'écriait Coucou Peter, voyez-vous le petit gueux !... A-t-il de la malice, en a-t-il ! je vous dis qu'il se fera pendre... ah ! ah ! ah ! c'est sûr, il se fera pendre. »

Maître Frantz ayant tourné les yeux vers l'endroit d'où partaient ces exclamations joyeuses, vit son disciple près d'un grillage attenant à l'auberge des *Trois-Roses*. Ce grillage, tapissé d'arbres, était couvert de pêches magnifiques. Coucou Peter tenait une de ces pêches et la présentait au petit, couché dans son bât sur le dos de Schimel ; l'enfant étendait ses petites mains pour la saisir, et le brave ménétrier l'avançait et la retirait en riant jusqu'aux larmes.

Dame Thérèse, de l'autre côté, regardait l'enfant avec un doux sourire ; elle paraissait bien heureuse, et pourtant une vague mélancolie se peignait dans son regard ; le grand Hans Aden, le coude contre la grille, observait gravement cela en fumant sa pipe.

On ne pouvait rien voir de plus charmant que cette petite scène matinale ; il y avait tant de franche gaieté, de bonne humeur et de tendresse empreintes dans les traits de Coucou Peter, que maître Frantz se prit à dire en lui-même : « Quelle honnête figure ! Le voilà qui s'amuse comme un enfant ! Comme il est heureux ! comme son cœur rit ! Ah ! c'est bien le meilleur garçon que je connaisse ! Quel dommage que ses instincts sensuels et son amour désordonné de la chair l'entraînent souvent au-delà de toutes les limites convenables ! »

Tout en pensant ces choses, le bonhomme se levait et secouait la paille de ses habits ; puis il s'avança, et tirant son large feutre, il salua les braves gens et leur souhaita le bonjour.

Dame Thérèse lui répondit par une simple inclination de tête, tant elle était rêveuse ; mais Coucou Peter s'écria :

« Maître Frantz, regardez ce joli enfant... Ah ! Dieu, qu'il nous amuse... dites donc de quelle race il est, pour voir ?

—Cet enfant est de la famille des bouvreuils, répondit Mathéus sans hésiter.

—De la famille des bouvreuils ! fit Coucou Peter tout ébahi ; ma foi, ce n'est pas pour vous flatter, maître Frantz, mais... mais je crois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il a de bonnes raisons anthropo-zoologiques pour être de la famille des bouvreuils. »

Hans Aden venait de finir sa pipe, il la mit en poche et dit à sa femme :

« Allons, Thérèse, allons ! il est temps d'aller à la foire, avant qu'il y ait trop de monde.

—Est-ce que vous venez avec nous, maître Frantz? demanda Coucou Peter.

—Sans doute, où est Bruno?

—Il est dans la grange, vous n'avez pas besoin de l'emmener; dame Thérèse veut acheter toutes sortes de choses, sans ça nous laisserions aussi Schimel. »

Ces explications suffirent à Mathéus, et l'on se mit en route.

Tout le bourg était encombré de monde; on avait fait disparaître les charrettes et le bétail par ordre de M. le maire; on suspendait des guirlandes aux fenêtres, on répandait dans les rues des feuilles et des fleurs, et sur la place s'élevait un reposoir superbe; mais ce qui plaisait surtout à l'illustre philosophe, c'était cette bonne odeur de mousse et de fleurs fraîchement cueillies, et les belles guirlandes qui se balançaient au souffle de la brise.

Il admirait aussi les jeunes paysannes, la toque et l'avant-cœur parsemés de paillettes scintillantes; les vieilles, qui garnissaient le reposoir de vases et de candélabres, étaient encore plus magnifiques, car elles portaient l'ancien costume de soie jaune ou violette, à grands ramages, et la coiffe en brocart d'or, le plus riche costume qu'on ait jamais vu.

« Maître Frantz, disait Coucou Peter, autrefois on travaillait mieux que de nos jours; je me rappelle que ma grand'mère avait une robe de sa grand'mère, toujours neuve. Aujourd'hui, dans quatre ou cinq ans tout devient vieux.

—Excepté la vérité, mon ami, la vérité est toujours jeune; ce que Pythagore disait il y a deux mille ans est aussi vrai que s'il l'avait dit hier.

—Oui, c'est comme les anciens violons, répondit Coucou Peter, plus on en joue, plus ils vous paraissent agréables, jusqu'à ce qu'ils soient fêlés; on les raccommode, mais, à force d'y mettre des pièces, il ne reste plus rien de vieux, et ça fait de pauvre musique. »

En causant ainsi, nos gens arrivaient sur la foire; la foule était déjà nombreuse; mille bruits confus de sifflets, de fifres, de trompettes d'enfants, bourdonnaient aux oreilles; les baraques étalaient en plein vent leurs quincailleries, leurs sabres de bois, leurs poupées, leurs miroirs, leurs horloges de Nuremberg; les voix des maîtres de jeux et des marchands forains se croisaient en tous sens.

Coucou Peter aurait bien voulu faire un cadeau à dame Thérèse; il tournait et retournait sans cesse ses poches vides, et rêvait au moyen de se procurer de l'argent. Un moment il eut l'idée de courir à l'auberge, et de vendre la bride et la selle de Bruno au premier juif venu; mais Hans Aden étant resté en arrière, une autre inspiration lui passa par la tête.

« Maître Frantz, dit-il, prenez la bride de Schimel, je reviens tout de suite. »

Puis il courut au grand Hans Aden, et lui dit :

« Monsieur le maire, j'ai oublié ma bourse à l'auberge, car mon illustre maître et moi, nous avons notre argent dans la selle de Bruno, prêtez-moi dix francs, je vous rendrai ça tout à l'heure.

—Avec plaisir, dit Hans Aden en faisant la grimace, avec plaisir. »

Et il lui donna dix francs.

Coucou Peter, fier comme un coq, revint alors prendre le bras de dame Thérèse, et la conduisit devant le plus bel étalage :

« Dame Thérèse, s'écria-t-il, choisissez tout ce qu'il vous plaira. Voulez-vous ce châle, ces rubans, ce fichu? voulez-vous toute la boutique?... ne vous gênez pas. »

Elle ne voulut choisir qu'un simple ruban rose, mais il la força de prendre un châle superbe.

« O monsieur Coucou Peter, disait-elle, laissez-moi ce ruban.

—Gardez le ruban et le châle, dame Thérèse ! Gardez-les pour l'amour de moi, fit-il à voix basse; si vous saviez combien cela me fera plaisir ! »

Il acheta de même un petit chien de sucre à l'enfant, puis des noix dorées, puis un petit tambour, et n'eut point de cesse que ses dix francs ne fussent dépensés jusqu'au dernier centime. Alors il parut tout glorieux; et lorsque Hans Aden revint, il fut content de voir que M. Coucou Peter avait fait des politesses à sa femme.

Quant à l'illustre philosophe, la vue de tout ce monde l'exaltait d'une manière étrange; il voulait prêcher absolument, et s'écriait à chaque minute :

« Coucou Peter, je crois qu'il serait temps de prêcher. Regarde tout ce monde... Quelle magnifique occasion d'annoncer la doctrine!

—Gardez-vous-en bien, maître Frantz, répondait le bon apôtre, gardez-vous-en bien! Voici le gendarme qui passe, il vous empoignerait tout de suite, il n'y a que les charlatans qui aient le droit de prêcher sur la foire. »

Ils firent ainsi trois fois le tour de la place; dame Thérèse acheta tout ce qu'il lui fallait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour le ménage : une brosse à lessive, des cuillers en étain, une écumoire et d'autres objets semblables; Hans Aden acheta une faux qui rendait un son clair et vibrant, des sabots et une étrille.

Vers dix heures, le bât de Schimel était plein de choses; la foule devenait de plus en plus nombreuse et soulevait des flots de poussière; on entendait au loin tourbillonner la valse.

Comme ils s'acheminaient vers l'auberge, ils passèrent près de la *Madame-Hütte*, et de si joyeux accords frappèrent leurs oreilles, que le grand Hans Aden lui-même s'arrêta pour considérer ce spectacle.

Un drapeau flottait sur la baraque; les filles et les garçons se pressaient à la porte : le joli costume des Kokesberg, avec leurs tresses garnies de rubans; celui des Bouren-Grédel, avec leurs cravates de moire qui retombent sur la nuque, leurs jupes rouges, leurs bas blancs bien tirés et leurs souliers à hauts talons; les montagnards en chapeaux à larges bords, ornés d'une feuille de chêne; les Alsaciens en tricorne, habit carré, gilet écarlate et culotte courte, tout cela offrait un coup d'œil admirable, on était comme entraîné de ce côté.

Dame Thérèse éprouvait un désir inexprimable de danser, sa main tremblait sous le bras de Coucou Peter, qui la regardait tendrement et lui disait à voix basse :

« Dame Thérèse, faisons un tour de valse.

—Je voudrais bien, murmurait-elle, mais l'enfant... je n'ose pas le quitter... et puis... que dirait Hans Aden?

—Bah! laissez faire, dame Thérèse, une valse est bientôt finie... L'enfant n'a rien à craindre, il dort si bien!

—Non, monsieur Coucou Peter, je n'ose pas!... Hans Aden ne serait pas content... »

Ils discutaient ainsi, se regardant l'un l'autre, et dame Thérèse allait céder peut-être, lorsque les cloches de l'église s'ébranlèrent; alors il n'y fallut plus songer.

« Thérèse, dit Hans Aden, voici le troisième coup; allons bien vite à l'auberge, ou nous serons en retard.

—C'est inutile, monsieur le maire, répondit Coucou Peter, vous pouvez partir d'ici, je vais conduire Schimel à la grange, et nous vous attendrons pour dîner. Vous nous ferez le plaisir d'accepter le dîner, maître Hans Aden et dame Thérèse? »

Hans Aden trouva M. Coucou Peter bien honnête, et dame Thérèse sortit du bât de Schimel le beau châle qu'il lui avait acheté; elle le mit en jetant un doux regard au bon ménétrier, qui sentit les larmes lui venir aux yeux; puis elle prit l'enfant, car elle ne voulait pas s'en séparer, d'autant plus que la bénédiction de saint Florent ne pouvait lui faire que du bien, et, tout étant arrangé, on se sépara sur la place de l'église.

Coucou Peter prit le chemin d'en bas, pour éviter la rencontre des fidèles dans la rue du Tonnelet-Rouge.

Mathéus le suivait gravement, laissant errer ses regards autour de la montagne, et récapitulant ses preuves invincibles; le bourdonnement des cloches, le frémissement de l'air, le beau soleil éparpillant ses rayons sur la foule agitée, tout émerveillait le bonhomme, et l'espérance de prêcher bientôt lui faisait voir les choses sous un point de vue agréable.

Ils longeaient alors les jardins au penchant de la côte; de temps en temps ils entendaient un coup de fusil et voyaient les flocons de fumée se dérouler en l'air; le bruit de la foule expirait insensiblement, et la fraîche verdure remplaçait la poussière des rues.

Au tournant de la fontaine, où l'on vient abreuver le bétail hors du bourg, ils virent les chasseurs, les gardes forestiers en habit vert et bon nombre de paysans qui se disputaient le prix du mouton.

La cible était placée de l'autre côté de la vallée, en face du grand chêne; les tireurs, debout derrière les palissades des jardins, essayaient leurs armes, ils mettaient en joue, hochaient la tête; quelques-uns pariaient, d'autres se penchaient comme au jeu de quilles, et chacun se croyait plus adroit que celui qui venait de manquer son coup.

Frantz Mathéus, que le bruit d'un fusil faisait toujours tressaillir, se hâta de passer outre et d'entrer dans la ruelle des Acacias. Cette solitude, après tant de scènes tumultueuses, avait un charme étrange; tous les habitants de Haslach étaient à l'église.

Au dernier son des cloches le tir fut suspendu. On entendait au loin les préludes de l'orgue.

Maître Frantz et son disciple débouchaient dans la rue du Tonnelet-Rouge, en face de l'auberge des *Trois-Roses*.

XII

Pendant que Coucou Peter menait Schimel à la grange, Mathéus, fatigué de se promener sur la foire, entrait dans l'auberge des *Trois-Roses*. L'illustre philosophe était loin de s'at-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tendre au magnifique coup d'œil qui s'offrit à ses regards : d'un bout de la salle à l'autre s'étendait une table avec sa nappe de belle toile blanche à filets rouges; plus de quarante couverts en faisaient le tour, et chaque couvert avait sa serviette bien propre, bien roide, pliée en forme de bateau ou de bonnet d'évêque; on voyait qu'elles étaient presque neuves et qu'elles sortaient de l'armoire. De plus, ils avaient chacun leur bouteille de bon vin d'Alsace; et de loin en loin une grosse carafe, transparente comme le cristal, reflétait les fenêtres, le ciel et les objets d'alentour.

Ajoutez à cela que le plancher, lavé de la veille, était sablé de sable fin, que l'air circulait par les fenêtres entr'ouvertes, que l'odeur des rôtis vous arrivait par bouffées d'un châssis donnant sur la cuisine, que le cliquetis de la vaisselle, le tic-tac du tourne-broche, le pétillement du feu sur l'âtre, que tout annonçait un festin grandiose à quarante sous par tête, et vous pourrez vous figurer avec quel bonheur maître Frantz s'assit près de l'une des petites tables, et s'essuya le front en attendant l'heure du dîner.

Pas une âme ne troublait le repos de la salle, car on savait bien que l'auberge des *Trois-Roses* aurait grand monde en ce jour solennel, et qu'on ne ferait pas attention à vous pour une chope de vin ni pour deux.

L'illustre philosophe jouit pendant quelque temps de ce calme délicieux, puis il tira de la grande poche de sa capote le répertoire anthropo-zoologique, et se mit à chercher un texte digne de la circonstance.

Or la mère Jacob, qui venait d'entendre ouvrir la porte, regarda par le châssis, et voyant un homme grave qui lisait dans un livre, elle resta plus d'une minute à le considérer; puis elle fit signe à la grosse Orchel d'approcher, et lui montrant l'illustre philosophe assis le coude au bord de la fenêtre, dans une attitude méditative, elle lui demanda s'il ne ressemblait pas au vieux curé Zacharias, mort depuis cinq ans.

Orchel s'écria que c'était lui.

La petite Katel, qui tenait justement la queue de la lèchefrite, accourut pour voir ce qui se passait, elle put à peine retenir un cri de surprise. Il y eut grand émoi dans la cuisine; chacune mettait à son tour le nez au châssis et murmurait : « C'est lui! — Ce n'est pas lui! »

Enfin la mère Jacob, ayant regardé fort attentivement, dit à Katel de retourner à sa lèchefrite, et tout en fourrant ses cheveux sous sa cornette, elle entra dans la salle.

L'illustre philosophe était tellement absorbé, qu'il n'entendit pas ouvrir la porte, et que la mère Jacob dut lui demander ce qu'il désirait, pour attirer son attention.

« Ce que je désire, ma bonne femme, dit Mathéus d'un air grave, ce que je désire, vous ne pouvez me le donner. Celui-là seul qui nous voit et nous gouverne du haut des cieux, celui dont l'immuable volonté forme la loi de l'univers, peut seul m'accorder, dans cet instant suprême, l'inspiration que je lui demande. Je vous le dis en vérité... en vérité, de grandes choses se préparent. Que ceux qui se sentent coupables, par faiblesse ou par ignorance, s'humilient! qu'ils reconnaissent leurs fautes, il leur sera pardonné! Mais que les sophistes, gens pleins d'orgueil et de mauvaise foi, incapables de sentiments nobles et généreux, et je dis même de justice quelconque, que les sophistes et les êtres sensuels, qui se plongent de plus en plus dans la matière et vont jusqu'à nier l'âme immortelle, principe de la morale et de la société humaine, que ceux-là tremblent : il y a pour toujours un grand abîme entre nous! »

La mère Jacob, qui se reprochait de n'avoir pas assisté à la procession depuis trois ans, crut que maître Frantz lisait dans son cœur.

« Mon Dieu! dit-elle toute troublée, je reconnais mes fautes; je sais bien que j'aurais dû aller à la procession; mais notre auberge ne peut pas non plus rester seule; il faut veiller au ménage, il faut bien que la cuisine se fasse!

—La cuisine! s'écria Mathéus, c'est pour la cuisine que vous négligez la grande question de la transformation des corps et de la pérégrination des âmes? Oh! ma bonne femme, vous êtes bien à plaindre! Pour qui donc amassez-vous de vaines richesses au prix de votre âme immortelle? Pour vos enfants? Vous n'en avez point... Pour vous-même? Hélas! la vie ne dure qu'un instant et vous ne pourrez guère en jouir... Pour vos héritiers? Est-il besoin de développer en eux l'amour des faux biens de la terre, d'où naissent la cupidité, l'avarice, la convoitise qui nous portent trop souvent à désirer la mort de nos proches?

—Cet homme sait tout, pensa la mère Jacob; il sait que je n'ai point d'enfants; il sait que mon gueux de neveu, qui sort des carabiniers, n'attend que ma mort pour hériter de mes biens; il sait que depuis trois ans je n'ai pas été à la procession : c'est un prophète! »

Ainsi raisonnait la bonne femme, lorsque la procession commença; une immense rumeur domina le silence universel, puis on entendit les chants d'église et l'orgue; puis tout à coup ces chants débordèrent sur la place; la châsse

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de saint Florent, portée par de jeunes filles vêtues de blanc, la croix, la bannière flottante, tous les curés d'alentour en grand costume, les chantres en toques rouges apparurent au loin; puis toute la procession tumultueuse... Mais au lieu de prendre la rue du Tonnelet-Rouge, elle fit le tour de Haslach, selon l'ancienne coutume enseignée par saint Florent lui-même, et la vallée fut remplie de ce bourdonnement solennel que l'illustre philosophe avait admiré sur la montagne : « Priez pour nous! priez pour nous! » On aurait dit un grand coup de vent dans les bois, mêlé au son des cloches retentissantes ; c'était quelque chose d'immense.

« Oh ! spectacle grandiose et vraiment digne de l'homme! s'écriait Mathéus. Concours admirable des peuples confondant leurs pensées dans une seule pensée, leurs âmes dans l'âme universelle ! Oh ! noble et touchante image de l'avenir ! que sera-ce donc lorsque la vérité tout entière aura retenti dans le monde, lorsque s'élevant sur les ailes de la logique transcendantale, et planant vers les cieux, l'humanité verra face à face l'Être des êtres, le grand Démiourgos ! A quel enthousiasme sans bornes ne s'élèveront point les hommes, puisqu'ils accourent déjà de si loin, par un simple pressentiment de la vérité ! »

L'illustre philosophe, parlant ainsi, s'animait de plus en plus; mais depuis longtemps la mère Jacob, abandonnant la salle, courait de porte en porte chez toutes les voisines, disant qu'un prophète était arrivé dans sa demeure, que ce prophète savait tout, qu'il lui avait dit ce qu'elle était : qu'elle n'avait point d'enfants, que son neveu Yéri Hans convoitait ses biens et que les temps étaient proches; qu'il connaissait nos plus secrètes pensées et qu'il faisait des miracles !

Orchel et Katel avaient aussi déserté leur poste et couraient derrière la mère Jacob, appuyant, confirmant et embellissant encore ce qu'elle disait.

Elles auraient tout laissé brûler si Coucou Peter, par une inspiration venue d'en haut, n'était entré dans la cuisine et n'avait vu les marmites abandonnées. Alors, dans une sainte horreur, il avait arrosé le rôti, surveillé les casseroles, écumé le bouillon, allongé les sauces, remonté le tourne-broche, trempé la soupe, sorti les *küchlen* du four et dressé tous les plats dans un ordre convenable, appelant, criant, se démenant... Mais personne ne répondait. Enfin, au bout d'une demi-heure, n'en pouvant plus, il descendit dans la cour pour se laver les mains et le visage, car il ne voulait pas paraître en cet état devant la petite Thérèse.

Au même instant la mère Jacob et les voisines arrivèrent, et trouvant tout cuit à point, rangé en ordre de bataille, prêt à être servi, les bonnes femmes levèrent les mains au ciel et crièrent miracle.

Coucou Peter, à ce tumulte, revint bien vite, et quelle ne fut pas sa surprise quand la mère Jacob, le conduisant au châssis, lui montra Mathéus et lui raconta le miracle du bonhomme !

Il allait pousser un immense éclat de rire, mais tout à coup, se serrant les côtes et gonflant ses joues :

« Ah bah ! fit-il, pas possible! c'est donc ça que j'ai vu? »

Toutes les voisines l'entourèrent en lui demandant ce qu'il avait vu. Alors Coucou Peter leur raconta gravement qu'en passant devant la cuisine, il avait vu une forme blanche, comme qui dirait un ange, qui tournait la broche.

« Je l'ai vu comme je vous vois, » dit-il à la mère Jacob.

Et toutes les bonnes femmes de se regarder l'une l'autre dans une muette admiration. Aucune ne se sentait le courage de répondre un mot ; elles sortirent à petits pas, sans faire de bruit, et la nouvelle du miracle se répandit aussitôt dans tout Haslach.

Quand il fallut servir le dîner, c'est à peine si la mère Jacob se croyait digne de toucher les couvercles des marmites; à chaque instant elle tournait la tête, s'imaginant que l'ange marchait derrière elle, et ses deux servantes n'étaient pas moins émues.

Et voilà comment Coucou Peter, pour faire triompher la doctrine, trompa tout le bourg de Haslach et précipita l'illustre docteur Frantz Mathéus, son maître, dans une nouvelle série d'aventures extraordinaires et merveilleuses.

XIII

A midi juste, la procession était finie.

Les curés, les chantres, les bedeaux, les femmes, les enfants, les bourgeois et les pèlerins, tous pêle-mêle, rentraient dans Haslach, les uns pour s'asseoir devant un bon dîner arrosé de vin blanc, de bière et de café, les autres pour manger leurs provisions au coin d'une fontaine ou sur les bancs de pierre des auberges.

L'illustre philosophe sentait venir l'heure des prédications ; il ne voyait point ces choses et se recueillait en lui-même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le bon apôtre partit d'un éclat de rire. (Page 28.)

Coucou Peter étant entré dans la salle, lui dit :

« Maître, asseyez-vous là, au haut de la table; moi, je me place à votre droite pour soutenir la doctrine. »

Et Frantz Mathéus s'assit à l'endroit que lui désignait son disciple, au haut de la table, en face des fenêtres.

Bientôt la salle fut envahie par une foule de gens venus de tous les points de l'Alsace et de la Lorraine, tous bons paysans qui logeaient aux *Trois-Roses,* et ne regardaient pas à quarante sous pour faire un dîner convenable; il y avait aussi quelques montagnards, parmi lesquels se trouvaient dame Thérèse et Hans Aden; ils s'assirent à la droite de Coucou Peter, qui prit à sa gauche le grand couteau et la grande fourchette à manche de corne pour découper les viandes.

Et la soupe étant servie, le dîner commença en silence.

Dame Thérèse, son enfant sur les genoux, paraissait bien heureuse d'être près de Coucou Peter, qui veillait sur elle avec le plus grand soin, et lui donnait les meilleurs morceaux.

Or, la nouvelle des prédications de Mathéus et de ses miracles s'étant répandue dans Haslach, on accourait de toutes parts autour de l'auberge, et les gens regardaient par les fenêtres dans l'intérieur de la salle, demandant où était le prophète. La mère Jacob, sur le pas de la porte, leur expliquait toutes choses, et les servantes, restées seules, avaient peine à servir le dîner; Katel courait autour des tables

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il est beau, n'est-ce pas? (Page 30.)

pour arranger les plats, enlever les assiettes et remplacer les bouteilles vides, et Orchel apportait les plats de la cuisine.

La grande salle s'animait de plus en plus; tous les convives, ignorant la mission sublime de l'illustre philosophe, causaient entre eux de choses indifférentes, de la foire, de la récolte, des prochaines vendanges. On mangeait, on riait, on buvait, on appelait les servantes, qui montaient et descendaient à la hâte dans l'escalier tournant, avec des plats de choucroute, des cervelas, des saucisses fumantes, des gigots rôtis, des canards nageant dans leur jus, et des petits cochons de lait tout croustillants et d'un beau jaune doré.

Au milieu de cette animation joyeuse, maître Frantz croyait entendre ces paroles prophétiques : « Honneur! gloire! honneur au grand Mathéus! Gloire éternelle à l'inventeur de la pérégrination des âmes! Gloire! gloire! honneur! gloire! honneur au grand Mathéus! Gloire éternelle à l'inventeur de la pérégrination des âmes! » Et, dans une muette extase, il se penchait au dos de sa chaise, laissait tomber sa fourchette et prêtait l'oreille à ces voix lointaines; mais, pour dire la vérité, ce n'était que l'effet du vin de Wolxheim et le bourdonnement de la salle.

Il était environ deux heures et l'instant du dessert était arrivé, cet instant où tout le monde parle à la fois sans écouter personne, où chacun se trouve de l'esprit, et où tantôt l'un, tantôt l'autre se met à rire sans savoir pourquoi.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En ce moment l'illustre docteur, se levant au bout de la table, se mit à expliquer d'un air grave la transformation des corps et la pérégrination des âmes.

Et il parlait avec calme, disant :

« La Justice est la loi de l'univers ; l'être, dès l'origine des temps, fut soumis à la loi de Justice... Et toutes les choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. Elle était la vie, et la vie était la volonté, et la volonté anima la matière, d'où vinrent les plantes, d'où vinrent les animaux, d'où vinrent les hommes. Il y eut un homme envoyé par Dieu, qui s'appelait Pythagoras... Il vint dans le monde, et le monde ne l'a pas compris... et ses doctrines n'ont pas été comprises ! »

Ainsi parlait l'illustre philosophe, et tous les assistants l'écoutaient émerveillés de sa sagesse.

Mais il y avait dans le nombre un vieil anabaptiste nommé Pelsly, homme craignant Dieu.

Cet homme vénérable était indigné de la doctrine de l'illustre docteur.

C'est pourquoi, levant un de ses doigts d'un air inspiré, il s'écria :

« Or, l'Esprit dit expressément que dans les temps à venir quelques-uns abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques, enseignées par des imposteurs pleins d'hypocrisie, dont la conscience est noircie de crimes. »

Et ayant prononcé ces paroles, il se tut.

Et l'on voyait bien qu'il voulait désigner Frantz Mathéus.

L'illustre philosophe devint tout pâle, car il entendait autour de lui un murmure. — Et Coucou Peter lui-même était comme sur des charbons ardents.

Mais bientôt maître Frantz, recueillant toutes ses forces, répondit :

« O imposteurs et gens de mauvaise foi... osez-vous bien nier que la Justice soit la loi du monde?... Tous les êtres n'étaient-ils pas égaux avant d'avoir mérité? Et s'ils n'avaient pas existé avant que de naître, pourquoi toutes ces différences entre eux? Pourquoi l'un naît-il à l'état de plante, l'autre à l'état d'homme ou d'animal? Pourquoi l'un naît-il riche, l'autre pauvre, stupide ou intelligent? Où serait la Justice de Dieu, si toutes ces différences ne venaient pas du mérite ou du démérite dans les existences antérieures? »

L'anabaptiste, bien loin de se laisser abattre par cet argument invincible, leva de nouveau son grand doigt maigre et dit :

« Fuyez les fables impertinentes et puériles et exercez-vous à la piété, car la piété est utile à tous, et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis. Ce que je vous dis est une vérité certaine, et digne d'être reçue avec une entière soumission, car ce qui nous porte à souffrir les maux et les outrages, c'est que nous espérons au Dieu vivant, qui est le sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. »

A ces mots l'assemblée parut tout agitée, et Mathéus vit de nouveau les regards se tourner vers lui d'un air menaçant.

L'illustre philosophe, dans cette situation critique, leva les yeux au ciel en s'écriant :

« Être des êtres! ô grand Démiourgos ! toi dont la volonté puissante et l'immuable justice gouvernent toutes les âmes, daigne... daigne éclairer cet esprit obscurci par le voile de l'erreur et des préjugés !... »

Mais l'anabaptiste Pelsly, furieux d'entendre ces paroles, s'écria :

« N'est-ce pas toi, esprit de l'abîme, qui cherches à obscurcir notre intelligence? Et n'est-il pas écrit : « Si quelqu'un enseigne une « doctrine différente de celle-ci et n'embrasse « pas la doctrine selon la piété, il est enflé « d'orgueil et il ne sait rien... mais il est possédé d'une maladie d'esprit, qui l'emporte « en des questions et des combats de paroles, « d'où naissent l'envie, la contestation, la « médisance, les mauvais soupçons. »

L'illustre docteur ne savait plus que répondre, quand Coucou Peter se mêla de la dispute, car il avait vendu jadis des bibles et des almanachs, et connaissait les livres saints aussi bien que l'anabaptiste.

« Mais, s'écria-t-il en frappant du poing sur la table, et regardant l'anabaptiste de ses gros yeux irrités, mais il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être reconnu ; car ce que vous avez dit dans l'obscurité se publiera dans la lumière, et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits. Je vous dis donc, à vous Pelsly, hypocrite que vous êtes : vous savez si bien reconnaître ce que présagent les différentes apparences du ciel et de la terre, comment donc ne connaissez-vous point ce temps-ci ? Comment n'avez-vous point de discernement pour reconnaître, par ce qui se passe en vous, ce qui est juste ? »

Coucou Peter finissait à peine ces mots, qu'il se fit un grand tumulte dans la maison, et tous les convives, se regardant l'un l'autre, se demandaient :

« Qu'est-ce que cela? d'où vient ce bruit? »

Or, c'était la vieille Margrédel, la paralytique, femme de Nikel Schouler le tisserand,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laquelle ayant entendu parler des miracles de l'illustre philosophe, venait se faire guérir.

La pauvre femme, portée dans son large fauteuil, qu'elle n'avait pas quitté depuis deux ans, arrivait sur les épaules de quatre pèlerins.

La foule se pressait autour d'elle et lui criait :

« Courage, Margrédel, courage! »

Et Margrédel souriait d'un air triste, car elle avait foi dans le prophète et sentait déjà la vie tressaillir en elle.

Étant donc arrivée en face de l'auberge des *Trois-Roses*, la mère Jacob, qui la voyait venir de loin, ouvrit la porte de l'allée à deux battants, puis celle de la grande salle.

Et l'on vit alors cette pauvre Margrédel telle que l'avait faite la maladie, pâle, décharnée, levant ses longues mains suppliantes et s'écriant :

« Sauvez-moi, monsieur le prophète, daignez jeter un regard sur votre humble servante! »

Et toute la foule, pressée dans le vestibule, aux fenêtres et jusque dans la salle, répétait les mêmes mots, et la confusion était extrême.

Coucou Peter, voyant cela, aurait voulu se sauver, car il n'avait nulle confiance dans les miracles de la doctrine, et craignait d'être lapidé si son illustre maître ne guérissait pas cette femme.

Cependant l'illustre philosophe, bien loin d'éprouver le moindre doute, avait une telle confiance dans sa mission, qu'il se dit aussitôt que l'Être des êtres envoyait cette malheureuse, afin qu'il pût donner à l'univers une preuve éclatante des vérités anthropo-zoologiques. Pénétré de cette confiance, il se leva et s'avança vers Margrédel, qui le regardait les yeux tout grands ouverts. La foule s'écartait devant lui, et maître Frantz étant arrivé devant la paralytique, la contempla avec une grande douceur et lui dit au milieu du plus profond silence :

« Femme, avez-vous confiance dans l'Être des êtres... dans sa bonté infinie? »

Et Margrédel, levant les yeux au ciel, répondit d'une voix faible :

« O mon Dieu! mon Dieu! vous qui lisez dans les cœurs, vous savez si j'ai la foi!

—Eh bien, s'écria Mathéus d'un accent ferme, la foi vous a sauvée! — Levez-vous, vous êtes guérie! »

A ces paroles, qui partaient de l'âme, tous les assistants tressaillirent jusqu'à la moelle des os.

Margrédel sentit une force extraordinaire passer dans tous ses membres; elle fit un effort et se leva, puis, tombant aux genoux de Mathéus, elle fondit en larmes.

« Je suis sauvée! dit-elle, sauvée!... »

Ce fut un spectacle touchant que cette pauvre femme aux genoux du bonhomme, qui lui souriait avec bonté et qui, l'ayant relevée, l'embrassa sur ses joues amaigries et lui dit :

« C'est bien... c'est bien... retournez à votre demeure. »

Ce qu'elle fit aussitôt en criant :

« Mes pauvres enfants... mes pauvres enfants... je ne serai plus à votre charge! »

Alors maître Frantz se tournant vers l'assemblée, dit avec calme :

« C'est Dieu qui l'a voulu!... *Qui oserait nier la puissance de Dieu?* »

Et ces paroles frappèrent d'admiration tous les assistants.

Coucou Peter lui-même était tellement saisi des choses qu'il venait de voir et d'entendre, que, dans sa stupeur, il ne pouvait bouger de sa chaise et s'écriait d'une voix tremblante :

« Maître, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de vos souliers! Maître, vous êtes un grand prophète, un vrai prophète! Ayez pitié de votre pauvre disciple Coucou Peter... être sensuel et plein de défauts qui a douté de vous!... »

Seul l'anabaptiste ne fut point convaincu; il déchira sa tunique et sortit de la grande salle en s'écriant :

« *En ce jour il s'élèvera de faux prophètes*, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes! »

Mais la foule ne l'écoutait point, et ne cessait de louer maître Frantz des prodiges qu'il venait d'accomplir.

XIV

C'est ainsi que l'illustre docteur Mathéus, connaissant la puissance de la volonté, fit paraître la grandeur de l'Être des êtres.

Margrédel s'en retournait donc chez elle, et la foule marchait à sa suite, proclamant le miracle dans tout Haslach.

Ses voisins et ceux qui l'avaient vue auparavant assise à sa porte disaient :

« N'est-ce pas là Margrédel, la paralytique, qui était assise sur le seuil de sa maison, pour se réchauffer au soleil? »

Les uns répondaient : « C'est elle! » D'autres disaient : « Non, c'en est une autre qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lui ressemble. » Mais elle s'écriait : « C'est moi-même! Le prophète des *Trois-Roses* m'a guérie!... »

Et l'on accourait de toutes parts vers l'auberge des *Trois-Roses*, en abandonnant l'église pour aller voir le prophète et l'entendre.

Frantz Mathéus, debout à l'une des fenêtres de la grande salle, regardait ce spectacle et jouissait d'un bonheur indicible.

« O grand Démiourgos, s'écriait-il, merci! merci de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour. Maintenant Frantz Mathéus peut mourir, il a vu le triomphe de l'anthropo-zoologie! »

Cependant l'anabaptiste Pelsly se rendait chez M. le maire de Haslach, pour dénoncer l'illustre philosophe.

M. le maire, Georges Brenner, était justement à table, environné de ses amis, quand l'anabaptiste entra; il célébrait le dimanche de la foire par la joie et les festins.

L'anabaptiste Pelsly raconta avec calme et vérité les choses prodigieuses qui venaient de s'accomplir.

« Ces hommes, dit-il, ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages, et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible et à des figures d'animaux, de bêtes à quatre pattes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, aux vices de l'impureté, en sorte qu'en s'y plongeant, ils ont déshonoré eux-mêmes leur propre corps, eux qui avaient mis le mensonge à la place de la vérité de Dieu, et rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de les rendre au Créateur qui est béni de tous les siècles! »

Ainsi parla Pelsly l'anabaptiste, et M. le maire, frappant sur la table, s'écria :

« Que me racontez-vous là?... Ces choses sont-elles possibles?

—Venez, et voyez par vous-même, » dit l'anabaptiste.

Et M. le maire se leva, quittant sa femme, ses enfants et ses amis dans une grande colère; car depuis son retour de la procession, il ne pouvait jouir d'un instant de repos, et déjà plusieurs personnes lui avaient parlé de miracles... non pas du miracle de Margrédel, mais de celui de la cuisine de la mère Jacob.

Étant arrivés à la rue du Tonnelet-Rouge, c'est à peine s'ils purent avancer, à cause de la foule qui criait :

« Gloire... honneur au prophète! »

Et l'on voyait de loin l'illustre docteur à la fenêtre, environné de Coucou Peter, du grand Hans Aden et de tous les convives, haranguant la foule avec éloquence.

M. le maire réussit pourtant à se frayer un passage, et Coucou Peter le vit tout à coup monter l'escalier de l'auberge.

Ce fut un coup terrible pour le brave ménétrier, car il comprit aussitôt que la doctrine allait courir un grand danger.

Maître Frantz parlait encore, que le maire entrait déjà dans la grande salle et que l'anabaptiste, désignant du doigt l'illustre philosophe, l'accusait en ces termes :

« Comme c'est par vous, monsieur le maire, que nous jouissons d'une paix profonde, et que plusieurs ordres très-salutaires ont été établis par votre sage prévoyance, nous accusons cet homme d'être le chef d'une secte séditieuse, de mettre la division et le trouble dans cette cité, d'enseigner de fausses doctrines et de faire des miracles. »

Frantz Mathéus, saisi de cette accusation prononcée à voix haute et solennelle, se retourna, et voyant M. le maire revêtu de son écharpe, il fut épouvanté.

« Qui vous a permis de faire des miracles et de prêcher en public? » s'écria M. le maire.

L'illustre philosophe ne sut d'abord que répondre; mais au bout de quelques instants il reprit courage et dit avec une indignation profonde :

« Depuis quand faut-il des permissions pour enseigner la vérité? O profanation horrible, digne des plus rigoureux châtiments et de l'exécration des siècles! Pythagore, Socrate, Platon et tant d'autres avaient-ils besoin de permissions pour enseigner leurs doctrines? N'étaient-ils pas suivis de leurs disciples, environnés du respect, de l'admiration et de l'enthousiasme des peuples? »

M. le maire, stupéfait de cette tirade, regarda quelques secondes le bonhomme, puis il lui dit:

« Vous êtes heureux que nous n'ayons pas de prison communale, car je vous y ferais conduire tout de suite, pour vous apprendre à parler avec respect à un magistrat revêtu de son écharpe. Je vous accorde vingt minutes pour évacuer cette ville, et si vous y restez une seconde de plus, je vous ferai conduire à Saverne entre deux gendarmes. »

Tous les convives étaient frappés de stupeur. Coucou Peter, se retournant vers l'anabaptiste, qui triomphait à son tour, lui dit d'un accent de mépris plein d'éloquence :

« Il est dit : « On vous livrera aux magis-« trats pour être tourmentés, et vous serez « bannis à cause de la justice! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et les assistants, non moins indignés que le disciple de Mathéus, seraient tombés sur Pelsly, sans la présence de M. le maire.

Cependant l'illustre philosophe avait eu le temps de se remettre, et comme son cœur se gonflait de douleur, en songeant qu'il allait perdre le fruit de tant d'efforts et de sacrifices, il résolut de se défendre.

« Monsieur le maire, dit-il en s'efforçant d'être calme, monsieur le maire, j'entreprendrai avec d'autant plus de confiance de me justifier devant vous, que je sais que depuis plusieurs années vous gouvernez cette province. Il vous est facile de savoir qu'il n'y a pas plus d'un jour que je suis à Haslach, et cet anabaptiste ne m'a point trouvé disputant avec personne ni amassant le peuple, soit dans les églises, soit dans les temples, soit sur les places publiques... Et il ne saurait prouver aucun des chefs dont il m'accuse. Il est vrai, et je le reconnais devant vous, que selon cette philosophie, qu'il appelle séditieuse, je sers le Dieu de Pythagore, espérant en lui, comme cet anabaptiste espère lui-même, et le connaissant comme il le connaît. C'est pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte de reproches, et, comme elle m'ordonne de répandre la lumière par tous les moyens possibles, je me suis mis en route dans ce but honorable, quittant le toit de mes pères, mes amis et tout ce qui m'est le plus cher au monde, pour remplir mes devoirs. Permettez-moi donc de rester en ce lieu seulement un jour encore; il ne m'en faudra pas davantage pour convertir toute la ville aux vérités anthropo-zoologiques.

—Raison de plus pour que vous partiez tout de suite, interrompit le maire; au lieu de vingt minutes, je ne vous en donne plus que dix. »

Et se tournant vers l'anabaptiste :

« Pelsly, dit-il, allez chercher les gendarmes! »

A ces mots Frantz Mathéus sentit sa nature de lièvre reprendre le dessus.

« O monsieur le maire... monsieur le maire... s'écria-t-il les yeux pleins de larmes, la postérité vous jugera sévèrement. »

Puis il sortit en silence.

Pendant quelques secondes tous les assistants furent émus de cette scène.

Coucou Peter promenait des regards désolés sur la table, il ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup il se leva en s'écriant avec force :

« La postérité vous jugera sévèrement, monsieur le maire... Tant pis pour vous!... »

Ce disant, il enfonça son chapeau sur l'oreille, croisa ses mains derrière le dos, et sortit majestueusement par la même porte que maître Frantz.

Après le départ de Coucou Peter, il se fit un grand tumulte. Jacob Fischer, homme sensuel et naturellement avide d'argent, se souvint que Coucou Peter et Mathéus avaient loué le hangar, qu'ils avaient donné deux picotins d'avoine à Bruno, et qu'ils avaient mangé non-seulement à quarante sous par tête, mais que le dîner de Hans Aden et de dame Thérèse était aussi sur leur compte.

Il courut donc après Coucou Peter en criant :

« Halte! halte! on ne part pas comme cela! on paye avant de partir! »

Et tous les assistants suivaient l'aubergiste, avec une curiosité singulière des événements qui allaient se passer.

En arrivant sur l'escalier de la cour, ils virent maître Frantz qui sortait du hangar, tenant Bruno par la bride, et Coucou Peter qui marchait derrière lui avec la selle, la valise et le reste, se dépêchant de charger le tout pour s'en aller, car il appréhendait qu'on ne voulût les retenir.

Jacob Fischer poussa un cri d'indignation et descendit quatre à quatre.

« Vous ne partirez pas! vous ne partirez pas! criait-il, ce cheval me répond de vous! »

Et plein de fureur, il voulut arrêter Bruno; mais Coucou Peter, le repoussant avec force, saisit un bâton derrière la porte de l'écurie et s'écria :

« Arrière! il n'y a rien de commun entre vous et moi! »

Jacob Fischer s'acharnait à la bride, et Mathéus disait avec douceur :

« Remets ton bâton derrière la porte, cher disciple, remets ce bâton en son lieu! »

Coucou Peter n'avait pas l'air de vouloir obéir; mais quand il vit le monde entrer par la porte cochère et descendre l'escalier, il se rappela les leçons psychologiques d'Oberbronn et se résigna.

Presque au même instant une foule nombreuse environna le cheval, l'illustre philosophe et son disciple.

Chacun racontait l'événement à sa manière, et Mathéus n'était pas sans une émotion profonde, en entendant tous ces cris, toutes ces paroles, toutes ces explications; car si les uns l'approuvaient, d'autres le blâmaient hautement de vouloir partir sans payer.

Là se trouvaient Jacob Fischer et sa femme, la grosse Orchel et la petite Katel, Hans Aden et dame Thérèse, Kasper Siébel, fils de Ludwig, Siébel le forgeron, Passauf le garde-champêtre, avec son grand chapeau de gendarme, l'ana-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

baptiste Pelsly et M. le maire en écharpe tricolore : c'était un grand tumulte.

Enfin, sur l'ordre de M. le maire, on fit silence et Jacob Fischer exposa l'affaire.

« Ces gens-ci, dit-il, me doivent le loyer du hangar; ils me doivent quatre dîners à quarante sous et deux picotins d'avoine : cela fait douze francs. S'ils partent... d'où sont-ils? je n'en sais rien... Coucou Peter n'a jamais le sou. Je demande que le cheval reste en gage. »

Mathéus répondit :

« De tout temps les prophètes sont en possession de manger et de boire chez leurs hôtes, qui s'estiment heureux de leur faire bon accueil, et quand on leur ferme la porte, ils secouent la poussière de leurs souliers et s'en vont ailleurs. Et je dis que ces hommes durs sont bien à plaindre : il vaudrait mieux pour eux n'être jamais venus au monde, ils n'affligeraient point nos regards par le spectacle de leurs iniquités. »

Malgré ces paroles éloquentes, M. le maire et Jacob Fischer ne paraissaient pas convaincus; au contraire, l'aubergiste énumérait sa note :

« Tant pour le cheval, tant pour l'illustre philosophe et son disciple, tant pour les invités, en tout douze francs ! »

M. le maire, voyant que le tumulte augmentait toujours, dit :

« Jacob, prends le cheval, qu'on le retienne en gage; ils n'ont qu'à partir à pied ! »

Aussitôt l'aubergiste arracha la bride des mains de Mathéus, et le bonhomme, qui ne s'attendait pas à cette secousse, faillit tomber par terre, mais il se retint au cou de Bruno et, l'enveloppant de ses bras, il se mit à sangloter comme un enfant.

« Bruno ! mon pauvre Bruno ! s'écriait-il, on veut te séparer de moi... toi, le compagnon de mes travaux... toi, mon meilleur, mon unique ami! Oh ! ne soyez pas si cruels ! Bruno ! mon pauvre Bruno... que vas-tu devenir loin de ton maître? ils te maltraiteront, ils n'auront aucun égard pour tes longs services ! »

Et les larmes de ce vieillard aux cheveux blancs, ses paroles touchantes émouvaient tous les assistants.

« C'est pourtant bien cruel, se disaient-ils entre eux, d'ôter son cheval à ce pauvre vieillard. Il n'est pas méchant, il est bon, voyez comme il pleure; il n'y a que les bons cœurs pour aimer ainsi les animaux ! »

Et plusieurs femmes, venues comme les autres, avec leur enfant sur le bras, s'en allaient bien vite, car elles ne pouvaient voir cela.

Coucou Peter, derrière Bruno, penchait la tête d'un air bien triste ; il s'accusait lui-même d'être cause de tout, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues rouges.

Dame Thérèse pleurait aussi ; et comme tout le monde restait à la même place, afin que l'aubergiste ne pût emmener le cheval, cette bonne petite mère se glissa derrière Coucou Peter, et lui plaça trente francs dans la main en cachette.

« Tenez, monsieur Coucou Peter, dit-elle, acceptez ceci pour l'amour de moi ! »

Alors Coucou Peter mit les trente francs dans la poche de son gilet en sanglotant plus fort; puis, au bout de quelques instants, relevant la tête, il s'écria :

« Maître Jacob, je n'aurais pas cru cela de vous ! J'aurais cru que vous feriez crédit à un honnête homme ! Mais puisqu'il en est ainsi... tenez... voici votre argent, et lâchez bien vite le cheval, ou je vous casse la tête ! »

Il venait de reprendre son bâton derrière la porte, et tout le monde aurait voulu qu'il éreintât ce misérable aubergiste.

Coucou Peter paya de même Hans Aden, en regardant dame Thérèse d'un regard si doux, qu'elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme; il embrassa aussi l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Puis d'une voix forte, retentissante, il s'écria :

« En route, maître Frantz, en route ! Les hommes sont des gueux. »

Mathéus venait de se mettre à cheval, Coucou Peter se fit ouvrir la porte qui donne sur les champs, et M. le maire ne fut tranquille qu'après les avoir vus disparaître derrière les vergers.

Une grande rumeur s'élevait alors dans le bourg; on réclamait le prophète et la foule demandait des miracles !

XV

Rien ne saurait peindre la désolation de Frantz Mathéus et de son disciple, après leur départ de Haslach.

Coucou Peter ne se possédait plus de colère, il agitait son bâton et s'écriait à chaque pas : « Ah ! gueux d'anabaptiste ! gueux de maire ! gueux de Jacob Fischer ! Ah ! gredins, si je vous tenais ! Dieu de Dieu... quelle danse ! Je ne vous laisserais pas un cheveu sur la tête ! Chasser un si brave homme ! un homme qui fait des miracles ! un homme qui vaut mieux que vous tous jusqu'à la vingtième génération ! Ah ! gredins ! gredins ! vous aurez de la chance si je ne vous rencontre pas tôt ou tard ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ainsi parlait Coucou Peter, et cependant il se tournait de temps en temps, pour voir si les gendarmes n'étaient pas à leurs trousses.

L'illustre philosophe ne murmurait pas une parole et s'abîmait dans sa douleur. Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsqu'ils atteignirent le hameau de Tiefenbach, dans l'une des gorges de la montagne, que le bonhomme parut revenir à lui; il souleva son large feutre, s'essuya le front tout baigné de sueur et dit avec un calme étrange :

« Cher disciple, nous venons de traverser une bien rude épreuve; rendons grâce au grand Démiourgos, qui nous a couverts de son égide comme toujours. En vain les sophistes nous poursuivent de leurs injures, en vain ils multiplient les obstacles et les embûches sur notre passage, tout cela ne sert qu'à mieux montrer la protection de l'Être des êtres, qui fonde sur nous ses plus belles espérances.

—Vous avez raison, monsieur le docteur, reprit Coucou Peter; quand on fait des miracles comme nous, on n'a rien à craindre. Avant qu'il soit six mois, je veux entrer à Haslach en bonnet d'évêque, sur un cheval blanc; je veux que deux enfants de chœur portent la queue de ma robe et qu'on nous brûle de l'encens sous le nez; mais, en attendant, je crois que nous ne ferions pas mal de savoir où nous allons

—Que cela ne t'inquiète pas, mon ami, répondit l'illustre philosophe, nous trouverons toujours assez d'espace devant nous. Si nous n'avons pas encore réussi jusqu'à ce jour, c'est qu'il nous faut un vaste théâtre. Tu dois reconnaître que la Providence nous conduit en quelque sorte malgré nous-mêmes vers les grandes villes; allons à Saverne.

—A Saverne! prenez garde! prenez garde! c'est une ville remplie d'avocats et de gendarmes. »

Le bon apôtre disait cela, parce qu'il avait laissé sa femme à Saverne, sans parler d'une foule de dettes chez les brasseurs, chez les aubergistes et généralement dans tous les cabarets de la ville; mais l'illustre docteur n'écouta point ces objections.

« Les gendarmes sont faits pour les voleurs, dit-il, et non pour les philosophes. Marchons, Coucou Peter, marchons; chaque seconde de notre existence doit appartenir au genre humain. »

Ils descendirent alors la rue silencieuse de Tiefenbach; le plus grand nombre des habitants s'étaient rendus à la foire de Haslach, et ces maisonnettes avec leurs portes closes, leurs petits jardins entourés de palissades disjointes, leurs puits solitaires environnés de mousse, avaient un air mélancolique bien différent de l'animation joyeuse de la fête.

Coucou Peter paraissait tout rêveur.

« Dites donc, maître Frantz, reprit-il, est-ce que les rabbins peuvent se marier?

—Sans doute, mon ami; c'est même un devoir que leur impose Moïse, pour la propagation de l'espèce.

—Oui, mais le grand rabbin de la pérégrination des âmes?

—Pourquoi pas? Le mariage est dans l'ordre de la nature, je n'y vois aucun inconvénient.»

Aussitôt Coucou Peter redevint plus joyeux.

« Monsieur le docteur, dit-il, nous avons eu tort de nous chagriner; la première chose que nous ferons en arrivant à Saverne, ce sera d'aller voir ma femme; elle doit avoir fait des économies depuis cinq mois.

—Comment, ta femme?

—Eh! oui, ma femme, Grédel Baltzen, mariée avec Coucou Peter, par-devant M. le maire et le pasteur de la ville.

—Tu ne m'avais jamais dit cela.

—Parce que vous ne me l'aviez pas demandé.

—Et vous ne vivez pas ensemble?

—Non, elle est trop maigre; moi j'aime les femmes grasses; que voulez-vous? c'est plus fort que moi!

—Mais alors pourquoi l'épouser?

—Je ne connaissais pas encore mon goût, monsieur le docteur; j'étais dans l'âge de l'innocence, cette fille m'a enjôlé. Enfin, voilà... quand j'ai vu qu'elle devenait tous les jours plus maigre, je me suis dit à moi-même : « Coucou Peter, vous n'êtes pas de la même race, vous feriez un mauvais mélange, il vaut mieux t'en aller. J'ai pris ce qui restait dans l'armoire et je suis parti. La conscience avant tout; ça m'aurait fait trop de peine d'avoir des enfants maigres, je me suis sacrifié. »

Cet aveu surprit l'illustre philosophe; mais il fut touché de la délicatesse de son disciple, et surtout de ses bons sentiments anthropozoologiques.

« Mon ami, dit-il, je ne puis qu'approuver le motif de ta conduite. Cependant, si ta femme était malheureuse...

—Ah bah! maître Frantz, elle est bien contente d'être débarrassée de moi; nous ne pouvions jamais nous entendre : quand je disais blanc, elle disait noir, ça finissait toujours par des coups de bâton... Et puis, qu'est-ce qui lui manque? Elle est servante chez M. le pasteur Schweitzer, un de mes anciens camarades de Strasbourg, du temps que j'étais garçon brasseur et qu'il faisait sa théologie; combien de fois je l'ai conduit à la cave! bière de mars,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il la força de prendre un châle superbe. (Page 36.)

bière forte, bière mousseuse, nous passions tous les tonneaux en revue. Ah ! ah ! ah ! je ne peux m'empêcher de rire quand j'y pense. Mais, pour en revenir à ma femme, elle a douze francs par mois, la table, le logement, et rien à faire que le ménage, raccommoder le linge, mettre le pot au feu et lire chaque soir aux enfants un chapitre ou deux de la Bible, pendant que M. le pasteur fume sa pipe et prend sa chope de bière au casino. Quelle femme ne serait pas heureuse d'une pareille existence, d'autant plus que M. le pasteur est veuf et qu'il ne se remariera jamais?

—C'est juste, répondit Mathéus tout distrait, c'est juste, elle doit être bien heureuse. »

Ils se trouvaient alors à l'autre bout du village, et l'illustre philosophe observait un groupe de femmes gesticulant autour d'un objet étendu à terre.

Le meunier, petit homme aux joues pendantes, coiffé d'une calotte grise, et tout blanc de farine, était appuyé sur sa porte et parlait avec une animation singulière.

Malgré le tic-tac du moulin et le bruit de l'eau qui sortait à gros bouillons de l'écluse, on l'entendait crier : « Qu'ils s'en aillent au diable ! cette affaire ne me regarde pas. »

Maître Frantz et Coucou Peter s'approchèrent pour voir ce dont il s'agissait; quand ils furent à quelques pas, les femmes s'écartèrent et Mathéus vit une vieille bohémienne étendue contre le mur, et qui semblait prête à rendre l'âme. Cette vieille était si ridée, si décrépite qu'elle devait bien avoir cent ans; elle ne di-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Levez-vous, vous êtes guérie. (Page 43.)

sait rien, mais un jeune zigeiner, à genoux près d'elle, suppliait le meunier de la recevoir dans sa grange.

L'arrivée de Mathéus avait un peu modéré la colère de cet homme.

« Non.. non, disait-il d'un ton plus calme, la vieille n'aurait qu'à mourir, tous les frais de l'enterrement retomberaient sur moi. »

L'illustre docteur, ému d'un tel spectacle, s'approcha jusqu'auprès de la porte, et se penchant vers le meunier :

« Mon ami, lui dit-il avec douceur, comment pouvez-vous refuser un asile à cette malheureuse? Songez qu'elle peut mourir faute de secours. A combien de reproches ne seriez-vous pas exposé dans le pays! Voyons, laissez-vous attendrir par la prière de ce pauvre enfant.

—Monsieur le curé, répondit le meunier en ôtant sa calotte, si c'étaient des chrétiens, je ne dis pas... mais des païens, bonsoir!

—Eh! qu'importent leurs opinions philosophiques? s'écria maître Frantz; ne sommes-nous pas tous frères? n'avons-nous pas les mêmes besoins, les mêmes passions, la même origine? Croyez-moi, brave homme, donnez une botte de paille à cette malheureuse créature, vous remplirez votre devoir et l'Être des êtres vous en récompensera. »

Toutes les femmes se réunirent à Mathéus, et le meunier, de peur d'un esclandre, ouvrit sa grange; mais il le fit avec de telles malédictions contre ces vagabonds qui forcent le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monde à les nourrir pendant leur vie et à les enterrer après leur mort, qu'on ne pouvait lui savoir aucun gré de son action charitable.

Coucou Peter avait considéré tout cela les mains dans ses poches, sans prononcer une parole ; mais quand Mathéus salua les bonnes femmes et poursuivit sa route, il se prit à dire :

« Maître Frantz, est-ce que vous croyez cette vieille bien malade ?

—Je crains bien, répondit le bonhomme en hochant la tête, qu'elle ne puisse passer la nuit.

—Cependant vous avez vu comme elle s'est levée toute seule, quand on lui a ouvert la grange.

—C'est vrai, et j'en suis encore étonné, dit Mathéus ; il faut que ces zigeiners aient la vie bien dure ! Cela vient de leur existence sobre et primitive au milieu des bois; ils ne connaissent point les excès de la table, de la boisson ni du travail, si funestes aux autres hommes. Ainsi vivaient nos premiers pères. »

Coucou Peter ne put s'empêcher de sourire.

« Maître Frantz, dit-il, sauf le respect que je vous dois, je connais assez les zigeiners pour savoir qu'ils ne dédaignent pas les bons morceaux, et qu'ils boivent plus d'eau-de-vie que nous. Quant au travail, vous avez raison; ils aiment mieux ne rien faire que de se rendre utiles au genre humain; ce n'est pas comme nous autres, qui travaillons pour les générations futures. Savez-vous ce que je pense de cette vieille ?

—Qu'en penses-tu, mon ami ?

—Je pense qu'elle n'est pas plus malade que vous et moi; je pense qu'après avoir essayé toutes les portes du hameau, pour voir si elles étaient bien fermées, cette vieille coquine, voyant qu'il n'y avait rien à prendre, a contrefait la malade pour entrer dans le moulin; pendant la nuit elle se lèvera tout doucement avec son petit, elle passera dans le poulailler, elle tordra le cou aux poules, aux dindons, aux canards... et demain avant le jour elle aura déniché. Voilà ce que je pense.

—Comment peux-tu faire des suppositions pareilles? s'écria l'illustre philosophe. O Coucou Peter, Coucou Peter, c'est bien mal de concevoir de telles idées contre une race d'hommes tout entière, parce que ces hommes ont la peau un peu plus jaune que nous, des lèvres plus épaisses et des yeux plus vifs !

—Non, maître Frantz, c'est parce qu'ils appartiennent tous indistinctement à la famille des renards, dit Coucou Peter gravement.

—Mais la volonté ! la volonté ne peut-elle pas changer leurs mauvais instincts? s'écria Mathéus, surpris de se voir embarrassé par son propre système. Tous les hommes ne sont-ils pas perfectibles ? Faut-il les considérer comme des brutes ? Sans doute, ils ont des appétits animaux qui viennent de leur nature première, mais le grand Démiourgos leur donne en naissant une faculté supérieure : le sens moral, qui leur fait distinguer le juste de l'injuste et combattre les instincts incompatibles avec la dignité de l'homme.

—Tout cela serait fort bien, dit Coucou Peter, si je ne connaissais pas cette vieille bohémienne ; ce n'est pas sans cause que ses camarades l'appellent la Pie-Noire : plus elle vieillit, plus elle prend de goût au bien des autres. Je suis sûr qu'après sa mort l'Être des êtres la fera revenir avec des doigts crochus, pour la récompenser de ses bonnes actions.

—Mais, s'il en est ainsi, retournons au hameau prévenir le meunier.

—Ah bah ! à quoi bon nous mêler de ce qui ne nous regarde pas? Et d'abord je ne suis pas sûr qu'elle ne soit pas malade, ensuite ce meunier ne vaut guère mieux qu'elle; c'est le plus grand voleur de farine que je connaisse. Si la Pie-Noire tord le cou à ses poules, il en a grugé bien d'autres. Maître Frantz, ne nous inquiétons pas de ça; c'était seulement pour vous dire que ces bohémiens sont d'une autre race que nous; mais il faut leur rendre cette justice, qu'ils n'attaquent pas les gens sur la route; ils aiment à boire, à manger aux dépens des autres, et ma foi, ils ne sont pas les seuls. »

Durant cet entretien, l'illustre philosophe et son disciple s'avançaient de plus en plus dans le bois ; Coucou Peter se croyait bien sûr du sentier, il pensait voir à chaque instant la maison du forestier Yéri, l'un de ses anciens camarades, chez lequel il comptait passer la nuit. Mais au bout d'une demi-heure, ne voyant rien apparaître, il conçut quelques doutes sur la direction du chemin, sans oser en faire part à Mathéus. Après une autre demi-heure de marche, le sentier devenant toujours plus étroit, il ne douta plus de s'être trompé. Il était environ sept heures ; les ronces, les épines s'accrochaient aux habits de Mathéus et de son disciple. Enfin le sentier disparut entièrement et s'effaça dans les hautes bruyères.

« Dites donc, maître Frantz, fit alors le ménétrier, êtes-vous bien sûr de ce chemin ?

—De ce chemin ! s'écria Mathéus en s'arrêtant tout court, mais je ne le connais pas du tout.

—Alors, nous voilà bien plantés... moi qui me laissais conduire par vous ! Comment faire ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Retournons, dit le bonhomme.

—Mais nous n'avons plus qu'une demi-heure de jour, dit Coucou Peter, et nous avons fait deux lieues depuis Tiefenbach; au contraire, allons en avant, toujours en avant; il faudra bien que nous arrivions quelque part. »

Tous deux se regardèrent alors en silence dans la plus grande incertitude; les hautes grives s'appelaient l'une l'autre à la cime des sapins; le soleil couchant répandait ses teintes jaunes sur le feuillage, on entendait au loin un torrent gronder sourdement dans la vallée. Ils restaient ainsi depuis quelques minutes sans échanger un mot, quand Coucou Peter s'écria :

« Maître Frantz, écoutez, n'entendez-vous rien?

—Si, j'entends parler là-bas, dit le bonhomme en indiquant la vallée.

—Oui, reprit Coucou Peter, il me semble même sentir une odeur de fumée... essayez un peu, monsieur le docteur.

—Je crois que oui, fit l'illustre philosophe.

—Maintenant j'en suis tout à fait sûr, s'écria le disciple, nous ne sommes pas loin d'une charbonnière... D'où vient le vent? —De là. — En route! »

Mais ils avaient à peine fait cinquante pas dans cette direction, qu'ils débouchaient dans une vallée profonde, en face d'une troupe de zigeiners, qui préparaient leur cuisine au revers de la côte.

« Hé! s'écria Coucou Peter, nous souperons, maître Frantz, nous souperons! »

Et ils se dirigèrent vers les bohémiens, tout étonnés de voir un homme à cheval apparaître dans cette solitude.

XVI

A mesure que Frantz Mathéus s'approchait des bohémiens, il était frappé de leur physionomie joyeuse et vraiment philosophique. On voyait bien qu'ils se souciaient peu de l'opinion du monde, et qu'ils tiraient toute leur satisfaction d'eux-mêmes. Les uns avaient des habits trop grands, les autres beaucoup trop courts; il y avait aussi plus de trous que de pièces à leurs culottes, mais cela ne les empêchait pas d'étendre leurs jambes avec une certaine noblesse, et de vous regarder en face, comme s'ils eussent été couverts de broderies magnifiques. Les femmes avaient presque toutes un enfant sur le dos, dans une espèce de sac qu'elles portaient en écharpe. Elles vaquaient tranquillement à leurs affaires; les unes mettaient du bois au feu, les autres allumaient leur pipe avec une braise; d'autres vidaient dans la marmite leurs grandes poches remplies de croûtes de pain, de navets et de carottes. C'était quelque chose d'admirable que cette halte au milieu des bois; la fumée se déroulait en masses bleuâtres sur le vallon, et dans le lointain les grenouilles commençaient leur concert mélancolique.

« Mangez et buvez, braves gens, s'écria Mathéus en les saluant de son large feutre, tous les fruits de la terre sont faits pour l'homme. Oh! que j'aime à voir les créatures du ciel prospérer et se répandre à la face du grand Démiourgos! que j'aime à les voir croître en force, en sagesse, en beauté! »

Les zigeiners regardaient l'illustre philosophe avec défiance; mais à peine eurent-ils jeté les yeux sur Coucou Peter, que plusieurs se levèrent en criant :

« Coucou Peter! Eh! Coucou Peter qui vient manger notre soupe!

—Justement, c'est pour ça que j'arrive, dit le joyeux ménétrier en leur distribuant des poignées de main; bonsoir, Wolf, bonsoir, Pfifer-Karl. Tiens! c'est toi, Daniel! comment ça va-t-il? Et toi, ma petite Nachtigall, depuis quand as-tu ce mioche? Dieu de Dieu! comme tout cela fructifie! Voyons s'il est de la bonne espèce : yeux noirs, cheveux crépus... Allons, allons, tout est en ordre, il n'y a pas de reproches à te faire, Nachtigall. Mais tous ces bohémiens avec des yeux bleus m'ont l'air louche en diable; c'est comme des lapins de garenne qui sentent la feuille de chou!

—Ah! ah! ah! farceur de Coucou Peter, s'écrièrent les bohémiens en se pressant autour de lui, il a toujours le mot pour rire. »

Pendant cette petite scène, Mathéus attachait Bruno à l'un des arbres du voisinage; lorsqu'il se retourna, Coucou Peter se penchait sur la marmite :

« Il n'y a pas gras aujourd'hui, disait-il en hochant la tête.

—Non, répondit Nachtigall, nous faisons maigre en l'honneur de saint Florent.

—Oh! dit Coucou Peter, un peu de patience, un peu de patience, toute la troupe n'est pas encore réunie. »

Puis se tournant vers Mathéus :

« Maître Frantz, s'écria-t-il, ici pas de gêne, asseyez-vous près du feu, faites comme chez vous! Et vous autres, ne promenez pas vos mains dans les poches de l'illustre philosophe.

—Est-ce que tu nous prends pour des voleurs? dit un jeune bohémien, revêtu d'une longue capote qui lui traînait jusque sur les talons.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Au contraire, Melchior, je vous regarde comme les plus honnêtes gens de l'univers; seulement vous avez les doigts crochus, et malgré vous-mêmes il y reste toujours quelque chose. »

Mathéus s'approcha lentement, et promenant ses regards sur les zigeiners :

« Semblable au vertueux Aristide, dit-il d'un ton grave; en butte à la haine des partis et victime de l'ingratitude de mes concitoyens, je viens m'asseoir au foyer d'une nation étrangère, et réclamer de vous les droits sacrés de l'hospitalité... Heureux celui qui vit dans la solitude, en face de ce ciel immense, de ces forêts sans bornes. Il n'y voit point le vice triomphant et la vertu humiliée; son cœur n'est pas corrompu par l'égoïsme, ni desséché par l'envie! Bienheureux surtout celui qui croit à la justice éternelle, il ne sera point trompé : il recevra le prix de ses travaux, de son courage, de sa vertu! »

Ainsi parla le bonhomme, puis il s'assit auprès du feu et parut se perdre dans un abîme de méditations.

Les zigeiners émerveillés se regardaient l'un l'autre, et se demandaient entre eux quel était cet homme et ce qu'il voulait dire.

Coucou Peter se mit alors à leur raconter les pérégrinations lointaines de l'illustre philosophe, et les vicissitudes de son voyage; mais ils ne pouvaient rien y comprendre.

Pfifer-Karl, le trombone, disait :

« Que veut-il? Pourquoi court-il le monde? Puisqu'il a sa maison, ses terres et tout ce qu'il lui faut, pourquoi ne reste-t-il pas chez lui? Ou, s'il aime les voyages, pourquoi ne vend-il pas une de ses terres pour payer les aubergistes? »

Ces braves gens ne comprenaient pas non plus ce que c'était qu'un prophète; ils riaient des explications de Coucou Peter, et comme l'illustre docteur ne bougeait pas de sa place et ne pouvait les entendre, Coucou Peter finit par en rire lui-même.

« Ah! ah! ah! gueux de Pfifer-Karl, dit-il en frappant sur l'épaule du trombone, tu n'es pas bête; ce n'est pas toi qui t'en irais travailler pour les générations futures! Ah! ah! ah! c'est une drôle d'idée tout de même. »

Les bohémiens l'engageaient beaucoup à reprendre son violon, pour venir avec eux à la foire; ils avaient fait plus d'un tour avec Coucou Peter en Alsace, et savaient qu'il était bien reçu partout. Mais il ne voulut pas abandonner la doctrine.

« Non, dit-il, je suis prophète et je reste prophète; il y a bien assez longtemps que je fais de la musique. Et puis, si j'apprenais plus tard qu'un autre a pris ma place de grand rabbin, je m'arracherais les cheveux de désespoir. Non, non, il faut qu'on parle de moi; je veux que le nom de Coucou Peter soit comme celui de Pythagoras!

—Quand il y a un fou quelque part, dit Pfifer-Karl, on en parle plus que de tous les gens sensés du pays.

—Oui, répondit Coucou Peter en riant. Mais les fous d'une nouvelle espèce sont rares. C'est comme les moutons à six pattes : on les nourrit bien, on les montre pour de l'argent et on mène tondre les autres. Je voudrais avoir une jambe au milieu du dos; ma fortune serait faite, on viendrait me voir du bout du monde. »

Cependant la marmite fumait toujours et commençait à répandre une odeur assez agréable. On se rapprocha du feu, et Nachtigall ayant lavé son écuelle à la source voisine, l'offrit à Coucou Peter. Il la refusa, disant qu'il avait trop bien dîné pour boire du bouillon aux carottes. Mathéus se retira du cercle et dit qu'il avait sommeil : ces vieilles croûtes de pain qui nageaient dans l'eau claire ne tentaient pas son appétit.

La nuit était profonde. Coucou Peter alluma sa pipe et regarda les zigeiners manger leur pitance : l'écuelle passait de main en main, chacun y buvait à son tour.

Quant à maître Frantz, il alla s'étendre sur les bruyères. Longtemps le bonhomme promena ses regards dans la vallée ténébreuse; il prêtait l'oreille au grondement lointain d'une chute d'eau, qui parfois semblait se taire, puis se ranimait lentement comme le bruit d'un orage. La vallée tout entière répondait à cette voix solennelle; les feuilles s'agitaient, les oiseaux gazouillaient, les sapins balançaient leurs cimes noires.

Tout à coup un jeune zigeiner se mit à chanter un chant de la montagne, un chant qui disait :

« En route, bohémiens, en route... voici...
« voici... le soleil qui monte derrière les bois!
« Prends ton sac et suis la grande allée d'ar-
« bres qui mène au village... Elle est longue,
« l'allée du village; il faut partir de bonne
« heure pour arriver matin. »

Cette voix d'enfant fuyait dans l'immense vallée, les échos y répondaient bien loin, bien loin, d'un accent plus tendre. Quelques femmes se réunirent à l'enfant; elles s'assirent près du feu, les mains jointes autour des genoux, et se mirent à chanter en chœur; puis les hommes se mêlèrent au chant, qui se ranimait toujours ainsi : « En route, bohémiens, en route! »

Insensiblement la tête de Mathéus s'inclina;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il s'étendit sur la mousse et s'endormit profondément.

XVII

Le lendemain, Frantz Mathéus s'éveilla de très-bonne heure; une abondante rosée tombait du ciel et pénétrait lentement sa grande capote brune; l'air était calme, la vallée brumeuse.

Les zigeiners, déjà levés, s'apprêtaient à partir avant le jour; ils chargeaient leur marmite, leurs trombones, leurs cors de chasse et leur grosse caisse; les femmes arrangeaient leur sac d'un mouvement d'épaule, les enfants se blottissaient sur le dos de leur mère. Le vague murmure de la pluie, qui tombait sur les feuilles, troublait seul le silence de la forêt.

Coucou Peter, trempé comme un canard, n'avait pas quitté sa place auprès du feu, il retournait quelques pommes de terre sous la cendre et paraissait mélancolique.

« Eh bien, lui dit Pfifer-Karl, si tu veux partir avec nous, décide-toi!

—Non, il faut que j'aille prêcher à Saverne.

—Alors, bonne chance, camarade, bonne chance! »

Nachtigall vint aussi lui serrer la main, puis toute la bande se mit en marche. Elle s'éloigna lentement à travers les hautes herbes; de pâles lueurs éclairaient l'horizon, la pluie rayait l'air, mais les bohémiens n'en étaient pas plus tristes : tout en marchant, on les entendait rire et causer entre eux.

« Bon voyage! » leur criait Coucou Peter.

Plusieurs se retournaient et agitaient leurs chapeaux.

Ils disparurent bientôt dans le bois.

Coucou Peter aperçut alors l'illustre philosophe, qui s'abritait sous les bords rabattus de son large feutre.

« Hé! maître Frantz, s'écria-t-il, la bénédiction de l'Être des êtres va nous faire croître en force, en sagesse et en beauté.

—Oui, mon garçon, répondit Mathéus, chaque jour ajoute de nouvelles épreuves et de nouveaux mérites à notre glorieuse entreprise. »

Il dit ces paroles d'un accent si doux, si résigné, que Coucou Peter en fut ému.

« Monsieur le docteur, dit-il, venez goûter de mes pommes de terre; elles sont farineuses comme des châtaignes.

—Je veux bien, répondit le bonhomme, je veux bien. »

Il vint s'asseoir près de son disciple.

« Les bohémiens sont de braves gens, dit-il en prenant une pomme de terre, ils ne songent pas à ramasser de vaines richesses et vivent au jour le jour, comme les oiseaux du ciel, préférant leur indépendance à tous les faux biens du monde. N'as-tu pas remarqué, mon ami, avec quelle gaieté philosophique ils mangeaient leur soupe aux carottes? Vraiment leur existence n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire!

—Vous avez raison, maître Frantz, dit Coucou Peter, pas plus tard que l'année dernière, j'ai voyagé trois mois avec cette bande de zigeiners; nous allions jouer des valses à toutes les foires d'Alsace; nous couchions tantôt dans une grange, tantôt sous un rocher en plein air, et je vous réponds que nous ne vivions pas de faînes et de pommes de pin comme les écureuils. Nous avions tous les jours des œufs, des saucisses et du lard en abondance!

—Et qui vous donnait toutes ces choses?

—Eh! dit Coucou Peter en riant, pendant que nous faisions de la musique à l'un des bouts du village, et que toutes les femmes accouraient à la danse, Nachtigall, la Pie-Noire et deux ou trois autres filaient derrière les jardins. Elles se glissaient dans les maisons; s'il y avait du monde, elles disaient la bonne aventure; mais s'il n'y avait personne, elles décrochaient bien vite le chanvre de dessus le fourneau, le lard de la cheminée; elles prenaient le beurre, les œufs, le pain et vidaient généralement toutes les armoires. Elles en remplissaient leurs grandes poches, car elles ont toujours plusieurs poches sous leurs jupes, et gagnaient le bois... Ah! maître Frantz, s'écria le bon apôtre tout réjoui, il fallait voir la mine des paysans en rentrant chez eux... Ah! ah! ah! quelle mine!... quelle mine!... Et quelles *raclées* recevaient les femmes!... Ah! ah! ah!

—Tu ris, malheureux! mais sais-tu bien que vous meniez une existence fort criminelle?

—Eh! tout cela ne me regardait pas, monsieur le docteur; je faisais de la musique. Si l'on avait pris ces bohémiennes, qu'est-ce qu'on aurait pu me dire?

—Mais tu vivais du fruit de leurs rapines. Tu n'as donc aucun sentiment du juste et de l'injuste?

—Au contraire, j'ai quitté la bande parce que la conscience me faisait des reproches; chaque fois que j'avais mangé de ces choses, j'entendais une voix intérieure qui me disait : « Prends garde, Coucou Peter, prends garde, on pourrait bien t'arrêter comme un voleur et te mettre en prison. » A force d'entendre cette voix, je devenais triste et je croyais toujours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir des gendarmes derrière moi. Le temps des foires était fini, l'hiver approchait. Un jour qu'il était tombé de la neige, je pris mon violon sous le bras, et malgré les cris de Nachtigall, de Pfifer-Karl et de toute la bande, qui voulait me retenir, je retournai à Saverne. »

Mathéus ne dit plus rien, mais il retira son estime aux zigeiners; il se repentait même d'avoir mangé de leurs pommes de terre.

Cependant le soleil venait de paraître et jetait entre les montagnes un éclair immobile; il était temps de partir, Mathéus remonta sur Bruno.

Coucou Peter prit la bride et se dirigea vers le sommet de la côte, pour sortir des brouillards qui s'étendaient à perte de vue dans la vallée.

Les oiseaux faisaient entendre leur ramage si joyeux du matin; à mesure que la nuit pâlissait, l'air devenait plus vif, plus pénétrant; le sentier de Saverne se retrouva sous les bruyères, et maître Frantz, plus content, félicita son disciple d'avoir quitté les zigeiners.

« Vois-tu, mon ami, dit-il, à quoi peuvent nous entraîner nos passions! Pour quelques saucisses, tu risquais de perdre ton âme immortelle! Souviens-toi que l'homme a trois mobiles dans sa vie : ses instincts sensuels, son égoïsme et la conscience de ses devoirs. Attache-toi toujours à remplir tes devoirs, et tu deviendras un modèle de vertu.

—Eh! s'écria Coucou Peter, avec les leçons psychologiques d'Oberbronn et l'abstinence de la chair, comment diable voulez-vous qu'on ne devienne pas vertueux? S'il ne faut que le jeûne et des coups de bâton pour cela, Dieu merci, nous ne pouvons pas nous plaindre : ces deux choses ne nous ont pas encore manqué. »

Mathéus rit de bon cœur à cette réponse.

« C'est clair, Coucou Peter, dit-il, c'est clair... nous aurions tort de nous plaindre, car toutes les contrariétés qui nous arrivent ont pour but notre perfectionnement moral.

—Oui, maître Frantz; mais à force de se perfectionner par le jeûne, on se délabre l'estomac et l'on ne rit plus que d'un œil. »

En causant ainsi, ils s'avançaient dans le bois; le soleil plus chaud pénétrait sous le feuillage, et pendant que Bruno suivait au petit pas le sentier bordé de mousse, Coucou Peter cueillait des mûres dont les ronces étaient pleines. Il en avait la bouche toute noire et sifflait gaiement pour répondre aux oiseaux. Les geais passaient par bandes dans les taillis, et plus d'une fois le joyeux ménétrier leur lança son bâton, tant ils étaient proches.

Jusqu'à neuf heures tout alla bien; mais quand les grandes chaleurs du jour arrivèrent et qu'il fallut gravir les pentes rapides du Dagsberg, une tristesse invincible se glissa dans le cœur de Mathéus. On ne rencontrait pas une âme, c'était toujours le murmure des sapins, les vastes pâturages des vallées, où tinte au loin la clochette des génisses, le chant des jeunes pâtres, tour à tour grave ou aigu, qui se prolonge à travers les échos : tout lui rappelait le Graufthal, sa vieille Martha, ses amis absents, et de profonds soupirs soulevaient sa poitrine. Coucou Peter lui-même était rêveur, contre son habitude, et Bruno penchait la tête d'un air mélancolique, comme s'il eût regretté des temps plus heureux.

Bien des fois il fallut reprendre haleine, et seulement vers cinq heures du soir ils atteignirent la vallée de la Zorn, au pied du Haut-Bârr. Alors le ciel se découvrit : au-dessus d'eux serpentait la route de Lorraine; de longues files de voitures, de paysans, de paysannes, avec leurs grandes hottes remplies de légumes, gravissaient la côte; les coups de fouet, le bruit des grelots égayaient le paysage et semblaient annoncer Zabern, la ville des petits pains blancs, des saucisses et de la bière mousseuse. En effet, ils l'aperçurent à l'issue du vallon, et Bruno, sentant l'approche d'un gîte, se mit à galoper avec ardeur. Aux premières maisons Mathéus ralentit sa marche :

« Enfin, dit-il, voici le terme de nos fatigues... les destins vont s'accomplir! »

Là-dessus, maître Frantz et son disciple entrèrent fièrement dans l'ancienne rue des Tanneurs, et, pour dire la vérité, une animation extraordinaire se manifesta sur leur passage. Toutes les fenêtres se garnissaient de figures jeunes et vieilles, en cornettes, en tricornes, en bonnets de coton, tout le monde était curieux de les voir; les habitués du casino s'avançaient sur le balcon, leur queue de billard ou leur journal à la main; les enfants, qui sortaient de l'école, couraient derrière eux le sac au dos; les oies elles-mêmes, qui se promenaient dans la rue, causant entre elles de choses indifférentes, poussèrent tout à coup un cri de triomphe et prirent leur volée jusque sur la place de la Licorne.

« Tu vois, Coucou Peter, dit l'illustre philosophe, quelle sensation produit notre arrivée; en chaque lieu nous sommes reçus avec un nouvel enthousiasme. Pour peu que M. le pasteur nous prête son temple un jour ou deux, nous sommes sûrs de convertir toute la ville. Le plus simple alors sera d'établir des contro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

verses et d'engager le monde à nous faire des objections. Moi, du haut de la chaire, je gronderai comme la foudre, je gémirai sur les égarements du siècle, je frapperai d'une terreur salutaire les incrédules, les sophistes et surtout les indifférents, cette lèpre de la société, ces êtres sans foi ni loi, qui ne pensent à rien, qui ne croient à rien et qui doutent de leur propre existence. O race impure! race de vipères abandonnée aux jouissances sensuelles, vous frémirez! Oui, vous frémirez à la voix de Frantz Mathéus, pleine d'un enthousiasme véritable; vous serez frappés de terreur et vous tomberez à ses genoux. Mais Frantz Mathéus n'est pas cruel, et pourvu que vous reconnaissiez la transformation des corps et la pérégrination des âmes, pourvu que la foi descende dans vos cœurs flétris, tout vous sera pardonné. »

Malgré son exaltation, maître Frantz remarquait fort bien ce qui se passait autour de lui; la vue des gens de loi, qui se promenaient en robe noire devant le tribunal, le rendit tout pensif, et quand, sur la place de la Licorne, une espèce de sergent de ville, coiffé d'un grand chapeau à claque et le bâton sous le bras, se mit à les suivre du regard, sa nature de lièvre se réveillant, l'illustre philosophe se souvint qu'il n'avait pas de passe-port. Heureusement ils venaient d'atteindre la rue des Capucins et se trouvaient en face du presbytère.

« Halte! s'écria Coucou Peter, voici notre auberge.

—Dieu soit loué! dit Mathéus, nous avons fait une bonne trotte aujourd'hui. »

Il mit pied à terre, et Coucou Peter, toujours sans gêne, s'empressa de conduire le cheval à l'écurie.

En ce moment la voix du pasteur Schweitzer se fit entendre dans la maison.

« Douze louis! s'écriait-il, douze louis! tu perds la tête, Salomon; une vache maigre qui n'est pas même fraîche à lait!

—On me les offre, monsieur Schweitzer.

—Eh bien, donne-la, ta vache, donne-la, mon garçon, je te remercie de la préférence.

—Est-ce que M. le pasteur s'occupe du commerce du bétail? demanda Mathéus.

—Il trafique un peu de tout, répondit Coucou Peter en souriant, c'est un si brave homme! vous allez voir. »

Ils traversaient alors le vestibule, et la discussion s'animait entre le pasteur et le juif.

« Partageons la différence, disait l'un.

—Tu veux te moquer de moi, s'écriait l'autre, dix louis, pas un centime de plus. »

Coucou Peter s'arrêta sur le seuil, et Mathéus, regardant par-dessus l'épaule de son disciple, vit une de ces hautes salles de l'ancien temps, ornée de grands meubles de chêne, de boiseries de chêne, de vastes armoires, de tables massives dont la vue seule vous réjouit le cœur. Au premier abord, il fallait se dire : « Ici on mange bien, on boit bien, on dort bien! La bénédiction du Seigneur repose sur les gens de bonne volonté. Ainsi soit-il! »

Un petit homme gros et gras était assis dans un fauteuil de cuir, son ventre ne faisait qu'un saut du menton jusqu'aux cuisses, et la bonne humeur épanouissait sa figure vermeille. Près de lui se tenait debout un grand gaillard, la blouse serrée autour des reins, le nez crochu et les cheveux d'un roux vif comme le feu.

« Salut, monsieur le pasteur, » s'écria le ménétrier.

Le petit homme se retourna et partit d'un immense éclat de rire.

« Coucou Peter! s'écria-t-il. Ah! ah! ah! d'où vient-il? je vous le demande un peu... d'où sort-il, ce gueux-là? »

Et repoussant le fauteuil, il étendit ses larges mains comme pour attirer Coucou Peter sur son gros ventre.

Ce fut quelque chose d'attendrissant : on aurait dit deux œufs de Pâques qui voulaient s'embrasser, et Mathéus, témoin de leurs efforts, en avait les larmes aux yeux. Enfin ils y renoncèrent, et Coucou Peter, se tournant vers Mathéus, s'écria :

« Monsieur le pasteur, je vous amène l'illustre docteur Mathéus, le meilleur homme du monde et le plus grand philosophe de l'univers!

—Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, Monsieur, dit le pasteur Schweitzer en secouant la main de maître Frantz; prenez place... Je suis charmé de faire votre connaissance. »

Puis il congédia le juif et courut à la cuisine en criant :

« Grédel! Grédel! voici Coucou Peter! »

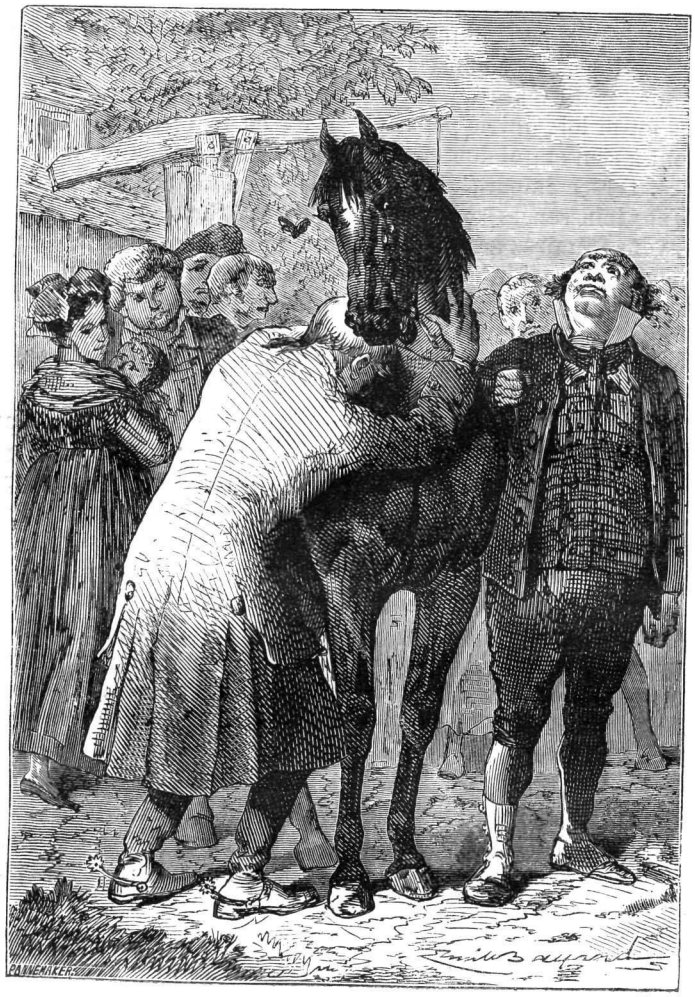
Grédel, qui préparait le souper, accourut à l'entrée de la salle; trois ou quatre marmots trébuchaient derrière elle, criant, caquetant, demandant des tartines.

« Bonjour, Grédel, dit Coucou Peter en embrassant sa femme sur les deux joues; ça va bien, ma petite Grédel?

—Oui, mauvais sujet, oui, ça va bien, répondit-elle, moitié riant, moitié sérieuse; tu reviens parce que tu n'as plus le sou, n'est-ce pas?

—Allons, Grédel, allons, sois raisonnable, je ne fais que passer ici, ça ne vaudrait pas la peine de me rendre la vie dure. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Bruno ! mon pauvre Bruno ! (Page 46.)

Les enfants s'attachaient à la camisole du ménétrier et l'appelaient *nonon* Coucou Peter, pour avoir quelque chose, et le pasteur se frottait les mains d'un air joyeux.

Quand Coucou Peter eut bien cajolé sa petite femme, qui n'était déjà pas si maigre ; quand il eut pris les enfants dans ses bras, en les embrassant l'un après l'autre, et en leur disant à l'oreille que sa malle allait venir avec toutes sortes de bonnes choses, Grédel rentra dans la cuisine, et Coucou Peter, ainsi que le pasteur et Mathéus, s'installèrent en face d'une vieille bouteille de wolxheim.

Toute la maison avait un air de fête : les enfants chantaient, sifflaient, et couraient dans la rue pour voir arriver la malle ; les poules, dont Grédel tordait le cou, jetaient des cris perçants ; Coucou Peter racontait ses pérégrinations lointaines, son titre de grand rabbin et ses projets futurs ; l'illustre philosophe s'admirait lui-même au milieu de ces histoires merveilleuses, les verres se remplissaient et se vidaient comme d'eux-mêmes, et le gros ventre du pasteur Schweitzer se balançait joyeusement au récit des aventures sans nombre de son ancien camarade.

« Ah ! ah ! ah ! la bonne farce ! s'écriait-il ; tu ne changeras jamais, Coucou Peter, tu ne changeras jamais, il n'y a que toi pour me faire du bon sang ! »

La nuit était venue et l'ombre des maisons voisines s'étendait dans la grande salle, lorsque Grédel apporta de la lumière. Elle venait servir le souper ; en un tour de main, elle dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était quelque chose d'admirable ! (Page 51.)

ploya sur la table une nappe blanche, elle arrangea les couverts et distribua les assiettes dans un ordre convenable. Coucou Peter la regardait avec complaisance ; jamais il ne l'avait vue si fraîche, si grasse, si appétissante ; il s'étonnait lui-même de n'avoir pas encore découvert tous les agréments de sa femme, et, se levant tout à coup comme transporté d'enthousiasme, il lui passa la main autour de la taille et se mit à valser avec elle en s'écriant :

« Houpsa ! Grédel !... houpsa... houpsasa !...

—Ne fais donc pas le fou ! disait-elle, ne fais donc pas le fou ! »

Mais il ne l'écoutait pas et tournait toujours en répétant :

« Houpsa ! Grédel !... houpsa... houpsasa !... »

Finalement, il lui donna un gros baiser sur le cou et lui dit :

« Tu es pourtant toujours ma petite Grédel, ma bonne petite Grédel, la plus jolie petite Grédel que j'aie rencontrée de ma vie ! »

Puis il vint reprendre sa place gravement, se croisa les jambes et parut tout heureux de ce qu'il venait de faire.

Les enfants rentraient alors en criant :

« Nonon Coucou Peter... la malle ne vient pas !...

—Tiens, tiens, dit-il, ça m'étonne... ça m'étonne... Soyez tranquilles... elle viendra... elle viendra !... »

Ces belles paroles ne les arrangeaient pas ; la vue des beignets aux pommes, des petits pâtés et de la galette chaude au lard que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Grédel venait de servir les remit de bonne humeur. Avant que Mathéus et Coucou Peter eussent pris place, ils étaient assis autour de la table, la serviette au cou, et quand les convives furent rangés et que le ministre, d'une voix solennelle, remercia le Seigneur de tant d'excellentes choses qu'il avait mises au monde pour ses enfants, ce fut un plaisir de les entendre crier tous à la fois : « *Amen!* »

Le souper se passa gaiement. Tout le monde avait bon appétit ; Grédel servait les enfants, Coucou Peter remplissait les verres et portait la santé tantôt de maître Frantz, tantôt de maître Schweitzer. L'illustre philosophe célébrait la pérégrination des âmes, et M. le pasteur faisait l'éloge de sa progéniture avec une tendre bienveillance : Fritz devait être ministre, il n'aimait que la Bible, c'était un enfant plein d'intelligence ; Wilhelm avait les plus heureuses dispositions pour le commerce, et Ludwig ne pouvait manquer de devenir général, car il jouait du fifre du matin au soir. Mathéus ne voulait pas contredire les opinions philosophiques de son hôte ; mais il pensait que tous indistinctement appartenaient à la famille des pingouins, remarquables par leurs ailes courtes, leur gros ventre et leur gourmandise.

Ce fut une bien douce satisfaction pour l'illustre philosophe de voir se confirmer ses prévisions quand arriva le dessert ; ces petits êtres se mirent alors à manger de la crème, des gâteaux et de la tarte avec une avidité surprenante : Fritz croquait des noisettes, Wilhelm fourrait des raisins dans sa poche, et le petit Ludwig buvait le vin de Grédel, chaque fois qu'elle tournait la tête pour sourire à Coucou Peter.

A la fin du repas, M. le pasteur se fit apporter sa pipe d'écume, et, tout en prêtant l'oreille aux discours de maître Frantz, qui lui demandait le temple pour annoncer sa doctrine, il l'alluma ; puis, reculant son fauteuil, il lança quelques bouffées en l'air dans une douce quiétude et répondit :

« Illustre philosophe, vous êtes possédé d'une ardeur philosophique vraiment touchante, et je me ferais un véritable plaisir de vous rendre service. Quant au temple, il n'y faut pas songer ; je ne puis me susciter à moi-même pour adversaire un foudre d'éloquence tel que vous ; ce serait trop exiger de la faiblesse humaine ; mais, grâce au ciel, nous avons à Saverne un casino, c'est-à-dire un lieu de réunion pour l'élite de la société. On y trouve des avocats, des juges, des procureurs, tous gens instruits, qui ne demanderont pas mieux que de vous entendre et de profiter de vos lumières. Si vous le désirez...

—Monsieur le pasteur, interrompit Mathéus en se levant, c'est l'Être des êtres lui-même qui vous inspire la pensée de me conduire en ce lieu. Il n'y a pas une minute à perdre ; depuis trop longtemps l'univers gémit dans le doute et l'incertitude.

—Un peu de calme, illustre philosophe, reprit le pasteur. D'abord, il serait bon de cirer vos bottes ; je sais bien qu'un esprit supérieur n'entre pas dans ces détails vulgaires, mais des bottes cirées ne peuvent pas nuire à votre éloquence. En outre, Grédel va donner un coup de brosse à votre habit, afin de vous conformer aux bienséances oratoires que recommande Cicéron ; alors j'espère avoir fumé ma pipe, et nous partirons à la grâce de Dieu! »

Ces considérations judicieuses décidèrent Mathéus à modérer son impatience. Coucou Peter lui mit la robe de chambre et les pantoufles du pasteur ; Grédel courut cirer ses bottes et brosser sa grande capote brune ; maître Frantz lui-même se plaça devant le miroir et se fit la barbe, comme il en avait l'habitude au Graufthal ; enfin, ayant mis dans la chambre voisine une chemise blanche et terminé tous ses préparatifs, l'illustre philosophe et M. le pasteur s'acheminèrent ensemble vers le casino.

Coucou Peter, qui restait près de Grédel, les suivit jusqu'à la porte une chandelle à la main, et leur souhaita toutes sortes de prospérités.

XVIII

Maître Frantz, en remontant l'antique rue des Capucins, éprouvait une véritable jouissance d'avoir changé de chemise et de s'être fait la barbe ; son esprit était plein d'arguments invincibles, et la lune marchait en quelque sorte devant lui pour le conduire au casino.

Un murmure confus annonçait que la petite chapelle de Saint-Jean était remplie de fidèles ; aucun autre bruit ne s'entendait dans la rue ; toutes les femmes étaient à l'église et les hommes au cabaret.

Maître Frantz et le pasteur marchèrent quelque temps en silence, respirant avec bonheur l'air frais du soir, si doux après un bon repas ; regardant ces lueurs rapides qui s'échappent d'une porte entr'ouverte et refermée aussitôt, une lanterne errant dans les ténèbres, une ombre apparaissant derrière les vitres étincelantes d'une fenêtre, enfin ces vagues accidents

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la nuit, pleins d'une rêverie mystérieuse et d'un charme indéfinissable. Mais bientôt l'illustre philosophe, animé par ses méditations anthropo-zoologiques, allongea le pas.

« Un instant, mon cher monsieur, un instant, disait le pasteur, vous courez comme un lièvre, laissez-moi reprendre haleine.

—Est-ce que toute la société se trouve réunie? demandait Mathéus.

—Pas encore, pas encore... rien ne nous presse. Que dirait-on si les juges, les avocats, les procureurs allaient boire et jouer en plein midi? Ce serait peu convenable, il faut attendre que les brasseries soient vides; il faut donner l'exemple des bonnes mœurs! »

Ainsi parlait M. le pasteur, ce qui n'empêchait pas maître Frantz d'allonger ses grandes jambes avec un nouvel enthousiasme et de s'écrier en lui-même : « Courage, Frantz! n'écoute pas les conseils d'une fausse sagesse et d'un lâche amour du repos; les détours captieux du sophisme ne sauraient égarer ton intelligence ni ralentir ta marche triomphante. »

M. le pasteur riait de sa précipitation.

« Où courez-vous donc, mon cher monsieur, où courez-vous? lui cria-t-il sur le seuil du casino. Ne voyez-vous pas où nous sommes? »

Maître Frantz se retournant vit de hautes fenêtres qui brillaient dans l'ombre, et de nombreuses figures qui dansaient sur leurs rideaux rouges : « C'est donc ici, pensa-t-il, que va s'accomplir la régénération des hommes! » Cette idée grandiose ne laissa point que de l'émouvoir; mais son émotion fut encore plus grande lorsque M. le pasteur ayant ouvert la porte, il découvrit tout à coup une vaste salle éclairée par une foule de lumières. Il y avait déjà grand monde, on lisait les journaux; M. le notaire Creutzer faisait un cent de piquet avec M. l'avocat Swiebel; le noble baron de Pipelnaz, renversé dans un grand fauteuil, discutait gravement les affaires du pays, et le jeune substitut Papler caquetait en riant avec la belle Olympia, la demoiselle de comptoir. C'était un coup d'œil superbe, tel que maître Frantz ne se rappelait pas en avoir vu depuis maintes années; et quand, passant devant un des miroirs à cadres dorés, il se vit debout au milieu de la salle avec sa grande capote brune, sa culotte courte et son gilet à carreaux, il remercia intérieurement M. le pasteur d'avoir fait cirer ses bottes et donner un coup de brosse à son habit.

Messieurs les membres du casino avaient tourné la tête et souriaient à la vue du bonhomme; ils le prenaient pour quelque paysan de la haute Alsace égaré dans les sphères supérieures, et son air d'admiration leur faisait plaisir à voir; mais quand M. le pasteur lui présenta un siége et demanda deux chopes de bière, ils pensèrent que c'était un ministre de village, et chacun reprit son attitude.

« Quel est votre point, maître Swiebel? demanda le notaire.

—Quarante-sept.

—Cela ne vaut pas : cinquante... trois rois... trois dames... »

La belle Olympia fit aller sa sonnette, et l'on vint servir les deux chopes sur un plateau verni, orné de brillantes peintures.

On s'imagine combien Mathéus dut être émerveillé de semblables magnificences; des globes de cristal couvraient les lampes, et les chaises étaient garnies de velours tendre comme la laine des jeunes agneaux. Aussi, malgré ses convictions inébranlables, ne pouvait-il se défendre d'une espèce de timidité, naturelle à ceux qui se trouvent en présence des grands de la terre.

« Eh bien, illustre philosophe, voulez-vous que j'annonce votre discours? lui demanda le joyeux pasteur.

—Attendez, répondit maître Frantz à voix basse, tandis que ses joues vénérables se couvraient d'une rougeur subite; attendez, je n'ai pas encore préparé mon exorde.

—Diable! il serait temps de vous y prendre. Si vous le permettez, je vais lire ce journal, et quand vous serez prêt, vous n'aurez qu'à m'avertir. »

Mathéus fit un signe de tête affirmatif, et sortit de la poche de sa capote son répertoire anthropo-zoologique.

Le bonhomme ne manquait pas de prudence; bien au contraire, sa nature timide l'avait habitué, dans ses transformations successives, à dresser l'oreille, et l'on peut dire que, dans certaines circonstances, il dormait les yeux ouverts. Or, tout en parcourant son répertoire, il ne laissait pas d'observer ce qui se passait dans la salle, et même d'écouter fort attentivement ce qui se disait à droite et à gauche.

A chaque instant apparaissaient de nouvelles figures; tantôt c'était M. le percepteur des contributions, Stoffel, avec sa double chaîne d'or et ses breloques; tantôt le pharmacien Hospes, dont la voix bruyante s'entendait du vestibule; ou bien M. le garde général Seypel, brodé d'argent sur toutes les coutures.

Tous ces messieurs s'arrêtaient un instant au comptoir, disaient quelques mots charmants à la belle Olympia, qui balançait la tête et souriait avec une grâce infinie; puis ils allaient prendre leur place et demandaient un journal.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La conversation s'animait, on parlait du bal de madame la sous-préfète, on citait les personnes qui devaient en être : il y aurait grand gala pour la clôture; un pâté de Strasbourg était en route. M. le garde général souriait avec finesse; quand on lui parlait de perdreaux, de gelinottes, il ne disait ni oui ni non.

Puis arrivaient les confidences! on tirait de son gilet sa carte d'invitation : « Ah! vous en êtes, mon cher?... Charmé! —Et vous aussi? » On se félicitait.

Mais ce qui mit le comble à la satisfaction générale, ce fut d'apprendre par le noble baron de Pipelnaz l'arrivée prochaine de M. le préfet. Alors on trouva mille rapports secrets entre ce voyage et le bal de madame la sous-préfète. Sans aucun doute, M. le préfet voudrait bien y assister. Quel événement! Tous les conviés se regardaient avec une sorte d'extase. Être du même bal que M. le préfet! Souper à la même table que M. le préfet!

Ceux qui n'avaient pas encore reçu leur carte d'invitation continuaient à jouer, criant : « Trois rois! quatorze d'as! » d'une voix éclatante, sans avoir l'air de prêter l'oreille. M. le pasteur lui-même semblait fort grave, et lisait son journal avec une attention soutenue; mais ils ne pouvaient dissimuler leur déconfiture, elle se lisait clairement dans leur mine, on les plaignait sincèrement. Ils étaient bien à plaindre!

« O grand Démiourgos! pensait maître Frantz, est-il possible de s'occuper de futilités semblables, au lieu de songer à la transformation des corps et à la pérégrination des âmes? »

Dans sa pitié profonde, l'illustre philosophe aurait pris la parole tout de suite; mais il jugea convenable d'attendre que l'enthousiasme de ces gens se fût un peu calmé.

On formait alors de petites sociétés d'intimes, pour prendre le punch ou le vin chaud. Il n'était question de toutes parts que des grâces de madame la sous-préfète, de sa distinction incomparable et de ses excellents soupers. Le noble baron de Pipelnaz, maire de la ville, insistait sur la réception qu'il convenait de faire à M. le préfet. Depuis vingt ans, M. le baron le saluait à la porte de la mairie; mais, dans une circonstance aussi flatteuse, il proposait d'aller à sa rencontre en grand costume, et voulait bien se charger du petit discours de félicitation.

L'arrivée du procureur Kitzig interrompit cette conversation agréable; c'était un ancien camarade du pasteur Schweitzer à l'université de Strasbourg, et chaque soir ils faisaient ensemble leur partie de *youker*. Le beau monde riait des manières communes du procureur Kitzig, qui ne savait pas tenir son rang et causait familièrement avec le premier venu; cependant il fallait bien lui faire bonne mine : maître Kitzig occupait une haute position à Saverne; et puis, qui peut se flatter de n'avoir pas, tôt ou tard, un petit démêlé avec M. le procureur?

On souriait donc à M. le procureur, qui répondait par de petits mouvements de tête et quelques paroles insignifiantes.

« Vous êtes bien bon, Monsieur le procureur. — Vous êtes trop aimable, Monsieur le procureur.

—Ah! ah! ah! quelle comédie! murmurait le pasteur à l'oreille de Mathéus, quelle comédie! Avez-vous jamais rien vu de pareil au Graufthal? »

Mais l'illustre philosophe ne répondit pas; il venait de reconnaître dans maître Kitzig un individu de la race canine, pour laquelle les lièvres éprouvent une vénération fort singulière.

Au bout de quelques instants, M. le procureur vint rejoindre son ami Schweitzer, il lui serra la main et salua Mathéus.

« Eh bien, Karl, dit-il en s'asseyant, ferons-nous notre partie de *youker* ce soir? j'en ai grand besoin.

—Je suis prêt, Michel.

—Figure-toi, poursuivit maître Kitzig, que depuis cinq heures je ne fais qu'entendre des témoins, et Dieu sait s'il doit nous en arriver d'autres de la foire!

—De la foire de Haslach? demanda le pasteur en regardant Mathéus.

—Oui, il se passe de belles choses là-bas : deux bandits ont remué la population de fond en comble par des prédications incendiaires; ils ont attaqué les lois, la morale, la religion; ils ont même fait des miracles! C'est une affaire de cour d'assises.

—Et s'ils tombent entre les mains de la justice?

—Je ne les tiens pas quittes pour vingt ans de galères, répondit maître Kitzig en absorbant une prise de tabac avec indifférence; mais il ne s'agit pas de cela... Des cartes, une ardoise! »

Jamais Frantz Mathéus ne s'était trouvé dans une position plus terrible; il eut d'abord l'idée de se dénoncer lui-même et de soutenir la doctrine à la face des nations; mais à cette idée ses cheveux se dressèrent sur sa nuque, il regarda la porte et resta immobile.

M. le pasteur, de son côté, n'était pas trop à son aise; cependant il eut le sang-froid de dire :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je te présente M. le docteur Mathéus, du Graufthal, qui revient du Nideck.

—Ah ! fit le procureur en mêlant les cartes, monsieur vient des ruines du Nideck! alors il a dû passer par Haslach? »

Maître Frantz crut tomber à la renverse, heureusement sa langue se mit à aller pour ainsi dire d'elle-même et répondit :

« Pardon, monsieur le procureur, j'ai pris par la montagne.

—Ah ! c'est fâcheux, nous aurions pu vous demander quelques renseignements utiles, » fit maître Kitzig.

Puis il distribua les cartes et la partie commença.

Quelle position pour maître Frantz! au moment de remporter le plus magnifique triomphe oratoire et de proclamer le système, être forcé de se taire, de renier la doctrine, de se cacher comme un coupable ! Car plus il songeait à se dénoncer, plus ses instincts naturels s'y opposaient avec une force invincible; son estomac se serrait, et dans sa douleur il se disait : « O pauvre Mathéus ! pauvre Mathéus ! à quelle extrémité te vois-tu réduit ! Aller aux galères à ton âge! Pauvre Mathéus! Quelle faute a pu te mériter un si triste sort? N'as-tu pas sacrifié ton repos, tes plus chères affections pour le bonheur du genre humain? Pauvre Mathéus ! » Et son cœur pleurait, et tout gémissait en lui... et pourtant il n'avait pas la force de se dénoncer... il avait peur !

Et quand, après le premier tour, maître Kitzig, d'un air distrait, lui dit qu'il avait dû nécessairement passer par Haslach, puisque le chemin du Nideck aboutit derrière ce village, il le nia de nouveau, il le nia avec force, disant qu'il avait passé derrière le Schnéeberg, faisant la description mensongère de la route et des beautés de la nature, décrivant un immense circuit autour de Tiefenbach, et généralement de tous les endroits qu'il avait parcourus.

« Vous avez pris un chemin bien long, » remarqua le procureur; puis la partie continua sans interruption.

De temps en temps maître Kitzig faisait quelque réflexion caustique sur la difficulté des chemins de la montagne, sur les dangers de prêcher des doctrines nouvelles, et l'illustre philosophe frissonnait jusqu'à la moelle des os.

Ainsi se passa cette soirée, qui devait décider de la gloire éternelle de Frantz Mathéus, du progrès de la civilisation et du bonheur des races futures : elle se passa dans les transes les plus cruelles.

Et tandis que la joie s'animait autour du bonhomme, tandis que le noble baron de Pipelnaz s'épanouissait dans son orgueil, et que tous ces êtres vulgaires se berçaient des plus riantes espérances; lui, si bon, si juste, si bienveillant, il ne songeait qu'à la fuite, il voulait aller doter l'Amérique des trésors de sa science ! « Là, pensait-il, les doctrines sont libres; on n'a pas à craindre les procureurs et les gendarmes; chacun peut faire des miracles à son aise ! »

Minuit venait de sonner et déjà bon nombre des habitués du casino s'étaient retirés, lorsque le procureur Kitzig se leva, et, regardant l'illustre docteur :

« Assurément, mon cher monsieur, lui dit-il, vous faites erreur ; vous avez dû joindre le chemin de Saverne derrière Haslach et traverser ce village ! »

Frantz Mathéus, comme transporté d'indignation, affirma pour la troisième fois, avec serment, qu'il ne savait pas ce qu'on voulait dire et qu'il n'avait jamais passé par là !

Son émotion n'aurait pas manqué de le trahir, s'il n'avait eu la plus honnête figure du monde; mais comment supposer que ce bon papa Mathéus, docteur au Graufthal, était ce terrible réformateur, ce grand coupable, qui avait conçu l'audacieux dessein d'ébranler l'univers? Une telle idée ne pouvait entrer dans la tête de personne; aussi maître Kitzig se contenta de rire de son exaltation singulière, et lui souhaita le bonsoir.

Alors M. le pasteur et maître Frantz sortirent les derniers, et quand ils furent dans la rue, le bonhomme, comprenant sa faiblesse, se mit à pleurer. M. le pasteur avait beau le consoler par des paroles bienveillantes, il ne pouvait se pardonner à lui-même, et si son hôte ne l'eût soutenu, il n'aurait pu faire un pas, tant les sanglots l'étouffaient et agitaient tous ses membres.

XIX

Lorsque Frantz Mathéus et le pasteur arrivèrent à la maison, tout le monde était endormi. M. le pasteur, laissant Mathéus sur le seuil de la grande salle, entra seul dans la cuisine et revint au bout de quelques minutes avec de la lumière.

Un calme étrange avait remplacé l'agitation du bonhomme; il suivit machinalement son hôte, qui le conduisit au premier étage, dans une petite chambre à coucher donnant sur le jardin du presbytère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La cime des arbres s'agitait doucement aux fenêtres, les draps du lit étaient d'une blancheur merveilleuse, et les vieux meubles de chêne semblaient vous annoncer la bienvenue d'un air de familiarité naïve.

Mais l'illustre philosophe, dans sa douleur, ne remarquait point ces détails et s'assit en exhalant un profond soupir.

« Allons, mon cher monsieur, lui dit le pasteur, oubliez les petits désagréments de la carrière philosophique, faites un bon somme, et demain vous serez frais et dispos comme si vous aviez remporté la plus magnifique victoire. »

Puis il serra la main de maître Frantz, déposa la chandelle sur la table et descendit tranquillement se reposer de ses fatigues.

Quand les pas du pasteur eurent cessé de se faire entendre, et que le silence de la nuit régna dans toute la maison, Mathéus, les deux coudes sur la table et la tête entre les mains, se prit à regarder brûler la chandelle avec un accablement indicible; il ne songeait à rien, et cependant il était triste... triste comme si le grand Démiourgos l'eût abandonné.

Vers une heure il entendit un enfant qui pleurait dans la maison voisine, et la mère qui cherchait à le consoler par de tendres paroles; cette voix d'enfant, si faible et si douce, et cette voix de mère plus douce encore, remuèrent le cœur du bonhomme; une larme mouilla ses yeux! Puis, l'enfant s'étant apaisé, le silence redevint plus grand, et maître Frantz, accablé de fatigue, finit par s'endormir le front sur la table.

Lorsqu'il s'éveilla, le jour commençait à grisonner les vitres, et la chandelle montait en flamme rouge du fond du chandelier. Alors tous les événements de la nuit se retracèrent à sa mémoire. Il se leva et ouvrit une fenêtre.

Déjà les oiseaux gazouillaient dans le jardin; quelques ouvriers, la pioche sur l'épaule, passaient en causant le long de la grille, et leurs voix, à cette heure matinale, s'entendaient d'un bout de la rue à l'autre. Les fraîches laitières de la montagne, leur grande cruche d'étain sous le bras, se reposaient autour des bornes voisines, et les servantes en petites jupes, et les bras nus, venaient une à une acheter le lait du ménage. Toutes ces bonnes gens avaient un air de santé qui faisait plaisir à voir. Les servantes s'arrêtaient à jaser entre elles de baptêmes, de mariages, du départ des conscrits, de ceci, de cela.

Puis tout à coup l'une d'elles s'écriait :

« Ah! mon Dieu! mon feu qui brûle depuis une demi-heure! mon pain qui roussit... et moi qui reste là! Bonjour, mademoiselle Charlotte!...

—Bonjour, mademoiselle Christine. »

Et les voilà qui se dispersent et qui courent, regrettant de n'en avoir pas assez dit et se promettant bien de recommencer le lendemain.

Les marchands ouvraient aussi leurs boutiques et suspendaient leurs étalages aux crochets de la porte.

A chaque instant c'était du nouveau; puis l'air de la montagne vous arrivait si vif, si pur, que la poitrine se dilatait de bonheur et respirait en quelque sorte d'elle-même.

Maître Frantz, ranimé par ce joyeux spectacle, commençait à voir les choses d'un point de vue plus agréable; il s'étonnait même de ses craintes chimériques, car enfin personne ne pouvait l'empêcher d'enseigner une doctrine fondée sur la plus haute morale, sur la plus saine logique. Peu s'en fallut qu'il ne prît alors la résolution sérieuse de se dénoncer à M. le procureur, afin de confondre les envieux; mais sa prudence lui fit entrevoir qu'on pourrait bien l'enfermer d'abord, sauf à juger la doctrine plus tard, et cette réflexion judicieuse refroidit son enthousiasme : « Frantz, se dit-il, tu es possédé d'une ardeur philosophique trop grande. Sans doute il serait beau de souffrir la persécution et le martyre pour l'immuable vérité, ce serait même très-beau; mais à quoi cela servirait-il? Si l'on te mettait en prison, qui enseignerait l'anthropo-zoologie au genre humain? Ce ne serait pas Coucou Peter, homme de peu de foi et naturellement enclin aux jouissances de la chair. Il vaut mieux t'en aller... c'est la sagesse qui l'ordonne! Surtout, Frantz, défie-toi de ton audace extraordinaire : le vrai courage consiste à dompter ses passions! »

Quand l'illustre philosophe se fut ainsi moralisé lui-même, il résolut de partir pour Strasbourg sans perdre une minute. En conséquence il mit son large feutre et descendit à tâtons dans le corridor. Mais comme il passait devant une petite chambre sous l'escalier et qu'il hésitait, ne sachant s'il devait prendre à droite ou à gauche, la voix de son disciple cria de l'intérieur :

« Qui est là?

—C'est moi, mon ami.

—Ah! c'est vous, monsieur le docteur. »

En même temps Mathéus entendit quelqu'un sauter du lit, et Coucou Peter en chemise apparut sur le seuil.

« Comment, diable! vous êtes déjà debout de si grand matin! fit le joyeux ménétrier.

—Ah! ce n'est pas sans cause, mon garçon.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tu sauras que j'ai appris hier, au casino, que nous sommes poursuivis.

—Poursuivis! s'écria Coucou Peter en renversant son bonnet de coton sur sa nuque, et par qui?

—Par les gendarmes.

—Et pourquoi?

—Pour avoir prêché la doctrine!

—La doctrine! Ah! les gueux! Voyez-vous, ils veulent garder leurs places, tandis que si nous étions les maîtres, c'est nous qui serions les rabbins.

—Oui, mon garçon. On nous menace des galères! »

Coucou Peter ouvrit de grands yeux et resta bouche béante.

En même temps une voix lui cria du fond de la chambre :

« Sauve-toi, Peter! au nom du ciel, sauve-toi!

—Sois tranquille, Grédel, sois tranquille, dit le ménétrier. Pauvre petite femme, comme elle m'aime? Nous allons décamper tout de suite... Dieu de Dieu, les galères! Ah! les gredins... Où allons-nous, maître Frantz?

—A Strasbourg.

—Oui, allons à Strasbourg. Grédel, lève-toi pour nous préparer un bon déjeuner. Maître Frantz, rentrez chez vous; dans cinq minutes je suis prêt. »

L'illustre philosophe rentra dans sa chambre, et bientôt Coucou Peter arrivait en attachant ses bretelles :

« Maître Frantz, dit-il, ma femme est déjà dans la cuisine; je vais seller Bruno, et avant une heure nous serons en route. »

Cependant Mathéus le retint encore quelques minutes, pour lui faire part de ce qui s'était passé la veille. Coucou Peter apprit avec plaisir qu'on les cherchait du côté de Haslach.

« C'est bon, dit-il, c'est bon, rien ne nous presse; nous pouvons déjeuner tranquillement. »

Puis ils descendirent ensemble à la cuisine, et trouvèrent Grédel en train de mettre des côtelettes sur le gril et d'arranger la cafetière.

Malgré ses inquiétudes, l'illustre philosophe fut charmé de cette petite scène matinale. L'activité de Grédel, allant, venant, arrangeant le feu, retournant les côtelettes, lui rappelait sa bonne vieille Martha, qui, sans doute, à la même heure, prenait des soins semblables. Il s'assit tout rêveur en face de l'âtre, et Coucou Peter courut donner un picotin à Bruno.

Le jour répandait alors ses teintes bleuâtres dans la cuisine, le feu pétillait, des milliers d'étincelles couraient sur la plaque noire du foyer, et maître Frantz contemplait cela d'un air grave en songeant au Graufthal.

Au bout d'un quart d'heure, Coucou Peter revint dire que Bruno mangeait son picotin d'avoine avec une satisfaction visible. Puis, se tournant vers sa femme :

« Grédel, donne-moi ton meilleur couteau, j'en ai besoin.

—Pourquoi faire? lui demanda-t-elle?

—Tu verras, tu verras tout à l'heure. »

Dès qu'il eut reçu le couteau, le gaillard se dressa sur l'âtre, saisit dans la cheminée une andouille grosse comme le bras et la coupa en deux; il fit de même d'un jambon et parut fort satisfait de sa besogne.

« Maître Frantz, dit-il, si nous sommes forcés de courir les bois, nous ne mangerons pas des glands comme les amis de saint Antoine.

—Ah! ce n'est pas toi, mauvais gueux, qui mourras jamais de faim, lui dit sa femme; tu mettrais plutôt ta culotte en gage!

—Que tu me connais bien, Grédel, que tu me connais bien! » s'écria le joyeux ménétrier en l'embrassant avec amour.

Il sortit alors pour mettre ses provisions dans le hâvre-sac, et Grédel se prit à dire :

« Est-ce bien vrai, monsieur le docteur, que vous voulez le nommer grand rabbin de la pérégrination des âmes? Voyez-vous, il m'en a tant conté... tant conté... que je ne peux plus le croire.

—Oui, mon enfant, c'est vrai, dit le bonhomme; votre mari, malgré son humeur joyeuse et sa légèreté naturelle, est un bon cœur; je l'aime... il me succèdera dans le gouvernement des âmes.

—Ah! fit-elle, je sais bien que c'est un bon garçon et un brave homme aussi; mais il est si léger, il m'a donné tant de chagrin, ce gueux-là! Eh bien! je ne peux pas m'empêcher de l'aimer tout de même; il a son bon côté, pourvu qu'on sache le prendre.

—C'est bien, mon enfant, c'est bien, dit Mathéus touché de l'air naïf de Grédel; Coucou Peter vous fera beaucoup d'honneur; on parlera de lui jusque dans les siècles des siècles. »

Grédel, toute fière de ces paroles, courut mettre la nappe dans la grande salle, et Coucou Peter étant rentré de nouveau, on fit un excellent déjeuner de tartines au beurre, de café et de côtelettes; si bien que M. le pasteur, entendant le bruit des verres, ne tarda point à paraître en simple culotte, et, voyant ses convives attablés, il partit d'un grand éclat de rire :

« A la bonne heure, dit-il, à la bonne heure! je vois avec plaisir que vous êtes tout consolé. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On aurait dit deux œufs de Pâques. (Page 55.)

Maître Frantz lui fit aussitôt connaître son prochain départ.

« Eh bien ! mon cher monsieur, lui dit le pasteur en s'asseyant, malgré la joie que j'aurais eue de vous garder plus longtemps, je dois approuver votre prudence. Kitzig finirait par vous découvrir ici, et toute l'affection qu'il me porte ne pourrait vous sauver d'une vilaine affaire. Sur ce, buvons un coup. Grédel, voici la clef de la petite cave; tu prendras une bouteille de wolxheim.

—Oui, monsieur le pasteur. »

Alors on but et l'on mangea de fort bon appétit.

Maître Frantz était triste de quitter de si braves gens; mais, vers huit heures, il fallut bien se séparer. Le bonhomme embrassa le pasteur; Coucou Peter embrassa sa femme, qui versa bien des larmes sur ce mauvais sujet; on les reconduisit jusque dans la cour où les attendait Bruno, et Mathéus était en selle, que le pasteur Schweitzer lui serrait encore la main avec expression, et que la petite Grédel ne pouvait se détacher du cou de Coucou Peter.

Ils partirent enfin, au milieu des bénédictions et des bons souhaits de toute la famille.

XX

Maître Frantz et son disciple eurent bientôt traversé la ville. Les petites maisons, éparses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était un coup d'œil superbe. (Page 59.)

aux flancs de la côte, se succédaient rapidement l'une à l'autre avec leurs granges, leurs étables, leur escalier de bois où pend la lessive, leurs enfants joufflus qui vous demandent l'aumône, et leurs vieilles femmes curieuses qui se penchent aux lucarnes en branlant la tête.

Au bout d'un quart d'heure ils étaient dans la campagne, respirant le grand air, galopant entre deux files de noyers à perte de vue, écoutant le chant des oiseaux, et rêvant encore à ce digne pasteur Schweitzer, qui les avait si bien reçus, à cette tendre petite Grédel, qui pleurait de si bon cœur en les voyant partir.

Quand les toits enfumés de Saverne et la vieille tour carrée de l'église eurent disparu derrière la montagne, Coucou Peter sortit enfin de cette rêverie profonde; il toussa deux ou trois fois, puis, élevant la voix, il chanta d'un air grave l'antique ballade du comte de Géroldsek : *le nain jaune en faction* sur la plus haute tourelle, et la délivrance de la belle Itha, retenue captive au Haut-Barr. La voix de Coucou Peter avait quelque chose de mélancolique, car il songeait à sa petite Grédel. Bruno relevait le pas en cadence, et Mathéus, écoutant ce vieux langage, se rappelait confusément de vagues souvenirs.

Au dernier couplet, Coucou Peter reprit haleine et s'écria :

« Quelle joyeuse vie menaient ces comtes de Géroldsek ! Parcourir la montagne, enlever les filles, battre les maris, boire, chanter, festoyer du matin au soir... Dieu de Dieu !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelle existence! le roi n'était pas digne d'être leur cousin!

—Sans doute, sans doute, c'étaient de hauts et puissants seigneurs que ces comtes de Géroldsek, dit Mathéus; leur empire s'étendait du comté de Barr jusqu'au Sungau, et du Mundat inférieur jusqu'au Bassigny en Champagne; les plus riches joyaux, les plus belles armes, les plus magnifiques tentures paraient leurs somptueux châteaux d'Alsace et de Lorraine, les vins les plus exquis remplissaient leurs celliers, de nombreux cavaliers chevauchaient sous leurs bannières, dans leurs cours se pressaient force gentilshommes et valets à leurs gages, quelques moines aussi qu'ils tenaient en grande estime. Malheureusement, au lieu de pratiquer les vertus anthropo-zoologiques, ces nobles personnages détroussaient les voyageurs sur la grande route, et l'Être des êtres, lassé de leurs rapines, les a fait redescendre au rang des animaux!

—Ah! s'écria Coucou Peter en riant, il me semble avoir été un de ces bons moines dont vous parliez tout à l'heure... Oui, ça m est tout à fait naturel d'avoir été un de ces bons moines. Il faudra pourtant que je m'en assure quand je passerai au Géroldsek.

—Et comment t'y prendras-tu?

—Je monterai au château, et si j'ai été un de ces bons moines, je retrouverai tout de suite le chemin de la cave. »

Mathéus, tout en déplorant les tendances sensuelles de son disciple, rit intérieurement de sa joyeuse humeur. « On ne peut être parfait, se disait-il; ce pauvre Coucou Peter ne songe qu'à satisfaire ses appétits physiques, mais il est si bon garçon, que le grand Démiourgos ne saurait lui en vouloir. Je crois qu'il rirait lui-même de ses idées de moine et de son épreuve de la cave de Géroldsek! » Et l'illustre philosophe hochait la tête comme pour dire : « Il ne changera jamais! il ne changera jamais! »

Tout en causant de la sorte, ils cheminaient tranquillement le long des noyers. Depuis une heure ils avaient pris l'autre côté de la route, pour recevoir l'ombre des arbres, car le soleil était haut et la chaleur accablante. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on ne découvrait dans cette immense plaine d'Alsace que l'ondulation des seigles, des blés, des avoines; les tièdes bouffées de la brise vous apportaient le parfum des foins coupés. Mais on regardait malgré soi du côté de la Mossig, sous l'ombre épaisse des vieux saules qui trempaient leur longue chevelure dans l'eau, et l'on rêvait au bonheur de se baigner dans ces ondes vives et limpides.

Vers midi, Frantz Mathéus et son disciple s'arrêtèrent près d'une source entourée d'aulnes, non loin de la route; ils dessellèrent Bruno. Coucou Peter mit rafraîchir dans la source sa gourde de wolxheim; il sortit les provisions du hâvre-sac et s'étendit près de son illustre maître, entre deux sillons d'avoine, qui les dérobaient complétement à l'ardeur du jour.

C'est une sensation délicieuse, après les fatigues et la poussière du chemin, de se reposer à l'ombre, d'entendre l'eau sourdre dans l'herbe, de voir des milliers d'insectes passer au-dessus de votre tête en joyeuses caravanes, et de sentir les grands épis jaunes comme de l'or frissonner autour de vous!

Bruno broutait sur le bord du talus; Coucou Peter levait le coude avec une satisfaction indicible, il faisait claquer sa langue, et présentait de temps en temps la gourde à Mathéus; mais ce n'était que pour la forme, car l'illustre philosophe préférait l'eau de source au meilleur vin, surtout par une chaleur semblable. Enfin le joyeux ménétrier finit son repas, il referma son couteau de poche et s'écria d'un air satisfait :

« Maître Frantz, tout va bien; il est clair que le grand Démiourgos nous protége... c'est clair comme le jour. Nous voilà bien loin de Saverne, et si ce gueux de procureur nous rattrape, je veux être pendu tout de suite. Maintenant, buvez un coup et remettons-nous en route, car si nous arrivons trop tard, les portes de la ville seront fermées. »

Ce disant, il rechargea son hâvre-sac, présenta la bride à Mathéus, et l'illustre philosophe ayant enfourché Bruno, on repartit plein de courage et de confiance.

La grande chaleur était passée, l'ombre des coteaux voisins commençait à s'étendre sur la route, et la brise du Rhin rafraîchissait l'air.

Cependant, à chaque village, Coucou Peter se rappelait qu'il lui restait six francs sur les trente que lui avait donnés dame Thérèse, et faisait un tour au bouchon le plus proche. Partout il rencontrait des connaissances et trouvait un prétexte d'offrir ou d'accepter bouteille; mais il avait beau prier son maître d'entrer, celui-ci, prévoyant que de ce train ils n'arriveraient jamais, restait à cheval devant la porte, au milieu d'un cercle de paysans qui venaient le contempler. Tout au plus acceptait-il un verre par la fenêtre, pour trinquer avec les nombreux amis de son disciple. Enfin, vers le soir, ils aperçurent l'antique cité de Strasbourg. Une plus grande animation se manifestait déjà sur leur passage; à chaque instant ils rencontraient des voitures, des rouliers en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

traînant leurs chevaux par la bride, des douaniers armés de leur tige de fer sondant les ballots, des diligences chargées de conscrits. Une foule de lumières apparaissaient à l'horizon et se doublaient dans les ondes noires de l'Ill. Mais quand ils eurent franchi le pont, le corps de garde tumultueux, les détours de l'avancée; quand ils eurent pénétré dans la ville et que les vieilles maisons avec leurs façades décrépites, leurs mille fenêtres miroitant au reflet des réverbères, leurs magasins de soieries, de confiserie, de librairie, illuminés comme des lanternes magiques; leurs portes cochères encombrées de marchandises, leurs ruelles tortueuses fuyant dans les ténèbres; quand tout cela s'offrit à leurs regards, alors, que de souvenirs lointains, que de pensées attendrissantes revinrent à la mémoire du bon docteur! C'est là qu'il avait passé les plus belles années de sa jeunesse : voici la brasserie du *Héron*, où chaque soir, en sortant de l'amphithéâtre, il venait fumer sa pipe et prendre sa chope de bière en compagnie de Ludwig, de Conrad, de Bastian et de tant d'autres joyeux camarades! C'est là que le *seignor* pérorait gravement au milieu des *Burchen* ses sujets; que les jolies servantes couraient autour d'eux en riant avec l'un, répondant au clin d'œil de l'autre, et s'écriant aux ordres de leur maîtresse : « Oui, madame, tout de suite! » Oh! les beaux jours, que vous êtes loin déjà! Qu'êtes-vous devenus, Conrad, Wilhelm, Ludwig, intrépides buveurs?... qu'êtes-vous devenus depuis quarante ans? Et vous, Gretchen, Rosa, Charlotte, qu'êtes-vous devenues? vous si fraîches, si gracieuses, si légères, vous qui agaciez le petit Frantz, toujours si grave au coin de la table, fumant avec calme, buvant à petites gorgées, les yeux au plafond et rêvant déjà peut-être ses sublimes découvertes anthropo-zoologiques. Qu'êtes-vous devenues, jeunesse, grâce, beauté, insouciance de la vie, espérance sans bornes? Ah! vous êtes loin... bien loin! Pauvre Mathéus, tu te fais vieux, tes tempes grisonnent, il n'y a plus que ton système qui te soutienne!

Ainsi rêvait le bonhomme... et son cœur battait avec force; et la foule, les voitures, les magasins, les édifices se succédaient autour de lui, sans pouvoir le distraire de ses souvenirs.

Parfois cependant l'aspect des lieux le tirait de ses mélancoliques rêveries : ici, près de la douane, sous les toits de cette haute maison qui se mire dans l'Ill et regarde passer les bateaux, était sa mansarde; sa petite table de sapin tachée d'encre, son lit entouré de rideaux bleus au fond de l'alcôve... et lui, Frantz Mathéus, jeune, les deux coudes sur l'antique in-folio déployé tout au large près de la chandelle solitaire, étudiait les principes du sage Paracelse, qui place l'âme dans l'estomac; — de l'illustre Bordeu, qui la disperse dans tous les organes; du profond La Caze, qui la fixe au centre tendineux du diaphragme; — du judicieux Ernest Platner, qui la fait pomper dans l'atmosphère par les poumons; — du sublime Descartes, qui l'enferme dans la glande pinéale; — de tous les grands maîtres de la pensée humaine! Oui, il revoyait tout cela et souriait d'un sourire naïf, car, depuis, que de connaissances précieuses, que de savantes découvertes s'étaient amoncelées dans son esprit!

« Ah! se disait-il, si le corps s'épuise et s'affaiblit, l'intelligence se développe chaque jour : éternelle jeunesse de l'âme, qui ne saurait vieillir et se complète dans ses transformations successives! »

Plus loin encore, c'était la demeure de Louise, de la bonne, de l'innocente Louise qui filait d'un air pudique, tandis que lui, Mathéus, assis à ses genoux sur un tabouret, la regardait des heures entières et murmurait : « Louise, est-ce que vous m'aimez bien? » et elle qui répondait : « Vous savez bien, Frantz, que je vous aime! »

Oh! les doux souvenirs! faut-il que tout cela ne soit plus qu'un rêve!

Le bonhomme se laissait aller au charme de ces pensées lointaines; il croyait entendre encore le rouet de Louise bourdonner dans le silence, quand la voix de Coucou Peter vint dissiper ces illusions charmantes.

« Maître Frantz, dit-il, où allons-nous?

—Nous allons où le devoir nous appelle, répondit Mathéus.

—Oui, mais dans quel endroit?

—Dans l'endroit le plus propre à la propagation de la doctrine. »

Ils se trouvaient alors au coin de la rue des Arcades et firent halte sous un réverbère.

« Est-ce que vous avez faim, maître Frantz? demanda Coucou Peter.

—Un peu, mon ami.

—C'est comme moi, dit le disciple en se grattant l'oreille; le grand Démiourgos devrait bien nous envoyer à souper. »

Mathéus observa Coucou Peter; il n'avait pas l'air de plaisanter, ce qui le rendit lui-même fort sérieux.

Pendant plus d'un quart d'heure, ils regardèrent passer le monde sous les arcades, les marchands crier leurs marchandises, les jolies filles s'arrêter devant les étalages, les étudiants faire résonner leurs éperons sur le trottoir et siffler leur cravache, les graves professeurs traverser la foule, un paquet de livres sous le bras.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin Coucou Peter reprit :

« Je crois, maître Frantz, que l'Être des êtres ne pense pas à nous en ce moment. Ma foi, nous ne ferions pas mal d'aller gagner quelques sous dans les brasseries, au lieu d'attendre qu'il nous apporte à souper; si vous saviez chanter, je vous dirais d'entrer avec moi; mais comme ça, j'irai seul et vous m'attendrez à la porte. »

Cette proposition parut bien humiliante à Mathéus; mais, ne sachant que répondre, il se résigna et suivit son disciple, qui remontait la Grande-Rue et sortait son violon de sa gibecière.

On ne pouvait rien voir de plus triste que le bon docteur, allant de brasserie en brasserie et regardant par la fenêtre son disciple danser tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, pour faire vivre la doctrine. Il avait beau se représenter sa haute mission, et se dire que l'Être des êtres voulait éprouver son courage avant de l'élever au faîte de la gloire; il avait beau mépriser ces riches magasins, ces magnifiques étalages et tout cet éclat du luxe et de l'opulence, et s'écrier : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Votre orgueil n'est que poussière, ô grands de la terre! vous passerez comme des ombres et serez comme si vous n'aviez jamais été : » toutes ces vérités sublimes ne servaient pas à grand'chose; et, pour comble de tristesse, Bruno voulait entrer dans toutes les auberges.

Ils s'arrêtèrent devant plus de vingt tavernes, et, vers neuf heures, Coucou Peter n'avait encore que cinq sous en poche.

« Monsieur le docteur, dit-il, ça va mal; voici trois sous, si vous voulez prendre une chope; moi je vais acheter un petit pain, car mon estomac se creuse de plus en plus.

—Merci, Coucou Peter, merci! dit le bonhomme fort triste, je n'ai pas soif; mais écoute-moi : je me rappelle maintenant que Georges Müller, le maître d'hôtel du *Héron*, m'a fait promettre de ne jamais descendre que chez lui; c'était le dernier jour de notre *Fuchscommerce*, nos études venaient de finir; Georges Müller, voyant que mes camarades et moi nous avions acquitté toutes nos dettes, nous serra la main et nous offrit son hôtel, si par hasard l'un de nous revenait à Strasbourg. Cette promesse, je me la rappelle comme d'aujourd'hui; il est de mon devoir de tenir parole.

—Et combien y a-t-il de cela? demanda Coucou Peter, dont la figure se ranimait d'espérance.

—Il y a trente-cinq ans, répondit Mathéus avec simplicité.

—Trente-cinq ans! s'écria Coucou Peter, et vous croyez que Georges Müller est toujours là?

—Sans doute, j'ai remarqué son enseigne en passant; rien n'est changé.

—Eh bien! allons au *Héron*, fit le disciple d'un air abattu; s'il n'y a rien à gagner, au moins il n'y aura rien à perdre;—que le grand Démiourgos nous soit en aide! »

XXI

Neuf heures sonnaient à la cathédrale, lorsque Frantz Mathéus et son disciple s'arrêtèrent devant la brasserie du *Héron*

La grande cour, ombragée de tilleuls, était pleine de monde; une troupe de zigeiners accompagnait le tumulte de sa musique sauvage; Kasper Müller, le brasseur, en manches de chemise, allait d'une table à l'autre, échangeant des poignées de main et de joyeux propos avec les buveurs, et toutes ces figures graves, comiques, perdues dans l'ombre ou vaguement éclairées par les lumières tremblotantes, offraient un spectacle vraiment étrange.

Cependant l'illustre philosophe, au lieu de se livrer à ses réflexions habituelles sur l'affinité des races, considérait tout cela d'un œil terne. On eût dit, à le voir le cou tendu et les jambes pendantes, qu'il désespérait du triomphe de la doctrine et de l'avenir des générations.

« Allons, maître Frantz, lui dit Coucou Peter, du courage! entrez chez votre ami Georges Müller; il sera bien forcé de vous reconnaître, que diable! alors, vive la joie! Pourvu que nous trouvions à nous loger ce soir, demain nous convertirons le monde. »

Mathéus obéit machinalement; il mit pied à terre, boutonna sa grande capote brune et s'avança d'un pas tremblant dans la grande cour, promenant ses regards incertains sur tous les groupes et ne sachant à qui s'adresser.

Bientôt Kasper Müller l'aperçut errant sous les tilleuls comme une âme en peine; cette bonne figure, empreinte de tristesse, l'intéressa vivement; il vint à sa rencontre et lui demanda ce qu'il désirait.

« Monsieur, répondit Mathéus avec un grand salut, auriez-vous la bonté de me dire où se trouve Georges Müller?

—Georges Muller? il est mort depuis quinze ans!

—Mon Dieu! est-il possible d'être plus mal-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

heureux que moi? » fit le bonhomme d'une voix étouffée.

Il salua de nouveau et se dirigea vers la porte; mais le brasseur, ému de cette exclamation douloureuse, le retint, et, le prenant à part, lui dit avec bonté :

« Pardon, mon cher monsieur; vous me paraissez dans un pressant besoin, ne pourrais-je vous rendre le service que vous attendiez de Georges Müller?

—C'est vrai, dit Mathéus, dont les yeux s'emplirent de larmes, je suis dans un pressant besoin; je venais demander asile pour cette nuit à Georges Müller, l'une de mes plus anciennes et de mes plus chères connaissances. Quoique je ne l'eusse pas revu depuis trente-cinq ans, époque où je terminai mes études, son cœur n'avait pas changé, j'en suis sûr... il m'aurait bien accueilli!

—Je n'en doute pas, je n'en doute pas, répondit le brasseur, et moi, qui suis son fils, je ne vous refuserai pas non plus, croyez-le bien.

—Vous, le fils de Georges Müller! s'écria Mathéus; vous seriez le petit Kasper que j'ai tant de fois bercé sur mes genoux! Ah! mon cher enfant, que je suis donc heureux de vous voir! je ne vous aurais pas reconnu avec ces gros favoris et cette large figure vermeille! »

Kasper Müller ne put s'empêcher de sourire de l'accent naïf du docteur; mais, voyant la foule des buveurs se presser autour d'eux, il l'emmena dans la grande salle, alors déserte, pour s'informer plus exactement de ses affaires. Là, maître Frantz lui fit connaître sans détour par quelles circonstances il avait quitté le Graufthal. Il lui raconta les vicissitudes sans nombre de ses pérégrinations anthropozoologiques, et Kasper Müller, lui posant les mains sur les épaules avec familiarité, s'écria :

« Vous êtes un brave et digne homme! Votre nom ne figure-t-il pas sur mon acte de naissance?

—Sans doute, répondit l'illustre docteur, maître Georges m'avait pris pour témoin...

—Hé! qu'est-il besoin d'autres explications? interrompit le brasseur; vous resterez chez moi ce soir, c'est convenu; je vais faire conduire votre cheval à l'écurie et vous envoyer votre disciple. »

A ces mots, il quitta Mathéus pour aller donner ses ordres.

Coucou Peter avait à peine rejoint l'illustre docteur dans la grande salle, que Charlotte, l'une des servantes de l'auberge, vint les prévenir que tout était prêt.

Malgré cette agréable nouvelle, Frantz Mathéus ne pouvait se défendre d'une profonde mélancolie; il lui semblait que le grand Démiourgos, au lieu de le laisser recourir à Georges Müller, aurait dû le pourvoir lui-même de toutes les choses nécessaires à l'existence philosophique, d'autant plus que c'était pour sa gloire qu'il avait quitté le Graufthal sans emporter un centime.

Mais Coucou Peter, tout surpris de trouver un bon gîte au moment de coucher à la belle étoile, s'étonnait de tout : de la grandeur de l'hôtel, de l'escalier garni d'une belle rampe à pommeau de cuivre, du nombre des appartements; et quand mademoiselle Charlotte leur ouvrit une jolie chambre, et qu'il aperçut la table ronde où fumaient déjà la soupière et la moitié d'une dinde farcie, alors sa reconnaissance éclata en actions de grâces :

« O grand Être, s'écria-t-il, Être des êtres! c'est maintenant que se manifestent ta puissance sans bornes et ta sagesse infinie! Dieu de Dieu! quel festin pour de pauvres diables de philosophes, qui s'attendaient à dormir dans la rue! »

Il dit ces mots d'une voix si expressive, que mademoiselle Charlotte le prit aussitôt en affection; mais l'illustre docteur ne répondit pas, car il était vraiment abattu et faisait les plus tristes réflexions sur la carrière philosophique.

En songeant que le plus grand philosophe des temps modernes, le successeur de Pythagore, de Philolaüs et de tous les sages de l'Inde et de l'Égypte, que l'illustre Frantz Mathéus, du Graufthal, au lieu d'être reçu par les populations avec l'enthousiasme convenable, d'être porté en triomphe et de trouver son chemin couvert de palmes, avait couru le risque de coucher dans la rue et de périr de faim, il devenait tout mélancolique, et tout en mangeant, il récapitulait avec amertume les événements de son voyage : — les coups de bâtons d'Oberbronn, l'attentat de Jacob Fischer contre Bruno, la menace des galères du procureur de Saverne, et la proposition de Coucou Peter d'aller chanter dans les brasseries. Cette dernière circonstance surtout le navrait jusqu'au fond de l'âme, et par instants de grosses larmes remplissaient ses yeux, car il se voyait lui-même, comme Bélisaire, tendant la main au coin d'une borne.

Coucou Peter ne fit pas d'abord attention à sa mine désolée; mais vers la fin du repas il s'en aperçut et s'écria en déposant son verre :

« A quoi diable pensez-vous, maître Frantz? Je ne vous ai jamais vu cette figure.

—Je pense, répondit le bonhomme, que le genre humain est indigne de connaître les sublimes vérités anthropo-zoologiques. Je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pense que les peuples sont frappés d'un aveuglement funeste, et je dirai même légitime; car s'ils sont aveugles, c'est par leur propre faute! En vain nous avons essayé de faire entendre à leurs oreilles la voix de la justice. En vain nous avons essayé l'éloquence et la persuasion pour attendrir les cœurs. En vain nous avons fait le sacrifice de nos plus chères affections, nous avons quitté le toit de nos pères, nos amis, nos... »

Mais il ne put achever; son cœur, se gonflant de plus en plus par l'énumération de ces calamités, finit par étouffer sa voix, et s'affaissant au bord de la table, il fondit en larmes.

En ce moment Kasper Müller, qui venait de fermer sa brasserie, car il était onze heures, entra dans la chambre, tenant une bouteille de vieux wolxheim de chaque main. Il fut frappé de cette désolation.

« Mon Dieu! s'écria-t-il, debout sur le seuil, que se passe-t-il donc? moi qui venais trinquer avec un vieil ami de mon père, je trouve tout le monde consterné! »

Coucou Peter lui fit place et lui raconta ce qui venait de se passer.

« Comment! ce n'est que cela? dit Kasper Müller, êtes-vous donc arrivé à votre âge sans connaître les hommes, mon cher monsieur? Ah! s'il me fallait pleurer sur tous les coquins auxquels j'ai rendu service et qui m'ont payé d'ingratitude, j'en aurais pour six mois! Allons... allons, remettez-vous, que diable! vous êtes au milieu de bons et sincères amis, ce n'est pas le moment de répandre des larmes. Voyons... buvez un coup: ce vieux wolxheim vous rendra courage! »

En parlant ainsi, il emplissait les verres et portait la santé de l'illustre philosophe.

Mais Frantz Mathéus était trop affecté pour se laisser consoler aussi vite: malgré l'excellence du vieux wolxheim, malgré les bonnes paroles de son hôte et les encouragements de Coucou Peter, une vague tristesse restait toujours au fond de son âme. Ce ne fut que plus tard, lorsque Kasper Müller le mit sur le chapitre du bon vieux temps, qu'il parut se ranimer. Avec quel charme le bon vieillard retraça les physionomies d'autrefois, la simplicité des mœurs, l'affectueuse cordialité des anciens habitants de Strasbourg, la vie naïve et patriarcale de la famille! On voyait que toutes ses affections, toute son âme, tout son cœur se réfugiaient dans ce passé lointain.

Coucou Peter, le coude sur la table, fumait gravement sa pipe, Kasper Müller souriait aux récits du bonhomme, et Charlotte, assise derrière le fourneau, dormait malgré elle; sa tête s'inclinait lentement... lentement... puis se relevait par intervalles.

Il était bien une heure lorsque Kasper Müller prit congé de son hôte; alors mademoiselle Charlotte, à moitié endormie, conduisit Coucou Peter dans une chambre voisine et put enfin se reposer de ses fatigues.

Maître Frantz, resté seul, souleva le rideau de la fenêtre, et, pendant quelques minutes, il contempla les rues désertes et silencieuses de la ville, les réverbères près de s'éteindre, la lune répandant sa pâle lumière sur les cheminées... et je ne sais quel sentiment d'abandon et de tristesse s'empara de son âme: il lui semblait être seul au monde!

Enfin il se coucha en murmurant une prière, et, s'étant endormi, la belle vallée du Graufthal lui fut rendue: il entendait le vague frisson du feuillage, et le merle noir chanter sous les sombres colonnades des sapins.

C'était un beau rêve!

XXII

Les cris des marchands de légumes éveillèrent Frantz Mathéus de grand matin. Déjà les brouillards du Rhin couvraient la ville, de lourdes voitures ébranlaient le pavé.

Quelle différence avec son petit hameau du Graufthal, si calme, si paisible dans sa vallée de sapins! A peine le vague murmure du feuillage, le gazouillement des oiseaux, les causeries joyeuses des commères sur le seuil de leurs maisonnettes troublaient-ils son repos matinal! Comme les moindres soupirs, le plus léger bruit s'entendaient bien là-bas au milieu du silence! Qu'il était doux de rêver au grand Démiourgos, en attendant que la bonne vieille Martha vint vous apporter vos pantoufles!

Longtemps l'illustre philosophe, le coude sur l'oreiller, se représenta ce bonheur domestique, ces paysages si calmes de la montagne, les petits sentiers fuyant sous les bruyères, le doux murmure de la Zinsel dans son lit sablonneux; puis le pêcheur remontant le cours de la rivière, sa grande perche et son large filet sur l'épaule; le braconnier trempé de rosée, rentrant au petit jour, sa carabine sous le bras; le bûcheron dans sa hutte fumeuse, sa hachette à la ceinture. Jean Claude Wachtmann lui-même, avec son petit tricorne et son grand nez, lui paraissait alors un être privilégié de la nature, jouissant d'un bonheur immense, incalculable. Tandis que lui, pauvre exilé, sans feu ni lieu, repoussé de toutes parts, n'ayant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas même une pierre pour reposer sa tête, il se considérait comme le plus malheureux, le plus abandonné des êtres de ce monde! Ah! s'il n'avait pas eu cette haute mission à remplir! s'il n'avait pas été prédestiné, dès l'origine des siècles, à la destruction du sophisme et des préjugés! Mais cette haute mission elle-même, que d'amertume, que de malheurs, que de déceptions elle lui avait suscités! Hélas! pauvre Mathéus! comment pourrait-il l'accomplir? où irait-il en sortant de la brasserie? que ferait-il le soir du même jour?

Au milieu de ces pensées désolantes, le bonhomme s'habilla; il descendit lentement l'escalier et se trouva dans la grande salle.

Lorsqu'il entra, les fenêtres étaient ouvertes; les servantes arrosaient et balayaient le plancher; madame Müller remplissait de fruits et de tartines les petits paniers de ses enfants pour les envoyer à l'école; c'était une scène d'animation qui lui fit oublier un peu ses réflexions sur la difficulté de convertir l'univers. D'ailleurs Kasper Müller et Coucou Peter, assis près de l'une des petites tables de la salle, l'accueillirent par de si joyeuses exclamations, qu'il reprit un peu courage.

« Hé! bonjour, mon cher monsieur! comment avez-vous passé la nuit?

—Vous arrivez au bon moment, maître Frantz, on va servir le déjeuner.

—Prenez donc place, monsieur le docteur; Catherine, voici le monsieur dont je t'ai parlé.

—Ah! monsieur, soyez le bienvenu, je suis heureuse de vous connaître... on m'a dit tant de bien de vous! »

C'est ainsi que fut reçu le bon docteur; on s'empressa de lui faire place à table, et mademoiselle Charlotte apparut aussitôt avec deux cafetières pour servir le café à la crème.

Dans cette circonstance, l'illustre philosophe eut encore l'occasion de remarquer l'esprit sensuel de son disciple.

En effet, comme Charlotte lui versait le café, il s'écria :

« Donnez-moi beaucoup de café, je vous dirai pourquoi. »

Mathéus avait beau lui faire signe de modérer sa gourmandise, cela ne l'empêcha point de dire encore :

« Donnez-moi beaucoup de crème, je vous dirai pourquoi.

—Très-bien, monsieur, dit Charlotte en remplissant sa tasse jusqu'au bord, très-bien! »

Puis elle déposa ses cafetières sur la table pour attendre l'explication de Coucou Peter.

« Eh bien! qu'attendez-vous, ma petite commère? demanda le joyeux ménétrier.

—Que vous me disiez pourquoi vous m'avez demandé beaucoup de crème et beaucoup de café.

—Ah! c'est parce que je mets beaucoup de sucre, fit-il tranquillement. »

Alors tout le monde se mit à rire de sa réponse, et Mathéus n'osa point lui faire de reproches.

Pendant le déjeuner, qui se passa gaiement, l'illustre philosophe n'eut pas le temps de réfléchir à ses projets futurs; mais, vers la fin, en songeant qu'il faudrait bientôt partir, et ne sachant encore où aller, la figure du bonhomme reprit tout son sérieux.

Kasper Müller semblait lire au fond de son âme.

« Monsieur le docteur, dit-il tout à coup, il faut que vous me fassiez une promesse.

—Ah! mon cher ami, tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous, je le ferai de bon cœur.

—Eh bien! c'est convenu, écoutez-moi donc. Si votre séjour doit se prolonger ici, je désire que vous profitiez de ma table et de mon logement. »

Maître Frantz fit un geste comme pour se lever, mais Kasper Müller lui posant la main sur le bras :

« Écoutez-moi jusqu'au bout, vous me répondrez ensuite. Une personne de plus ou de moins dans ma maison ne signifie rien...

—Ni deux non plus, ajouta Coucou Peter; quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. »

Mais Kasper Müller ne fit pas attention à cette remarque et poursuivit :

« J'ai votre promesse! Maintenant, si vous me consultiez sur vos projets grandioses, je vous dirais franchement qu'à votre place je retournerais au Graufthal! »

Maître Frantz regarda son hôte d'un œil attendri, et cependant sans répondre; on voyait qu'une grande résolution se débattait dans son cœur.

« J'irais au Graufthal, reprit Kasper Müller avec force, d'abord parce que je pourrais y faire plus de bien que partout ailleurs, ensuite parce que les hommes ne valent pas la peine qu'on se dévoue pour eux; qu'ils ne vous comprennent pas ou ne veulent pas vous comprendre, et que Dieu saura toujours éclairer ses enfants quand il le voudra; parce qu'enfin, à votre place, je croirais avoir acquis le droit de me reposer! »

Kasper Müller parlait d'une voix ferme; chacune de ses paroles partait du cœur.

Maître Frantz pâlissait et rougissait tour à tour; il se cacha le visage des deux mains et s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il s'assit tout rêveur en face de l'âtre. (Page 63.)

« Croyez-vous que j'ai assez fait pour le genre humain? que la postérité ne me fera point de reproches? que j'ai rempli mon devoir?

—Si vous avez assez fait! Quel philosophe peut se vanter d'en avoir fait autant que vous? d'avoir rempli ses devoirs comme vous? d'avoir tout sacrifié pour sa doctrine? Allons, mon cher et respectable ami, ne versez point de larmes; quand on s'est comporté comme vous, il ne faut point en répandre. Le témoignage de votre propre conscience doit vous suffire! »

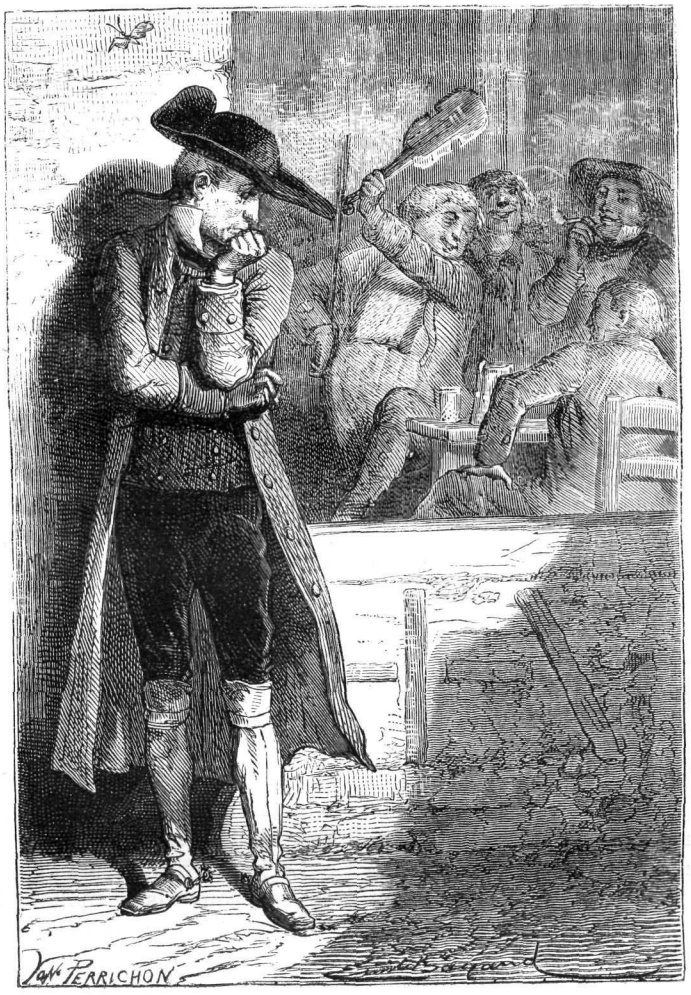
Ces paroles bienveillantes adoucissaient l'angoisse de maître Frantz; ses larmes coulaient sans effort et comme d'une source; il se sentait vaincu par la fortune, et par les conseils judicieux d'un honnête homme. Mais Coucou Peter, voyant qu'il allait perdre sa place de grand rabbin, frappa sur la table et s'écria :

« Eh bien! moi, je dis que nous sommes sûrs de convertir l'univers! Ce n'est pas au plus beau moment qu'il faut quitter la partie, que diable! Et cette place de grand rabbin qu'on m'a promise! car vous me l'avez promise, maître Frantz, vous ne direz pas le contraire! »

Mathéus ne répondit pas, il n'en avait ni la force ni le courage; mais Kasper Müller, posant la main sur l'épaule du bon apôtre, lui dit :

« J'ai une place pour toi, camarade, une place qui te conviendra mieux que celle de grand rabbin. J'ai une place de garçon brasseur vacante dans ma cave : trente francs par

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On ne pouvait rien voir de plus triste que ce bon docteur. (Page 68.)

mois, le logement, la nourriture et la générosité des pratiques... Hein ? qu'en dis-tu ? »

Alors la grosse face de Coucou Peter s'épanouit de satisfaction.

« Hé ! maître Kasper, s'écria-t-il, vous avez une manière de prendre les gens par leur faible...

—Tu renonces donc à la dignité de grand rabbin ? fit le brasseur.

—Parbleu ! puisque maître Frantz...

—Non, non, c'est à toi qu'il appartient de décider la question.

—Ma foi ! dit Coucou Peter en se levant, vive la cave ! ma véritable place est dans la cave ! »

Dès que son disciple eut déserté la doctrine, l'illustre philosophe respira, et levant les mains :

« L'Être des êtres a décidé, dit-il, que sa volonté soit faite ! »

Ce furent ses seules paroles de regret ; car songeant qu'il retournerait au Graufthal, une joie si grande, si complète descendit au fond de son âme, que nulle expression ne saurait la rendre. Autant il avait eu d'ardeur à quitter le hameau, autant il en éprouvait alors à le revoir. La femme du brasseur se joignit à son mari, et lui représenta qu'il avait besoin de se reposer un ou deux jours ; mais ce fut impossible.

« Il faut que je parte, disait-il en parcourant la grande salle, il faut que je parte... ; ne me retenez pas, ma chère dame, je serais désolé de vous refuser. Les destins sont accomplis ! Coucou Peter, va seller Bruno ! va, Cou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cou Peter, le plus tôt sera le mieux! Ah! mes chers amis, si vous saviez quel poids vous avez soulevé de mon cœur! Depuis deux jours je ne respirais plus; chaque pas qui m'éloignait du Graufthal m'accablait de tristesse; mais je vais partir... grâce au ciel, je m'en retourne! »

Maître Kasper, le voyant si décidé, n'insista plus; il sortit avec Coucou Peter et l'aida lui-même à seller le cheval. Maître Frantz les avait suivis et tournait autour d'eux, sans pouvoir déguiser son impatience. Enfin, voyant que tout était prêt, le bonhomme jeta ses bras avec effusion au cou de maître Kasper, en s'écriant :

« O noble cœur, digne fils de Georges Müller, je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus! puisse l'Être des êtres répandre ses bénédictions sur vous et sur toute votre famille! »

Il embrassa de même dame Catherine, puis Coucou Peter qui sanglotait.

Enfin il mettait le pied à l'étrier avec une vivacité singulière, quand il se sentit retenu par la grande basque de sa capote; en même temps Coucou Peter lui glissa quelque chose dans la poche.

« Que fais-tu là, mon ami? demanda maître Frantz.

—Rien, monsieur le docteur, rien... ce sont les arrhes que m'a données mon nouveau maître... Maintenant que vous n'êtes plus prophète, vous aurez besoin d'argent. Mais souvenez-vous que votre route est par Wasselonne, Marmoutier et Saverne. Vous vous arrêterez à la *Corne d'abondance*; ne vous laissez pas étriller par les aubergistes, monsieur le docteur, vous êtes trop bon! »

Pendant ce discours, Mathéus considérait son disciple avec un attendrissement inexprimable.

« O Coucou Peter, Coucou Peter, s'écria-t-il, quel homme tu serais, si les funestes instincts de la chair n'avaient pas tant d'empire sur toi! Quel bon cœur! quelle simplicité naturelle! quel esprit de justice! Tu serais parfait! »

Et ils s'embrassèrent de nouveau en pleurant.

« Ah! bah! maître Frantz, murmurait le disciple, ne parlez pas de tout ça, je serais capable de vous suivre et de ne boire que de l'eau pour rester avec vous! »

Enfin le bon docteur réussit à se mettre en selle et s'éloigna en répétant :

« Puisse l'Être des êtres vous récompenser tous; puisse-t-il répandre ses bienfaits sur vous! — Adieu, je vous aime bien!... »

XXIII

Frantz Mathéus suivit les conseils de Coucou Peter, s'arrêtant aux différentes auberges qu'il lui avait indiquées sur sa route et payant son écot, comme il convient à un homme qui ne voyage plus dans l'intérêt de la civilisation.

Il passa par Wasselonne, Marmoutier, Saverne, et le lendemain il atteignait le plateau du Falberg, qui s'incline vers le Graufthal.

C'est au petit jour que maître Frantz descendit la montagne; le coq rouge de Christina Bauer faisait entendre son cri matinal, et le bonhomme, à cette voix bien connue, pleurait de joie.

Bruno marchait au petit pas et hennissait tout doucement comme pour dire : « Monsieur le docteur, voici notre hameau; reconnaissez-vous ces petits sentiers, ces hautes bruyères, ces grands arbres? et là-bas... ces toits de chaume noyés dans la brume du vallon, c'est notre hameau! Ah! monsieur le docteur, que je suis content de le revoir! »

Et le bon docteur Mathéus sanglotait : il avait mis la bride sur le cou de son cheval et se couvrait le visage des deux mains, ne pouvant retenir ses larmes... puis il les ôtait et regardait en silence.

Le jour grisâtre, les vapeurs blanches, les rochers couverts de mousse, les arbustes, l'odeur des plantes, la brise, tout parlait à son âme, et plus il approchait, plus il admirait ce pays. Chaque chose lui paraissait belle comme s'il l'eût vue pour la première fois; aimable, comme s'il eût passé mille existences avec elle.

« Mon Dieu! disait-il, mon Dieu! que vous êtes bon de me laisser revoir mon pays... mon cher pays! Mon Dieu, je ne savais pas, en vérité, je ne savais pas combien j'aimais ce pays; combien ces arbres, ces maisonnettes, cette jolie Zinsel qui murmure, ces grands sapins qui se balancent, je ne savais pas combien tout cela était nécessaire à ma vie... non, je ne le savais pas! »

Et le petit sentier s'élargissait, il se tournait et se retournait comme pour lui montrer tout le charme du paysage et le conduire doucement à sa demeure.

Au bout d'une heure il aboutit dans le grand chemin sablonneux près du pont de bois, à l'entrée du hameau. Les pas de Bruno retentirent sur le pont, et l'excellente bête hennit d'un ton plus vif.

Tout dormait encore au Graufthal; le coq

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rouge de Christina Bauer redoublait seul ses coquericos; Mathéus regardait les petites fenêtres, les larges toitures pendantes, les lucarnes bouchées avec de la paille, les soupiraux des caves. Quelle fraîcheur agréable sortait de la rivière! une vie nouvelle circulait déjà dans les membres du bonhomme.

Enfin, le voilà devant sa porte...

Il met pied à terre, il jette un regard pardessus la palissade de son petit jardin, et voit la rosée qui perle sur de magnifiques têtes de choux.

Que tout est frais, calme, silencieux!

Il frappe au volet... il attend... Bruno hennit... que va-t-il arriver? — Il écoute... on traverse la chambre... on lève le crochet... Comme le cœur de maître Frantz galope! — On pousse le contrevent... et Martha... la bonne vieille Martha, en cornette de nuit, se penche au dehors.

« Dieu du ciel! c'est monsieur le docteur! Ah! mon Dieu! est-ce possible? »

Et vite, bien vite, la bonne femme s'empresse d'aller ouvrir la porte.

Mathéus, assis sur le banc de sa maisonnette, pleurait comme l'Enfant prodigue!

FIN DE L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MYRTILLE

I

Tout au bout du village de Dosenheim, en Alsace, à cinquante pas au-dessus du sentier sablonneux qui mène au bois, s'élève une jolie maisonnette entourée d'arbres fruitiers, la toiture plate chargée de grosses pierres, le pignon sur la vallée.

Quelques volées de pigeons tourbillonnent autour, des poules se promènent le long des haies, un coq se perche sur le petit mur de son jardin et sonne le réveil ou la retraite dans les échos du Falberg ; un escalier à rampe de bois, où pend la lessive, monte au premier étage, et deux rameaux de vigne grimpent à la façade et vont s'épanouir jusque sous le toit.

Si vous gravissez l'escalier, vous découvrez, au fond de la petite allée, la cuisine avec ses plats fleuronnés, ses soupières rebondies; si vous ouvrez la porte à droite, vous entrez dans la grande salle aux vieux meubles de chêne, au plafond rayé de poutres brunes, à l'antique horloge de Nuremberg qui bat la cadence.

Une femme de trente-cinq ans, la taille serrée dans un long corset de taffetas noir, la tête surmontée de la toque de velours aux grands rubans tremblotants, file et rêve.

Un homme en habit de peluche et culotte de drap marron, le front large, osseux, le regard calme et réfléchi, fait sauter sur ses genoux un gros garçon joufflu, en sifflant le boute-selle.

Le village s'aperçoit au fond de la vallée, comme encadré dans les petites fenêtres de la maisonnette : la rivière saute par-dessus l'écluse du moulin et traverse la grande rue tortueuse; les vieilles maisons, avec leurs échoppes sombres, leurs hangars, leurs lucarnes, leurs filets étendus au soleil; les jeunes filles qui lavent, agenouillées sur la pierre de la rive ; les bœufs qui s'abreuvent et mugissent gravement au milieu des grands saules; les jeunes pâtres qui font claquer leur fouet; les cimes des montagnes, où se découpe la flèche grêle des sapins, tout cela se mire dans le flot bleu qui passe, emportant des flottilles de canards, ou quelques vieux arbres déracinés sur la côte.

En voyant ces choses, avec l'attendrissement convenable, vous pensez : « Le Seigneur Dieu est bon !... Tout ce qu'il a fait est parfait, excellent... Rendons-lui grâces et célébrons ses louanges dans les siècles des siècles. *Amen!* »

Eh bien, mes chers amis, telle était la maison de Brêmer, tels étaient Brêmer lui-même, sa femme Catherine et leur fils, le petit Fritz, en l'an de grâce 1820.

Je me les représente exactement comme je viens de vous les dépeindre.

Christian Brêmer avait servi dans les chasseurs de la garde impériale. Après 1815, il avait épousé Catherine, son ancienne amoureuse, un peu vieille, mais toujours fraîche et pleine de grâce. Avec son propre bien, sa maison, ses quatre ou cinq arpents de vigne, et les terres qu'il tenait de Catherine, Brêmer se trouvait être un des meilleurs bourgeois de Dosenheim ; il aurait pu devenir maire, adjoint, conseiller municipal, mais il se souciait peu des honneurs, et son unique plaisir, une fois le travail des champs terminé, était de décrocher son fusil, de siffler son chien Friedland, et de faire un tour au bois.

Or il advint que le brave homme, rentrant un jour de la chasse, rapporta dans sa grande gibecière une petite bohémienne de deux à trois ans, vive comme un écureuil et brune comme une groseille noire. Il l'avait trouvée dans le sac d'une malheureuse femme *gypsie*, morte de fatigue et peut-être de faim au pied d'un arbre.

Je vous laisse à penser les cris de Catherine et ses protestations. Mais, comme Brêmer avait l'habitude de commander chez lui, il déclara simplement à sa femme que la petite serait baptisée sous les noms de Suzanne-Frédérique-Myrtille, et qu'on l'élèverait avec le petit Fritz.

Il va sans dire que toutes les commères du village vinrent contempler tour à tour la petite bohémienne, dont la physionomie grave et rêveuse les étonnait.

« Ce n'est pas une enfant comme les autres, disaient-elles, c'est une païenne.... une vraie païenne !... On voit dans ses yeux noirs qu'elle comprend tout !... Elle nous écoute... Prenez garde, maître Christian, les bohémiens ont les doigts crochus... Quand on élève de petites fouines, un beau matin elles étranglent votre coq et prennent la clef des champs.

—Allez-vous-en au diable! criait Brêmer;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mêlez-vous de vos affaires. J'ai vu des Russes, j'ai vu des Espagnols, j'ai vu des Italiens, des Allemands et des Juifs; les uns étaient bruns, les autres noirs, les autres roux; les uns avaient le nez crochu, les autres le nez camard, et partout, oui, partout, j'ai rencontré de braves gens.

—C'est possible, disaient les commères, mais tous ces gens-là vivaient dans des maisons, tandis que les bohémiens vivent en plein air.»

Alors il les mettait poliment à la porte par les épaules :

« Allez, allez! faisait-il, je n'ai pas besoin de vos conseils. Il est temps de renouveler l'air de la ferme, de vider les étables et de laver le plancher. »

Cependant les commères n'avaient pas tout à fait tort, comme on s'en aperçut malheureusement une douzaine d'années plus tard.

Autant Fritz aimait à donner le fourrage au bétail, à conduire les chevaux à l'abreuvoir, à suivre son père aux champs pour labourer, semer, faucher, lier les gerbes et les ramener en triomphe au village; autant Myrtille se souciait peu de traire les vaches, de battre le beurre, d'écosser les pois, de peler les pommes de terre.

Quand les jeunes filles de Dosenheim, le matin à la lessive, l'appelaient *la païenne!* elle se regardait avec complaisance dans la fontaine, et, voyant ses beaux cheveux noirs, ses lèvres pourpres, ses dents blanches, son collier de baies d'églantier, elle souriait et murmurait :

« On m'appelle la païenne, parce que je suis plus jolie que les autres. »

Et, du bout de son petit pied, elle agitait l'onde en riant aux éclats.

Catherine, s'apercevant de ces choses, s'en plaignait amèrement :

« Myrtille, disait-elle, n'est bonne à rien... elle ne veut rien faire. J'ai beau la prêcher, la conseiller, la reprendre, elle fait tout de travers. L'autre jour encore, lorsque nous rangions des pommes au fruitier, ne s'avisa-t-elle pas de mordre dans les plus belles, pour voir si elles étaient bien mûres!... Son plus grand talent est de croquer tout ce qu'elle trouve. »

Brêmer lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître que l'esprit des païens était en elle, et, lorsqu'il entendait sa femme crier du matin au soir : « Myrtille! Myrtille! où es-tu?... Oh! la malheureuse! elle s'est encore sauvée cueillir des mûres dans les ronces! » il riait en lui-même et pensait : « Pauvre Catherine, te voilà comme une poule qui a couvé des œufs de canards; les petits sont à l'eau, tu voles autour, tu les appelles, et c'est comme si tu chantais. »

Tous les ans, après les récoltes, Fritz et Myrtille passaient des journées entières loin de la ferme à faire paître le bétail, chantant, sifflant, cuisant des pommes de terre sous la cendre, et descendant le soir la côte rocailleuse, au son de la trompe d'écorce.

C'étaient les plus beaux jours de Myrtille.

Assise près du feu de chènevottes, sa belle tête brune inclinée sur sa petite main, elle restait immobile des heures entières, comme perdue dans d'immenses rêveries.

Les bandes d'oies et de canards sauvages qui traversent vers la fin de l'automne, le ciel désert, d'une montagne à l'autre par-dessus les grands bois, semblaient l'attrister jusqu'au fond de l'âme. Elle les suivait d'un long... long regard dans les profondeurs sans bornes de l'infini; et, tout à coup elle se levait, étendait les bras et s'écriait :

« Il faut partir... Il faut partir... Ah! je m'en vais. »

Puis elle pleurait la tête entre les genoux, et Fritz, debout près d'elle, pleurait aussi, disant :

« Pourquoi pleures-tu, Myrtille? Qui est-ce qui t'a fait de la peine? Est-ce un garçon du village?... Kasper, Wilhelm, Heinrich? Dis... Je tombe dessus... Dis seulement!

—Non!

—Mais pourquoi pleures-tu donc?

—Je ne sais pas.

—Veux-tu courir au Falberg?

—Non... ce n'est pas assez loin.

—Mais où veux-tu donc aller, Myrtille?

—Là-bas!... là-bas!... faisait-elle, montrant bien loin au-delà des montagnes; où vont les oiseaux!... »

Fritz alors levait les yeux et restait bouche béante.

Un jour de septembre qu'ils se trouvaient ainsi sur la lisière des bois, vers midi, la chaleur était si grande, l'air si calme, que la fumée de leur petit feu, au lieu de monter en colonne grisâtre, se répandait comme de l'eau sous les ronces desséchées. La cigale avait suspendu son chant monotone; pas un insecte ne bourdonnait, pas une feuille ne murmurait, pas un oiseau ne gazouillait. Les bœufs et les vaches, la paupière close, les genoux ployés sous le ventre, se reposaient à l'ombre d'un grand chêne au milieu de la prairie, et parfois l'un d'eux mugissait d'une voix sourde et lente comme pour se plaindre.

Fritz avait d'abord voulu tresser la corde de son fouet, puis il s'était étendu dans l'herbe, le chapeau sur les yeux, et Friedland venait de se coucher près de lui, bâillant jusqu'aux oreilles.

Myrtille seule ne se ressentait pas de cette

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chaleur accablante. Accroupie près du feu, les bras noués autour des genoux, en plein soleil, elle restait immobile, et ses grands yeux noirs parcouraient les sombres colonnades de la forêt.

Le temps s'écoulait lentement. — La cloche lointaine du village avait tinté midi, puis une heure, puis deux heures, et la jeune bohémienne ne bougeait pas. Ces bois, ces crêtes arides, ces rochers, ces lignes de sapins descendant au revers de la côte, semblaient revêtir pour elle un sens profond, mystérieux.

« Oui, se disait-elle en elle-même, j'ai vu cela... il y a longtemps... longtemps ! »

Tout à coup, regardant Fritz qui dormait de toute son âme, elle se leva doucement et se prit à fuir. Ses pieds légers effleuraient à peine le gazon ; elle courait, courait, remontant la côte. Friedland retourna la tête nonchalamment et fit mine de la suivre, puis il s'étendit de nouveau comme accablé de lassitude.

Myrtille venait de disparaître au milieu des ronces qui bordent la forêt communale. Elle franchit d'un élan le fossé bourbeux, où grasseyait dans les joncs une grenouille solitaire, et vingt minutes après, elle atteignait la crête de la Roche-Creuse, d'où l'on découvre le pays d'Alsace et les cimes bleuâtres des Vosges.

Alors elle se retourna pour voir si personne ne la suivait ; Fritz, son chapeau sur les yeux, dormait toujours au milieu de la grande prairie verdoyante, Friedland aussi, et les bœufs sous leur arbre.

Elle regarda plus loin le village, la rivière, le toit de la ferme, où tourbillonnaient des pigeons, que la distance faisait paraître petits comme des hirondelles ; la grande rue tortueuse où se promenaient quelques paysannes en jupe rouge ; la petite église moussue où le bon curé Niclausse l'avait baptisée, puis confirmée dans la foi chrétienne.

Et quand elle eut vu tout cela, se tournant vers la montagne, elle contempla les flèches innombrables des sapins pressées sur la pente des abîmes, comme l'herbe des champs.

En présence de ce spectacle grandiose, la jeune bohémienne sentit sa poitrine se dilater, son cœur battre avec une force inconnue, et, reprenant sa course, elle s'élança dans une crevasse tapissée de mousse et de fougères, pour gagner le sentier des pâtres à travers les bois.

Toute son âme, toute sa nature sauvage éclatait alors dans son regard avec une puissance inouïe ; elle était comme transfigurée : ses petites mains s'accrochaient au lierre, ses pieds nus aux fissures du rocher.

Elle repartit bientôt sur l'autre pente de la montagne, courant, bondissant, s'arrêtant aussi parfois brusquement et regardant les objets d'alentour, — un arbre, un ravin, une mare isolée, un paquis aux grandes herbes odorantes, — comme frappée de stupeur.

Quoiqu'elle ne se rappelât pas avoir jamais vu ces halliers, ces taillis, ces bruyères, à chaque détour du sentier elle se disait : « Je le savais !... l'arbre était ici... le rocher là... le torrent au-dessous ! » Quoique mille souvenirs étranges, pareils à des visions, reparussent à son esprit avec la vivacité de l'éclair, elle n'y comprenait rien et ne s'en rendait pas compte. Elle ne s'était pas encore dit : « Ce qu'il faut à Fritz et aux autres pour être heureux, c'est le village, c'est la prairie, c'est le toit de la ferme, les arbres à fruits du verger, la vache qui donne le lait, la poule qui pond l'œuf ; ce sont les provisions de la cave et du grenier, et la chambre chaude en hiver ! Mais moi, je n'ai pas besoin de tout cela, car je suis païenne, vraiment païenne ! Je suis née dans les bois, comme l'écureuil sur le chêne, l'épervier sur le roc, la grive sur le sapin. »

Non, elle n'avait jamais réfléchi à ces choses, mais l'instinct la guidait ; et c'est ainsi que, poussée par cette force étrange, elle atteignit, au coucher du soleil, le plateau déboisé de la Kohle-Platz, où les bohémiens qui vont d'Alsace en Lorraine s'arrêtent d'habitude pour passer la nuit, et suspendent leur marmite au milieu des bruyères.

Là, Myrtille, fatiguée, les pieds meurtris, sa petite jupe rouge déchirée par les ronces, s'assit au pied d'un chêne.

Longtemps elle resta immobile, le regard perdu dans l'espace, écoutant le vent bruire dans les hautes sapinières, heureuse de se sentir seule dans cette solitude.

La nuit vint. Les étoiles apparurent par milliers dans les sombres profondeurs du ciel, puis, la lune s'étant levée, ses rayons limpides argentèrent doucement les bouleaux épars aux flancs de la côte.

Le sommeil commençait à gagner la jeune bohémienne, sa tête s'inclinait, quand, au loin, dans les bois, des clameurs l'éveillèrent.

Elle prêta l'oreille, les mêmes voix traversèrent la nuit : Brêmer, Fritz, tous les gens de la ferme étaient à sa recherche.

Alors, sans hésiter, Myrtille s'élança plus avant dans la forêt, ne s'arrêtant que de loin en loin, pour écouter encore.

Les cris s'affaiblissaient.

Bientôt elle n'entendit plus que les battements précipités de son cœur, et poursuivit sa marche d'un pas moins rapide.

Enfin, bien tard, lorsque la lune retire ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

derniers rayons du feuillage, n'en pouvant plus, elle s'affaissa dans les bruyères et s'endormit profondément.

Elle était alors à quatre lieues de Dosenheim, près des sources de la Zinsel ; les recherches de Brêmer ne pouvaient s'étendre jusque-là.

II

Il faisait grand jour quand Myrtille s'éveilla dans la solitude du Schlossberg, sous un vieux sapin rongé par la mousse. Une grive chantait au-dessus d'elle, une autre lui répondait au loin, bien loin dans la vallée. La brise matinale agitait le feuillage comme un frisson, mais l'air, déjà chaud, se chargeait des mille parfums du lierre, de la verveine, des mousses et du chèvrefeuille sauvage.

La jeune bohémienne ouvrit les yeux tout émerveillée ; elle regarda, puis se rappelant qu'elle n'entendrait plus Catherine crier : « Myrtille !... Myrtille !... où donc es-tu, malheureuse ? » elle sourit, et prêta l'oreille au chant de la grive.

Près de là murmurait une source ; l'enfant n'eut qu'à tourner un peu la tête, pour voir l'eau vive jaillir le long du rocher et se répandre dans l'herbe. Au-dessus de la roche pendait un arbousier tout chargé de grappes rouges.

Myrtille avait soif, mais elle se sentait si paresseuse, si contente d'entendre l'eau bruire et la grive chanter, qu'elle n'eut pas le courage de déranger cette harmonie, et laissa retomber sa jolie tête brune, souriant et regardant le jour à travers ses paupières :

« Voilà comme je serai toujours, se disait-elle. Que voulez-vous ?... je suis paresseuse... C'est le bon Dieu qui l'a voulu ! »

En rêvant ainsi, elle se représentait la ferme avec son grand coq, les poules, et puis les œufs cachés au fond de la grange, sous quelques brins de paille.

« Si j'avais deux œufs, se disait-elle, deux œufs cuits durs comme Fritz en avait hier dans son sac, avec une croûte de pain et du sel, cela me ferait plaisir. Mais bah !... quand on n'a pas d'œufs, les mûres et les myrtilles sont aussi très-bonnes... »

Une odeur de myrtilles lui fit alors ouvrir ses jolies narines :

« Il y en a, murmura-t-elle, je les sens ! »

Elle ne se trompait pas, les bruyères en étaient encore pleines.

Au bout d'un instant, n'entendant plus la grive chanter, elle se leva sur le coude et vit l'oiseau qui becquetait une des grappes de l'arbousier.

Elle alla puiser quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, et remarqua que le cresson ne manquait pas aux alentours.

Alors, chose qui ne lui était jamais arrivée, certaines paroles du curé Niclausse lui revinrent en mémoire :

« Considérez les oiseaux : ils ne sèment ni ne « moissonnent ; ils n'ont ni cellier ni grenier, « cependant Dieu les nourrit !

« Considérez les lis et voyez comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous déclare que Salomon, dans toute « sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un « d'eux.

« Si Dieu a soin de nourrir l'oiseau et de « vêtir l'herbe des champs, combien n'aura-« t-il pas soin de vous nourrir et de vous vêtir !

« O hommes de peu de foi !... Ne vous inquiétez donc point de ces choses ; ce sont les « païens et les gens du monde qui les recherchent : votre père ne sait-il pas que vous en « avez besoin ? »

« Hé ! pensa Myrtille, quand la mère Catherine m'appelait païenne, j'aurais bien pu lui répondre : « C'est vous qui êtes des païens, car vous semez, vous récoltez ; et nous sommes de bons chrétiens, puisque nous vivons comme les oiseaux du ciel. »

Elle terminait à peine ces réflexions, qu'un bruit de pas dans les feuilles sèches lui fit lever la tête.

Elle allait fuir, quand un bohémien de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, le teint brun, la tête crêpue, les yeux brillants, les grosses lèvres épanouies, se laissa glisser le long du roc, et la regardant d'un œil ravi, s'écria :

« *Almâni ?*

—*Almâni !* répondit Myrtille tout émue.

—Hé hé ! fit le garçon, de quelle troupe ?

—Je ne sais pas... je la cherche... »

Et sans détour, elle lui raconta comment Brêmer l'avait élevée, et comment elle s'était échappée la veille de sa maison.

Le jeune bohémien souriait et montrait ses dents blanches.

« Moi, dit-il en étendant le bras, je vais à Hazlach ; c'est demain la fête, toute notre bande y sera : Ppifer-Karl, Melchior, la Mésange-bleue, Fritz le clarinette, Coucou-Péter et la Pie-Noire. Les femmes disent la bonne aventure. Nous autres, nous faisons de la musique. Si tu veux... viens avec moi !

—Je veux bien, » dit Myrtille en baissant les yeux.

Alors il l'embrassa, lui mit son sac sur le dos, et prenant son bâton des deux mains, il s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'Être des êtres a décidé, dit-il. (Page 73.)

« Femme, tu seras à moi.... Tu porteras mon sac et je te nourrirai. Marche ! »

Et Myrtille, si paresseuse à la ferme, marcha de bon cœur.

Lui suivait en chantant, et galopant tour à tour sur les mains et sur les pieds, tant il était joyeux !

Depuis ce jour on n'a plus entendu parler de Myrtille.

Fritz faillit mourir en voyant qu'elle ne revenait pas; mais ayant épousé, quelques années plus tard, Grédel Dick, la fille du meunier, une bonne grosse fille, bien fraîche, bien appétissante, il se consola de son malheur.

Catherine alors parut satisfaite, car Grédel Dick était la plus riche héritière du village.

Brêmer seul resta triste; il aimait Myrtille comme son propre enfant, et finit par tomber malade.

Un jour d'hiver qu'il s'était levé, et qu'il regardait par la fenêtre, voyant une bohémienne couverte de haillons traverser la vallée encombrée de neige, un sac sur le dos, il s'assit en poussant un long soupir.

« Qu'as-tu donc, Brêmer ? » lui demanda sa femme.

Comme il ne répondait pas, elle s'approcha et vit qu'il était mort.

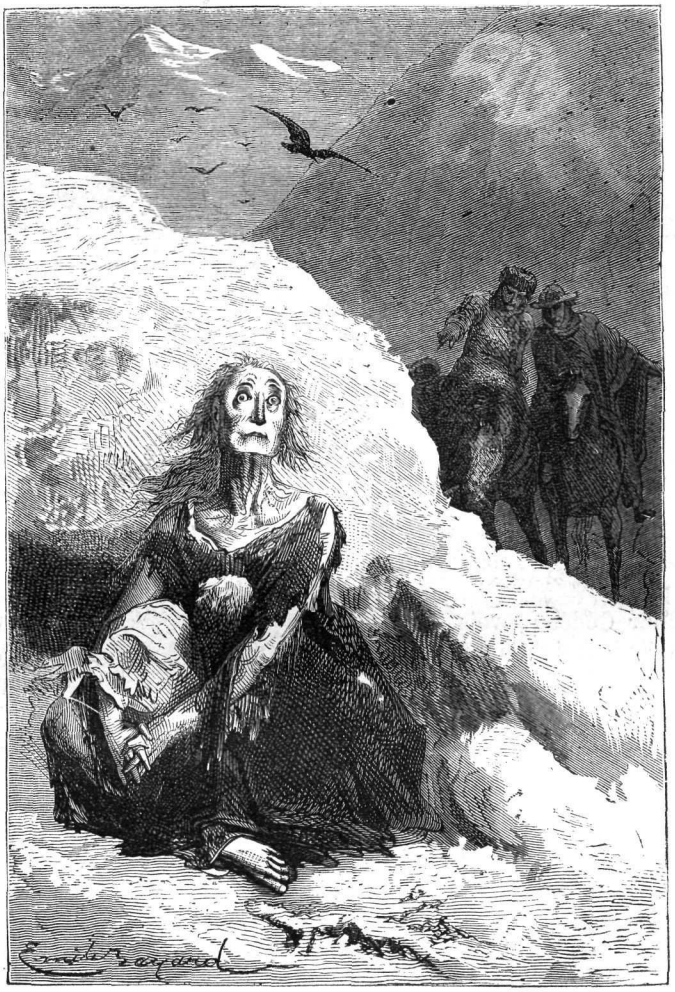
FIN DE MYRTILLE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HUGUES-LE-LOUP

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



La Peste-Noire. (Page 4.)

I

Vers les fêtes de Noël de l'année 18.., un matin que je dormais profondément à l'hôtel du *Cygne*, à Fribourg, le vieux Gédéon Sperver entra dans ma chambre en s'écriant :

« Fritz, réjouis-toi !... je t'emmène au château de Nideck, à dix lieues d'ici. Tu connais Nideck?... la plus belle résidence seigneuriale du pays : un antique monument de la gloire de nos pères! »

Notez bien que je n'avais pas vu Sperver, mon respectable père nourricier, depuis seize ans ; qu'il avait laissé pousser toute sa barbe,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'un immense bonnet de peau de renard lui couvrait la nuque, et qu'il me tenait sa lanterne sous le nez.

« D'abord, m'écriai-je, procédons méthodiquement : qui êtes-vous?

—Qui je suis !... Comment, tu ne reconnais pas Gédéon Sperver, le braconnier du Schwartz-Wald?... Oh! ingrat... Moi qui t'ai nourri, élevé; moi qui t'ai appris à tendre une trappe, à guetter le renard au coin d'un bois, à lancer les chiens sur la piste du chevreuil!... Ingrat, il ne me reconnaît pas! Regarde donc mon oreille gauche qui est gelée.

—A la bonne heure!... Je reconnais ton oreille gauche. — Maintenant, embrassons-nous. »

Nous nous embrassâmes tendrement, et Sperver, s'essuyant les yeux du revers de la main, reprit :

« Tu connais Nideck?

—Sans doute... de réputation... Que fais-tu là?

—Je suis premier piqueur du comte.

—Et tu viens de la part de qui?

—De la jeune comtesse Odile.

—Bon... quand partons-nous?

—A l'instant même. Il s'agit d'une affaire urgente; le vieux comte est malade, et sa fille m'a recommandé de ne pas perdre une minute. Les chevaux sont prêts.

—Mais, mon cher Gédéon, vois donc le temps qu'il fait; depuis trois jours il ne cesse pas de neiger.

—Bah! bah! Suppose qu'il s'agisse d'une partie de chasse au sanglier, mets ta rhingrave, attache tes éperons, et en route! Je vais faire préparer un morceau. »

Il sortit.

« Ah! reprit le brave homme en revenant, n'oublie pas de jeter ta pelisse par là-dessus. »

Puis il descendit.

Je n'ai jamais su résister au vieux Gédéon; dès mon enfance, il obtenait tout de moi avec un hochement de tête, un mouvement d'épaule. Je m'habillai donc et ne tardai pas à le suivre dans la grande salle.

« Hé! je savais bien que tu ne me laisserais pas partir seul, s'écria-t-il tout joyeux. Dépêche-moi cette tranche de jambon sur le pouce et buvons le coup de l'étrier, car les chevaux s'impatientent. A propos, j'ai fait mettre ta valise en croupe.

—Comment, ma valise?

—Oui, tu n'y perdras rien; il faut que tu restes quelques jours au Nideck, c'est indispensable, je t'expliquerai ça tout à l'heure. »

Nous descendîmes dans la cour de l'hôtel.

En ce moment, deux cavaliers arrivaient : ils semblaient harassés de fatigue; leurs chevaux étaient blancs d'écume. Sperver, grand amateur de la race chevaline, fit une exclamation de surprise :

« Les belles bêtes!... des valaques... quelle finesse! de vrais cerfs. Allons, Niclause, allons donc, dépêche-toi de leur jeter une housse sur les reins; le froid pourrait les saisir. »

Les voyageurs, enveloppés de fourrures blanches d'Astrakan, passèrent près de nous comme nous mettions le pied à l'étrier; je découvris seulement la longue moustache brune de l'un d'eux, et ses yeux noirs d'une vivacité singulière.

Ils entrèrent dans l'hôtel.

Le palefrenier tenait nos chevaux en main; il nous souhaita un bon voyage, et lâcha les rênes.

Nous voilà partis.

Sperver montait un mecklembourg pur sang, moi un petit cheval des Ardennes plein d'ardeur; nous volions sur la neige. En dix minutes nous eûmes dépassé les dernières maisons de Fribourg.

Le temps commençait à s'éclaircir. Aussi loin que pouvaient s'étendre nos regards, nous ne voyions plus trace de route, de chemin, ni de sentier. Nos seuls compagnons de voyage étaient les corbeaux du Schwartz-Wald, déployant leurs grandes ailes creuses sur les monticules de neige, voltigeant de place en place et criant d'une voix rauque : « Misère!... misère!... misère!... »

Gédéon, avec sa grande figure couleur de vieux buis, sa pelisse de chat sauvage, et son bonnet de fourrure à longues oreilles pendantes, galopait devant moi, sifflant je ne sais quel motif du *Freyschutz;* parfois il se retournait, et je voyais alors une goutte d'eau limpide scintiller, en tremblotant, au bout de son long nez crochu.

« Hé! hé! Fritz, me disait-il, voilà ce qui s'appelle une jolie matinée d'hiver!

— Sans doute, mais un peu rude.

—J'aime le temps sec, moi; ça vous rafraîchit le sang. Si le vieux pasteur Tobie avait le courage de se mettre en route par un temps pareil, il ne sentirait plus ses rhumatismes. »

Je souriais du bout des lèvres.

Après une heure de course furibonde, Sperver ralentit sa marche, et vint se placer côte à côte avec moi.

« Fritz, me dit-il d'un accent plus sérieux, il est pourtant nécessaire que tu connaisses le motif de notre voyage.

—J'y pensais.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—D'autant plus qu'un grand nombre de médecins ont déjà visité le comte.

—Ah!

—Oui, il nous en est venu de Berlin, en grande perruque, qui ne voulaient voir que la langue du malade; de la Suisse, qui ne regardaient que ses urines; et de Paris, qui se mettaient un petit morceau de verre dans l'œil pour observer sa physionomie. Mais tous y ont perdu leur latin et se sont fait payer grassement leur ignorance.

—Diable! comme tu nous traites!

—Je ne dis pas ça pour toi, au contraire, je te respecte, et s'il m'arrivait de me casser une jambe, j'aimerais mieux me confier à toi qu'à n'importe quel autre médecin; mais, pour ce qui est de l'intérieur du corps, vous n'avez pas encore découvert de lunette pour voir ce qui s'y passe.

—Qu'en sais-tu? »

A cette réponse, le brave homme me regarda de travers.

« Serait-ce un charlatan comme les autres? » pensait-il.

Pourtant il reprit :

« Ma foi, Fritz, si tu possèdes une telle lunette, elle viendra fort à propos, car la maladie du comte est précisément à l'intérieur : c'est une maladie terrible, quelque chose dans le genre de la rage. Tu sais que la rage se déclare au bout de neuf heures, de neuf jours ou de neuf semaines?

—On le dit, mais, ne l'ayant pas observé par moi-même, j'en doute.

—Tu n'ignores pas, au moins, qu'il y a des fièvres de marais qui reviennent tous les trois, six ou neuf ans. Notre machine a de singuliers engrenages. Quand cette maudite horloge est remontée d'une certaine façon, la fièvre, la colique ou le mal de dents vous reviennent à minute fixe.

—Eh! mon pauvre Gédéon, à qui le dis-tu... ces maladies périodiques font mon désespoir.

—Tant pis!... la maladie du comte est périodique, elle revient tous les ans, le même jour, à la même heure; sa bouche se remplit d'écume, ses yeux deviennent blancs comme des billes d'ivoire; il tremble des pieds à la tête et ses dents grincent les unes contre les autres.

—Cet homme a sans doute éprouvé de grands chagrins?

—Non! Si sa fille voulait se marier, ce serait l'homme le plus heureux du monde. Il est puissant, riche, comblé d'honneurs. Il a tout ce que les autres désirent. Malheureusement sa fille refuse tous les partis qui se présentent. Elle veut se consacrer à Dieu, et ça le chagrine de penser que l'antique race des Nideck va s'éteindre.

—Comment sa maladie s'est-elle déclarée?

—Tout à coup, il y a dix ans.

En ce moment le brave homme parut se recueillir; il sortit de sa veste un tronçon de pipe et le bourra lentement, puis l'ayant allumé :

« Un soir, dit-il, j'étais seul avec le comte dans la salle d'armes du château. C'était vers les fêtes de Noël. Nous avions couru le sanglier toute la journée dans les gorges du Rhéethâl, et nous étions rentrés, à la nuit close, rapportant avec nous deux pauvres chiens, éventrés depuis la queue jusqu'à la tête. Il faisait juste un temps comme celui-ci : froid et neigeux. Le comte se promenait de long en large dans la salle, la tête penchée sur la poitrine et les mains derrière le dos, comme un homme qui réfléchit profondément. De temps en temps il s'arrêtait pour regarder les hautes fenêtres où s'accumulait la neige; moi, je me chauffais sous le manteau de la cheminée en pensant à mes chiens, et je maudissais intérieurement tous les sangliers du Schwartz-Wald. Il y avait bien deux heures que tout le monde dormait au Nideck, et l'on n'entendait plus rien que le bruit des grandes bottes éperonnées du comte sur les dalles. Je me rappelle parfaitement qu'un corbeau, sans doute chassé par un coup de vent, vint battre les vitres de l'aile, en jetant un cri lugubre, et que tout un pan de neige se détacha : de blanches qu'elles étaient, les fenêtres devinrent toutes noires de ce côté...

—Ces détails ont-ils du rapport avec la maladie de ton maître?

—Laisse-moi finir... tu verras. A ce cri, le comte s'était arrêté, les yeux fixes, les joues pâles et la tête penchée en avant, comme un chasseur qui entend venir la bête. Moi je me chauffais toujours, et je pensais : « Est-ce qu'il n'ira pas se coucher bientôt? » Car, pour dire la vérité, je tombais de fatigue. Tout cela, Fritz, je le vois, j'y suis!... A peine le corbeau avait-il jeté son cri dans l'abîme, que la vieille horloge sonnait onze heures. — Au même instant, le comte tourne sur ses talons; il écoute, ses lèvres remuent; je vois qu'il chancelle comme un homme ivre. Il étend les mains, les mâchoires serrées, les yeux blancs. Moi je lui crie : « Monseigneur, qu'avez-vous? » Mais il se met à rire comme un fou, trébuche et tombe sur les dalles, la face contre terre. Aussitôt j'appelle au secours; les domestiques arrivent. Sébalt prend le comte par les jambes, moi par les épaules, nous le transportons sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le lit qui se trouve près de la fenêtre; et comme j'étais en train de couper sa cravate avec mon couteau de chasse, car je croyais à une attaque d'apoplexie, voilà que la comtesse entre et se jette sur le corps du comte, en poussant des cris si déchirants, que je frissonne encore rien que d'y penser! »

Ici, Gédéon ôta sa pipe, il la vida lentement sur le pommeau de sa selle, et poursuivit d'un air mélancolique :

« Depuis ce jour-là, Fritz, le diable s'est logé dans les murs de Nideck, et paraît ne plus vouloir en sortir. Tous les ans, à la même époque, à la même heure, les frissons prennent le comte. Son mal dure de huit à quinze jours, pendant lesquels il jette des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête! Puis il se remet lentement, lentement. Il est faible, pâle, il se traîne de chaise en chaise, et, si l'on fait le moindre bruit, si l'on remue, il se retourne, il a peur de son ombre. La jeune comtesse, la plus douce des créatures qui soit au monde, ne le quitte pas, mais lui ne peut la voir : « Va-t'en! va-t'en! crie-t-il les mains étendues. Oh! laisse-moi! laisse-moi! n'ai-je pas assez souffert? » C'est horrible de l'entendre, et moi, moi, qui l'accompagne de près à la chasse, qui sonne du cor lorsqu'il frappe la bête, moi, qui suis le premier de ses serviteurs, moi, qui me ferais casser la tête pour son service; eh bien! dans ces moments-là, je voudrais l'étrangler, tant c'est abominable de voir comme il traite sa propre fille! »

Sperver, dont la rude physionomie avait pris une expression sinistre, piqua des deux, et nous fîmes un temps de galop.

J'étais devenu tout pensif. La cure d'une telle maladie me paraissait fort douteuse, presque impossible. C'était évidemment une maladie morale; pour la combattre, il aurait fallu remonter à sa cause première, et cette cause se perdait sans doute dans le lointain de l'existence.

Toutes ces pensées m'agitaient. Le récit du vieux piqueur, bien loin de m'inspirer de la confiance, m'avait abattu : triste disposition pour obtenir un succès! Il était environ trois heures, lorsque nous découvrîmes l'antique castel du Nideck, tout au bout de l'horizon. Malgré la distance prodigieuse, on distinguait de hautes tourelles, suspendues en forme de hottes aux angles de l'édifice. Ce n'était encore qu'un vague profil, se détachant à peine sur l'azur du ciel; mais, insensiblement, les teintes rouges du granit des Vosges apparurent.

En ce moment Sperver ralentit sa marche et s'écria :

« Fritz, il faut arriver avant la nuit close... En avant!... »

Mais il eut beau éperonner, son cheval restait immobile, arc-boutant ses jambes de devant avec horreur, hérissant sa crinière, et lançant de ses naseaux dilatés deux jets de vapeur bleuâtre.

« Qu'est-ce que cela? s'écria Gédéon tout surpris. Ne vois-tu rien, Fritz?... est-ce que?... »

Il ne termina point sa phrase et m'indiquant, à cinquante pas, au revers de la côte, un être accroupi dans la neige :

« La Peste-Noire! » fit-il d'un accent si troublé que j'en fus moi-même tout saisi.

En suivant du regard la direction de son geste, j'aperçus avec stupeur une vieille femme, les jambes recoquillées entre les bras, et si misérable, que ses coudes, couleur de brique, sortaient à travers ses manches. Quelques mèches de cheveux gris pendaient autour de son cou, long, rouge et nu, comme celui d'un vautour.

Chose bizarre, un paquet de hardes reposait sur ses genoux, et ses yeux hagards s'étendaient au loin sur la plaine neigeuse.

Sperver avait repris sa course à gauche, traçant un immense circuit autour de la vieille. J'eus peine à le rejoindre.

« Ah çà! lui criai-je; que diable fais-tu? C'est une plaisanterie?

—Une plaisanterie! non! non! Dieu me garde de plaisanter sur un pareil sujet! Je ne suis pas superstitieux, mais cette rencontre me fait peur. »

Alors, tournant la tête, et voyant que la vieille ne bougeait pas, et que son regard suivait toujours la même direction, il parut se rassurer un peu.

« Fritz, me dit-il d'un air solennel, tu es un savant, tu as étudié bien des choses dont je ne connais pas la première lettre; eh bien! apprends de moi qu'on a toujours tort de rire de ce qu'on ne comprend pas. Ce n'est pas sans raison que j'appelle cette femme la Peste-Noire. Dans tout le Schwartz-Wald elle n'a pas d'autre nom; mais c'est ici, au Nideck, qu'elle le mérite surtout! »

Et le brave homme poursuivit son chemin sans ajouter un mot.

« Voyons, Sperver, explique-toi plus clairement, lui dis-je, car je n'y comprends rien.

—Oui, c'est notre perte à tous, cette sorcière que tu vois là-bas, c'est d'elle que vient tout le mal : c'est elle qui tue le comte!

—Comment est-ce possible? comment peut-elle exercer une semblable influence?

—Que sais-je, moi? Ce qu'il y a de positif,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est qu'au premier jour du mal, au moment où le comte est saisi de son attaque, vous n'avez qu'à monter sur la tour des signaux, et vous découvrez la Peste-Noire, comme une tache, entre la forêt de Tiefenbach et le Nideck. Elle est là, seule, accroupie. Chaque jour elle se rapproche un peu, et les attaques du comte deviennent plus terribles; on dirait qu'il l'entend venir! Quelquefois, le premier jour, aux premiers frissons, il me dit : « Gédéon, elle vient! » Moi, je lui tiens le bras pour l'empêcher de trembler; mais il répète toujours en bégayant, les yeux écarquillés : « Elle vient! ho! ho! elle vient!... » Alors, je monte dans la tour de Hugues; je regarde longtemps... Tu sais, Fritz, que j'ai de bons yeux. A la fin, dans les brumes lointaines, entre ciel et terre, j'aperçois un point noir. Le lendemain, le point noir est plus gros : le comte de Nideck se couche en claquant des dents. Le lendemain, on découvre clairement la vieille : les attaques commencent; le comte crie !... Le lendemain, la sorcière est au pied de la montagne : alors le comte a les mâchoires serrées comme un étau, il écume, ses yeux tournent. Oh! la misérable!... Et dire que je l'ai eue vingt fois au bout de ma carabine et que ce pauvre comte m'a empêché de lui envoyer une balle. Il criait : « Non, Sperver, non, pas de sang!.. » Pauvre homme, ménager celle qui le tue, car elle le tue, Fritz; il n'a déjà plus que la peau et les os! »

Mon brave ami Gédéon était trop prévenu contre la vieille, pour qu'il me fût possible de le ramener au sens commun. D'ailleurs, quel homme oserait tracer les limites du possible? chaque jour ne voit-il pas étendre le champ de la réalité? Ces influences occultes, ces rapports mystérieux, ces affinités invisibles, tout ce monde magnétique que les uns proclament avec toute l'ardeur de la foi, que les autres contestent d'un air ironique, qui nous répond que demain il ne fera pas explosion au milieu de nous? Il est si facile de faire du bon sens avec l'ignorance universelle!

Je me bornai donc à prier Sperver de modérer sa colère, et surtout de bien se garder de faire feu sur la Peste-Noire, le prévenant que cela lui porterait malheur.

« Bah! je m'en moque, dit-il, le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être pendu.

—C'est déjà beaucoup trop pour un honnête homme.

—Hé! c'est une mort comme une autre. On suffoque, voilà tout. J'aime autant ça que de recevoir un coup de marteau sur la tête, comme dans l'apoplexie, ou de ne pouvoir plus dormir, fumer, avaler, digérer, éternuer, comme dans les autres maladies.

—Pauvre Gédéon, tu raisonnes bien mal pour une barbe grise.

—Barbe grise tant que tu voudras, c'est ma manière de voir. J'ai toujours un canon de mon fusil chargé à balle au service de la sorcière; de temps en temps j'en renouvelle l'amorce, et si l'occasion se présente... »

Il termina sa pensée par un geste expressif.

« Tu auras tort, Sperver, tu auras tort. Je suis de l'avis du comte de Nideck : « Pas de « sang! » Un grand poète a dit : — « Tous les « flots de l'Océan ne peuvent laver une goutte « de sang humain! » — Réfléchis à cela, camarade, et décharge ton fusil contre un sanglier à la première occasion. »

Ces paroles parurent faire impression sur l'esprit du vieux braconnier, il baissa la tête et sa figure prit une expression pensive.

Nous gravissions alors les pentes boisées qui séparent le misérable hameau de Tiefenbach du château du Nideck.

La nuit était venue. Comme il arrive presque toujours après une claire et froide journée d'hiver, la neige recommençait à tomber, de larges flocons venaient se fondre sur la crinière de nos chevaux, qui hennissaient doucement et doublaient le pas, excités sans doute par l'approche du gîte.

De temps en temps, Sperver regardait en arrière avec une inquiétude visible; et moi-même je n'étais pas exempt d'une certaine appréhension indéfinissable, en songeant à l'étrange description que le piqueur m'avait faite de la maladie de son maître.

D'ailleurs, l'esprit de l'homme s'harmonise avec la nature qui l'entoure, et, pour mon compte, je ne sais rien de triste comme une forêt chargée de givre et secouée par la bise : les arbres ont un air morne et pétrifié qui fait mal à voir.

A mesure que nous avancions, les chênes devenaient plus rares; quelques bouleaux, droits et blancs comme des colonnes de marbre, apparaissaient de loin en loin, tranchant sur le verre sombre des sapinières, lorsque tout à coup, au sortir d'un fourré, le vieux burg dressa brusquement devant nous sa haute masse noire piquée de points lumineux.

Sperver s'était arrêté en face d'une porte creusée en entonnoir entre deux tours, et fermée par un grillage de fer.

« Nous y sommes! » s'écria-t-il en se penchant sur le cou de son cheval.

Il saisit le pied de cerf, et le son clair d'une cloche retentit au loin.

Après quelques minutes d'attente, une lan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

terne apparut dans les profondeurs de la voûte, étoilant les ténèbres, et nous montrant, dans son auréole, un petit homme bossu, à barbe jaune, large des épaules, et fourré comme un chat.

Vous eussiez dit, au milieu des grandes ombres, quelque gnome traversant un rêve des *Niebelungen*.

Il s'avança lentement et vint appliquer sa large figure plate contre le grillage, écarquillant les yeux et s'efforçant de nous voir dans la nuit.

« Est-ce toi, Sperver? fit-il d'une voix enrouée.

—Ouvriras-tu, Knapwurst? s'écria le piqueur. Ne sens-tu pas qu'il fait un froid de loup?

—Ah! je te reconnais, dit le petit homme. Oui... oui... c'est bien toi... Quand tu parles, on dirait que tu vas avaler les gens! »

La porte s'ouvrit, et le gnome, élevant vers moi sa lanterne avec une grimace bizarre, me salua d'un : « *Wilkom, her docter* (soyez le bienvenu, monsieur le docteur), » qui semblait vouloir dire : « Encore un qui s'en ira comme les autres! » Puis il referma tranquillement la grille, pendant que nous mettions pied à terre, et vint ensuite prendre la bride de nos chevaux.

II

En suivant Sperver, qui montait l'escalier d'un pas rapide, je pus me convaincre que le château du Nideck méritait sa réputation. C'était une véritable forteresse taillée dans le roc, ce qu'on appelait château d'embuscade autrefois. Ses voûtes, hautes et profondes, répétaient au loin le bruit de nos pas, et l'air du dehors, pénétrant par les meurtrières, faisait vaciller la flamme des torches engagées de distance en distance dans les anneaux de la muraille.

Sperver connaissait tous les recoins de cette vaste demeure; il tournait tantôt à droite, tantôt à gauche. Je le suivais hors d'haleine. Enfin il s'arrêta sur un large palier, et me dit :

« Fritz, je vais te laisser un instant avec les gens du château, pour aller prévenir la jeune comtesse Odile de ton arrivée.

—Bon! fais ce que tu jugeras nécessaire.

—Tu trouveras là notre majordome, Tobie Offenloch, un vieux soldat du régiment de Nideck; il a fait jadis la campagne de France sous le comte.

—Très-bien!

—Tu verras aussi sa femme, une Française, nommée Marie Lagoutte, qui se prétend de bonne famille.

—Pourquoi pas?

—Oui; mais, entre nous, c'est tout bonnement une ancienne cantinière de la grande-armée. Elle nous a ramené Tobie Offenloch sur sa charrette, avec une jambe de moins, et le pauvre homme l'a épousée par reconnaissance; tu comprends...

—Cela suffit. Ouvre toujours, je gêle. »

Et je voulus passer outre; mais Sperver, entêté comme tout bon Allemand, tenait à m'édifier sur le compte des personnages avec lesquels j'allais me trouver en relation. Il poursuivit donc en me retenant par les brandebourgs de ma rhingrave :

« De plus, tu trouveras Sébalt Kraft, le grand veneur, un garçon triste, mais qui n'a pas son pareil pour sonner du cor; Karl Trumpf, le sommelier; Christian Becker; enfin, tout notre monde, à moins qu'ils ne soient déjà couchés! »

Là-dessus, Sperver poussa la porte, et je restai tout ébahi sur le seuil d'une salle haute et sombre : la salle des anciens gardes du Nideck.

Au premier abord, je remarquai trois fenêtres au fond, dominant le précipice; à droite, une sorte de buffet en vieux chêne bruni par le temps;—sur le buffet, un tonneau, des verres, des bouteilles;—à gauche, une cheminée gothique à large manteau, empourprée par un feu splendide, et décorée, sur chaque face, de sculptures représentant les différents épisodes d'une chasse au sanglier au moyen âge; enfin, au milieu de la salle, une longue table, et sur la table une lanterne gigantesque, éclairant une douzaine de canettes à couvercle d'étain.

Je vis tout cela d'un coup d'œil; mais ce qui me frappa le plus, ce furent les personnages.

Je reconnus le majordome à sa jambe de bois : un petit homme, gros, court, replet, le teint coloré, le ventre tombant sur les cuisses, le nez rouge et mamelonné comme une framboise mûre; il portait une énorme perruque couleur de chanvre, formant bourrelet sur la nuque, un habit de peluche vert-pomme, à boutons d'acier larges comme des écus de six livres; la culotte de velours, les bas de soie, et les souliers à boucles d'argent. Il était en train de tourner le robinet du tonneau; un air de jubilation inexprimable épanouissait sa face rubiconde, et ses yeux, à fleur de tête, brillaient de profil comme des verres de montre.

Sa femme, la digne Marie Lagoutte, vêtue d'une robe de stoff à grands ramages, la figure

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

longue et jaune comme un vieux cuir de Cordoue, jouait aux cartes avec deux serviteurs gravement assis dans des fauteuils à dossier droit. De petites chevilles fendues pinçaient l'organe olfactif de la vieille et celui d'un autre joueur, tandis que le troisième clignait de l'œil d'un air malin, et paraissait jouir de les voir courbés sous cette espèce de fourches caudines.

« Combien de cartes? demandait-il.

—Deux, répondait la vieille.

—Et toi, Christian?

—Deux....

—Ha! ha!.... Je vous tiens!.... Coupez le roi! coupez l'as!... Et celle-ci, et celle-là... Ha! ha! ha! Encore une cheville, la mère! Ça vous apprendra, une fois de plus, à nous vanter les jeux de France!

—Monsieur Christian, vous n'avez pas d'égards pour le beau sexe.

—Au jeu de cartes, on ne doit d'égards à personne.

—Mais vous voyez bien qu'il n'y a plus de place!

—Bah! bah! avec un nez comme le vôtre, il y a toujours de la ressource. »

En ce moment Sperver s'écria :

« Camarades, me voici!

—Hé! Gédéon... Déjà de retour? »

Marie Lagoutte secoua bien vite ses nombreuses chevilles. Le gros majordome vida son verre. Tout le monde se tourna de notre côté.

« Et Monseigneur va-t-il mieux?

—Heu! fit le majordome en allongeant la lèvre inférieure, heu!

—C'est toujours la même chose?

—A peu près, dit Marie Lagoutte, qui ne me quittait pas de l'œil. »

Sperver s'en aperçut.

« Je vous présente mon fils : le docteur Fritz, du Schwartz-Wald, dit-il fièrement. Ah! tout va changer ici, maître Tobie. Maintenant que Fritz est arrivé, il faut que cette maudite migraine s'en aille. Si l'on m'avait écouté plus tôt... Enfin, il vaut mieux tard que jamais. »

Marie Lagoutte m'observait toujours. Cet examen parut la satisfaire, car, s'adressant au majordome :

« Allons donc, monsieur Offenloch, allons donc, s'écria-t-elle, remuez-vous, présentez un siége à monsieur le docteur. Vous restez là, bouche béante comme une carpe. Ah! Monsieur... ces Allemands!... »

Et la bonne femme, se levant comme un ressort, accourut me débarrasser de mon manteau.

« Permettez, Monsieur...

—Vous êtes trop bonne, ma chère dame.

—Donnez, donnez toujours... Il fait un temps... Ah! Monsieur, quel pays!...

—Ainsi, Monseigneur ne va ni mieux ni plus mal, reprit Sperver en secouant son bonnet couvert de neige, nous arrivons à temps.— Hé! Kasper! Kasper!.. »

Un petit homme, plus haut d'une épaule que de l'autre, et la figure saupoudrée d'un milliard de taches de rousseur, sortit de la cheminée :

« Me voici!

—Bon! tu vas faire préparer pour monsieur le docteur la chambre qui se trouve au bout de la grande galerie, la chambre de Hugues... tu sais?

—Oui, Sperver, tout de suite.

—Un instant. Tu prendras, en passant, la valise du docteur; Knapwurst te la remettra. Quant au souper...

—Soyez tranquille, je m'en charge.

—Très-bien, je compte sur toi. »

Le petit homme sortit, et Gédéon, après s'être débarrassé de sa pelisse, nous quitta pour aller prévenir la jeune comtesse de mon arrivée.

J'étais vraiment confus de l'empressement de Marie Lagoutte.

« Otez-vous donc de là, Sébalt, disait-elle au grand veneur; vous vous êtes assez rôti, j'espère, depuis ce matin. Asseyez-vous près du feu, monsieur le docteur, vous devez avoir froid aux pieds. Allongez vos jambes... C'est cela. »

Puis, me présentant sa tabatière :

« En usez-vous?

—Non, ma chère dame, merci.

—Vous avez tort, dit-elle en se bourrant le nez de tabac, vous avez tort : c'est le charme de l'existence. »

Elle remit sa tabatière dans la poche de son tablier, et reprit après quelques instants :

« Vous arrivez à propos : monseigneur a eu hier sa deuxième attaque, une attaque furieuse, n'est-ce pas, monsieur Offenloch?

—Furieuse est le mot, fit gravement le majordome.

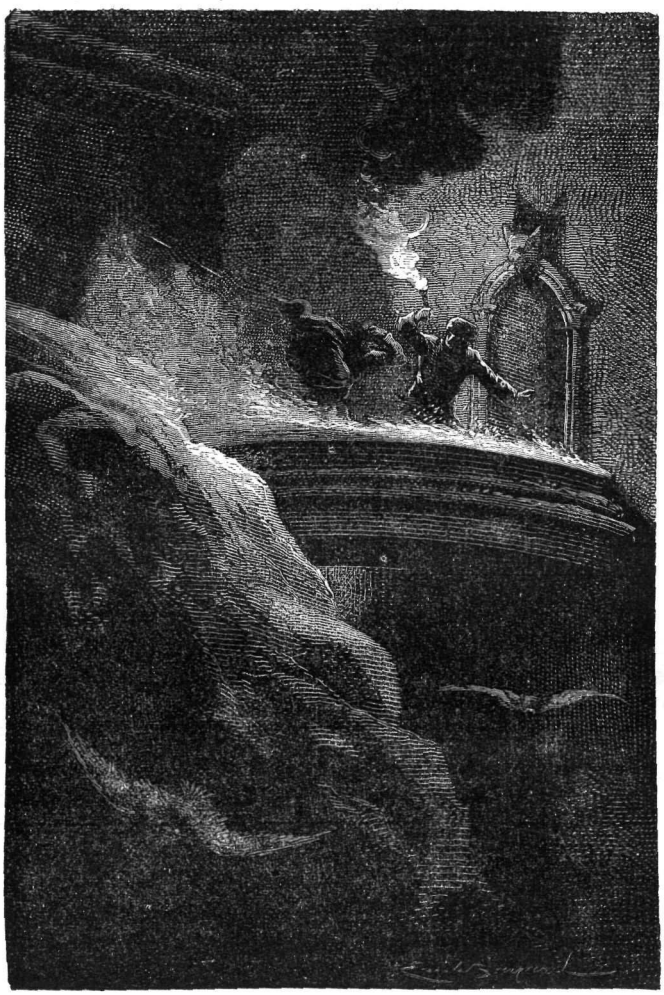
—Ce n'est pas étonnant, reprit-elle, quand un homme ne se nourrit pas; car il ne se nourrit pas, Monsieur. Figurez-vous que je l'ai vu passer deux jours sans prendre un bouillon.

—Et sans boire un verre de vin, ajouta le majordome, en croisant ses petites mains replètes sur sa bedaine. »

Je crus devoir hocher la tête pour témoigner ma surprise.

Aussitôt maître Tobie Offenloch vint s'asseoir à ma droite et me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous entrâmes précipitamment dans la tour. (Page 12.)

« Monsieur le docteur, croyez-moi, ordonnez-lui une bouteille de markobrünner par jour.

—Et une aile de volaille à chaque repas, interrompit Marie Lagoutte. Le pauvre homme est maigre à faire peur.

—Nous avons du markobrünner de soixante ans, reprit le majordome, car les Français ne l'ont pas tout bu, comme le prétend madame Offenloch. Vous pourriez aussi lui ordonner de boire de temps en temps un bon coup de johannisberg : il n'y a rien comme ce vin-là, pour remettre un homme sur pied.

—Dans le temps, dit le grand veneur d'un air mélancolique, dans le temps, monseigneur faisait deux grandes chasses par semaine : il se portait bien; depuis qu'il n'en fait plus, il est malade.

—C'est tout simple, observa Marie Lagoutte, le grand air ouvre l'appétit. Monsieur le docteur devrait lui ordonner trois grandes chasses par semaine, pour rattraper le temps perdu.

—Deux suffiraient, reprit gravement le veneur, deux suffiraient. Il faut aussi que les chiens se reposent; les chiens sont des créatures du bon Dieu comme les hommes. »

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels j'entendais le vent fouetter les vitres et s'engouffrer dans les meurtrières avec des sifflements lugubres.

Sébalt avait mis sa jambe droite sur sa jambe gauche, et, le coude sur le genou, le menton dans la main, il regardait le feu avec

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lievarlé! s'écrie Sperver. (Page 15.)

un air de tristesse inexprimable. Marie Lagoutte, après avoir pris une nouvelle prise, arrangeait son tabac dans sa tabatière, et moi je réfléchissais à l'étrange infirmité qui nous porte à nous poursuivre réciproquement de conseils.

En ce moment, le majordome se leva.

« Monsieur le docteur boira bien un verre de vin? dit-il en s'appuyant au dos de mon fauteuil.

—Je vous remercie, je ne bois jamais avant d'aller voir un malade.

—Quoi! pas même un petit verre de vin?

—Pas même un petit verre de vin. »

Il ouvrit de grands yeux et regarda sa femme d'un air tout surpris.

« Monsieur le docteur a raison, dit-elle, je suis comme lui : j'aime mieux boire en mangeant, et prendre un verre de cognac après. Dans mon pays, les dames prennent leur cognac; c'est plus distingué que le kirsch! »

Marie Lagoutte terminait à peine ces explications, lorsque Sperver entr'ouvrit la porte et me fit signe de le suivre.

Je saluai l'honorable compagnie, et, comme j'entrais dans le couloir, j'entendis la femme du majordome dire à son mari :

« Il est très-bien, ce jeune homme, ça ferait un beau carabinier! »

Sperver paraissait inquiet, il ne disait rien; j'étais moi-même tout pensif.

Quelques pas sous les voûtes ténébreuses du Nideck effacèrent complétement de mon esprit les figures grotesques de maître Tobie et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Marie Lagoutte : pauvres petits êtres inoffensifs, vivant, comme l'ornithomyse, sous l'aile puissante du vautour.

Bientôt Gédéon m'ouvrit une pièce somptueuse, tendue de velours violet pavillonné d'or. Une lampe de bronze, posée sur le coin de la cheminée et recouverte d'un globe de cristal dépoli, l'éclairait vaguement. D'épaisses fourrures amortissaient le bruit de nos pas : on eût dit l'asile du silence et de la méditation.

En entrant, Sperver souleva un flot de lourdes draperies qui voilaient une fenêtre en ogive. Je le vis plonger son regard dans l'abîme et je compris sa pensée : il regardait si la sorcière était toujours là-bas, accroupie dans la neige, au milieu de la plaine ; mais il ne vit rien, car la nuit était profonde.

Moi, j'avais fait quelques pas, et je distinguais, au pâle rayonnement de la lampe, une blanche et frêle créature, assise dans un fauteuil de forme gothique, non loin du malade : c'était Odile de Nideck. Sa longue robe de soie noire, son attitude rêveuse et résignée, la distinction idéale de ses traits, rappelaient ces créations mystiques du moyen âge, que l'art moderne abandonne sans réussir à les faire oublier.

Que se passa-t-il dans mon âme à la vue de cette blanche statue ? Je l'ignore. Il y eut quelque chose de religieux dans mon émotion. Une musique intérieure me rappela les vieilles ballades de ma première enfance, ces chants pieux que les bonnes nourrices du Schwartz-Wald fredonnent pour endormir nos premières tristesses.

A mon approche, Odile s'était levée.

« Soyez le bienvenu, monsieur le docteur, » me dit-elle avec une simplicité touchante ; puis m'indiquant du geste l'alcôve où reposait le comte : « Mon père est là. »

Je m'inclinai profondément, et sans répondre, tant j'étais ému, je m'approchai de la couche du malade.

Sperver, debout à la tête du lit, élevait d'une main la lampe, tenant de l'autre son large bonnet de fourrure. Odile était à ma gauche. La lumière, tamisée par le verre dépoli, tombait doucement sur la figure du comte.

Dès le premier instant, je fus saisi de l'étrange physionomie du seigneur de Nideck, et, malgré toute l'admiration respectueuse que venait de m'inspirer sa fille, je ne pus m'empêcher de me dire : « C'est un vieux loup ! »

En effet, cette tête grise à cheveux ras, renflée derrière les oreilles d'une façon prodigieuse, et singulièrement allongée par la face ; l'étroitesse du front au sommet, sa largeur à la base ; la disposition des paupières, terminées en pointe à la racine du nez, bordées de noir et couvrant imparfaitement le globe de l'œil terne et froid ; la barbe courte et drue s'épanouissant autour des mâchoires osseuses : tout dans cet homme me fit frémir, et des idées bizarres sur les affinités animales me traversèrent l'esprit.

Je dominai mon émotion et je pris le bras du malade : il était sec, nerveux ; la main était petite et ferme.

Au point de vue médical, je constatai un pouls dur, fréquent, fébrile, une exaspération touchant au tétanos.

Que faire ?

Je réfléchissais ; d'un côté, la jeune comtesse anxieuse ; de l'autre, Sperver, cherchant à lire dans mes yeux ce que je pensais, attentif, épiant mes moindres gestes... m'imposaient une contrainte pénible. Cependant je reconnus qu'il n'y avait rien de sérieux à entreprendre.

Je laissai le bras, j'écoutai la respiration. De temps en temps une espèce de sanglot soulevait la poitrine du malade, puis le mouvement reprenait son cours, s'accélérait, et devenait haletant. Le cauchemar oppressait évidemment cet homme : épilepsie ou tétanos, qu'importe ?... Mais la cause... la cause... voilà ce qu'il m'aurait fallu connaître et ce qui m'échappait.

Je me retournai tout pensif.

« Que faut-il espérer, Monsieur ? me demanda la jeune fille.

—La crise d'hier touche à sa fin, Madame. Il s'agirait de prévenir une nouvelle attaque.

—Est-ce possible, monsieur le docteur ? »

J'allais répondre par quelque généralité scientifique, n'osant me prononcer d'une manière positive, quand les sons lointains de la cloche du Nideck frappèrent nos oreilles.

« Des étrangers ! » dit Sperver.

Il y eut un instant de silence.

« Allez voir ! dit Odile, dont le front s'était légèrement assombri. Mon Dieu ! comment exercer les devoirs de l'hospitalité dans de telles circonstances ?... C'est impossible ! »

Presque aussitôt la porte s'ouvrit ; une tête blonde et rose parut dans l'ombre et dit à voix basse :

« Monsieur le baron de Zimmer-Blouderic, accompagné d'un écuyer, demande asile au Nideck... Il s'est égaré dans la montagne.

—C'est bien, Gretchen, répondit la jeune comtesse avec douceur. Allez prévenir le majordome de recevoir M. le baron de Zimmer. Qu'il lui dise bien que le comte est malade, et que cela seul l'empêche de faire lui-même les honneurs de sa maison. Qu'on éveille nos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gens pour le service, et que tout soit fait comme il convient. »

Rien ne saurait exprimer la noble simplicité de la jeune châtelaine en donnant ces ordres. Si la distinction semble héréditaire dans certaines familles, c'est que l'accomplissement des devoirs de l'opulence élève l'âme.

Tout en admirant la grâce, la douceur du regard, la distinction d'Odile de Nideck, son profil d'une pureté de lignes qu'on ne rencontre que dans les sphères aristocratiques, ces idées me passaient par l'esprit, et je cherchais en vain rien de comparable dans mes souvenirs.

« Allez, Gretchen, dit la jeune comtesse, dépêchez-vous.

—Oui, Madame. »

La suivante s'éloigna, et je restai quelques secondes encore sous le charme de mes impressions.

Odile s'était retournée.

« Vous le voyez, Monsieur, dit-elle avec un mélancolique sourire, on ne peut rester à sa douleur; il faut sans cesse se partager entre ses affections et le monde.

—C'est vrai, Madame, répondis-je, les âmes d'élite appartiennent à toutes les infortunes : le voyageur égaré, le malade, le pauvre sans pain, chacun a le droit d'en réclamer sa part, car Dieu les a faites comme ses étoiles, pour le bonheur de tous! »

Odile baissa ses longues paupières, et Sperver me serra doucement la main.

Au bout d'un instant elle reprit :

« Ah! Monsieur, si vous sauviez mon père!...

—Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, Madame, la crise est finie. Il faut en empêcher le retour.

—L'espérez-vous?

—Avec l'aide de Dieu, sans doute, Madame, ce n'est pas impossible. Je vais y réfléchir. »

Odile, tout émue, m'accompagna jusqu'à la porte. Sperver et moi nous traversâmes l'antichambre, où quelques serviteurs veillaient, attendant les ordres de leur maîtresse. Nous venions d'entrer dans le corridor, lorsque Gédéon, qui marchait le premier, se retourna tout à coup, et me plaçant ses deux mains sur les épaules :

« Voyons, Fritz, dit-il en me regardant dans le blanc des yeux, je suis un homme, moi, tu peux tout me dire : qu'en penses-tu?

—Il n'y a rien à craindre pour cette nuit.

—Bon, je sais cela, tu l'as dit à la comtesse; mais demain?

—Demain?

—Oui, ne tourne pas la tête. A supposer que tu ne puisses pas empêcher l'attaque de revenir, là, franchement, Fritz, penses-tu qu'il en meure?

—C'est possible, mais je ne le crois pas.

—Eh! s'écria le brave homme en sautant de joie, si tu ne le crois pas, c'est que tu en es sûr! »

Et me prenant bras dessus bras dessous, il m'entraîna dans la galerie. Nous y mettions à peine le pied, que le baron de Zimmer-Blouderic et son écuyer nous apparurent, précédés de Sébalt portant une torche allumée. Ils se rendaient à leur appartement, et ces deux personnages, le manteau jeté sur l'épaule, les bottes molles à la hongroise montant jusqu'aux genoux, la taille serrée dans de longues tuniques vert-pistache à brandebourgs, le colbac d'ourson enfoncé sur la tête, le couteau de chasse à la ceinture, avaient quelque chose d'étrangement pittoresque à la lueur blanche de la résine.

« Tiens, dit Sperver, si je ne me trompe, ce sont nos gens de Fribourg. Ils nous ont suivis de près.

—Tu ne te trompes pas : ce sont bien eux. Je reconnais le plus jeune à sa taille élancée; il a le profil d'aigle et porte les moustaches à la Wallenstein. »

Ils disparurent dans une travée latérale.

Gédéon prit une torche à la muraille et me guida dans un dédale de corridors, de couloirs, de voûtes hautes, basses, en ogive, en plein cintre, que sais-je? cela n'en finissait plus.

« Voici la salle des margraves, disait-il, voici la salle des portraits, la chapelle, où l'on ne dit plus la messe depuis que Ludwig le Chauve s'est fait protestant. Voici la salle d'armes. »

Toutes choses qui m'intéressaient médiocrement.

Après être arrivés tout en haut, il nous fallut redescendre une enfilade de marches. Enfin, grâce au ciel, nous arrivâmes devant une petite porte massive. Sperver sortit une énorme clef de sa poche, et, me remettant la torche :

« Prends garde à la lumière, dit-il. Attention! »

En même temps il poussa la porte, et l'air froid du dehors entra dans le couloir. La flamme se prit à tourbillonner, envoyant des étincelles en tous sens. Je me crus devant un gouffre et je reculai avec effroi.

« Ah! ah! ah! s'écria le piqueur, ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles, on dirait que tu as peur, Fritz!... Avance donc... Ne crains rien... Nous sommes sur la courtine qui va du château à la vieille tour. »

Et le brave homme sortit pour me donner l'exemple.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La neige encombrait cette plate-forme à balustrade de granit; le vent la balayait avec des sifflements immenses. Qui eût vu de la plaine notre torche échevelée eût pu se dire : « Que font-ils donc là-haut, dans les nuages? Pourquoi se promènent-ils à cette heure? »

« La vieille sorcière nous regarde peut-être, » pensai-je en moi-même, et cette idée me donna le frisson. Je serrai les plis de ma rhingrave, et la main sur mon feutre, je me mis à courir derrière Sperver. Il élevait la lumière pour m'indiquer la route et marchait à grands pas.

Nous entrâmes précipitamment dans la tour, puis dans la chambre de Hugues. Une flamme vive nous salua de ses pétillements joyeux : quel bonheur de se retrouver à l'abri d'épaisses murailles!

J'avais fait halte, tandis que Sperver refermait la porte, et, contemplant cette antique demeure, je m'écriai :

« Dieu soit loué! Nous allons donc pouvoir nous reposer.

—Devant une bonne table, ajouta Gédéon. Contemple-moi ça, plutôt que de rester le nez en l'air : un cuisseau de chevreuil, deux gelinottes, un brochet, le dos bleu, la mâchoire garnie de persil. Viandes froides et vins chauds, j'aime ça. Je suis content de Kasper; il a bien compris mes ordres. »

Il disait vrai, ce brave Gédéon : « Viandes froides et vins chauds, » car, devant la flamme, une magnifique rangée de bouteilles subissaient l'influence délicieuse de la chaleur.

A cet aspect, je sentis s'éveiller en moi une véritable faim canine; mais Sperver, qui se connaissait en confortable, me dit :

« Fritz, ne nous pressons pas, nous avons le temps, mettons-nous à l'aise; les gelinottes ne veulent pas s'envoler. D'abord, tes bottes doivent te faire mal; quand on a galopé huit heures consécutivement, il est bon de changer de chaussure; c'est mon principe. Voyons, assieds-toi, mets ta botte entre mes jambes... Bien... je la tiens... En voilà une!... Passons à l'autre... C'est cela!... Fourre tes pieds dans ces sabots, ôte ta rhingrave, jette-moi cette houppelande sur ton dos. A la bonne heure! »

Il en fit autant, puis d'une voix de stentor :

« Maintenant, Fritz, s'écria-t-il, à table! Travaille de ton côté, moi du mien, et surtout rappelle-toi le vieux proverbe allemand : — « Si c'est le diable qui a fait la soif, à coup sûr « c'est le Seigneur Dieu qui a fait le vin! »

III

Nous mangions avec ce bienheureux entrain que procurent dix heures de course à travers les neiges du Schwartz-Wald.

Sperver, attaquant tour à tour le gigot de chevreuil, les gelinottes et le brochet, murmurait la bouche pleine :

« Nous avons des bois! nous avons de hautes bruyères! nous avons des étangs! »

Puis il se penchait au dos de son fauteuil, et saisissant au hasard une bouteille, il ajoutait :

« Nous avons aussi des coteaux, verts au printemps, et pourpres en automne!... A ta santé, Fritz!

—A la tienne, Gédéon! »

C'était merveille de nous voir; nous nous admirions l'un l'autre.

La flamme pétillait, les fourchettes cliquetaient, les mâchoires galopaient, les bouteilles gloussaient, les verres tintaient; et dehors, le vent des nuits d'hiver, le grand vent de la montagne, chantait son hymne funèbre, cet hymne étrange, désolé, qu'il chante lorsque les escadrons de nuages fondent les uns sur les autres, se chargent, s'engloutissent, et que la lune pâle regarde l'éternelle bataille!

Cependant notre appétit se calmait. Sperver avait rempli le viedercome d'un vieux vin de Brumberg, la mousse frissonnait sur ses larges bords; il me le présenta en s'écriant :

« Au rétablissement du seigneur Yéri-Hans de Nideck. Bois jusqu'à la dernière goutte, Fritz, afin que Dieu nous entende! »

Ce qui fut fait.

Puis il le remplit de nouveau, et répétant d'une voix retentissante :

« Au rétablissement du haut et puissant seigneur Yéri-Hans de Nideck mon maître! »

Il le vida gravement à son tour.

Alors une satisfaction profonde envahit notre être, et nous fûmes heureux de nous sentir au monde.

Je me renversai dans mon fauteuil, le nez en l'air, les bras pendants, et me mis à contempler ma résidence.

C'était une voûte basse, taillée dans le roc vif, un véritable four d'une seule pièce, atteignant au plus douze pieds au sommet de son cintre. Tout au fond, j'aperçus une sorte de grande niche, où se trouvait mon lit, un lit à ras de terre, ayant, je crois, une peau d'ours pour couverture; et, dans cette grande

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

niche, une autre plus petite, ornée d'une statuette de la Vierge, taillée dans le même bloc de granit et couronnée d'une touffe d'herbes fanées.

« Tu regardes ta chambre, dit Sperver. Parbleu! ce n'est pas grandiose, ça ne vaut pas les appartements du château. Nous sommes ici dans la tour de Hugues; c'est vieux comme la montagne, Fritz, ça remonte au temps de Karl le Grand. Dans ce temps-là, vois-tu, les gens ne savaient pas encore bâtir des voûtes hautes, larges, rondes ou pointues, ils creusaient dans la pierre.

—C'est égal, tu m'as fourré là dans un singulier trou, Gédéon.

—Il ne faut pas t'y tromper, Fritz, c'est la salle d'honneur. On loge ici les amis du comte, lorsqu'il en arrive; tu comprends, la vieille tour de Hugues, c'est ce qu'il y a de mieux!

—Qui cela, Hugues?

—Eh! Hugues-le-Loup!

—Comment, Hugues-le-Loup?

—Sans doute, le chef de la race des Nideck, un rude gaillard, je t'en réponds! — Il est venu s'établir ici avec une vingtaine de reiters et de trabans de sa troupe. Ils ont grimpé sur ce rocher, le plus haut de la montagne. Tu verras ça demain. Ils ont bâti cette tour, et puis, ma foi! ils ont dit : « Nous sommes les maîtres! Malheur à ceux qui voudront passer sans payer rançon, nous tombons dessus comme des loups; nous leur mangeons la laine sur le dos, et si le cuir suit la laine, tant mieux! D'ici, nous verrons de loin : nous verrons les défilés du Rhéethal, de la Steinbach, de la Roche-Plate, de toute la ligne du Schwartz-Wald. Gare aux marchands! » Et ils l'ont fait, les gaillards, comme ils l'avaient dit. Hugues-le-Loup était leur chef. C'est Knapwurst qui m'a conté ça, le soir, à la veillée.

—Knapwurst?

—Le petit bossu... tu sais bien... qui nous a ouvert la grille. Un drôle de corps, Fritz, toujours niché dans la bibliothèque.

—Ah! vous avez un savant au Nideck?

—Oui, le gueux!... au lieu de rester dans sa loge, il est toute la sainte journée à secouer la poussière des vieux parchemins de la famille. Il va et vient sur les rayons de la bibliothèque; on dirait un gros rat. Ce Knapwurst connaît toute notre histoire mieux que nous-mêmes. C'est lui qui t'en débiterait, Fritz. Il appelle ça des chroniques!... ha! ha! ha! »

Et Sperver, égayé par le vieux vin, se mit à rire quelques instants sans trop savoir pourquoi.

« Ainsi, Gédéon, repris-je, cette tour s'appelle la tour de Hugues... de Hugues-le-Loup?

—Je te l'ai déjà dit, que diable!... ça t'étonne?

—Non!

—Mais si, je le vois dans ta figure, tu rêves à quelque chose. A quoi rêves-tu?

—Mon Dieu... ce n'est pas le nom de cette tour qui m'étonne; ce qui me fait réfléchir, c'est que toi, vieux braconnier, toi, qui dès ton enfance n'as vu que la flèche des sapins, les cimes neigeuses du Wald-Horn, les gorges du Rhéethal; toi qui n'as fait, durant toute ta jeunesse, que narguer les gardes du comte de Nideck, courir les sentiers du Schwartz-Wald, battre les broussailles, aspirer le grand air, le plein soleil, la vie libre des bois, je te retrouve ici, au bout de seize ans, dans ce boyau de granit rouge : voilà ce qui m'étonne, ce que je ne puis comprendre. Voyons, Sperver, allume ta pipe et raconte-moi comment la chose s'est faite. »

L'ancien braconnier tira de sa veste de cuir un bout de pipe noir; il le bourra lentement, recueillit dans le creux de sa main un charbon qu'il plaça sur son *brûle-gueule*; puis, le nez en l'air, les yeux fixés au hasard, il répondit d'un air pensif :

« Les vieux faucons, les vieux gerfauts, et les vieux éperviers, après avoir longtemps battu la plaine, finissent par se nicher dans le trou d'un rocher! — Oui, c'est vrai, j'ai aimé le grand air, et je l'aime encore; mais, au lieu de me percher sur une haute branche, le soir, et d'être ballotté par le vent, j'aime à rentrer maintenant dans ma caverne, à boire un bon coup... à déchiqueter tranquillement un morceau de venaison, et à sécher mes plumes devant un bon feu. Le comte de Nideck ne méprise pas Sperver, le vieux faucon, le véritable homme des bois. Un soir, il m'a rencontré au clair de lune et m'a dit : « Camarade qui chasses tout seul, viens chasser avec moi! Tu as bon bec, bonne griffe. Eh bien! chasse, puisque c'est ta nature; mais chasse par ma permission, car, moi, je suis l'aigle de la montagne, je m'appelle Nideck! »

Sperver se tut quelques instants, puis il reprit :

« Ma foi! ça me convenait. Je chasse toujours, comme autrefois, et je bois tranquillement avec un ami ma bouteille d'affenthâl ou de... »

En ce moment, une secousse ébranla la porte. Sperver s'interrompit et prêta l'oreille.

« C'est un coup de vent, lui dis-je.

—Non, c'est autre chose. N'entends-tu pas la griffe qui râcle?... C'est un chien échappé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ouvre, Lieverlé ! ouvre, Blitz ! » s'écria le brave homme en se levant; mais il n'avait pas fait deux pas, qu'un danois formidable s'élançait dans la tour, et venait lui poser ses pattes sur les épaules, lui léchant, de sa grande langue rose, la barbe et les joues, avec de petits cris de joie attendrissants.

Sperver lui avait passé le bras sur le cou et, se tournant vers moi :

« Fritz, disait-il, quel homme pourrait m'aimer ainsi?... Regarde-moi cette tête, ces yeux, ces dents. »

Il lui retroussait les lèvres et me faisait admirer des crocs à déchirer un buffle. Puis le repoussant avec effort, car le chien redoublait ses caresses :

« Laisse-moi, Lieverlé; je sais bien que tu m'aimes. Parbleu ! qui m'aimerait, si tu ne m'aimais, toi? »

Et Gédéon alla fermer la porte.

Je n'avais jamais vu de bête aussi terrible que ce Lieverlé ; sa taille atteignait deux pieds et demi. C'était un formidable chien d'attaque, au front large, aplati, à la peau fine : un tissu de nerfs et de muscles entrelacés ; l'œil vif, la patte allongée ; mince de taille, large du corsage, des épaules et des reins, mais sans odorat. Donnez le nez du basset à de telles bêtes, le gibier n'existe plus !

Sperver étant revenu s'asseoir passait la main sur la tête de son Lieverlé avec orgueil, et m'en énumérait les qualités gravement.

Lieverlé semblait le comprendre.

« Vois-tu, Fritz, ce chien-là vous étrangle un loup d'un coup de mâchoire. C'est ce qu'on appelle une bête parfaite sous le rapport du courage et de la force. Il n'a pas cinq ans, il est dans toute sa vigueur. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il est dressé au sanglier. Chaque fois que nous rencontrons une bande, j'ai peur pour mon Lieverlé : il a l'attaque trop franche, il arrive droit comme une flèche. Aussi, gare les coups de boutoir... j'en frémis ! Couche-toi là, Lieverlé, cria le piqueur, couche-toi sur le dos. »

Le chien obéit, étalant à nos yeux ses flancs couleur de chair.

« Regarde, Fritz, cette raie blanche, sans poil, qui prend sous la cuisse et qui va jusqu'à la poitrine : c'est un sanglier qui lui a fait ça ! Pauvre bête !... il ne lâchait pas l'oreille... nous suivions la piste au sang. J'arrive le premier. En voyant mon Lieverlé, je jette un cri, je saute à terre, je l'empoigne à bras le corps, je le roule dans mon manteau et j'arrive ici. J'étais hors de moi ! Heureusement les boyaux n'étaient pas attaqués. Je lui recouds le ventre. Ah ! diable ! il hurlait !... il souffrait !... mais, au bout de trois jours, il se léchait déjà : un chien qui se lèche est sauvé ! Hein, Lieverlé, tu te le rappelles ? Aussi, nous nous aimons, nous deux ! »

J'étais vraiment attendri de l'affection de l'homme pour ce chien, et du chien pour cet homme ; ils se regardaient l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme. Le chien agitait sa queue, l'homme avait des larmes dans les yeux.

Sperver reprit :

« Quelle force !... Vois-tu, Fritz, il a cassé sa corde pour venir me voir; une corde à six brins; il a trouvé ma trace ! Tiens, Lieverlé, attrape ! »

Et il lui lança le reste du cuisseau de chevreuil. Les mâchoires du chien, en le happant, firent un bruit terrible, et Sperver, me regardant avec un sourire étrange, me dit :

« Fritz, s'il te tenait par le fond de la culotte, tu n'irais pas loin !

—Moi comme un autre, parbleu ! »

Le chien alla s'étendre sous le manteau de la cheminée, allongeant sa grande échine maigre, le gigot entre ses pattes de devant. Il se mit à le déchirer par lambeaux. Sperver le regardait du coin de l'œil avec satisfaction. L'os se broyait sous la dent : Lieverlé aimait la moelle !

« Hé ! fit le vieux braconnier, si l'on te chargeait d'aller lui reprendre son os, que dirais-tu?

—Diable ! ce serait une mission délicate. »

Alors nous nous mîmes à rire de bon cœur. Et Sperver, étendu dans son fauteuil de cuir roux, le bras gauche pendu par-dessus le dossier, l'une de ses jambes sur un escabeau, l'autre en face d'une bûche qui pleurait dans la flamme, lança de grandes spirales de fumée bleuâtre vers la voûte.

Moi, je regardais toujours le chien, quand, me rappelant tout à coup notre entretien interrompu :

« Écoute, Sperver, repris-je, tu ne m'as pas tout dit. Si tu as quitté la montagne pour le château, c'est à cause de la mort de Gertrude, ta brave et digne femme. »

Gédéon fronça le sourcil, une larme voila son regard; il se redressa, et, secouant la cendre de sa pipe sur l'ongle du pouce :

« Eh bien ! oui, dit-il, c'est vrai, ma femme est morte !... Voilà ce qui m'a chassé des bois. Je ne pouvais revoir le vallon de la Roche-Creuse sans grincer des dents. J'ai déployé mon aile de ce côté; je chasse moins dans les broussailles, mais je vois de plus haut ; et quand, par hasard, la meute tourne là-bas, je laisse tout aller au diable ! je rebrousse chemin... je tâche de penser à autre chose. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sperver était devenu sombre. La tête penchée vers les larges dalles, il restait morne; je me repentais d'avoir réveillé en lui de tristes souvenirs. Puis, songeant à la Peste-Noire accroupie dans la neige, je me sentais frissonner.

Étrange impression ! un mot, un seul, nous avait jetés dans une série de réflexions mélancoliques. Tout un monde de souvenirs se trouvait évoqué par hasard.

Je ne sais depuis combien de temps durait notre silence, quand un grondement sourd, terrible, comme le bruit lointain d'un orage, nous fit tressaillir.

Nous regardâmes le chien. Il tenait toujours son os à demi rongé entre ses pattes de devant; mais, la tête haute, l'oreille droite, l'œil étincelant, il écoutait... il écoutait dans le silence, et le frisson de la colère courait le long de ses reins.

Sperver et moi, nous nous regardâmes tout pâles : pas un bruit, pas un soupir; au dehors, le vent s'était calmé; rien, excepté ce grondement sourd, continu, qui s'échappait de la poitrine du chien.

Tout à coup, il se leva et bondit contre le mur avec un éclat de voix sec, rauque, épouvantable ; les voûtes en retentirent comme si la foudre eût éclaté contre les vitres.

Lieverlé, la tête basse, semblait regarder à travers le granit, et ses lèvres, retroussées jusqu'à leur racine, laissaient voir deux rangées de dents blanches comme la neige. Il grondait toujours. Parfois il s'arrêtait brusquement, appliquait son museau contre l'angle inférieur du mur et soufflait avec force, puis il se relevait avec colère et ses griffes de devant essayaient d'entamer le granit.

Nous l'observions sans rien comprendre à son irritation.

Un second cri de rage, plus formidable que le premier, nous fit bondir.

« Lieverlé ! s'écria Sperver en s'élançant vers lui, que diable as-tu? Est-ce que tu es fou? »

Il saisit une bûche et se mit à sonder le mur, plein et profond comme toute l'épaisseur de la roche. Aucun creux ne répondait, et pourtant le chien restait en arrêt.

« Décidément, Lieverlé, dit le piqueur, tu fais un mauvais rêve. Allons, couche-toi, ne m'agace plus les nerfs. »

Au même instant, un bruit extérieur frappa nos oreilles. La porte s'ouvrit, et le gros, l'honnête Tobie Offenloch, son falot de ronde d'une main, sa canne de l'autre, le tricorne sur la nuque, la face riante, épanouie, apparut sur le seuil.

« Salut! l'honorable compagnie, dit-il, hé ! que faites-vous donc là?

—C'est cet animal de Lieverlé, dit Sperver; il vient de faire un tapage !... Figurez-vous qu'il s'est hérissé contre ce mur. Je vous demande pourquoi ?

—Parbleu ! il aura entendu le tic-tac de ma jambe de bois dans l'escalier de la tour, » fit le brave homme en riant.

Puis déposant son falot sur la table :

« Ça vous apprendra, maître Gédéon, à faire attacher vos chiens. Vous êtes d'une faiblesse pour vos chiens, d'une faiblesse ! Ces maudits animaux finiront par nous mettre à la porte. Tout à l'heure encore, dans la grande galerie, je rencontre votre Blitz; il me saute à la jambe, voyez : ses dents y sont encore marquées ! une jambe toute neuve ! Canaille de bête !

—Attacher mes chiens !... la belle affaire ! dit le piqueur. Des chiens attachés ne valent rien, ils deviennent trop sauvages. Et puis, est-ce qu'il n'était pas attaché, Lieverlé? La pauvre bête a encore la corde au cou.

—Hé ! ce que je vous en dis, ce n'est pas pour moi,—quand ils approchent, j'ai toujours la canne haute et la jambe de bois en avant,—c'est pour la discipline : les chiens doivent être au chenil, les chats dans les gouttières, et les gens au château. »

Tobie s'assit en prononçant ces dernières paroles, et, les deux coudes sur la table, les yeux écarquillés de bonheur, il nous dit à voix basse, d'un ton de confidence :

« Vous saurez, Messieurs, que je suis garçon ce soir.

—Ah bah !

—Oui, Marie-Anne veille avec Gertrude dans l'antichambre de monseigneur.

—Alors, rien ne vous presse?

—Rien ! absolument rien !

—Quel malheur que vous soyez arrivé si tard, dit Sperver, toutes les bouteilles sont vides ! »

La figure déconfite du bonhomme m'attendrit. Il aurait tant voulu profiter de son veuvage ! Mais, en dépit de mes efforts, un long bâillement écarta mes mâchoires.

« Ce sera pour une autre fois, dit-il en se relevant. Ce qui est différé n'est pas perdu ! »

Il prit sa lanterne.

« Bonsoir, Messieurs.

—Hé ! attendez donc, s'écria Gédéon, je vois que Fritz a sommeil, nous descendrons ensemble.

—Volontiers, Sperver, volontiers; nous irons dire un mot en passant à maître Trumpf le sommelier, il est en bas avec les autres; Knapwurst leur raconte des histoires.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il pense que cela pourra le guérir. (Page 13.)

—C'est cela. Bonne nuit, Fritz.

—Bonne nuit, Gédeon; n'oublie pas de me faire appeler, si le comte allait plus mal.

—Sois tranquille. — Lieverlé !... pstt ! »

Ils sortirent. Comme ils traversaient la plate-forme, j'entendis l'horloge du Nideck sonner onze heures.

J'étais rompu de fatigue.

IV

Le jour commençait à bleuir l'unique fenêtre du donjon, lorsque je fus éveillé dans ma niche de granit par les sons lointains d'une trompe de chasse.

Rien de triste, de mélancolique, comme les vibrations de cet instrument au crépuscule, alors que tout se tait, que pas un souffle, pas un soupir ne vient troubler le silence de la solitude; la dernière note surtout, cette note prolongée, qui s'étend sur la plaine immense, éveillant au loin, bien loin, les échos de la montagne, a quelque chose de la grande poésie, qui remue le cœur.

Le coude sur ma peau d'ours, j'écoutais cette voix plaintive, évoquant les souvenirs des âges féodaux. La vue de ma chambre, de cette voûte basse, sombre, écrasée, antique repaire du loup de Nideck, et plus loin cette petite fenêtre à vitraux de plomb, en plein

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Son regard me paralysait. (Page 34.)

cintre, plus large que haute, et profondément enclavée dans le mur, ajoutait encore à la sévérité de mes réflexions.

Je me levai brusquement, et je courus ouvrir la fenêtre tout au large.

Là m'attendait un de ces spectacles que nulle parole humaine ne saurait décrire, le spectacle que l'aigle fauve des hautes Alpes voit chaque matin au lever du rideau pourpre de l'horizon : des montagnes!... des montagnes!... et puis des montagnes!... — flots immobiles qui s'aplanissent et s'effacent dans les brumes lointaines des Vosges; — des forêts immenses, des lacs, des crêtes éblouissantes, traçant leurs lignes escarpées sur le fond bleuâtre des vallons comblés de neige. Au bout de tout cela, l'infini !

Quel enthousiasme serait à la hauteur d'un semblable tableau !

Je restais confondu d'admiration. A chaque regard se multipliaient les détails : hameaux, fermes, villages, semblaient poindre dans chaque pli de terrain; il suffisait de regarder pour les voir !

J'étais là depuis un quart d'heure, quand une main se posa lentement sur mon épaule; je me retournai, la figure calme et le sourire silencieux de Gédéon me saluèrent d'un :

« *Gouden tâg*[1], Fritz! »

Puis il s'accouda près de moi, sur la pierre, fumant son bout de pipe. — Il étendait la main dans l'infini et me disait :

[1] Bonjour.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Regarde, Fritz, regarde... Tu dois aimer ça, fils du Schwartz-Wald! Regarde là-bas... tout là-bas... la Roche-Creuse... La vois-tu? Te rappelles-tu Gertrude?... Oh! que toutes ces choses sont loin! »

Sperver essuyait une larme; que pouvais-je lui répondre?

Nous restâmes longtemps contemplatifs, émus de tant de grandeur. Parfois le vieux braconnier, me voyant fixer les yeux sur un point de l'horizon, me disait :

« Ceci, c'est le Wald-Horn! ça, le Tienfenthal! Tu vois, Fritz, le torrent de la Steinbach; il est arrêté, il est pendu en franges de glaces sur l'épaule du Harberg : un froid manteau pour l'hiver! — Et là-bas, ce sentier, il mène à Fribourg; avant quinze jours, nous aurons de la peine à le retrouver. »

Ainsi se passa plus d'une heure.

Je ne pouvais me détacher de ce spectacle. Quelques oiseaux de proie, l'aile échancrée, la queue en éventail, planaient autour du donjon; des hérons filaient au-dessus, se dérobant à la serre par la hauteur de leur vol.

Du reste, pas un nuage : toute la neige était à terre. La trompe saluait une dernière fois la montagne.

« C'est mon ami Sébalt qui pleure là-bas, dit Sperver, un bon connaisseur en chiens et en chevaux, et, de plus, la première trompe d'Allemagne. Écoute-moi ça, Fritz, comme c'est moelleux!... — Pauvre Sébalt! il se consume depuis la maladie de monseigneur, il ne peut plus chasser comme autrefois. Voici sa seule consolation : tous les matins, au lever du jour, il monte sur l'Altenberg et sonne les airs favoris du comte. Il pense que ça pourra le guérir! »

Sperver, avec ce tact de l'homme qui sait admirer, n'avait pas interrompu ma contemplation; mais quand, ébloui de tant de lumière, je regardai dans l'ombre de la tour :

« Fritz, me dit-il, tout va bien, le comte n'a pas eu d'attaque. »

Ces paroles me ramenèrent au sentiment du réel.

« Ah! tant mieux... tant mieux!

—C'est toi, Fritz, qui lui vaut ça.

—Comment, moi? Je ne lui ai rien prescrit!

—Eh! qu'importe! tu étais là!

—Tu plaisantes, Gédéon; que fait ici ma présence, du moment que je n'ordonne rien au malade?

—Ça fait que tu lui portes bonheur. »

Je le regardai dans le blanc des yeux, il ne riait pas.

« Oui, reprit-il sérieusement, tu es un *porte-bonheur*, Fritz; les années précédentes notre seigneur avait une deuxième attaque le lendemain de la première, puis une troisième, une quatrième. Tu empêches tout cela, tu arrêtes le mal. C'est clair!

—Pas trop, Sperver; moi je trouve, au contraire, que c'est très-obscur.

—On apprend à tout âge, reprit le brave homme. Sache, Fritz, qu'il y a des *porte-bonheur* dans ce monde, et des *porte-malheur* aussi. Par exemple, ce gueux de Knapwurst est mon porte-malheur à moi. Chaque fois que je le rencontre, en partant pour la chasse, je suis sûr qu'il m'arrivera quelque chose : mon fusil rate, je me foule le pied, un de mes chiens est éventré... Que sais-je? Aussi, moi, sachant la chose, j'ai soin de partir au petit jour, avant que le drôle, qui dort comme un loir, n'ait ouvert l'œil; ou bien je file par la porte de derrière, par une poterne, tu comprends!

—Je comprends très-bien; mais tes idées me paraissent singulières, Gédéon.

—Toi, Fritz, poursuivit-il sans m'écouter, tu es un brave et digne garçon; le ciel a placé sur ta tête des bénédictions innombrables; il suffit de voir ta bonne figure, ton regard franc, ton sourire plein de bonhomie, pour être joyeux... enfin tu portes bonheur aux gens, c'est positif... je l'ai toujours dit, et la preuve... en veux-tu la preuve?...

—Oui, parbleu! je ne serais pas fâché de reconnaître tant de vertus cachées dans ma personne.

—Eh bien! fit-il en me saisissant au poignet, regarde là-bas! »

Il m'indiquait un monticule à deux portées de carabine du château.

« Ce rocher enfoncé dans la neige, avec une broussaille à gauche, le vois-tu?

—Parfaitement.

—Regarde autour, tu ne vois rien?

—Non.

—Eh! parbleu! c'est tout simple, tu as chassé la Peste-Noire. Chaque année, à la deuxième attaque, on la voyait là, les pieds dans les mains. La nuit elle allumait du feu, elle se chauffait et faisait cuire des racines. C'était une malédiction! Ce matin, la première chose que je fais, c'est de grimper ici. Je monte sur la tourelle des signaux, je regarde : partie la vieille coquine! J'ai beau me mettre la main sur les yeux, regarder à droite, à gauche, en haut, en bas, dans la plaine, sur la montagne, rien! rien! Elle t'avait senti, c'est sûr. »

Et le brave homme, m'embrassant avec enthousiasme, s'écria d'un accent ému :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Oh ! Fritz... Fritz.... quelle chance de t'avoir amené ici ! C'est la vieille qui doit être vexée... Ha ! ha ! ha ! »

Je l'avoue, j'étais un peu honteux de me trouver tant de mérite, sans m'en être jamais aperçu jusqu'alors.

« Ainsi, Sperver, repris-je, le comte a bien passé la nuit?

—Très-bien !

—Alors, tout est pour le mieux, descendons. »

Nous traversâmes de nouveau la courtine, et je pus mieux observer ce passage, dont les remparts avaient une hauteur prodigieuse; ils se prolongeaient à pic avec le roc jusqu'au fond de la vallée. C'était un escalier de précipices échelonnés les uns au-dessus des autres.

En y plongeant le regard, je me sentis pris de vertige, et, reculant épouvanté jusqu'au milieu de la plate-forme, j'entrai rapidement dans le couloir qui mène au château.

Sperver et moi, nous avions déjà parcouru de vastes corridors, lorsqu'une grande porte ouverte se rencontra sur notre passage; j'y jetai les yeux et je vis, tout au haut d'une échelle double, le petit gnome Knapwurst, dont la physionomie grotesque m'avait frappé la veille.

La salle elle-même attira mon attention par son aspect imposant : c'était la salle des archives du Nideck, pièce haute, sombre, poudreuse, à grandes fenêtres ogivales prenant au sommet de la voûte et descendant en courbe, à deux mètres du parquet.

Là se trouvaient disposés, sur de vastes rayons, par les soins des anciens abbés, non-seulement tous les documents, titres, arbres généalogiques des Nideck, établissant leurs droits, alliances, rapports historiques avec les plus illustres familles de l'Allemagne, mais encore toutes les chroniques du Schwartz-Wald, les recueils des anciens *Minnesinger*, et les grands ouvrages in-folio sortis des presses de Gutenberg et de Faust, aussi vénérables par leur origine que par la solidité monumentale de leur reliure. — Les grandes ombres de la voûte, drapant les murailles froides de leurs teintes grises, rappelaient le souvenir des anciens cloîtres du moyen âge; et ce gnome, assis tout au haut de son échelle, un énorme volume à tranche rouge sur ses genoux cagneux, la tête enfoncée dans un mortier de fourrure, l'œil gris, le nez épaté, les lèvres contractées par la réflexion, les épaules larges, les membres grêles et le dos arrondi, semblait bien l'hôte naturel, le *famulus*, le rat, comme l'appelait Sperver, de ce dernier refuge de la science au Nideck.

Mais ce qui donnait à la salle des archives une importance vraiment historique, c'étaient les portraits de famille, occupant tout un côté de l'antique bibliothèque. Ils y étaient tous, hommes et femmes, depuis Hugues-le-Loup jusqu'à Yéri-Hans, le seigneur actuel; depuis la grossière ébauche des temps barbares jusqu'à l'œuvre parfaite des plus illustres maîtres de notre époque.

Mes regards se portèrent naturellement de ce côté.

Hugues I^er^, la tête chauve, semblait me regarder comme vous regarde un loup au détour d'un bois. Son œil gris, injecté de sang, sa barbe rousse et ses larges oreilles poilues, lui donnaient un air de férocité qui me fit peur.

Près de lui, comme l'agneau près du fauve, une jeune femme, — l'œil doux et triste, le front haut, les mains croisées sur la poitrine supportant un livre d'Heures, la chevelure blonde, soyeuse, abondante, entourant sa pâle figure d'une auréole d'or, — m'attira par un grand caractère de ressemblance avec Odile de Nideck.

Rien de suave et de charmant comme cette vieille peinture sur bois, un peu roide et sèche de contours, mais d'une adorable naïveté.

Je la regardais depuis quelques instants, lorsqu'un autre portrait de femme, suspendu à côté, attira mon attention. Figurez-vous le type wisigoth dans sa vérité primitive : front large et bas, yeux jaunes, pommettes saillantes, cheveux roux, nez d'aigle.

« Que cette femme devait convenir à Hugues ! » me dis-je en moi-même.

Et je me pris à considérer le costume; il répondait à l'énergie de la tête : la main droite s'appuyait sur un glaive, un corselet de fer serrait la taille.

Il me serait difficile d'exprimer les réflexions qui m'agitèrent en présence de ces trois physionomies; mon œil allait de l'une à l'autre avec une curiosité singulière. Je ne pouvais m'en détacher.

Sperver, s'arrêtant sur le seuil de la bibliothèque, avait lancé un coup de sifflet aigu. Knapwurst le regardait de toute la hauteur de son échelle sans bouger.

« Est-ce moi que tu siffles comme un chien? dit le gnome.

—Oui, méchant rat, c'est pour te faire honneur.

—Écoute, reprit Knapwurst d'un ton de suprême dédain, tu as beau faire, Sperver, tu ne peux cracher à la hauteur de mon soulier; je t'en défie ! »

Il lui présentait la semelle.

« Et si je monte?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je t'aplatis avec ce volume. »

Gédéon se mit à rire et reprit :

« Ne te fâche pas, bossu, ne te fâche pas. Je ne te veux pas de mal, au contraire, j'estime ton savoir; mais que diable fais-tu là de si bonne heure auprès de ta lampe? On dirait que tu as passé la nuit.

—C'est vrai, je l'ai passée à lire.

—Les jours ne sont-ils pas assez longs pour toi?

—Non, je suis à la recherche d'une question grave; je ne dormirai qu'après l'avoir résolue.

—Diable!... Et cette question?

—C'est de connaître par quelle circonstance Ludwig de Nideck trouva mon ancêtre, Otto le Nain, dans les forêts de la Thuringe. Tu sauras, Sperver, que mon aïeul Otto n'avait qu'une coudée de haut : cela fait environ un pied et demi. Il charmait le monde par sa sagesse, et figura très-honorablement au couronnement du duc Rodolphe. Le comte Ludwig l'avait fait enfermer dans un paon garni de toutes ses plumes : c'était l'un des plats les plus estimés de ce temps-là, avec les petits cochons de lait, mi-partie dorés et argentés. Pendant le festin, Otto déroulait la queue du paon, et tous les seigneurs, courtisans et grandes dames, s'émerveillaient de cet ingénieux mécanisme. Enfin Otto sortit, l'épée au poing, et d'une voix retentissante il cria : « Vive le duc Rodolphe! » ce qui fut répété par toute la salle. Bernard Hertzog mentionne ces circonstances; mais il ne dit pas d'où venait ce nain, s'il était de haut lignage, ou de basse extraction, chose du reste peu probable : le vulgaire n'a pas tant d'esprit. »

J'étais stupéfait de l'orgueil d'un si petit être; cependant une curiosité extrême me portait à le ménager : lui seul pouvait me fournir quelques renseignements sur le premier et le deuxième portraits à la droite de Hugues.

« Monsieur Knapwurst, lui dis-je d'un ton respectueux, auriez-vous l'obligeance de m'éclairer sur un doute? »

Le petit bonhomme, flatté de mes paroles, répondit :

« Parlez, Monsieur; s'il s'agit de chroniques, je suis prêt à vous satisfaire. Quant au reste, je ne m'en soucie pas.

—Précisément, ce serait de savoir à quels personnages se rapportent le deuxième et le troisième portraits de votre galerie.

—Ah! ah! fit Knapwurst, dont les traits s'animèrent, vous parlez d'Edwige et de Huldine, les deux femmes de Hugues! »

Et déposant son volume il descendit l'échelle pour converser plus à l'aise avec moi. Ses yeux brillaient, on voyait que les plaisirs de la vanité dominaient le petit homme; il était glorieux d'étaler son savoir.

Arrivé près de moi, il me salua gravement. Sperver se tenait derrière nous, fort satisfait de me faire admirer le nain du Nideck. Malgré le mauvais sort attaché, selon lui, à sa personne, il estimait et glorifiait ses vastes connaissances.

« Monsieur, dit Knapwurst en étendant sa longue main jaune vers les portraits, Hugues von Nideck, premier de sa race, épousa, en 832, Edwige de Lutzelbourg, laquelle lui apporta en dot les comtés de Giromani, du Haut-Barr, les châteaux du Geroldseck, du Teufels-Horn, et d'autres encore. Hugues-le-Loup n'eut pas d'enfants de cette première femme, qui mourut toute jeune, en l'an du Seigneur 837. Alors Hugues, seigneur et maître de la dot, ne voulut pas la rendre. Il y eut de terribles batailles entre ses beaux-frères et lui. Mais cette autre femme, que vous voyez en corselet de fer, Huldine, l'aida de ses conseils. C'était une personne de grand courage. On ne sait ni d'où elle venait, ni à quelle famille elle appartenait; mais cela ne l'a pas empêchée de sauver Hugues, fait prisonnier par Frantz de Lutzelbourg. Il devait être pendu le jour même, et l'on avait déjà tendu la barre de fer aux créneaux, quand Huldine, à la tête des vassaux du comte qu'elle avait entraînés par son courage, s'empara d'une poterne, sauva Hugues et fit pendre Frantz à sa place. Hugues-le-Loup épousa cette seconde femme en 842; il en eut trois enfants.

—Ainsi, repris-je tout rêveur, la première de ces femmes s'appelait Edwige, et les descendants du Nideck n'ont aucun rapport avec elle?

—Aucun.

—En êtes-vous bien sûr?

—Je puis vous montrer notre arbre généalogique. Edwige n'a pas eu d'enfants; Huldine, la seconde femme, en a eu trois.

—C'est surprenant!

—Pourquoi?

—J'avais cru remarquer quelque ressemblance...

—Hé! les ressemblances, les ressemblances!... fit Knapwurst, avec un éclat de rire strident. Tenez... voyez-vous cette tabatière de vieux buis à côté de ce grand lévrier, elle représente Hans-Wurst, mon bisaïeul. Il a le nez en éteignoir et le menton en galoche; j'ai le nez camard et la bouche agréable; est-ce que ça m'empêche d'être son petit-fils?

— Non, sans doute.

—Eh bien! il en est de même pour les Nideck. Ils peuvent avoir des traits d'Edwige, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne dis pas le contraire, mais c'est Huldine qui est leur souche-mère. Voyez l'arbre généalogique; voyez, Monsieur! »

Nous nous séparâmes, Knapwurst et moi, les meilleurs amis du monde.

V

« C'est égal, me disais-je, la ressemblance existe... faut-il l'attribuer au hasard?... Le hasard... qu'est-ce, après tout?... un non-sens... ce que l'homme ne peut expliquer. Il doit y avoir autre chose! »

Je suivais tout rêveur mon ami Sperver, qui venait de reprendre sa marche dans le corridor. Le portrait d'Edwige, cette image si simple, si naïve, se confondait dans mon esprit avec celle de la jeune comtesse.

Tout à coup, Gédéon s'arrêta; je levai les yeux, nous étions en face des appartements du comte.

« Entre, Fritz, me dit-il, moi, je vais donner la pâtée aux chiens; quand le maître n'est pas là, les valets se négligent; je viendrai te reprendre tout à l'heure. »

J'entrai, plus curieux de revoir mademoiselle Odile que le comte; je m'en faisais le reproche, mais l'intérêt ne se commande pas. Quelle fut ma surprise d'apercevoir dans le demi-jour de l'alcôve le seigneur du Nideck, levé sur le coude, et me regardant avec une attention profonde! Je m'attendais si peu à ce regard, que j'en fus tout stupéfait.

« Approchez, monsieur le docteur, me dit-il d'une voix faible, mais ferme, en me tendant la main. Mon brave Sperver m'a souvent parlé de vous; j'étais désireux de faire votre connaissance.

—Espérons, Monseigneur, lui répondis-je, qu'elle se poursuivra sous de meilleurs auspices. Encore un peu de patience, et nous viendrons à bout de cette attaque.

—Je n'en manque point, fit-il. Je sens que mon heure approche.

—C'est une erreur, monsieur le comte.

—Non, la nature nous accorde, pour dernière grâce, le pressentiment de notre fin.

—Combien j'ai vu de ces pressentiments se démentir! » dis-je en souriant.

Il me regardait avec une fixité singulière, comme il arrive à tous les malades exprimant un doute sur leur état. C'est un moment difficile pour le médecin, de son attitude dépend la force morale du malade; le regard de celui-ci va jusqu'au fond de sa conscience : s'il y découvre le soupçon de sa fin prochaine, tout est perdu; l'abattement commence, les ressorts de l'âme se détendent, le mal prend le dessus.

Je tins bon sous cette inspection, le comte parut se rassurer; il me pressa de nouveau la main, et se laissa doucement aller, plus calme, plus confiant.

J'aperçus seulement alors mademoiselle Odile et une vieille dame, sa gouvernante sans doute, assises au fond de l'alcôve, de l'autre côté du lit.

Elles me saluèrent d'une inclination de tête.

Le portrait de la bibliothèque me revint subitement à l'esprit.

« C'est elle, me dis-je, elle... la première femme de Hugues!... Voilà bien ce front haut, ces longs cils, ce sourire d'une tristesse indéfinissable.—Oh! que de choses dans le sourire de la femme! N'y cherchez point la joie, le bonheur. Le sourire de la femme voile tant de souffrances intimes, tant d'inquiétudes, tant d'anxiétés poignantes! Jeune fille, épouse, mère, il faut toujours sourire, même lorsque le cœur se comprime, lorsque le sanglot étouffe... C'est ton rôle, ô femme! dans cette grande lutte qu'on appelle l'existence humaine! »

Je réfléchissais à toutes ces choses, quand le seigneur du Nideck se prit à dire :

« Si Odile, ma chère enfant, voulait faire ce que je lui demande; si elle consentait seulement à me donner l'espérance de se rendre à mes vœux, je crois que mes forces reprendraient. »

Je regardai la jeune comtesse; elle baissait les yeux et semblait prier.

« Oui, reprit le malade, je renaîtrais à la vie; la perspective de me voir entouré d'une nouvelle famille, de serrer sur mon cœur des petits-enfants, la continuation de notre race, me ranimerait. »

A l'accent doux et tendre de cet homme, je me sentis ému.

La jeune fille ne répondit pas.

Au bout d'une ou deux minutes, le comte, qui la regardait d'un œil suppliant, poursuivit :

« Odile, ne veux-tu pas faire le bonheur de ton père? Mon Dieu! je ne te demande qu'une espérance, je ne te fixe pas d'époque. Je ne veux pas gêner ton choix. Nous irons à la cour; là, cent partis honorables se présenteront. Qui ne serait heureux d'obtenir la main de mon enfant? Tu seras libre de te prononcer. »

Il se tut.

Rien de pénible pour un étranger comme ces discussions de famille; tant d'intérêts divers, de sentiments intimes, s'y trouvent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

engagés, que la simple pudeur semble nous faire un devoir de nous dérober à de telles confidences. Je souffrais, j'aurais voulu fuir; les circonstances ne le permettaient pas.

« Mon père, dit Odile comme pour éluder les instances du malade, vous guérirez; le ciel ne voudrait pas vous enlever à notre affection. Si vous saviez avec quelle ferveur je le prie!

—Tu ne me réponds pas, dit le comte d'un ton sec. Que peux-tu donc objecter à mon dessein? n'est-il pas juste, naturel? Dois-je donc être privé des consolations accordées aux plus misérables? ai-je froissé tes sentiments? ai-je agi de violence ou de ruse?

—Non, mon père.

—Alors, pourquoi te refuser à mes prières?...

—Ma résolution est prise... c'est à Dieu que je me dévoue! »

Tant de fermeté dans un être si faible me fit passer un frisson par tout le corps. Elle était là, comme la Madone sculptée dans la tour de Hugues, frêle, calme, impassible.

Les yeux du comte prirent un éclat fébrile. Je faisais signe à la jeune comtesse de lui donner au moins une espérance, pour calmer son agitation croissante; elle ne parut pas m'apercevoir.

« Ainsi, reprit-il d'une voix étranglée par l'émotion, tu verrais périr ton père: il te suffirait d'un mot pour lui rendre la vie, et ce mot, tu ne le prononcerais pas?

—La vie n'appartient pas à l'homme, elle est à Dieu, dit Odile; un mot de moi n'y peut rien.

—Ce sont de belles maximes pieuses, fit le comte avec amertume, pour se dispenser de tout devoir. Mais Dieu, dont tu parles sans cesse, ne dit-il pas: « Honore ton père et ta mère! »

—Je vous honore, mon père, reprit-elle avec douceur, mais mon devoir n'est pas de me marier. »

J'entendis grincer les dents du comte. Il resta calme en apparence, puis il se retourna brusquement.

« Va-t'en, fit-il, ta vue me fait mal!... »

Et s'adressant à moi, tout pâle de cette scène:

« Docteur, s'écria-t-il avec un sourire sauvage, n'auriez-vous pas un poison violent?... un de ces poisons qui foudroient comme l'éclair?... Oh! ce serait bien humain de m'en donner un peu... Si vous saviez ce que je souffre!... »

Tous ses traits se décomposèrent, il devint livide.

Odile s'était levée et s'approchait de la porte,

« Reste! hurla le comte, je veux te maudire!... »

Jusqu'alors je m'étais tenu dans la réserve, n'osant intervenir entre le père et la fille; je ne pouvais faire davantage.

« Monseigneur, m'écriai-je, au nom de votre santé, au nom de la justice, calmez-vous, votre vie en dépend!

—Eh! que m'importe la vie? que m'importe l'avenir? Ah! que n'ai-je un couteau pour en finir! Donnez-moi la mort! »

Son émotion croissait de minute en minute. Je voyais le moment où, ne se possédant plus de colère, il allait s'élancer pour anéantir son enfant. Celle-ci, calme, pâle, se mit à genoux sur le seuil. La porte était ouverte, et j'aperçus, derrière la jeune fille, Sperver, les joues contractées, l'air égaré. Il s'approcha sur la pointe des pieds, et s'inclinant vers Odile:

« Oh! Mademoiselle, dit-il, Mademoiselle... le comte est un si brave homme! Si vous disiez seulement: « Peut-être... nous verrons... plus tard!... »

Elle ne répondit pas et conserva son attitude.

En ce moment, je fis prendre au seigneur du Nideck quelques gouttes d'opium; il s'affaissa, exhalant un long soupir, et bientôt un sommeil lourd, profond, régla sa respiration haletante.

Odile se leva, et sa vieille gouvernante, qui n'avait pas dit un mot, sortit avec elle. Sperver et moi nous les regardâmes s'éloigner lentement. Une sorte de grandeur calme se trahissait dans la démarche de la comtesse: on eût dit l'image vivante du devoir accompli.

Lorsqu'elle eut disparu dans les profondeurs du corridor, Gédéon se tourna vers moi:

« Eh bien! Fritz, me dit-il d'un air grave, que penses-tu de cela? »

Je courbai la tête sans répondre: la fermeté de cette jeune fille m'épouvantait.

VI

Sperver était indigné.

« Voilà ce qu'on appelle le bonheur des grands! s'écria-t-il en sortant de la chambre du comte. Soyez donc seigneur du Nideck, ayez des châteaux, des forêts, des étangs, les plus beaux domaines du Schwartz-Wald, pour qu'une jeune fille vienne vous dire de sa petite voix douce: « Tu veux? Eh bien! moi, je ne veux pas! Tu me pries? Et moi je réponds: C'est impossible! » Oh! Dieu!... quelle misère!... Ne vaudrait-il pas cent fois mieux être

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

venu au monde fils d'un bûcheron, et vivre tranquillement de son travail ? Tiens, Fritz, allons-nous-en... Cela me suffoque... j'ai besoin de respirer le grand air ! »

Et le brave homme, me prenant par le bras, m'entraîna dans le corridor.

Il était alors environ neuf heures. Le temps, si beau le matin, au lever du soleil, s'était couvert de nuages ; la bise fouettait la neige contre les vitres, et je distinguais à peine la cime des montagnes environnantes.

Nous allions descendre l'escalier qui mène à la cour d'honneur, lorsqu'au détour du corridor nous nous trouvâmes nez à nez avec Tobie Offenloch.

Le digne majordome était tout essoufflé.

« Hé ! fit-il en nous barrant le chemin avec sa canne, où diable courez-vous si vite ?... et le déjeuner !

—Le déjeuner !. .. quel déjeuner? demanda Sperver.

—Comment, quel déjeuner? ne sommes-nous pas convenus de déjeuner ensemble ce matin avec le docteur Fritz ?

—Tiens ! c'est juste, je n'y pensais plus. »

Offenloch partit d'un éclat de rire qui fendit sa grande bouche jusqu'aux oreilles.

« Ha ! ha ! ha ! s'écria-t-il, la bonne farce ! et moi qui craignais d'arriver le dernier ! Allons, allons, dépêchez-vous ! Kasper est en haut, qui vous attend. Je lui ai dit de mettre le couvert dans votre chambre ; nous serons plus à l'aise. Au revoir, monsieur le docteur. »

Il me tendit la main.

« Vous ne montez pas avec nous? dit Sperver.

—Non, je vais prévenir madame la comtesse que le baron de Zimmer-Blouderic sollicite l'honneur de lui présenter ses hommages avant de quitter le château.

—Le baron de Zimmer?

—Oui, cet étranger qui nous est arrivé hier au milieu de la nuit.

—Ah ! bon, dépêchez-vous.

—Soyez tranquille... le temps de déboucher les bouteilles, et je suis de retour. »

Il s'éloigna clopin-clopant.

Le mot « déjeuner » avait changé complétement la direction des idées de Sperver.

« Parbleu ! dit-il en me faisant rebrousser chemin, le moyen le plus simple de chasser les idées noires est encore de boire un bon coup. Je suis content qu'on ait servi dans ma chambre ; sous les voûtes immenses de la salle d'armes, autour d'une petite table, on a l'air de souris qui grignotent une noisette dans le coin d'une église. Tiens, Fritz, nous y sommes; écoute un peu comme le vent siffle dans les meurtrières. Avant une demi-heure, nous aurons un ouragan terrible. »

Il poussa la porte, et le petit Kasper, qui tambourinait contre les vitres, parut tout heureux de nous voir. Ce petit homme avait les cheveux blond-filasse, la taille grêle et le nez retroussé. Sperver en avait fait son factotum ; c'est lui qui démontait et nettoyait ses armes, qui raccommodait les brides et les sangles de ses chevaux, qui donnait la pâtée aux chiens pendant son absence, et qui surveillait à la cuisine la confection de ses mets favoris. Dans les grandes circonstances il dirigeait aussi le service du piqueur, absolument comme Tobie veillait à celui du comte. Il avait la serviette sur le bras, et débouchait avec gravité les longs flacons de vin du Rhin.

« Kasper, dit Sperver en entrant, je suis content de toi. Hier, tout était bon : le chevreuil, les gelinottes et le brochet. Je suis juste ; quand on fait son devoir, j'aime à le dire tout haut. Aujourd'hui, c'est la même chose : cette hure de sanglier au vin blanc a tout à fait bonne mine, et cette soupe aux écrevisses répand une odeur délicieuse. N'est-ce pas, Fritz?

—Certainement.

—Eh bien ! poursuivit Sperver, puisqu'il en est ainsi, tu rempliras nos verres. Je veux t'élever de plus en plus, car tu le mérites ! »

Kasper baissait les yeux d'un air modeste ; il rougissait, et paraissait savourer les compliments de son maître.

Nous prîmes place, et j'admirai comment le vieux braconnier, qui jadis se trouvait heureux de préparer lui-même sa soupe aux pommes de terre, dans sa chaumière, se faisait traiter alors en grand seigneur. Il fût né comte de Nideck, qu'il n'eût pu se donner une attitude plus noble et plus digne à table. Un seul de ses regards suffisait pour avertir Kasper d'avancer tel plat ou de déboucher telle bouteille.

Nous allions attaquer la hure de sanglier, lorsque maître Tobie parut ; mais il n'était pas seul, et nous fûmes tout étonnés de voir le baron de Zimmer-Blouderic et son écuyer debout derrière lui.

Nous nous levâmes. Le jeune baron vint à notre rencontre le front découvert : c'était une belle tête, pâle et fière, encadrée de longs cheveux noirs. Il s'arrêta devant Sperver.

« Monsieur, dit-il de cet accent pur de la Saxe, que nul autre dialecte ne saurait imiter, je viens faire appel à votre connaissance du pays. Madame la comtesse de Nideck m'assure que nul mieux que vous ne saurait me renseigner sur la montagne.

—Je le crois, Monseigneur, répondit Sper-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Knapwurst s'était remis à sa lecture. (Page 39.)

ver en s'inclinant, et je suis à vos ordres.

—Des circonstances impérieuses m'obligent à partir au milieu de la tourmente, reprit le baron en indiquant les vitres floconneuses. Je voudrais atteindre le Wald-Horn, à six lieues d'ici.

—Ce sera difficile, Monseigneur, toutes les routes sont encombrées de neige.

—Je le sais... mais il le faut!

—Un guide vous serait indispensable : moi, si vous le voulez, ou bien Sébalt-Kraft, le grand veneur du Nideck; il connaît à fond la montagne.

—Je vous remercie de vos offres, Monsieur, et je vous en suis reconnaissant; mais je ne puis les accepter. Des renseignements me suffisent. »

Sperver s'inclina, puis s'approchant d'une fenêtre, il l'ouvrit tout au large. Un coup de vent impétueux chassa la neige jusque dans le corridor, et referma la porte avec fracas.

Je restais toujours à ma place, debout, la main au dos de mon fauteuil; le petit Kasper s'était effacé dans un coin. Le baron et son écuyer s'approchèrent de la fenêtre.

« Messieurs, s'écria Sperver, la voix haute, pour dominer les sifflements du vent, et le bras étendu, voici la carte du pays. Si le temps était clair, je vous inviterais à monter dans la tour des signaux, nous découvririons le Schwartz-Wald à perte de vue... mais à quoi bon? Vous apercevez d'ici la pointe de l'Altenberg, et plus loin, derrière cette cime blanche, le Wald-Horn où l'ouragan se démène! Eh bien! il faut mar-

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était Odile de Nideck. (Page 10.)

cher directement sur le Wald-Horn. Là, si la neige vous le permet, du sommet de ce roc en forme de mitre, qu'on appelle la Roche-Fendue, vous apercevrez trois crêtes : la Behrenkopf, le Geierstein et le Trielfels. C'est sur ce dernier point, le plus à droite, qu'il faudra vous diriger. Un torrent coupe la vallée de Reethal, mais il doit être couvert de glace. Dans tous les cas, s'il vous est impossible d'aller plus loin, vous trouverez à gauche, en remontant la rive, une caverne à mi-côte ; la Roche-Creuse. Vous y passerez la nuit, et demain, selon toute probabilité, quand le vent tombera, vous serez en vue du Wald-Horn.

—Je vous remercie, Monsieur.

—Si vous aviez la chance de rencontrer quelque charbonnier, reprit Sperver, il pourrait vous enseigner le gué du torrent; mais je doute fort qu'il s'en trouve dans la haute montagne par un temps pareil. D'ici, ce serait trop difficile. Seulement ayez soin de contourner la base du Behrenkopf, car, de l'autre côté, la descente n'est pas possible : ce sont des rochers à pic. »

Pendant ces observations j'observais Sperver, dont la voix claire et brève accentuait chaque circonstance avec précision, et le jeune baron, qui l'écoutait avec une attention singulière. Aucun obstacle ne paraissait l'effrayer. Le vieil écuyer ne semblait pas moins résolu.

Au moment de quitter la fenêtre, il y eut une lueur, une éclaircie dans l'espace, un de ces mouvements rapides où l'ouragan saisit des masses de neige et les retourne comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une draperie flottante. L'œil alla plus loin : on aperçut les trois pics derrière l'Altenberg. Les détails que Sperver venait de donner se dessinèrent, puis l'air se troubla de nouveau.

« C'est bien, dit le baron, j'ai vu le but, et, grâce à vos explications, j'espère l'atteindre. »

Sperver s'inclina sans répondre. Le jeune homme et son écuyer, nous ayant salués, sortirent lentement.

Gédéon referma la fenêtre, et s'adressant à maître Tobie et à moi :

« Il faut être possédé du diable, dit-il en souriant, pour sortir par un temps pareil. Je me ferais conscience de mettre un loup à la porte. Du reste, ça les regarde. La figure du jeune homme me revient tout à fait; celle du vieux aussi. Ah çà! buvons! Maître Tobie, à votre santé! »

Je m'étais approché de la fenêtre, et comme le baron de Zimmer et son écuyer montaient à cheval, au milieu de la cour d'honneur, malgré la neige répandue dans l'air, je vis à gauche, dans une tourelle à hautes fenêtres, un rideau s'entr'ouvrir, et mademoiselle Odile, toute pâle, glisser un long regard vers le jeune homme.

« Hé! Fritz, que fais-tu donc là? s'écria Sperver.

—Rien, je regarde les chevaux de ces étrangers.

—Ah! oui, des valaques; je les ai vus ce matin à l'écurie : de belles bêtes! »

Les cavaliers partirent à fond de train. Le rideau se referma.

VII

Plusieurs jours se passèrent sans rien amener de nouveau. Mon existence au Nideck était fort monotone; c'était toujours le matin l'air mélancolique de la trompe de Sébalt, puis une visite au comte, puis le déjeuner, puis les réflexions à perte de vue de Sperver sur la Peste-Noire, les bavardages sans fin de Marie Lagoutte, de maître Tobie et de toute cette nichée de domestiques, n'ayant d'autres distractions que boire, jouer, fumer, dormir. Knapwurst seul avait une existence supportable; il s'enfonçait dans ses chroniques jusque par-dessus les oreilles, et le nez rouge, grelottant de froid au fond de la bibliothèque, il ne se lassait pas de curieuses recherches.

On peut se figurer mon ennui. Sperver m'avait fait voir dix fois les écuries et le chenil; les chiens commençaient à se familiariser avec moi. Je savais par cœur toutes les grosses plaisanteries du majordorme après boire, et les répliques de Marie Lagoutte. La mélancolie de Sébalt me gagnait de jour en jour; j'aurais volontiers soufflé dans son cor pour me plaindre aux montagnes, et je tournais sans cesse les yeux vers Fribourg.

Cependant la maladie du seigneur Yéri-Hans poursuivait son cours. C'était ma seule occupation sérieuse. Tout ce que m'avait dit Sperver se vérifiait : parfois le comte, réveillé en sursaut, se levait à demi, et, le cou tendu, les yeux hagards, il murmurait à voix basse :

« Elle vient! elle vient! »

Alors Gédéon secouait la tête, il montait sur la tour des signaux; mais il avait beau regarder à droite et à gauche, la Peste-Noire restait invisible.

A force de réfléchir à cette étrange maladie, j'avais fini par me persuader que le seigneur de Nideck était fou; l'influence bizarre que la vieille exerçait sur son esprit, ses alternatives d'égarement et de lucidité, tout me confirmait dans cette opinion.

Les médecins qui se sont occupés de l'aliénation mentale savent que les folies périodiques ne sont pas rares; que les unes se manifestent plusieurs fois dans l'année : au printemps, en automne, en hiver, et que les autres ne se montrent qu'une seule fois. Je connais à Fribourg une vieille dame qui pressent elle-même, depuis trente ans, le retour de son délire : elle se présente à la maison de santé. On l'enferme. Là, cette malheureuse voit chaque nuit se reproduire les scènes effrayantes dont elle a été témoin pendant sa jeunesse : elle tremble sous la main du bourreau, elle est arrosée du sang des victimes, elle gémit à faire pleurer les pierres. Au bout de quelques semaines, les accès deviennent moins fréquents. On lui rend enfin sa liberté, sûr de la voir revenir l'année suivante.

« Le comte de Nideck se trouve dans une situation analogue, me disais-je, des liens inconnus de tous l'unissent évidemment à la Peste-Noire. Qui sait? — Cette femme a été jeune... elle a dû être belle. » Et mon imagination, une fois lancée dans cette voie, construisait tout un roman. Seulement, j'avais soin de n'en rien dire à personne, Sperver ne m'aurait jamais pardonné de croire son maître capable d'avoir eu des relations avec la vieille; et quant à mademoiselle Odile, le seul mot de folie aurait suffi pour lui porter un coup terrible.

La pauvre jeune fille était bien malheureuse. Son refus de se marier avait tellement irrité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le comte qu'il supportait difficilement sa présence; il lui reprochait sa désobéissance avec amertume et s'étendait sur l'ingratitude des enfants. Parfois même des crises violentes suivaient les visites d'Odile. Les choses en vinrent au point que je me crus forcé d'intervenir. J'attendis un soir la comtesse dans l'antichambre, et je la suppliai de renoncer à soigner le comte; mais ici se présenta, contre mon attente, une résistance inexplicable. Malgré toutes mes observations, elle voulut continuer à veiller son père comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour.

« C'est mon devoir, dit-elle d'une voix ferme, et rien au monde ne saurait m'en dispenser.

—Madame, lui répondis-je en me plaçant devant la porte du malade, l'état de médecin impose aussi des devoirs, et, si cruels qu'ils puissent être, un honnête homme doit les remplir : votre présence tue le comte. »

Je me souviendrai toute ma vie de l'altération subite des traits d'Odile.

A ces paroles, tout son sang parut refluer vers le cœur; elle devint blanche comme un marbre, et ses grands yeux bleus, fixés sur les miens, semblèrent vouloir lire au fond de mon âme.

« Est-ce possible?... balbutia-t-elle. Vous m'en répondez sur l'honneur... n'est-ce pas, Monsieur?...

—Oui, Madame, sur l'honneur ! »

Il y eut un long silence. Puis, d'une voix étouffée :

« C'est bien, dit-elle, que la volonté de Dieu s'accomplisse !... »

Et, courbant la tête, elle se retira.

Le lendemain de cette scène, vers huit heures du matin, je me promenais dans la tour de Hugues, en songeant à la maladie du comte, dont je ne prévoyais pas l'issue, et à ma clientèle de Fribourg, que je risquais de perdre par une trop longue absence, lorsque trois coups discrets, frappés contre la porte, vinrent m'arracher à ces tristes réflexions.

« Entrez ! »

La porte s'ouvrit, et Marie Lagoutte parut sur le seuil, en me faisant une profonde révérence.

L'arrivée de la bonne femme me contrariait beaucoup; j'allais la prier de me laisser seul, mais l'expression méditative de sa physionomie me surprit. Elle avait jeté sur ses épaules un grand châle rouge et vert, elle baissait la tête en se pinçant les lèvres, et ce qui m'étonna le plus, c'est qu'après être entrée, elle ouvrit de nouveau la porte, pour s'assurer que personne ne l'avait suivie.

« Que me veut-elle ? pensai-je en moi-même. Que signifient ces précautions? »

J'étais intrigué.

« Monsieur le docteur, dit enfin la bonne femme en s'avançant vers moi, je vous demande pardon de vous déranger de si grand matin, mais j'ai quelque chose de sérieux à vous apprendre.

—Parlez, Madame, de quoi s'agit-il ?

—Il s'agit du comte.

—Ah !

—Oui, Monsieur, vous savez sans doute que c'est moi qui l'ai veillé la nuit dernière.

—En effet. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

Elle s'assit en face de moi, dans un grand fauteuil de cuir, et je remarquai avec étonnement le caractère énergique de cette tête, qui m'avait paru grotesque le soir de mon arrivée au château.

« Monsieur le docteur, reprit-elle après un instant de silence, en fixant sur moi ses grands yeux noirs, il faut d'abord vous dire que je ne suis pas une femme craintive; j'ai vu tant de choses dans ma vie, et de si terribles, qu'il n'y a plus rien qui m'étonne : quand on a passé par Marengo, Austerlitz et Moscou, pour arriver au Nideck, on a laissé la peur en route.

—Je vous crois, Madame.

—Ce n'est pas pour me vanter que je vous dis ça; c'est pour bien vous faire comprendre que je ne suis pas une lunatique et qu'on peut se fier à moi quand je dis : « J'ai vu telle chose. »

—Que diable va-t-elle m'apprendre? me demandai-je.

—Eh bien! donc, reprit la bonne femme, hier soir, entre neuf et dix heures, comme j'allais me coucher, Offenloch entre et me dit : « Marie, il faut veiller le comte. » D'abord cela m'étonne. « Comment! veiller le comte? est-ce que mademoiselle ne veille pas son père elle-même?—Non, mademoiselle est malade, il faut que tu la remplaces.—Malade !... pauvre chère enfant! j'étais sûre que ça finirait ainsi. » Je le lui ai dit cent fois, Monsieur, mais que voulez-vous? quand on est jeune, on ne doute de rien, et puis c'est son père ! Enfin, je prends mon tricot, je dis bonsoir à Tobie, et je me rends dans la chambre de monseigneur. Sperver, qui m'attendait, va se coucher. Bon ! me voilà seule. »

Ici, la bonne femme fit une pause, elle aspira lentement une prise et parut se recueillir. J'étais devenu fort attentif.

« Il était environ dix heures et demie, reprit-elle, je travaillais près du lit, et je levais de temps en temps le rideau pour voir ce que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faisait le comte : il ne bougeait pas; il avait le sommeil doux comme celui d'un enfant. Tout alla bien jusqu'à onze heures. Alors je me sentis fatiguée. Quand on est vieille, monsieur le docteur, on a beau faire, on tombe malgré soi, et d'ailleurs, je ne me défiais de rien; je me disais : « Il va dormir d'un trait jusqu'au jour. » Vers minuit, le vent cesse, les grandes vitres qui grelottaient se taisent. Je me lève pour voir un peu ce qui se passe dehors. La nuit était noire comme une bouteille d'encre; finalement, je reviens me remettre dans mon fauteuil; je regarde encore une fois le malade, je vois qu'il n'a pas changé de position, et je reprends mon tricot; mais au bout de quelques instants, je m'endors... je m'endors... là... ce qui s'appelle... bien ! Mon fauteuil était tendre comme un duvet, la chambre était chaude... Que voulez-vous ?... Je dormais depuis environ une heure, quand un coup d'air me réveille en sursaut. J'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? La grande fenêtre du milieu ouverte, les rideaux tirés, et le comte en chemise, debout sur cette fenêtre !

—Le comte?

—Oui.

—C'est impossible... il peut à peine remuer.

—Je ne dis pas non ! mais je l'ai vu comme je vous vois : il tenait une torche à la main; la nuit était sombre et l'air si tranquille, que la flamme de la torche se tenait toute droite. »

Je regardai Marie-Anne d'un air stupéfait.

« D'abord, reprit-elle après un instant de silence, de voir cet homme, les jambes nues, dans une pareille position, ça me produit un effet... un effet... je veux crier... mais aussitôt je me dis : « Peut-être qu'il est somnambule ! si tu cries... il s'éveille... il tombe... il est perdu !... » Bon ! je me tais et je regarde, avec des yeux !... vous pensez bien !... Voilà qu'il lève sa torche lentement, puis il l'abaisse... il la relève et l'abaisse, enfin trois fois, comme un homme qui fait un signal; ensuite il la jette dans les remparts, ferme la fenêtre, tire les rideaux, passe devant moi sans me voir, et se couche en marmottant Dieu sait quoi !

—Êtes-vous bien sûre d'avoir vu cela, Madame?

—Si j'en suis sûre !...

—C'est étrange !

—Oui, je le sais bien; mais que voulez-vous? c'est comme ça ! Ah ! dame ! dans le premier moment ça m'a remuée..., puis, quand je l'ai revu couché dans son lit, les mains sur la poitrine, comme si de rien n'était, alors je me suis dit : « Marie-Anne, tu viens de faire un mauvais rêve, ça n'est pas possible autrement, » et je me suis approchée de la fenêtre; mais la torche brûlait encore, elle était tombée dans une broussaille, un peu à gauche de la troisième poterne, on la voyait briller comme une étincelle : il n'y avait pas moyen de dire non. »

Marie Lagoutte me regarda quelques secondes en silence :

« Vous pensez bien, Monsieur, qu'à partir de ce moment-là je n'ai plus eu sommeil de toute la nuit. J'étais comme qui dirait sur le qui-vive. A chaque instant, je croyais entendre quelque chose derrière mon fauteuil. Ce n'est pas la peur, mais que voulez-vous? j'étais inquiète, ça me tracassait ! Ce matin au petit jour, j'ai couru éveiller Offenloch et je l'ai envoyé près du comte. En passant dans le corridor, j'ai vu que la première torche à droite manquait dans son anneau, je suis descendue, et je l'ai trouvée près du petit sentier du Schwartz-Wald; tenez, la voilà. »

Et la bonne femme sortit de dessous son tablier un bout de torche qu'elle déposa sur la table.

J'étais terrassé.

Comment cet homme, que j'avais vu la veille si faible, si épuisé, avait-il pu se lever, marcher, ouvrir et refermer une lourde fenêtre? Que signifiait ce signal au milieu de la nuit? Les yeux tout grands ouverts, il me semblait assister à cette scène étrange, mystérieuse, et ma pensée se reportait involontairement vers la Peste-Noire. Je m'éveillai enfin de cette contemplation intérieure, et je vis Marie Lagoutte qui s'était levée et se disposait à sortir.

« Madame, lui dis-je en la reconduisant, vous avez très-bien fait de me prévenir et je vous en remercie. Vous n'avez rien dit à personne de cette aventure?

—A personne, Monsieur; ces choses-là ne se disent qu'au prêtre et au médecin.

—Allons, je vois que vous êtes une brave personne. »

Ces paroles s'échangeaient sur le seuil de la tour. En ce moment Sperver parut au fond de la galerie, suivi de son ami Sébalt.

« Eh ! Fritz ! cria-t-il en traversant la courtine, tu vas en apprendre de belles !

—Allons... bon ! me dis-je, encore du nouveau... Décidément le diable se mêle de nos affaires ! »

Marie Lagoutte avait disparu. Le piqueur et son camarade entrèrent dans la tour.

VIII

La figure de Sperver exprimait une irritation

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

contenue, celle de Sébalt une ironie amère. Ce digne veneur, qui m'avait frappé le soir de mon arrivée au Nideck par son attitude mélancolique, était maigre et sec comme un vieux brocart; il portait la veste de chasse, serrée sur les hanches par le ceinturon, — d'où pendait le couteau à manche de corne, — de hautes guêtres de cuir montant au-dessus des genoux, la trompe en bandoulière de droite à gauche, la conque sous le bras. Il était coiffé d'un feutre à larges bords, la plume de héron dans la ganse; et son profil, terminé par une petite barbe rousse, rappelait celui du chevreuil.

« Oui, reprit Sperver, tu vas apprendre de belles choses! »

Il se jeta sur une chaise, en se prenant la tête entre les mains, d'un air désespéré, tandis que Sébalt passait tranquillement sa trompe par-dessus sa tête, et la déposait sur la table.

« Eh bien, Sébalt! s'écria Gédéon, parle donc! »

Puis, me regardant, il ajouta :

« La sorcière rôde autour du château. »

Cette nouvelle m'eût été parfaitement indifférente avant les confidences de Marie Lagoutte, mais alors elle me frappa. Il y avait des rapports quelconques entre le seigneur du Nideck et la vieille; ces rapports, j'en ignorais la nature; il me fallait, à tout prix, les connaître.

« Un instant, Messieurs, un instant, dis-je à Sperver et à son ami le veneur; avant tout, je voudrais savoir d'où vient la Peste-Noire. »

Sperver me regarda tout ébahi.

« Eh! fit-il, Dieu le sait!

—Bon! A quelle époque précise arrive-t-elle en vue du Nideck?

—Je te l'ai dit : huit jours avant Noël, tous les ans.

—Et elle y reste?

—De quinze jours à trois semaines.

—Avant on ne la voit pas? même de passage, ni après?

—Non.

—Alors il faut s'en saisir absolument, m'écriai-je, cela n'est pas naturel! Il faut savoir ce qu'elle veut, ce qu'elle est, d'où elle vient.

—S'en saisir! fit le veneur avec un sourire bizarre, s'en saisir! »

Et il secoua la tête d'un air mélancolique.

« Mon pauvre Fritz, dit Sperver, sans doute ton conseil est bon, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Si l'on osait lui envoyer une balle, à la bonne heure, on pourrait s'en approcher assez près de temps à autre, mais le comte s'y oppose; et, quant à la prendre autrement... va donc attraper un chevreuil par la queue! Écoute Sébalt, et tu verras! »

Le veneur, assis au bord de la table, ses longues jambes croisées, me regarda et dit :

« Ce matin, en descendant de l'Altenberg, je suivais le chemin creux du Nideck. La neige était à pic sur les bords. J'allais, ne songeant à rien, quand une trace attire mes yeux : elle était profonde, et prenait le chemin par le travers; il avait fallu descendre le talus, puis remonter à gauche. Ce n'était ni la brosse du lièvre qui n'enfonce pas, ni la fourchette du sanglier, ni le trèfle du loup : c'était un creux profond, un véritable trou. — Je m'arrête... je déblaye pour voir le fond de la piste, et j'arrive sur la trace de la Peste-Noire!

—En êtes-vous bien sûr?

— Comment, si j'en suis sûr? je connais le pied de la vieille mieux que sa figure, car moi, Monsieur, j'ai toujours l'œil à terre, je reconnais les gens à leur trace... Et puis un enfant lui-même ne s'y tromperait pas.

—Qu'a donc ce pied qui le distingue si particulièrement?

—Il est petit à tenir dans la main, bien fait, le talon un peu long, le contour net, l'orteil très-rapproché des autres doigts, qui sont pressés comme dans un brodequin. C'est ce qu'on peut appeler un pied admirable! Moi, Monsieur, il y a vingt ans, je serais tombé amoureux de ce pied-là. Chaque fois que je le rencontre, ça me produit une impression!... Dieu du ciel, est-il possible qu'un si joli pied soit celui de la Peste-Noire! »

Et le brave garçon, joignant les mains, se prit à regarder les dalles d'un air mélancolique.

« Eh bien! ensuite, Sébalt? dit Sperver avec impatience.

—Ah! c'est juste. Je reconnais donc cette trace, et je me mets aussitôt en route pour la suivre. J'avais l'espoir d'attraper la vieille au gîte, mais vous allez voir le chemin qu'elle m'a fait faire. Je grimpe sur le talus du sentier, à deux portées de carabine du Nideck; je descends la côte, gardant toujours la piste à droite : elle longeait la lisière du Rhéethal. Tout à coup, elle saute le fossé du bois. Bon, je la tiens toujours; mais voilà qu'en regardant par hasard un peu à gauche, j'aperçois une autre trace, qui avait suivi celle de la Peste-Noire. Je m'arrête... Serait-ce Sperver? ou bien Kasper Trumpf?... ou bien un autre? Je m'approche, et figurez-vous mon étonnement : ça n'était personne du pays! Je connais tous les pieds du Shwartz-Wald, de Fribourg au Nideck. Ce pied-là ne ressemblait pas aux nôtres. Il devait venir de loin. La botte, — car c'était une sorte de botte souple et fine, avec des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

éperons qui laissaient une petite raie derrière, — la botte, au lieu d'être ronde par le bout, était carrée ; la semelle, mince et sans clous, pliait à chaque pas. La marche, rapide et courte, ne pouvait être que celle d'un homme de vingt à vingt-cinq ans. Je remarquai les coutures de la tige d'un coup d'œil ; je n'en ai jamais vu d'aussi bien faites.

— Qui cela peut-il être ? »

Sébalt haussa les épaules, écarta les mains et se tut.

« Qui peut avoir intérêt à suivre la vieille? demandai-je en m'adressant à Sperver.

—Eh ! fit-il d'un air désespéré, le diable seul pourrait le dire. »

Nous restâmes quelques instants méditatifs.

« Je reprends la piste, poursuivit enfin Sébalt ; elle remonte de l'autre côté, dans l'escarpement des sapins, puis elle fait un crochet autour de la Roche-Fendue. Je me disais en moi-même : « Oh! vieille peste, s'il y avait beaucoup de gibier de ton espèce, le métier de chasseur ne serait pas tenable : il vaudrait mieux travailler comme un nègre ! » Nous arrivons, les deux pistes et moi, tout au haut du Schnéeberg. Dans cet endroit, le vent avait soufflé, la neige me montait jusqu'aux cuisses : c'est égal, il faut que je passe ! J'arrive sur les bords du torrent de la Steinbach. Plus de traces de la Peste ! Je m'arrête, et je vois qu'après avoir piétiné à droite et à gauche, les bottes du monsieur ont fini par s'en aller dans la direction de Tiefenbach : mauvais signe. Je regarde de l'autre côté du torrent : rien ! La vieille coquine avait remonté ou descendu la rivière, en marchant dans l'eau pour ne pas laisser de piste. Où aller? A droite , ou à gauche? — Ma foi ! dans l'incertitude, je suis revenu au Nideck.

—Tu as oublié de parler de son déjeuner, dit Sperver.

—Ah ! c'est vrai, Monsieur. Au pied de la Roche-Fendue, je vis qu'elle avait allumé du feu... la place était toute noire. Je posai la main dessus , pensant qu'elle serait encore chaude, ce qui m'aurait prouvé que la Peste n'avait pas fait beaucoup de chemin , mais elle était froide comme glace. Je remarquai tout près de là un collet tendu dans les broussailles...

—Un collet?...

—Oui, il paraît que la vieille sait tendre des piéges. Un lièvre s'y était pris; sa place restait encore empreinte dans la neige, étendue tout au long. La sorcière avait allumé du feu pour le faire cuire : elle s'était régalée !

—Et dire, s'écria Sperver furieux en frappant du poing sur la table, dire que cette vieille scélérate mange de la viande, tandis que, dans nos villages, tant d'honnêtes gens se nourrissent de pommes de terre ! Voilà ce qui me révolte, Fritz... Ah ! si je la tenais !... »

Mais il n'eut pas le temps d'exprimer sa pensée ; il pâlit, et, tous trois, nous restâmes immobiles, nous regardant l'un l'autre, bouche béante.

Un cri, — ce cri lugubre du loup par les froides journées d'hiver... ce cri qu'il faut avoir entendu pour comprendre tout ce que la plainte des fauves a de navrant et de sinistre, — ce cri retentissait près de nous ! Il montait la spirale de notre escalier, comme si la bête eût été sur le seuil de la tour !

On a souvent parlé du rugissement du lion grondant le soir dans l'immensité du désert ; mais si l'Afrique, brûlante, calcinée, rocailleuse, a sa grande voix tremblotante comme le roulement lointain de la foudre, les vastes plaines neigeuses du Nord ont aussi leur voix étrange, conforme à ce morne tableau de l'hiver, où tout sommeille, où pas une feuille ne murmure ; et cette voix, c'est le hurlement du loup !

A peine ce cri lugubre s'était-il fait entendre, qu'une autre voix formidable, celle de soixante chiens, y répondait dans les remparts du Nideck. Toute la meute se déchaînait à la fois : les aboiements lourds des limiers, les glapissements rapides des spitz, les jappements criards des épagneuls, la voix mélancolique des bassets qui pleurent, tout se confondait avec le cliquetis des chaînes, les secousses des chenils ébranlés par la rage; et, par-dessus tout cela, le hurlement continu, monotone, du loup, dominait toujours : c'était le chant de ce concert infernal !

Sperver bondit de sa place, courut sur la plate-forme, et plongeant son regard au pied de la tour :

« Est-ce qu'un loup serait tombé dans les fossés? » dit-il.

Mais le hurlement partait de l'intérieur.

Alors, se tournant de notre côté :

« Fritz !... Sébalt !... s'écria-t-il, arrivez !... »

Nous descendîmes les marches quatre à quatre et nous entrâmes dans la salle d'armes. Là, nous n'entendions plus que le loup pleurant sous les voûtes sonores; les cris lointains de la meute devenaient haletants, les chiens s'enrouaient de rage , leurs chaînes s'entrelaçaient , ils s'étranglaient peut-être.

Sperver tira son couteau de chasse, Sébalt en fit autant; ils me précédèrent dans la galerie.

Les hurlements nous guidaient vers la chambre du malade. Sperver, alors, ne disait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus rien... il pressait le pas. Sébalt allongeait ses longues jambes. Je sentais un frisson me parcourir le corps ; un pressentiment nous annonçait quelque chose d'abominable.

En courant vers les appartements du comte, nous vîmes toute la maison sur pied : les gardes-chasse, les veneurs, les marmitons, allaient au hasard, se demandant :

« Qu'est-ce qu'il y a? D'où viennent ces cris? »

Nous pénétrâmes, sans nous arrêter, dans le couloir qui précède la chambre du seigneur de Nideck, et nous rencontrâmes dans le vestibule la digne Marie Lagoutte, qui seule avait eu le courage d'y entrer avant nous. Elle tenait dans ses bras la jeune comtesse évanouie, la tête renversée, la chevelure pendante, et l'emportait rapidement.

Nous passâmes près d'elle si vite, que c'est à peine si nous entrevîmes cette scène pathétique. Depuis elle m'est revenue en mémoire, et la tête pâle d'Odile retombant sur l'épaule de la bonne femme m'apparaît comme l'image touchante de l'agneau qui tend la gorge au couteau sans se plaindre, tué d'avance par l'effroi.

Enfin nous étions devant la chambre du comte.

Le hurlement se faisait entendre derrière la porte.

Nous nous regardâmes en silence, sans chercher à nous expliquer la présence d'un tel hôte ; nous n'en avions pas le temps, les idées s'entrechoquaient dans notre esprit.

Sperver poussa brusquement la porte, et, le couteau de chasse à la main, il voulut s'élancer dans la chambre ; mais il s'arrêta sur le seuil, immobile, comme pétrifié.

Je n'ai jamais vu pareille stupeur se peindre sur la face d'un homme : ses yeux semblaient jaillir de sa tête, et son grand nez maigre se recourbait en griffe sur sa bouche béante.

Je regardai par-dessus son épaule, et ce que je vis me glaça d'horreur.

Le comte de Nideck, accroupi sur son lit, les deux bras en avant, la tête basse, inclinée sous les tentures rouges, les yeux étincelants, poussait des hurlements lugubres !

Le loup... c'était lui !...

Ce front plat, ce visage allongé en pointe, cette barbe roussâtre, hérissée sur les joues, cette longue échine maigre, ces jambes nerveuses, la face, le cri, l'attitude, tout, tout révélait la bête fauve cachée sous le masque humain !

Parfois il se taisait une seconde pour écouter, et faisait vaciller les hautes tentures comme un feuillage, en hochant la tête ; puis il reprenait son chant mélancolique.

Sperver, Sébalt et moi, nous étions cloués à terre, nous retenions notre haleine, saisis d'épouvante.

Tout à coup le comte se tut. Comme le fauve qui flaire le vent, il leva la tête et prêta l'oreille.

Là-bas !... là-bas !... sous les hautes forêts de sapins chargées de neige, un cri se faisait entendre ; d'abord faible, il semblait augmenter en se prolongeant, et bientôt nous l'entendîmes dominer le tumulte de la meute : la louve répondait au loup !

Alors Sperver, se tournant vers moi, la face pâle et le bras étendu vers la montagne, me dit à voix basse :

« Écoute la vieille ! »

Et le comte, immobile, la tête haute, le cou allongé, la bouche ouverte, la prunelle ardente, semblait comprendre ce que lui disait cette voix lointaine perdue au milieu des gorges désertes du Schwartz-Wald, et je ne sais quelle joie épouvantable rayonnait sur toute sa figure.

En ce moment, Sperver, d'une voix pleine de larmes, s'écria :

« Comte de Nideck, que faites-vous ? »

Le comte tomba comme foudroyé. Nous nous précipitâmes dans la chambre pour le secourir.

La troisième attaque commençait : — elle fut terrible !

IX

Le comte de Nideck se mourait !

Que peut l'art en présence de ce grand combat de la vie et de la mort? A cette heure dernière où les lutteurs invisibles s'étreignent corps à corps, se pressent haletants, se renversent et se relèvent tour à tour... que peut le médecin?

Regarder, écouter et frémir !

Parfois la lutte semble suspendue ; la vie se retire dans son fort, elle s'y repose, elle y puise le courage du désespoir. Mais bientôt son ennemi l'y suit. Alors, s'élançant à sa rencontre, elle l'étreint de nouveau. Le combat recommence plus ardent, plus près de l'issue fatale.

Et le malade, baigné de sueur froide, l'œil fixe, les bras inertes, ne peut rien pour lui-même. Sa respiration, tantôt courte, embarrassée, anxieuse ; tantôt longue, large et profonde, marque les différentes phases de cette bataille épouvantable.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Reste ! hurla le comte. (Page 22.)

Et les assistants se regardent... Ils pensent : « Un jour, cette même lutte aura lieu pour nous. Et la mort victorieuse nous emportera dans son antre, comme l'araignée la mouche. Mais la vie... elle... l'âme, déployant ses ailes, s'envolera vers d'autres cieux en s'écriant : « J'ai fait mon devoir, j'ai vaillamment combattu ! » Et d'en bas, la mort, la regardant s'élever, ne pourra la suivre : elle ne tiendra qu'un cadavre ! — O consolation suprême !... certitude de l'immortalité, espérance de justice, quel barbare pourrait vous arracher du cœur de l'homme ?... »

Vers minuit, le comte de Nideck me semblait perdu, l'agonie commençait ; le pouls brusque, irrégulier, avait des défaillances... des interruptions... puis des retours soudains.

Il ne me restait plus qu'à voir mourir cet homme... je tombais de fatigue ; tout ce que l'art permet, je l'avais fait.

Je dis à Sperver de veiller... de fermer les yeux de son maître.

Le pauvre garçon était désolé ; il se reprochait son exclamation involontaire : « Comte de Nideck, que faites-vous ? » et s'arrachait les cheveux de désespoir.

Je me rendis seul dans la tour de Hugues, ayant à peine eu le temps de prendre quelque nourriture ; je n'en sentais pas le besoin.

Un bon feu brillait dans la cheminée. Je me jetai tout habillé sur mon lit et le sommeil ne tarda pas à venir : ce sommeil lourd, inquiet, que l'on s'attend à voir interrompre par des gémissements et des pleurs,

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le comte, en chemise, debout sur cette fenêtre. (Page 28.)

Je dormais ainsi, la face tournée vers le foyer, dont la lumière ruisselait sur les dalles.

Au bout d'une heure le feu s'assoupit, et, comme il arrive en pareil cas, la flamme, se ranimant par instants, battait les murailles de ses grandes ailes rouges et fatiguait mes paupières.

Perdu dans une vague somnolence, j'entr'ouvris les yeux, pour voir d'où provenaient ces alternatives de lumière et d'obscurité.

La plus étrange surprise m'attendait :

Sur le fond de l'âtre, à peine éclairé par quelques braises encore ardentes, se détachait un profil noir : la silhouette de la Peste !

Elle était accroupie sur un escabeau, et se chauffait en silence.

Je crus d'abord à une illusion, suite naturelle de mes pensées depuis quelques jours ; je me levai sur le coude, regardant, les yeux arrondis par la crainte.

C'était bien elle : calme, immobile, les jambes recoquillées entre ses bras, — telle que je l'avais vue dans la neige, — avec son grand cou replié, son nez en bec d'aigle, ses lèvres contractées.

J'eus peur !

Comment la Peste-Noire était-elle là ? Comment avait-elle pu arriver dans cette haute tour, dominant les abîmes ?

Tout ce que m'avait raconté Sperver de sa puissance mystérieuse me parut justifié !... La scène de Lieverlé grondant contre la muraille me passa devant les yeux comme un éclair !...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je me blottis dans l'alcôve, respirant à peine, et regardant cette silhouette immobile, comme une souris regarderait un chat du fond de son trou.

La vieille ne bougeait pas plus que le montant de la cheminée taillé dans le roc; ses lèvres marmotaient je ne sais quoi!

Mon cœur galopait, ma peur redoublait de minute en minute, en raison du silence et de l'immobilité de cette apparition surnaturelle.

Cela durait bien depuis un quart d'heure, quand, le feu gagnant une brindille de sapin, il y eut un éclair : la brindille se tordit en sifflant, et quelques rayons lumineux jaillirent jusqu'au fond de la salle.

Cet éclair suffit pour me montrer la vieille revêtue d'une antique robe de brocart à fond pourpre tournant au violet, et roide comme du carton; un lourd bracelet à son poignet gauche, une flèche d'or dans son épaisse chevelure grise tordue sur la nuque.

Ce fut comme une évocation des temps passés.

Cependant la Peste ne pouvait avoir d'intentions hostiles : elle aurait profité de mon sommeil pour les exécuter.

Cette pensée commençait à me rassurer un peu, quand tout à coup elle se leva, et, lentement... lentement... s'approcha de mon lit, tenant à la main une torche qu'elle venait d'allumer.

Je m'aperçus alors que ses yeux étaient fixes, hagards!

Je fis un effort pour me lever, pour crier : pas un muscle de mon corps ne tressaillit, pas un souffle ne me vint aux lèvres!

Et la vieille, penchée sur moi, entre les rideaux, me regardait avec un sourire étrange. J'aurais voulu me défendre, appeler.... mais son regard me paralysait, comme l'oiseau sous l'œil du serpent.

Pendant cette contemplation muette, chaque seconde avait pour moi la durée de l'éternité.

Qu'allait-elle entreprendre?

Je m'attendais à tout.

Subitement, elle tourna la tête, prêta l'oreille, puis, traversant la salle à grands pas, elle ouvrit la porte.

Enfin j'avais recouvré une partie de mon courage. La volonté me mit debout comme un ressort. Je m'élançai sur les pas de la vieille, qui d'une main tenait sa torche haute, et de l'autre la porte toute grande ouverte.

J'allais la saisir par les cheveux, lorsqu'au fond de la galerie, sous la voûte en ogive du château donnant sur la plate-forme, j'aperçus, qui?

Le comte de Nideck lui-même!

Le comte de Nideck, — que je croyais mourant, — revêtu d'une énorme peau de loup, dont la mâchoire supérieure s'avançait en visière sur son front, les griffes sur ses épaules, et dont la queue traînait derrière lui sur les dalles.

Il portait de ces grands souliers formés d'un cuir épais cousu comme une feuille roulée; une griffe d'argent serrait la peau autour de son cou, et, dans sa physionomie, sauf le regard terne, d'une fixité glaciale, tout annonçait l'homme fort, l'homme du commandement : — le maître!

En face d'un tel personnage, mes idées se heurtèrent, se confondirent. La fuite n'était pas possible. J'eus encore la présence d'esprit de me jeter dans l'embrasure de la fenêtre.

Le comte entra, regardant la vieille, les traits rigides. Ils se parlèrent à voix basse, si basse qu'il me fut impossible de rien entendre, mais leurs gestes étaient expressifs : la vieille indiquait le lit!

Ils s'approchèrent de la cheminée sur la pointe des pieds. Là, dans l'ombre de la travée, la Peste-Noire déroula un grand sac en souriant.

A peine le comte eut-il vu ce sac, qu'en trois bonds il fut près du lit, et y appuya le genou. Les rideaux s'agitèrent, son corps disparaissait sous leurs plis, je ne voyais plus qu'une de ses jambes encore appuyée sur les dalles et la queue de loup ondoyant de droite à gauche.

Vous eussiez dit une scène de meurtre!

Tout ce que la terreur peut avoir de plus affreux, de plus épouvantable, ne m'aurait pas tant saisi que la représentation muette d'un tel acte.

La vieille accourut à son tour, déployant le sac.

Les rideaux s'agitèrent encore, les ombres battirent les murs. Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est que je crus voir une flaque de sang se répandre sur les dalles et couler lentement vers le foyer : c'était la neige attachée aux pieds du comte, et qui se fondait à la chaleur.

Je considérais encore cette traînée noire, sentant ma langue se glacer jusqu'au fond de ma gorge, lorsqu'un grand mouvement se fit.

La vieille et le comte bourraient les draps dans leur sac, ils les poussaient avec la précipitation du chien qui gratte la terre; puis le seigneur du Nideck jeta cet objet informe sur son épaule, et se dirigea vers la porte. Le drap traînait derrière lui, la vieille le suivait avec sa torche. Ils traversèrent la courtine.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je sentais mes genoux vaciller, s'entre-choquer; je priais tout bas!

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que je m'élançais sur leurs traces, entraîné par une curiosité subite, irrésistible.

Je traversai la courtine en courant, et j'allais pénétrer sous l'ogive de la tour, quand une citerne large et profonde s'ouvrit à mes pieds; un escalier y plongeait en spirale, et je vis la torche tournoyer, tournoyer autour du cordon de pierre, comme une luciole; elle devenait imperceptible par la distance.

Je descendis à mon tour les premières marches de l'escalier, me guidant sur cette lueur lointaine.

Tout à coup elle disparut : la vieille et le comte avaient atteint le fond du précipice. Moi, la main contre la rampe, je continuai de descendre, sûr de pouvoir remonter dans la tour, à défaut d'autre issue.

Bientôt les marches cessèrent. Je promenai les yeux autour de moi et je découvris, à gauche, un rayon de lune trébuchant sous une porte basse, à travers de grandes orties et des ronces chargées de givre. J'écartai ces obstacles, refoulant la neige du pied, et je me vis à la base du donjon de Hugues.

Qui aurait supposé qu'un trou pareil montait au château? Qui l'avait enseigné à la vieille? Je ne m'arrêtai point à ces questions.

La plaine immense s'étendait devant moi, éblouissante de lumière comme en plein jour. A ma droite, la ligne noire du Schwartz-Wald, avec ses rochers à pic, ses gorges et ses ravins, se déroulait à l'infini.

L'air était froid, calme; je me sentis réveillé, comme subtilisé par cette atmosphère glaciale.

Mon premier regard fut pour reconnaître la direction du comte et de la vieille. Leur haute taille noire s'élevait lentement sur la colline, à deux cents pas de moi. Elle se découpait sur le ciel, piqué d'étoiles sans nombre.

Je les atteignis à la descente du ravin.

Le comte marchait lentement, le suaire traînait toujours... Son attitude, ses mouvements et ceux de la vieille avaient quelque chose d'automatique.

Ils allaient, à vingt pas devant moi, suivant le chemin creux de l'Altenberg, tantôt dans l'ombre, tantôt en pleine lumière, car la lune brillait d'un éclat surprenant. Quelques nuages la suivaient de loin, et semblaient étendre vers elle leurs grands bras pour la saisir; mais elle leur échappait toujours, et ses rayons, froids comme des lames d'acier, me pénétraient jusqu'au cœur.

J'aurais voulu retourner : une force invincible me portait à suivre le funèbre cortége.

A cette heure, je vois encore le sentier qui monte entre les broussailles du Schwartz-Wald, j'entends la neige craquer sous mes pas, la feuille se traîner au souffle de la bise; je me vois suivre ces deux êtres silencieux, et je ne puis comprendre quelle puissance mystérieuse m'entraînait dans leur courant.

Enfin, nous voici dans les bois, sous de grands hêtres, nus, dépouillés. Les ombres noires de leurs hautes branches se brisent sur les rameaux inférieurs, et traversent le chemin comblé de neige. Il me semble parfois entendre marcher derrière moi.

Je retourne brusquement la tête et je ne vois rien.

Nous venions d'atteindre une ligne de rochers à la crête de l'Altenberg; derrière ces rochers coule le torrent du Schnéeberg, mais en hiver les torrents ne coulent pas, c'est à peine si un filet d'eau serpente sous leur couche épaisse de glace; la solitude n'a plus ni son murmure, ni ses gazouillements, ni son tonnerre : ce qu'il y a de plus effrayant, c'est le silence!

Le comte de Nideck et la vieille trouvèrent une brèche faite dans le roc, ils montèrent tout droit, sans hésiter, avec une certitude incroyable; moi, je dus m'accrocher aux broussailles pour les suivre.

A peine au haut de ce roc, qui formait une pointe sur l'abîme, je me vis à trois pas d'eux, et, de l'autre côté, j'aperçus un précipice sans fond. A notre gauche tombait le torrent du Schnéeberg alors pris de glace et suspendu dans les airs. — Cette apparence du flot qui bondit, entraînant dans sa chute les arbres voisins, aspirant les broussailles, et dévidant le lierre, qui suit la vague sans perdre sa racine, cette apparence du mouvement dans l'immobilité de la mort, et ces deux personnages silencieux, procédant à leur œuvre sinistre avec l'impassibilité de l'automate, tout cela renouvela mes terreurs.

La nature elle-même semblait partager mon épouvante.

Le comte avait déposé son fardeau, la vieille et lui le balancèrent un instant au bord du gouffre, puis le long suaire flotta sur l'abîme, et les meurtriers se penchèrent.

Ce long drap blanc qui flotte me passe encore devant les yeux. Je le vois descendre, descendre, comme le cygne frappé à la cime des airs, l'aile détendue, la tête renversée, tourbillonnant dans la mort.

Il disparut dans les profondeurs du précipice.

En ce moment, le nuage qui depuis longtemps s'approchait de la lune la voila lente-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ment de ses contours bleuâtres; les rayons se retirèrent.

La vieille, tenant le comte par la main, et l'entraînant avec une rapidité vertigineuse, m'apparut une seconde.

Le nuage était en plein sur le disque. Je ne pouvais faire un pas sans risquer de me précipiter dans l'abîme.

Au bout de quelques minutes, il y eut une crevasse dans le nuage. Je regardai... J'étais seul à la pointe du roc; la neige me montait jusqu'aux genoux.

Saisi d'horreur, je redescendis l'escarpement et me mis à courir vers le château, bouleversé comme si j'eusse commis un crime!...

Quant au seigneur du Nideck et à la vieille, je ne les voyais plus dans la plaine.

X

J'errais autour du Nideck sans pouvoir retrouver l'issue par laquelle j'étais sorti.

Tant d'inquiétudes et d'émotions successives commençaient à réagir sur ma tête; je marchais au hasard, me demandant avec terreur si la folie ne jouait pas un rôle dans mes idées, ne pouvant me résoudre à croire à ce que j'avais vu, et cependant effrayé de la lucidité de mes perceptions.

Cet homme qui lève un flambeau dans les ténèbres, qui hurle comme un loup, qui va froidement accomplir un crime imaginaire, sans en omettre un geste, une circonstance, le moindre détail, qui s'échappe enfin et confie au torrent le secret de son meurtre : tout cela me torturait l'esprit, allait et venait sous mes yeux, et me produisait l'effet d'un cauchemar.

Je courais, haletant, égaré par les neiges, ne sachant de quel côté me diriger.

Le froid devenait plus vif à l'approche du jour. Je grelottais... Je maudissais Sperver d'être venu me prendre à Fribourg, pour me lancer dans cette aventure hideuse.

Enfin, exténué, la barbe chargée de glaçons, les oreilles à demi gelées, je finis par découvrir la grille et je sonnai à tour de bras.

Il était alors environ quatre heures du matin. Knapwurst se fit terriblement attendre. Sa petite *cassine*, adossée contre le roc, près du grand portail, restait silencieuse; il me semblait que le bossu n'en finirait pas de s'habiller, car je le supposais couché, peut-être endormi.

Je sonnai de nouveau.

A ce coup, sa figure grotesque sortit brusquement, et me cria de la porte, d'un accent furieux :

« Qui est là?

—Moi... le docteur Fritz!

—Ah!... c'est différent. »

Il rentra dans sa loge chercher une lanterne, traversa la cour extérieure, ayant de la neige jusqu'au ventre, et, me fixant à travers la grille :

« Pardon, pardon, docteur Fritz, dit-il, je vous croyais couché là-haut, dans la tour de Hugues. Comment! c'était vous qui sonniez? Tiens! tiens! C'est donc ça que Sperver est venu me demander vers minuit si personne n'était sorti. J'ai répondu que non, et, de fait, je ne vous avais pas vu.

—Mais, au nom du ciel, monsieur Knapwurst, ouvrez donc! vous m'expliquerez cela plus tard.

—Allons, allons, un peu de patience. »

Et le bossu, lentement, lentement, défaisait le cadenas et roulait la grille, tandis que je claquais des dents et frissonnais des pieds à la tête.

« Vous avez bien froid, docteur, me dit alors le petit homme; vous ne pouvez entrer au château, — Sperver en a fermé la porte intérieure, je ne sais pourquoi, cela ne se fait pas d'habitude, la grille suffit, — venez vous chauffer chez moi. Vous ne trouverez pas ma petite chambre merveilleuse. Ce n'est à proprement parler qu'un réduit; mais, quand on a froid, on n'y regarde pas de si près. »

Sans répondre à son bavardage, je le suivais rapidement.

Nous entrâmes dans la *cassine*, et, malgré mon état de congélation presque totale, je ne pus m'empêcher d'admirer le désordre pittoresque de cette sorte de niche. La toiture d'ardoises, appuyée d'un côté contre le roc, et de l'autre sur un mur de six à sept pieds de haut, laissait voir ses poutres noircies, s'étayant jusqu'au faîte.

L'appartement se composait d'une pièce unique, ornée d'un grabat que le gnome ne se donnait pas la peine de faire tous les jours, et de deux petites fenêtres à carreaux hexagones, où la lune avait déteint ses rayons nacrés de rose et de violet. Une grande table carrée en occupait le milieu. Comment cette grande table de chêne massif était-elle entrée par cette petite porte?... Il eût été difficile de le dire.

Quelques tablettes ou étagères soutenaient des rouleaux de parchemin, de vieux bouquins, grands et petits. Sur la table était ouvert un immense volume à majuscules peintes, à re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

liure de peau blanche, à fermoir et coins d'argent. Cela me parut avoir tout l'air d'un recueil de chroniques. Enfin deux fauteuils, dont l'un de cuir roux et l'autre garni d'un coussin de duvet, où l'échine anguleuse et le coxal biscornu de Knapwurst avaient laissé leur empreinte, complétaient l'ameublement.

Je passe l'écritoire, les plumes, le pot à tabac, les cinq ou six pipes éparses à droite et à gauche, et dans un coin le petit poêle de fonte à porte basse, ouverte, ardente, lançant parfois une gerbe d'étincelles, avec le sifflement bizarre du chat qui se fâche et lève la patte.

Tout cela était plongé dans cette belle teinte brune d'ambre enfumé qui repose la vue, et dont les vieux maîtres flamands ont emporté le secret.

« Vous êtes donc sorti hier soir, monsieur le docteur? me dit Knapwurst, lorsque nous fûmes commodément installés, lui devant son volume, moi les mains contre le tuyau du poêle.

—Oui, d'assez bonne heure, lui répondis-je; un bûcheron du Schwartz-Wald avait besoin de mon secours : il s'était donné de la hache dans le pied gauche. »

Cette explication parut satisfaire le bossu; il alluma sa pipe, une petite pipe de vieux buis, toute noire, qui lui pendait sur le menton.

« Vous ne fumez pas, docteur?

—Pardon.

—Eh bien! bourrez donc une de mes pipes. J'étais là, fit-il en étendant sa longue main jaune sur le volume ouvert, j'étais à lire les chroniques de Hertzog, lorsque vous avez sonné.

Je compris alors la longue attente qu'il m'avait fait subir.

« Vous aviez un chapitre à finir? lui dis-je en souriant.

—Oui, Monsieur, » fit-il de même.

Et nous rîmes ensemble.

« C'est égal, reprit-il, si j'avais su que c'était vous, j'aurais interrompu le chapitre. »

Il y eut quelques instants de silence.

Je considérais la physionomie vraiment hétéroclite du bossu, ces grandes rides contournant sa bouche, ces petits yeux plissés, ce nez tourmenté, arrondi par le bout, et surtout ce front volumineux à double étage. Je trouvais à la figure de Knapwurst quelque chose de socratique, et, tout en me chauffant, en écoutant le feu pétiller, je réfléchissais au sort étrange de certains hommes :

« Voilà ce nain, me disais-je, — cet être difforme, rabougri, exilé dans un coin du Nideck, comme le grillon qui soupire derrière la plaque de l'âtre, — voilà ce Knapwurst qui, au milieu de l'agitation, des grandes chasses, des cavalcades allant et venant, des aboiements, des ruades et des halali, le voilà qui vit seul, enfoui dans ses livres, ne songeant qu'aux temps écoulés, tandis que tout chante ou pleure autour de lui, que le printemps, l'été, l'hiver, passent et viennent regarder, tour à tour, à travers ses petites vitres ternes, égayant, chauffant, engourdissant la nature!... Pendant que tant d'autres êtres se livrent aux entraînements de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, espèrent, convoitent, désirent, lui n'espère rien, ne convoite, ne désire rien. Il fume sa pipe, et, les yeux fixés sur un vieux parchemin, il rêve... il s'enthousiasme pour des choses qui n'existent plus, ou qui n'ont jamais existé, ce qui revient au même : « Hertzog a dit ceci... un tel suppose autre chose! » Et il est heureux!... Sa peau parchemineuse se recoquille, son échine en trapèze se casse de plus en plus, ses grands coudes aigus creusent leur trou dans la table, ses longs doigts s'implantent dans ses joues, ses petits yeux gris se fixent sur des caractères latins, étrusques ou grecs. Il s'extasie, il se lèche les lèvres, comme un chat qui vient de laper un plat friand. Et puis il s'étend sur son grabat, les jambes croisées, croyant avoir fait sa suffisance. Oh! Dieu du ciel, est-ce en haut, est-ce en bas de l'échelle, qu'on trouve l'application sévère de tes lois, l'accomplissement du devoir? »

Et cependant la neige fondait autour de mes jambes, la douce haleine du poêle me pénétrait, je me sentais renaître dans cette atmosphère enfumée de tabac et de résine odorante.

Knapwurst venait de poser sa pipe sur la table, et appuyant de nouveau la main sur l'in-folio :

« Voici, docteur Fritz, dit-il d'un ton grave qui semblait sortir du fond de sa conscience ou, si vous aimez mieux, d'une tonne de vingt-cinq mesures, voici la loi et les prophètes!

—Comment cela, monsieur Knapwurst?

—Le parchemin, le vieux parchemin, dit-il, j'aime ça! Ces vieux feuillets jaunes, vermoulus, c'est tout ce qui nous reste des temps écoulés, depuis Karl-le-Grand jusqu'aujourd'hui! Les vieilles familles s'en vont, les vieux parchemins restent! Que serait la gloire des Hohenstaufen, des Leiningen, des Nideck et de tant d'autres races fameuses?... Que seraient leurs titres, leurs armoiries, leurs hauts faits, leurs expéditions lointaines en Terre-Sainte, leurs alliances, leurs antiques prétentions,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leurs conquêtes accomplies, et depuis longtemps effacées?... Que serait tout cela, sans ces parchemins? Rien! Ces hauts barons, ces ducs, ces princes seraient comme s'ils n'avaient jamais été, eux et tout ce qui les touchait de près ou de loin!... Leurs grands châteaux, leurs palais, leurs forteresses tombent et s'effacent, ce sont des ruines, de vagues souvenirs!... De tout cela, une seule chose subsiste : la chronique, l'histoire, le chant du barde ou du minnesinger, — le parchemin! »

Il y eut un silence. Knapwurst reprit :

« Et dans ces temps lointains, — où les grands chevaliers allaient guerroyant, bataillant, se disputant un coin de bois, un titre, et quelquefois moins; — avec quel dédain ne regardaient-ils pas ce pauvre petit scribe, cet homme de lettres et de grimoire, habillé de ratine, l'écritoire à la ceinture pour toute arme, et la barbe de sa plume pour fanon! Combien ne le méprisaient-ils pas, disant : « Celui-ci n'est qu'un atome, un puceron; il n'est bon à rien, il ne fait rien, ne perçoit point nos impôts et n'administre point nos domaines, tandis que nous, hardis, bardés de fer, la lance au poing, nous sommes tout! » Oui, ils disaient cela, voyant le pauvre diable traîner la semelle, grelotter en hiver, suer en été, moisir dans sa vieillesse. Eh bien! ce puceron, cet atome les fait survivre à la poussière de leurs châteaux, à la rouille de leurs armures! — Aussi, moi, j'aime ces vieux parchemins, je les respecte, je les vénère. Comme le lierre, ils couvrent les ruines, ils empêchent les vieilles murailles de s'écrouler et de disparaître tout à fait. »

En disant cela, Knapwurst semblait grave, recueilli; une pensée attendrie faisait trembler deux larmes dans ses yeux.

Pauvre bossu, il aimait ceux qui avaient toléré, protégé ses ancêtres! Et puis, il disait vrai, ses paroles avaient un sens profond.

J'en fus tout surpris.

« Monsieur Knapwurst, lui dis-je, vous avez donc appris le latin?

—Oui, Monsieur, tout seul, répondit-il non sans quelque vanité, le latin et le grec; de vieilles grammaires m'ont suffi. C'étaient des livres du comte, mis au rebut; ils me tombèrent dans les mains, je les dévorai!... Au bout de quelque temps, le seigneur du Nideck, m'ayant entendu par hasard faire une citation latine, s'étonna : « Qui donc t'a appris le latin, Knapwurst? — Moi-même, Monseigneur. » Il me posa quelques questions. J'y répondis assez bien. « Parbleu! dit-il, Knapwurst en sait plus que moi, je veux en faire mon archiviste. » Et il me remit la clef des archives. Depuis ce temps, il y a de cela trente-cinq ans, j'ai tout lu, tout feuilleté. Quelquefois, le comte, me voyant sur mon échelle, s'arrête un instant, et me demande : « Eh! que fais-tu donc là, Knapwurst? — Je lis les archives de la famille, Monseigneur. — Ah! et ça te réjouit? — Beaucoup. — Allons, tant mieux! sans toi, Knapwurst, qui saurait la gloire des Nideck? » Et il s'en va en riant. Je fais ici ce que je veux.

—C'est donc un bien bon maître, monsieur Knapwurst?

—Oh! docteur Fritz, quel cœur! quelle franchise! fit le bossu en joignant les mains; il n'a qu'un défaut.

—Et lequel?

—De n'être pas assez ambitieux.

—Comment?

—Oui, il aurait pu prétendre à tout. Un Nideck! l'une des plus illustres familles d'Allemagne, songez donc! il n'aurait eu qu'à vouloir, il serait ministre, ou feld-maréchal. Eh bien! non! dès sa jeunesse, il s'est retiré de la politique; — sauf la campagne de France qu'il a faite à la tête d'un régiment qu'il avait levé à son compte, — sauf cela, il a toujours vécu loin du bruit, de l'agitation, simple, presque ignoré, ne s'inquiétant que de ses chasses. »

Ces détails m'intéressaient au plus haut point. La conversation prenait d'elle-même le chemin que j'aurais voulu lui faire suivre. Je résolus d'en profiter.

« Le comte n'a donc pas eu de grandes passions, monsieur Knapwurst?

—Aucune, docteur Fritz, aucune, et c'est dommage, car les grandes passions font la gloire des grandes familles. Quand un homme dépourvu d'ambition se présente dans une haute lignée, c'est un malheur : il laisse déchoir sa race. Je pourrais vous en citer bien des exemples! Ce qui ferait le bonheur d'une famille de marchands cause la perte des noms illustres. »

J'étais étonné; toutes mes suppositions sur l'existence passée du comte croulaient.

« Cependant, monsieur Knapwurst, le seigneur du Nideck a éprouvé des malheurs!

—Lesquels?

—Il a perdu sa femme...

—Oui, vous avez raison... sa femme... un ange... il l'avait épousée par amour... C'était une Zâan, vieille et bonne noblesse d'Alsace, mais ruinée par la révolution. La comtesse Odette faisait le bonheur de monseigneur. Elle mourut d'une maladie de langueur qui traîna cinq ans. Ah! tout fut épuisé pour la sauver. Ils firent ensemble un voyage en Italie; elle en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

revint beaucoup plus mal, et succomba quelques semaines après leur retour. Le comte faillit en mourir. Pendant deux ans il s'enferma, ne voulant voir personne. Sa meute, ses chevaux, il laissait tout dépérir. Le temps a fini par calmer sa douleur. Mais il y a toujours quelque chose qui reste là, — fit le bossu, en appuyant le doigt sur son cœur avec émotion, — vous comprenez... quelque chose qui saigne ! Les vieilles blessures font mal, aux changements de temps, et les vieilles douleurs aussi, vers le printemps, quand l'herbe croit sur les tombes, et en automne quand les feuilles des arbres couvrent la terre. Du reste, le comte n'a pas voulu se remarier; il a reporté toute son affection sur sa fille.

—Ainsi ce mariage a toujours été heureux?

—Heureux! Il était une bénédiction pour tout le monde. »

Je me tus. Le comte n'avait pas commis, il n'avait pu commettre un crime. Il fallait me rendre à l'évidence. Mais alors cette scène nocturne, ces relations avec la Peste-Noire, ce simulacre épouvantable, ce remords dans le rêve entraînant les coupables à trahir leur passé, qu'était-ce donc?

Je m'y perdais !

Knapwurst ralluma sa pipe, et m'en offrit une que j'acceptai.

Alors le froid glacial qui m'avait saisi était dissipé; je me sentais dans cette douce quiétude qui suit les grandes fatigues, lorsque, étendu dans un bon fauteuil, au coin du feu, enveloppé d'un nuage de fumée, on s'abandonne au plaisir du repos, et qu'on écoute le duo du grillon et de la bûche qui siffle dans la flamme.

Nous restâmes bien un quart d'heure ainsi.

« Le comte de Nideck s'emporte quelquefois contre sa fille? » me hasardai-je à dire.

Knapwurst tressaillit, et, me fixant d'un regard louche, presque hostile :

« Je sais, je sais ! »

Je l'observais du coin de l'œil, pensant apprendre quelque chose de nouveau, mais il ajouta d'un air ironique :

« Les tours du Nideck sont trop hautes, et la calomnie a le vol trop bas, pour qu'elle puisse jamais y monter.

—Sans doute, mais le fait est positif.

—Oui, que voulez-vous? c'est une lubie, un effet de son mal. Une fois les crises passées, toute son affection pour mademoiselle Odile reparaît. C'est curieux, Monsieur, un amant de vingt ans ne serait pas plus enjoué, plus affectueux. Cette jeune fille fait sa joie, son orgueil. Figurez-vous que je l'ai vu dix fois monter à cheval pour lui chercher une parure, des fleurs, que sais-je? Il partait seul et rapportait ces choses comme en triomphe, sonnant du cor. Il n'aurait voulu en confier la commission à personne, pas même à Sperver, qu'il aime tant! Aussi mademoiselle Odile n'ose exprimer un désir devant lui, de peur de ces folies. Enfin, que puis-je vous dire?... Le comte de Nideck est le plus digne homme, le plus tendre père et le meilleur maître qu'on puisse souhaiter. Les braconniers qui ravagent ses forêts, l'ancien comte Ludwig les aurait fait pendre sans miséricorde; lui, il les tolère, il en fait même des gardes-chasse. Voyez Sperver : eh bien! si le comte Ludwig vivait encore, les os de Sperver seraient en train de jouer des castagnettes au bout d'une corde, tandis qu'il est premier piqueur au château ! »

Décidément, c'était à confondre toutes mes suppositions. Je me pris le front entre les mains et je rêvai longtemps.

Knapwurst, supposant que je dormais, s'était remis à sa lecture.

Le jour grisâtre pénétrait dans la *cassine*. La lampe pâlissait. On entendait de vagues rumeurs dans le château.

Tout à coup des pas retentirent au dehors. Je vis passer quelqu'un devant les fenêtres. La porte s'ouvrit brusquement, et Gédéon parut sur le seuil.

XI

La pâleur de Sperver et l'éclat de son regard annonçaient de nouveaux événements; cependant il était calme et ne parut pas étonné de ma présence chez Knapwurst.

« Fritz, me dit-il d'un ton bref, je viens te chercher. »

Je me levai sans répondre et je le suivis.

A peine étions-nous sortis de la *cassine*, qu'il me prit par le bras, et m'entraîna vivement vers le château.

« Mademoiselle Odile veut te parler, fit-il en se penchant à mon oreille.

—Mademoiselle Odile !... serait-elle malade?

—Non, elle est tout à fait remise; mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Figure-toi que ce matin, vers une heure, voyant le comte près de rendre l'âme, je vais pour éveiller la comtesse; au moment de sonner, le cœur me manque : « Pourquoi l'attrister? me dis-je, elle n'apprendra le malheur que trop tôt; et puis l'éveiller au milieu de la nuit, si faible et déjà toute brisée par tant de secousses, ça suffirait pour la tuer du coup! » Je reste là dix

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle tenait dans ses bras la jeune comtesse évanouie. (Page 31.)

minutes à réfléchir; enfin, je prends tout sur moi. Je rentre dans la chambre du comte, je regarde... personne ! Ce n'est pas possible : un homme à l'agonie ! Je cours dans le corridor comme un fou. Rien ! J'entre dans la grande galerie. Rien ! Alors, je perds la tête, et me voilà de nouveau devant la chambre de mademoiselle Odile. Cette fois, je sonne ; elle paraît en criant : « Mon père est mort?—Non... —Il a disparu?—Oui, Madame... J'étais sorti un instant... Lorsque je suis rentré...—Et le docteur Fritz... où est-il?—Dans la tour de Hugues.—Dans la tour de Hugues ! » Elle s'enveloppe de sa robe de chambre, prend la lampe et sort. Moi, je reste. Un quart d'heure après, elle revient, les pieds tout couverts de neige, et pâle, pâle, enfin ça faisait pitié. Elle pose sa lampe sur la cheminée, et me dit en me regardant : « C'est vous qui avez installé le docteur dans la tour?—Oui, Madame.—Malheureux!... vous ne saurez jamais le mal que vous avez fait. » Je voulais répondre. « Cela suffit... allez fermer toutes les portes, et couchez-vous. Je veillerai moi-même. Demain matin, vous irez prendre le docteur Fritz, chez Knapwurst, et vous me l'amènerez. Pas de bruit! vous n'avez rien vu!... vous ne savez rien ! »

—C'est tout, Sperver? »

Il inclina la tête gravement.

« Et le comte?

—Il est rentré... Il va bien ! »

Nous étions arrivés dans l'antichambre. Gédéon frappa doucement à la porte, puis il ouvrit, annonçant :

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La vieille et lui le balancèrent un instant.... (Page 35.)

« Le docteur Fritz ! »

Je fis un pas, j'étais en présence d'Odile. Sperver s'était retiré en fermant la porte.

Une impression étrange se produisit dans mon esprit à la vue de la jeune comtesse, pâle, debout, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil, les yeux brillant d'un éclat fébrile et vêtue d'une longue robe de velours noir.

Elle était calme et fière.

Je me sentis tout ému.

« Monsieur le docteur, dit-elle en m'indiquant un siége, veuillez vous asseoir, j'ai à vous entretenir d'une chose grave. »

J'obéis en silence.

Elle s'assit à son tour et parut se recueillir.

« La fatalité, Monsieur, reprit-elle en fixant sur moi ses grands yeux bleus, la fatalité ou la Providence, je ne sais pas encore laquelle des deux, vous a rendu témoin d'un mystère où se trouve engagé l'honneur de ma famille. »

Elle savait tout.

Je restai stupéfait.

« Madame, balbutiai-je, croyez bien que le hasard seul...

—C'est inutile, fit-elle, je sais tout... C'est affreux ! »

Puis d'un accent à fendre l'âme :

« Mon père n'est point coupable ! » cria-t-elle.

Je frémis, et les mains étendues :

« Je le sais, Madame, je connais la vie du comte, l'une des plus belles, des plus nobles qu'il soit possible de rêver. »

Odile s'était levée à demi, comme pour protester contre toute pensée hostile à son père.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En m'entendant le défendre moi-même, elle s'affaissa et, se couvrant le visage, elle fondit en larmes.

« Soyez béni, Monsieur, murmurait-elle, soyez béni; je serais morte à la pensée qu'un soupçon...

—Ah! Madame, qui pourrait prendre pour des réalités les vaines illusions du somnambulisme?

—C'est vrai, Monsieur, je m'étais dit cela, mais les apparences... je craignais... pardonnez-moi... J'aurais dû me souvenir que le docteur Fritz est un honnête homme.

—De grâce, Madame, calmez-vous.

—Non, fit-elle, laissez-moi pleurer. Ces larmes me soulagent... j'ai tant souffert depuis dix ans!... tant souffert!... Ce secret, si longtemps enfermé dans mon âme... il me tuait... j'en serais morte... comme ma mère!... Dieu m'a prise en pitié... il vous en a confié la moitié... Laissez-moi tout vous dire, Monsieur, laissez-moi... »

Elle ne put continuer; les sanglots l'étouffaient.

Les natures fières et nerveuses sont ainsi faites. Après avoir vaincu la douleur, après l'avoir emprisonnée, enfouie et comme écrasée dans les profondeurs de l'âme, elles passent, sinon heureuses, du moins indifférentes au milieu de la foule, et l'œil de l'observateur lui-même pourrait s'y tromper; mais vienne un choc subit, un déchirement inattendu, un coup de tonnerre, alors tout s'écroule, tout disparaît. L'ennemi vaincu se relève plus terrible qu'avant sa défaite; il secoue les portes de sa prison avec fureur, et de longs frémissements agitent le corps, et les sanglots soulèvent la poitrine, et les larmes, trop longtemps contenues, débordent des yeux, abondantes et pressées comme une pluie d'orage.

Telle était Odile!

Enfin elle releva la tête, essuya ses joues baignées de larmes, et, s'étant accoudée au bras de son fauteuil, la joue dans la main, les yeux fixés sur un portrait suspendu au mur, elle reprit d'une voix lente et mélancolique:

« Quand je descends dans le passé, Monsieur, quand je remonte jusqu'au premier de mes rêves, je vois ma mère! — c'était une femme grande, pâle et silencieuse. Elle était jeune encore à l'époque dont je parle; elle avait trente ans à peine, et pourtant on lui en eût au moins donné cinquante!—Des cheveux blancs voilaient son front pensif. Ses joues amaigries, son profil sévère, ses lèvres toujours contractées par une pression douloureuse, donnaient à ses traits un de ces caractères étranges, où viennent se réfléchir la douleur et l'orgueil. Il n'y avait plus rien de la jeunesse dans cette vieille femme de trente ans, rien que sa taille droite et fière, ses yeux brillants, et sa voix douce et pure comme un rêve de l'enfance. Elle se promenait souvent des heures entières dans cette même salle, la tête penchée; et moi, je courais heureuse, oui, heureuse autour d'elle, ne sachant point, pauvre enfant! que ma mère était triste, ne comprenant pas ce qu'il y avait de profonde mélancolie sous ce front couvert de rides!... J'ignorais le passé, le présent pour moi, c'était la joie, et l'avenir... oh! l'avenir, c'étaient les jeux du lendemain! »

Odile sourit avec amertume et reprit:

« Quelquefois il m'arrivait, au milieu de mes courses bruyantes, de heurter la promenade silencieuse de ma mère. Elle s'arrêtait alors, baissait les yeux, et, me voyant à ses pieds, elle se penchait lentement, m'embrassait au front avec un vague sourire; puis elle se levait pour reprendre sa marche et sa tristesse interrompues. Depuis, Monsieur, quand j'ai voulu chercher dans mon âme le souvenir des premières années, cette grande femme pâle m'est apparue comme l'image de la douleur. La voilà, — fit-elle en m'indiquant de la main un portrait suspendu au mur, —la voilà telle que l'avait faite, non point la maladie, comme le croit mon père, mais ce terrible et fatal secret... Regardez! »

Je me retournai, et mon regard tombant tout à coup sur le portrait que m'indiquait la jeune fille, je me sentis frémir.

Imaginez une tête longue, pâle, maigre, empreinte de la froide rigidité de la mort, et par les orbites de cette tête, deux yeux noirs, fixes, ardents, d'une vitalité terrible, qui vous regardent!

Il y eut un instant de silence.

« Que cette femme a dû souffrir! me dis-je, et mon cœur se serra douloureusement.

— J'ignore comment ma mère avait fait cette épouvantable découverte, reprit Odile, mais elle connaissait l'attraction mystérieuse de la Peste-Noire, les rendez-vous dans la chambre de Hugues... Tout enfin, tout! — Elle ne doutait pas de mon père. Oh non! seulement, elle mourait lentement, comme je meurs moi-même. »

Je pris mon front dans mes mains... je pleurais!

« Une nuit, poursuivit-elle, j'avais alors dix ans, ma mère, que son énergie seule soutenait encore, était à la dernière extrémité. C'était en hiver, je dormais. Tout à coup une main nerveuse et froide me saisit le poignet;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je regarde : en face de moi se trouvait une femme ; d'une main elle portait un flambeau, et de l'autre elle m'étreignait le bras. Sa robe était couverte de neige ; un tremblement convulsif agitait tous ses membres, et ses yeux brillaient d'un feu sombre, à travers ses longs cheveux blancs déroulés sur son visage : c'était ma mère ! « Odile, mon enfant, me dit-elle, lève-toi, habille-toi ; il faut que tu saches tout ! » Je m'habillai, tremblante de peur. Alors, m'entraînant à la tour de Hugues, elle me montra la citerne ouverte. « Ton père va sortir de là, dit-elle en m'indiquant la tour, il va sortir avec la Louve. Ne tremble pas, il ne peut te voir. » Et en effet, mon père, chargé de son fardeau funèbre, sortit avec la vieille. Ma mère, me portant dans ses bras, les suivit. Elle me fit voir la scène de l'Altenberg. « Regarde, enfant, criait-elle, il le faut, car moi... je vais mourir. Ce secret, tu le garderas. Tu veilleras ton père, seule, toute seule, entends-tu bien ?... Il y va de l'honneur de ta famille ! » — Et nous revînmes. — Quinze jours après, Monsieur, ma mère mourut, me léguant son œuvre à continuer, son exemple à suivre. Cet exemple, je l'ai suivi religieusement. Au prix de quels sacrifices ! vous avez pu le voir : il m'a fallu désobéir à mon père, lui déchirer le cœur ! — Me marier, c'était introduire l'étranger au milieu de nous, c'était trahir le secret de notre race. J'ai résisté ! Tout le monde ignore au Nideck le somnambulisme du comte, et, sans la crise d'hier, qui a brisé mes forces et m'a empêchée de veiller mon père moi-même, je serais encore seule dépositaire du terrible secret !... Dieu en a décidé autrement, il a mis entre vos mains l'honneur de notre famille. Je pourrais exiger de vous, Monsieur, une promesse solennelle de ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit. Ce serait mon droit...

—Madame, m'écriai-je en me levant, je suis tout prêt...

—Non, Monsieur, dit-elle avec dignité, non, je ne vous ferai point cette injure. Les serments n'engagent pas les cœurs vils, et la probité suffit aux cœurs honnêtes. Ce secret, vous le garderez, j'en suis sûre, vous le garderez, parce que c'est votre devoir !... Mais j'attends de vous plus que cela, Monsieur, beaucoup plus, et voilà pourquoi je me suis crue obligée de tout vous dire. »

Elle se leva lentement.

« Docteur Fritz, reprit-elle d'une voix qui me fit tressaillir, mes forces trahissent mon courage ; je ploie sous le fardeau. J'ai besoin d'un aide, d'un conseil, d'un ami ; voulez-vous être cet ami ? »

Je me levai tout ému.

« Madame, lui dis-je, j'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites, et je ne saurais vous dire combien j'en suis fier, mais permettez-moi cependant d'y mettre une condition.

—Parlez, Monsieur.

—C'est que ce titre d'ami, je l'accepterai avec toutes les obligations qu'il m'impose.

—Que voulez-vous dire ?

—Un mystère plane sur votre famille, Madame ; ce mystère, il faut le pénétrer à tout prix : il faut s'emparer de la Peste-Noire, savoir qui elle est, ce qu'elle veut, d'où elle vient !...

—Oh ! fit-elle en agitant la tête, c'est impossible !...

—Qui sait, Madame ? la Providence avait peut-être des vues sur moi, en inspirant à Sperver l'idée de venir me prendre à Fribourg.

—Vous avez raison, Monsieur, répondit-elle gravement, la Providence ne fait rien d'inutile. Agissez comme votre cœur vous le conseillera. J'approuve tout d'avance ! »

Je portai à mes lèvres la main qu'elle me tendait, et je sortis plein d'admiration pour cette jeune femme si frêle, et pourtant si forte contre la douleur.

Rien n'est beau comme le devoir noblement accompli !

XII

Une heure après ma conversation avec Odile, Sperver et moi nous sortions ventre à terre du Nideck.

Le piqueur, courbé sur le cou de son cheval, n'avait qu'un cri : « Hue !... »

Il allait si vite que son grand mecklembourg, la crinière flottante, la queue droite et les jarrets tendus, semblait immobile : il fendait littéralement l'air. Quant à mon petit ardennais, je crois qu'il avait pris le mors aux dents. Lieverlé nous accompagnait, voltigeant à nos côtés comme une flèche. Le vertige nous emportait sur ses ailes !

Les tours du Nideck étaient loin, et Sperver avait pris l'avance, comme d'habitude, lorsque je m'écriai :

« Halte, camarade ! halte !... Avant de poursuivre notre route, délibérons ! »

Il fit volte-face.

« Dis-moi seulement, Fritz, s'il faut tourner à droite ou à gauche.

—Non, approche, il est indispensable que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tu connaisses le but de notre voyage. En deux mots, il s'agit de prendre la vieille ! »

Un éclair de satisfaction illumina la figure longue et jaune du vieux braconnier, ses yeux étincelèrent.

« Ah ! ah ! fit-il, je savais bien que nous serions forcés d'en venir là. »

Et, d'un mouvement d'épaule, il fit glisser sa carabine dans sa main.

Ce geste significatif me donna l'éveil.

« Un instant, Sperver ! il ne s'agit pas de tuer la Peste-Noire, mais de la prendre vivante.

—Vivante?

—Sans doute, et, pour t'épargner bien des remords, je dois te prévenir que la destinée de la vieille est liée à celle de ton maître. Ainsi, la balle qui la frapperait tuerait le comte du même coup. »

Sperver ouvrit la bouche, tout stupéfait.

« Est-ce bien vrai, Fritz?

—C'est positif. »

Il y eut un long silence; nos deux chevaux, Fox et Reppel, balançaient la tête l'un en face de l'autre, et se saluaient, grattant la neige du pied, comme pour se féliciter de l'expédition. Lieverlé bâillait d'impatience, allongeant et pliant sa longue échine maigre, comme une couleuvre, et Sperver restait immobile, la main sur sa carabine. Tout à coup il la fit repasser sur son dos et s'écria :

« Eh bien ! tâchons de la prendre vivante, cette Peste. Nous mettrons des gants, s'il le faut; mais ce n'est pas aussi facile que tu le penses, Fritz. »

Et la main étendue vers les montagnes qui se déroulaient en amphithéâtre autour de nous, il ajouta :

« Regarde : voici l'Altenberg, le Birkenwald, le Schnéeberg, l'Oxenhorn, le Rhéethâl, le Behrenkopf, et, si nous montions un peu, tu verrais cinquante autres pics à perte de vue, jusque dans les plaines du Palatinat; il y a là-dedans des rochers, des ravins, des défilés, des torrents et des forêts, toujours des forêts : ici des sapins, plus loin des hêtres, plus loin des chênes. La vieille se promène au milieu de tout cela; elle a bon pied, bon œil, elle vous flaire d'une lieue. Allez donc la prendre.

—Si c'était facile, où serait le mérite? Je ne t'aurais pas choisi tout exprès.

—C'est bel et bon, ce que tu me chantes là, Fritz !... Encore si nous tenions un bout de sa piste, je ne dis pas qu'avec du courage, de la patience...

—Quant à sa piste, ne t'en inquiète pas, je m'en charge.

—Toi?

—Moi-même.

—Tu te connais à trouver une piste?

—Et pourquoi pas?

—Ah ! du moment que tu ne doutes de rien, que tu penses en savoir plus que moi, c'est autre chose... marche en avant, je te suis. »

Il était facile de voir le dépit du vieux chasseur, irrité de ce que j'osais toucher à ses connaissances spéciales. Aussi, riant dans ma barbe, je ne me fis pas répéter l'invitation, et je tournai brusquement à gauche, sûr de couper les traces de la vieille, qui, de la poterne, après s'être enfuie avec le comte, avait dû traverser la plaine pour regagner la montagne.

Sperver marchait derrière moi, sifflant d'un air d'indifférence, et je l'entendais murmurer :

« Allez donc chercher en plaine les traces de la Louve !... un autre se serait imaginé qu'elle a dû suivre la lisière du bois, comme d'habitude. Mais il paraît qu'elle se promène maintenant à droite et à gauche, les mains dans les poches, comme un bourgeois de Fribourg. »

Je faisais la sourde oreille, quand tout à coup je l'entendis s'exclamer de surprise; puis me regardant d'un œil pénétrant :

« Fritz, dit-il, tu en sais plus que tu n'en dis !

—Comment cela, Gédéon?

—Oui, cette piste que j'aurais cherchée huit jours, tu la trouves du premier coup; ça n'est pas naturel !

—Où la vois-tu donc?

—Eh ! n'aie pas l'air de regarder à tes pieds ! »

Et m'indiquant au loin une traînée blanche à peine perceptible :

« La voilà ! »

Aussitôt il prit le galop; je le suivis, et, deux minutes après, nous mettions pied à terre : c'était bien la trace de la Peste-Noire !

« Je serais curieux de savoir, s'écria Sperver en se croisant les bras, d'où diable cette trace peut venir.

—Que cela ne t'inquiète pas.

—Tu as raison, Fritz, ne fais pas attention à mes paroles; je parle quelquefois en l'air. Le principal est de savoir où la piste nous mènera. »

Et cette fois le piqueur mit le genou dans la neige.

J'étais tout oreilles; lui, tout attention.

« La trace est fraîche, dit-il à la première inspection, elle est de cette nuit ! C'est étrange, Fritz, pendant la dernière attaque du comte, la vieille rôdait autour du Nideck. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis, examinant avec plus de soin :

« Elle est de trois à quatre heures du matin.

—Comment le sais-tu?

—L'empreinte est nette, il y a du grésil tout autour. La nuit dernière, vers minuit, je suis sorti pour fermer les portes : il tombait du grésil, il n'y en a pas sur la trace; donc elle a été faite depuis.

—C'est juste, Sperver, mais elle peut avoir été faite beaucoup plus tard : à huit ou neuf heures, par exemple.

—Non, regarde, elle est couverte de verglas. Il ne tombe de brouillard qu'au petit jour. La vieille est passée depuis le grésil, avant le verglas, de trois à quatre heures du matin. »

J'étais émerveillé de la perspicacité de Sperver.

Il se releva, frappant ses mains l'une contre l'autre, pour en détacher la neige, et, me regardant d'un air rêveur, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

« Mettons, au plus tard, cinq heures du matin. Il est bien midi, n'est-ce pas, Fritz?

—Midi moins un quart.

—Bon! la vieille a sept heures d'avance sur nous. Il nous faudra suivre, pas à pas, tout le chemin qu'elle a fait. A cheval, nous pouvons la gagner d'une heure sur deux; et, supposé qu'elle marche toujours, à sept ou huit heures du soir, nous la tenons. En route, Fritz, en route! »

Nous repartîmes, suivant les traces. Elles nous guidaient droit vers la montagne.

Tout en galopant, Sperver me disait :

« Si le bonheur voulait que cette maudite Peste fût entrée dans un trou, quelque part, ou qu'elle se fût reposée une heure ou deux, nous pourrions la tenir avant la fin du jour.

—Espérons-le, Gédéon.

—Oh! n'y compte pas, n'y compte pas. La vieille Louve est toujours en route, elle est infatigable, elle balaye tous les chemins creux du Schwartz-Wald. Enfin, il ne faut pas se flatter de chimères. Si, par hasard, elle s'est arrêtée, tant mieux, nous en serons plus contents; et si elle a marché toujours, eh bien! nous ne serons pas découragés!... Allons, un temps de galop, hop! hop! Fox! »

C'est une étrange situation que celle de l'homme à la chasse de son semblable, car, après tout, cette malheureuse était notre semblable; elle était douée comme nous d'une âme immortelle, elle sentait, pensait, réfléchissait comme nous; il est vrai que des instincts pervers la rapprochaient sous quelques rapports de la louve, et qu'un grand mystère planait sur sa destinée. La vie errante avait sans doute oblitéré chez elle le sens moral, et même effacé le caractère humain; mais toujours est-il que rien, rien au monde, ne nous donnait le droit d'exercer sur elle le despotisme de l'homme sur la brute.

Et pourtant, une ardeur sauvage nous entraînait à sa poursuite; moi-même, je sentais bouillonner mon sang, j'étais déterminé à ne reculer devant aucun moyen, pour m'emparer de cet être bizarre. La chasse au loup, au sanglier, ne m'aurait pas inspiré la même exaltation!

La neige volait derrière nous, et quelquefois des fragments de glace, enlevés par le fer comme à l'emporte-pièce, sifflaient à nos oreilles.

Sperver, tantôt le nez en l'air, sa grande moustache rousse au vent, tantôt son œil gris sur la piste, me rappelait ces fameux Baskirs, que j'avais vus traverser l'Allemagne dans mon enfance, et son grand cheval, maigre, sec, musculeux, la crinière développée, le corsage svelte comme un lévrier, complétait l'illusion.

Lieverlé, dans son enthousiasme, bondissait parfois à la hauteur de nos chevaux, et je ne pouvais m'empêcher de frémir, en songeant à sa rencontre avec la Peste : il était capable de la mettre en pièces avant qu'elle eût le temps de jeter un cri.

Du reste, la vieille nous donnait terriblement à courir. Sur chaque colline elle avait fait un crochet, à chaque monticule nous trouvions une fausse trace.

« Encore ici, criait Sperver, ce n'est rien, on voit de loin; mais dans le bois, ce sera bien autre chose. C'est là qu'il faudra ouvrir l'œil!... Vois-tu, la maudite bête, comme elle sait fausser la piste!... La voilà qui s'est amusée à balayer ses pas, et puis, sur cette hauteur exposée au vent, elle s'est glissée jusqu'au ruisseau, elle l'a suivi dans le cresson pour gagner le coin des bruyères. Sans ces deux pas-ci, elle nous dévoyait pour sûr! »

Nous venions d'atteindre la lisière d'un bois de sapins. La neige, dans ces sortes de forêts, ne dépasse jamais l'envergure des rameaux. C'était un passage difficile. Sperver mit pied à terre pour mieux y voir, et me fit placer à sa gauche, afin d'éviter mon ombre.

Il y avait là de grandes places couvertes de feuilles mortes, et de ces brindilles flexibles de sapin, qui ne prennent pas l'empreinte. Aussi n'était-ce que dans les espaces libres, où la neige était tombée, que Sperver retrouvait le fil de la trace.

Il nous fallut une heure pour sortir de ce bouquet d'arbres. Le vieux braconnier s'en rongeait la moustache, et son grand nez for-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mait un demi-cercle. Quand je voulais seulement dire un mot, il m'interrompait brusquement et s'écriait :

« Ne parle pas, ça me trouble ! »

Enfin nous redescendîmes dans un vallon à gauche, et Gédéon, m'indiquant les pas de la Louve, au versant des bruyères :

« Ceci, vieux, dit-il, n'est pas une fausse sortie, nous pouvons la suivre en toute confiance.

—Pourquoi?

—Parce que la Peste a l'habitude, dans toutes ses contre-marches, de faire trois pas de côté, puis de revenir sur ses brisées, d'en faire cinq ou six de l'autre, et de sauter brusquement dans une éclaircie. Mais, quand elle se croit bien couverte, elle débusque sans s'inquiéter des feintes. Tiens, que t'ai-je dit?... Elle bourre maintenant sous les broussailles comme un sanglier, il ne sera pas difficile de suivre sa voie. C'est égal, mettons-la toujours entre nous, et allumons une pipe. »

Nous fîmes halte, et le brave homme, dont la figure commençait à s'animer, me regardant avec enthousiasme, s'écria :

« Fritz, ceci peut être un des plus beaux jours de ma vie! Si nous prenons la vieille, je veux la ficeler comme un paquet de guenilles sur la croupe de Fox. Une seule chose m'ennuie.

—Quoi?

—C'est d'avoir oublié ma trompe. J'aurais voulu sonner la rentrée en approchant du Nideck. Ha! ha! ha! »

Il alluma son tronçon de pipe, et nous repartîmes.

Les traces de la Louve gagnaient alors le haut des bois sur une pente tellement roide, qu'il nous fallut plusieurs fois mettre pied à terre et conduire nos chevaux par la bride.

« La voilà qui tourne à droite, me dit Sperver; de ce côté les montagnes sont à pic, l'un de nous sera peut-être forcé de tenir les chevaux en main, tandis que l'autre grimpera pour rabattre. C'est le diable, on dirait que le jour baisse! »

Le paysage prenait alors une ampleur grandiose; d'énormes roches grises, chargées de glaçons, élevaient de loin en loin leurs pointes anguleuses, comme des écueils au-dessus d'un océan de neige.

Rien de mélancolique comme le spectacle de l'hiver dans les hautes montagnes : les crêtes, les ravins, les arbres dépouillés, les bruyères scintillantes de givre, ont un caractère d'abandon et de tristesse indicible. Et le silence, — si profond que vous entendez une feuille glisser sur la neige durcie, une brindille se détacher de l'arbre, — le silence vous pèse, il vous donne l'idée incommensurable du néant!...

Que l'homme est peu de chose! deux hivers consécutifs, et la vie est balayée de la terre.

Par instants l'un de nous éprouvait le besoin d'élever la voix, c'était une parole insignifiante :

« Ah! nous arriverons !.... Quel froid de loup !.... »

Ou bien :

« Hé! Lieverlé, tu baisses l'oreille. »

Tout cela pour s'entendre soi-même, pour se dire :

« Oh! je me porte bien... hum! hum! »

Malheureusement, Fox et Reppel commençaient à se fatiguer; ils enfonçaient jusqu'au poitrail et ne hennissaient plus comme au départ.

Et puis les défilés inextricables du Schwartz-Wald se prolongent indéfiniment. La vieille aimait ces solitudes : ici elle avait fait le tour d'une hutte de charbonnier abandonnée, plus loin elle avait arraché des racines qui croissent sur les roches moussues, ailleurs elle s'était assise au pied d'un arbre, et cela récemment, il y avait tout au plus deux heures, car les traces étaient fraîches ; aussi notre espoir et notre ardeur s'en redoublaient. Mais le jour baissait à vue d'œil!

Chose étrange, depuis notre départ du Nideck, nous n'avions rencontré ni bûcherons, ni charbonniers, ni ségares. Dans cette saison, la solitude du Schwartz-Wald est aussi profonde que celle des steppes de l'Amérique du Nord.

A cinq heures, la nuit était venue; Sperver fit halte et me dit :

« Mon pauvre Fritz, nous sommes partis deux heures trop tard. La Louve a trop d'avance sur nous! Avant dix minutes, il va faire noir sous les arbres comme dans un four. Ce qu'il y a de plus simple, c'est de gagner la Roche-Creuse, à vingt minutes d'ici, d'allumer un bon feu, de manger nos provisions et de vider notre peau de bouc. Dès que la lune se lèvera, nous reprendrons la piste, et si la vieille n'est pas le diable en personne, il y a dix à parier contre un, que nous la trouverons morte de froid au pied d'un arbre; car il est impossible qu'une créature humaine puisse supporter de telles fatigues, par un temps comme celui-ci ; Sébalt lui-même, qui est le premier marcheur du Schwartz-Wald, n'y résisterait pas!... Voyons, Fritz, qu'en penses-tu?

—Je pense qu'il faudrait être fou pour agir autrement ; et d'abord je ne me sens plus de faim.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Eh bien donc, en route! »

Il prit les devants et s'engagea dans une gorge étroite, entre deux lignes de rochers à pic. Les sapins croisaient leurs branches au-dessus de nos têtes. Sous nos pieds coulait un torrent presque à sec ; et, de loin en loin, quelque rayon égaré dans ces profondeurs faisait miroiter le flot terne comme du plomb.

L'obscurité devint telle que je dus abandonner la bride de Reppel. Les pas de nos chevaux sur les cailloux glissants avaient des retentissements bizarres, comme des éclats de rire de Macaques. Les échos des rochers répétaient coup sur coup, et, dans le lointain, un point bleu semblait grandir à notre approche : —c'était l'issue de la gorge.

« Fritz, me dit Sperver, nous sommes ici dans le lit du torrent de la Tunkelbach. C'est le défilé le plus sauvage de tout le Schwartz-Wald ; il se termine par une sorte de cul-de-sac, qu'on appelle *la Marmite du Grand Gueulard*. Au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, la Tunkelbach vomit là-dedans toutes ses entrailles, d'une hauteur de deux cents pieds. C'est un tapage épouvantable. Les eaux jaillissent et retombent en pluie jusque sur les montagnes environnantes. Parfois même elles emplissent la grande caverne de la Roche-Creuse ; mais à cette heure elle doit être sèche comme une poire à poudre, et nous pourrons y faire un bon feu. »

Tout en écoutant Gédéon, je considérais ce sombre défilé, et je me disais que l'instinct des fauves, cherchant de tels repaires, loin du ciel, loin de tout ce qui égaye l'âme, que cet instinct tient du remords. En effet, les êtres qui vivent en plein soleil : la chèvre debout sur son rocher pointu, le cheval emporté dans la plaine, le chien qui s'ébat près de son maître, l'oiseau qui se baigne en pleine lumière, tous respirent la joie, le bonheur ; ils saluent le jour de leurs danses et de leurs cris d'enthousiasme. Et le chevreuil qui brame à l'ombre des grands arbres, dans ses paquis verdoyants, a quelque chose de poétique comme l'asile qu'il préfère ; le sanglier, quelque chose de brusque, de bourru, comme les halliers impénétrables où il s'enfonce ; l'aigle, de fier, d'altier comme ses rochers à pic ; le lion, de majestueux comme les voûtes grandioses de sa caverne ; mais le loup, le renard, la fouine, recherchent les ténèbres, la peur les accompagne ; cela ressemble au remords !

Je rêvais encore à ces choses, et je sentais déjà l'air vif me frapper au visage, — car nous approchions de l'issue de la gorge, — quand tout à coup un reflet rougeâtre passa sur la roche à cent pieds au-dessus de nous, empourprant le vert sombre des sapins, et faisant scintiller les guirlandes de givre.

« Ha ! fit Sperver d'une voix étouffée, nous tenons la vieille ! »

Mon cœur bondit ; nous étions pressés l'un contre l'autre.

Le chien grondait sourdement.

« Est-ce qu'elle ne peut pas s'échapper ? demandai-je tout bas.

—Non, elle est prise comme un rat dans une ratière, *la Marmite du Grand Gueulard* n'a pas d'autre issue que celle-ci, et, tout autour, les rochers ont deux cents pieds de haut. Ha ! Ha ! je te tiens, vieille scélérate ! »

Il mit pied à terre dans l'eau glacée, me donnant la bride de son cheval à tenir. Un tremblement me saisit. J'entendis dans le silence le tic-tac rapide d'une carabine qu'on arme. Ce petit bruit strident me passa par tous les nerfs.

« Sperver, que vas-tu faire ?

—Ne crains rien, c'est pour l'effrayer.

—A la bonne heure ! mais, pas de sang ! rappelle-toi ce que je t'ai dit : « La balle qui frapperait la Peste tuerait également le comte ! »

—Sois tranquille. »

Il s'éloigna sans m'écouter davantage. J'entendis le clapotement de ses pieds dans l'eau, puis je vis sa haute taille debout à l'issue de la gorge, noire sur le fond bleuâtre. Il resta bien cinq minutes immobile. Moi, penché, attentif, je regardais, m'approchant tout doucement. Comme il se retournait, je n'étais plus qu'à trois pas.

« Chut ! fit-il d'un air mystérieux. Regarde ! »

Au fond de l'anse, taillée à pic comme une carrière dans la montagne, je vis un beau feu dérouler ses spirales d'or à la voûte d'une caverne, et devant le feu un homme accroupi, qu'à son costume je reconnus pour le baron de Zimmer-Blouderic.

Il était immobile, le front dans les mains. Derrière lui, une forme noire gisait étendue sur le sol, et, plus loin, son cheval à demi perdu dans l'ombre nous regardait l'œil fixe, l'oreille droite, les naseaux tout grands ouverts.

Je restai stupéfait !

Comment le baron de Zimmer se trouvait-il à cette heure dans cette solitude ?... Qu'y venait-il faire ?... S'était-il égaré ?...

Les suppositions les plus contradictoires se heurtaient dans mon esprit, et je ne savais à laquelle m'arrêter, quand le cheval du baron se prit à hennir.

A ce bruit, son maître releva la tête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le piqueur n'avait qu'un cri : « hue ! » (Page 43.)

« Qu'as-tu donc, Donner? » dit-il.

Puis, à son tour, il regarda dans notre direction, les yeux écarquillés.

Cette tête pâle aux arêtes saillantes, aux lèvres minces, aux grands sourcils noirs contractés, et creusant au milieu du front une longue ride perpendiculaire, m'aurait frappé d'admiration dans toute autre circonstance; mais alors un sentiment d'appréhension indéfinissable s'était emparé de mon âme, et j'étais plein d'inquiétude.

Tout à coup le jeune homme s'écria :

« Qui va là?

—Moi, Monseigneur, répondit aussitôt Gédéon en s'avançant vers lui, moi, Sperver, le piqueur du comte de Nideck!... »

Un éclair traversa le regard du baron, mais pas un muscle de sa figure ne tressaillit. Il se leva, ramenant d'un geste sa pelisse sur ses épaules. J'attirai les chevaux et le chien, qui se mit subitement à hurler d'une façon lamentable.

Qui n'est sujet à des craintes superstitieuses? Aux plaintes de Lieverlé, j'eus peur, un frisson glacial me parcourut tout le corps.

Sperver et le baron se trouvaient à cinquante pas l'un de l'autre : le premier, immobile au milieu de l'anse, la carabine sur l'épaule; le second, debout sur la plate-forme extérieure de la caverne, la tête haute, l'œil fier et nous dominant du regard.

« Que voulez-vous? dit le jeune homme d'un accent agressif.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cela s'était passé dans une seconde. (Page 50.)

—Nous cherchons une femme, répondit le vieux braconnier, une femme qui vient tous les ans rôder autour du Nideck, et nous avons l'ordre de l'arrêter !

—A-t-elle volé?

—Non.

—A-t-elle tué?

—Non, Monseigneur.

—Alors que lui voulez-vous? De quel droit la poursuivez-vous ? »

Sperver se redressa et fixant ses yeux gris sur le baron :

« Et vous, de quel droit l'avez-vous prise ? fit-il avec un sourire bizarre, car elle est là.... je la vois au fond de la caverne. De quel droit mettez-vous la main dans nos affaires?... Ne savez-vous pas que nous sommes ici sur les terres du Nideck, et que nous avons droit de haute et basse justice ? »

Le jeune homme pâlit, et d'un ton rude :

« Je n'ai pas de comptes à vous rendre, dit-il.

—Prenez garde, reprit Sperver, je viens avec des paroles de paix, de conciliation. J'agis au nom du seigneur Yéri-Hans, je suis dans mon droit, et vous me répondez mal.

—Votre droit?... fit le jeune homme avec un sourire amer. Ne parlez pas de votre droit, vous me forceriez à vous dire le mien!...

—Eh bien, dites-le ! s'écria le vieux braconnier, dont le grand nez se courbait de colère.

—Non, répondit le baron, je ne vous dirai rien, et vous n'entrerez pas!

—C'est ce que nous allons voir ! » fit Sperver en avançant vers la caverne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le jeune homme tira son couteau de chasse. Alors, moi, voyant cela, je voulus m'élancer entre eux. Malheureusement, le chien que je tenais en laisse m'échappa d'une secousse et m'étendit à terre. Je crus le baron perdu; mais, au même instant, un cri sauvage partit du fond de la caverne, et, comme je me relevais, j'aperçus la vieille debout devant la flamme, les vêtements en lambeaux, la tête rejetée en arrière, les cheveux flottants sur les épaules; elle levait au ciel ses longs bras maigres et poussait des hurlements lugubres, comme la plainte du loup par les froides nuits d'hiver, quand la faim lui tord les entrailles.

Je n'ai rien vu de ma vie d'aussi épouvantable. Sperver, immobile, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, semblait pétrifié. Le chien lui-même, à cette apparition inattendue, s'était arrêté quelques secondes; mais courbant tout à coup son échine hérissée de colère, il reprit sa course avec un grondement d'impatience qui me fit frémir. La plate-forme de la caverne se trouvait à huit ou dix pieds du sol, sans cela il l'eût atteinte du premier bond. Je l'entends encore franchir les broussailles couvertes de givre, je vois le baron se jeter devant la vieille, en criant d'une voix déchirante :

« Ma mère!... »

Puis le chien reprendre un dernier élan, et Sperver, rapide comme l'éclair, le mettre en joue et le foudroyer aux pieds du jeune homme.

Cela s'était passé dans une seconde. Le gouffre s'était illuminé, et les échos lointains se renvoyaient l'explosion dans leurs profondeurs infinies. Le silence parut ensuite grandir, comme les ténèbres après l'éclair.

Quand la fumée de la poudre se fût dissipée, j'aperçus Lieverlé gisant à la base du roc, et la vieille évanouie dans les bras du jeune homme. Sperver, pâle, regardant le baron d'un œil sombre, laissait tomber la crosse de sa carabine à terre, la face contractée et les yeux à demi fermés d'indignation.

« Seigneur de Blouderic, dit-il, la main étendue vers la caverne, je viens de tuer mon meilleur ami, pour sauver cette femme... votre mère!... Rendez grâces au ciel que sa destinée soit liée à celle du comte... Emmenez-la!... Emmenez-la!... et qu'elle ne revienne plus... car je ne répondrais pas du vieux Sperver!... »

Puis, jetant un coup d'œil sur le chien :

« Mon pauvre Lieverlé!... s'écria-t-il d'une voix déchirante. Ah! voilà donc ce qui m'attendait ici... Viens, Fritz... partons... sauvons-nous.... Je serais capable de faire un malheur!... »

Et saisissant Fox par la crinière, il voulut se mettre en selle, mais tout à coup le cœur lui creva, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de son cheval, il se prit à sangloter comme un enfant.

XIII

Sperver venait de partir, emportant Lieverlé dans son manteau. J'avais refusé de le suivre; mon devoir, à moi, me retenait près de la vieille, je ne pouvais abandonner cette malheureuse sans manquer à ma conscience.

D'ailleurs, il faut bien le dire, j'étais curieux de voir de près cet être bizarre; aussi le piqueur avait à peine disparu dans les ténèbres du défilé, que je gravissais déjà le sentier de la caverne.

Là m'attendait un spectacle étrange.

Sur un grand manteau de fourrure blanche était étendue la vieille dans sa longue robe pourpre, les mains crispées sur sa poitrine, une flèche d'or dans ses cheveux gris.

Je vivrais mille ans que l'image de cette femme ne s'effacerait pas de mon esprit; cette tête de vautour agitée par les derniers tressaillements de la vie, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte, était formidable à voir. Telle devait être à sa dernière heure la terrible reine Frédégonde.

Le baron, à genoux près d'elle, essayait de la ranimer; mais au premier coup d'œil, je vis que la malheureuse était perdue, et ce n'est pas sans un sentiment de pitié profonde, que je me baissai pour lui prendre le bras.

« Ne touchez pas à madame, s'écria le jeune homme d'un accent irrité; je vous le défends!

—Je suis médecin, Monseigneur. »

Il m'observa quelques secondes en silence, puis se relevant :

« Pardonnez-moi, Monsieur, dit-il à voix basse, pardonnez-moi! »

Il était devenu tout pâle, ses lèvres tremblaient.

Au bout d'un instant il reprit :

« Que pensez-vous?

—C'est fini... Elle est morte! »

Alors, sans répondre un mot, il s'assit sur une large pierre, le front dans sa main, le coude sur le genou, l'œil fixe, comme anéanti.

Moi je m'accroupis près du feu, regardant la flamme grimper à la voûte de la caverne et projeter des lueurs de cuivre rouge sur la face rigide de la vieille.

Nous étions là depuis une heure, immobiles comme deux statues, quand, relevant tout à coup la tête, le baron me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Monsieur, tout ceci me confond!... Voici ma mère... depuis vingt-six ans je croyais la connaître... et voilà que tout un monde de mystères et d'horreur s'ouvre devant mes yeux!... Vous êtes médecin... avez-vous jamais rien vu d'aussi épouvantable?

—Monseigneur, lui répondis-je, le comte de Nideck est atteint d'une maladie qui offre un singulier caractère de ressemblance avec celle de madame votre mère. Si vous avez assez de confiance en moi pour me communiquer les faits dont vous avez dû être témoin, je vous confierai volontiers ceux qui sont à ma connaissance, car cet échange pourrait peut-être m'offrir un moyen de sauver mon malade.

—Volontiers, Monsieur, » fit-il.

Et sans autre transition il me raconta que la baronne de Blouderic, appartenant à l'une des plus grandes familles de la Saxe, faisait chaque année, vers l'automne, un voyage en Italie, accompagnée d'un vieux serviteur qui possédait seul toute sa confiance; que cet homme, étant sur le point de mourir, avait désiré voir en particulier le fils de son ancien maître, et qu'à cette heure suprême, tourmenté sans doute par quelques remords, il avait dit au jeune homme que le voyage de sa mère en Italie n'était qu'un prétexte pour se livrer à des excursions dans le Schwartz-Wald, dont lui-même ne connaissait pas le but, mais qui devaient avoir quelque chose d'épouvantable, car la baronne en revenait exténuée, déguenillée, presque mourante, et qu'il lui fallait plusieurs semaines de repos pour se remettre des fatigues horribles de ces quelques jours.

Voilà ce que le vieux domestique avait raconté simplement au jeune baron, croyant accomplir en cela son devoir.

Le fils, voulant à tout prix savoir à quoi s'en tenir, avait vérifié l'année même ce fait incompréhensible en suivant sa mère d'abord jusqu'à Baden. Il l'avait vue ensuite s'enfoncer dans les gorges du Schwartz-Wald et l'avait suivie pour ainsi dire pas à pas. Ces traces que Sébalt avait remarquées dans la montagne, c'étaient les siennes.

Quand le baron m'eut fait cette confidence, je ne crus pas devoir lui cacher l'influence bizarre que l'apparition de la vieille exerçait sur l'état de santé du comte, ni les autres circonstances de ce drame.

Nous demeurâmes tous deux confondus de la coïncidence de ces faits, de l'attraction mystérieuse que ces êtres exerçaient l'un sur l'autre sans se connaître, de l'action tragique qu'ils représentaient à leur insu, de la connaissance que la vieille avait du château, de ses issues les plus secrètes, sans l'avoir jamais vu précédemment, du costume qu'elle avait découvert pour cette représentation, et qui ne pouvait avoir été pris qu'au fond de quelque retraite mystérieuse, que la lucidité magnétique seule lui avait révélée. Enfin, nous demeurâmes d'accord que tout est épouvantement dans notre existence, et que le mystère de la mort est peut-être le moindre des secrets que Dieu se réserve, quoiqu'il nous paraisse le plus important.

Cependant la nuit commençait à pâlir. Au loin, bien loin, une chouette sonnait la retraite des ténèbres, de cette voix étrange qui semble sortir d'un goulot de bouteille. Bientôt se fit entendre un hennissement dans les profondeurs du défilé; puis, aux premières lueurs du jour, nous vîmes apparaître un traîneau conduit par le domestique du baron. Il était couvert de paille et de literies. On y chargea la vieille.

Moi, je remontai sur mon cheval, qui ne paraissait pas fâché de se dégourdir les jambes, étant resté la moitié de la nuit les pieds sur la glace. J'accompagnai le traîneau jusqu'à la sortie du défilé, et nous étant salués gravement, comme cela se pratique entre seigneurs et bourgeois, ils prirent à gauche vers Hirschland, et moi je me dirigeai vers les tours du Nideck.

A neuf heures, j'étais en présence de mademoiselle Odile et je l'instruisais des événements qui venaient de s'accomplir.

M'étant rendu ensuite près du comte, je le trouvai dans un état fort satisfaisant. Il éprouvait une grande faiblesse, bien naturelle après les crises terribles qu'il venait de traverser; mais il avait repris possession de lui-même et la fièvre avait complétement disparu depuis la veille au soir.

Tout marchait vers une guérison prochaine.

Quelques jours plus tard, voyant le vieux seigneur en pleine convalescence, je voulus retourner à Fribourg, mais il me pria si instamment de fixer mon séjour au Nideck et me fit des conditions tellement honnêtes à tous égards, qu'il me fut impossible de me refuser à son désir.

Je me souviendrai longtemps de la première chasse au sanglier que j'eus l'honneur de faire avec le comte, et surtout de la magnifique rentrée aux flambeaux, après avoir battu les neiges du Schwartz-Wald douze heures de suite sans quitter l'étrier.

Je venais de souper et je montais à la tour de Hugues brisé de fatigue, quand passant devant la chambre de Sperver, dont la porte se trouvait entr'ouverte, des cris joyeux frappé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rent mes oreilles. Je m'arrêtai, et le plus agréable spectacle s'offrit à mes regards : autour de la table en chêne massif, se pressaient vingt figures épanouies. Deux lampes de fer, suspendues à la voûte, éclairaient toutes ces faces larges, carrées, bien portantes.

Les verres s'entre-choquaient !...

Là se trouvait Sperver avec son front osseux, ses moustaches humides, ses yeux étincelants et sa chevelure grise ébouriffée ; il avait à sa droite Marie Lagoutte, à sa gauche Knapwurst ; une teinte rose colorait ses joues brunies au grand air, il levait l'antique hanap d'argent ciselé, noirci par les siècles, et sur sa poitrine brillait la plaque du baudrier, car, selon son habitude, il portait le costume de chasse.

C'était une belle figure simple et joyeuse.

Les joues de Marie Lagoutte avaient de petites flammes rouges, et son grand bonnet de tulle semblait prendre la volée ; elle riait, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Quant à Knapwurst, accroupi dans son fauteuil, la tête à la hauteur du coude de Sperver, vous eussiez dit une gourde énorme. Puis venait Tobie Offenloch, comme barbouillé de lie de vin, tant il était rouge, sa perruque au bâton de sa chaise, sa jambe de bois en affût sous la table. Et, plus loin, la longue figure mélancolique de Sébalt, qui riait tout bas en regardant au fond de son verre.

Il y avait aussi les gens de service, les domestiques et les servantes ; enfin tout ce petit monde qui vit et prospère autour des grandes familles, comme la mousse, le lierre et le volubilis au pied du chêne.

Les yeux étaient voilés de douces larmes : la vigne du Seigneur pleurait d'attendrissement !

Sur la table, un énorme jambon, à cercles pourpres concentriques, attirait d'abord les regards. Puis venaient les longues bouteilles de vin du Rhin, éparses au milieu des plats fleuronnés, des pipes d'Ulm à chaînette d'argent et des grands couteaux à lame luisante.

La lumière de la lampe répandait sur tout cela sa belle teinte couleur d'ambre, et laissait dans l'ombre les vieilles murailles grises, où se roulaient en cercles d'or les trompes, les cors et les cornets de chasse du piqueur.

Rien de plus original que ce tableau.

La voûte chantait.

Sperver, comme je l'ai dit, levait le hanap ; il entonnait l'air du burgrave Hatto-le-Noir :

Je suis le roi de ces montagnes!

tandis que la rosée vermeille de l'affenthâl tremblotait à chaque poil de ses moustaches. A mon aspect, il s'interrompit, et me tendant la main :

« Fritz, dit-il, tu nous manquais. Il y a longtemps que je ne me suis senti aussi heureux que ce soir. Sois le bienvenu ! »

Comme je le regardais avec étonnement, car depuis la mort de Lieverlé je ne me rappelais pas l'avoir vu sourire, il ajouta d'un air grave :

« Nous célébrons le rétablissement de monseigneur, et Knapwurst nous raconte des histoires ! »

Tout le monde s'était retourné.

Les plus joyeuses acclamations me saluèrent.

Je fus entraîné par Sébalt, installé près de Marie Lagoutte, et mis en possession d'un grand verre de Bohême, avant d'être revenu de mon ébahissement.

La vieille salle bourdonnait d'éclats de rire, et Sperver, m'entourant le cou de son bras gauche, la coupe haute, la figure sévère comme tout brave cœur qui a un peu trop bu, s'écriait :

« Voilà mon fils !... Lui et moi... moi et lui... jusqu'à la mort!... A la santé du docteur Fritz !... »

Knapwurst, debout sur la traverse de son fauteuil, comme une rave fendue en deux, se penchait vers moi et me tendait son verre. Marie Lagoutte faisait voler les grandes ailes de son bavolet, et Sébalt, droit devant sa chaise, grand et maigre comme l'ombre du Wildjaëger debout dans les hautes bruyères, répétait : « A la santé du docteur Fritz! » pendant que des flocons de mousse ruisselaient de sa coupe, et s'éparpillaient sur les dalles.

Il y eut un moment de silence. Tout le monde buvait, puis un seul choc : tous les verres touchaient la table à la fois.

« Bravo ! » s'écria Sperver.

Puis se tournant vers moi :

« Fritz, dit-il, nous avons déjà porté la santé du comte et celle de mademoiselle Odile. Tu vas en faire autant ! »

Il me fallut par deux fois vider le hanap, sous les yeux de la salle attentive. Alors, je devins grave à mon tour, et je trouvai tous les objets lumineux ; les figures sortaient de l'ombre pour me regarder de plus près : il y en avait de jeunes et de vieilles, de belles et de laides ; mais toutes me parurent bonnes, bienveillantes et tendres. Les plus jeunes pourtant, mes yeux les attiraient du bout de la salle, et nous échangions ensemble de longs regards pleins de sympathie.

Sperver fredonnait et riait toujours. Tout à coup, posant la main sur la bosse du nain :

« Silence ! dit-il, voici Knapwurst, notre archiviste, qui va parler !... Cette bosse, voyez-vous, c'est l'écho de l'antique manoir du Nideck ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le petit bossu, bien loin de se fâcher d'un tel compliment, regarda le piqueur avec attendrissement et dit :

« Et toi, Sperver, tu es un de ces vieux reiters dont je vous ai raconté l'histoire !... Oui, tu as le bras, la moustache et le cœur d'un vieux reiter ! Si cette fenêtre s'ouvrait et que l'un d'eux, allongeant le bras du milieu des ombres, te tendit la main, que dirais-tu ?

—Je lui serrerais la main et je lui dirais : « Camarade, viens t'asseoir avec nous. Le vin est aussi bon et les filles aussi jolies que du temps de Hugues. Regarde ! »

Et Sperver montrait la brillante jeunesse qui riait autour de la table.

Elles étaient bien jolies, les filles du Nideck : les unes rougissaient de joie, d'autres levaient lentement leurs cils blonds voilant un regard d'azur, et je m'étonnais de n'avoir pas encore remarqué ces roses blanches, épanouies sur les tourelles du vieux manoir.

« Silence !... s'écria Sperver pour la seconde fois. Notre ami Knapwurst va nous répéter la légende qu'il nous racontait tout à l'heure.

—Pourquoi pas une autre? dit le bossu.

—Celle-là me plaît !

—J'en sais de plus belles.

—Knapwurst ! fit le piqueur en levant le doigt d'un air grave, j'ai des raisons pour entendre la même ; fais-la courte si tu veux. Elle dit bien des choses. Et toi, Fritz, écoute ! »

Le nain, à moitié gris, posa ses deux coudes sur la table, et les joues relevées sur les poings, les yeux à fleur de tête, il s'écria d'une voix perçante :

« Eh bien donc ! Bernard Hertzog rapporte « que le burgrave Hugues, surnommé le Loup, « étant devenu vieux, se couvrit du chaperon : « c'était un bonnet de mailles, qui emboîtait « tout le haume quand le chevalier combattait. Quand il voulait prendre l'air, il ôtait « son casque, et se couvrait du bonnet. Alors « les lambrequins retombaient sur ses épaules.

« Jusqu'à quatre-vingt-deux ans, Hugues « n'avait pas quitté son armure, mais, à cet « âge, il respirait avec peine.

« Il fit venir Otto de Burlach, son chapelain, « Hugues, son fils aîné, son second fils Barthold, et sa fille, *Berthe-la-Rousse, femme d'un « chef saxon nommé Blouderic*, et leur dit :

— « Votre mère la Louve m'a prêté sa « griffe... son sang s'est mêlé au mien..... Il « va renaître par vous de siècle en siècle, et « pleurer dans les neiges du Schwartz-Wald ! « Les uns diront : c'est la bise qui pleure ! Les « autres : c'est la chouette !... Mais ce sera « votre sang, le mien, le sang de la Louve, qui « m'a fait étrangler Edwige, ma première « femme devant Dieu et la sainte Église... « Oui... elle est morte par mes mains... Que la « Louve soit maudite ! car il est écrit : « JE « POURSUIVRAI LE CRIME DU PÈRE DANS SES « DESCENDANTS, JUSQU'A CE QUE JUSTICE SOIT « FAITE ! »—

« Et le vieux Hugues mourut.

« Or, depuis ce temps-là, la bise pleure, « la chouette crie, et les voyageurs errant la « nuit ne savent pas que c'est le sang de la « Louve qui pleure... lequel renaît, dit Hertzog, et renaîtra de siècle en siècle, jusqu'au « jour où la première femme de Hugues, Edwige-la-Blonde, apparaîtra sous la forme « d'un ange au Nideck, pour consoler et pardonner !... »

Sperver, se levant alors, détacha l'une des lampes de la torchère, et demanda les clefs de la bibliothèque à Knapwurst stupéfait.

Il me fit signe de le suivre.

Nous traversâmes rapidement la grande galerie sombre, puis la salle d'armes, et bientôt la salle des archives apparut au bout de l'immense corridor.

Tous les bruits avaient cessé, on eût dit un château désert.

Parfois je tournais la tête, et je voyais alors nos deux ombres, se prolongeant à l'infini, glisser comme des fantômes sur les hautes tentures, et se tordre en contorsions bizarres.

J'étais ému, j'avais peur !

Sperver ouvrit brusquement la vieille porte de chêne, et, la torche haute, les cheveux ébouriffés, la face pâle, il entra le premier. Arrivé devant le portrait d'Edwige, dont la ressemblance avec la jeune comtesse m'avait frappé lors de notre première visite à la bibliothèque, il s'arrêta et me dit d'un air solennel :

« Voici celle qui doit revenir pour consoler et pardonner !... Eh bien ! elle est revenue !... Dans ce moment, elle est en bas, près du vieux. Regarde, Fritz, la reconnais-tu ?... c'est Odile !... »

Puis, se tournant vers le portrait de la seconde femme de Hugues :

« Quant à celle-là, reprit-il, c'est Huldine-la-Louve. Pendant mille ans, elle a pleuré dans les gorges du Schwartz-Wald, et c'est elle qui est cause de la mort de mon pauvre Lieverlé ; mais désormais les comtes du Nideck peuvent dormir tranquilles, *car justice est faite, et le bon ange de la famille est de retour !* »

FIN DE HUGUES-LE-LOUP.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'HÉRITAGE
DE L'ONCLE CHRISTIAN

A la mort de mon digne oncle Christian Hâas, bourgmestre de Lauterbach, j'étais déjà maître de chapelle du grand-duc Yéri-Péter et j'avais quinze cents florins de fixe, ce qui ne m'empêchait pas, comme on dit, de tirer le diable par la queue.

L'oncle Christian, qui savait très-bien ma position, ne m'avait jamais envoyé un kreutzer; aussi ne pus-je m'empêcher de répandre des larmes en apprenant sa générosité posthume : j'héritais de lui, hélas !... deux cent cinquante arpents de bonnes terres, des vignes, des vergers, un coin de forêt et sa grande maison de Lauterbach.

« Cher oncle, m'écriai-je avec attendrissement, c'est maintenant que je vois toute la profondeur de votre sagesse, et que je vous glorifie de m'avoir serré les cordons de votre bourse. L'argent que vous m'auriez envoyé, où serait-il?... Il serait au pouvoir des Philistins et des Moabites, tandis que, par votre prudence, vous avez sauvé la patrie, comme Fabius Cunctator. Honneur à vous, cher oncle Christian, honneur à vous! »

Ayant dit ces choses bien senties, et beaucoup d'autres non moins touchantes, je partis à cheval pour Lauterbach.

Chose bizarre! le démon de l'avarice, avec lequel je n'avais jamais rien eu à démêler, faillit alors se rendre maître de mon âme :

« Kasper, me dit-il à l'oreille, te voilà riche!... Jusqu'à présent tu n'as poursuivi que de vains fantômes. L'amour, les plaisirs et les arts ne sont que de la fumée. Il faut être bien fou pour s'attacher à la gloire. Il n'y a de solide que les terres, les maisons et les écus placés sur première hypothèque. Renonce à tes illusions!... Recule tes fossés, arrondis tes champs, entasse tes écus, et tu seras honoré, respecté; tu deviendras bourgmestre comme ton oncle, et les paysans, en te voyant passer, te tireront le chapeau d'une demi-lieue, disant : « Voilà monsieur Kasper Hâas..... l'homme riche... le plus gros *herr* du pays! »

Ces idées allaient et venaient dans ma tête, comme les personnages d'une lanterne magique, et je leur trouvais un air grave, raisonnable, qui me séduisait.

C'était en plein juillet; l'alouette dévidait dans le ciel son ariette interminable, les moissons ondulaient dans la plaine, les tièdes bouffées de la brise m'apportaient le cri voluptueux de la caille et de la perdrix dans les blés; le feuillage miroitait au soleil, la Lauter murmurait à l'ombre des grands saules vermoulus, et je ne voyais, je n'entendais rien de tout cela : je voulais être bourgmestre, j'arrondissais mon ventre, je soufflais dans mes joues et je murmurais en moi-même : « Voici monsieur Kasper Hâas qui passe... l'homme riche... le plus gros *herr* du pays! Hue! Bletz... hue!... »

Et ma petite jument galopait.

J'étais curieux d'essayer le tricorne et le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grand gilet écarlate de maître Christian.

« S'ils me vont, me disais-je, à quoi bon en acheter d'autres? »

Vers quatre heures de l'après-midi, le petit village de Lauterbach m'apparut au fond de la vallée, et ce n'est pas sans attendrissement que j'arrêtai les yeux sur la grande et belle maison de Christian Hâas, ma future résidence, le centre de mes exploitations et de mes propriétés. J'en admirai la situation pittoresque sur la grande route poudreuse, l'immense toiture de bardeaux grisâtres, les hangars couvrant de leurs vastes ailes les charrettes, les charrues et les récoltes; et, derrière, la basse-cour, puis le petit jardin, le verger, les vignes à mi-côte, les prairies dans le lointain.

Je tressaillis d'aise à ce spectacle.

Et comme je descendais la grande rue du village, voilà que les vieilles femmes, le menton en casse-noisette, les enfants, la tête nue, ébouriffée, les hommes, coiffés du gros bonnet de loutre, la pipe à chaînette d'argent aux lèvres, voilà que toutes ces bonnes gens me contemplent et me saluent :

« Bonjour, monsieur Kasper! bonjour, monsieur Hâas! »

Et toutes les petites fenêtres se garnissent de figures émerveillées. Je suis déjà chez moi : il me semble toujours avoir été propriétaire, notable de Lauterbach; ma vie de maître de chapelle n'est plus qu'un rêve, mon enthousiasme pour la musique, une folie de jeunesse! — comme les écus vous modifient les idées d'un homme!

Cependant je fais halte devant la maison de M. le tabellion Becker. C'est lui qui détient mes titres de propriété et qui doit me les remettre. J'attache mon cheval à l'anneau de la porte, je saute sur le perron; et le vieux scribe, sa tête chauve découverte, sa maigre échine revêtue d'une longue robe de chambre verte à grands ramages, s'avance sur le seuil pour me recevoir.

« Monsieur Kasper Hâas, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Maître Becker, je suis votre serviteur.

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Hâas.

—Après vous, maître Becker, après vous. »

Nous traversons le vestibule, et je découvre, au fond d'une petite salle propre et bien aérée, une table confortablement servie, et, près de la table, une jeune personne fraîche, gracieuse, les joues enluminées du vermillon de la pudeur.

« Monsieur Kasper Hâas! » dit le vénérable tabellion.

Je m'incline.

« Ma fille Lothe! » ajoute le brave homme.

Et tandis que je sens se réveiller en moi mes vieilles inclinations d'artiste, que j'admire le petit nez rose, les lèvres purpurines, les grands yeux bleus de mademoiselle Lothe, sa taille légère, ses petites mains potelées, maître Becker m'invite à prendre place, disant qu'il m'attendait, que mon arrivée était prévue, et qu'avant d'entamer les affaires sérieuses, il était bon de se refaire un peu de la route, de se rafraîchir d'un verre de bordeaux, etc.; toutes choses dont j'appréciai la justesse et que j'acceptai de grand cœur.

Nous prenons donc place. Nous causons de la belle nature. Je fais mes réflexions sur le vieux papa, je suppute ce qu'un tabellion peut gagner à Lauterbach.

« Mademoiselle, me ferez-vous la grâce d'accepter une aile de poulet?

—Monsieur, vous êtes bien bon; avec plaisir. »

Lothe baisse les yeux. Je remplis son verre, elle y trempe ses lèvres roses. Le papa est joyeux, il cause de chasse, de pêche :

« Monsieur Hâas va sans doute se mettre aux habitudes du pays; nous avons des garennes bien peuplées, des rivières abondantes en truites. On loue les chasses de l'administration forestière. On passe ses soirées à la brasserie. Monsieur l'inspecteur des eaux et forêts est un charmant jeune homme. Monsieur le juge de paix joue supérieurement au wisht, etc. »

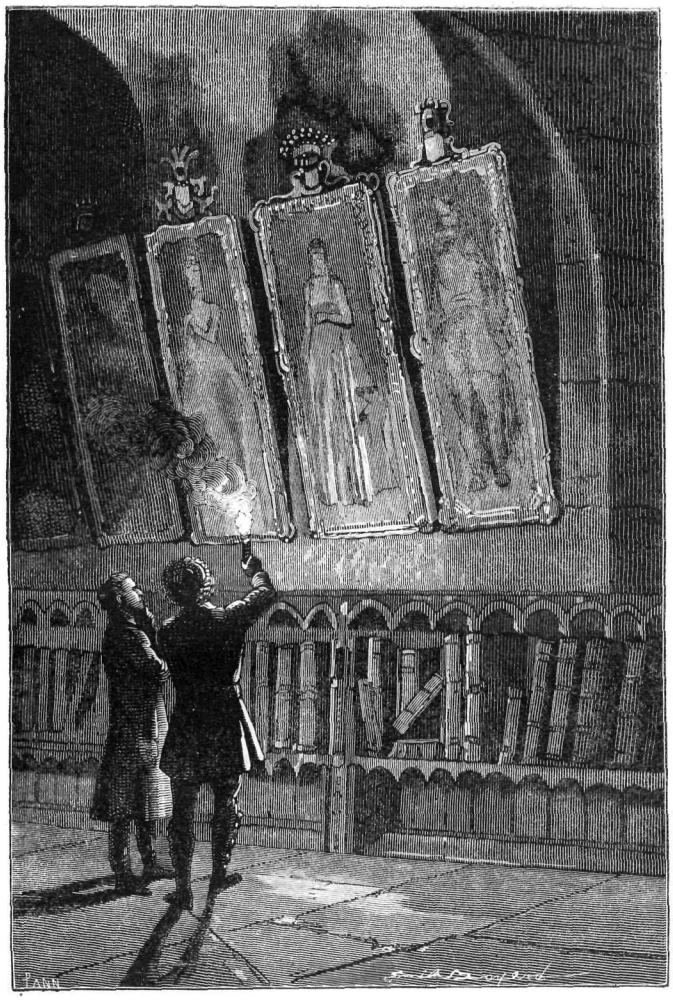
J'écoute... Je trouve délicieuse cette vie calme et paisible. Mademoiselle Lothe me paraît fort bien. Elle cause peu, mais son sourire est si bon, si naïf, qu'elle doit être aimante!

Enfin arrive le café..... le kirsch-wasser..... Mademoiselle Lothe se retire et le vieux scribe passe insensiblement de la fantaisie aux affaires sérieuses. Il me parle des propriétés de mon oncle, et je prête une oreille attentive : pas de testament, pas un legs, pas d'hypothèque : tout est clair, net, régulier. « Heureux Kasper! me dis-je, heureux Kasper! »

Alors nous entrons dans le cabinet du tabellion pour la remise des titres. Cet air renfermé de bureau, ces grandes lignes de cartons, ces dossiers, tout cela dissipe les vaines rêveries de la fantaisie amoureuse. Je m'assieds dans un grand fauteuil, et maître Becker, l'air pensif, chausse ses lunettes de corne sur son long nez aquilin.

« Voici le titre de vos prairies de l'Eichmatt : vous avez là, monsieur Hâas, cent arpents de bonnes terres, les meilleures, les mieux irriguées de la commune; on y fait deux et même trois fauchées par an : c'est un revenu de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Voici celle qui doit revenir pour consoler et pardonner... (Page 53.)

quatre mille francs. Voici le titre de votre vignoble de Sonnethâl : trente-cinq arpents de vigne ; vous faites là, bon an mal an, deux cents hectolitres de petit vin, qui se vend sur place de douze à quinze francs l'hectolitre. Les bonnes années compensent les mauvaises. Ceci, monsieur Hâas, est le titre de votre forêt du Romelstein : elle contient de cinquante à soixante hectares de bois taillis en plein rapport. Ceci vous représente vos biens de Hacmatt, ceci vos pâturages de Thiefenthâl. Voici le titre de propriété de la ferme de Grünerwald, et voilà celui de votre maison de Lauterbach ; cette maison, la plus grande du village, date du XVI^e siècle.

—Diable ! maître Becker, cela ne prouve pas en sa faveur.

—Au contraire, au contraire : Jean Burckart, comte de Barth, avait établi là sa résidence de chasse. Il est vrai que bien des générations s'y sont succédé depuis, mais on n'a pas négligé les réparations d'entretien ; elle est en parfait état de conservation. »

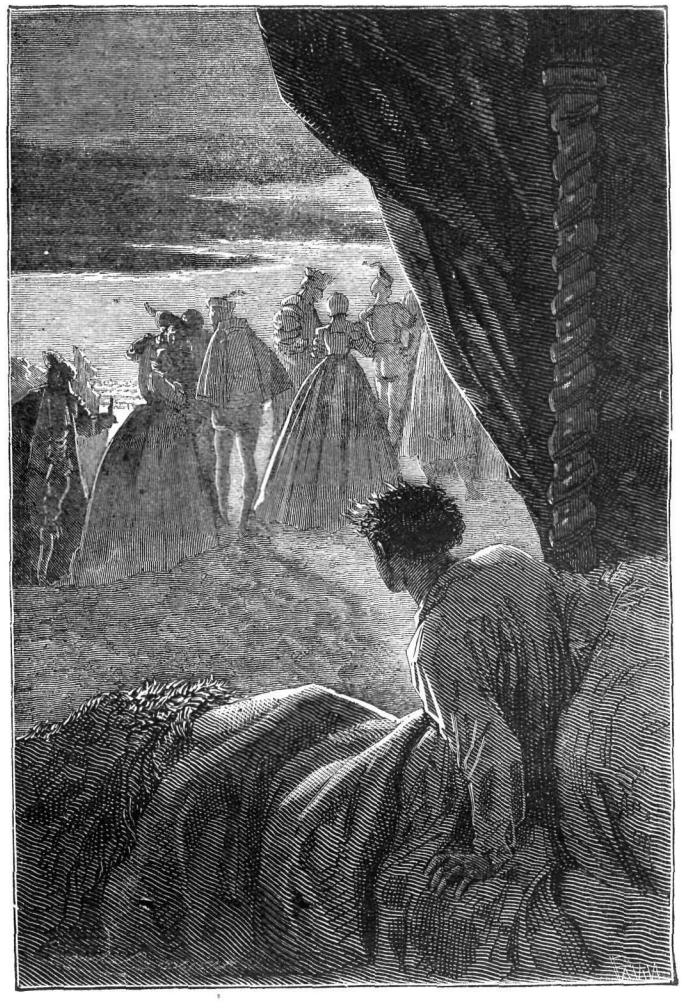
Je remerciai maître Becker de ses explications, et, ayant serré mes titres dans un volumineux portefeuille, que le digne homme voulut bien me prêter, je pris congé de lui, plus convaincu que jamais de ma nouvelle importance.

J'arrive en face de ma maison ; j'introduis la clef dans la serrure, et, frappant du pied la première marche :

« Ceci est à moi ! » m'écriai-je avec enthousiasme.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'héritage de mon oncle Christian. (Page 54.)

J'entre dans la salle : « Ceci est à moi ! » J'ouvre les armoires, et, voyant le linge amoncelé jusqu'au plafond : « Ceci est à moi ! » Je monte au premier étage et je répète toujours comme un insensé : « Ceci est à moi !... ceci est à moi !... Oui... oui... je suis propriétaire ! Toutes mes inquiétudes pour l'avenir, toutes mes appréhensions du lendemain sont dissipées ; je figure dans le monde, non plus par mon faible mérite de convention, par un caprice de la mode, mais par la détention réelle, effective, des biens que la foule convoite.

« O poëtes !... ô artistes !... qu'êtes-vous auprès de ce gros propriétaire qui possède tout, et dont les miettes de la table nourrissent votre inspiration ? Vous n'êtes que l'ornement de son banquet, la distraction de ses ennuis, la fauvette qui chante dans son buisson, la statue qui décore son jardin. Vous n'existez que par lui et pour lui ! Pourquoi vous envierait-il les fumées de l'orgueil, de la vanité, lui qui possède les seules réalités de ce monde ? »

En ce moment, si le pauvre maître de chapelle Hâas m'était apparu, je l'aurais regardé par-dessus l'épaule ; je me serais demandé : « Quel est ce fou ?... qu'a-t-il de commun avec moi ? »

J'ouvris une fenêtre, la nuit approchait, le soleil couchant dorait mes vergers et mes vignes à perte de vue. Au sommet de la côte, quelques pierres blanches indiquaient le cimetière.

Je me retournai : une vaste salle gothique,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le plafond orné de grosses moulures, s'offrit à mes regards; j'étais dans le pavillon de chasse du seigneur Burckart.

Une antique épinette occupait l'intervalle de deux fenêtres, j'y passai les doigts avec distraction : les cordes détendues s'entre-choquèrent et nasillèrent de l'accent étrange, ironique, des vieilles femmes édentées fredonnant des airs de leur jeunesse.

Au fond de la haute salle se trouvait l'alcôve en demi-voûte, avec ses grands rideaux rouges et son lit à baldaquin. Cette vue me rappela que j'avais couru six heures à cheval, et me déshabillant avec un sourire de satisfaction indicible : « C'est pourtant la première fois, me dis-je, que je vais dormir dans mon propre lit. » Et m'étant couché, les yeux tendus sur la plaine immense déjà noyée d'ombres, je sentis mes paupières s'appesantir voluptueusement. Pas une feuille ne murmurait; au loin, les bruits du village s'éteignaient un à un, le soleil avait disparu; quelques reflets d'or indiquaient sa trace à l'infini. Je m'endormis bientôt.

Or il était nuit et la lune brillait de tout son éclat, lorsque je m'éveillai sans cause apparente. Les vagues parfums de l'été arrivaient jusqu'à moi; la douce odeur du foin nouvellement fauché imprégnait l'air. Je regardai tout surpris, puis je voulus me lever pour fermer la fenêtre; mais, chose inconcevable, ma tête était parfaitement libre, tandis que mon corps dormait d'un sommeil de plomb. A mes efforts pour me lever, pas un muscle ne répondit; je sentais mes bras étendus près de moi, complétement inertes, mes jambes allongées, immobiles; ma tête s'agitait en vain!

En ce moment même, la respiration profonde, cadencée du corps, m'effraya; ma tête retomba sur l'oreiller, épuisée par ses élans : « Suis-je donc paralysé des membres? » me dis-je avec effroi.

Mes yeux se refermèrent. Je réfléchissais, dans l'épouvante, à ce singulier phénomène, et mes oreilles suivaient les pulsations anxieuses de mon cœur, le murmure précipité du sang sur lequel l'esprit n'avait aucun pouvoir.

« Comment... comment... repris-je au bout de quelques secondes, mon corps, mon propre corps refuse de m'obéir!... Kasper Hâas, le maître de tant de vignes et de gras pâturages, ne peut pas même remuer cette misérable motte de terre, qui cependant est bien à lui!... O Dieu!... qu'est-ce que cela veut dire? »

Et comme je rêvais de la sorte, un faible bruit attira mon attention; la porte de mon alcôve venait de s'ouvrir : un homme... un homme vêtu d'étoffes roides, semblables à du feutre, comme les moines de la chapelle Saint-Gualber, à Mayence, le large feutre gris à plume de faucon relevé sur l'oreille, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans des gants de buffleterie, venait d'entrer dans la salle. Les bottes évasées de ce personnage remontaient jusqu'au-dessus des genoux; une lourde chaîne d'or, chargée de décorations, tombait sur sa poitrine. Son visage brun, osseux, aux yeux caves, avait une expression de tristesse poignante et des teintes verdâtres horribles.

Il traversa la salle d'un pas sec, comme le tic-tac d'une horloge, et, le poing sur la garde d'une immense rapière, frappant le parquet du talon, il s'écria : « Ceci est à moi!... à moi... Hans Burckart... comte de Barth. »

On eût dit une vieille machine rouillée grinçant des mots cabalistiques. J'en avais la chair de poule.

Mais au même instant la porte en face s'ouvrit, et le comte de Barth disparut dans la pièce voisine, où j'entendis son pas automatique descendre un escalier qui n'en finissait plus; le bruit de ses talons sur chaque marche allait en s'affaiblissant par la distance, comme s'il fût descendu dans les entrailles de la terre.

Et comme j'écoutais encore, n'entendant plus rien, voilà que tout à coup la vaste salle se peuple d'une société nombreuse, l'épinette retentit; on chante, on célèbre l'amour, le plaisir, le bon vin.

Je regarde, et je vois, sur le fond bleuâtre de la lune, des jeunes femmes inclinées nonchalamment autour de l'épinette, de précieux cavaliers, vêtus, comme au temps jadis, de colifichets sans nombre, de dentelles fabuleuses, assis, les jambes croisées, sur des tabourets à crépines d'or, se penchant, hochant la tête, se dandinant, faisant les jolis cœurs, le tout si gentiment, d'une façon si coquette, qu'on aurait dit une de ces vieilles estampes à l'eau-forte de la très-gracieuse École de Lorraine au XVI^e^ siècle.

Et les petits doigts secs d'une respectable douairière à nez de perroquet claquetaient sur les touches de l'épinette; les éclats de rire aigus lançaient leurs fusées stridentes à droite, à gauche, et se terminaient par un bruit de crécelle détraquée, à vous faire hérisser les cheveux sur la nuque.

Tout ce monde de folie, de savoir-vivre quintessencié et d'élégance surannée exhalait là ses eaux de rose et de réséda tournées au vinaigre.

Je fis de nouveaux efforts vraiment surhumains pour me débarrasser de ce cauchemar... Impossible! mais au même instant une des jeunes élégantes s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Messeigneurs, vous êtes ici chez vous... ce domaine... »

Elle n'eut pas le temps de finir... un silence de mort suivit ces paroles. — Je regardai... la fantasmagorie avait disparu!

Alors un son de trompe frappa mes oreilles. Des chevaux piaffaient au dehors, des chiens aboyaient, et la lune calme, méditative, regardait toujours au fond de mon alcôve.

La porte s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent, et cinquante chasseurs, suivis de jeunes dames, vieilles de deux siècles, à longues robes traînantes, défilèrent majestueusement d'une salle à l'autre. Quatre vilains passèrent aussi, soutenant de leurs robustes épaules un brancard à feuilles de chêne, où gisait tout sanglant, l'œil terne et la défense écumeuse, un énorme sanglier.

J'entendis les fanfares redoubler au dehors, puis s'éteindre comme un soupir dans les bois... puis... rien!

Et comme je rêvais à cette vision étrange, regardant par hasard dans l'ombre silencieuse, je vis avec stupeur la scène occupée par une de ces vieilles familles protestantes d'autrefois, calmes, dignes et solennelles dans leurs mœurs.

Là se trouvaient le patriarche à tête blanche, lisant la grande Bible; la vieille mère, haute et pâle, filant le chanvre du ménage, droite comme un fuseau, le collet monté jusqu'aux oreilles, la taille serrée de bandelettes de ratine noire; puis les enfants joufflus, l'œil rêveur, accoudés sur la table dans le plus profond silence, le vieux chien de berger attentif à la lecture, la vieille horloge dans son étui de noyer, comptant les secondes; et plus loin, dans l'ombre, quelques figures de jeunes filles, quelques bruns visages de jeunes gens à feutre noir et camisole de bure, discutant sur l'histoire de Jacob et de Rachel, en forme de déclaration d'amour.

Et cette honnête famille semblait convaincue des vérités saintes; le vieillard, de sa voix cassée, poursuivait l'histoire édifiante avec attendrissement :

« Ceci est votre terre promise.... la terre « d'Abraham... d'Isaac et de Jacob... laquelle « je vous ai destinée depuis l'origine des « siècles... afin que vous y croissiez et multi« pliiez comme les étoiles du ciel... — Et nul « ne pourra vous la ravir, car vous êtes mon « peuple bien-aimé... en qui j'ai mis ma con« fiance... »

La lune, voilée depuis quelques instants, venait de se découvrir; n'entendant plus rien, je tournai la tête, ses rayons calmes et froids éclairaient le vide de la salle : plus une figure, plus une ombre... la lumière ruisselait sur le parquet, et, dans le lointain, quelques arbres découpaient leur feuillage sur la côte lumineuse.

Mais, subitement, les hautes murailles se tapissèrent de livres, l'antique épinette fit place au bureau de quelque savant, dont l'ample perruque m'apparut au-dessus d'un fauteuil à dossier de cuir roux. J'entendis la plume d'oie courir sur le papier. L'homme, perdu dans les profondeurs de sa pensée, ne bougeait pas : ce silence m'accablait.

Mais jugez de ma stupeur lorsque, s'étant retourné, l'érudit me fit face, et que je reconnus en lui le portrait du jurisconsulte Grégorius, consigné sous le n° 253 de la galerie de Darmstadt.

Grand Dieu! comment ce personnage s'était-il détaché de son cadre?

Voilà ce que je me demandais, quand d'une voix creuse il cria :

Dominium, ex jure Quiritio, est jus utendi et abutendi quatenus naturalis ratio patitur.

A mesure que cette formule s'échappait de ses lèvres, sa figure pâlissait... pâlissait... Au dernier mot, elle n'existait plus!

Que vous dirai-je encore, mes chers amis? Durant les heures suivantes je vis vingt autres générations se succéder dans l'antique castel de Hans Burckart : des chrétiens et des juifs, des nobles et des roturiers, des ignorants et des savants, des artistes et des êtres prosaïques... Et tous proclamaient leur légitime propriété, tous se croyaient maîtres souverains et définitifs de la baraque! — Hélas! un souffle de la mort les mettait à la porte.

J'avais fini par m'habituer à cette étrange fantasmagorie. Chaque fois que l'un de ces braves gens s'écriait : « Ceci est à moi! » je me prenais à rire et je murmurais : « Attends, camarade, attends, tu vas t'évanouir comme les autres! »

Enfin j'étais las, quand au loin, bien loin, le coq chanta : le chant du coq annonce le jour; sa voix perçante réveille les êtres endormis.

Les feuilles s'agitèrent, un frisson parcourut mon corps; je sentis mes membres se détacher de ma couche, et, me relevant sur le coude, mes regards s'étendirent avec ravissement sur la campagne silencieuse. Mais ce que je vis n'était guère propre à me réjouir.

En effet, le long du petit sentier qui mène au cimetière, montait toute la procession des fantômes que j'avais vus pendant la nuit. Elle s'avançait pas à pas vers la porte vermoulue de l'enceinte; cette marche silencieuse, sous les teintes vagues, indécises du crépuscule

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

naissant, avait quelque chose d'épouvantable.

Et comme je restais là, plus mort que vif, la bouche béante, le front baigné de sueur froide, la tête du cortége sembla se fondre dans les vieux saules pleureurs.

Il ne restait plus qu'un petit nombre de spectres, et je commençais à reprendre haleine, quand mon oncle Christian, qui se trouvait le dernier, me parut se retourner sous la vieille porte moussue et me faire signe de venir! Une voix lointaine, ironique, me criait :

« Kasper... Kasper... viens... cette terre est à nous!... »

Puis tout disparut.

Une bande de pourpre étendue à l'horizon annonçait le jour.

Il est inutile de vous dire que je ne profitai pas de l'invitation de maître Christian Hâas. Il faudra qu'un autre personnage me fasse signe à plusieurs reprises de venir, pour me forcer de prendre ce chemin. Toutefois, je dois vous avouer que le souvenir de mon séjour au castel de Burckart a modifié singulièrement la bonne opinion que j'avais conçue de ma nouvelle importance; car la vision de cette nuit singulière me paraît signifier que si la terre, les vergers, les prairies ne passent pas, les propriétaires passent!... chose qui fait dresser les cheveux sur la tête, lorsqu'on y réfléchit sérieusement.

Aussi, loin de m'endormir dans les délices de Capoue, je me suis remis à la musique, et je compte faire jouer l'année prochaine, sur le grand théâtre de Berlin, un opéra dont vous me donnerez des nouvelles.

En définitive, la gloire, que les gens positifs traitent de chimère, est encore la plus solide de toutes les propriétés; elle ne finit pas avec la vie, au contraire, la mort la confirme et lui donne un nouveau lustre!

Supposons, par exemple, qu'Homère revienne en ce monde : personne ne songerait certainement à lui contester le mérite d'avoir fait l'*Iliade*, et chacun de nous s'efforcerait de rendre à ce grand homme les honneurs qui lui sont dus. Mais si, par hasard, le plus riche propriétaire de ce temps-là venait réclamer les champs, les forêts, les pâturages qui faisaient son orgueil, il y a dix à parier contre un qu'il serait reçu comme un voleur, et qu'il périrait misérablement sous le bâton.

FIN DE L'HÉRITAGE DE L'ONCLE CHRISTIAN.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COMBAT D'OURS

Ce qui désole le plus ma chère tante, dit Kasper, après mon enthousiasme pour la taverne de maître Sébaldus Dick, c'est d'avoir un peintre dans la famille !

Dame Catherine aurait voulu me voir avocat, juge, procureur ou conseiller. Ah ! si j'étais devenu conseiller comme M. Andreus Van Berghum ; si j'avais nasillé de majestueuses sentences, en caressant du bout des ongles un jabot de fines dentelles, quelle estime, quelle vénération la digne femme aurait eue pour monsieur son neveu ! Comme elle aurait parlé avec amour de monsieur le conseiller Kasper ! Comme elle aurait cité, à tout propos, l'avis de monsieur notre neveu le conseiller ! C'est alors qu'elle m'aurait servi ses plus fines confitures ; qu'elle m'aurait versé chaque soir avec componction, au milieu de son cercle de commères, un doigt de vin muscat de l'an XI, disant :

« Goûtez-moi cela, monsieur le conseiller ; il n'en reste plus que dix bouteilles ! »

Tout eût été bien, convenable, parfait de la part de monsieur notre neveu Kasper, le conseiller à la cour de justice.

Hélas ! le Seigneur n'a pas voulu que la digne femme obtînt cette satisfaction suprême : le neveu s'appelle Kasper tout court, Kasper Diderich ; il n'a point de titre, de canne, ni de perruque, il est peintre !... et dame Catherine se rappelle sans cesse le vieux proverbe : « Gueux comme un peintre, » ce qui la désole.

Moi, dans les premiers temps, j'aurais voulu lui faire comprendre qu'un véritable artiste est aussi quelque chose de respectable ; que ses œuvres traversent parfois les siècles et font l'admiration des générations futures, et qu'à la rigueur, un tel personnage peut bien valoir un conseiller. Malheureusement, j'eus la douleur de ne pas réussir ; elle haussait les épaules, joignait les mains et ne daignait pas même me répondre.

J'aurais tout fait pour convertir ma tante Catherine, tout ; mais lui sacrifier l'art, la vie d'artiste, la musique, la peinture, la taverne de Sébaldus, plutôt mourir !

La taverne de maître Sébaldus est vraiment un lieu de délices. Elle forme le coin entre la rue sombre des Hallebardes et la petite place de la Cigogne. A peine avez-vous dépassé sa porte cochère, que vous découvrez à l'intérieur une grande cour carrée entourée de vieilles galeries vermoulues, où monte un escalier de bois ; tout autour s'ouvrent de petites fenêtres à mailles de plomb, à la mode du dernier siècle, des lucarnes, des soupiraux. Les piliers du hangar soutiennent le toit affaissé : la grange, les petites tonnes rangées dans un coin, l'entrée de la cave à gauche, une sorte de pigeonnier qui s'élance en pointe au-dessus du pignon ; puis, au-dessous des galeries, d'autres fenêtres au fond desquelles vous voyez, encadrés dans l'ombre, les buveurs avec leurs tricornes, leurs nez rouges, pourpres, cramoisis,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les petites femmes du Hundsrück, avec leurs bonnets de velours à grands rubans de moire tremblotants, graves, rieuses ou grotesques; le grenier à foin en l'air sous le toit, les écuries, les réduits à porcs, tout cela, pêle-mêle, attire et confond vos regards. C'est étrange, vraiment étrange!...

Depuis cinquante ans, pas un clou n'a été posé dans la vieille masure; vous diriez un antique et respectable nid à rats. Et quand le soleil d'automne, ce beau soleil rouge comme le feu, tamise sur la taverne sa poussière d'or; quand, à la chute du jour, les angles ressortent et que les ombres se creusent; quand le cabaret chante et nasille, quand les canettes tintent; quand le gros Sébaldus, son tablier de cuir sur les genoux, passe et court à la cave un broc au poing; quand sa femme Grédel lève le châssis de la cuisine, et qu'avec son grand couteau ébréché elle râcle des poissons, ou coupe le cou de ses poulets, de ses oies, de ses canards, qui gloussent, sanglotent et se débattent sous une pluie de sang; quand la douce Fridoline, avec sa petite bouche rose et ses longues tresses blondes, se penche à sa fenêtre pour arranger son chèvrefeuille, et qu'au dessus se promène le gros chat roux de la voisine, balançant la queue et suivant de ses yeux verts l'hirondelle qui tourbillonne dans l'azur sombre, alors je vous jure qu'il faudrait ne pas avoir une goutte de sang artiste dans les veines, pour ne point s'arrêter en extase, prêtant l'oreille à ces murmures, à ces bruits, à ces chuchotements; regardant ces lueurs tremblotantes, ces ombres fugitives, et pour ne pas dire tout bas : « Que c'est beau! »

Mais c'est un jour de fête, un jour de grande réunion, lorsque tous les joyeux convives de Bergzabern se pressent dans la vaste salle du rez-de-chaussée; un jour de combat de coqs, de combat de chiens, ou de lanterne magique, c'est un de ces jours-là qu'il faut voir la taverne de maître Sébaldus.

L'automne dernier, le samedi de la Saint-Michel, entre une et deux heures de l'après-midi, nous étions tous réunis autour de la grande table de chêne : le vieux docteur Melchior, le chaudronnier Eisenloëffel et sa commère, la vieille Berbel Rasimus, Johannes le capucin, Borves Fritz, clarinette à la taverne du *Pied-de-Bœuf*, et cinquante autres riant, chantant, criant, jouant au *youker*, vidant des chopes, mangeant du boudin et des andouilles.

La mère Grédel allait et venait; les jolies servantes Heinrichen et Lotché montaient et descendaient l'escalier de la cuisine comme des écureuils, et dehors, sous la grande porte cochère, retentissait un bruit joyeux de cymbales et de grosse caisse : « Zing... zing... boum... boum!... Hé! hohé! grande bataille, l'ours des Asturies *Bépo* et *Baptiste* le Savoyard, contre tous les chiens du pays!... Boum! boum! Entrez, Messieurs, Mesdames! On verra le buffle de la Calabre et l'onagre du désert. Courage, Messieurs... entrez... entrez!... »

On entrait en foule.

Sébaldus, en travers de la porte avec son gros ventre, barrait le passage comme Horatius Coclès, criant :

« Vos cinq *kreutzers*, canailles!... vos cinq *kreutzers*!... ou je vous étrangle! »

C'était une bagarre épouvantable, on se grimpait sur le dos pour arriver plus vite; la petite Brigitte Kéra y perdit un bas, et la vieille Anna Seiler la moitié de sa jupe.

Vers deux heures, le meneur d'ours, un grand gaillard, roux de barbe et de cheveux, coiffé d'un immense feutre gris en pain de sucre, entr'ouvrit la porte et nous cria :

« La bataille va commencer. »

Aussitôt les tables furent abandonnées; on ne prit pas même le temps de vider son verre. Je courus au grenier à foin, j'en grimpai l'échelle quatre à quatre et je la retirai après moi. Alors, assis tout seul sur une botte de paille, au bord de la lucarne, j'eus le plus beau coup d'œil qu'il soit possible de voir.

Dieu! que de monde! Les vieilles galeries en craquaient, les toits en pliaient; il y en avait, il y en avait, mon Dieu, cela faisait frémir! On aurait dit que tout devait tomber ensemble; que les gens, entassés les uns sur les autres, devaient se fondre entre les balustrades, comme les grappes sous le pressoir.

Il y en avait de pendus en forme de hottes à l'angle des piliers, plus haut, sur la gouttière, plus haut, dans le pigeonnier, plus haut, dans les lucarnes de la mairie, plus haut, sur le clocher de Saint-Christophe; et tout ce monde se penchait, hurlait et criait :

« Les ours! les ours! »

Quand j'eus suffisamment admiré la foule innombrable, abaissant les yeux, je vis sur l'aire de la cour un pauvre âne plus maigre, plus décharné que le coursier fantôme de l'Apocalypse, la paupière demi-close, les oreilles pendantes. C'est lui qui devait commencer la bataille.

« Faut-il que les gens soient bêtes! » me dis-je en moi-même.

Cependant les minutes se passaient, le tumulte redoublait, on ne se possédait plus d'impatience, lorsque le grand pendard roux, avec son immense feutre gris, s'avançant au milieu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la cour, s'écria d'un ton solennel, le poing sur la hanche :

« L'onagre du désert défie tous les chiens de la ville. »

Il se fit un profond silence. Le boucher Daniel, les yeux à fleur de tête et la bouche béante, regardant de tous côtés, demanda :

« Où donc est l'onagre?

—Le voilà!

—Ça! mais c'est un âne! »

Et tout le monde cria :

« C'est un âne! C'est un âne!

—C'est un onagre!

— Eh bien, nous allons voir, » dit le boucher en riant.

Il siffla son chien, et, lui montrant l'âne :

« Foux... attrape! »

Mais, chose bizarre, à peine l'âne eut-il vu le chien accourir, qu'il se retourna lestement et lui détacha un coup de pied haut la jambe, si juste qu'il en eut la mâchoire fracassée.

Des éclats de rire immenses s'élevèrent jusqu'au ciel, tandis que le chien se sauvait poussant des cris lamentables.

« Eh bien, cria le meneur d'ours, direz-vous encore que mon onagre est un âne?

—Non, fit Daniel tout honteux, je vois bien maintenant que c'est un onagre.

—A la bonne heure, à la bonne heure. Que d'autres viennent encore combattre cet animal rare, nourri dans les déserts; qu'ils approchent, l'onagre les attend! »

Mais aucun ne se présentait; le meneur d'ours avait beau crier de sa voix perçante :

« Voyons, Messieurs, Mesdames, est-ce qu'on a peur?... peur de mon onagre? C'est honteux pour les chiens du pays. Allons, courage... courage... Messieurs, Mesdames! »

Personne ne voulait risquer son chien contre cet âne dangereux. Le tumulte recommençait.

« Les ours! Les ours! Qu'on fasse venir les ours! »

Au bout d'un quart d'heure, l'homme vit bien qu'on était las de son onagre; c'est pourquoi, l'ayant fait entrer dans la grange, il s'approcha du réduit à porcs, l'ouvrit et tira dehors, par sa chaîne, *Baptiste* le Savoyard, un vieil ours brun tout râpé, triste et honteux comme un ramoneur qui sort de sa cheminée. Malgré cela, les applaudissements éclatèrent, et les chiens de combat eux-mêmes, enfermés sous le porche de la taverne, sentant l'odeur des fauves, hurlèrent à la mort d'une façon vraiment tragique. Le pauvre ours fut conduit près d'un solide épieu, contre le mur de la buanderie, et se laissa tranquillement attacher, promenant sur la foule des regards mélancoliques.

« Pauvre vieux routier! m'écriai-je en moi-même, qui t'aurait dit, il y a dix ans, lorsque tu parcourais seul, grave et terrible, les hauts glaciers de la Suisse, ou les sombres ravins de l'Underwald, et que tes hurlements faisaient trembler jusqu'aux vieux chênes de la montagne, qui t'aurait dit alors qu'un jour, triste et résigné, la gueule cerclée de fer, tu serais attaché au carcan et dévoré par de misérables chiens, pour l'amusement de Bergzabern? Hélas! hélas! *Sic transit gloria mundi!* »

Comme je rêvais à ces choses, tout le monde se penchant pour voir, je fis comme les autres, et je reconnus que l'action allait s'échauffer.

Les limiers du vieux Heinrich, dressés à la chasse du sanglier, venaient de s'avancer à l'autre bout de la cour. Retenus par leur maître, ces animaux écumaient de rage. C'était un grand danois à la robe blanche tachetée de noir, souple, nerveux, les mâchoires déchaussées comme un crocodile, puis un de ces grands lévriers du Tannevald, dont le jarret n'a pas été coupé selon l'ordonnance, les flancs évidés, les côtes saillantes, la tête en flèche, les reins noueux et secs comme un bambou. Ils n'aboyaient pas, ils tiraient à la longe, et le vieux Heinrich, son feutre gris à feuille de chêne renversé sur la nuque, la moustache rousse hérissée, le nez mince en lame de rasoir recourbé sur les lèvres, et ses longues jambes à guêtres de cuir arc-boutées contre les dalles, avait peine à les retenir des deux mains, en leur opposant tout le contre-poids de son corps.

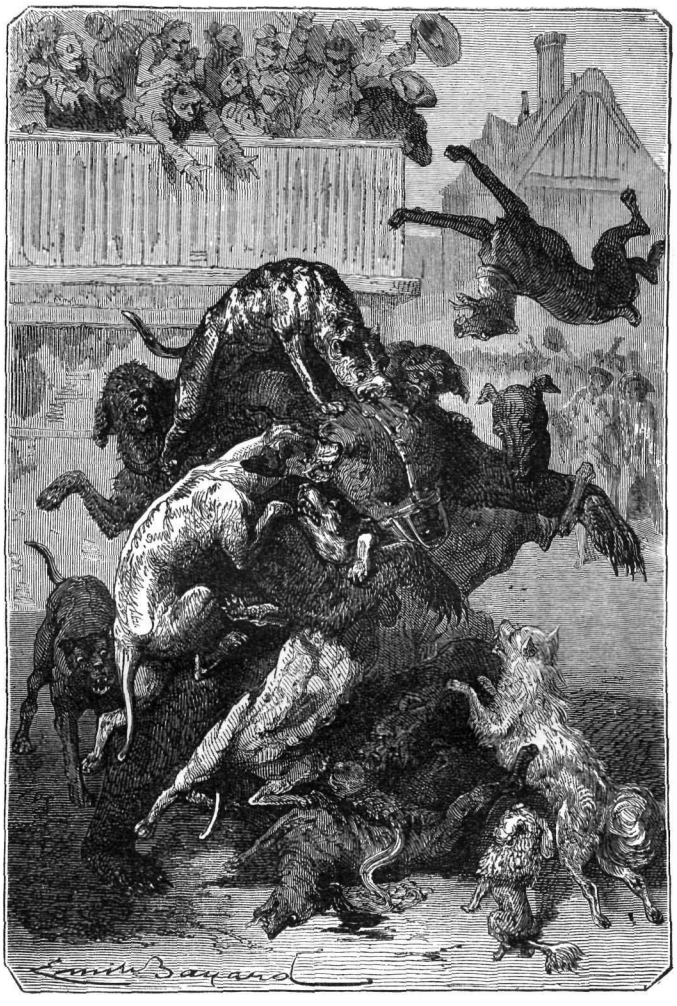
« Retirez-vous! retirez-vous! » criait-il d'une voix vibrante. Et le meneur d'ours se dépêchait de regagner sa niche derrière le bûcher.

C'est alors qu'il fallait voir toutes ces figures inclinées sur les balustrades, pourpres, haletantes, les yeux hors de la tête!

L'ours était accroupi, ses larges pattes en l'air; il frissonnait dans sa grosse peau rousse, et sa muselière paraissait le gêner considérablement. Tout à coup la corde fut lâchée; les chiens ne firent qu'un bond d'une extrémité de la cour à l'autre, et leurs dents aiguës se cramponnèrent aux oreilles du pauvre *Baptiste*, dont les griffes passèrent autour du cou des limiers, s'imprimant dans leurs reins avec une telle force que le sang jaillit aussitôt. Mais lui-même saignait, ses oreilles se déchiraient, — les chiens tenaient ferme, — et ses yeux jaunes lançaient au ciel un regard navrant. Pas un cri, pas un soupir, les trois animaux restaient là, immobiles comme un groupe de pierre.

Moi, je sentais la sueur me couler le long du dos.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le pauvre vieux Baptiste en fut couvert. (Page 65.)

Cela dura plus de cinq minutes. Enfin le lévrier parut céder un peu; l'ours appuya plus fortement sur lui sa serre pesante, l'œil du vieux routier brilla d'espérance, puis il y eut encore un temps d'arrêt. On entendit un hoquet terrible, une sorte de craquement : l'échine du lévrier venait de se casser, il tomba sur le flanc, la gueule sanglante.

Alors *Baptiste* embrassa voluptueusement le danois des deux pattes, celui-ci tenait toujours, mais ses dents glissaient sur l'oreille, tout à coup il fléchit et fit un bond en arrière; l'ours s'élança furieux, sa chaîne le retint. Le chien s'enfuit, rouge de sang, jusque derrière le veneur qui lui fit bon accueil, regardant de loin le lévrier qui ne revenait pas.

Baptiste avait posé sa griffe sur ce cadavre, et, la tête haute, il flairait le carnage à pleins poumons : le vieux héros s'était retrouvé! Des applaudissements frénétiques s'élevèrent des galeries jusqu'à la cime du clocher. L'ours semblait les comprendre. Je n'ai jamais vu d'attitude plus fière, plus résolue.

Après ce combat, toutes les bonnes gens reprenaient haleine; le capucin Johannes, assis sur la balustrade en face, agitait son bâton et souriait dans sa longue barbe fauve. On avait besoin de se remettre, on s'offrait une prise de tabac, et la voix du docteur Melchior, développant les différentes chances de la bataille, s'entendait de loin. Il n'eut pas le temps de finir son discours, car la porte de la grange s'ouvrit, et plus de vingt-cinq chiens, grands et petits, tous les maraudeurs de la ville,

Paris. Jules Bonaventure, Imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je me rappellerai mille ans la figure du capucin Johannes. (Page 67.)

offerts en holocauste pour la circonstance, débouchèrent dans la cour, hurlant, jappant, aboyant. Puis, d'un commun accord, ils se retirèrent dans un coin fort éloigné de l'ours, et de là continuèrent à se fâcher, à s'élancer, à reculer, à faire de l'opposition.

« Oh! les lâches!... Oh! la canaille!... criaient les gens courageux de la galerie, oh! les misérables!... »

Eux levaient le nez et semblaient répondre en jappant :

« Allez-y donc vous-mêmes ! »

L'ours cependant se tenait sur ses gardes, quand, à la stupeur générale, Heinrich revint avec son danois.

J'ai su depuis qu'il avait parié cinquante florins contre le garde-chasse Joseph Kilian, de le faire reprendre. Il s'avança donc le caressant de la main, puis lui montrant l'ours :

« Courage, Blitz! » s'écria-t-il.

Et le noble animal, malgré ses blessures, recommença l'attaque.

Alors tous les poltrons, toute la canaille des roquets, des caniches, des tournebroches accourut à la file, et le pauvre vieux *Baptiste* en fut couvert; il roulait dessus, hurlant, grognant, écrasant l'un, estropiant l'autre, se débattant avec fureur.

Le brave danois se montrait encore le plus intrépide; il avait pris l'ours à la tignasse et roulait avec lui les pattes en l'air, tandis que d'autres lui mordaient les jarrets, d'autres ses pauvres oreilles saignantes. Cela n'en finissait plus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Assez! assez! » criait-on de toutes parts.

Quelques-uns cependant répétaient avec acharnement :

« Sus! sus!... courage!... »

Heinrich, en ce moment, traversa la cour comme un éclair; il vint saisir son chien par la queue, et le tirant de toutes ses forces :

« Blitz! Blitz!... lâcheras-tu? »

Bah! rien n'y faisait. Le veneur réussit enfin à lui faire lâcher prise par un coup de fouet terrible, et l'entraînant aussitôt, il disparut à l'angle de la porte cochère.

Les roquets n'avaient pas attendu son départ pour battre en retraite, quatre ou cinq restaient sur le flanc; les autres, effarés, éclopés, courant, boitant, cherchaient à grimper aux murs. Tout à coup l'un d'eux, le carlin de la vieille Rasimus, aperçut la fenêtre de la cuisine, et plein d'un noble enthousiasme, il enfila l'une des vitres. Tous les autres, frappés de cette idée lumineuse, passèrent par là sans hésiter. On entendit les soupières, les casseroles, toute la vaisselle tomber avec fracas, et la mère Grédel jeter des cris aigus :

« Au secours!... Au secours! »

Ce fut le plus beau moment du spectacle : on n'en pouvait plus de rire, on se tordait les côtes.

« Ha! ha! ha! la bonne farce!... »

Et de grosses larmes coulaient sur les joues pourpres des spectateurs, les ventres galopaient à perdre haleine.

Au bout d'un quart d'heure, le calme s'était rétabli. On attendait avec impatience le terrible ours des Asturies.

« L'ours des Asturies!... L'ours des Asturies!... »

Le meneur d'ours faisait signe au public de se taire, qu'il avait quelque chose à dire. Impossible! les cris redoublaient :

« L'ours des Asturies!... L'ours des Asturies!... »

Alors cet homme prononça quelques paroles inintelligibles, détacha l'ours brun et le reconduisit dans sa bauge; puis, avec toute sorte de précautions, il ouvrit la porte du réduit voisin, et saisit le bout d'une chaîne qui traînait à terre. Un grondement formidable se fit entendre à l'intérieur. L'homme passa rapidement la chaîne dans un anneau de la muraille et sortit en criant :

« Hé! vous autres, lâchez les chiens! »

Presque aussitôt un petit ours gris, court, trapu, la tête plate, les oreilles écartées de la nuque, les yeux rouges et l'air sinistre, s'élança de l'ombre, et, se sentant retenu, poussa des hurlements furieux. Évidemment cet ours avait des opinions philosophiques déplorables. Il était, en outre, surexcité au dernier point par les aboiements et le bruit du combat qu'il venait d'entendre, et son maître faisait très-bien de s'en défier.

« Lâchez les chiens! criait le meneur en passant le nez par la lucarne de la grange, lâchez les chiens! »

Puis il ajouta :

« Si l'on n'est pas content, ce ne sera pas de ma faute. Que les chiens sortent, et l'on va voir une belle bataille! »

Au même instant, le dogue de Ludwig Korb, et les deux chiens-loups du vannier Fischer de Hirschland, la queue traînante, le poil long, la mâchoire allongée et l'oreille droite, s'avancèrent ensemble dans la cour.

Le dogue, calme, la tête pesante, bâilla en se détirant les jambes et fléchissant les reins. Il ne voyait pas encore l'ours, et semblait s'éveiller. Mais après avoir bâillé longuement, il se retourna, vit l'ours, et resta immobile, comme stupéfait. L'ours regardait aussi, l'oreille tendue, ses deux grosses serres crispées sur le pavé, ses petits yeux étincelants comme à l'affût.

Les deux chiens-loups se rangèrent derrière le dogue.

Le silence était tel alors, qu'on aurait entendu tomber une feuille; un grondement sourd, grave, profond comme un bruit d'orage, donnait le frisson à la foule.

Tout à coup le dogue bondit, les deux autres le suivirent, et, durant quelques secondes, on ne vit plus qu'une masse rouler autour de la chaîne, puis des entrailles vertes et bleues, mêlées de sang, couler sur les dalles, puis, enfin, l'ours se relever, tenant le dogue sous sa serre tranchante, balancer sa lourde tête avec un soupir et bâiller à son tour, car il n'avait plus de muselière, elle s'était détachée dans le combat!

Un vague chuchotement courait autour des galeries; on n'applaudissait plus, on avait peur! — Le dogue râlait, les deux autres chiens en lambeaux ne donnaient plus signe de vie. Dans les écuries voisines, de longs mugissements annonçaient la terreur du bétail, des ruades ébranlaient les murs; et pourtant l'ours ne bougeait pas, il semblait jouir de la terreur générale.

Or, comme on était ainsi, voilà qu'un faible craquement se fit entendre, puis un autre : les vieilles galeries vermoulues commençaient à fléchir sous le poids énorme de la foule!... Et ce bruit, dans le silence de l'attente, ce faible bruit avait quelque chose de si terrible, que moi-même, à l'abri dans mon grenier, je me sentis froid subitement. Aussi, promenant les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

yeux sur les galeries en face, je vis toutes les figures pâles, d'une pâleur étrange; quelques-unes, la bouche béante, les autres, les cheveux hérissés, écoutant, retenant leur haleine. Les joues du capucin Johannes, assis sur la balustrade, avaient des teintes verdâtres, et le gros nez cramoisi du docteur Melchior s'était décoloré pour la première fois depuis vingt-cinq ans. Les petites femmes grelottaient sans bouger de leur place, sachant que la moindre secousse pourrait entraîner la chute générale.

J'aurais voulu fuir; il me semblait voir les vieux piliers de chêne s'enfoncer dans la terre. Était-ce une illusion de la peur? Je l'ignore, mais au même instant la grosse poutre fit un éclat, et s'affaissa de trois pouces au moins. Alors, mes chers amis, ce fut quelque chose d'horrible : autant le silence avait été grand, autant le tumulte, les cris, les gémissements devinrent affreux. Cette masse d'êtres amoncelés dans les galeries, comme dans une hotte immense, se prirent à grimper les uns par-dessus les autres, à se cramponner aux murs, aux piliers, aux balustrades, à se frapper même avec rage, à mordre, pour fuir plus vite. Et, dans cette épouvantable bagarre, la voix plaintive de Thérésa Becker, prise tout à coup de mal d'enfant, s'entendait comme la trompette du jugement dernier.

Oh Dieu! rien qu'à ce souvenir, je me sens encore frissonner. Le Seigneur me préserve de revoir jamais un pareil spectacle!

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'est que l'ours se trouvait précisément attaché tout près de l'escalier de la cour qui monte aux galeries.

Je me rappellerais mille ans la figure du capucin Johannes, qui s'était fait jour avec son grand bâton, et mettait le pied sur la première marche, lorsqu'il aperçut, au bas de l'escalier, *Beppo* accroupi sur son derrière, la chaîne tendue et l'œil réjoui, prêt à le happer au passage!

Ce qu'il fallut alors de force à maître Johannes pour se cramponner à la rampe et retenir la foule qui le poussait en avant, nul ne le sait. Je vis ses larges mains saisir les montants de l'escalier, son dos s'arc-bouter comme celui du géant Atlas, et je crois qu'il aurait lui-même, dans ce moment, porté le ciel sur ses épaules.

Au milieu de cette bagarre, et comme rien ne semblait pouvoir conjurer la catastrophe, la porte de l'étable s'ouvrit brusquement, et le terrible Horni, le magnifique taureau de maître Sébaldus, le fanon flottant comme un tablier, le mufle couvert d'écume, s'élança dans la cour.

C'était une inspiration de notre digne maître de taverne; il sacrifiait son taureau pour sauver le public. En même temps la bonne grosse tête rouge du brave homme apparaissait à la lucarne de l'étable, criant à la foule de ne pas s'effrayer, qu'il allait ouvrir l'escalier intérieur qui descend dans la vieille synagogue, et que tout le monde pourrait sortir par la rue des Juifs.

Ce qui fut fait deux ou trois minutes plus tard, à la satisfaction générale!

Mais écoutez la fin de l'histoire.

A peine l'ours avait-il aperçu le taureau, qu'il s'était élancé vers ce nouvel adversaire d'un bond si terrible, que sa chaîne s'était cassée du coup. Le taureau, lui, à la vue de l'ours, s'accula dans l'angle de la cour, près du pigeonnier, et, la tête basse entre ses jambes trapues, il attendit l'attaque.

L'ours fit plusieurs tentatives pour se glisser contre le mur, allant de droite à gauche; mais le taureau, le front contre terre, suivait ce mouvement avec un calme admirable.

Depuis cinq minutes, les galeries étaient vides; le bruit de la foule, s'écoulant par la rue des Juifs, s'éloignait de plus en plus, et la manœuvre des deux adversaires semblait devoir se prolonger indéfiniment, lorsque tout à coup le taureau, perdant patience, se rua sur l'ours de tout le poids de sa masse. Celui-ci, serré de près, se réfugia dans la niche du bûcher, la tête du taureau l'y suivit et le cloua sans doute contre la muraille, car j'entendis un hurlement terrible, suivi d'un craquement d'os, et presque aussitôt un ruisseau de sang serpenta sur le pavé.

Je ne voyais que la croupe du taureau et sa queue tourbillonnante. On eût dit qu'il voulait enfoncer le mur, tant ses pieds de derrière pétrissaient les dalles avec fureur. Cette scène silencieuse au fond de l'ombre avait quelque chose d'épouvantable. Je n'en attendis pas la fin, je descendis tout doucement l'échelle de mon grenier, et je me glissai hors de la cour comme un voleur. Une fois dans la rue, je ne saurais dire avec quel bonheur je respirai le grand air; et, traversant la foule réunie devant la porte autour du meneur d'ours, qui s'arrachait les cheveux de désespoir, je me pris à courir vers la demeure de ma tante.

J'allais tourner le coin des arcades, lorsque je fus arrêté par mon vieux maître de dessin, Conrad Schmidt.

« Hé! Kasper, me cria-t-il, où diable cours-tu si vite?

—Je vais dessiner la grande bataille d'ours! lui répondis-je avec enthousiasme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Encore une scène de taverne, sans doute? fit-il en hochant la tête.

—Hé! pourquoi pas, maître Conrad? Une belle scène de taverne vaut bien une scène du forum! »

J'allais le quitter, mais lui, s'accrochant à mon bras, poursuivit d'un ton grave :

« Kasper, au nom du ciel, écoute-moi! Je n'ai plus rien à t'apprendre : tu dessines mieux que Schwaan, et tu peins comme Van Berghem. Ta couleur est grasse, bien fondue, harmonieuse. Il faut maintenant voyager. Remercie le ciel de t'avoir donné 1,500 florins de rente. Chacun ne possède pas cet avantage. Il faut aller voir l'Italie, le ciel pur de la belle Italie, au lieu de perdre ton temps à courir les tavernes! Tu vivras là en société de Raphaël, de Michel-Ange, de Paul Véronèse, du Titien et de maître Léonard, le phénix des phénix! Tu nous reviendras grandi de sept coudées, et tu feras la gloire du vieux Conrad!

—Que diable me chantez-vous là, maître Schmidt? m'écriai-je, vraiment indigné. C'est ma tante Catherine qui vous a soufflé cela, pour m'éloigner de la taverne de Sébaldus Dick, mais il n'en sera rien! Quand on a eu le bonheur de naître à Bergzabern, entre les superbes vignobles du Rhingau et les belles forets du Hundsrück, est-ce qu'il faut songer aux voyages? Dans quelle partie du monde trouve-t-on d'aussi beaux jambons qu'aux portes de Mayence, d'aussi bons pâtés que sur les rives de Strasbourg, de plus nobles vins qu'à Rüdesheim, Markobrünner, Steinberg, de plus jolies filles qu'à Pirmasens, Kaiserslautern, Anweiler, Neustadt? Où trouve-t-on des physionomies plus dignes d'être transmises à la postérité, que dans notre bonne petite ville de Bergzabern? Est-ce à Rome, à Naples, à Venise? Mais tous ces pêcheurs, tous ces lazzarones, tous ces pâtres se ressemblent. On les a peints et repeints cent mille fois. Ils ont tous le nez droit, le ventre creux et les jambes maigres. Tenez, maître Conrad, sans vous flatter, avec votre petit nez rabougri, votre casquette de cuir et votre souqueniile grise barbouillée de couleur, je vous trouve mille fois plus beau que l'Apollon du Belvédère.

—Tu veux te moquer de moi! s'écria le bonhomme stupéfait.

—Non, je dis ce que je pense. Au moins, vous n'avez pas les yeux dans le front, et les jambes sèches comme une chèvre. Et puis, allez donc trouver dans vos antiques une tête plus remarquable que celle de notre vieux docteur Melchior, sa perruque jaune-clair tortillée sur le dos, le tricorne sur la nuque, et la face empourprée comme une grappe en automne! — Est-ce que votre Hercule Farnèse, avec sa peau de lion et sa massue, vaut notre bon, notre gros, notre digne maître de taverne Sébaldus Dick, avec son grand tablier de cuir déployé sur le ventre, depuis le triple menton jusqu'aux cuisses, la face épanouie comme une rose, le nez rouge comme une framboise, les yeux bleus à fleur de tête comme une grenouille, et la lèvre humide avancée en goulot de carafe? Regardez-le de profil, maître Conrad, quand il boit. Quelle ligne magnifique, depuis le haut du coude, le long des reins, des cuisses et des mollets! Quelle cascade de chair! Voilà ce que j'appelle un chef-d'œuvre de la création! Maître Sébaldus ne tue pas des hydres, mais il avale huit bouteilles de johannisberg et deux aunes de boudin dans une soirée; il aime mieux tenir un broc que des serpents. Est-ce une raison suffisante pour méconnaître son mérite? — Et notre brave capucin Johannes, avec sa grande barbe fauve, ses pommettes osseuses, ses yeux gris, ses noirs sourcils joints au milieu du front comme un bouc; quel air de grandeur, de majesté, quand il entonne d'une voix sonore le chant sublime : *Buvons! buvons! buvons!* Comme sa main musculeuse presse le verre, comme son œil étincelle!... N'est-ce pas de la couleur, cela, de la vraie couleur, solide et franche, maître Conrad? — Et trouvez-moi donc, dans tous vos antiques, deux plus jolies créatures que cette Roberte Weber et sa sœur Éva, les deux chanteuses de carrefour, lorsqu'elles vont de taverne en taverne, le soir, l'une sa guitare sous le bras, l'autre sa harpe pendue à l'épaule, et qu'elles traînent derrière elles leurs vieilles robes fanées, avec toute la majesté de Sémiramis. Voilà ce que je nomme des modèles, de vrais modèles! Oui, toutes déguenillées qu'elles sont, avec leurs vieilles robes flétries, Éva et Roberte parlent à mon âme; leurs yeux noirs, leur teint brun, leur profil sévère m'enthousiasment; je les estime plus que toutes les Vénus de l'univers : au moins elles ne posent pas! — Et quant à tous ces paysages arides, ces paysages à grandes lignes qu'on nous envoie d'Italie, quant à leurs golfes, à leurs ruines, le moindre coin de haie où bourdonne un hanneton, le plus petit chemin creux où grimpe une rosse étique traînant une charrette, les roues fangeuses, le fouet qui s'effile dans l'air, un rien : une mare à canards, un rayon de soleil dans un grenier, une tête de rat dans l'ombre, qui grignote et se peigne la moustache, me transportent mille fois plus que vos colonnes tronquées, vos couchers de soleil et vos effets de nuit! Voyez-vous, maître Conrad, tout cela

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est de l'imitation. Les païens ont accompli leur œuvre. Elle est magnifique... je le reconnais, mais, au lieu de la copier platement, il s'agit de faire la nôtre !... On nous assomme avec le grand style, le genre grave, l'idéal grec. Moi, je ne veux être d'aucune académie et je suis Flamand. J'aime le naturel et les andouilles cuites dans leur jus. Quand les Italiens feront des saucisses plus délicates, plus appétissantes que celles de la mère Grédel, et que les personnages de leurs bas-reliefs et de leurs tableaux n'auront pas l'air de poser, comme des acteurs devant le public, alors j'irai m'établir à Rome. En attendant je reste ici. Mon Vatican à moi, c'est la taverne de maître Sébaldus. C'est là que j'étudie les beaux modèles et les effets de lumière en vidant des chopes. C'est bien plus amusant que de rêver sur des ruines. »

J'en aurais dit davantage, mais nous étions arrivés à ma porte.

« Allons, bonsoir, maître Conrad, m'écriai-je en lui serrant la main, et sans rancune.

—De la rancune! fit le vieux maître en souriant, tu sais bien qu'au fond je suis de ton avis. Si je te dis quelquefois d'aller en Italie, c'est pour faire plaisir à dame Catherine. Mais suis ton idée, Kasper; ceux qui prennent l'idée d'un autre ne font jamais rien. »

FIN DU COMBAT D'OURS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE BOUC D'ISRAEL

Tout le monde connaît à Tubingue l'histoire déplorable du seigneur Kasper Évig et du juif Élias Hirsch. — Kasper Évig faisait la cour à mademoiselle Éva Salomon, la fille du vieux marchand de tableaux de la rue de Jéricho. Un jour il trouva mon ami Élias dans la boutique du brocanteur, et lui détacha, je ne sais sous quel prétexte, trois ou quatre soufflets bien appliqués.

Élias Hirsch, qui venait de commencer sa médecine depuis cinq mois, fut sommé par le conseil des étudiants de provoquer le seigneur Kasper en duel, ce qu'il fit avec une extrême répugnance, car un seigneur est nécessairement très-fort sur les armes.

Cela n'empêcha pas Élias de se fendre à propos, et de passer son fleuret entre les côtes dudit seigneur, circonstance qui gêna considérablement la respiration de celui-ci, et l'envoya dans l'autre monde en moins de dix minutes.

Le *rector* Diemer, instruit de ces détails par les témoins, les écouta froidement et leur dit :

« C'est très-bien, Messieurs Il est mort, n'est-ce pas?... Eh bien! qu'on l'enterre. »

Élias fut porté en triomphe comme un nouveau Matathias, mais bien loin d'en tirer gloire, il fut atteint d'une mélancolie profonde.

Il maigrissait, il gémissait et soupirait; son nez, déjà si long, semblait grandir encore à vue d'œil, et souvent le soir, lorsqu'il traversait la rue des *Trois-Fontaines*, on l'entendait murmurer :

« Kasper Évig, pardonne-moi, je n'en voulais pas à ta vie! — Malheureuse Éva, qu'as-tu fait?... Par ta coquetterie inconsidérée, tu as excité deux hommes intrépides l'un contre l'autre; et voilà que l'ombre du seigneur Kasper me poursuit jusque dans mes rêves. Éva!... malheureuse Éva, qu'as-tu fait?... »

Ainsi gémissait ce pauvre Élias, d'autant plus à plaindre que les fils d'Israël ne sont pas sanguinaires, et que le Dieu fort, le Dieu jaloux leur a dit :

« Le sang innocent retombera sur vos têtes de génération en génération! »

Or, une belle matinée de juillet, que je vidais des chopes à la brasserie du *Faucon*, Élias Hirsch entra, la mine défaite comme d'habitude, les joues creuses, les cheveux épars autour des tempes et le regard abattu. — Il me posa la main sur l'épaule et me dit :

« Cher Christian, veux-tu me faire un plaisir?

—Pourquoi pas, Élias, de quoi s'agit-il?

—Faisons un tour de promenade à la campagne, je désire te consulter sur mes souffrances. Toi qui connais les choses divines et humaines, tu pourras peut-être m'indiquer un remède à tant de maux. J'ai la plus grande confiance en toi, Christian. »

Comme j'avais déjà pris mes cinq ou six

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

canettes et mes deux ou trois petits verres de *schnaps*, je ne vis pas d'objection à sa demande. D'ailleurs, je trouvais très-beau de sa part d'avoir confiance dans mes lumières.

Nous traversâmes donc la ville, et vingt minutes après, nous montions le petit sentier des violettes, qui serpente vers les ruines antiques de Triefels.

Là, seuls, cheminant entre deux haies d'aubépine à perte de vue, écoutant l'alouette qui s'égosillait dans les nuages, la caille qui jetait son cri guttural au milieu des vignes, et gravissant à pas lents vers les hauts sapins du Rôthalps, Élias parut respirer plus librement, il leva les yeux au ciel et s'écria :

« Dans tes nombreuses lectures théologiques, n'as-tu pas trouvé, Christian, quelque moyen d'expiation propre à soulager la conscience des grands coupables? — Je sais que tu te livres à des recherches curieuses en ce genre... Parle!... Quoi que tu me conseilles, pour mettre en fuite l'ombre vengeresse de Kasper Évig, je le ferai! »

La question de Hirsch me rendit tout pensif. Nous marchions côte à côte, la tête inclinée, dans le plus grand silence; il m'observait du coin de l'œil, tandis que je m'efforçais de recueillir mes souvenirs sur cette matière délicate. Enfin je lui répondis :

« Si nous habitions les Indes, Élias, je te dirais d'aller te baigner dans le Gange, car les ondes de ce fleuve lavent les souillures du corps et celles de l'âme; c'est du moins l'opinion des gens du pays, qui ne craignent ni de tuer, ni d'incendier, ni de voler, à cause des vertus singulières de leur fleuve. C'est une grande consolation pour les scélérats!... Il est bien à regretter que nous ne jouissions pas d'un cours d'eau pareil. — Si nous vivions du temps de Jason, je te dirais de manger des gâteaux de sel de la reine Circé, qui avaient la propriété remarquable de blanchir les consciences noircies, et de vous sauver du remords. — Enfin si tu avais le bonheur d'appartenir à notre sainte religion, je t'ordonnerais de dire des prières, et surtout de donner tes biens à l'Église. Mais dans l'état des temps, des lieux et des croyances où tu te trouves, je ne vois qu'un moyen de te soulager.

—Lequel? » s'écria Hirsch, déjà ranimé d'espérance.

Nous étions alors arrivés sur le Rôthalps, dans un lieu solitaire qu'on appelle Holderloch. C'est une gorge profonde et sombre, autour de laquelle s'élèvent de noirs sapins; une roche plate couronne l'abîme, où s'élancent en grondant les flots du Mürg.

Le sentier que nous suivions nous avait conduits là. Je m'assis sur la mousse pour respirer la brume qui s'élève du gouffre, et, dans ce moment même, j'aperçus au-dessous de moi un bouc superbe qui cherchait à saisir quelques touffes de cresson sauvage au bord de la corniche.

Il faut savoir que les rochers du Holderloch montent les uns par-dessus les autres en forme d'escalier; chaque marche peut bien avoir dix pieds de hauteur, mais tout au plus un pied et demi de saillie; et sur ces rebords s'épanouissent mille plantes aromatiques, — du chèvrefeuille, du lierre, de la vigne sauvage, des volubilis, — sans cesse arrosées par les vapeurs du torrent et retombant en touffes de la plus belle verdure.

Or, mon bouc, le front large, surmonté de ses hautes cornes noueuses, les yeux étincelants comme deux boutons d'or, la barbiche roussâtre, l'attitude sournoise sous ces festons de pampre, et le regard hardi comme un vieux satyre en maraude, mon bouc s'avançait précisément vers la plus haute de ces marches étroites, et s'en donnait à cœur joie de cette verdure embaumée.

« Élias, m'écriai-je, l'esprit du Seigneur m'illumine : au moment même où je pense au bouc d'Israël, je le vois... regarde... le voilà! L'esprit éternel n'est-il pas visible dans tout ceci? Charge ce bouc de ton remords et qu'il n'en soit plus question. »

Élias me regarda tout stupéfait :

« Je le voudrais bien, Christian, fit-il, mais comment m'y prendre pour charger ce bouc de mon remords?

—Rien de plus simple. Comme s'y prenaient les Romains, pour se débarrasser des traîtres tout souillés de crimes. Ils les précipitaient de la roche Tarpéienne, n'est-ce pas? Eh bien! après avoir lancé ton imprécation sur ce bouc, jette-le dans le Holderloch, et tout sera fini!

—Mais, répondit Élias...

—Je sais ce que tu vas m'objecter, m'écriai-je, tu vas me dire qu'il n'existe aucun rapport entre Kasper Évig, dont l'ombre te poursuit, et ce bouc. Mais prends garde!... prends garde!... ce serait un raisonnement impie. Quels rapports y avait-il entre les eaux du Gange, entre les gâteaux de sel de la reine Circé, entre le bouc d'Israël et les crimes qu'il s'agissait d'expier? — Aucun. — Eh bien! cela n'empêchait pas les expiations d'être bonnes, saintes, sacrées, efficaces, ordonnées par Brahma, Vichnou, Siva, Osiris, Jéhovah. Donc, charge ce bouc de ton imprécation, précipite-le!... Je te l'ordonne, car l'esprit m'éclaire en ce moment, et je vois, moi, des rapports entre le bouc et les péchés des mortels, seulement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelle position! (Page 74.)

je ne puis les exprimer, la lumière céleste m'éblouit! »

Élias ne bougeait pas. Il me sembla même le voir sourire, ce qui m'indigna :

« Comment, m'écriai-je, lorsque je t'indique un moyen infaillible et facile d'échapper à la juste punition de ton crime, tu hésites, tu doutes, tu souris!...

—Non, fit-il, mais je n'ai pas l'habitude de marcher sur le bord des rochers, et je crains de tomber dans le Holderloch avec le bouc!

—Ah! poltron, tu n'as montré de courage qu'une fois dans ta vie, pour te dispenser d'en avoir toujours. Eh bien! puisque tu refuses d'accomplir le sacrifice que je t'ordonne, je l'accomplirai moi-même. »

Et je me levai.

« Christian!... Christian!... criait mon camarade, défie-toi, tu n'as pas le pied sûr en ce moment.

—Pas le pied sûr!... Oserais-tu dire que je suis ivre, parce que j'ai bu dix ou douze chopes et trois verres de *schnaps* ce matin?... Arrière!... arrière!... fils de Bélial. »

Et m'avançant à quelques pieds au-dessus du bouc, la tête haute et les mains étendues :

« Hazazel! m'écriai-je d'une voix solennelle, bouc de malheur et d'expiation, je charge sur ton échine velue les remords de mon ami Élias Hirsch, et je te dévoue à l'ange des ténèbres! »

Puis, faisant le tour du plateau, je descendis sur l'assise inférieure, afin de précipiter le bouc.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On eût dit une vieille chouette déplumée. (Page 79.)

Une fureur sacrée et presque divine s'était emparée de moi. Je ne voyais pas l'abîme, je marchais sur la corniche comme un chat.

Le bouc, lui, me voyant approcher, me regarda fixement, puis s'en alla plus loin.

« Hé ! m'écriai-je, tu as beau fuir, tu ne m'échapperas pas, maudit, je te tiens !

—Christian ! Christian ! ne cessait de répéter Élias d'une voix gémissante, au nom du ciel, ne t'expose pas ainsi !

—Tais-toi, incrédule, tais-toi, tu es indigne que je me dévoue pour ton bonheur. Mais ton ami Christian ne recule jamais, il faut que Hazazel périsse ! »

Un peu plus loin, la corniche se rétrécissait et finissait en pointe.

Le bouc, m'ayant regardé pour la deuxième fois, se retira de nouveau devant moi, mais non sans hésiter.

« Ah ! tu commences à comprendre, lui dis-je. Oui, oui, quand je te tiendrai là-bas dans le coin, il faudra bien que tu descendes ! »

En effet, arrivé tout au bout, à l'endroit où la corniche manque, Hazazel parut fort embarrassé. Moi, je m'approchais, transporté d'un saint enthousiasme, et riant d'avance de la belle chute qu'il allait faire.

Je le voyais à quatre pas, et j'affermissais ma main à la souche d'un houx incrusté dans le roc, pour lancer mon coup de pied.

« Regarde, Élias, regarde le maudit ! » m'écriai-je.

Mais en ce moment je reçus dans le ventre un coup furieux, un coup de tête qui m'aurait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

envoyé moi-même dans le Holderloch, sans la racine de houx que je tenais. Ce misérable bouc, se voyant acculé, commençait lui-même l'attaque.

Jugez de ma surprise. Avant que j'eusse eu le temps de revenir à moi, il était déjà debout pour la seconde fois sur ses jambes de derrière, et ses cornes me retombaient dans le creux de l'estomac avec un bruit sourd.

Quelle position! Non, jamais personne ne fut plus surpris que moi. C'était le monde renversé, il me semblait faire un mauvais rêve. Le précipice, avec ses roches pointues, se mit à danser au-dessous de moi, les arbres et le ciel au-dessus. En même temps j'entendais la voix perçante d'Élias crier : « Au secours!... au secours!... » tandis que les cornes de Hazazel me labouraient les côtes.

Alors je perdis toute présence d'esprit; le bouc, avec sa longue barbe rousse et ses cornes retombant en cadence, tantôt sur mon ventre, tantôt sur mon estomac, tantôt sur mes cuisses chancelantes, me produisit l'effet du diable; ma main se détendit, je me laissai aller. Heureusement quelque chose me retint en équilibre, sans qu'il me fût possible de savoir ce qui retardait ma chute : c'était le pâtre Yéri, du Holderloch, qui, du haut de la plate-forme, venait de m'accrocher au collet avec sa houlette.

Grâce à ce secours, au lieu de descendre dans le gouffre, je m'affaissai le long de la corniche, et le terrible bouc me passa sur le corps pour s'évader.

« Venez ici, tenez ma houlette solidement! criait le pâtre; — moi, je vais le chercher; ne lâchez pas!

— Soyez tranquille, » répondait Élias.

J'entendais cela comme dans un cauchemar, j'avais perdu tout sentiment.

Quelques minutes après, j'étais étendu sur la plate-forme. Le pâtre Yéri, haut de six pieds et robuste comme un chêne, était venu me prendre dans ses bras, et m'avait déposé sur la mousse.

En rouvrant les yeux, je me vis en face de ce colosse, les yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils, la barbe jaune, l'épaule couverte d'une peau de mouton, et je me crus ressuscité au temps d'OEdipe, ce qui ne laissa point de m'émerveiller.

« Eh bien! fit le pâtre d'un accent guttural, ceci vous apprendra à maudire mon bouc! »

Je vis alors Hazazel qui se vautrait contre la jambe robuste de son maître, et me regardait le cou tendu, d'un air ironique; puis Élias, debout derrière moi, et se donnant toutes les peines du monde pour ne pas rire.

Mes idées bouleversées se classèrent insensiblement. Je m'assis avec peine, car les coups de Hazazel m'avaient meurtri.

« C'est vous qui m'avez sauvé? dis-je au pâtre.

—Oui, mon garçon.

—Eh bien, vous êtes un brave homme. Je retire la malédiction que j'ai lancée sur votre bouc. Tenez, prenez ceci. »

Je lui remis ma bourse, qui renfermait environ seize florins.

« A la bonne heure, fit-il; vous pouvez recommencer si cela vous fait plaisir. Ici, le combat sera plus égal, mon bouc avait trop d'avantages.

—Merci, j'en ai bien assez. Donnez-moi la main, brave homme, je me souviendrai longtemps de vous. Élias, allons-nous-en. »

Mon camarade et moi, nous redescendîmes alors la côte, bras dessus bras dessous.

Le pâtre, appuyé sur sa houlette, nous regardait de loin, et le bouc avait repris sa promenade sur les rebords de l'abîme. — Le ciel était splendide; l'air, chargé des mille parfums de la montagne, nous apportait le chant lointain de la trompe, et le bourdonnemont sourd du torrent.

Nous rentrâmes à Tubingue tout attendris.

Depuis, mon ami Élias s'est consolé d'avoir tué le seigneur Kasper, et cela d'une façon assez originale.

A peine reçu docteur en médecine, il a épousé mademoiselle Éva Salomon, dans le but louable d'en avoir beaucoup d'enfants et de réparer le tort qu'il avait fait à la société, en la privant d'un de ses membres.

Il y a quatre ans que j'ai assisté à ses noces en qualité de garçon d'honneur, et déjà deux marmots joufflus égayent sa jolie maisonnette de la rue Crispinus.

C'est un commencement qui promet.

Dieu me garde de prétendre que cette nouvelle manière d'expier un meurtre soit préférable à celle que nous impose notre sainte religion, laquelle consiste à donner son bien à l'Église et à réciter beaucoup de prières; — mais je la crois supérieure à la méthode hindoue, et même, puisqu'il faut tout vous dire, à la théorie fameuse du bouc d'Israël!

FIN DU BOUC D'ISRAEL.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UNE NUIT DANS LES BOIS

I

Mon digne oncle Bernard Hertzog, le chroniqueur, coiffé de son grand chapeau à cornes et de sa perruque grise, le bâton de montagnard à pointe de fer au poing, descendait un soir le sentier de Luppersberg, saluant chaque paysage d'une exclamation enthousiaste.

L'âge n'avait pu refroidir en lui l'amour de la science; il poursuivait encore à soixante ans son *Histoire des antiquités d'Alsace,* et ne se permettait la description d'une ruine, d'une pierre, d'un débris quelconque du vieux temps, qu'après l'avoir visité cent fois et contemplé sous toutes ses faces.

« Quand on a eu le bonheur, disait-il, de naître dans les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables? C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, du Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen âge, entre les fils aînés de l'Église et le Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau, ils ne se contentent plus de leur pays; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours : voyez la ligue anséatique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les arts de Florence, de Rome, d'Anvers! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, Théodore, franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages, qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons! »

Et Bernard Hertzog hochait la tête, ses gros yeux devenaient tout ronds, comme s'il eût contemplé les ruines de Babylone.

Son attachement aux us et coutumes d'autrefois lui faisait conserver, depuis quarante ans, l'habit de peluche à grandes basques, la culotte de velours, les bas de soie noirs et les souliers à boucles d'argent. Il se serait cru déshonoré d'adopter le pantalon à la mode, il aurait cru commettre une profanation s'il eût coupé sa vénérable queue de rat.

Le digne chroniqueur allait donc à Haslach, le 3 juillet 1835, examiner de ses propres yeux

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un petit Mercure gaulois déterré récemment dans le vieux cloître des Augustins.

Il marchait d'un pas assez leste, par une chaleur accablante; les montagnes succédaient aux montagnes, les vallées s'engrenaient dans les vallées, le sentier montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et maître Hertzog s'étonnait, depuis une heure, de ne pas voir apparaître le clocher du village.

Le fait est qu'il avait appuyé sur la droite en partant de Saverne, et qu'il s'enfonçait dans les bois du Dagsberg avec une ardeur toute juvénile. Il devait, de ce train, aboutir en cinq ou six heures à Phrâmond, à huit lieues de là. Mais la nuit commençait à se faire et le sentier n'offrait déjà plus, sous les grands arbres, qu'une trace imperceptible.

C'est un spectacle mélancolique que la venue du soir dans les montagnes : les ombres s'allongent au fond des vallées, le soleil retire un à un ses rayons du feuillage sombre, le silence grandit de seconde en seconde. On regarde derrière soi : les massifs prennent à vos yeux des proportions colossales. Une grive, à la cime du plus haut sapin, salue le jour qui va disparaître, puis tout se tait. Vous entendez les feuilles mortes bruire sous vos pas, et tout au loin, bien loin, une chute d'eau qui remplit la vallée silencieuse de son bourdonnement monotone.

Bernard Hertzog était haletant, la sueur coulait de son échine, ses jambes commençaient à se roidir.

« Que le diable soit du Mercure gaulois! se disait-il; je devrais être, à cette heure, tranquillement assis dans mon fauteuil. La vieille Berbel me servirait une tasse de café bien chaud, selon sa louable habitude, et je terminerais mon chapitre des armes de Nideck. Au lieu de cela, je m'enfonce dans les ornières, je trébuche, je me perds et je finirai par me casser le cou. Bon! ne l'ai-je pas dit? Voilà que je me cogne contre un arbre! Que les cinq cent mille diables emportent ce Mercure, et l'architecte Hâas qui m'écrit de venir le voir, et ceux qui l'ont déterré! — Vous verrez que ce fameux Mercure ne sera qu'une vieille pierre fruste, dont personne ne découvre le nez ni les jambes, quelque chose d'informe, comme ce petit Hésus de l'année dernière à Marienthal. Oh! les architectes... les architectes!... ils voient des antiquités partout. Heureusement je n'avais pas mes lunettes, elles seraient aplaties; mais je vais être forcé de dormir dans les broussailles. Quel chemin! des trous de tous les côtés, des fondrières, des rochers! »

Dans un de ces moments où le brave homme, épuisé de fatigue, faisait halte pour reprendre haleine, il crut entendre le grincement d'une scierie au fond de la vallée. On ne saurait se peindre sa joie lorsqu'il ne conserva plus de doute sur la réalité du fait.

« Que le ciel soit loué! s'écria-t-il en se remettant à descendre clopin-clopant, je vais donc pouvoir me reposer. Oh! ceci me servira de leçon. La Providence a eu pitié de mon rhumatisme. Vieux fou! m'exposer à coucher dans les bois à mon âge; c'était pour me ruiner la santé, pour m'exterminer le tempérament. Ah! je m'en souviendrai, je m'en souviendrai longtemps! »

Au bout d'un quart d'heure, le bruit de l'eau qui tombait de l'écluse devint plus distinct, puis une lumière perça le feuillage.

Maître Bernard se trouvait alors sur la lisière du bois; il découvrit, au-dessus des bruyères, un étang qui suivait la vallée tortueuse à perte de vue, et, tout en face de lui, l'échafaudage de l'usine, avec ses longues poutres noires allant et venant dans l'ombre comme une araignée gigantesque.

Il traversa le pont de bois en dos d'âne au-dessus de l'écluse mugissante, et regarda par la petite fenêtre dans la hutte du *ségare*.

Imaginez un réduit obscur adossé contre une roche en demi-voûte. Au fond de cette cavité naturelle, la sciure de bois brûlait à petit feu; sur le devant, la toiture en planches, chargée de lourdes pierres, descendait obliquement à trois pieds du sol; dans un coin à gauche, se trouvait une caisse remplie de bruyères; quelques blocs de chêne, une hache, un banc massif et d'autres ustensiles se perdaient dans l'ombre. L'odeur résineuse du sapin en combustion imprégnait l'air aux alentours, et la fumée rougeâtre suivait une fissure du rocher.

Tandis que le bonhomme contemplait ces choses, le *ségare* sortant de la scierie l'aperçut et lui cria :

« Hé! qui est là?

—Pardon... pardon... dit mon digne oncle tout surpris, un voyageur égaré.

—Hé! interrompit l'autre, Dieu me pardonne, c'est maître Bernard de Saverne. Soyez le bienvenu, maître Bernard!... Vous ne me reconnaissez donc pas?

—Mon Dieu non... au milieu de cette nuit profonde.

—Parbleu, c'est juste... je suis Christian... Vous savez, Christian... qui vous apporte votre provision de tabac de contrebande tous les quinze jours!... Mais, entrez... entrez... nous allons faire de la lumière. »

Ils passèrent alors, en se courbant, sous la petite porte basse, et le *ségare* ayant allumé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une branche de pin, la ficha dans un piquet fendu servant de candélabre. Une lumière blanche comme le reflet de la lune aux froides nuits d'hiver éclaira la hutte, fouillant ses recoins jusqu'à la cime du toit.

Ce Christian, en manches de chemise, la poitrine nue, le pantalon de toile grise serré autour des reins, avait l'air assez bonhomme; sa barbe jaune lui descendait en pointe jusqu'à la ceinture; sa tête large et musculeuse était couronnée d'une chevelure rousse hérissée; ses yeux gris exprimaient la franchise.

« Asseyez-vous, maître, dit-il en roulant un bloc de chêne devant la cheminée. Avez-vous faim?

—Hé! mon garçon, tu sais que le grand air creuse l'estomac.

—Bon, vous tombez bien... tant mieux... j'ai des pommes de terre à votre service; elles sont magnifiques. »

A ce mot de pommes de terre, l'oncle Bernard ne put réprimer une grimace : il se rappelait les bons soupers de Berbel, et faisait un triste retour sur les choses de ce bas monde.

Christian n'eut pas l'air de s'en apercevoir; il tira cinq ou six pommes de terre d'un sac et les jeta dans la cendre, ayant grand soin de les couvrir; puis s'asseyant au bord de l'âtre, les jambes étendues, il alluma sa pipe.

« Mais dites donc, maître, reprit-il, comment êtes-vous ce soir à six lieues de Saverne, dans la gorge du Nideck?

—Dans la gorge du Nideck! s'écria le brave homme en bondissant.

—Sans doute, vous pouvez voir les ruines d'ici, à deux bonnes portées de carabine. »

Maître Bernard ayant regardé, reconnut effectivement les ruines du Nideck, telles qu'il les avait décrites au chapitre XXIV^e^ de son *Histoire des antiquités d'Alsace*, avec leurs hautes tours éventrées à la base et dominant l'abîme de la cascade.

« Et moi qui croyais être tout près de Haslach! » fit-il d'un air stupéfait.

Le *ségare* partit d'un immense éclat de rire.

« Aux environs d'Haslach? vous en êtes à plus de deux lieues. Je vois ce que c'est, vous avez mal pris à l'embranchement du vieux chêne : au lieu d'aller à gauche, vous avez tourné à droite. Il faut ouvrir l'œil au milieu des bois; quand on se trompe d'une ligne au départ, ça fait des lieues à la fin. Hé! hé! hé!»

Bernard Hertzog, à cette révélation, parut consterné.

« Six lieues de Saverne, murmurait-il, six lieues de montagnes! Et dire qu'il faudra encore en faire deux autres demain, ça fera huit.

—Bah! je vous servirai de guide jusqu'à la route, dans la vallée. Vous arriverez à Haslach de bonne heure. Et puis, songez que vous avez encore de la chance.

—De la chance... tu veux rire, Christian!

—Eh oui, de la chance. Vous auriez fort bien pu passer la nuit dans les bois. Si l'orage, qui s'avance du côté du Schnéeberg, vous avait surpris en route, c'est alors que vous auriez pu vous plaindre : la pluie sur le dos et le tonnerre tapant à droite, à gauche, comme un aveugle. Tandis que vous allez avoir un bon lit, fit-il en indiquant la caisse; vous dormirez là comme une souche, et demain, à la fraîcheur, nous partirons; vos jambes seront dégourdies, vous arriverez tranquillement.

—Tu es un bon enfant, Christian, répondit Bernard les larmes aux yeux. Tiens, passe-moi une de tes pommes de terre, que je me couche ensuite. C'est la fatigue qui me pèse le plus. Je n'ai pas faim, une seule pomme de terre bien chaude me suffira.

—En voici deux, farineuses comme des châtaignes. Goûtez-moi ça, maître, prenez un petit verre de kirschenwasser et puis étendez-vous. Moi, je vais me remettre à l'ouvrage; il faut que je fasse encore quinze planches ce soir. »

Christian se leva, posa la bouteille de kirschenwasser au rebord de la fenêtre et sortit. Le mouvement de la scie, un instant suspendu, reprit aussitôt sa marche au bruit tumultueux des flots.

Quant à maître Hertzog, tout étonné de se voir dans cette solitude lointaine, entre les ruines du Nideck et du Dagsberg, il rêva longtemps à la route qu'il lui faudrait faire encore pour regagner ses pénates. Puis, suivant le cours de ses méditations habituelles, il se prit à repasser les chroniques, les légendes, les histoires plus ou moins fabuleuses, héroïques ou barbares des anciens maîtres du pays. Il remonta jusqu'aux Triboques, se rappelant Clovis, Chilpéric, Théodoric, Dagobert, la lutte furieuse de Brunehaut et de Frédégonde, etc., etc. Il vit passer tous ces êtres féroces devant ses yeux. Le vague murmure des arbres, l'aspect sombre des rochers, favorisaient cette singulière évocation. Tous les personnages de la chronique se trouvaient là sur leur théâtre : entre l'ours, le sanglier et le loup.

Enfin, n'en pouvant plus, le bonhomme suspendit son feutre à l'un des crocs de la muraille et s'étendit sur les bruyères. Le grillon chantait dans sa couche odorante, quelques étincelles couraient sur la cendre tiède; insensiblement ses paupières s'appesantirent... il s'endormit profondément.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

II

Maître Bernard Hertzog dormait depuis deux bonnes heures, et le bouillonnement de l'eau, tombant de la digue, interrompait seul ses ronflements sonores, quand tout à coup une voix gutturale, s'élevant au milieu du silence, s'écria :

« Droctufle! Droctufle! as-tu donc tout oublié? »

L'accent de cette voix était si poignant, que maître Bernard, réveillé en sursaut, sentit ses cheveux se dresser d'horreur. Il s'appuya sur les coudes et regarda, les yeux écarquillés. La hutte était noire comme un four. Il écouta : plus un souffle, plus un soupir; seulement au loin, bien loin, par delà les ruines, un tintement sonore se faisait entendre dans la montagne.

Bernard, le cou tendu, exhala un profond soupir, puis au bout d'une minute il se prit à bégayer :

« Qui est là? Que me voulez-vous? »

Personne ne répondit.

« C'est un rêve, se dit-il en se laissant retomber dans la caisse. Je me serai couché sur le cœur. Les rêves, les cauchemars ne signifient rien... absolument rien! »

Mais il terminait à peine ces réflexions judicieuses, que la même voix, s'élevant de nouveau, s'écria :

« Droctufle!... Droctufle!... souviens-toi! »

Pour le coup, maître Hertzog sentit la peur grimper le long de son échine : il essaya de se lever pour fuir, mais l'épouvante le fit retomber dans la caisse; et, tandis que son esprit troublé ne voyait plus autour de lui que fantômes, apparitions surnaturelles, un coup de vent furieux, s'engouffrant tout à coup dans la cheminée, remplit la hutte de mille sifflements lugubres.

Puis le silence s'étant rétabli, le cri : « Droctufle!.. Droctufle!.. » retentit pour la troisième fois.

Et comme maître Bernard, ne se possédant plus, cherchait à fuir, le nez contre la muraille, et ne pouvait sortir de sa caisse, la voix poursuivit, en psalmodiant, avec des repos et des accents bizarres :

« La reine Faileube, épouse de notre seigneur Chilpéric... la reine Faileube, ayant su que Septimanie... que Septimanie, la gouvernante des jeunes princes, avait conspiré la mort du roi... — la reine Faileube dit à son seigneur : « Seigneur, la vipère attend votre sommeil pour vous mordre au cœur... Elle a conspiré votre mort avec Sinnégisile et Gallomagus... Elle a empoisonné son mari, votre fidèle Jovius, pour vivre avec Droctufle... Que votre colère soit sur elle comme la foudre, et votre vengeance comme une épée sanglante! » Et Chilpéric, ayant assemblé son conseil au château de Nideck, dit : « Nous avons réchauffé la vipère... elle a conspiré notre mort... qu'elle soit coupée en trois morceaux!... Que Droctufle, Sinnégisile et Gallomagus périssent avec elle! que les corbeaux se réjouissent!... » Et les leudes dirent : « Ainsi soit-il... La colère de Chilpéric est un abîme où tombent ses ennemis! » Alors Septimanie étant amenée pour l'aveu, un cercle de fer comprima ses tempes, et les yeux jaillirent de sa tête, et sa bouche sanglante murmura : « Seigneur, j'ai péché contre vous... Droctufle, Gallomagus et Sinnégisile ont aussi péché! » Et, la nuit suivante, une guirlande de morts se balançait aux tours du Nideck... Les oiseaux des ténèbres se réjouissaient!... — Droctufle!... que n'ai-je pas fait pour toi?... Je te voulais roi... roi d'Austrasie... et tu m'as oubliée!... »

La voix gutturale se tut, et mon oncle Bernard, plus mort que vif, exhalant un soupir plein de terreur, murmura :

« Seigneur Dieu!... ayez pitié d'un pauvre chroniqueur qui n'a jamais fait de mal... ne le laissez pas mourir sans absolution... loin des secours de notre sainte Église! »

La grande caisse de bruyères, à chacun de ses efforts pour s'échapper, semblait s'approfondir. Le pauvre homme s'imaginait descendre dans un gouffre, quand, fort heureusement, Christian reparut en s'écriant :

« Eh bien, maître Bernard, que vous avais-je dit? Voici l'orage. »

En même temps, la hutte se remplit d'une vive lumière, et mon digne oncle, qui se trouvait en face de la porte, vit toute la vallée illuminée, avec ses innombrables sapins pressés sur les pentes de la gorge comme l'herbe des champs, ses rochers entassés pêle-mêle dans l'abîme, le torrent roulant à perte de vue ses flots bleus sur les cailloux du ravin, et les tours du Nideck debout à quinze cents pieds dans les airs.

Puis les ténèbres grandirent. C'était le premier éclair.

Dans cet instant rapide, il vit aussi une figure repliée sur elle-même au fond de la hutte, mais sans pouvoir se rendre compte de ce que c'était.

De larges gouttes commençaient à tomber sur le toit. Christian alluma une ételle, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voyant maître Bernard les doigts cramponnés au bord de la caisse, la face pâle et toute baignée de sueur :

« Maître Bernard, s'écria-t-il, qu'avez-vous? »

Mais lui, sans répondre, indiqua du doigt la figure accroupie dans l'ombre : c'était une vieille, mais si vieille, si jaune, le nez si crochu, les joues si ratatinées, les doigts si maigres, les jambes si grêles, qu'on eût dit une vieille chouette déplumée. Elle n'avait plus qu'une mèche de cheveux gris sur la nuque, le reste de sa tête était chauve comme un œuf. Sa robe de toile filandreuse recouvrait un petit squelette concassé. Elle était aveugle, et l'expression de son front indiquait la rêverie éternelle.

Christian, au geste de mon oncle, ayant tourné la tête, dit simplement :

« C'est la vieille Irmengarde, l'ancienne diseuse de légendes. Elle attend pour mourir que la grande tour s'écroule dans la cascade. »

L'oncle Bernard, stupéfait, regarda le *ségare :* il n'avait pas l'air de plaisanter, au contraire, il paraissait fort grave.

« Voyons, fit le brave homme, tu veux rire, Christian?

—Rire! Dieu m'en garde! Telle que vous la voyez, cette vieille sait tout : l'âme des ruines est en elle!... Du temps des anciens maîtres de ces châteaux, elle vivait déjà! »

Pour le coup, l'oncle Bernard faillit tomber à la renverse.

« Mais tu n'y songes pas, s'écria-t-il, le château de Nideck est démoli depuis mille ans!

—Eh bien, quand il y aurait deux mille ans, fit le *ségare* en se signant devant un nouvel éclair, qu'est-ce que ça prouve? Puisque l'âme des ruines est en elle!... Il y a cent huit ans qu'Irmengarde vit avec cette âme, qui était avant chez la vieille Edith d'Haslach; avant Edith, elle était chez une autre...

—Et tu crois cela?

—Si je le crois! C'est aussi sûr, maître Bernard, que le soleil reviendra dans trois heures. La mort, c'est la nuit; la vie, c'est le jour. Après la nuit vient le jour, après le jour la nuit, ainsi de suite. Et le soleil, c'est l'âme du ciel, la grande âme; et les âmes des saints sont comme des étoiles qui brillent dans la nuit, et qui reviennent toujours. »

Bernard Hertzog ne dit plus rien; mais, s'étant levé, il se prit à considérer avec défiance la vieille, assise au fond d'une niche taillée dans le roc. Il aperçut, au-dessus de cette niche, de grossières sculptures représentant trois arbres entrelacés, ce qui formait une sorte de couronne; et, plus bas, trois crapauds sculptés dans le granit.

Trois arbres sont les armes des Triboques (*drayen büchen*); trois crapauds, les armes franques mérovingiennes.

Qu'on juge de la surprise du vieux chroniqueur; à l'épouvante succédait, dans son esprit, la convoitise.

« Voici le plus antique monument de la race franque dans les Gaules, pensait-il, et cette vieille ressemble à quelque reine déchue, oubliée là par les siècles. Mais comment emporter la niche? »

Il devint tout rêveur.

On entendait alors, au fond des bois, le galop rapide d'un troupeau de gros bétail, de sourds mugissements. La pluie redoublait; les éclairs, comme une volée d'oiseaux effarouchés dans les ténèbres, se touchaient du bout de l'aile, l'un n'attendait pas l'autre, et les roulements du tonnerre se succédaient avec une fureur épouvantable.

Bientôt l'orage plana sur la gorge du Nideck, et les détonations, répercutées par les échos des rochers, prirent alors des proportions vraiment grandioses : on aurait dit que les montagnes s'écroulaient les unes sur les autres.

A chaque nouveau coup, l'oncle Bernard baissait instinctivement la tête, croyant avoir reçu la foudre sur la nuque.

« Le premier Triboque qui se bâtit une hutte n'était pas un sot, pensait-il; ce devait être un homme de grand sens, il prévoyait les variations de la température! Que deviendrions-nous à cette heure, et par un temps semblable, sous le ciel? Nous serions bien à plaindre! L'invention de ce Triboque vaut bien celle des machines à vapeur; on aurait dû conserver son nom. »

Le digne homme terminait à peine ces réflexions, lorsqu'une jeune fille de quinze ans au plus, coiffée d'un immense chapeau de paille en parapluie, la jupe de laine blanche toute ruisselante et ses petits pieds nus couverts de sable, s'avança sur le seuil et dit en se signant :

« Que le Seigneur vous bénisse!

—*Amen!* » répondit Christian d'un accent solennel.

Cette jeune fille offrait le type scandinave le plus pur : des couleurs roses sur un visage plus pâle que la neige, de longues tresses flottantes si fines et si blanches, que la nuance paille la plus affaiblie en donnerait à peine l'idée. Elle était haute et svelte, et son regard d'azur avait un charme inexprimable.

Maître Bernard resta quelques instants en extase, et le *ségare*, s'approchant de la jeune fille, lui dit avec douceur :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle traversa rapidement la prairie humide. (Page 81.)

« Soyez la bienvenue, Fuldrade. Irmengarde dort toujours... Quel temps!.. l'orage ne va-t-il pas se dissiper?

—Oui, le vent l'emporte vers la plaine; la pluie finira avant le jour. »

Puis, sans regarder maître Bernard, elle alla s'asseoir près de la vieille, qui parut se ranimer :

« Fuldrade, dit-elle, la grande tour est encore debout?

—Oui! »

La vieille courba la tête, et ses lèvres s'agitèrent.

Après les derniers coups de foudre, une pluie battante s'était mise à tomber. On n'entendait plus dans la vallée ténébreuse que ce clapotement immense, continu, de l'averse; le roulement des flots débordés dans le ravin; puis d'instants en instants, quand la pluie semblait se ralentir, de nouvelles ondées, plus rapides, plus impétueuses.

Au fond de la hutte, personne ne disait mot; on écoutait... on se sentait heureux d'avoir un abri.

Dans l'intervalle de deux averses, le tintement sonore que l'oncle Bernard avait entendu dans la montagne, au moment de son réveil, passa lentement sous la petite fenêtre de la hutte, et presque aussitôt une grosse tête cornue, plaquée de taches noires et blanches, la tête d'une superbe génisse, s'avança sous la porte.

« Hé! c'est Waldine, s'écria Christian en riant; elle vous cherche, Fuldrade! »

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Buvez à même, fit-elle. (Page 82.)

La bonne bête, calme et paisible, après avoir regardé quelques secondes, s'avança jusqu'au milieu de l'âtre et vint flairer la vieille Irmengarde.

« Va-t'en, disait Fuldrade, va-t'en avec les autres. »

Et la génisse, obéissante, retourna jusque sur le seuil de la scierie. Mais l'eau qui tombait par torrents parut la faire réfléchir; elle resta là, spectatrice du déluge, balançant la queue et mugissant d'un air mélancolique.

Au bout de vingt minutes, le temps s'éclaircit, le jour commençait à poindre, et Waldine, se décidant enfin, sortit gravement comme elle était venue.

L'air frais pénétrait dans la hutte avec les mille parfums du lierre, de la mousse, du chèvrefeuille, ranimés par la pluie. Les oiseaux des bois, le rouge-gorge, la grive, le merle, s'égosillaient sous le feuillage humide: c'étaient des frissons d'amour, des frémissements d'ailes à vous épanouir le cœur.

Alors maître Bernard, sortant de sa rêverie, fit quatre pas au dehors, leva les yeux et vit quelques nuages blancs voguer en caravanes vaporeuses dans le ciel désert. Il vit aussi sur la côte opposée tout le troupeau de bœufs, de vaches et de génisses abrités sous la roche creuse: les uns, majestueusement étendus, les genoux ployés, l'œil endormi, les autres, le cou tendu, mugissant d'une voix solennelle. Quelques jeunes bêtes contemplaient les festons de chèvrefeuille pendus au granit, et semblaient en aspirer les parfums avec bonheur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Toutes ces formes diverses, toutes ces attitudes se détachaient vigoureusement sur le fond rougeâtre de la pierre; et la voûte immense de la caverne, toute chargée de sapins et de chênes aux larges racines incrustées dans le roc, donnait à ce tableau un air de grandeur magistrale.

« Eh bien ! maître Bernard, s'écria Christian, voici le jour, voici le moment du départ. »

Puis s'adressant à Fuldrade toute rêveuse :

« Fuldrade, dit-il à demi-voix, ce bon vieillard de la ville n'aime pas le kirschen-wasser. Je ne puis cependant lui offrir de l'eau; n'auriez-vous pas autre chose? »

Fuldrade prenant alors un petit baquet de chêne, dans lequel le *ségare* mettait son eau, regarda maître Bernard avec douceur et sortit.

« Attendez, fit-elle, je reviens tout de suite. »

Elle traversa rapidement la prairie humide; l'eau des grandes herbes tombait sur ses petits pieds, en gouttelettes cristallines. A son approche de la grotte, les plus belles vaches se levèrent comme pour la saluer. Elle les caressa toutes l'une après l'autre, et, s'étant assise, elle se mit à traire l'une d'elles, une grande vache blanche, qui se tenait immobile, les paupières demi-closes, et semblait bienheureuse de sa préférence.

Quand le cuveau fut plein, Fuldrade s'empressa de revenir, et le présentant à maître Bernard :

« Buvez à même, fit-elle en souriant, le lait chaud se prend ainsi dans la montagne. »

Ce que fit le bonhomme, en la remerciant mille fois, et vantant la qualité supérieure de ce lait écumeux, aromatique, formé des plantes sauvages du Schnéeberg.

Fuldrade paraissait contente de ses éloges; et Christian, qui venait de mettre sa blouse, debout derrière eux, le bâton à la main, attendit la fin de ses compliments pour s'écrier :

« En route, maître, en route !... Nous avons de l'eau maintenant, la roue de la scie va tourner six semaines sans s'arrêter; il faut que je sois de retour pour neuf heures. »

Et ils partirent, suivant le sentier sablonneux qui longe la côte.

« Adieu, dit maître Bernard à la jeune fille, en se retournant tout ému, que le ciel vous rende heureuse! »

Elle inclina doucement la tête sans répondre, et, les ayant suivis du regard jusqu'au détour de la vallée, elle rentra dans la hutte et fut s'asseoir à côté de la vieille.

Le lendemain, vers six heures du soir, Bernard Hertzog, de retour à Saverne, était assis devant son bureau, et consignait, au chapitre des antiquités du Dagsberg, sa découverte des armes mérovingiennes dans la hutte du *ségare* du Nideck.

Plus tard, il démontra que les mots Triboci, Tribocci, Tribunci, Tribochi et Triboques, se rapportent tous au même peuple et dérivent des mots germains *drayen büchen*, qui signifient trois hêtres. Il en cita comme preuve évidente les trois arbres et les trois crapauds du Nideck, dont nos rois ont fait dans la suite *les trois fleurs de lis*.

Tous les antiquaires d'Alsace lui envièrent cette magnifique découverte; son nom ne fut plus invoqué sur les deux rives du Rhin que précédé des titres : *doctus*, *doctissimus*, *eruditus Bernardus*... chose qui le gonflait d'aise et lui faisait prendre une physionomie presque solennelle.

Maintenant, mes chers amis, si vous êtes curieux de savoir ce qu'est devenue la vieille Irmengarde, ouvrez le tome II des *Annales archéologiques* de Bernard Hertzog, et vous trouverez à la date du 16 juillet 1836 la note suivante :

« La vieille diseuse de légendes Irmengarde, surnommée *l'Ame des ruines*, est morte la nuit dernière, dans la hutte du *ségare* Christian.

« Chose étonnante, à la même heure, et, pour ainsi dire, à la même minute, la grande tour du Nideck s'est écroulée dans la cascade.

« Ainsi disparaît le plus antique monument de l'architecture mérovingienne, dont l'historien Schlosser a dit : etc., etc., etc. »

FIN D'UNE NUIT DANS LES BOIS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA
REINE DES ABEILLES

« En allant de Motiers-Travers à Boudry, vers Neufchâtel, — dit le jeune professeur de botanique, — vous suivez une route encaissée entre deux murailles de rochers d'une élévation prodigieuse ; elles atteignent jusqu'à cinq et six cents pieds de hauteur à pic, et sont tapissées de plantes sauvages, de basilic des montagnes (*thymus alpinus*), de fougères (*polypodium*), de brimbelles (*vitis idæa*), de lierre terrestre et autres végétations grimpantes d'un effet admirable.

« Le chemin serpente dans ce défilé : il monte, descend, tourne, se ralentit ou se précipite, selon les mille sinuosités du terrain. Des roches grises le dominent en demi-voûte ; d'autres s'écartent et vous laissent voir des lointains bleuâtres, des profondeurs sombres et mélancoliques, des pans de sapins à perte de vue.

« Derrière tout cela coule la Reuss, qui bondit en cascades, se traîne sous les halliers, écume, fume et tonne dans les abîmes ; les échos vous apportent le tumulte et le mugissement de ses flots, comme un bourdonnement immense, continu.

« Depuis mon départ de Tubingue, le temps avait toujours été beau ; mais, comme j'atteignais le sommet de cet escalier gigantesque, à deux lieues environ du petit village de Noirsaigue, tout à coup je vis passer au-dessus de ma tête de grands nuages grisâtres, qui bientôt envahirent tout le défilé. Quoiqu'il ne fût encore que deux heures de l'après-midi, le ciel devint sombre comme à l'approche des ténèbres, et je prévis un orage épouvantable.

« Portant alors mes regards en tous sens pour chercher un abri, j'aperçus, par une des larges embrasures qui vous ouvrent la perspective des Alpes, sur la pente qui s'incline vers le lac, un antique chalet tout gris, tout moisi, avec ses petites vitres rondes, sa toiture en auvent chargée de larges pierres, son escalier extérieur à rampe sculptée et son balcon en corbeille, où les jeunes filles de la Suisse suspendent leurs blanches chemises et leurs petites jupes coquelicot.

« A gauche de cette construction, un vaste rucher, posé sur des poutrelles en balcon, formait saillie au-dessus de la vallée.

« Vous pensez bien que, sans perdre une minute, je me mis à bondir dans les bruyères pour gagner ce refuge, et bien m'en prit : j'en ouvrais à peine la porte, que l'ouragan se déchaînait au dehors avec une fureur terrible ; chaque coup de vent semblait devoir enlever la baraque, mais ses fondements étaient solides, et la sécurité des braves gens qui m'accueillirent me rassura complétement sur de pareilles éventualités.

« Là vivaient Walter Young, sa femme Catherine, et leur fille unique, la petite Rœsel.

« Je restai trois jours chez eux ; car le vent, qui tomba vers minuit, avait amassé tant de brumes dans la vallée de Neufchâtel, que notre montagne en était littéralement noyée ; on ne pouvait faire vingt pas hors du chalet sans se perdre. Chaque matin, en me voyant prendre mon bâton et boucler mon sac, les braves gens s'écriaient :

« — Seigneur Dieu ! qu'allez-vous faire, monsieur Hennétius ? Gardez-vous bien de partir : vous n'arriveriez nulle part. Au nom du ciel, restez parmi nous. »

« Et Young, ouvrant la porte, s'écriait :

« — Voyez, Monsieur ! ne faudrait-il pas être las de vivre, pour se hasarder dans les rochers ? La sainte colombe elle-même ne retrouverait pas son arche au milieu d'un pareil brouillard. »

« Un simple coup d'œil sur la côte suffisait pour me décider à remettre mon bâton derrière la porte.

« Walter Young était un homme du vieux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

temps. Il approchait de la soixantaine. Sa large tête avait une expression calme et bienveillante : c'était une vraie tête d'apôtre. Sa femme, coiffée d'un grand bonnet de taffetas noir, pâle et rêveuse, offrait un caractère analogue.

« Ces deux silhouettes, se découpant sur les petites vitres à mailles de plomb du chalet, réveillaient en moi de lointains souvenirs, comme ces peintures d'Albert Durer, dont la vue seule nous reporte à la vie croyante, aux mœurs patriarcales du xv^e^ siècle. Les longues poutres brunes de la salle, la table de sapin, les chaises de frêne à dossier plat percé d'un cœur, les gobelets d'étain, l'étagère couverte d'antiques vaisselles fleuronnées, le Christ de vieux buis sur ébène et l'horloge vermoulue, avec ses poids sans nombre et son cadran de faïence, complétaient l'illusion.

« Mais une figure autrement touchante était celle de leur fille, la petite Rœsel. Il me semble la voir encore avec sa toque de crin à grands rubans de moire, son fin corsage serré d'un gros flot bleu retombant sur les genoux, ses petites mains blanches croisées dans l'attitude de la rêverie, ses longues tresses blondes : — toute cette nature svelte, gracieuse, aérienne,—oui, je vois Rœsel assise dans le grand fauteuil de cuir, contre le rideau bleu de l'alcôve, souriant tout bas, écoutant et rêvant.

« Dès mon arrivée, sa douce figure m'avait ému, et je m'étais demandé d'où venait son air souffrant et mélancolique. Pourquoi fléchissait-elle son beau front pâle ? pourquoi ne levait elle jamais les yeux? Hélas! la pauvre enfant était aveugle de naissance.

« Jamais elle n'avait vu l'immense paysage du lac, sa nappe d'azur qui se fond avec tant d'harmonie dans le ciel, les barques de pêcheurs qui le sillonnent, les cimes boisées qui le dominent et se reflètent en tremblotant dans ses ondes ; les roches moussues, les plantes alpestres si vertes, si vivaces, si splendides de couleur ; ni le soleil couchant derrière les glaciers, ni les grandes ombres du soir couvrant les vallons, ni les genêts d'or, ni les bruyères sans fin, rien ! Elle n'avait rien vu de ce qu'on voyait chaque jour des fenêtres du chalet.

« Quelle amère et triste ironie ! me disais-je en face des petites vitres rondes, — plongeant un regard dans la brume et pressentant le retour du soleil, — quelle poignante ironie du sort ! Être aveugle ici ! en face de cette sublime nature, de cette grandeur sans bornes! être aveugle ! . . . O mon Dieu, qui peut juger tes décrets impénétrables ! qui peut contester la justice de tes sévérités, même lorsqu'elles s'appesantissent sur l'innocence ! Mais être aveugle en présence de tes œuvres les plus grandes ! Quel crime la pauvre enfant a-t-elle pu commettre, pour mériter de telles rigueurs?»

« Et je rêvais à ces choses.

« Je me demandais aussi quelles compensations la miséricorde divine pouvait accorder à sa créature, après l'avoir privée du plus grand de ses bienfaits. Et, n'en trouvant aucune, je doutais de sa puissance.

« L'homme présomptueux, a dit le roi-poëte, « ose se glorifier dans sa science et juger l'É- « ternel ! mais sa sagesse n'est que folie, et « ses lumières ne sont que ténèbres. »

« En ce jour, un grand mystère de la nature devait m'être révélé, sans doute pour humilier mon orgueil, et m'apprendre que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il ne tient qu'à lui de multiplier nos sens et d'en gratifier ceux qui lui plaisent.... »

Ici le jeune professeur puisa dans sa tabatière d'écaille une légère prise, qu'il aspira délicatement de sa narine gauche, les yeux levés au plafond d'un air contemplatif ; puis, au bout de quelques secondes, il poursuivit en ces termes :

« Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, mes chères dames, lorsque vous parcouriez la campagne aux beaux jours d'été, — surtout après un court orage, alors que l'air tiède, les blanches vapeurs, et les mille parfums des plantes vous pénétraient et vous réchauffaient ; que le feuillage des grandes allées solitaires, des berceaux, des buissons, se penchait vers vous, comme pour vous saisir et vous embrasser ; que les petites fleurs, les pâquerettes, les *vergis-meinnicht*, les volubilis à l'ombre des charmilles, sur le frais gazon, et les mousses du sentier levaient leur capuche et vous suivaient d'un long... long regard, — ne vous est-il pas arrivé d'éprouver une langueur indicible, de soupirer sans cause apparente, de répandre même des larmes et de vous demander : « Mon Dieu.... mon Dieu.... d'où vient que tant d'amour me pénètre? D'où vient que mes genoux fléchissent ? D'où vient que je pleure ? »

« D'où cela venait, Mesdames ? Mais de la vie, de l'amour des milliers d'êtres qui vous entouraient, qui se penchaient vers vous, qui vous appelaient, qui s'élançaient pour vous retenir et murmuraient tout bas : « Je t'aime! je t'aime ! reste ! oh ! ne me quitte pas ! »

« Cela venait de ces mille petites mains, de ces mille soupirs, de ces mille regards, de ces mille baisers de l'air, du feuillage, de la brise, de la lumière, de toute cette création immense, de cette vie universelle, de cette âme multiple, infinie, répandue dans le ciel, sur la terre et dans les ondes.

« Voilà, Mesdames, ce qui vous faisait trem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bler, soupirer et vous asseoir au revers du sentier le visage incliné sur les genoux, sanglotant et ne sachant sur qui répandre ce trop-plein de sentiment qui débordait de votre cœur. Oui, telle était la cause de votre émotion profonde.

« Mais, à cette heure, imaginez l'enthousiasme recueilli, le sentiment religieux d'un être qui serait toujours dans une pareille extase. Fût-il aveugle, sourd, misérable, abandonné de tous, croyez-vous qu'il aurait rien à nous envier? que sa destinée ne serait pas infiniment plus belle que la nôtre? Pour moi, je n'en doute pas.

« Sans doute, me direz-vous, mais c'est impossible; l'âme humaine succomberait sous le poids d'une félicité pareille. Et d'ailleurs, d'où lui viendrait-elle? Quels organes pourraient lui transmettre partout et toujours le sentiment de la vie universelle? »

« Je l'ignore, Mesdames; cependant, écoutez et *jugez*.

« Le jour même de mon arrivée au chalet, j'avais fait une remarque singulière, c'est que la jeune aveugle s'inquiétait surtout des abeilles. Tandis que le vent soufflait au dehors, Rœsel, le front penché dans ses mains, semblait fort attentive :

«—Père, dit-elle, je crois qu'au fond du rucher, la troisième ruche à droite est encore ouverte. Allez voir, l'orage vient du nord; toutes les abeilles sont rentrées, vous pouvez fermer la ruche. »

« Et le vieillard, étant sorti par une porte latérale, vint dire :

«—C'est bien... j'ai fermé, mon enfant. »

« Puis, une demi-heure après, la jeune fille, se réveillant de nouveau comme d'un rêve, murmura :

«—Il n'y a plus d'abeilles dehors, mais sous le toit du rucher, quelques-unes attendent; elles sont de la sixième ruche, près de la porte. Allez leur ouvrir, mon père. »

« Et le vieux sortit aussitôt. Il resta plus d'un quart d'heure; puis il revint prévenir sa fille que tout était en ordre, que les abeilles venaient de rentrer. L'enfant inclina la tête et répondit :

«—C'est bon. »

« Alors elle parut s'assoupir.

« Moi, debout près du fourneau, je me perdais dans un abîme de méditations : comment la pauvre aveugle pouvait-elle savoir que dans telle ou telle ruche toutes les abeilles n'étaient pas rentrées? que telle autre ruche était ouverte? Cela me paraissait inconcevable; mais, arrivé d'une heure au plus, je ne me croyais pas le droit d'interroger mes hôtes sur leur fille : il est pénible d'entretenir les gens d'un sujet qui les affecte.

« Je supposai que Young cédait aux observations de son enfant, pour lui faire croire qu'elle rendait des services, que sa prévoyance préservait les abeilles d'une foule d'accidents. Cette idée me parut la plus simple; je n'y réfléchis pas davantage.

« Nous soupâmes vers sept heures, de lait et de fromage; et, la nuit venue, Young me conduisit dans une assez vaste chambre au premier, meublée d'un lit et de quelques chaises, et toute boisée de sapin, comme cela se rencontre dans la plus grande partie des chalets de la Suisse. Vous n'êtes séparé de vos voisins que par des cloisons; chaque pas, chaque parole retentit à vos oreilles.

« Cette nuit-là, je m'endormis aux sifflements de la rafale, et aux grelottements des vitres fouettées par la pluie.

« Le lendemain, le vent était tombé; nous étions plongés dans la brume. En m'éveillant, je vis mes petites vitres toutes blanches, ouatées de brouillard. Ayant ouvert ma fenêtre, la vallée m'apparut comme une immense étuve; quelques flèches de sapins dessinaient seules leur profil à la cime des airs, dans cet amas de vapeurs : au-dessous, les nuages s'accumulaient par couches régulières jusqu'à la surface du lac : tout était calme, immobile, silencieux.

« En descendant à la salle, je trouvai mes hôtes assis autour de la table, en train de déjeuner.

«—Nous vous attendons! s'écria Young d'un accent joyeux.

«—Pardonnez-nous, dit la mère, c'est notre heure de déjeuner.

«—Oh! c'est bien....c'est bien.... je vous remercie de ne pas faire attention à ma paresse. »

« Rœsel paraissait plus gaie que la veille; de plus fraîches couleurs animaient ses joues.

«—Le vent est tombé, dit-elle; tout s'est bien passé.

«—Faut-il ouvrir le rucher? demanda Young.

«—Non... non... les abeilles se perdraient dans le brouillard. Et puis, tout est trempé d'eau : les ronces et les mousses en sont pleines; il s'en noierait beaucoup au moindre coup de vent. Attendons!... Ah! je le sais bien, elles s'ennuient, elles voudraient travailler. De manger leur miel au lieu d'en recueillir, ça les tourmente, mais je ne veux pas en perdre. Demain, nous verrons. »

« Les deux vieillards écoutaient d'un air grave.

« Vers neuf heures, la jeune aveugle voulut visiter ses abeilles; Young et Catherine la sui-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

virent ; je fis comme eux, par un sentiment de curiosité bien naturelle.

« Nous traversâmes la cuisine, dont la porte s'ouvrait sur une étroite terrasse en plein air. Au-dessus de cette terrasse s'élevait le toit du rucher; il était de chaume, et de son rebord tombaient un magnifique chèvrefeuille et quelques festons de vigne sauvage. Les ruches se pressaient sur trois rayons.

« Rœsel allait de l'une à l'autre, les caressant de la main et murmurant :

« — Un peu de patience.... un peu de patience.... Il fait trop de brume ce matin... Oh ! les avares, qui se plaignent ! »

« Et l'on entendait à l'intérieur un vague bourdonnement, qui grossissait jusqu'à ce qu'elle fût passée.

« Cela me rendit plus attentif; je pressentais là-dessous un étrange mystère. Mais quelle ne fut pas ma surprise, une fois rentré dans la salle, d'entendre la jeune aveugle s'écrier d'un accent mélancolique :

«—Non, mon père, j'aime mieux ne pas voir aujourd'hui, que de perdre mes yeux. Je chanterai, je ferai quelque chose pour ne pas m'ennuyer; mais les abeilles ne sortiront pas. »

«Tandis qu'elle parlait de la sorte, je regardais Walter Young, qui, jetant un coup d'œil dehors par les petites vitres, répondit simplement :

«—Tu as raison, mon enfant, oui, je crois que tu as raison. D'ailleurs tu ne verrais pas grand'chose, la vallée est toute blanche. Bah ! ce n'est pas la peine d'y voir. »

« Et comme je restais tout stupéfait, l'enfant reprit :

«—Ah ! la belle journée que nous avons eue avant-hier. Qui jamais aurait cru que l'orage du lac nous amènerait tant de brouillard ? Maintenant, il faut replier ses ailes et se traîner comme une pauvre chenille ! »

« Puis, après quelques instants de silence :

«—Que j'étais heureuse sous les grands sapins du Grindelwald !... comme la miellée pleuvait du ciel !... Il en tombait de toutes les branches... Quelle récolte nous avons faite, mon Dieu, quelle récolte !... Et que l'air était doux sur les bords du lac, dans les gras pâturages du Tannemath, et la mousse verdoyante, et l'herbe embaumée! Je chantais, je riais ; la cire, le miel remplissaient nos cellules. Quel bonheur d'être partout, de tout voir, de bourdonner au fond des bois, sur la montagne, dans les vallons ! »

« Il y eut un nouveau silence ; moi, la bouche béante, les yeux écarquillés, j'écoutais de toutes mes oreilles, ne sachant que penser ni que dire.

« — Et quand l'averse est venue, fit-elle en souriant, avons-nous eu peur ! Et ce grand coup de tonnerre nous a-t-il effrayées! Un gros bourdon, tapi sous la même fougère que moi, fermait les yeux à chaque éclair ; une cigale s'abritait sous ses grandes ailes vertes, et de pauvres petits grillons grimpaient sur une haute pivoine, pour se sauver du déluge. Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'était ce nid de fauvettes, tout près de nous, dans les broussailles; la mère voltigeait à droite, à gauche, et les petits ouvraient leur large bec jaune jusqu'au gosier. Avons-nous eu peur! Seigneur Dieu, avons-nous eu peur ! Ah ! je m'en souviendrai longtemps ! Grâce au ciel, un coup de vent nous emporta sur la côte. Adieu, paniers, les vendanges sont faites ! Il ne faut pas espérer sortir de sitôt. »

« A ces descriptions si vraies de la nature, il ne me fut pas possible de conserver un doute.

« L'aveugle voit, me dis-je, elle voit par des milliers d'yeux; le rucher, c'est sa vie, son âme: chaque abeille en emporte une parcelle dans les espaces, puis revient attirée par des milliers de fils invisibles. Elle pénètre dans les fleurs, dans les mousses, elle s'enivre de leurs parfums; à l'heure où brille le soleil, elle est partout : sur la côte, dans les vallons, dans les forêts, aussi loin que s'étend sa sphère d'attraction. »

« Et je restai confondu de ce magnétisme étrange, criant en moi-même :

« Honneur, gloire, honneur à la puissance, à la sagesse, à la bonté infinies de l'Éternel !... A lui, rien d'impossible. Chaque jour, chaque instant de la vie nous révèlent sa magnificence!»

« Comme je me perdais dans ces méditations enthousiastes, Rœsel m'interpella doucement avec un doux sourire :

« — Monsieur l'étranger? fit-elle.

« — Quoi donc, mon enfant?

« — Vous voilà bien étonné, et vous n'êtes pas le premier : le recteur Hégel, de Neufchâtel, et d'autres voyageurs sont venus tout exprès pour me voir; ils me croyaient aveugle. Vous l'avez cru aussi, n'est-ce pas?

« — Il est vrai, ma chère enfant, et je remercie le Seigneur de m'être trompé.

« — Oh! fit-elle, j'entends que vous êtes bon... oui, je l'entends à votre voix. Quand le soleil viendra, j'ouvrirai mes yeux pour vous regarder, et quand vous partirez, je vous accompagnerai jusqu'au bas de la côte. »

« Alors, partant d'un naïf éclat de rire:

« — Oui, je vous ferai de la musique aux oreilles, dit-elle, et je me poserai sur votre joue. Mais prenez garde, il ne faut pas essayer de me prendre, sans cela je vous piquerais. Promettez-moi de ne pas vous fâcher.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« — Je vous le promets, répondis-je les larmes aux yeux, et je vous promets aussi de ne plus tuer d'abeilles, ni d'insectes d'aucune sorte, à moins qu'ils ne soient malfaisants.

« — Ce sont les yeux du Seigneur, murmura-t-elle; je n'ai, moi, que mes pauvres abeilles pour voir; mais lui, il a toutes les ruches, toutes les fourmilières, toutes les feuilles des bois, tous les brins d'herbe; il vit, il sent, il aime, il souffre, il fait du bien par toutes ces choses. O monsieur Hennétius, que vous avez raison de ne pas faire souffrir le bon Dieu, qui nous aime tant ! »

« Jamais je n'avais été plus ému, plus attendri; ce n'est qu'au bout d'une minute qu'il me fut possible de demander encore :

« — Ainsi, ma chère enfant, vous voyez par vos abeilles; comment cela peut-il se faire?

« — Je ne sais, monsieur Hennétius, cela vient peut-être de ce que je les aime beaucoup. Toute petite, elles m'ont adoptée; jamais elles ne m'ont fait de mal. Dans les premiers temps, seule au fond du rucher, j'aimais à les entendre bourdonner des heures entières. Je ne voyais rien encore, tout était noir autour de moi, mais insensiblement le jour est venu : j'ai vu d'abord un peu le soleil, quand il faisait bien chaud; puis, un peu mieux; puis la grande lumière. Je commençais à sortir de moi; mon esprit s'en allait avec les abeilles. Je voyais la montagne, les rochers, le lac, les fleurs, les mousses, et le soir, toute seule, j'y pensais. Quand on parlait de ceci, de cela, de myrtilles, de mûres, de bruyères, je me disais : « Je connais ces choses, elles sont noires, brunes, vertes. » Je les voyais dans mon esprit; et chaque jour je les connaissais mieux par mes chères abeilles. Aussi je les aime bien, allez! monsieur Hennétius. Si vous saviez, quand il faut leur prendre du miel ou de la cire, comme cela me fait de la peine!

« — Je vous crois, mon enfant, je vous crois. »

« Mon ravissement à cette découverte merveilleuse n'avait plus de bornes.

« Durant deux jours encore, Rœsel m'entretint de ses impressions; elle connaissait toutes les fleurs, toutes les plantes alpestres, et me fit la description d'un grand nombre qui n'ont pas encore reçu de noms de la science, et qui ne se trouvent sans doute que sur des hauteurs inaccessibles.

« Souvent la pauvre jeune fille s'attendrissait en parlant de ses chères amies les petites fleurs.

« — Combien de fois, disait-elle, ne m'est-il pas arrivé de causer des heures entières avec un petit genêt d'or, ou bien avec un tendre *vergis-meinnicht* aux gros yeux bleus, et de prendre part à leurs chagrins ! Tous voudraient s'en aller, voltiger; tous se plaignent de dessécher sur la terre, et d'être forcés d'attendre des jours et des semaines une goutte de rosée pour les rafraîchir. »

« Et là-dessus, Rœsel se prenait à me faire de longues histoires de ces conversations sans fin : c'était merveilleux ! rien qu'à l'entendre on se serait épris d'amour pour une églantine, ou de vive sympathie, de compassion profonde pour les sentiments d'une violette, pour ses malheurs et ses souffrances comprimées.

« Que vous dirai-je encore, mes chères dames? Il est pénible de quitter un sujet où l'âme a tant d'effluves mystérieuses et la rêverie tant de marge; mais tout dans ce bas monde doit finir, même les plus douces rêveries.

« Le troisième jour, de grand matin, une brise légère se mit à rouler doucement les brumes du lac. De ma fenêtre je voyais le rouleau grossir de seconde en seconde; et la brise poussait, poussait toujours, découvrant tantôt un coin d'azur, tantôt le clocher d'un hameau, quelques cimes verdoyantes, puis un pan de sapins, un vallon. L'immense masse flottante montait, montait vers nous. A dix heures elle nous avait dépassés. Le gros nuage, debout sur les crêtes arides de Chasseron, nous menaçait encore; mais un dernier effort du vent le fit s'incliner sur l'autre pente, et disparaître dans les gorges de Sainte-Croix.

« Alors cette puissante nature des Alpes m'apparut comme rajeunie; les bruyères, les hauts sapins, les vieux châtaigniers trempés de rosée brillaient d'une santé plus vigoureuse; ils avaient quelque chose de joyeux, de riant et de grave à la fois. On sentait la main de Dieu dans tout cela, son éternité.

« Je descendis tout rêveur. Rœsel était déjà dans le rucher; Young, en entr'ouvrant la porte, me la fit voir assise à l'ombre de la vigne sauvage, le front penché, comme assoupie.

« — Prenez garde, me dit-il, ne l'éveillez pas! Son esprit est ailleurs. Elle dort, elle voyage : elle est heureuse! »

« Les abeilles, par milliards, tourbillonnaient comme un flot d'or au-dessus de l'abîme.

« Je regardai quelques secondes ce spectacle merveilleux, priant tout bas le Seigneur de continuer son amour à la pauvre enfant.

« Puis, me retournant :

« — Maître Young, il est temps de partir. »

« Lui-même alors boucla mon sac sur mes épaules et me remit mon bâton. La mère Catherine me regardait d'un œil attendri. Ils m'accompagnèrent tous deux sur le seuil du chalet.

« — Allons, me dit Walter en me serrant la main, bon voyage! et pensez quelquefois à nous.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La petite Rœsel m'accompagna jusqu'au bas de la côte. (Page 83)

« — Je ne vous oublierai jamais, répondis-je tout mélancolique; puissiez-vous obtenir du ciel le bonheur que vous méritez!

« — Ainsi soit-il, monsieur Hennétius, dit la bonne mère Catherine, ainsi soit-il! Bon voyage. Portez-vous bien. »

« Je m'éloignai. Ils restèrent sur la terrasse jusqu'à ce que j'eusse atteint la route. Trois fois je me retournai agitant mon feutre; eux levaient la main. Braves gens! Pourquoi n'en rencontre-t-on pas de pareils tous les jours?

« La petite Rœsel m'accompagna jusqu'au pied de la côte, comme elle me l'avait promis. Longtemps, longtemps sa douce musique égaya les fatigues de mon chemin; il me semblait la reconnaître dans chacune des abeilles qui venaient bourdonner à mes oreilles, et je croyais l'entendre me dire d'un air moqueur, avec sa petite voix grêle : « Bon courage, monsieur Hennétius, bon courage! N'est-ce pas qu'il fait bien chaud! Voyons, faut-il que je vous embrasse? Hé! hé! hé! N'ayez pas peur; vous savez bien que nous sommes bons amis. »

« Ce n'est qu'au fond de la vallée qu'elle prit enfin congé de moi, lorsque le grand murmure du lac couvrit son doux bourdonnement. Mais sa pensée me suivit tout le long du voyage, et je crois qu'elle ne me quittera jamais. »

FIN DE LA REINE DES ABEILLES.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MAITRE DANIEL ROCK

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Maître Daniel Rock.

I

En l'an de grâce 1840, vivaient à Felsenbourg, au pied des Vosges, le vieux forgeron Daniel Rock, ses deux fils Kasper et Christian, et sa fille Thérèse.

Figurez-vous un vieux Sicambre, grand, sec et fort comme un chêne; le front étroit, les yeux gris, le nez long, les dents blanches, les poings en forme de massues : tel était maître Daniel Rock.

L'âge n'avait pas courbé sa haute taille, ni fait tomber un seul de ses cheveux gris; la pression de ses lèvres annonçait le calme et la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

résolution ; son attitude droite et fière, je ne sais quoi de chevaleresque et de despotique. Les vieux cavaliers de Rodolphe de Habsbourg devaient avoir quelque chose de cette physionomie-là : il ne manquait au père Rock que le morion, la cotte de mailles, et la grande épée à deux mains remontant jusqu'au-dessus de l'épaule.

Il faut dire aussi que la famille des Rock était la plus ancienne du pays : dans toutes les vieilles chartes du Dagsberg, on parle de cette race d'armuriers et de forgerons ; les margraves de Felsenbourg se faisaient un honneur de la protéger ; ses cuirasses, ses casques, ses gantelets figuraient aux joutes d'Aix-la-Chapelle, de Trèves, de Cologne, comme celles des Duchesne à la cour de France.

La perpétuité des instincts et des aptitudes dans certaines lignées, le sentiment amer de la déchéance, le regret des puissances éteintes, dont le souvenir se confond avec notre propre histoire, s'exprimaient à son insu dans les traits rigides du vieux forgeron, et lui donnaient un caractère à part. Les gens du village le craignaient sans savoir pourquoi, et M. le maire Zacharias Piper, qui parlait d'habitude très-haut, baissait le ton quand il le voyait entrer au conseil municipal.

Lui, Daniel, travaillait toute la semaine, et ne sortait que le dimanche pour aller à la messe. — Quelquefois il montait aux ruines de l'antique château de Felsenbourg, seul, le dos courbé, d'un air rêveur.

A cette époque, ni le canal ni le chemin de fer ne troublaient le silence des grands bois de leurs sifflements aigus, de leurs cris de halage, du roulement formidable de leurs convois. Le village, avec ses larges toitures de chaume, ses hangars, ses étables, sa petite église effilée dans l'air, ses arbres fruitiers au feuillage touffu, qui moutonnent les uns par-dessus les autres jusqu'à mi-côte, où commencent les bruyères ; la Zorn écumeuse qui suit en zigzag toutes les sinuosités de la montagne à perte de vue ; les gras pâturages où se baignent jusqu'au poitrail, dans les hautes herbes, les grands bœufs, les vaches, les génisses, levant leur large tête crépue et mugissant du fond de leur poitrail d'une voix lente et mélancolique, tout cela s'épanouissait comme une fraîche idylle dans la vallée bleuâtre : — Felsenbourg n'était pas alors à dix heures de Paris par la grande vitesse, mais bien à cinq ou six siècles ; on y parlait une langue primitive pleine de vieux mots et de tournures allemandes ; on y chantait d'antiques complaintes si douces, si mélancoliques, que les larmes vous en venaient aux yeux et qu'on se prenait à songer aux minnesingers, aux belles châtelaines, aux chevaliers, et aux misères du pauvre peuple dépouillé, houspillé, saccagé et pendu par les Tavardins, les Brabançons, les Bourguignons et autres héros du moyen âge. Le sarrau de toile grise et le gros bonnet de laine crépelue à longues oreilles, du temps de Henri l'Oiseleur, y restaient à la mode, ainsi que les coiffes en galette et les robes à taille haute, qui se transmettaient de la mère à la fille, avec les breloques d'or et les ustensiles du ménage.

La seule littérature de l'endroit consistait dans le *Messager boiteux* de Strasbourg, et les seuls produits de l'art, dans le *Juif errant* et le *Saint Michel* de Montbéliard.

Tout cela nous l'avons vu dans notre enfance, et parfois, en y rêvant, il nous semble avoir vécu sous Frédéric Barberousse, alors que le comté de Felsenbourg faisait partie de l'Empire germanique.

Au-dessus du village, à la crête des rochers, se dessinait la silhouette grise des ruines : le vieux castel s'écroulait ; le brouillard des nuits s'engouffrait dans ses tours effondrées ; l'herbe poussait entre ses larges pierres moussues ; quelques blocs énormes se détachaient tous les ans de sa couronne murale ; et durant les longues nuits d'hiver, — quand l'ouragan se démène, quand les pauvres gens, blottis autour de l'âtre, se racontent les vieilles légendes des temps passés, et que les esprits invisibles ébranlent les portes avec violence, demandant un asile contre la tourmente, — on entendait parfois tout un pan de muraille tomber dans l'abîme, tandis que la tempête redoublait ses clameurs et les arbres leurs gémissements lugubres.

C'est là que montait Daniel Rock, le dimanche après vêpres, pour causer avec Fuldrade, la diseuse de légendes.

Quoique cette malheureuse fût vieille de cent ans, maigre, ridée, exténuée, couverte de misérables oripeaux ; quoiqu'elle eût le nez crochu, les yeux si petits qu'ils étaient à peine visibles entre les rides de son front et celles de ses joues ; quoiqu'elle n'eût plus que le souffle, et que deux grandes chèvres, dont elle recueillait le lait dans une écuelle de bois, fussent son unique ressource, maître Daniel la respectait plus que toutes les autorités de France et de Navarre ; il la considérait comme une sainte, et s'estimait heureux qu'elle eût bien voulu s'établir dans le donjon de Felsenbourg.

Le forgeron aimait tellement les ruines du vieux château, qu'ayant appris que le conseil municipal se proposait de les vendre pour en faire des pierres de taille, il avait consacré tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le fruit de son labeur de bien des années et celui de sa famille à l'achat de la côte avec ses décombres, ses ronces, ses bruyères et ses nids de chouettes.

Personne n'avait osé rire de sa folie, car le père Rock ne plaisantait pas; et d'ailleurs, comme il avait payé comptant, la commune s'était réjouie d'un pareil débarras.

Cela s'était passé depuis dix ou douze ans, et maître Daniel ne paraissait point se repentir de l'acquisition.

Il travaillait d'habitude avec ses fils jusqu'à six heures en hiver, jusqu'à huit en été. A cette heure, ils fermaient la forge et rentraient ensemble à la maison.

Thérèse avait dressé la table; ils soupaient en silence et buvaient un bon coup de vin. Puis arrivait Ludwig Bénédum, — le fils du meunier Frantz Bénédum, — l'amoureux de Thérèse : un superbe garçon blond et rose, les yeux bleus, les lèvres mollement arrondies, en petite blouse grise et coiffé du large feutre montagnard. Il s'asseyait derrière le grand fourneau de fonte côte à côte avec la jeune fille, et tous deux causaient à voix basse, sans que le père Rock le trouvât mal. Il estimait la famille des Bénédum, la plus vieille de Felsenbourg après la sienne : des gens bien posés, honnêtes et riches. Il reprochait bien au père Bénédum de s'occuper un peu trop d'affaires, d'acheter des blés, de spéculer, de courir après l'argent, au lieu de se tenir dans son moulin; mais il aimait le fils et avait accueilli sa demande avec satisfaction.

Un peu plus tard arrivait le curé Nicklausse, un grand vieillard à tête blanche. — On poussait le grand fauteuil devant lui, on ôtait la nappe, et l'on causait de l'endurcissement des cœurs.

« Ah! disait le père Nicklausse, nous ne sommes plus au temps où notre sainte religion régnait sur les âmes... Où les peuples partaient par centaines de mille pour faire la guerre aux Sarrasins et conquérir le Saint-Sépulcre!... Alors la face du monde était l'image du royaume des cieux : notre saint-père, en haut, avec ses trois couronnes, lançait la foudre... les rois et les empereurs, au-dessous, obéissaient comme des fils soumis... Puis les princes, les ducs, les seigneurs dans leurs châteaux, entourés de reiters et de moines pieux, célébraient le triomphe de la foi. Les peuples n'étaient pas encore possédés du démon de l'orgueil... ne faisaient point le commerce, ni l'usure, source du mensonge et de tous les vices... Ils cultivaient la terre, ils élevaient des cathédrales, et recevaient humblement leur pain à la porte des couvents! — Où sont-ils... où sont-ils, ces temps glorieux?... Hélas! la poudre à canon, l'imprimerie, les navigations lointaines, la vapeur et mille autres inventions de l'esprit des ténèbres ont perverti l'univers. Autrefois on ne cherchait qu'à faire son salut... De nos jours, on n'ambitionne que les honneurs et les vaines richesses... Autrefois, tout était à sa place : le fils du maçon restait maçon... le fils du charpentier restait charpentier... Aujourd'hui, chacun veut s'agrandir... personne n'est satisfait de son état... L'arbre de la science porte enfin ses fruits : le fils du paysan veut devenir général... il veut égaler les Mathatias et les Macchabées! — Le fils du bourgeois veut être juge, procureur, écrivain... Il prononcera des sentences comme Samuel, il chantera des hymnes comme Isaïe, il tiendra le glaive comme saint Marc et la plume comme saint Jean! — Et les rois... les rois eux-mêmes veulent éblouir les générations futures par des œuvres impies... ils couvrent la terre de routes et de canaux, et les mers de bâtiments sans nombre; ils invitent les hommes à de nouvelles découvertes, comme si toutes les sciences n'étaient pas dans nos livres saints... Ils dressent des statues à des hommes du néant, destinés autrefois à manier la pioche ou la truelle... ils encouragent l'esprit d'orgueil, et les révolutions fondent les unes après les autres sur les nations, comme les vautours du ciel sur des corps sans âme! — Ah! père Daniel, quel est notre bonheur de vivre au milieu des bois, derrière les montagnes!... Cet océan de misères et de calamités ne peut nous atteindre... Nous sommes ici comme Noé dans l'arche d'alliance, lorsque les tempêtes, semées d'éclairs et de tonnerres, mugissaient autour et que les mers répandaient leurs abîmes dans les cieux! »

Le père Rock inclinait alors gravement la tête et répondait :

« Vous avez bien raison, monsieur le curé; mais ne pensons point à ces choses... elles nous inspirent trop de colère... Thérèse, va chercher le livre des chroniques... lis-nous l'*Histoire de Hugues le Loup, premier des Nideck*, lequel étrangla sa femme de ses propres mains... ou les *Guerres de Brunehaut et de Frédégonde*... ou ce que tu voudras... Tout est beau... monsieur le curé n'a qu'à choisir. »

Thérèse alors allait chercher le vieux bouquin à fermoirs de cuivre : elle le déployait lentement sur la table, et rejetait sur ses belles épaules les longues tresses de sa magnifique chevelure noire, puis elle se mettait à lire lentement les faits et gestes des grands et glorieux seigneurs Hugues le Loup, Chilpéric le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Borgne, ou Hatto le Noir, d'impérissable mémoire.

Le vieux Rock, à chaque grand coup d'épée, regardait le père Nicklausse comme pour lui dire :

« Quel coup !... quelle bataille !... Voilà des hommes !... Ils renversaient les murs d'un coup d'épaule... ils arrachaient les créneaux avec leurs mains... ils pourfendaient d'un coup de hache un chevalier armé de toutes pièces... A la bonne heure... Trouvez-moi donc un de vos généraux capable d'en faire autant !... »

Ses joues se creusaient... ses yeux étincelaient... il toussait avec un sombre enthousiasme.

Ludwig Bénédum, moins amoureux des vieilles légendes, regardait Thérèse d'un long regard attendri, et les deux fils du forgeron, en face l'un de l'autre, la tête noire et crépue, la nuque large, leur lourde mâchoire dans la main, respirant à peine, s'observaient l'un l'autre comme deux sphinx rêveurs.

Et le temps s'écoulait : la vieille horloge poursuivait son tictac monotone; la lampe de fer, se ranimant par instants, éclairait de sa lumière jaune les poutres brunes du plafond, la grande armoire à ferrures ciselées, et tous ces visages contemplatifs, l'œil perdu dans le vague, comme en présence d'un rêve.

Enfin l'horloge sonnait onze heures. Alors tous les assistants exhalaient un soupir.

« C'est dommage, disait le père Nicklausse, voici l'heure de rentrer au presbytère.

—Oui, c'est dommage, répondait le vieux Rock. Fais une oreille... une grande oreille, Thérèse... pour demain... Le plus beau va venir : on attache Brunehaut à la queue d'un cheval sauvage, pour la traîner autour du camp. »

Tout le monde se levait avec tristesse.

« Bonne nuit, monsieur le curé.

—Bonne nuit, mes enfants. »

Et tandis que l'on reconduisait l'excellent homme, Ludwig, qui s'était levé doucement, déposait un baiser bien tendre sur le cou de Thérèse, et la belle jeune fille, levant sur lui ses grands yeux noirs, le regardait avec douceur.

« Hé! hé! disait le père Daniel d'un ton joyeux, à la porte, où donc est Ludwig ?

—Me voilà... me voilà !... »

Il se sauvait, et le vieux forgeron, riant dans sa barbe, lui criait encore :

« Bonne nuit, garçon ; tu te sauves comme un voleur... hé ! hé ! hé ! »

C'est ainsi que se passait le temps chez maître Daniel Rock : un jour ressemblait à l'autre, et cela promettait de durer des siècles, lorsqu'un événement étrange vint troubler cette quiétude profonde.

II

On était à la fin du mois de mai ; les bonnes gens de Felsenbourg venaient de terminer leurs semailles; déjà les flèches sombres des sapins se découpaient sur la tendre verdure des hêtres et des chênes ; le merle et le coucou remplissaient les échos de leur éternelle chanson, et les derniers filets de neige s'écoulaient en ruisseaux limpides de la cime lointaine du Schneeberg.

Ce jour-là, de grand matin, un petit vieillard de la tribu d'Israël, sec, maigre et jaune comme un hareng saur, le nez en lame de rasoir, la peau huileuse sillonnée de rides innombrables, l'œil vif et plein d'une fine bonhomie, le menton tout gris d'une barbe de la semaine dernière, maître Élias Bloum, accroupi sur son âne Schimmel, le plus décharné, le plus râpé, le plus mélancolique des ânes de la Judée, s'en revenait tranquillement du Dagsberg à Saverne, coiffé de son large feutre crasseux, et les manches de sa vieille houppelande de laine ballant sur les cuisses.

Le petit jour commençait à poindre sous le feuillage, les blanches vapeurs du matin s'étendaient à perte de vue dans la vallée silencieuse et s'élevaient jusqu'au bord du sentier, comme les ondes d'un lac. Au loin... bien loin derrière la côte, retentissait le bruit d'une forge. Du reste, pas un souffle, pas un soupir : tout dormait encore, le coq au village et la grive dans les bois.

Il fallait un motif bien grave pour avoir décidé le vieux juif à se mettre en route de si grand matin. Il méditait sans doute quelque spéculation importante.

Et dans le fait, il semblait absorbé par de sérieuses réflexions; au lieu d'accélérer le pas de Schimmel suivant son habitude, il s'oubliait et regardait devant lui comme au hasard. L'âne, profitant de cet oubli, s'arrêtait ici... là... pour cueillir quelque touffe d'herbe, un chardon, les pompons d'un noisetier, un feston de lierre; ses longues oreilles pendantes se relevaient alors, et sa grosse tête ébouriffée prenait un air jovial qui trahissait sa surprise, sa jubilation intérieure des nouveaux procédés de son maître.

« Allons, allons, Schimmel, disait le vieillard, courage... en route ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais presque aussitôt il poursuivait son rêve, et l'âne s'arrêtait au buisson voisin.

C'est ainsi qu'ils suivirent toutes les sinuosités de la vallée de Spartzprôd, depuis Chèvrehof jusqu'à Felsenbourg : jamais Schimmel ne s'était trouvé à pareille fête.

Tout à coup la voix claire, perçante du grand coq rouge de Catherine Bénédum, la meunière, retentit dans les échos. A ce cri, le vieux renard tressaillit, ses yeux scintillèrent... il regarda et se vit devant les premières maisons du village... il faisait jour, grand jour; l'horloge de la petite église sonnait six heures.

« Hue! Schimmel, hue donc! » s'écria le petit homme, et l'âne joyeux se prit à trotter vingt pas.

Toutes les lucarnes, toutes les petites fenêtres à vitraux de plomb, et les galeries de planches, et les escaliers extérieurs où pend la lessive se garnissaient de figures sur son passage, jeunes et vieilles, en feutre, en cornette, en bonnet de laine.

« Voilà le juif! criait-on. Hé! maître Élias, nous avons des bouteilles cassées!

—Nous avons du vieux linge!

—Nous avons de la cendre!

—Hé! Élias... maître Élias... arrête-toi donc, nous avons une vache à vendre. »

Et lui qui d'habitude descendait devant chaque maisonnette, lui qui s'informait de tout, qui voulait tout voir, tout marchander, lui qui ne trouvait rien ni trop lourd ni trop chaud, pourvu qu'il y eût moyen d'en espérer un bénéfice, il ne daignait seulement pas tourner la tête et répétait d'un ton bref :

« Hue! Schimmel, hue donc! »

Au détour de la grande rue tortueuse, en face de la fontaine communale où s'abreuve le bétail, Élias fit halte et se prit à contempler les vieilles ruines debout sur la montagne, puis les rochers, puis la côte couverte de bruyères.

Cette contemplation l'absorbait au point qu'il ne vit pas un cercle d'enfants se former autour de lui, les yeux écarquillés, le nez en l'air, se demandant l'un à l'autre :

« Qu'est-ce qu'il y a donc? nous ne voyons rien! »

Le juif murmurait tout bas :

« Oui... oui... c'est là qu'il faudra passer! »

Et ses lèvres se serraient, son front se ridait; il murmurait des paroles inintelligibles.

Puis ses yeux se fixèrent sur la forge du père Rock au pied de la côte : une sombre masure construite en pierres sèches, la toiture noire, les soupiraux ardents; — quelques roues démontées, des essieux hors de service, une lourde meule à bras, des débris de vieille ferraille, confusément entassés contre ses murs décrépits. Derrière, montait le sentier des pâtres, à travers les genêts en fleur; plus haut se dressait l'une des tours de l'antique castel revêtue de lierre.

Entre la forge accroupie dans l'ombre et la tour perdue dans les nuages on devinait une sorte d'alliance mystérieuse, une de ces harmonies profondes que l'inspiration de l'artiste peut seule définir.

Maître Élias poursuivit sa route plus lentement, et cinquante pas plus loin il s'arrêta devant l'un des soupiraux de la forge, le cou tendu, l'œil fixe, les sourcils froncés. Il regardait Christian et Kasper, les deux fils du père Rock, la chemise fumante, les épaules découvertes, martelant à tour de bras une énorme barre de fer que le vieux retournait dans ses tenailles.

Le soufflet soupirait longuement, les coups tombaient en cadence, les étincelles jaillissaient jusqu'à la voûte et sifflaient sur le sol humide; le foyer lumineux brillait au fond de l'âtre, comme le soleil pourpre de juillet à son déclin.

A quoi rêvait Élias? — Admirait-il la puissance musculaire des deux athlètes qui lui montraient les reins... la lumière fouillant les plus sombres recoins de la masure... ou l'harmonie colossale des marteaux vibrant sur l'enclume? Que sais-je? Il semblait réfléchir et ne quittait pas des yeux le vieux forgeron, comme s'il eût voulu lire dans son âme.

Après une ou deux minutes de cette inspection silencieuse, il mit pied à terre et s'apprêtait à franchir le seuil, quand le père Rock lui-même, la poitrine nue, la face noire baignée de sueur, le pantalon de toile grise serré aux reins et le tablier de cuir sur les genoux, sortit brusquement pour reprendre haleine.

« Hé! c'est maître Élias! s'écria-t-il tout joyeux. Comment ça va-t-il, Élias? Tu cours donc toujours le pays, vieux pécheur? Tu n'as donc pas encore assez de terres, de maisons et d'écus? Il te faut entasser... entasser jusqu'au bord de la tombe!

—Hé! hé! hé! fit le vieux juif avec bonhomie, en attachant son âne à l'un des anneaux de la porte, que voulez-vous, maître Daniel, que voulez-vous? On ne se change pas d'un jour à l'autre... L'habitude d'aller, de venir, de regarder, de marchander, de trafiquer... C'est plus fort que soi... c'est dans le sang.

—Oui, c'est dans le sang; les renards sont des renards, et les loups des loups de père en fils, » dit le forgeron.

Puis regardant le petit juif de toute sa hauteur :

« C'est égal, reprit-il, tu commences à te

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRÄUD-BAUDRY

faire vieux... te voilà chauve comme un œuf... tes dents branlent... tu n'étrangleras plus beaucoup de coqs ni de poules... A ta place, moi, je songerais bravement à mon salut.

—Vous croyez? répliqua maître Élias en plissant les yeux; eh bien, là... franchement... vous avez tort... Je suis chauve, c'est vrai, mais le nez est encore bon... il flaire de loin, Dieu merci... et si quelques dents me manquent au râtelier, ça ne m'empêche pas d'avoir aussi bon appétit qu'autrefois. »

Alors le père Rock se prit à rire de bon cœur. Ce petit être jaune, chétif, malin, avait le privilége de l'égayer toujours. Il le considérait absolument comme les vieux seigneurs du Géroldseck ou du Haut-Barr regardaient leurs fous, leurs nains ou leurs perroquets. Élias Bloum, se doutant de la chose, avait résolu d'exploiter son privilége. Il s'assit donc sur le banc de pierre près du soupirail et poursuivit en riant :

« Je ne plaisante pas, maître Daniel, l'appétit ne fait que croître tous les jours... Ainsi, vous ne vous douteriez jamais de ce qui m'amène.

—Ah! oui... qu'est-ce qui t'amène? Je suis curieux de le savoir... Est-ce un fer qui manque à ton âne?

—Non... c'est une idée.

—Une idée?

—Ma foi oui... l'idée d'arranger une petite affaire avec vous.

—Élias, tu dois savoir que Daniel Rock ne fait jamais d'affaires avec les juifs.

—Oui, je sais cela, père Rock... et je ne vous en veux pas... Il y a tant de gueux parmi nous... Mais moi, vous me connaissez depuis cinquante ans... enfin, je n'aime pas me vanter...

—Élias, tout ce que tu voudras... mais pas d'affaires...

—Écoutez-moi toujours, que diable! fit le petit vieillard en haussant les épaules... Qu'est-ce qui vous force de traiter?... N'êtes-vous pas libre?... Avez-vous peur que je vous séduise?... Si l'affaire est bonne... si elle est claire...

—Je ne la ferai pas.

—N'importe, écoutez-moi. Tout à l'heure, en traversant le village, je me disais : « Il n'y a pourtant que le père Rock qui ne m'ait jamais rien acheté ni vendu dans le pays... Je suis vieux... Je puis mourir d'un jour à l'autre... Ce serait une tache... une véritable tache dans la vie d'Élias Bloum, si je ne lui vendais pas quelque chose... n'importe quoi... Mais quoi lui vendre? » Et je rêvais... Je ne trouvais rien... quand, levant le nez, je vois ces ruines... ces vieilles ruines... Voilà mon affaire!... Il ne veut rien m'acheter... il me vendra ces ruines.

—Tu plaisantes... Que veux-tu faire de cela?

—Et qu'en faites-vous vous-même?

—Moi... moi... c'est bien différent.

—Vous laissez ces ruines en friche, je pourrais bien en faire autant, sans me donner beaucoup de peine... Mais voici mon idée : les ruines et le tour de la côte font bien vingt arpents... Au lieu d'y laisser venir des bruyères, je les fais retourner et j'y plante des pommes de terre.

—Des pommes de terre dans les rochers?... Il n'en poussera pas une seule.

—Et qu'est-ce que cela vous fait, si je paye bien? Voyons, maître Daniel, il faut que ceci réussisse... J'y tiens... Il faut que je fasse au moins une affaire avec vous. Vendez-moi vos ruines! »

Le père Rock, qui d'abord avait pris la chose sur le ton de la plaisanterie, voyant que la proposition était sérieuse, devint tout pâle... A son tour, il observa le juif de ses yeux gris, comme pour pénétrer au fond de son cœur.

Élias, absorbé par ses propres idées, ne remarqua point ce coup d'œil étincelant et poursuivit :

« Voyons, maître Daniel, combien peuvent valoir ces décombres? Vous les avez achetés, il y a dix ans, trois cents écus : en doublant le capital, pour les intérêts, cela fait six cents écus... J'en ajoute deux cents pour le bénéfice... Soit en tout quatre mille huit cents francs... Il me semble que c'est honnête.

—Je t'ai dit que je ne fais jamais d'affaires avec les juifs...

—Comment, père Rock, vous ne trouvez pas la somme suffisante?... Quel est donc votre prix?

—Les ruines ne sont pas à vendre.

—Tout est à vendre, père Rock... tout... seulement, il faut trouver un vieux fou comme moi pour acheteur... Vous tenez à votre tas de pierres... où la neige reste six mois de l'année... où l'on ne voit que des ronces, des orties, des bruyères... où les deux chèvres de Fuldrade trouvent à peine de quoi vivre... Vous y tenez... Vous savez que j'en ai envie... parce que je radote... que je perds la tête, et vous pensez : « Vieux fou!... tu le veux... eh bien, tu le payeras! »

—Je te répète que le château n'est pas à vendre, dit le forgeron d'une voix irritée.

—Il y a donc un trésor caché là-haut? fit le vieux juif en riant. Je m'en étais toujours douté... Eh bien, mettons le double de béné-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fice... Au lieu de huit cents écus... soit... mille écus !

—Élias, prends garde !... Si tu veux te moquer de moi...

—Je parle sérieusement, père Rock.

—Ah ! c'est sérieux... Eh bien, écoute-moi : — depuis cinquante ans que tu roules le monde, que tu rapines à droite et que tu voles à gauche... que tu entasses ton or... tu dois être riche, Élias... très-riche !... Tu peux acheter tout le village, toute la montagne, avec ses maisons, ses bois et ses prés; tu peux élever des moulins, des usines, des fabriques; tu peux acheter des régiments de conscrits en Alsace, et les vendre le double en Bretagne.— Mais, quand tu couvrirais la côte de Felsenbourg et ses ruines de tes écus, jusqu'au sommet de la plus haute tour, tu ne les aurais pas ! Elles sont à Daniel Rock, fils de Pierre Rock ; et quand Daniel sera mort, elles seront à Christian Rock, son fils aîné... Et tant qu'il y aura un Rock sur la terre, la côte et les bruyères seront à lui ! »

S'étant exprimé de la sorte d'un ton bourru, maître Daniel rentra dans sa forge sans attendre la réponse d'Élias, saisit la barre de fer et s'écria :

« Allez, garçons ! »

Et les marteaux se reprirent à galoper sur l'enclume.

Le vieux juif resté seul, la bouche béante, attendit encore quelques instants; mais, voyant Daniel lui tourner le dos, il détacha son âne; monta dessus et s'éloigna tout mélancolique.

III

La somme exorbitante qu'Élias venait de lui offrir pour les ruines et les terres incultes de la côte inspira les plus tristes appréhensions à maître Daniel. Il ne douta point que le juif n'eût l'idée d'établir au milieu de la montagne des fabriques, des usines, des carrières, et autres exploitations de ce genre ; lesquelles entraîneraient bientôt la perte des vieilles mœurs, l'abandon de la culture, le mépris des usages les plus respectables, enfin l'abomination de la désolation prédite par nos saintes Écritures.

Un sombre nuage s'étendit sur son âme.

Le soir du même jour, à la lecture des chroniques, au lieu d'interrompre de temps en temps Thérèse par quelque réflexion judicieuse touchant l'antique valeur des margraves, les bienfaits innombrables dont ils avaient comblé le pays, ou de célébrer le triomphe des Yéri-Hans, des Rupert, des Luitprandt, foulant aux pieds de leurs chevaux des milliers de piques et de hallebardes comme l'herbe des champs, il se renferma dans un morne silence.

Ludwig étant venu l'avertir que son père voulait le voir le lendemain pour causer d'affaires sérieuses, c'est à peine s'il lui répondit d'un air distrait :

« Bon... bon... ça me fera plaisir. »

Et lorsqu'au coup d'onze heures tout le monde se fut levé pour retourner chacun à sa demeure, au lieu de reconduire le père Nicklausse jusque dans la rue et de lui crier : « Bonne nuit, monsieur le curé... Quel beau temps ! voyez donc les étoiles ! » il ne bougea point de sa place... comme perdu dans un abîme de méditations profondes.

Thérèse, restée la dernière, le vit gravir l'escalier de bois au fond de la cuisine, pour aller se coucher, l'œil fixe, le front pâle, appuyant le pied lourdement sur chaque marche, et murmurant tout bas des paroles inintelligibles.

« Mon père est malade ! » se dit-elle.

Et durant plus d'une heure elle resta levée, tout inquiète, croyant entendre le vieillard se retourner dans son lit et gémir.

Cependant, le lendemain, dès cinq heures, le père Rock était à la forge avec ses fils : les marteaux retentissaient sur l'enclume.

Ils travaillèrent jusqu'à midi.

Thérèse dressa la table ; et ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'elle vit enfin son père traverser la cour, se laver les mains et le visage à la fontaine, puis entrer d'un pas ferme dans la maison.

Il semblait remis de ses inquiétudes de la veille et dîna de bonne humeur.

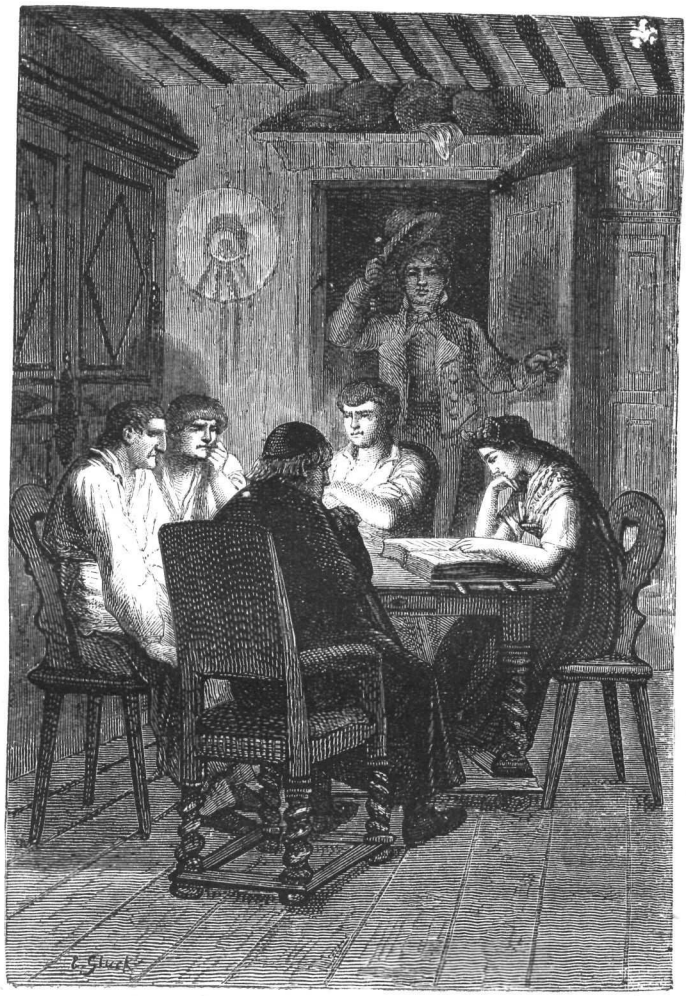
Les fenêtres, ouvertes tout au large, laissaient s'étendre sur le plancher, sur la nappe blanche à filets rouges, sur les grands plats fleuronnés couverts de viandes fumantes, et les gobelets étincelants, un magnifique rayon de soleil. La côte, toute couverte de pommiers blancs, de pêchers roses, égayait la vue. Le père Rock considérait sa fille d'un regard attendri : on voyait qu'il la trouvait belle et qu'il en était fier.

Ses deux garçons mangeaient de bon appétit et buvaient de même.

« Un beau jour ! disait Kasper.

—Ah ! si c'était dimanche, faisait maître Daniel en riant, comme on irait danser à *l'Arbre-Vert !*... Mais sois tranquille, le dimanche viendra et la petite Grédel ne se sera pas envolée. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Puis elle se mettait à lire lentement les faits et gestes... (Page 107.)

Et le grand garçon barbu rougissait jusqu'aux oreilles.

Après le dîner, maître Daniel commençait à retomber dans ses rêveries. Kasper et Christian venaient de sortir, et Thérèse, debout à la fenêtre, regardait dans la rue silencieuse.

« Hé! cria tout à coup Kasper, voici le père Bénédum; il arrive avec ses deux gros roussins.

—Oui... et Ludwig est derrière, fit Christian. Tiens... tiens... c'est donc fête au moulin, qu'il a mis ses bretelles rouges et sa veste des dimanches? »

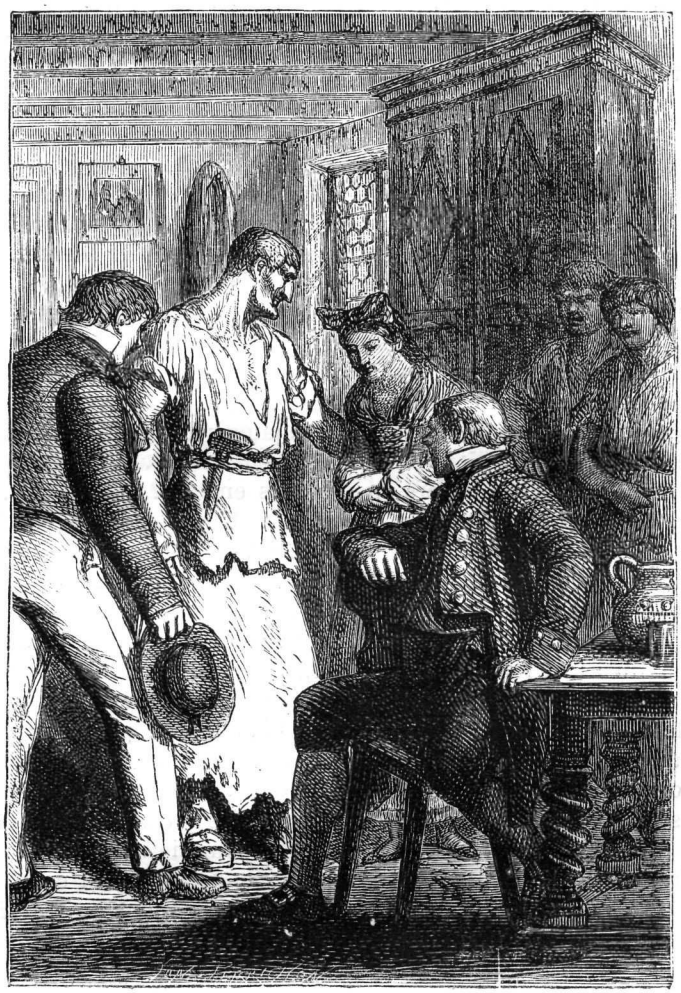
Les chevaux du meunier approchaient en trottant; la terre en tremblait.

Thérèse disparut aussitôt dans la cuisine, et le père Rock encore à table, ayant tourné la tête, vit son vieux camarade Frantz Bénédum qui s'avançait, tenant ses deux gros chevaux gris pommelé par la bride, et souriant sous les larges bords de son feutre.

Les yeux du père Rock s'animèrent; il regarda son camarade d'enfance, le seul qu'il eût encore au village, pensant en lui-même : « En voilà encore un de la vieille roche! Comme c'est bâti... comme c'est trapu!... On n'en fait plus de cette trempe-là... Les meuniers... les meuniers de nos jours, ça se reconnaît à la veste... De mon temps, on les reconnaissait à la largeur des épaules... Et puis, quelle honnête figure avec ses cheveux gris, son gros nez relevé et ses petits yeux malins! « Meunier et voleur » sont deux, quand on regarde mon vieux Frantz! »

Ainsi rêvait le brave homme, glorifiant sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Arrive ici, Thérèse ; veux-tu de ce mauvais gueux pour mari ? » (Page 117.)

génération et celles qui l'avaient précédée, aux dépens de toutes celles qui pouvaient suivre.

Frantz Bénédum était alors à la porte.

« Oh ! hé ! garçons, fit-il, vous allez me ferrer ça... et solidement !

—Soyez tranquille, maître Frantz.

—Où est donc votre père ?

—Me voilà... me voilà... Bénédum... entre donc, vieux !

—Ah ! ah !... Bon. »

On entendit les pas lourds du meunier traverser l'allée, tandis que les gros chevaux piaffaient, se dressaient au poing de Kasper, et hennissaient de cette voix grêle qui précède les ruades.

« Bonjour, Frantz.

—Bonjour, Daniel. J'arrive au bon moment.

—Oui, tu vas prendre un verre de vin. — Thérèse ! Thérèse !

—Mon père ! dit la jeune fille en apparaissant toute rouge, tout émue.

—Va remplir cette cruche à la petite tonne... tu sais ?

—Oui, mon père.

—Ah ! fit le meunier en la suivant du regard, je ne m'étonne pas si mon garçon me tourmente du matin au soir pour arranger sa petite affaire... A sa place, moi, je crierais encore plus haut... — La belle fille ! »

Thérèse rentra déposer la cruche sur la table et voulut s'échapper aussitôt, mais le père Frantz, la saisissant au passage de ses larges mains, s'écria :

« Ho ! ho ! pas si vite... pas si vite... tu me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

donneras bien un petit baiser... hein?... pour l'amour que je te porte. »

Thérèse, tremblante, se laissa prendre ce qu'on lui demandait, puis elle s'enfuit toute confuse.

Alors les deux robustes vieillards s'accoudèrent l'un en face de l'autre, riant tout bas. Frantz tendit la main par-dessus la table à Daniel, qui lui donna la sienne, et ils se la serrèrent longtemps en silence. On aurait dit qu'ils ne pouvaient parler.

Et c'était quelque chose d'attendrissant que de voir ces deux vieilles têtes grises, l'une calme, grave, énergique, l'autre un peu maligne, mais pleine de bonté et de franchise : — oui, c'est une belle chose que de voir deux vieux amis pleins de force et de santé, sous les neiges du grand âge, jouissant encore de tout et se souvenant de si loin.

Le père Rock remplit les verres. Dehors on ferrait les chevaux; il y avait grand tapage.

« La! la! la! Doucement, Reppel... un peu de patience... Prends-lui donc la jambe, Christian... Sont-ils enragés, les chevaux du père Bénédum!... On voit bien qu'ils reçoivent de l'avoine plus souvent qu'à leur tour.

—Mon garçon t'a dit hier que je viendrais te voir? demanda le meunier.

—Je crois que oui...

—Il doit te l'avoir dit... Il n'a pu l'oublier, le gaillard, j'en suis sûr... A ta santé, Daniel.

—A la tienne, Frantz.

—Un bon vin... d'où le tires-tu?

—De Rikevir, en Alsace.

—Il est très-bon. »

Puis reprenant sa pensée :

—Voilà maintenant quinze mois que Ludwig fréquente ta maison... tu dois le connaître.

—C'est un brave garçon, et que j'aime bien.

—Oui, c'est un brave garçon... un garçon rangé, laborieux, économe... Tu peux me croire, Daniel.

—Je le connais! ce garçon-là me plaît... C'est un homme de notre temps à nous.

—Justement... Eh bien, puisque nous sommes d'accord... pourquoi retarder le mariage? Il me semble que Ludwig ne déplaît pas à Thérèse.

—Tout est bien... mais une chose manque encore : la dot n'est pas prête.

—La dot? Bah! tu la donneras plus tard.

—Non, il faut que Thérèse ait sa dot... La fille de Daniel Rock ne peut se marier sans dot. D'ailleurs, ça ne tardera pas longtemps... Je mets chaque jour quelque chose de côté... Encore cinq ou six mois et nous ferons la noce. »

Il y eut un instant de silence; le vieux meunier sembla se recueillir, puis souriant :

« Daniel, reprit-il, ce que tu dois désirer le plus, c'est de voir tes petits-enfants... Moi d'abord, et ma femme, nous ne pensons qu'à ça... nous en causons tous les jours... Catherine a déjà préparé le linge du ménage, elle ne demanderait pas mieux que de préparer les layettes... Et puis, voilà qu'une bonne occasion se présente de placer Ludwig... Tu sauras que le meunier Diemer, de la Steinbach, a spéculé sur les grains... il a perdu beaucoup d'argent... son moulin est à vendre... Ludwig ne peut aller à Steinbach sans Thérèse... il ne le peut pas... et si je laisse échapper cette occasion de le placer... il ne s'en présentera peut-être jamais de pareille... Pourquoi donc retarder le mariage?... Pourquoi faire languir ces braves enfants?... la dot!... la dot!... c'est bien... Est-ce que ta parole ne vaut pas de l'or?

—Non... je puis mourir!... Tu sais, Frantz, que j'ai acheté les ruines et la côte... ce n'est pas la dot d'une fille, ça... il a fallu me saigner!... Maintenant le travail marche... je gagne tous les jours... mes garçons m'aident... mais la dot n'est pas encore prête, et tu dois comprendre que moi, Daniel Rock, je ne puis pas dire à ma fille que j'aime, à ma Thérèse : « Tiens! les autres font ton bonheur, et ton père n'y est pour rien!... » Ça ne se peut pas... Elle aura sa dot... argent comptant.. j'y tiens... c'est mon bonheur de travailler pour elle. »

Le père Rock remplit de nouveau les verres, et le meunier, hochant la tête, s'écria :

« Tu seras toujours le même, Daniel... Depuis soixante ans que je te connais, tu n'as pas changé... C'est pourtant drôle... — La dot!... la dot!... Eh bien, j'en ai deux de dots... Là .. es-tu content?

—Comment? »

Les yeux de Frantz Bénédum scintillèrent; il s'allongea, les coudes en avant, sur toute la largeur de la table, sa grosse tête grise entre les mains, comme pour causer de plus près, tandis que maître Daniel, toujours grave et solennel, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, l'écoutait avec calme sans laisser deviner ses impressions.

« Tu connais mon pré de Langwald?

—Oui... au-dessous de la Roche-Plate.

—Un pré de trois arpents, où la rivière déborde deux fois l'an... où rien ne pousse que des osiers et des flèches d'eau... Ça peut bien valoir de mille à douze cents francs entre frères... Eh bien, Daniel, figure-toi qu'avant-hier, à trois heures de l'après-midi, comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

j'étais dans mon moulin, arrive le petit juif Élias Bloum sur son âne... Il cause de ceci, de cela, des blés, des avoines, de la farine, et finalement de mon pré du Langwald. Moi je le voyais venir... Je me disais : « Tu veux quelque chose, Élias... attention! » Sans avoir l'air de rien, je dressais l'oreille. Le juif se met donc à me parler de mes prés... il les abîme : « C'est de la mauvaise terre... c'est un marais... il y pousse plus de grenouilles que de brins d'herbe... » Bon... je ne dis toujours rien. « Voyons, maître Bénédum, que voulez-vous de ça? — Mais, Élias, puisque ça ne vaut rien. — C'est égal, dites toujours votre prix... —Est-ce que cinq cents francs l'arpent vous iraient, maître Frantz? — Cinq cents francs! Tu plaisantes? » Je lui tourne le dos. »

A ce moment, le vieux meunier se prit à rire en lui-même. Le père Rock, tout rêveur, ne le quittait plus de ses grands yeux gris.

« Six cents francs, maître Bénédum? — Tu te moques du monde. — Six cent cinquante? —Non.—Sept cents? » Quand j'entends parler de sept cents francs, tu comprends, Daniel, ça me tenait là... je n'osais presque plus dire non... Catherine, dans le moulin, me faisait de grands signes... mais ce petit juif m'avait tellement l'air de tenir à mes prés, que je m'enhardis : je demande mille francs! Élias crie... il s'en va. Catherine me pousse dans le dos pour courir après lui; mais je le vois prendre le sentier du Dagsberg : « Il faudra bien que tu repasses devant mon moulin pour retourner à Saverne, que je pense. Si je te rappelais, tu serais capable de te dédire. » Catherine jetait de grands cris... elle me reprochait d'avoir manqué notre fortune... Tu connais les femmes, Daniel... ça ne sait pas attendre... ça voudrait sauter dessus tout de suite. Et vois-tu que j'avais raison de ne pas me presser?... Ce gueux d'Élias, au lieu d'aller jusqu'au Dagsberg, s'arrête prendre une chopine aux trois maisons de Spartzprôd, chez Bourdonnaye. A cinq heures du soir, il était déjà de retour, avec un papier timbré et les écus : trois mille francs!... trois mille francs en or, pour des terres où mes bœufs s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans la vase... pour des terres qu'on ne pouvait ni faucher ni pâturer... Comprends-tu ça, Daniel? »

Et Frantz Bénédum, transporté d'enthousiasme, partit d'un immense éclat de rire. Maître Rock, lui, ne riait pas; il était devenu tout pâle et ne disait mot.

Le vieux meunier, surpris de son silence, l'ayant observé plus attentivement, et remarquant la pression de ses lèvres contractées par un sourire bizarre, lui dit :

« Qu'as-tu donc, Daniel?... Est-ce que tu trouves l'affaire mauvaise?

—Non, c'est une bonne affaire, dit le forgeron avec amertume. Tu gagnes de l'argent... ça doit être une bonne affaire... mais écoute-moi bien, Frantz. »

Son regard prit une expression sévère :

« Nous sommes de vieux camarades d'enfance... je n'ai que toi d'ami dans la montagne, et je n'en veux pas d'autres... Tu es un brave homme... mais tu aimes trop l'argent! Au lieu de rester dans ton moulin, de moudre les grains qu'on t'apporte et de prendre un honnête bénéfice pour tes peines, tu descends en Alsace, tu achètes des blés, des avoines, et même des chevaux pour les revendre... tu fais le commerce : ce n'est pas beau!... non, ce n'est pas beau!... Tu devrais te souvenir que les Bénédum ont été jadis trabans, reiters et lansquenets au château de Felsenbourg, de père en fils; — que plusieurs d'entre eux ont eu l'honneur de mourir au service de nos maîtres; — que l'on compte dans ta famille trois chapelains de Dagsberg et deux vidames de Géroldseck : — que ces gens-là restaient à leur poste et ne faisaient pas le trafic.

—Mais, dit le meunier, les chapelains, les trabans, les reiters et les vidames n'existent plus... on n'en voit plus... Je ne peux pas les ressusciter, moi...

—Non, Frantz, non, interrompit Daniel en agitant la tête d'un air indigné, tu ne me feras pas croire que c'est bien d'oublier l'exemple de nos pères, et de vendre leurs dépouilles. D'abord, qu'est-ce que le juif va faire de tes prés?... Le sais-tu, seulement?

—Et que m'importe à moi?... ça le regarde. Il n'y fera pas pousser de l'herbe, je t'en réponds.

—C'est possible, mais il pourra très-bien y bâtir des fabriques... attirer des ouvriers étrangers dans le pays, et nous donner l'amour du gain. Alors, au lieu de vivre simplement, honnêtement dons nos montagnes, au lieu de cultiver son petit champ, de se contenter de son petit avoir, chacun voudra gagner de l'argent. Les hommes vendront leur travail, les filles leur vertu... nous vivrons comme les gens des villes, nous penserons et nous agirons comme eux... Nous deviendrons menteurs, fourbes, envieux, intéressés; nous serons gouvernés par des écrivassiers et des avocats. Les bonnes mœurs s'en iront... chacun voudra se glorifier aux dépens des autres... nous ferons tout ce qu'on nous dira de faire, pourvu que l'on paye bien... nous n'aurons plus de volonté... Les riches commanderont aux pauvres, et les pauvres travailleront pour ceux qui seront tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

luisants de graisse. —Voilà, Frantz, ce que fera le juif... et toi... toi... tu l'auras aidé dans son œuvre.

—Oh! oh!... diable!... un instant!... Tu vois les choses en noir, Daniel.

—Je les vois comme il faut les voir. »

Puis, se redressant, le père Roch ajouta d'un air digne :

« Je ne t'en veux pas, Frantz... non... tu n'as pas réfléchi; mais sache que le juif est aussi venu me voir, et qu'il a voulu m'acheter les ruines... Devine un peu ce qu'il m'a offert?

—Pour les décombres?

—Oui, pour les décombres et la côte des bruyères.

—Mais... cent écus...

—Il m'en a offert mille.

—Mille écus! s'écria maître Bénédum en bondissant, et tu as refusé?

—J'ai refusé! j'ai refusé, car moi, Daniel Rock, je pense à l'avenir de nos enfants; je ne veux pas qu'on élève des fabriques pour les faire suer sang et eau, là-bas dans la vallée,— ni des prisons pour les étouffer là-haut sur la montagne. — Et puis, si j'avais été capable de vendre le château de nos anciens seigneurs... là... franchement... la main sur le cœur, Frantz, est-ce que tu ne m'aurais pas regardé comme un misérable... comme un traître pire que Judas? »

Frantz Bénédum, ébahi, ne sut que répondre, et le vieux forgeron poursuivit, les larmes aux yeux :

« Songes-tu quelquefois à nos anciens seigneurs, Frantz, à ces hommes hardis, braves et généreux, qui, les premiers, ont pénétré dans les grandes forêts de l'Alsace et des Vosges pour en exterminer les bêtes fauves et les peupler de monde? Songes-tu que nos pères, à nous, ont reçu leurs champs, leurs maisons, leurs premiers attelages de ces hommes, et qu'ils ont été bien heureux de vivre à l'abri de leurs lances et de leur courage?— Alors la terre était au premier venu, mais personne ne pouvait répondre de la moisson : des milliers de bandits, sans feu ni lieu, — comme on le voit dans nos vieilles chroniques, — erraient à droite, à gauche, pour brûler, dévorer et dévaster. Le seigneur, sur son rocher, découvrait l'ennemi de loin, il volait à sa rencontre et livrait des batailles... de terribles batailles... quelquefois seul contre dix... pour la récolte du paysan!— Je dis que ces gens-là valaient mieux que nous, qu'ils étaient plus forts, plus grands et plus nobles que nous... Je dis que c'est à leur courage que nous devons d'être ce que nous sommes, et que nos ancêtres ont dû leur repos. On a tort de l'oublier, Frantz, c'est encore à ces hommes-là que nous devons d'être chrétiens, car, sans eux, où donc auraient vécu les apôtres, et tous ces hommes savants qui écrivaient les chroniques et disaient la messe au milieu des bois? Nous serions tous devenus des sauvages... nous n'aurions jamais rien su de l'Évangile! — Maintenant que les fils des paysans et des bourgeois sont les maîtres... que la terre est défrichée et que les bois sont en coupes réglées... les descendants des seigneurs n'ont plus que le souvenir de leur nom et de leur gloire. On les a même chassés... Ceux de Felsenbourg sont tous morts depuis longtemps... mais s'ils pouvaient revenir, le vieux Rock leur dirait : « Voilà votre château... ce n'est plus qu'un tas de pierres... mais les aigles n'ont besoin que d'un rocher pour rebâtir leur nid. »

En prononçant ces derniers mots, le forgeron s'était levé; sa face avait une expression terrible, ses lèvres tremblaient, ses cheveux gris s'agitaient comme une crinière.

« Je marcherais avec eux! cria-t-il d'une voix foudroyante. —Oui, Daniel Rock marcherait avec eux contre tout l'univers! »

Il se rassit plus pâle que la mort, les yeux étincelants, et vida brusquement son verre. Maître Bénédum aussi était bien pâle; il n'avait jamais vu son vieux camarade dans un pareil état.

Au bout d'un instant, le forgeron reprit d'une voix basse, concentrée :

« Et j'aurais été vendre, moi, le château de nos maîtres... leur château? non... ce n'est plus qu'une tombe! J'aurais été vendre leur tombe à un juif pour quelques piles d'écus!... Allons donc... plutôt me couper le poing! Écoute, Frantz, tu sais que les morts ont une nuit tous les ans pour revivre... la nuit de Noël : — eh bien, que diraient nos anciens seigneurs en s'éveillant cette nuit-là, s'ils retrouvaient leur château vendu par Daniel Rock, et démoli par un juif! Non... non... grâce au ciel! je ne suis pas encore assez misérable pour avoir de pareilles idées. Je l'ai dit à Élias : « Tant qu'il y aura un Rock sur la terre, il gardera les ruines de Felsenbourg... et quand on les couvrirait d'or pour les acheter, il n'en vendra pas un seul caillou. » Daniel Rock fera la dot de sa fille... ses fils travailleront pour leur sœur avec plaisir... il ne sera pas nécessaire de vendre un brin d'herbe, pour rendre Thérèse heureuse comme elle le mérite. »

Le vieux forgeron se tut, l'œil étincelant encore et le poing fermé sur la table. Ses deux fils l'écoutaient du dehors, appuyés sur la fenêtre, et leurs figures énergiques annonçaient un sombre enthousiasme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Frantz Bénédum resta quelques instants comme abasourdi, puis se levant :

« C'est beau, Daniel, ce que tu viens de dire, fit-il, oui... c'est beau ! Malheureusement, bien peu de gens comprendront ça.

—Hé ! que m'importent les gens... et surtout les gens qui ne comprennent rien en dehors des écus ?... Je sens ce que je sens... je fais ce que je dois... le reste m'est égal. Tu n'as vendu que de misérables prairies, mais moi, j'aurais vendu le dernier souvenir des margraves de Felsenbourg, nos maîtres !

—Enfin, Daniel, ce qui est fait est fait... J'ai l'argent... J'ai la dot de Thérèse... et je te l'offre avec plaisir... Tu me rembourseras quand tu pourras... Il ne manque plus que ton consentement pour rendre mon garçon heureux, et j'ose dire aussi ta fille. »

Alors le vieux forgeron, attendri, pressa de nouveau la main de son camarade d'enfance.

« Et je le donne, mon consentement, murmura-t-il. Oui, ton fils est un brave garçon ; je lui confie le bonheur de Thérèse... On me donnerait à choisir entre mille gendres, que je n'en voudrais pas d'autre... Seulement, Frantz, tu ne me reparleras jamais plus des ruines... tu ne me reprocheras jamais d'avoir refusé les six mille livres d'Élias ?

—Moi ! te faire un reproche, Daniel ; est-ce que tu n'es pas le maître de ton bien ?

—A la bonne heure ! — Appelons les enfants »

En ce moment, les chevaux étaient ferrés. Ludwig, en faction sur l'escalier extérieur, tremblait d'impatience, et Thérèse, dans la cuisine, écoutait... pâlissant et rougissant tour à tour. Elle connaissait son père : ses éclats de voix l'épouvantaient.

Les deux vieillards se levèrent.

« Ludwig !... » cria le meunier.

Maître Daniel était allé prendre sa fille :

« Arrive ici, Thérèse, arrive... Est-ce que tu veux de ce mauvais gueux-là pour mari ? »

Ludwig et Thérèse tombèrent dans les bras l'un de l'autre, fondant en larmes.

Les deux vieux, non moins émus, souriaient en s'essuyant les yeux. Christian et Kasper regardaient d'un œil mélancolique, pensant peut-être : « Quand donc arrivera notre tour ? »

Aussi le père Rock, devinant sans doute leur pensée, s'écria :

« Allons, garçons, ôtez votre tablier... On ne travaille plus aujourd'hui... Frantz, va chercher Catherine... Nous souperons ensemble... Il faut que toute la famille soit réunie ! »

IV

La nouvelle du mariage de Ludwig et de Thérèse se répandit en un clin d'œil dans tout le village.

« Avez-vous vu passer Catherine ? se criaient les commères d'une porte à l'autre.

—Eh ! oui, elle allait chez le père Rock.

—Alors, c'est une affaire arrangée... On se marie.

—Mon Dieu, oui, Margrédel, encore un beau mariage... Vont-ils s'en donner !

—Chacun son tour, Katel, chacun son tour... Ah ! quand je pense à mes noces... on n'en fait plus de noces pareilles. Il y avait plus de trente personnes, six jambons, quinze livres de bœuf, huit livres de veau, une tonne de vin d'Alsace de quatre mesures ; sans parler des œufs, du fromage, des galettes, ni du gros Pfifer-Karl, qui jouait de la clarinette en revenant de l'église. — Voilà des noces !

—Et les miennes donc, Margrédel ! A mes noces, le maître d'école Bischof était tellement gris le soir, qu'il prit la fenêtre du jardin pour la porte, et tomba le nez dans les choux... Il fallut le ramasser et le reconduire à sa maison comme un véritable enfant... Et le sacristain Freylig attrapa une indigestion qui lui dura quinze jours ! C'est pour vous dire qu'à mes noces, chacun mangeait et buvait tout ce qu'il pouvait tenir... car Dieu merci, Margrédel, il en fallait du vin pour griser Bischof... et du jambon pour donner des indigestions au sacristain... il en fallait ! Ce n'est pas à des noces comme on en voit aujourd'hui, qu'ils auraient eu leur compte ! »

Ainsi causaient les bonnes vieilles, se rappelant, avec des airs d'extase, le beau temps de leur mariage. Quant aux pommes de terre qu'il avait fallu manger depuis, elles n'en disaient rien.

Et tandis qu'elles causaient de la sorte, les verres tintaient, les bouteilles gloussaient, les fourchettes cliquetaient chez maître Daniel.

A chacun son tour d'être joyeux dans ce monde, — comme disaient les bonnes commères, — d'avoir le teint frais, les épaules rondes, les cheveux noirs ou blonds, le regard alangui par l'amour ! A chacun son tour de rire, de chanter, de festoyer, de voir les choses en beau et de s'écrier le verre en main : « Vous êtes mes amis... mes vrais amis... embrassons-nous, embrassons-nous, et vive la joie ! »

C'est ainsi que se passaient les choses dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la grande salle, tandis que la vieille horloge comptait lentement les secondes.

Frantz Bénédum, le nez pourpre, son large feutre penché sur l'oreille, le bras gauche autour du cou de maître Daniel, s'écriait :

« Nous sommes de vieux amis... Je n'ai jamais eu d'ami que toi... Nos enfants s'aiment... nous nous aimons tous... oui... tous! Christian et Kasper sont aussi mes fils... nous sommes comme qui dirait en paradis! Buvons à notre santé... à la santé de Catherine, ma femme... la meilleure femme du pays! »

Et la vieille meunière, grande, sèche, la figure saupoudrée d'un milliard de taches de roux, son immense bonnet de dentelle en pyramide sur la nuque, riait et s'égayait... Elle regardait le père Rock et lui disait :

« Vous avez toujours été bel homme, père Daniel, et vous vous êtes conservé comme un charme.

—Et vous aussi, commère, faisait le vieux forgeron par galanterie; oui... vous avez toujours été droite comme un lis, et fraîche comme une rose.

—Oh! oh! compère... si vous parliez de cette brillante jeunesse, à la bonne heure... Mais enfin... ce n'est pas pour dire... nous avons été assez bien dans le temps... Il y a de ça trente-cinq à quarante ans...

—Je m'en souviens, dame Catherine, oui, je m'en souviens... vous étiez ce qui s'appelle une fille bien tournée... Mais buvez donc, commère!

—Doucement... doucement... vous voulez me griser, je crois! »

Tout le monde riait, le vieux curé Nicklausse comme les autres. Kasper et Christian, en manches de chemise, allaient et venaient autour de la table, découpant les viandes et remplissant les verres. Ludwig et Thérèse, assis l'un près de l'autre, semblaient rêveurs; seulement, lorsque leurs yeux se rencontraient par hasard, Thérèse rougissait doucement, tandis que le brave Ludwig, exhalant de longs soupirs, murmurait :

« Comme il fait beau temps aujourd'hui!... Comme tout est beau! Ah! que je suis heureux, Thérèse! »

Alors elle le regardait, et ses grands yeux noirs semblaient dire : « Moi aussi, Ludwig, je suis heureuse... oh! oui... bien heureuse!... »

Dehors, l'alouette s'égosillait à la cime des airs... les fleurs blanches des pommiers s'effeuillaient au bord des fenêtres... le soleil couchant dorait la côte à perte de vue.

Dans la salle, les vieux se racontaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, d'antiques histoires du *Messager boiteux*, et riaient à faire trembler les murs. Maître Daniel lui-même, d'habitude si calme, si grave, avait fini par s'animer d'une façon singulière. Il parlait nez à nez avec le père Nicklausse, qui parlait aussi, élevant la voix et gesticulant comme dans sa chaire. Tous deux semblaient avoir entrepris de s'assourdir l'un l'autre, et de temps en temps ils partaient d'un grand éclat de rire et criaient :

« Buvons, maître Daniel!

—A votre santé, monsieur le curé! »

Le temps ne paraissait long à personne.

La nuit était venue, on avait allumé la grande lampe de fer, et le repas continuait toujours aux clameurs de tout le monde, car les fils du forgeron avaient fini par s'enthousiasmer comme les autres, et disputaient sur la question de savoir s'il convient de ferrer un cheval d'abord par le pied droit ou par le pied gauche.

La mère Catherine seule, au milieu de cette tempête d'éclats de rire, paraissait avoir conservé sa présence d'esprit.

« Frantz! s'écria-t-elle tout à coup, profitant d'un instant de silence.

—Qu'est-ce que tu veux, Catherine? Tu vois bien que je cause.

—Oui... mais tu n'entends pas sonner minuit.

—Minuit! s'écria le père Nicklausse, ce n'est pas possible!

—Regardez l'horloge, monsieur le curé.

—Minuit! c'est vrai... Ah! mes chers enfants, le temps ne dure pas avec vous. »

Il se leva, tout le monde suivit son exemple :

« C'est égal... voici un beau jour, maître Daniel, je m'en souviendrai longtemps! Mais que va dire ma pauvre Annah? Depuis dix ans, mes chers amis, je ne me suis pas dérangé jusqu'à pareille heure.

—Kasper, allume la lanterne de monsieur le curé, » s'écria le père Rock.

Et s'adressant ensuite à Ludwig :

« Et toi... embrasse ta femme... Je te la donne, Ludwig, pour faire son bonheur... C'est ce que j'ai de plus cher au monde. »

Puis reconduisant maître Frantz Bénédum et Catherine :

« Faut-il vous éclairer, Frantz?

—Tu plaisantes, Daniel; est-ce que je ne connais pas le chemin de mon moulin?

—Alors, bonne nuit, dame Catherine...

—Bonsoir, maître Daniel; dormez bien. »

Ils s'éloignèrent.

Ludwig sortit à son tour; il embrassa le vieillard avec effusion et s'éloigna rapidement.

La nuit était toute noire. Maître Daniel, debout sur le seuil, écoutait les pas de ses convives s'éloigner de plus en plus, et le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bruissement de la fontaine dans le silence universel.

« Ah ! ah ! ah ! criait Kasper dans la maison, les as-tu vus s'embrasser, Christian ?

—Tais-toi donc... tais-toi donc, Kasper... Si le père entendait...

—Eh bien... après ? puisqu'ils se marient... Ne voilà-t-il pas des affaires parce qu'on s'embrasse ?... Je dis, moi, qu'ils ont raison. »

Maître Daniel, entendant cette conversation, devint grave. Les vapeurs du vin se dissipent vite aux fraîcheurs de la nuit. Il allait rentrer, quand, levant les yeux par hasard, il aperçut tout au haut de la côte une lumière scintillant dans les ténèbres. Cette lumière, rouge, vacillante, éclairait le profil noir de l'une des tours. Le vieux forgeron tressaillit.

Il regarda longtemps la flamme s'élever et descendre le long de la façade ; puis inclinant la tête :

« C'est le signal de Fuldrade, murmura-t-il à voix basse ; que peut-elle me vouloir à cette heure ? »

En même temps, traversant l'allée :

« Allons, garçons... allons... il est temps de se coucher, s'écria-t-il d'un ton brusque, la fête est finie !... Mais où donc est Thérèse ?

—Elle vient de monter.

—Eh bien, bonne nuit !... Allez... je vais fermer la maison. »

Les deux garçons n'avaient pas l'habitude de faire des observations ; ils montèrent donc dans leur chambre, tandis que le père Daniel mettait la barre à la porte et poussait le verrou.

On les entendit quelques instants encore rire, causer à demi-voix, et leurs gros souliers rouler sur le plancher sonore.

Maître Daniel, sombre, taciturne, se promenait de long en large dans la grande salle. La table, couverte des débris du festin... le silence succédant au tumulte... et peut-être aussi le sentiment profond de l'inanité de nos joies, après l'excitation de l'ivresse... tout cela courbait le front du vieillard. Il allait et venait, l'œil triste, s'arrêtant parfois pour écouter si quelqu'un veillait encore dans sa maison.

Enfin tout se tut.

Alors maître Rock, jetant sa houppelande de laine sur ses épaules et se coiffant de son tricorne, prit un gros bâton ferré derrière la boîte de l'horloge et passa dans la cuisine, amortissant le bruit de ses pas sur les dalles.

Il poussa la porte qui donnait sur le sentier des ruines ; puis, écoutant de nouveau et n'entendant plus rien, il sortit, ferma le cadenas et se mit à gravir lentement la côte.

Une heure sonnait à la petite église. Toutes les lumières du village étaient éteintes. La lune, longtemps voilée par les nuages, brillait alors de tout son éclat.

V

Une pensée grave, solennelle, conduisait maître Daniel Rock dans les ruines de Felsenbourg.

Depuis nombre d'années, la vieille diseuse de légendes, Fuldrade d'Obernay, s'était établie dans ces décombres avec ses deux chèvres.

Chassée de Triefels en 1803, elle avait longtemps erré de château en château, de village en village, cherchant un asile où reposer sa tête, célébrant les triomphes des temps passés, épouvantant les uns de ses prédictions, et réjouissant les autres en leur annonçant le retour des *nobles hommes bardés de fer*.

Les bourgeois d'Alsace et de Lorraine la traitaient de folle ; les paysans l'appelaient sorcière et redoutaient ses mauvais sorts, — mais Daniel Rock, lui, la considérait comme une sainte et se trouvait en quelque sorte indigne de s'approcher d'elle et d'entendre les prédictions bizarres, incohérentes, qui s'échappaient de ses lèvres.

Or, qu'on s'imagine l'émotion du vieux forgeron lorsque, après les propositions du juif Élias, le récit de Frantz Bénédum et les libations des fiançailles, il aperçut tout à coup le signal de la vieille.

C'était le réveil du festin de Balthazar !

Lui, qui ne craignait rien, qui pour soutenir ses idées aurait bravé l'univers, il se sentit frissonner jusqu'à la moelle des os.

Ce signe confirmait toutes ses appréhensions.

« Quelque chose se passe !... quelque chose de grand... de terrible... l'heure est proche... les destins vont s'accomplir !... »

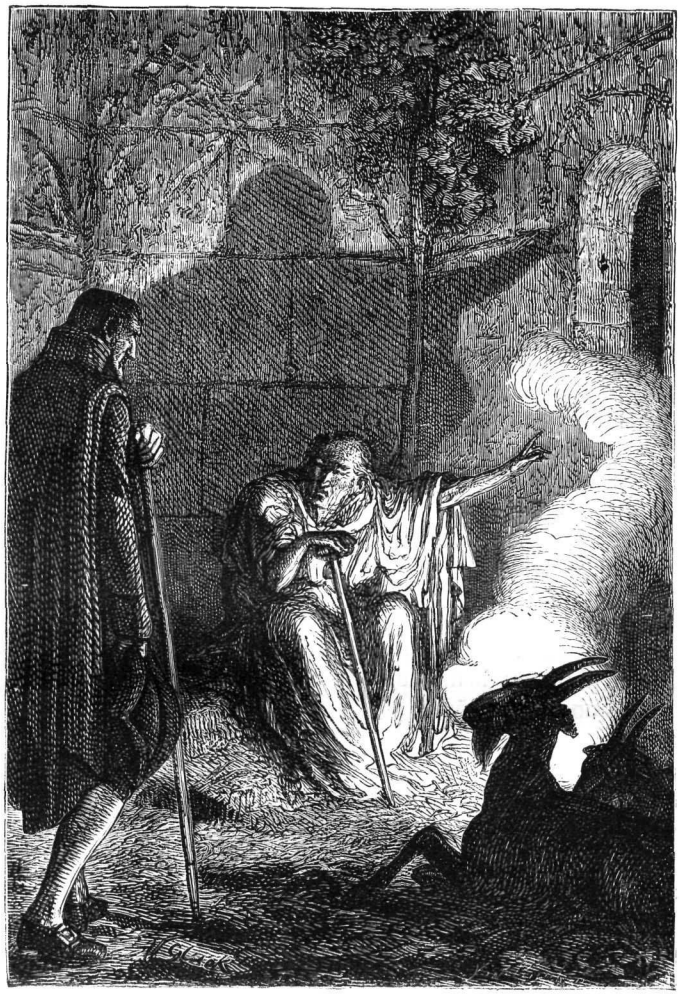
Telles furent les pensées du père Rock.

Il montait donc la côte à travers les genêts et les hautes bruyères, s'arrêtant parfois pour respirer et regardant au-dessous de lui le village silencieux.

La nuit était parfaitement calme... la rivière au loin... bien loin dans la vallée sombre, faisait entendre son doux murmure... les rayons argentés de la lune reposaient sur les petits toits de chaume. Quoiqu'il eût fait très-chaud tout le jour, et que la terre fut aussi sèche que le roc, pas un insecte ne poursuivait sa chanson stridente.

Au-dessus de la côte s'élevaient les rochers à pic, qui semblaient grandir à chaque pas,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Regarde par la meurtrière... là! fit-elle...(Page 122.)

et dont les ombres noires se prolongeaient à gauche, dans la vallée du Haut-Barr.

Au bout d'une demi-heure d'ascension pénible, maître Daniel avait atteint la base de ces immenses remparts naturels du vieux *burg*; ses gros souliers ferrés et la pointe de son pic grinçaient dans le sentier qui monte au donjon ; les décombres roulaient sous ses pieds.

Bientôt il fut au sommet du plateau désert, en face des deux hautes tours encore debout malgré les vents, les neiges et la puissance destructive des orages dans ces hautes régions.

Alors le vieillard fit halte, pour contempler une seconde ce vaste domaine de la mort.

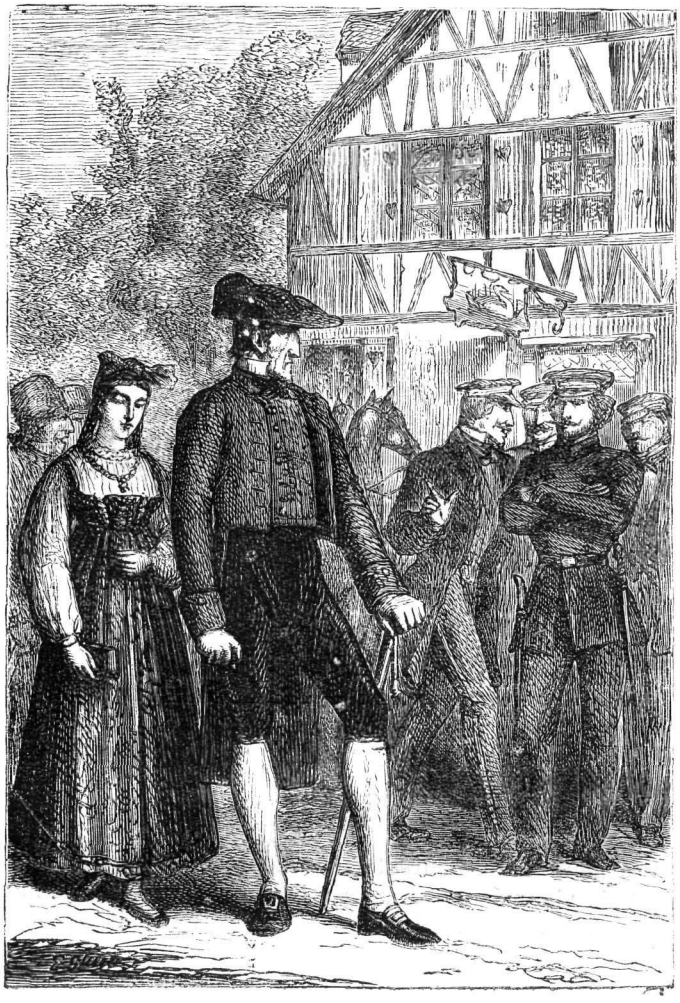
Les débris amoncelés, les ronces, les hautes orties hérissées dans chaque fissure de la pierre ; le silence du néant après le tumulte des armes, la voix des chefs, le chant joyeux des reiters, les hymnes pieuses des moines, toutes ces choses, dont sa mémoire était pleine et qu'il voyait anéanties, serrèrent le cœur de maître Daiel :

« Luitprandt!... cria-t-il, Rupert!... Karl!... et vous tous... vous tous... nos anciens maîtres... qu'êtes-vous devenus? »

Une chouette silencieuse fendit le ciel sombre de son zigzag rapide, et disparut dans une meurtrière.

Le vieillard, taciturne, poursuivit tristement sa marche vers la tour de Fuldrade, à l'autre extrémité du plateau. Une vague lueur rougeâtre en éclairait la porte en plein cintre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Lorsque maître Daniel vint à passer avec sa fille. (Page 123.)

Quand il fut à cette porte, découvrant sa grosse tête grise, il parut hésiter; mais aussitôt une voix cassée lui cria de l'intérieur :

« Approche... Daniel... je t'attendais. »

Et le forgeron entra dans ce nid de hiboux, comme on entre dans un temple.

Au bout de trois pas, il vit la vieille accroupie près d'un feu de bruyères presque éteint. A côté d'elle dormaient ses deux grandes chèvres. — L'une, au bruit des pas du forgeron, se réveilla... allongea le cou... ses grands yeux dorés s'illuminèrent, puis elle se replia dans l'autre sens, posant sa tête sur sa maigre échine, et s'assoupit de nouveau.

Quant à la tour, ses six étages étaient tombés l'un sur l'autre; son escalier en spirale restait le pied en l'air dans les nuages; on voyait les étoiles au haut comme par une immense lunette. Dans un des coins, à cinq ou six pieds au-dessus du sol, avait pris racine un petit hêtre dont les feuilles étaient blanches.

Fuldrade ne ressemblait plus à un être humain; on l'aurait plutôt prise pour une de ces vierges en plâtre des petites chapelles de Marienthal ou de Sainte-Odile, affublées, dans leurs niches, de robes de soie toutes passées et couronnées de fleurs flétries. Sa peau était si fine, qu'on voyait, à travers, les sutures de son crâne chauve; son nez crochu, son menton en galoche, ses joues creuses, ses yeux recouverts de flasques paupières, ses petites mains sèches, ses oreilles, blanches comme des hosties, le petit bonnet de crin tressé, en forme de corbeille, retombant sur sa nuque, tout cela lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

donnait l'air de quelque apparition surnaturelle.

Et pourtant, malgré cet état de décrépitude, on devinait que Fuldrade avait été belle d'une beauté splendide.

Maître Daniel restait immobile sur le seuil de la tour, comme un chevalier des vieux temps, en sentinelle, la tête haute, les deux mains appuyées sur son pic, le regard calme et sévère.

La vieille jeta quelque poignées de bruyères dans le feu, qui, se rallumant, éclaira les murailles sombres du donjon, leurs larges blocs de granit et le hêtre blanc posé comme un candélabre dans l'angle le plus obscur.

Puis, sans lever les yeux, elle murmura d'un accent rêveur :

« Daniel... les jours sont proches... Il y a des signes !...

—Des signes?

—Oui... des signes mauvais! — Regarde par la meurtrière... là! » fit-elle, levant sa petite main, sans suivre du regard le geste qu'elle faisait.

Daniel Rock se tourna, et vit au clair de lune les décombres entassés.

« Que vois-tu?

—Je vois la tour et la chapelle...

— Et dans la grande niche, tu ne vois plus la statue d'Adelberg le Vieux, ajouta Fuldrade; elle est tombée!

—Tombée!

—Oui... hier, entre neuf et dix heures! Et dans la même nuit, le vieux margrave, au milieu du silence, m'est apparu... Il était sombre... sombre comme une nuit d'orage... Il a gravi l'escalier... il parlait... il gémissait!»

L'accent de la vieille était devenu presque imperceptible : on aurait dit qu'elle avait peur de s'entendre elle-même.

Daniel Rock, lui, se sentait pâlir, mais il ne bougeait pas plus qu'une statue.

« Il parlait!... — dit la vieille d'un ton si bas, qu'il ne fallait rien moins que le silence profond de la nuit et l'isolement des ruines pour percevoir son souffle; — il disait : « L'heure avance!... La montagne frissonne!... » Et il écoutait, Daniel... Des larmes de sang coulaient sur ses joues... Et puis, tout à coup, il fit un grand cri : « A moi!... à moi!... mes enfants!... les voici!... » Alors toutes les bruyères, toutes les broussailles, tous les arbres furent agités comme par un grand coup de vent. On entendait des coups sourds, profonds, ébranler les remparts... Tous les guerriers accouraient les défendre : Reinhart, Ulrich, Mérowée, Luitfried, Othon, Gehrhardt, Hatto le Noir... Tous nos maîtres, armés du glaive, de la lance, de la masse d'armes, les ailes de leurs grands casques déployées, s'élançaient de la chapelle qui sonnait le tocsin! Et leurs compagnies de trabans les suivaient en foule... Il y en avait, mon Dieu, il y en avait autant que de grains de sable au bord de la mer... Le beffroi, le donjon, les créneaux, le pont-levis étincelaient de piques innombrables, comme les champs de seigle au soleil d'été! Et le vieux *burg* sortait de terre pour les recevoir, avec ses voûtes profondes, ses escaliers usés par les brodequins de fer, ses galeries, ses tours et ses tourelles, ses hautes terrasses et ses guérites avancées sur l'abîme! Et la cloche sonnait toujours!... Les moines chantaient, les trompes d'airain mugissaient, les chevaux hennissaient dans leurs écuries souterraines! Tout à coup le pont-levis s'abaissa, et les reiters, à cheval, Hatto le Noir en tête, sortirent et se rangèrent en ordre de bataille au pied des remparts, la visière basse, la lance en arrêt... tandis qu'en haut se penchaient les archers attentifs. Il se fit un grand silence!... Au loin... bien loin... par delà les montagnes... s'entendait un sifflement terrible... le sifflement du dragon à sept têtes... puis un roulement sourd, comme le bruit des grandes eaux qui s'avancent pour tout engloutir!... Et les guerriers se disaient entre eux, tout bas : « D'où vient ce bruit? » Et tous écoutaient... Et moi... moi... pauvre vieille, j'avais peur... et les sifflements déchiraient l'air... ils entraient dans la vallée de Spartzprôd... — En ce moment, le vénérable évêque, Gotfried, revêtu de sa robe d'or et de pourpre, la mitre en tête, sa large barbe blanche étalée sur la poitrine, la crosse à la main, et le chapitre des moines en robe de bure à sa suite, s'avança sur la plate-forme, lentement... Il regarda par-dessus la rampe, prêtant l'oreille, puis il étendit ses mains tremblantes et s'écria : « Les temps sont accomplis!... l'agneau triomphe du loup dévorant... Vos œuvres sont grandes, ô Seigneur!... Vos voies sont justes et véritables, ô roi des siècles! » Ainsi gémissait l'évêque, et sa voix, sonore comme le chant du cygne au milieu des nuages, s'entendait dans toute la montagne... Et le jour approchait... les ombres de nos seigneurs pâlissaient... pâlissaient : aux premiers rayons du soleil, elles avaient disparu! — Alors, moi, Fuldrade, regardant par le soupirail, je vis la statue d'Adelberg le Vieux couchée dans les ronces, et je fis une prière pour l'âme des morts. »

La vieille se tut. Daniel Rock semblait anéanti.

« Et ce sifflement, Fuldrade, dit-il enfin, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

yeux étincelants d'une sombre fureur, ce sifflement et ce bruit des grandes eaux, d'où venaient-ils?

—Je n'en sais rien, » s'écria-t-elle en laissant tomber son crâne chauve dans ses mains desséchées, et se cachant la tête avec désespoir.

Puis elle ajouta :

« Ils viennent de l'enfer... C'est l'ange des ténèbres qui s'avance sur le dragon à sept têtes... Il détruira tout... il dévorera tout... il empoisonnera tout! »

Et d'un accent plus bas, elle murmura :

« Mon Dieu... mon Dieu. . qu'est-ce que la vie? Que sont devenus les margraves de Felsenbourg... de Géroldseck... du Dagsberg?... Qu'est-ce que la durée d'une noble race, comparée à celle du fleuve de vie qui coule éternellement et ne tarit jamais? »

En prononçant ces derniers mots, son œil devint morne... La vieille diseuse de légendes parut se perdre dans un rêve immense... Sa respiration, saccadée tout à l'heure, prit un mouvement calme, régulier... sa tête s'inclina doucement.

« Fuldrade! » dit maître Daniel.

Elle ne répondit pas, mais ses deux chèvres, se levant, vinrent se placer à côté d'elle, allongeant leur grand cou maigre, et flairant vers la porte, où commençaient à s'étendre les bandes pourpres du crépuscule.

Le vieux forgeron resta quelques secondes encore la tête basse, les lèvres serrées, comme abîmé de douleur... Puis il sortit de la tour... regardant la crête du plateau, dont les herbes noires entrelacées et les hautes broussailles formaient des dessins bizarres sur l'horizon brumeux.

Enfin il s'éloigna lentement et redescendit dans la crevasse qui mène aux bruyères.

Une sueur froide couvrait sa figure, mais la plus inflexible résolution était dans son cœur.

« Le château de Felsenbourg est à Daniel Rock, se disait-il, et si le dragon à sept têtes arrive pour le démolir, Daniel fera son devoir : il combattra jusqu'à la mort! »

Vingt minutes après, le vieux forgeron rentrait chez lui et se jetait sur son lit. Il était alors quatre heures du matin... Kasper et Christian dormaient encore.

VI

Il faisait grand jour lorsque maître Daniel, revêtu de son large habit bleu à boutons d'acier, de son gilet écarlate, de ses culottes de velours noir et de ses souliers à boucles d'argent, descendit lentement l'escalier, traversa la cuisine et fit son entrée dans la salle d'un pas majestueux.

C'était dimanche. Thérèse avait eu soin d'ouvrir les fenêtres, de sabler le plancher, d'essuyer les armoires, le buffet, la cheminée gothique, d'épousseter les images de sainte Odile et de saint Landolple.

Le temps promettait d'être superbe; l'air encore frais du matin remplissait la poitrine.

La forge, le moulin, la charrette criarde qui se rend au labour, le pâtre qui souffle dans sa trompe, les chèvres bêlantes qui traversent le village à la file... tous ces bruits confus se taisaient. La cloche de la petite église, appelant les fidèles au service divin, bourdonnait seule dans la vallée silencieuse, et derrière le rideau de peupliers qui borde la côte, dans tous les sentiers de la montagne, on voyait descendre les paysans et les paysannes des hameaux environnants par trois, quatre, six, en feutre, en tricorne, en petite jupe, hâtant le pas, s'entraînant pour arriver plus vite.

Ce spectacle réjouissait l'âme; on se disait : « Le Seigneur est bon!... Glorifions-le dans les siècles des siècles. *Amen!* »

Maître Daniel, voyant ses fils bien rasés, le col de leur grosse chemise remontant jusqu'aux oreilles, la veste de velours marron boutonnée sur leur large poitrine, en fut réjoui... Les sombres visions de la nuit se dissipèrent de son âme, un flot de sang jeune colora ses joues brunes. Il ouvrit le buffet, y prit une bouteille de vin et trois verres, et les déposa sur la table, disant :

« Garçons, cassons ensemble une croûte avant de partir pour la messe; il faut se rafraîchir un peu... surtout quand on chante au lutrin... N'est-ce pas, Christian? »

Christian rougit; son habitude était de s'asseoir au banc du chœur, à côté du chantre Egoff, et là de ronfler comme un tuyau d'orgue, se rengorgeant, levant les yeux à la voûte d'un air d'extase, et ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles.

La grande Berbel, son amoureuse, voyant alors ses longues dents blanches, songeait à la clarinette de *l'Arbre-Vert* : elle croyait déjà sentir le bras vigoureux de Christian la saisir par la taille et l'emporter comme une plume dans les tourbillons de la valse.

Le père Rock ayant donc rempli les verres, dit :

« A votre santé, garçons!

—A la vôtre! » répondirent les fils.

Ils burent, et la physionomie du vieux forgeron sembla s'éclaircir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Garçons, reprit-il après un instant de silence, je suis content de vous... Vous êtes de braves enfants... Vous ne m'avez jamais donné que de la satisfaction. S'il m'arrivait malheur, souvenez-vous que je vous ai dit ces choses ; la seule consolation de ceux qui restent sur la terre est de savoir qu'ils ont rempli leur devoir à l'égard des parents... Le reste n'est rien. »

—Pourquoi nous dire cela, demanda Christian, n'êtes-vous pas encore plein de force et de santé?

—Sans doute... je vais bien... Daniel Rock ne craindrait pas encore à la lutte deux ou trois de nos jeunes gens du village... Mais parce qu'on a vécu soixante-dix ans, ce n'est pas une raison pour que cela dure toujours... Enfin, votre père bénit le ciel de lui avoir donné des enfants tels que vous... Peut-être un jour serez-vous heureux de songer que je vous ai dit cela. »

Ainsi parla maître Daniel d'un accent ému, et ses fils pensaient :

« Comme notre père a la voix douce!... Jamais il ne nous parlé de la sorte. »

Et, sans savoir pourquoi, ils sentaient leurs yeux se remplir de larmes.

En ce moment, des pas légers traversèrent la cuisine, la porte s'ouvrit, et Thérèse entra parée de ses plus beaux atours : sa magnifique chevelure noire couronnée de la toque des Kokesberg à fleurs d'argent, la taille bien prise dans l'étroit corset de taffetas vert sombre à reflets rouges, où descendait une triple chaîne d'or ciselé, la jupe de soie violette à grands ramages : — on aurait dit une de ces jeunes châtelaines dont parlent les vieilles chroniques.

Le père Rock, la voyant s'avancer ainsi, en parut tout émerveillé. Il admirait tour à tour chacune des pièces de ce riche costume ; puis, tout à coup, étendant ses larges mains :

« Voilà ce qui s'appelle une jolie fille de la montagne, dit-il d'un ton glorieux, la fille de maître Daniel Rock le forgeron!... Viens ici, Thérèse, que je t'embrasse! »

Thérèse s'approcha ; il la fit asseoir sur ses genoux et la contempla de nouveau la face épanouie, puis il dit lentement, d'un ton grave :

« Thérèse, tu portes aujourd'hui la toque de ta mère, la chaîne d'or de ta grand'mère Anne, et la robe de ta troisième aïeule Odile... C'est bien... cela me fait plaisir... Ce sont elles, ces braves femmes, qui te les ont léguées pour soutenir la gloire de la famille... Chaque fois que tu les mettras, tu penseras à elles, tu te rappelleras que c'étaient des femmes vertueuses, des épouses dévouées, de bonnes mères, et tu suivras leur exemple.

—Oui, mon père! dit Thérèse devenue toute pâle.

—Eh bien, embrasse-moi, et partons pour la messe : voici le second coup qui sonne. »

Thérèse embrassa le vieillard, qui la retint quelques instants sur sa poitrine avec une émotion inexprimable. Puis il se leva, mit son grand tricorne, et, la prenant par le bras, ils sortirent les premiers.

Christian et Kasper, ayant refermé les fenêtres et la porte, ne tardèrent point à les suivre dans la grande rue qui descend vers l'église. Ils n'étaient pas encore à cinquante pas de la maison, qu'un singulier spectacle s'offrait à leurs regards.

Devant l'auberge du *Cygne*, qui se trouve un peu reculée de l'alignement, entre le jardin d'Adam Zimmer et celui de la veuve Lœrig, devant cette auberge, la plus grande du village, se trouvaient sept ou huit étrangers en habit vert et casquette plate brodée d'argent, tenant chacun par la bride un grand cheval, le cou allongé, les jambes fines, l'air fringant, tels qu'on n'en avait jamais vu dans le pays.

Ces personnes appelaient, criaient, commandaient ; l'aubergiste Baumgarten accourait... le palefrenier Nickel aussi... Toute la maison était en l'air.

« Conduisez nos chevaux à l'écurie.

—Préparez-nous à dîner... qu'avez-vous?

—Dépêchez-vous...

—Servez vite...

—Faites ceci...

—Faites cela... »

Enfin, on voyait que ces gens ne manqaient pas d'argent, car ils commandaient et ordonnaient comme des princes. Outre cela, ils avaient l'air de rire du monde qui s'arrêtait pour les voir.

« Regarde donc, Horace, la grande coiffe!

—Hé! la petite, là-bas, n'est pas mal! Ma foi, je ne suis pas fâché de notre pèlerinage... »

Et autres paroles inconvenantes du même genre.

Personne ne disait rien... On contemplait leurs barbes pointues, leurs moustaches, leurs yeux vifs, la bordure de leurs pantalons et surtout leurs beaux chevaux, qui relevaient les jambes comme de véritables personnages, et regardaient par-dessus l'épaule les petits chevaux du pays, qu'on venait de faire sortir de l'écurie pour les mettre à leur place.

« Ce sont des gardes généraux ! disaient les uns.

—Ce sont des gens de la douane! disaient les autres.

—Non!... ce sont de vrais seigneurs... des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

margraves... des landgraves... ils parlent trop haut pour n'être pas quelque chose de grand ! » murmuraient quelques-uns.

Lorsque maître Daniel vint à passer avec sa fille, alors tous ces étrangers se retournèrent pour regarder passer Thérèse.

« Hé ! hé ! » firent-ils, tandis que leurs yeux étincelaient, et qu'ils sifflaient entre leurs dents avec des mines de renards.

Mais la figure osseuse et les yeux gris du père Rock ne parurent pas les étonner moins que l'air timide et le beau cou blanc de sa fille, d'autant plus que le vieux forgeron, qui dépassait de toute la tête le cercle des curieux, fit halte et les observa les lèvres serrées, son grand nez recourbé en bec, et les muscles de ses mâchoires gonflés comme deux poings au-dessous des oreilles.

Un de ces étrangers, petit, trapu, brun de peau et assez large des épaules, soutint seul son regard, rendant au vieux forgeron éclair pour éclair.

Celui-là tenait une longue cravache de cuir au poing; il avait un ruban rouge à la boutonnière de sa veste, et un couteau de chasse à manche de corne sur la cuisse.

Maître Daniel trouva sa figure mauvaise et le prit en grippe.

A l'arrivée de ses fils, tous trois s'arrêtèrent encore un instant, puis ayant repris leur route, ils entendirent un de ces hommes s'écrier en riant :

« La jolie fille... corbleu !

—Oui .. mais le vieux n'a pas l'air tendre, » fit un autre.

Maître Daniel, offensé dans sa dignité, se retourna; mais, au même instant, il vit un de ces intrus, tout débraillé, à la fenêtre de l'auberge, criant :

« A table !... à table donc ! Le gigot à l'ail vous attend... Est-ce que nous allons nous donner en spectacle aux Triboques ! »

Et les autres montaient déjà l'escalier, sifflant, chantant, criant, faisant un vacarme d'enfer.

Maître Daniel Rock hocha la tête et devint tout méditatif.

Le troisième coup sonnait; il fallut se dépêcher pour avoir de la place. En arrivant sur le perron de l'église, maître Rock trouva le portail encombré de monde; il eut mille peines à s'avancer jusqu'au banc de la famille. Heureusement le bedeau Birkel vint à sa rencontre. Déjà l'orgue faisait entendre ses notes graves sous les voûtes du temple ; la voix perçante du petit Vieland retentissait dans le chœur, comme la trompette du jugement dernier; M. le curé Nicklausse, à l'autel, lui répondait de sa voix tremblotante; les gens accourus de toutes parts s'agenouillaient sur le parvis... C'est au milieu de ces prières solennelles que le père Rock et sa fille durent se frayer un passage.

Enfin ils arrivèrent et purent s'agenouiller à leur tour; mais le vieux forgeron, de si bonne humeur le matin, était devenu sombre. Pendant tout le service, il ne fit que rêver aux étrangers de l'auberge du *Cygne*.

Qu'est-ce que ces gens-là venaient faire dans la montagne?... Quels projets avaient-ils? Cela ne pouvait être que de véritables bandits... des hommes sans foi ni loi, dînant et se gobergeant pendant la messe, et riant du monde qui se rendait à l'église !

Le petit brun, avec ses yeux impudents, ses moustaches de chat et son air audacieux, l'indignait plus que les autres. Il croyait le voir encore là, debout devant lui, les bras croisés, l'épaule haute, la cravache pendante, le regardant en face d'un œil sournois, comme pour le braver et le défier. Cela faisait bouillonner son sang... il se sentait pâlir... et malgré le chant de l'orgue, malgré la majesté du lieu, la colère entrait et s'infiltrait doucement dans son âme.

Thérèse priait avec recueillement.

A droite, dans le banc des Bénédum, Ludwig la regardait tendrement; elle semblait ne pas le voir... mais elle le savait là... et toute défaillante de tendresse, elle levait ses beaux yeux à la voûte du temple, implorant les bénédictions du ciel pour son bien-aimé, pour son père et ses frères.

Enfin la voix chevrotante du père Nicklausse entonna le *Gloria patri et filio*... l'orgue joua l'antienne du vieux Rœmer, et la foule s'écoula lentement vers les portes de l'église.

Il était alors onze heures du matin; des événements graves allaient s'accomplir avant la fin du jour.

VII

La foule, accourue de Chèvrehof, de Spartzprôd et des environs, s'écoulait donc lentement sur la place de l'Église. Chacun s'empressait de gagner le bouchon voisin, pour vider bouteille en attendant les vêpres, lorsqu'un roulement de tambour se fit entendre près de la mairie.

Le père Rock et Thérèse, encore sur le perron, découvrirent au loin le petit crieur Hans Polack, revêtu de sa camisole bleue à pare-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ments rouges, et fièrement dressé sur ses ergots, comme un coq qui va chanter.

Tout le monde s'approchait pour l'entendre; lui poursuivait ses roulements avec enthousiasme.

Polack avait jadis été *sauvage* dans la grande hutte de la *contate* à Strasbourg ; il avait tambouriné sur trois caisses à la fois, désespérant tous les artistes de l'armée par la délicatesse de son jeu, comme il le disait lui-même. On aurait bien voulu le retenir là-bas, mais il s'était sacrifié : il n'avait pu se résoudre à priver la montagne de ses talents.

L'idée vint aussitôt à maître Daniel qu'il allait être question des étrangers de l'auberge du *Cygne*. Il s'avança donc au milieu de la foule qui se pressait autour de Hans, attendant avec impatience la fin de ses roulements.

Enfin le petit homme, après trois ou quatre fioritures brillantes, s'écria :

« Monsieur le maire Zacharias Piper fait savoir aux membres du conseil municipal de Felsenbourg et des environs, qu'il y aura réunion extraordinaire à la mairie, aujourd'hui dimanche, après la messe, pour délibérer sur les affaires de la commune. »

Ayant dit cela, Hans Polack descendit la grande rue en se dandinant sur les hanches, et en tambourinant une marche de fantaisie. Les enfants le suivaient en cadence.

Maître Daniel dit à Christian, qui se trouvait là par hasard dans la foule, de reconduire Thérèse, et s'achemina vers la maison commune tout rêveur.

La mairie de Felsenbourg est une grande bâtisse carrée construite en pierres de taille, les fenêtres arquées, la porte en plein cintre ; un escalier droit conduit au premier étage, où se tiennent les séances du conseil : représentez-vous une vaste salle planchéiée de sapin, quatre fenêtres au fond, une table massive recouverte d'un tapis vert au milieu, des chaises autour, un seul fauteuil pour M. le maire; puis, dans l'un des angles, à droite, un fourneau de fonte en pyramide.

Ce local nu, sans ornements, les murailles blanchies à la chaux, était aux yeux du père Rock l'image de la stérilité et de la misère des nouveaux temps. Lui qui se figurait sans cesse des seigneurs armés de toutes pièces dans leurs grandes salles gothiques, sculptées, armoriées, illustrées de magnifiques peintures, commandant à des serviteurs innombrables, tous costumés d'une manière pittoresque, ayant auprès d'eux des fous, des nains, de grands lévriers, des oiseaux rares pour les amuser, des prélats tout chamarrés d'or pour les sermonner, et des guerriers bardés de fer pour leur obéir, il ne pouvait concevoir que dix ou douze paysans comme lui, coiffés de tricornes râpés et vêtus de toile grise ou de drap marron, fussent les véritables maîtres du pays. Souvent, lorsque le petit tisserand Wéberlé, sec, jaune, minable, prenait la parole et disait :

« Je demande ceci... je veux cela; »

Quand le gros aubergiste Kalb, le nez bourgeonné, les oreilles longues et flasques, les joues pendantes, les yeux arrondis à fleur de tête comme une grenouille, bégayait d'une voix pâteuse :

« Je propose de changer... Je soutiens qu'il faut faire;... »

Ou quand d'autres membres du conseil, bûcherons, charpentiers, laboureurs, les mains roides et crevassées, le front sillonné de grosses rides, l'œil terne, ayant enfin l'air de ne pouvoir réunir dans leur crâne épais quatre idées claires; quand ces gens-là s'écriaient :

« Nous voulons ! »

Alors il se sentait confondu de tant d'audace. Il s'imaginait voir un de ces anciens seigneurs armé de la lance, le cimier du casque balayant le plafond... il se le représentait entrant tout à coup dans la salle du conseil, regardant les pygmées accoudés là sous la présidence du maire Zacharias Piper, et partant d'un éclat de rire à faire sauter les vitres :

« Quoi ! ce sont là vos maîtres !... Ha ! ha ! ha !... Qu'on les pende !... qu'on les pende un peu aux créneaux de la tourelle... pour voir leur mine ! »

Et lui, se figurant ces choses, voyait en rêve le petit tisserand se traîner à genoux, le gros aubergiste bégayer : « Grâce ! » le maire rester sans voix, et il répétait :

« Oui... voilà ce que nous sommes... voilà nos maîtres ! »

Tel fut précisément le spectacle qui s'offrit aux regards du vieux forgeron, lorsqu'il franchit le seuil. Messieurs les membres du conseil se trouvaient déjà tous réunis, se demandant l'un à l'autre :

« Que se passe-t-il?... Pourquoi sommes-nous convoqués? »

Et personne ne pouvait répondre, attendu que M. le maire n'était pas encore là.

Maître Daniel, debout sous la porte, regarda quelques instants cette table et ces figures du haut de sa grande taille, puis il s'avança, serra la main en passant à son vieil ami Bénédum, et fut s'asseoir tout soucieux en face du fauteuil de M. le maire, devant les fenêtres qui l'éclairaient en plein.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était sa place ordinaire. Il suspendit son tricorne à l'un des bâtons de sa chaise, puis, écartant les coudes sur la table, il se prit le front dans une de ses larges mains d'un air d'ennui profond.

Rien ne l'accablait, ne le fatiguait, comme d'entendre de vains propos, des opinions d'hommes qui ne sont rien, qui ne savent et ne peuvent rien... Cela lui produisait l'effet d'une ridicule et pitoyable comédie.

Plusieurs conversations particulières bourdonnaient autour de lui... il n'y faisait pas plus attention qu'au murmure du feuillage devant sa porte, les jours où l'enclume frissonnait sous le poids des masses.

Au bout de dix minutes environ quelqu'un dit :

« Voici M. le maire. »

Alors Daniel Rock leva sa grosse tête lentement, bâilla jusqu'aux oreilles, et, sans déranger ses coudes, regarda d'un œil dédaigneux M. Zacharias Piper, qui venait d'ouvrir la porte et s'avançait d'un pas furtif.

M. Zacharias portait un habit noir à queue de morue, des lunettes, un gilet blanc et une montre dans son gilet. Il avait été clerc d'huissier autrefois à Saverne, puis il avait eu la chance d'épouser la fille d'un riche paysan de la Steinbach, laquelle aimait les messieurs et ne voulait pas être une simple paysanne comme sa mère. M. Zacharias espérait devenir juge de paix, en remplacement du médecin Omacht qui se faisait vieux. Dans cet espoir, pour se donner des titres, il remplissait depuis cinq ans les fonctions de maire avec zèle, enregistrant de sa propre main les actes de naissance, de mariage et de décès, et faisant une visite tous les quinze jours à M. le sous-préfet de Sarrebourg, qui daignait l'inviter quelquefois à dîner au bout de sa table.

Cet être déconcertait la pénétration de maître Daniel; il ne savait à quoi le comparer : était-ce un procureur, un tabellion, un vidame, un bailli dont parlent les chroniques? Il n'en savait rien. Ses joues creuses, son nez pointu, ses formes allongées, son habit noir en queue de morue, son gilet blanc et sa montre, tout lui déplaisait dans cet homme. Aucune des manières de voir, aucun des raisonnements de M. le maire ne lui paraissait inspiré par le sens commun, et les opinions de maître Daniel ne jouissaient pas d'un meilleur crédit auprès de l'ancien clerc d'huissier.

Donc Zacharias Piper ayant pris place dans le fauteuil, toutes les figures du conseil municipal se dirigèrent de son côté, le vieux forgeron lui-même arrêta ses regards sur cette tête longue et blême, mais avec une expression équivoque qui pouvait se traduire à peu près ainsi :

« Que va-t-il nous dire encore, celui-là?... Quelque chose d'absurde... Voyons un peu. »

Il se fit un grand silence.

M. le maire déposa sur la table un volumineux portefeuille, sembla vouloir y chercher quelque chose, puis jetant un terne regard sur l'assemblée attentive, il débuta comme il suit :

« Messieurs, je vous apporte une excellente nouvelle de la sous-préfecture, une nouvelle qui va faire le bonheur du pays, une nouvelle qui double la valeur de vos propriétés, qui assure le pain à vos enfants, et qui change la face de nos montagnes de fond en comble. Car, messieurs, il ne faut pas vous le dissimuler, nous sommes en retard de trois siècles sur les peuples qui nous entourent... Nous vivons de racines et de légumes comme au temps de Yéri-Hans et de Hugues le Borgne! Combien en est-il parmi nous qui mangent de la viande de boucherie plus de trois fois l'an? On pourrait les compter... Cependant, partout ailleurs, en Lorraine, en Alsace, les plus malheureux sont assurés d'avoir la soupe aux choux et le petit salé tous les dimanches. Nous végétons et nous dépérissons... C'est M. le sous-préfet lui-même qui me l'a dit; nous sommes conservés, pour ainsi dire, en serre-chaude dans nos montagnes, simultanément avec les préjugés, le fanatisme et l'ignorance du XIIIe siècle, plantes parasites très-nuisibles au progrès de la civilisation. Tel est le triste tableau de la vérité, messieurs! Oui, nous sommes en serre chaude... On appelle serre chaude des endroits isolés, où l'on conserve les légumes en hiver... M. le sous-préfet m'a fait voir la sienne et m'a dit : « Voilà comme vous êtes dans vos montagnes. » J'en ai frémi jusqu'à la moelle des os... Et ce qu'il y a de pis, c'est que nous croyons encore être très-heureux! »

M. le maire se tut un instant, comme épouvanté de sa propre éloquence, et tous les membres du conseil, Wéberlé, Kalb, Stenger, Bénédum, tous se regardaient l'un l'autre, stupéfaits et consternés de savoir enfin qu'ils étaient si malheureux.

Le maire poursuivit :

« Il faut que cela finisse... le gouvernement a les yeux sur nous... il s'est dit : « Ces malheureux habitants de Felsenbourg, au milieu de leurs bois, languissent dans l'ignorance et la barbarie, notre devoir est de les éclairer; nous allons donc ouvrir un chemin de fer de Paris à Strasbourg, dans l'intérêt de ces peuplades misérables, qui nous béniront dans les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La séance du conseil municipal. (Page 127.)

siècles des siècles, surtout quand elles verront marcher le chemin de fer. »

—Mais, interrompit brusquement maître Bénédum, où doit-il passer ce chemin de fer?... Est-ce qu'il passera dans l'air? Est-ce qu'il passera sous terre? Est-ce qu'il passera dans nos champs?... Moi, d'abord, s'il doit passer dans mes champs, je dis : « Halte! » Je mange de la viande quand je veux, et je ne vois pas pourquoi je sacrifierais mes champs pour que les autres en mangent aussi. »

Alors s'éleva subitement un grand tumulte. Tous les membres du conseil s'écrièrent :

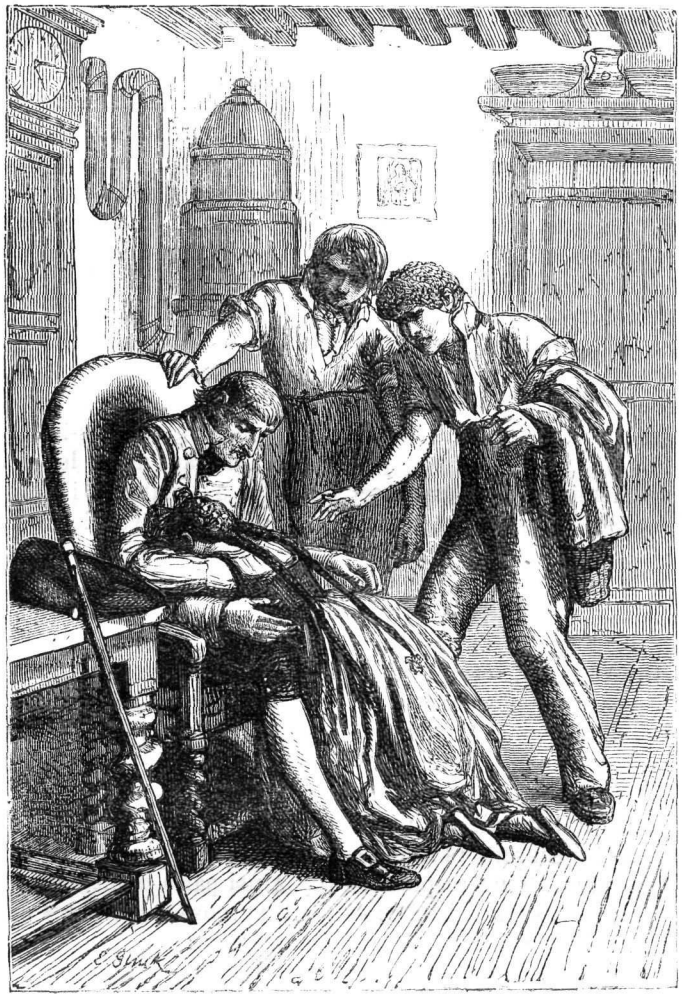
« Bénédum a raison ! nous ne souffrirons pas qu'on traverse nos champs.

— Hé ! criait l'aubergiste Kalb, pourpre de colère, est-ce que j'ai besoin que Hans, mon voisin, ou Christophe mange du petit salé? Pourvu que j'en aie, moi, tous les dimanches, est-ce que les autres me regardent?... Est-ce qu'on va nous dépouiller pour le bien de la commune? »

Le petit tisserand Wéberlé criait plus haut que tout le monde... c'était sa manière... il se donnait ainsi de l'importance, car il n'avait pas deux acres de terre dans toute la vallée, et ne possédait qu'un mauvais champ sur la côte.

« Messieurs les conseillers... messieurs les conseillers... je vous en prie, s'écria le maire, laissez-moi finir... vous ferez vos observations ensuite. On ne veut pas voler vos champs... au contraire.. on vous les payera double, triple, quadruple... Enfin, c'est vous-mêmes,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Thérèse alors s'était inclinée sur le sein du vieillard... (Page 134.)

réunis en conseil d'experts, qui fixerez le prix. »

Cette assurance calma soudain les plus exaspérés ; ils se rassirent, car plusieurs avaient déjà pris le chemin de la porte, ne voulant plus rien entendre.

Frantz Bénédum, songeant alors que le juif Élias allait peut-être gagner de grosses sommes sur les prairies qu'il lui avait vendues, en conçut une grande douleur, et se promit de voter le chemin de fer, afin de se rattraper sur les terres qui lui restaient.

« Oui, messieurs, reprit le maire tout saisi de cette alerte, c'est votre bonheur que nous voulons à la sous-préfecture. . Pour comprendre combien ce chemin de fer vous fera de bien, il faut que vous sachiez qu'il passera sous les montagnes au moyen de tunnels, et au-dessus des vallées par des ponts et des terrasses. Il fera huit, dix, douze lieues à l'heure... Ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. le sous-préfet... Il paraît qu'une machine particulière fait tourner les roues... Or, quand les roues tournent, vous comprenez qu'on n'a plus besoin de chevaux... Les roues n'ont pas été inventées pour faire avancer les chevaux... mais les chevaux ont été inventés pour faire tourner les roues... D'ailleurs, puisque ça marche... le reste ne nous regarde pas ! »

Daniel Rock était devenu sombre; ses lèvres serrées, ses yeux étincelants, annonçaient une colère sourde; on voyait qu'il avait quelque chose à dire et qu'il se contenait avec peine.

« Maintenant, écoutez-moi, poursuivit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

maître Zacharias. Supposons que le chemin de fer soit fini, qu'il passe sous le village d'Erschviller, qu'il traverse la montagne de Felsenbourg et qu'il sorte par la vallée de Saverne en Alsace. Dieu merci, les pâturages et les bois ne nous manquent pas; mais aujourd'hui, pour vendre nos bestiaux, il faut les conduire par-dessus la côte, par des chemins très-longs, très-difficiles. Une fois sur la grande route, ils arrivent à Paris au bout d'un mois, amaigris, exténués... Les hommes qui les conduisent font de grosses dépenses... Tout le bénéfice y passe! — Quant à conduire du bois à Paris, il n'y faut pas même penser; rien que le voiturage reviendrait à trois fois plus qu'on ne pourrait le vendre. Nous sommes donc forcés de tout garder chez nous : notre bois, la plus grande richesse du pays, n'a pas de valeur!

« Eh bien, que le chemin de fer s'établisse, et du jour au lendemain nous transporterons à bas prix nos planches, nos solives, nos arbres, entiers s'il le faut, notre bétail, nos grains, sur tous les marchés de la France, à dix, quinze, vingt, cent lieues d'ici : — tout arrive en bon état!... Au lieu de croupir dans l'abondance de choses qui ne valent rien, parce qu'elle n'ont pas d'acheteurs, nous pouvons tout vendre... et nous devenons riches!... »

C'est en ce moment qu'il aurait fallu voir les mines de messieurs les conseillers municipaux; ils ne criaient plus, ils ne respiraient plus, ils écoutaient, les yeux hors de la tête : — on aurait dit une assemblée de rats, délibérant sur la manière de creuser un tunnel dans un fromage, et se passant d'avance la langue sur les moustaches.

Quant à maître Zacharias, voyant l'effet de son éloquence, il pensait :

« Pour le coup, je suis juge de paix! — Nous allons voter à l'unanimité comme Paris. »

—Et puis, songez donc au travail, s'écria-t-il, aux entreprises, au charriage, à la main-d'œuvre, à tout ce qu'il faudra pour mener à bonne fin ce grand travail. Songez que nos plus pauvres manœuvres gagneront des deux, trois et même quatre francs par jour; que le forgeron, le charron, le charpentier, le menuisier, le maçon, y seront occupés. Songez aux entreprises de toute sorte que chacun de nous pourra tenter, selon ses forces et ses moyens : ne faudrait-il pas être aveugle pour refuser la fortune du pays?... Est-ce que la fortune du pays n'est pas notre fortune?

—Ah! c'est autre chose, s'écria maître Bénédum, on nous payera bien nos terres, et chacun pourra faire des entreprises, par exemple, pour le fer, le bois, les pierres, le transport... enfin tout... Oui... oui... je comprends! »

Alors il y eut une explosion de satisfaction générale.

« A la bonne heure... à la bonne heure... nous comprenons... Oui...monsieur le maire avait raison... nous étions dans notre tort! »

Ils se regardaient l'un l'autre avec un air de jubilation indicible; ils se seraient embrassés d'attendrissement.

Monsieur Zacharias, voyant cela, termina simplement ainsi :

« Vous avez compris les avantages du chemin de fer, messieurs les conseillers, voilà ce que le gouvernement fait pour nous... Bénissons-le et glorifions-le!... Mais ce n'est pas tout... il faut aider les employés qui vont se mettre à l'œuvre... il faut leur faciliter les moyens d'achever leurs études... Ils auront des courses à faire... des piquets à planter... des champs à parcourir... Tous les dégâts vous seront bien payés... Vous les estimerez vous-mêmes... Monsieur le sous-préfet espère donc que tout le monde, tous les honnêtes gens, leur prêteront assistance et facilité pour exécuter leurs travaux. C'est tout ce que j'avais à vous dire, et je me flatte que personne ici n'est assez arriéré, assez imbu des préjugés de la barbarie, pour ne pas s'empresser de venir en aide à nos bienfaiteurs. »

Ainsi parla monsieur le maire; puis il s'assit, et tous les membres du conseil se disaient entre eux :

« Quel homme savant que maître Zacharias!... Comme il parle bien!... comme c'est clair, ce qu'il dit! Il faudrait être fou pour ne pas vouloir vendre nos terres, nos planches et notre bétail dix fois plus qu'ils ne valent. »

Daniel Rock seul restait sombre, sa figure avait une expression terrible.

« Vous avez fini, monsieur le maire? dit-il lentement en posant le poing sur la table.

—Oui, monsieur Daniel Rock.

—Alors, c'est à mon tour. Écoutez-moi donc, comme je vous ai écouté, sans interrompre... et pourtant Dieu sait que ce n'est pas faute d'en avoir eu envie! »

Puis, élevant la voix et promenant ses yeux gris autour de la table, il dit :

« Nos ancêtres ont fait autrefois la conquête de ces montagnes, sous la conduite de nos seigneurs. Ils avaient choisi leurs chefs parmi les plus braves; ils leur construisirent des forts au Nideck, à Felsenbourg, au Dagsberg, au Géroldseck, au Haut-Barr, sur toute la ligne des Vosges. Depuis, ils firent trembler

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ceux de Bâle, de Strasbourg, de Metz, de Mayence, de Cologne. Ils n'avaient pas besoin de roues qui tournent d'elles-mêmes pour descendre en Alsace, en Lorraine, ou dans les plaines du Palatinat : il montaient à cheval! Cependant ces gens-là vivaient de légumes et ne mangeaient de la viande qu'après les grandes chasses, ou bien au retour de leurs expéditions sur les bords du Rhin. Alors la viande ne manquait pas ni l'appétit non plus. Le vin et le mouton de Rikevir, de Barr ou d'ailleurs avaient meilleur goût, lorsqu'on était allé les chercher soi-même, le fer au poing.

« L'idée ne serait jamais venue à des hommes pareils de traverser les montagnes pour conduire leur bois et leur bétail à Paris. Ils auraient pensé : Si les gens de Paris ont besoin de viande et de bois, qu'ils se remuent, qu'ils garnissent leurs ceintures et qu'ils viennent chez nous. Pourquoi courir au-devant d'eux? Pourquoi leur apporter la becquée comme à de gros oiseaux ventrus, qui s'imaginent encore vous faire des grâces en ouvrant le bec? Est-ce que le chemin de Felsenbourg à Paris n'est pas aussi long que le chemin de Paris à Felsenbourg?

« Le paysan n'a pas besoin de grandes routes; il reste chez lui... il a ce qu'il lui faut pour vivre en travaillant. Les grandes routes ont été inventées pour la commodité des juifs, qui ne sèment pas, qui ne récoltent pas, et s'enrichissent aux dépens de ceux qui sèment et qui récoltent!... Est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que ce grand chemin de fer, qui doit traverser nos champs, enlever notre grain, notre bétail, nos planches, nos madriers, jusqu'aux poissons de nos rivières, jusqu'au gibier de nos bois, moyennant quelques poignées de liards qu'on nous jettera en passant, est-ce qu'on s'imagine nous faire croire que c'est dans notre intérêt qu'on veut l'établir? Il faudrait vraiment nous supposer bien stupides! Non, ce chemin, s'il traverse jamais nos montagnes, sera notre perte. Nous serons plus riches d'argent, c'est vrai, mais nous serons plus pauvres de tout le reste.

« Écoutez-moi, je vais vous dire ce qui arrivera :

« D'abord, nos montagnes ne seront plus à nous. Au lieu de voir, de loin en loin, quelques-uns de ces fainéants de la ville qui se promènent au hasard, mangent, boivent et dorment sans se rendre propres à rien, — qui s'arrêtent devant un rocher, un arbre, un vallon, avec des gestes et des paroles de fous, — au lieu d'en voir quelques-uns, ils arriveront par fournées; ils se répandront comme la vermine dans nos villages, ils mangeront et boiront ce qu'il y a de meilleur : tout deviendra cher! au lieu d'avoir une poule pour dix sous, il faudra la payer cinq francs. Alors à quoi nous servira d'avoir dix fois plus d'argent, puisque cet argent vaudra dix fois moins?

« En attendant, nous n'aurons plus nos bœufs, nos légumes et notre bois. On nous trouve bien misérables, mais c'est alors que nous serons vraiment pauvres, la poche pleine d'écus : — il faudra tout acheter, et les écus s'en vont vite!

« Encore, la misère du pays serait peu de chose, — on n'est malheureux d'être pauvre qu'avec des riches, — mais ces milliers de fainéants viendront s'établir chez nous; ils apporteront dans nos montagnes leur sottise, leurs vices et leurs usages; ils riront de nos vieilles coutumes, ils entreront dans nos chapelles le bonnet sur la tête, ils regarderont les saints en haussant les épaules, ils séduiront nos filles, ils seront maîtres chez nous! Il faudra vivre comme eux, rire comme eux, parler, agir comme eux, porter des barbes pointues, ridiculiser les honnêtes gens qui passent, crier, commander, faire les insolents avec les faibles et ramper devant les forts. Allez à l'auberge du *Cygne*, vous en verrez de cette espèce... Ils viennent établir le chemin de fer... ils ont de l'argent... maître Baumgarten les salue jusqu'à terre !

« Attendez... je n'ai pas fini.

« Quand nous aurons plus d'argent, est-ce que nous vivrons plus longtemps?... pourrons-nous faire plus de trois repas?... dormirons-nous mieux? Non ! nous voudrons toujours devenir plus riches. Alors arriveront les huissiers, les juges, les gendarmes, pour mettre un peu d'ordre parmi tant de bandits; car nous serons tous des bandits sans foi ni loi, nous ne respecterons plus rien : nous serons trop malins pour croire en Dieu! »

Maître Daniel, qui s'était coiffé de son grand tricorne en face du maire, et qui l'avait même enfoncé sur ses yeux, se découvrit alors d'un air solennel, puis il poursuivit :

« Voilà, si ce chemin de fer s'établit, ce que nos enfants verront. Et nous, à leurs yeux, nous serons de vieilles bêtes, imbues des préjugés de la barbarie, adorant Dieu et les saints, respectant la vieillesse, travaillant toute la semaine pour vivre, et allant nous reposer à l'église le dimanche, en recueillant la parole du Seigneur, enfin des êtres qui végètent dans des serres chaudes, avec le fanatisme et l'ignorance du XIIIe siècle, comme disait tout à l'heure monsieur le maire. »

Maître Daniel se tut un instant, plus pâle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que la mort. On aurait entendu voler une mouche dans la salle. Le vieux forgeron semblait se recueillir; tout à coup, les bras étendus, il s'écria d'un accent vraiment sublime :

« Ah! que n'ai-je les ailes de l'aigle !... que n'ai-je la voix des torrents!... je m'élèverais jusqu'aux nuages, et mes paroles retentiraient dans les moindres hameaux comme le tonnerre. Je dirais : Enfants, prenez garde! l'esprit des ténèbres s'approche de vos montagnes; il s'avance comme un serpent dans vos vallées. Les ombres de vos seigneurs et de vos pères vous protègent encore, mais défiez-vous, le jour de la corruption est proche, le dragon à sept têtes siffle! Si vous n'avez pas le courage de lui résister, si vous ne prenez la pioche et la pelle pour détruire sa route souterraine, alors, malheur, malheur à vous. vous êtes perdus!

« Quant à Daniel Rock, il fera son devoir. Il demande qu'on inscrive sur le registre des délibérations qu'un homme de la montagne, de la plus vieille famille du village, s'oppose au chemin de fer. Que les roues tournent toutes seules, ou qu'elles tournent avec des chevaux, n'importe! il ne permettra pas qu'on passe sur ses terres, et ne prêtera pas assistance aux artisans de cette œuvre impie! »

Maître Rock, à ces derniers mots, s'assit gravement, et monsieur le maire lui dit :

« Monsieur Rock, votre protestation est inutile; le chemin de fer étant décidé par l'État, il aura lieu. D'ailleurs, les membres du conseil comprennent fort bien que le chemin de fer n'est pas un dragon à sept têtes.

—Non... non... ce n'est pas le dragon, s'écria Kalb; le dragon ne doit venir qu'à la fin des siècles. »

Et plusieurs membres du conseil ajoutèrent :

« Oui, c'est pour nous empêcher de signer, que maître Daniel dit ça.

—Oui, c'est pour vous empêcher de signer votre mort éternelle!

—Taisez-vous, monsieur Rock! s'écria le maire indigné.

—Que je me taise?...

—Oui...

—Et c'est cet homme... cet intrus qui ose me dire en face : « Tais-toi! » hurla le forgeron en bondissant de sa place.

Il allait se jeter sur M. Zacharias Piper avec la fureur d'un lion, lorsque Bénédum le saisit à bras-le-corps.

« Daniel!... Daniel!... que vas-tu faire?

—Laisse-moi, Frantz; dit le vieillard, laisse-moi... que je le mette en pièces!...

—Non... je ne te laisserai pas...

—Frantz!... prends garde... laisse-moi!...

—Non... la colère t'aveugle, Daniel, tu ne sais pas ce que tu fais...

—Je ne sais pas ce que je fais!... J'ai donc tort?

—Eh! oui... pourquoi veux-tu que nous refusions notre fortune?... »

Ces mots produisirent un effet singulier sur le vieux forgeron : il frémit jusqu'à la plante des pieds.

« C'est bien, dit-il, lâche-moi... je ne ferai rien à cet homme. — Ah! tu veux t'enrichir? Eh bien, enrichis-toi... mais ne m'adresse jamais la parole : tout est fini entre nous! »

Alors, prenant son tricorne, il sortit lentement, et tous les membres du conseil signèrent.

« Monsieur Bénédum, dit le maire, je vous remercie de votre courageuse intervention... mais il faut voter l'exclusion de cet homme dangereux, capable de revenir jeter le trouble parmi nous.

—C'est inutile, monsieur le maire, je le connais; il ne reviendra plus! dit tristement le vieux meunier.

—C'est égal... pour l'ordre... votons tout de même. »

Maître Daniel fut exclu.

En ce moment, il traversait le pont en face de la forge. Frantz Bénédum le regardait par l'une des fenêtres : il le vit étendre les mains d'un air imposant, comme pour maudire le conseil et tout le village.

C'était terrible.

VIII

Le cœur de maître Daniel était serré comme dans un étau. Après ce qui venait de se passer au conseil municipal, il désespérait de ses plus vieux amis, il désespérait du village; mais il avait confiance en lui-même, il se sentait investi d'une force invincible.

Étant entré dans sa demeure, il y trouva Thérèse assise près de la table, toute mélancolique, car le temps s'était assombri et menaçait d'un orage.

« Thérèse, lui dit-il, où sont tes frères?

—Ils sont à jouer aux quilles chez notre voisin Rœmer, répondit-elle.

—Eh bien, va les chercher; dis-leur que je les attends. »

Thérèse sortit, et le vieillard prit place dans le grand fauteuil, où le père Nicklausse avait l'habitude de s'asseoir en écoutant les chro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

niques. Il déposa son large feutre sur la table et tomba dans un abîme de méditations.

Bientôt ses fils arrivèrent; ils étaient en manches de chemise, la poitrine nue, la face encore animée par le jeu.

Le vieillard, admirant leurs larges épaules, se dit en lui-même :

« Allons, la famille des Rock n'est pas encore éteinte... Malheur à ceux qui porteraient la main sur elle ! »

Mais, se calmant ensuite, il s'écria :

« Garçons, asseyez-vous... j'ai besoin de vous consulter.—Et toi, Thérèse, tu peux sortir; il s'agit d'affaires sérieuses, où les femmes ne doivent pas être mêlées. »

Thérèse entra dans la cuisine.

Les fils du forgeron étaient tout étonnés de ce qu'ils venaient d'entendre. Maître Daniel Rock ne consultait jamais personne; il ne connaissait que sa propre manière de voir en toutes choses, et s'indignait de la moindre observation. Or, maintenant il voulait prendre leur avis, et cela leur paraissait extraordinaire.

Lui, devinant leur pensée, ajouta :

« Vous êtes des hommes... votre père aujourd'hui a besoin de conseils... Où pourrait-il en trouver de meilleurs que parmi ses propres enfants... parmi ceux qui partagent ses intérêts et sa vie? Asseyez-vous donc et écoutez-moi. »

Ils s'assirent, et maître Daniel commença le récit de la séance du conseil municipal, racontant toutes choses avec ordre, rappelant chaque parole des uns et des autres, et ne déguisant rien de la vérité; pourtant sa voix tremblait : il était facile de voir que l'outrage du maire faisait encore bouillonner son sang.

Ses fils l'écoutaient avidement, comme stupéfaits de l'audace de Zacharias Piper, de la trahison de Bénédum et du calme de leur père dans ces circonstances orageuses.

« Ainsi, s'écria maître Daniel quand il eut fini cette étrange histoire, ainsi voilà que Daniel Rock, le dernier représentant de la plus vieille famille de nos montagnes, le seul dont les ancêtres ont défriché ces bois, le seul qui conserve encore les vieilles mœurs, les coutumes d'une race antique et respectable, le voilà forcé de se taire devant un Zacharias Piper, revêtu de son gilet blanc et de son habit noir; devant un intrus qui se donne des airs de grand seigneur, avec une montre et des lunettes, et qui ne s'inquiète pas plus de notre pays que de la basse Alsace ou de la Lorraine! Pourvu qu'il obtienne une bonne place, n'importe où, le reste, il s'en soucie fort peu. Et cet homme me dit à moi : « Daniel Rock, taisez-vous! » Et il faut que je me taise! Et tout le monde, tous les anciens habitants du village, les Diemer, les Kalb, les Bénédum, lui donnent raison! tous m'empêchent de le déchirer de mes propres mains! tous me crient : « Maître Daniel, prenez garde! » comme s'il s'agissait d'un Dieu. Tous l'approuvent, le respectent, le vénèrent parce qu'il leur promet de l'argent, parce qu'il leur annonce de gros bénéfices, parce qu'il leur fait voir le moyen de vendre leurs planches et leur bétail. L'argent est tout; l'honneur et les vieilles mœurs ne sont plus rien! On met Daniel Rock à la porte du conseil, et l'on croit que tout est fini!... »

Le vieux forgeron se tut un instant; sa figure osseuse avait une expression épouvantable, d'autant plus épouvantable qu'elle était calme, pâle, que son grand nez se recourbait en griffe, et que ses lèvres tremblantes se tordaient par un sourire bizarre.

« Et l'on croit que tout est fini! reprit-il lentement; eh bien, on a tort... oui, on a tort! Daniel Rock est sorti du conseil, c'est vrai, mais il est debout sur la côte : — la côte est à lui. — Si le vieux juif est venu la marchander avec ses ruines et ses bruyères, c'est que le chemin de fer doit passer là, car Élias ne jette pas son argent par les fenêtres. — C'est là que Daniel Rock est debout et qu'il attend le marteau sur l'épaule :—malheur à celui qui voudra passer! Je vous le dis, garçons, malheur aux premiers qui sauteront le fossé! que Dieu leur fasse grâce! ce sera une belle bataille... une de ces batailles comme on en voit dans nos chroniques... Ha! ha! ha!... Ceux qui viendront après nous pourront l'écrire! — Maître Daniel tombera... il faut qu'il tombe... c'est écrit... Mais il aura fait mordre la poussière à plus d'un brigand, avant de recevoir le coup de la mort. »

Le vieillard, parlant de la sorte, s'enivrait de son idée; il souriait, ses yeux brillaient. Un vieil aigle qui va fondre sur sa proie n'a pas l'air plus heureux, plus enthousiaste.

Ses fils le contemplaient avec admiration; leurs figures énergiques reflétaient son ardeur de carnage : ils mâchaient à vide sans murmurer un mot.

« Voilà ce que j'ai résolu, dit maître Daniel d'un accent plus calme; je ne courrai pas à leur rencontre, je les attendrai. Quant à vous, c'est autre chose : vous êtes jeunes, vous êtes laborieux, vous avez encore de longues années à vivre... Moi, je suis las de ce nouveau monde... je suis las de voir ces nains qui viennent nous faire la loi... qui se rapprochent de plus en plus, et nous gouvernent avec leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

papiers de mensonge et d'hypocrisie. Oubliez les vieilles chroniques et ces grandes idées qui me tiennent au cœur et le déchirent... elles n'ont pas encore en vous de profondes racines... vous pouvez vivre sans elles. Ce chemin de fer exigera beaucoup d'ouvriers... eh bien, faites-vous à cela... ou bien cherchez fortune ailleurs. La forge, la maison, les terres, les meubles, l'argent, tout est à vous... sauf les ruines... Prenez tout... partez ! Le bonheur et la fortune sont amis de la jeunesse... Embrassons-nous... et laissez-moi seul. »

A ces mots, les deux braves garçons sentirent leurs poitrines se gonfler.

« Vous nous chassez donc? s'écria Christian d'une voix strangulée.

—Mais nous n'avons rien fait pour qu'on nous chasse ! dit Kasper.

—Moi, mes enfants, vous chasser ! dit maître Daniel attendri. Mais non... je veux seulement que vous viviez... Songez donc que nous serions seuls contre tous... contre la commune, les avocats, les juges, les gendarmes... Songez que si nous en assommions dix, vingt, cinquante... ce serait encore comme si nous n'avions rien fait. Regardez les chênes sous les haches des bûcherons... longtemps ils résistent, mais il faut qu'ils tombent... il le faut !... Moi, vous chasser !... Oh ! non... Je veux vous sauver !

—Et nous, dit Kasper froidement, nous ne voulons pas être sauvés : nous voulons combattre avec vous.

—Oui, nous voulons mourir avec vous, dit Christian ; nous pensons comme vous, nous avons les mêmes idées que vous. Si nous vous laissions seul, est-ce que nous ne serions pas des lâches?... Mais nous aimerions mieux mourir mille fois que de vous quitter.

—C'est bien ! » dit maître Daniel d'un accent étouffé.

Et ses yeux gris se voilèrent de larmes.

« Vous avez raison... il vaut mieux mourir ensemble. »

Il étendit les bras.

« Embrassons-nous... et que tout soit fini ! »

Alors ils s'embrassèrent.

La figure du vieillard était bien pâle; celles des deux jeunes gens exprimaient une résolution calme, inflexible.

Après cette étreinte, ils se séparèrent, et le vieux forgeron dit :

« La seule chose qui me fasse encore de la peine, c'est Thérèse. Comment vivra-t-elle quand nous n'y serons plus ?... Seule... abandonnée... car maintenant elle ne peut plus épouser Ludwig... »

terminait à peine ces mots, que Thérèse, blanche comme une statue de marbre, mais calme, résignée, ouvrait la porte et venait s'agenouiller devant le fauteuil de son père.

« J'ai tout entendu, dit-elle, ne vous inquiétez pas de moi... votre fille est avec vous... elle ne peut combattre... mais elle peut prier... elle peut conserver votre mémoire quand vous ne serez plus... elle peut lire les vieilles chroniques que vous aimiez tant, et rappeler vos âmes courageuses pour entendre ces nobles récits... Elle ne sera jamais seule... car vous viendrez la voir... comme les ombres de nos seigneurs viennent voir Fuldrade là-haut dans les ruines, et causer avec elle des temps passés. »

Maître Daniel, entendant ces paroles, parut comme en extase. Au bout d'un instant, s'inclinant vers sa fille et l'attirant sur son cœur :

« C'est beau, Thérèse, murmura-t-il; oui, c'est beau, ce que tu viens de dire... Ah ! le sang des Rock, de cette grande famille de forgerons et d'armuriers dont parlent nos histoires, ce noble sang revit en nous tous ! mais c'est toi, ma pauvre enfant, qui dois porter le poids de nos malheurs. La mort n'est rien, — l'homme brave ne la voit point... elle se cache à ses yeux, — mais la vie... la vie chez les étrangers... la vie d'une femme sans secours, sans appui... voilà ce que je plains !... voilà ce qui me fait souffrir pour toi, Thérèse. Et tu veux oublier Ludwig, qui t'aime... et que tu aimes !

—Oh ! oui, je l'aime !... mais j'aime encore plus l'honneur de ma famille... j'aime encore plus mon devoir ! »

Un éclair d'orgueil sillonna le front de maître Daniel.

« Garçons, s'écria-t-il, vous croyez être courageux... eh bien, regardez votre sœur... elle est plus grande, elle a plus de vertu que nous tous... Elle me rend glorieux ! Oui... elle a raison, le sang des Rock et des Bénédum ne doit pas couler ensemble... Ce Bénédum qui ne pense qu'à gagner de l'argent... je le méprise ! »

Puis, après un instant de silence, il ajouta tristement :

« Pourtant, Ludwig est un brave garçon... il m'en coûte de lui dire : « C'est fini... va-t'en ! »

Thérèse alors s'était inclinée sur le sein du vieillard... On l'entendait sangloter tout bas... son beau cou blanc, où flottaient les boucles de sa noire chevelure, tressaillait doucement.

Ses frères la regardaient avec un sentiment de pitié inexprimable.

Aux derniers mots de maître Daniel : « Il m'en coûte de lui dire : C'est fini... va-t'en ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je le lui dirai, mon père, murmura-t-elle. Vous avez la parole un peu rude... vous pourriez lui faire de la peine en blessant sa famille... Il faut que ce soit moi qui lui parle! »

Le vieillard, à ce trait d'amour et de délicatesse, se leva et sortit pour répandre des larmes.

Quand il revint, il était plus calme.

Et comme l'heure du repas était passée depuis longtemps, on s'assit à table. Thérèse récita le *Benedicite*, puis elle sortit pour servir. Alors, à voir le vieux forgeron et ses fils, calmes et graves comme d'habitude, on aurait dit que rien d'extraordinaire ne s'était accompli.

IX

Tandis que ces choses se passaient chez maître Daniel Rock, la moitié du village stationnait devant l'auberge du *Cygne*.

On entendait chanter, rire, crier à l'intérieur; on voyait passer les servantes dans le corridor, avec des paniers de vin et des comestibles en tout genre : rôtis, jambons, andouilles, saucisses, *kougelhoff*, tartes aux prunes, au fromage, etc.

On aurait dit que les architectes et les ingénieurs du chemin de fer voulaient tout manger en un jour : le grand festin de Balthasar n'était rien en comparaison!

Et, par les fenêtres ouvertes, on voyait ces personnages, les uns debout, le verre haut, criant :

« A Juliette!

—A Charlotte!

—A Malvina! »

Les autres, assis, buvant d'autant, s'étalant sur les chaises, allongeant les bras, soufflant dans leurs joues pour se donner de l'air, parlant tous à la fois, et se plaignant qu'ils n'en avaient pas encore assez; — que, dans ce misérable pays, on ne trouvait pas de glaces en plein été, — que les servantes avaient les oreilles trop rouges, — que l'aubergiste était un âne et la cuisinière une empoisonneuse; — enfin, ne trouvant rien à leur goût... ce qui ne les empêchait pas de boire et de manger chacun comme quatre.

Tout le monde, au dehors, était en extase.

De temps en temps un de ces étrangers, la barbe grasse, les moustaches humides, s'approchait de la fenêtre pour rire au nez des gens.

« Oh! les badauds!... Ha! ha! ha! Cyprien... Fragonard... venez donc voir les Triboques qui se pâment à l'odeur du rôti! »

Et là-dessus ils faisaient des signes bizarres, puis allaient reprendre leur place à table; d'autres arrivaient la face pourpre, les yeux plissés.... Et le festin continuait toujours.

Si ces choses paraissent extraordinaires au village, si les vieilles commères déclaraient n'avoir jamais rien vu de semblable, et se dépêchaient d'emmener leurs filles, qui voulaient rester; si les enfants grimpaient sur le toit de l'étable en face pour regarder dans la salle, et si le père Nicklausse, instruit des propos qui se tenaient à l'auberge du *Cygne*, s'en trouvait scandalisé, qu'on juge de l'étonnement et de la stupéfaction de maître Baumgarten lui-même, l'aubergiste, de sa femme Orchel, de ses servantes et de toute la maison.

Baumgarten ne craignait pas pour le payement, il savait d'avance que les ingénieurs du chemin de fer devaient avoir de l'argent. Le petit brun, monsieur Horace, celui qui, dans la matinée, s'était posé face à face devant maître Daniel d'un air arrogant, avait retenu toutes les chambres de l'auberge : les malles, les sacs, les caisses de ses camarades, répondaient de la dépense. — D'ailleurs, il les avait vus se brosser les dents, au moyen de petites brosses renfermées dans des boîtes odorantes... c'étaient donc des personnages... de vrais personnages... Mais cela n'empêchait pas maître Baumgarten de trouver singulier que monsieur Horace, l'ingénieur en chef, voulût faire asseoir sa servante Gretchen sur ses genoux, et qu'un autre, un grand borgne nommé Fragonard, se mit un verre dans l'œil en fronçant le nez, pour faire des signes à sa propre fille Katel... enfin, que tous ces messieurs se fussent déjà familiarisés avec les filles de la maison, les traitant de : « Ma belle! ma bonne! la petite! » et autres expressions inconvenantes.

Il aurait bien voulu se fâcher, mais ne savait comment s'y prendre, car ces Parisiens semblaient trouver leurs façons d'agir aussi naturelles que de se nettoyer les ongles ou de se brosser les dents.

La mère Orchel, qui, depuis le matin, n'avait fait que plumer ses poulets et ses canards, que pétrir ses pâtes et nettoyer ses marmites, et qui ne pouvait quitter la cuisine sans risquer de tout brûler, la mère Orchel, entendant crier les servantes et rire les étrangers, disait :

« Baumgarten!... Baumgarten!...

—Eh bien, quoi?

—Qu'est-ce qu'ils font donc à Gretchen?... Pourquoi rient-ils?

—Eh! tu es folle!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Messieurs, je suis heureux de voir... (Page 137.)

—Folle!... Dis à notre Katel de venir ici... Je ne veux pas qu'elle me quitte!

—Hé! mon Dieu ne croirait-on pas que ces messieurs vont la manger?

—Veux-tu dire à Katel de venir? Je l'entends qui rit... Veux-tu l'appeler bien vite... ou j'abandonne tout!

—Allons... allons... ne te fâche pas, Orchel, je vais l'appeler. »

A peine Katel était-elle hors de la salle, que monsieur Fragonard trouvait le vin mauvais, les plats détestables, il faisait d'horribles grimaces, et maître Beaumgarten, qui suait à grosses gouttes, ne savait plus à quel saint se recommander.

Il maudissait ces gens, et pourtant il tenait à les avoir chez lui : il aurait été désespéré s'ils l'eussent abandonné pour l'auberge de Kalb, son plus grand ennemi.

Pendant que le pauvre homme allait, venait, courait, se démenait pour satisfaire tout le monde, le bruit redoublait, les bouchons sautaient, les plats entraient et sortaient.

Après le repas, il fallut servir le dessert; après le dessert, le café, le kirschenwasser, les cigares!

Mais il n'y avait pas un seul cigare au village.

C'est alors qu'il fallut entendre les cris d'indignation et les apostrophes à l'aubergiste.

Heureusement, monsieur Horace avait une boîte de cigares. On se mit donc à fumer, les pieds sur les chaises. Monsieur Fragonard chantait un air, monsieur Cyprien un autre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Chacun enleva une petite dame... (Page 139.)

Quelques-uns demandèrent alors des divans.

Maître Baumgarten ne savait ce qu'ils voulaient dire. On lui fit entendre que c'étaient des espèces de lits pour être plus à l'aise, et l'honnête aubergiste, vraiment indigné, fit sortir aussitôt ses deux servantes.

Mais ces messieurs ne demandèrent plus de lits; la fumée semblait les rendre tristes.

L'un d'eux s'écria qu'ils étaient en exil. Un autre dit que l'Opéra venait de reprendre *Guillaume Tell*. Alors, tous se balançant sur leurs chaises, le nez en l'air, dirent qu'on ne pouvait vivre sans musique, et se plaignirent du retard d'un certain Anatole qu'ils attendaient.

Maître Baumgarten ayant proposé de faire venir la clarinette du village, Pfifer-Karl, qui joue aux noces, Cyprien cria que c'était une idée magnifique; Fragonard, que c'était ridicule.

Ils se fâchaient, et Dieu sait ce qu'il pouvait advenir, si, dans ce moment même, monsieur le maire Zacharias, avec son habit noir et sa cravate blanche, n'était entré, faisant de grands saluts et disant :

« Messieurs, je suis heureux de voir que vous avez trouvé un asile dans ces contrées ingrates... dans cette Sibérie semblable aux steppes arides de l'Amérique. »

A peine eurent-ils entendu ces mots, que tous partirent d'un grand éclat de rire et crièrent :

« Monsieur le maire!... Ah! quel bonheur... monsieur le maire!... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et monsieur Horace, se levant, lui présenta gravement une chaise.

« Faites-nous l'honneur de prendre place, monsieur le maire, dit-il, et d'accepter le café, s'il vous plaît.

—Oh! monsieur l'ingénieur en chef... vous êtes bien honnête... c'est trop d'honneur pour moi. »

Cependant il s'assit, et l'on apporta le café.

Les Parisiens semblaient tout réjouis de voir M. le maire. Fragonard regretta hautement que M. le maire ne fût pas venu plus tôt donner en quelque sorte un caractère solennel à leur réunion par sa présence.

Maître Zacharias, à ce compliment plein de délicatesse, s'inclina le nez presque dans sa tasse et dit :

« Les regrets sont de mon côté, monsieur l'ingénieur. Quel honneur, pour un simple magistrat communal, de figurer à la table des flambeaux de la science, de ces hommes privilégiés par le génie naturel, autant que par l'éducation d'un siècle avancé dans les lumières... lesquels sont désignés pour l'accomplissement d'une œuvre nationale... L'honneur est de mon côté! »

Alors tous parurent émus de la noblesse de ces paroles, et pensèrent en eux-mêmes :

« Ce maire est un homme éloquent, digne de notre estime. »

Et le grand borgne, s'inclinant deux fois, lui répondit :

« Oh! oh!... charmé... trop flatté... monsieur le maire... vos compliments nous touchent... Acceptez-vous un petit verre de kirsch?

—Avec plaisir, monsieur l'ingénieur. — Et pourtant, reprit maître Zacharias en se redressant, pourtant, messieurs, dans nos humbles fonctions communales, il nous arrive aussi parfois de rendre de grands services à la société, et de concourir d'une manière efficace, quoique moins brillante que la vôtre, aux progrès de la civilisation. Aujourd'hui même...

—Comment! vous auriez concouru aujourd'hui même... dit Fragonard.

—Oui, monsieur, aujourd'hui même j'ai dessillé les yeux du conseil municipal, et je vous apporte le vote à l'unanimité de Felsenbourg en faveur du chemin de fer.

—Quel bonheur! s'écrièrent les convives, le conseil municipal a voté le chemin de fer à l'unanimité... cela nous débarrasse de bien des soucis! »

Le maire, tout glorieux, raconta le terrible discours de maître Rock et sa fureur à la fin de cette scène mémorable, où lui-même, Zacharias, avait failli périr, sans le courage héroïque du meunier Bénédum.

Tout le monde frissonnait, et M. Horace, se souvenant tout à coup du vieux forgeron, en fit le portrait avec son gilet écarlate, son grand tricorne, son nez long, recourbé, ses yeux gris.

« C'est cela même, dit maître Zacharias, nous l'avons exclu. »

Le grand borgne allait dire quelque chose, quand l'un des convives, s'étant levé pour regarder par la fenêtre, s'écria d'une voix joyeuse :

« Voici Juliette! »

Alors ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme : tous se précipitèrent vers les fenêtres, agitant, les uns leurs chapeaux, les autres leurs serviettes.

M. le maire resta seul à table, devant sa tasse de café. On ne pensait plus à lui, mais il n'en était pas moins heureux, et souriait comme si ces messieurs l'eussent encore regardé.

Ce qui venait d'exciter l'enthousiasme des convives, c'était une grande voiture pleine de dames, qui descendait lentement la côte de Phalsbourg.

Ces dames, tout habillées de soie, méritaient l'admiration universelle; on ne pouvait s'imaginer de plus jolies créatures, plus fraîches, plus roses, plus souriantes. Tous ceux qui les voyaient passer tiraient leur chapeau jusqu'à terre.

Et quand on pense que ces êtres charmants, gracieux et délicats comme des fleurs, se trouvaient assis sur de simples bottes de paille, entre les échelles d'une longue charrette à la mode du pays; — le voiturier en blouse sur le timon, et deux pauvres haridelles étiques pour tout équipage;—quand on se figure le chemin de Felsenbourg dans ce temps-là : un chemin engravé de sable, de pierres, de roches, coupé de trous et d'ornières, côtoyant le ravin à pic; — quand on se représente les sapins penchant leurs grands rameaux noirs au-dessus, le précipice se creusant au-dessous, les grands bois en perspective, le pauvre village, les sombres vallées s'ouvrant entre les montagnes, les ruines croulantes sur les rochers en face; — quand on se rappelle ce pays de sauvages, comme disait monsieur le maire, on ne peut refuser son estime à ces Parisiennes.

Quel spectacle, quel chemin pour de pauvres petites femmes blanches et gracieuses, si légères et si jolies qu'on aurait voulu les porter dans ses bras!... Quelle abominable auberge, en comparaison des grands hôtels et de la vie charmante qu'elles avaient laissée là-bas! Eh bien, tout cela ne leur faisait pas peur : elles auraient traversé les montagnes, en petits

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

souliers, pour revoir leur Horace, leur Cyprien, leur Fragonard.

Enfin les voilà qui descendent la côte; leur voiture entre dans le sable jusqu'aux essieux. Mademoiselle Juliette sur le devant, toute vêtue de bleu, fait des signes à monsieur Cyprien qui lève sa casquette. Puis, derrière, mademoiselle Malvina, une grande brune, debout malgré les cahots, les mains appuyées sur les épaules du voiturier, répond à l'enthousiasme de Fragonard, le grand borgne, qui agite sa serviette. Une autre, toute pâle, les cheveux noirs, le teint blanc comme la neige, les sourcils droits, la belle Diane, sourit à monsieur Horace de ses lèvres ombrées; elle a les bras nus jusqu'aux coudes, et porte une robe blanche très-simple; la voiture se penche... elle regarde l'abîme sans frémir.

Derrière elle s'agite toute une couvée de soubrettes rieuses qui babillent et qu'on entend de loin. Elles ont au milieu d'elles un petit homme blond, habillé de nankin des pieds à la tête, le triple menton enfoui dans une cravate blanche, un jabot épanoui sur l'estomac, l'air un peu fatigué, les yeux bleus, le teint frais, la bouche rose en cœur. C'est monsieur Anatole, le secrétaire et l'ami d'Horace.

Tous les hôtes de l'auberge du *Cygne* coururent à la rencontre de la voiture, qui cheminait cahin-caha. Horace arriva le premier; il serra la main de Diane, puis s'adressant au petit homme :

« Cher Anatole, dit-il, quel dévouement!... Ah! je vous reconnais bien là. »

Lui, exhalant un soupir :

« Que ne ferais-je pas pour vous, très-cher... et pour ces dames?... Vraiment leur courage m'étonne... Ah! je n'en puis plus! »

En même temps il s'agitait un petit mouchoir blanc sous le nez.

Les autres venaient alors de rejoindre la voiture, et c'étaient des cris frénétiques :

« Juliette!

—Malvina!

—Cyprien!

—Fragonard! »

On ne s'entendait plus... on se tendait les mains... les Parisiennes semblaient prêtes à se jeter par-dessus les roues.

Enfin, grâce au ciel, la voiture s'arrêta devant l'auberge; chacun enleva une petite dame comme une plume, et l'emporta dans la salle avec de fous rires.

En une seconde, M. Anatole resta seul, assis sur sa botte de paille, promenant dans la foule réunie autour de la voiture un regard indécis. Au bout d'une minute, s'adressant à maître Baumgarten qui le regardait de sa porte :

« Monsieur l'hôtelier, dit-il, faites-moi la grâce de venir me prêter un peu l'épaule : je suis brisé! »

L'aubergiste accourut : le petit homme descendit de son siége, épousseta soigneusement les brins de paille qui s'étaient attachés à ses habits, donna un coup de mouchoir sur ses escarpins, regarda ses bas blancs chinés, à travers lesquels on voyait son pied rose et dodu comme la chair d'un ortolan. Après quoi, toussant et se rengorgeant, il gravit les marches de l'auberge.

X

Les prédictions de Daniel Rock commençaient à s'accomplir : l'antique terre de Felsenbourg, où depuis tant de siècles avaient régné le calme de la solitude, le respect de la tradition, la simplicité de la foi, la soumission aux vieilles coutumes établies par la sagesse de nos pères; cet antique asile du repos et de la paix allait être bouleversé de fond en comble.

Après l'arrivée des Parisiennes, l'enthousiasme général ne connut plus de bornes : durant plus d'une heure, on n'entendit que chanter, crier, danser, sauter, les chaises tomber, les verres grelotter, les vitres frémir.

Toute la maison en tremblait.

On voyait les petites femmes jeter leurs chapeaux dans les pots de fleurs de la fenêtre, leurs châles au dos des chaises, puis courir dans la salle en dansant. — Et, chose bizarre, M. le maire Zacharias, debout au fond, contre la porte de la cuisine, les yeux arrondis, la face épatée, riait à ce spectacle; tandis que Baumgarten se tenait sur le seuil de sa maison d'un air consterné, et que la mère Orchel, au soupirail de la cuisine, joignait les mains au-dessus de sa tête et s'écriait :

« Jésus, Maria! Jésus, Maria! qu'allons-nous devenir?... Qu'est-ce que font ces gens-là, qui nous appellent des sauvages?... Ah! mon Dieu... si cela dure huit jours... nous sommes perdus... la maison tombera pour sûr! »

Enfin, au bout d'une grande heure, le calme parut se rétablir un peu. Les petites dames, heureuses comme des reines, vinrent respirer aux fenêtres. Cela ne dura guère... Le jour baissait... Tout à coup de nouveaux cris s'élevèrent :

« De la lumière! »

Puis, après un instant de silence :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Du champagne !... du champagne ! »

Et les couteaux se prirent à tambouriner sur la table.

Maître Baumgarten, allumant alors la lampe de cuivre à sept becs, entra et vit toutes les petites dames assises autour de la table, le couteau nu, et fumant de petits bouts de papier d'un air joyeux, tout en tapant avec le manche de leurs couteaux, et criant avec un ensemble admirable :

« Du champagne !... du champagne !... du champagne !... »

L'aubergiste, tout pâle, s'approcha de M. l'ingénieur en chef Horace, et lui dit à l'oreille qu'il n'y avait pas de champagne à Felsenbourg... qu'il n'y en avait jamais eu.

Alors ce petit homme entra dans une grande fureur; il bondit de sa chaise, se croisa les bras et s'écria d'une voix tonnante :

« Vous n'avez donc rien? ni glaces, ni divans, ni cigares, ni champagne !... Rien... rien... rien !...

—Je vous ai donné tout ce que j'avais, dit Baumgarten, et si cela ne vous suffit pas... eh bien, à la grâce de Dieu... allez chez mon voisin Kalb, je ne suis pas habitué à tous ces cris !

—Ah ! vous n'êtes pas habitué, monsieur l'aubergiste?... Eh bien, vous allez en entendre d'autres... Qu'on nous cherche la clarinette ..

—Oui... oui... la clarinette... nous voulons danser ! »

Et les petites dames, tout à l'heure si tranquilles, se mirent à sauter, à trépigner en criant :

« Du champagne ! du champagne !...

—Monsieur le maire, s'écria Baumgarten, faites taire ces gens? »

Mais maître Zacharias, bien loin de lui obéir, répondit furieux :

« Vous avez tort ! Vous devriez avoir du champagne. Qu'est-ce qu'une auberge où il n'y a pas de champagne? C'est honteux !... c'est abominable !... Retirez-vous, vous déshonorez le pays ! Je vais dresser procès-verbal contre vous ! »

Maître Zacharias était vraiment indigné; il fallut que M. Horace le priât de ne pas dresser de procès-verbal.

« Je ne le dresserai pas ! s'écria-t-il, non, je ne le dresserai pas, en considération de monsieur l'ingénieur en chef et de ces dames, qui seraient obligées d'aller à Sarrebourg, déposer au tribunal dans une vilaine affaire. Mais s'il n'y a pas de champagne ici demain, Baumgarten, malheur à vous !... — Des gens qui font le bonheur du pays... des gens qui nous apportent les lumières de la civilisation... des gens honnêtes... des personnes distinguées par la délicatesse de leur sexe et de leur esprit, leur dire en face qu'on n'a pas de champagne et les envoyer chercher ailleurs... c'est absurde... c'est tout ce qu'il y a de pire !... Allez, vous devriez rougir de honte ! »

Ainsi parla M. le maire, plein d'une noble indignation, et toutes les dames de Paris se disaient entre elles :

« Il a raison, ce maire... il dit des choses judicieuses... Nous apportons la civilisation dans ce pays de sauvages... nous sommes les bienfaiteurs de ces contrées !... on devrait avoir tout préparé d'avance pour nous recevoir, et voilà qu'on nous refuse du champagne ! »

Tous les regards foudroyaient Baumgarten d'un juste mépris. Il se retira, convaincu qu'il était dans son tort, et que ces personnes avaient le droit de se fâcher contre son auberge.

On pense bien que sa retraite ne fit pas cesser le tapage, qui s'entendait jusque dans la montagne; jamais les échos de Felsenbourg n'avaient répété de telles clameurs... les verres, les bouteilles, les couteaux roulaient sur la table... Les dames, sachant qu'elles avaient le maire pour elles, demandaient du champagne à tout prix... Fragonard, Horace, Cyprien, chacun sortait à son tour en se bouchant les oreilles.

Au milieu de ce tumulte, un âne se mit à braire.

Alors il se fit un grand silence, puis un immense éclat de rire.

« Tiens... celui-là manquait encore à l'orchestre, s'écria Juliette, il arrive à propos !

—Une basse magnifique ! » dit M. Anatole.

L'âne s'approchait, mais bientôt il se tut.

« C'est dommage, dit Malvina.

—Allons... courage ! s'écria Juliette, du champagne !

—En voilà !... en voilà ! répondit une voix nasillarde du dehors. — Hé ! hé ! hé !... »

Et comme tout le monde, stupéfait d'entendre cette voix étrangère, regardait vers la fenêtre, un petit vieux, tout courbé, tout gris, mais vif encore, les yeux scintillants, le nez crochu, maître Élias Bloum apparut, tenant de chaque main une bouteille au long col argenté.

« En voilà ! s'écria Juliette, en voilà du champagne !... Il n'y a qu'à montrer du caractère... il arrive !... »

Toutes les Parisiennes s'étaient levées, les bras étendus, criant :

« Ici !... ici !... Ah ! le brave homme !... ah ! l'honnête homme !... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et le petit Élias, riant, sémillant, embrass sur les deux joues, nasillait :

« Hé ! hé ! hé ! je savais bien... je savais bien que ces dames me recevraient... Chers petits anges !... hé ! hé ! hé !... »

Au même instant, Gretchen entra, portant sur un plateau de longs verres à pied, brillants comme le cristal.

Élias n'avait rien oublié !

Le cou des deux bouteilles sauta; Fragonard tenait l'une, Horace l'autre; toutes les petites mains blanches s'étendirent vers eux... la mousse frémissante pétilla sur les lèvres roses.

« Excellent ! dit Malvina. Oh ! c'est ça ! Mais où est-il donc, le petit vieux? »

Élias était sorti; il reparut avec quatre autres bouteilles, deux sous les bras, deux dans les mains.

Vous peindre alors l'attendrissement des petites dames... je ne le puis; — la surprise d'Horace, de Cyprien, de Fragonard... c'est impossible.

Horace, après avoir vidé son verre, se leva de table et voulut faire asseoir Élias; mais le vieux renard était trop fin pour y consentir. Il savait que l'ivresse est tolérante et le réveil rancunier.

« Ah ! monsieur l'ingénieur, s'écria-t-il d'un accent pathétique, jamais !... je suis trop heureux d'être agréable à ces dames... J'ai fait ce que j'ai pu, c'est vrai, mais ce n'était que mon devoir... Vous êtes les bienfaiteurs du pays... vous allez apporter chez nous le commerce... Moi... j'aime le commerce !... En passant dans ces montagnes, ça me saignait le cœur depuis cinquante ans, de voir qu'une poule ne valait que douze sous au lieu de quarante... une planche dix sous au lieu de vingt... un arbre sur pied, que la peine de l'abattre et d'en faire des bûches... Je me disais : Que d'argent perdu... que d'argent perdu pour ces pauvres gens !... Ah ! s'il y avait des chemins !... ah ! si ces beaux chênes étaient à Paris... ah ! si ces bœufs, ces vaches, ces moutons arrivaient au marché de Poissy... ah ! quelle fortune... quelle fortune !... N'y aura-t-il donc jamais moyen de transporter ces choses ?... — Vous arrivez, monsieur l'ingénieur, pour faire ce que le pauvre Élias désire depuis cinquante ans... Ces chères petites dames viennent vous tenir compagnie... ça m'attendrit !... Est-ce qu'il ne faudrait pas avoir le cœur bien dur, pour ne pas accourir leur souhaiter la bienvenue? »

Ainsi parla le vieux juif, avec une bonhomie charmante, et tous les convives étaient émerveillés du dévouement d'un si brave homme; M. Anatole se leva même pour lui serrer la main.

« Ah ! monsieur, dit-il, si l'on trouve des sots et des brutes dans tous les pays, on y trouve aussi des gens intelligents et dévoués au progrès... Asseyez-vous donc près de M. le maire, et videz un verre de votre vin de Champagne. »

Élias ne put refuser.

La soirée se prolongea bien tard. On chanta, on rit, on célébra le chemin de fer. Ce n'est que vers minuit que M. Fragonard, prenant la lampe à sept becs, reconduisit en grande cérémonie M. Zacharias Piper et maître Élias Bloum :

Au moment de se quitter, Horace avait dit au vieux juif :

« Nous manquons des choses les plus indispensables, dans cette auberge... il nous faut un homme intelligent et connaissant bien le pays, pour nous approvisionner de tout ce qui nous est nécessaire : revenez demain... nous causerons ! »

Élias, l'homme du progrès, et Zacharias s'en retournèrent, bercés des plus riantes espérances.

Le village dormait. — Toutes les lumières de l'auberge du *Cygne* s'éteignirent bientôt.

XI

Or, le bruit des événements qui avaient signalé l'arrivée des ingénieurs se répandit dans la montagne comme un éclair.

Les marchands de légumes, de volaille et de bestiaux, les facteurs de la poste, les contrebandiers, tous ces gens qui vont de la Houpe à Saverne, du Hârberg à Phalsbourg, semant sur leur passage les nouvelles de la plaine, les grossissant et les embellissant à leur manière, —tous ces gens racontaient gravement qu'une société d'hommes et de femmes, abondant en richesses de toute sorte : en chevaux, en habits, en argent, étaient venus s'établir chez maître Baumgarten, à Felsenbourg; — qu'ils vivaient là dans la joie et les festins, ne se refusant rien de ce qui peut flatter le goût et l'odorat, considérant cette vallée de misère comme un lieu de délices, n'allant pas écouter les instructions du père Nicklausse, et n'ayant d'autre religion que de bien boire, bien manger, bien dormir, enfin de se livrer aux jouissances de la chair;—que les hommes de cette société, coiffés de petites casquettes brodées d'argent, allaient chaque matin par les bois,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

suivis d'une foule d'ouvriers, plantant des piquets ici... là... comme au hasard, regardant à travers des lunettes... puis s'écriant en présence des gardes : « Il faut abattre ceci... Il faut éclaircir cela! » Et que les bûcherons se mettaient à l'œuvre; que les plus grands sapins, les plus vieux chênes tombaient les uns sur les autres, comme l'herbe des champs, et que nul ne pouvait savoir ce qu'il en résulterait; — que les femmes de ces personnages, blanches, grasses, appétissantes, vêtues de soie et d'or, n'avaient d'autre souci que de rire, de danser, de fumer, de se mettre à table, et de se promener assises sur les ânes du meunier Bénédum, en compagnie d'un certain M. Anatole, qui les égayait en roucoulant comme une tourterelle; — que leurs domestiques, gouvernés par le juif Elias, se répandaient sur les marchés d'Alsace et de Lorraine, achetant tout ce qu'il y avait de plus fin en gibier, en poissons, en comestibles de toute sorte; — que des carpes du Rhin, renfermées vivantes dans de petites tonnes, des pâtés de foie gras dans des terrines, des andouilles confites dans de la moutarde, des *professer-wurst*, et même des poissons de mer, cheminaient sans cesse à dos d'homme ou de mulet vers leur résidence; — que maître Élias, sur son âne Schimmel, marchait à côté, surveillant tout par lui-même, se fâchant, et ne trouvant rien d'assez frais, d'assez délicat pour la bouche de ces personnes, qu'il appelait : « Mes petits anges! »—Enfin, ils ajoutaient que dans ce moment même, de grandes voitures arrivaient par le chemin sablonneux de Phalsbourg, chargées de meubles si beaux, si riches, si brillants, qu'on ne pouvait les regarder au soleil; — qu'un monsieur en chapeau, venu tout exprès de Paris, tapissait la maison de Baumgarten, y plaçait des miroirs, et qu'on lui ferait une pension sa vie durant pour cela!

Voilà ce qui se disait de village en village, jusqu'au fond du comté de Dâbo, derrière Soldatenthâl et la Wouchkann.

On ne parlait plus que de ces choses, le soir à la veillée... On en parlait encore aux champs, au bois... partout! Le bruit commençait même à courir de travaux gigantesques, — de chemins de fer, qui devaient passer sous les montagnes, — d'un pont qui devait sauter de Saverne à la forêt Noire — où chacun, y travaillant, pourrait gagner des trois, quatre et même cinq livres par jour.

Cela réjouissait beaucoup les hommes.

Les femmes, au contraire, se rappelaient que vers la fin du monde, l'Antechrist doit venir séduire l'univers avec des bagues d'or, des boucles d'oreilles, des robes de soie et des éblouissements sans nombre : elles se défiaient, mais n'en étaient pas moins curieuses de voir ce qui se passait à Felsenbourg.

Aussi, le dimanche suivant, sous prétexte d'aller à la messe, on vit descendre toute la montagne : hommes, femmes, enfants; jeunes et vieux; en tricorne, en bavolet, en bonnet de coton; à pied, en charrette.

Il y en avait tant et tant, qu'on aurait dit la descente du genre humain dans la vallée de Josaphat.

On voyait là de pauvres vieux qui n'étaient pas sortis de leur cassine depuis quinze ans, portant encore la perruque à queue de rat, les culottes du temps de Louis XVI, et l'habit de peluche vert-perroquet, à boutons d'acier larges comme des cymbales; — des vieilles, la tête branlante, traînant à leur suite des robes achetées au pillage du cardinal Hans-Sépel, en l'an II de la République une et indivisible; — des enfants joufflus, à peine sortis de la coque de l'œuf, se tenant à la jupe de leur mère, et des milliers d'autres en blouse, en veste courte, la calotte sur l'oreille, le tricorne orné de lierre, les pantalons dans les bottes, la robe retroussée pour courir plus vite.

Et c'est alors qu'on vit bien que notre siècle est véritablement un siècle de lumière et de progrès.

En effet, cette foule innombrable, s'étant répandue dans Felsenbourg, remplit d'abord toutes les auberges, les cabarets et les bouchons du village et de la route; il fallut sortir les tables et les chaises dans les rues pour banqueter et festoyer... ce qui dura jusque vers midi.

Alors, chacun s'étant un peu rafraîchi, et voyant que les persiennes de l'auberge du *Cygne* restaient fermées, on se mit à crier qu'on voulait voir les ingénieurs et les petites dames.

Le tumulte devint si grand, que les plus vieux de la montagne se réunirent, afin d'envoyer une députation aux bienfaiteurs du pays.

On choisit donc Hans Brenner, le bûcheron, Karl Dannbach, le *sagar*, Nickel Bentz, l'ancien garde forestier, et deux ou trois autres non moins considérés dans leurs villages.

Et ces braves gens gravirent lentement deux à deux les marches de l'auberge d'un pas solennel, aux yeux de toute la montagne qui ne cessait de crier :

« Les ingénieurs!... les petites dames! »

Or, dans ce moment même, messieurs les ingénieurs et les dames venaient de finir leur déjeuner.

Les jolies Parisiennes, étendues sur de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grands sofas, fumaient en rêvant, et M. Anatole, assis devant le piano, chantait d'une voix tendre, en balançant la tête, un petit air doux qui finissait ainsi :

Ce qu'il me faut, à moi... c'est toi!... c'est toi!

Le vieux Karl Dannbach, écoutant à la porte, dit aux autres :

« Nous tombons mal... il vaudrait mieux attendre... Ils font de la musique ! »

Et le cœur de ces pauvres vieux battait avec force, en songeant qu'ils allaient paraître devant les grands de la terre... Ils délibéraient tout bas, n'osant ouvrir la porte, quand Baumgarten, sortant de la cave avec un panier de bouteilles, leur demanda :

« Que faites-vous là ? »

Alors ils lui expliquèrent la chose, et Baumgarten, déjà familiarisé avec les Parisiens, leur dit :

« C'est bien... tenez-vous tranquilles... je me charge de tout... Vous voyez ces bouteilles... chacune coûte sept livres dix sous... C'est du vin blanc que le juif Élias a fait venir... Il mousse comme de la bière... et lorsque nos dames en ont bu, elles deviennent toujours très-gaies... alors on peut leur parler... elles rient de tout... Tenez... entrez dans la cave... quelqu'un pourrait sortir et vous trouver ici... Tout à l'heure, je viendrai vous prendre. »

Les pauvres vieux entrèrent donc dans la cave... mais seulement sur les marches... car ils avaient honte de descendre jusqu'au fond. Et Baumgarten fit ce qu'il avait promis.

Et comme les dames riaient de bon cœur, demandant à voir la députation, l'aubergiste leur dit qu'elle était dans la cave, ce qui les mit tellement de bonne humeur, qu'on les entendait éclater jusqu'au dehors.

« Eh bien... allez les chercher ! » dirent-elles.

Et les vieux montagnards parurent enfin sous les yeux de ces dames, qui avaient pris un petit air grave pour les recevoir.

Malgré cela, Nickel Bentz leur exposa sa demande, et l'une d'elles, la plus jolie, celle qui s'appelait Juliette et qui avait les yeux bleus, lui répondit avec dignité :

« Puisque vos villages sont si désireux de nous voir, vous pouvez leur dire qu'aussitôt après le champagne, nous paraîtrons au balcon, où chacun pourra nous regarder à son aise !... N'est-ce pas, mesdames?

—Certainement, » répondirent les autres.

Messieurs les ingénieurs ne dirent rien, seulement ils inclinèrent la tête, et les vieux montagnards sortirent, agitant leurs grands chapeaux, et criant d'une voix joyeuse que ces dames daigneraient paraître au balcon... qu'il fallait seulement un peu de patience.

Et descendant les marches, ces braves gens ne tarissaient pas en éloges sur la beauté de ces dames, et la politesse de messieurs les ingénieurs.

De sorte qu'une demi-heure après, toutes les fenêtres de la grande salle s'étant ouvertes, et les Parisiennes ayant paru, l'air retentit de cris joyeux jusqu'au fond de la vallée, et ces paroles du prophète s'accomplirent :

« Réjouissons-nous!... Faisons éclater notre joie, parce que les noces sont venues... Heureux ceux qui ont été appelés aux noces ! »

Et le défilé commença, Pfifer-Karl, Hans Weinland, Diemer Tobie, la clarinette, le trombone, le cor de chasse en tête Chaque village passait à son tour sous les fenêtres, les bras en l'air, la tête basse, le pied haut, criant :

« Vive le chemin de fer !... vivent les ingénieurs !... vivent les dames !...

C'était attendrissant.

Les filles, en passant, jetaient des branches de hêtre au pied du mur, et quelques beaux garçons, comme on en voit là-bas, les yeux roux, les cheveux frisés, la barbe rude, jetaient de tels cris, qu'on aurait dit des loups sautant en hiver à la gorge des chevaux.

Il y avait de quoi frémir.

Et ce défilé dura jusqu'à cinq heures du soir. Alors les dames, joyeuses de ce qu'elles venaient de voir et d'entendre, se retirèrent pour dîner.

Dire ce qui se consomma de fromage, de saucisses, de jambons, de vin et de bière en ce jour mémorable, serait chose impossible : on estime que cela se monte, pour le moins, à deux cents écus de trois livres, et ce fut la première et grande bonne journée des cabarets de Felsenbourg.

Voilà comment apparut la civilisation dans les montagnes.

XII

Après le triomphe de la civilisation à Felsenbourg, les bûcherons retournèrent au bois, les commères à leur rouet, les ingénieurs à leurs études, et tout retomba dans le calme habituel.

Or, il advint dans ces temps-là que les jeunes dames ayant déjà parcouru la montagne et visité les plus grandes curiosités du pays,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le défilé dura jusqu'à cinq heures du soir... (Page 143)

telles que la chapelle du Dagsberg, les ruines du Nideck et du Haut-Bar, la grotte de Valscheid et les verreries de Valerysthâl, toutes choses fort remarquables sans doute, mais dont on se lasse à la longue ; il advint, dis-je, que ces chères dames commencèrent à s'ennuyer et jetèrent un regard de regret vers Paris... bâillant tout le jour et s'écriant :

« Ah ! que cette existence est monotone !... mon Dieu... mon Dieu... qu'allons-nous faire aujourd'hui ? »

Ce que voyant, maître Élias, toujours à l'affût de leurs moindres désirs, et s'efforçant d'imaginer chaque jour quelque nouvelle partie de plaisir, pour conserver la bonne humeur de ses chers petits anges, maître Élias leur dit en souriant :

« Chers petits anges, vous êtes ennuyées de voir toujours des bois, des torrents et des ruines... vous bâillez et vous soupirez... cela ne m'étonne pas : des esprits délicats comme les vôtres doivent aimer le changement... Quand on voit toujours des montagnes, des *montagnes* et des *montagnes*... cela vous blesse la vue !... Mais qu'il soit permis à un vieux bonhomme tel que moi de vous dire qu'on ne vous a pas encore tout montré, et que nous avons dans notre pays une curiosité plus rare que toutes les chapelles du monde... une chose vraiment unique, et que j'ai réservée pour vos distractions et votre réjouissance, lorsque vous seriez fatiguées de tout le reste. »

Et comme les jeunes dames, couchées sur leurs divans, le regardaient toutes curieuses,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout à coup les petites dames furent saisies d'une telle frayeur... (Page 149.)

maître Élias se prit à rire avec finesse en clignant des yeux.

« Qu'est-ce donc? » demanda Juliette.

Alors le vieux juif, écartant les rideaux et montrant la grande tour de Felsenbourg de son doigt crochu, dit d'un air mystérieux, en baissant la voix :

« Voyez, là-haut; dans ce nid de chouettes, au milieu des ronces et des décombres, habite une vieille sorcière! »

Il haussa les épaules en joignant les mains.

« Ce n'est pas à vous, mes chères petites dames, élevées dans le grand monde et connaissant toutes choses, qu'on peut faire croire qu'il y a des sorcières... mais les gens du pays le croient. C'est donc une vieille femme... mais si vieille... si vieille... que moi, Élias, je suis auprès d'elle, en quelque sorte, comme un enfant de sept à huit ans à côté de Mathusalem. Cette vieille se nomme Fuldrade; elle vit avec deux chèvres dont elle boit le lait, et dit la bonne aventure! »

Les petites dames étaient devenues fort attentives; Diane, Malvina, Juliette, se regardant l'une l'autre, semblaient sortir de leur nonchalance. Élias tout joyeux poursuivit :

« Je vous engage donc, mes petits anges, à rendre visite à cette vieille, qui vous amusera... Elle marmotte de grands mots étranges... elle parle des anciens temps... des margraves et des landgraves... Sa mémoire est comme un gros livre plein d'histoires singulières : vous en serez contentes! Demain donc, si vous le voulez, au petit jour, et pendant la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fraîcheur, il faudra vous tenir prêtes. Je ferai conduire devant votre porte les ânes tout sellés et bridés. Monsieur Anatole ne demandera pas mieux que de vous accompagner. Vous arriverez sur la côte à six ou sept heures, en suivant le sentier qui tourne là-bas dans les bruyères, et, je vous le dis, vous verrez une chose vraiment curieuse et rare... Croyez-moi... vous serez contentes ! »

Ainsi parla maître Élias en se frottant les mains, et les dames acceptèrent tout ce qu'il proposait, pensant dire un jour à Paris qu'elles avaient vu ensemble une sorcière de la montagne, une vraie sorcière à cheveux gris, parlant d'un air prophétique, et en sachant plus sur l'avenir que toutes celles des villes. En outre, elles se promettaient d'interroger la vieille sur certaines choses qui les inquiétaient beaucoup.

Durant toute la soirée elles furent rêveuses, et pas une ne dit à messieurs les ingénieurs ce qu'elles se proposaient de faire le lendemain, craignant que l'un d'eux n'eût l'idée de venir avec elles, et qu'il n'entendît ce qu'elles demanderaient à la diseuse de bonne aventure.

Or donc, le lendemain de très-bonne heure, après le départ des ingénieurs pour leurs travaux, entre quatre et cinq heures du matin, maître Élias lui-même amena devant l'auberge les ânes chargés de leur petite selle en forme de tabouret, avec une planchette pour y poser les pieds, ce qui était très-commode.

Un de ces ânes, le plus fort, portait seul un grand bât rempli de comestibles et de bouteilles de vin entourées de linge humide, pour en conserver la fraîcheur.

Le vieux juif alla frapper doucement à la porte, et aussitôt on ouvrit :—il vit que toutes ces dames étaient déjà levées, enveloppées de leurs petits manteaux de voyage, et coiffées de leurs grands chapeaux de paille, et que M. Anatole lui-même se trouvait là dans la salle, affublé d'un gros sac en poil de chèvre, pour ne pas rouiller sa petite voix grassouillette à la fraîcheur; enfin, que tous étaient prêts à partir, ce qui le réjouit.

« A la bonne heure! fit-il, à la bonne heure! mes petits anges... je vois que cette partie vous plaît... Je craignais la rosée, qui tombe souvent en abondance jusqu'à six heures du matin... mais, grâce au ciel, tout est bien... très-bien ! »

En causant de la sorte, Élias trottinait à droite, à gauche, pour s'assurer que rien ne restait oublié dans la salle, tandis que les dames empressées s'avançaient sur le seuil, et jetaient un coup d'œil au dehors.

Le temps était brumeux; comme toujours à cette heure matinale, de grandes teintes grises voilaient la montagne et les bois d'alentour; le brouillard, tout imprégné des âpres parfums du chêne, du lierre, de la verveine et des mille plantes sauvages de la forêt, vous saisissait au premier abord et vous parcourait comme un frisson, puis vous faisait éprouver un sentiment de bien-être indéfinissable.

Tout dormait encore au village... Les coqs seuls battaient de l'aile dans les bûchers voisins.

Les petites dames descendirent l'une après l'autre dans la rue silencieuse, cherchant à reconnaître chacune son âne, car elles avaient toujours le même âne.

M. Anatole apparut au haut des marches, abritant une lumière de la main.

Élias aida les dames à se mettre en selle, plaçant leurs petits pieds sur la planchette, leur demandant si elles étaient bien.

M. Anatole, déposant sa lumière à l'entrée du vestibule, descendit à son tour, puis le vieux juif, leur indiquant le sentier qui tourne autour de la côte en montant insensiblement, dit :

« Vous n'avez qu'à suivre toujours le même chemin... à cent pas d'ici, sur votre gauche, il monte dans les genêts entre deux haies... Allez lentement... ne vous pressez pas... vous arriverez sur le plateau avec le soleil. »

La petite caravane partit.

Élias l'écouta trotter un instant, puis, soufflant la lumière, il murmura en lui-même : « Bon voyage! » et rentra dans la maison, qu'il eut soin de refermer à double tour.

Il logeait alors à l'auberge du *Cygne*, dans une pauvre mansarde, sous le toit. C'est lui qui faisait tout à la maison, et bien des gens s'étonnaient qu'il négligeât ses propres affaires, pour s'occuper exclusivement de celles de messieurs les ingénieurs; mais le vieux renard laissait dire, ayant sans doute de bonnes raisons pour agir de la sorte.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il suivait avec un intérêt tout particulier le tracé du chemin de fer sur la grande carte du cadastre.

La petite caravane gravissait donc la côte, Juliette en tête et M. Anatole le dernier. Les Parisiennes, d'habitude si causeuses, gardaient toutes le plus profond silence; on n'entendait que le pas sec et ferme des ânes trottrant dans le sentier rocailleux.

Que de pensées étranges et diverses assiégent l'esprit avant le jour! Que de sensations profondes ! que de souvenirs !—Un arbre noir qui passe... un oiseau endormi qui se lève dans les bruyères en jetant un cri de terreur... le vague frisson qui s'étend sur la terre à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'approche de l'aurore... puis au fond de la vallée, au loin, bien loin, la caille qui s'éveille dans les blés... le coucou qui jette sa première note sur la lisière des bois... tout... tout vous impressionne et vous fait rêver.

Et puis on songe à ceux qui sont au loin... à nos amis de la ville, qui ne se doutent guère, — en rentrant de leurs fêtes tumultueuses, de leurs bals, le sang allumé par la fièvre,—que vous êtes à parcourir les genêts, à respirer la fraîcheur et la vie.

Toutes ces pensées vont et viennent dans votre esprit, et malgré vous-même vous gardez le silence.

Ainsi rêvaient les Parisiennes et peut-être aussi M. Anatole, car il ne disait mot, lui d'habitude si bavard.

Et le sentier montait... montait toujours... s'éclairant déjà de quelques vagues lueurs... puis au-dessous, presque à pic, s'éveillait le village. Déjà plus de vingt coqs s'étaient souhaité le bonjour d'une ferme à l'autre... les chiens aboyaient... l'écluse se levait... le moulin du père Bénédum recommençait son tic-tac.

Et tous ces bruits, s'éloignant... s'éloignant de plus en plus... finirent par se perdre, et le jour plus fort étendit son voile de pourpre derrière les flèches sombres des sapins. Tout à coup un rayon plus vif, passant comme un éclair entre deux de ces flèches, s'étendit jusqu'au fond de la vallée brumeuse.

Les petites dames levèrent alors la tête et se virent au pied d'une gigantesque muraille de granit; la tour se dressait au-dessus, sombre, massive, les fenêtres effondrées... Le lierre, les ronces, les houx touffus, s'élevaient d'étage en étage le long des rochers.

Les Parisiennes firent une exclamation de surprise.

« Comment grimper là-haut? » dit Juliette.

Mais les ânes suivant le sentier encore quelques pas, un large passage taillé dans le roc se découvrit à gauche.

M. Anatole voulait mettre pied à terre, quand Diane ayant pris le pas, on la vit s'élever si gracieusement que toute la bande suivit, non sans frémir, car on découvrait la cheminée du père Rock qui fumait à cinq cents mètres au-dessous... et de grands oiseaux, les ailes déployées, fendaient le ciel sous vos pieds, plongeant dans l'abîme.

M. Anatole, les yeux fermés, s'abandonnait à la grâce de Dieu. Mademoiselle Juliette, pour faire la brave, fredonnait : « Chasseur diligent » ; Malvina ne disait rien; Diane, en haut, regardait avec calme.

Dix minutes après, on atteignait la plate-forme, et M. Anatole, regardant au-dessous, se demandait s'il aurait le courage de redescendre.

Toutes les dames avaient sauté de leur monture et contemplaient l'immense roche plate et ses deux tours planant sur les précipices. Elles étaient joyeuses de se voir si haut dans les airs, car les tours et le plateau dominent tous les environs.

Le soleil ardent chauffait déjà le sol rocailleux, et les insectes s'élevaient en nuages du milieu des ronces.

C'est à peine si l'on se souvenait du but de la promenade; on errait au hasard, se montrant les hauteurs voisines... les forêts en pente... les grandes lignes de roches grises... admirant... jetant des exclamations de surprise!

M. Anatole seul, avant de s'éloigner, eut soin d'attacher les ânes, puis il s'approcha pour admirer à son tour.

Et l'on allait depuis un quart d'heure de place en place, riant, s'émerveillant, lorsque tout à coup, au détour d'un pan de muraille, apparut Fuldrade avec ses deux chèvres.

La vieille, inclinée au bord d'une meurtrière, immobile, les yeux fixes, semblait regarder quelque chose. Son attention était si profonde qu'elle n'avait pas entendu les étrangers.

Les dames suivirent naturellement la direction de son regard, et, tout au loin, à travers les bois, elles aperçurent une tranchée immense, où scintillaient quelques plaques, blanches comme des étoiles.

C'était le tracé du chemin de fer, et les points blancs, les jalons avec leurs petites feuilles de papier miroitant au soleil.

Voilà ce que regardait Fuldrade, tandis que ses chèvres, au long cou pelé, dessinaient leur profil sur le ciel bleuâtre.

Longtemps les petites dames contemplèrent la vieille, qui, se retournant enfin, ne parut pas surprise de les voir, mais, au contraire, se mit à les regarder en murmurant des paroles confuses.

Juliette, plus hardie que les autres, lui dit alors :

« Nous sommes venues, ma bonne femme, pour entendre de vous notre bonne aventure. »

A ces mots, les yeux verts de Fuldrade s'illuminèrent :

« Je ne suis pas une bonne femme, dit-elle; je suis Fuldrade d'Obernay... la fille des margraves d'Obernay... Et vous... de quelle grande famille êtes-vous? »

Juliette rougit, et, chose bizarre, toute la joie de l'aimable société s'évanouit.

Fuldrade, alors, descendit de son talus d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas lent, s'acheminant vers la tour, où les Parisiennes la suivirent, malgré les instances de M. Anatole qui leur disait :

« Mesdames, je vous en prie... je vous en prie... restez!... Cette vieille ne m'inspire aucune confiance... Elle a le regard faux, le sourire équivoque... Il vaut mieux nous en aller.»

Mais elles tenaient toutes à connaître leur avenir.

Sur le seuil de la tour, Fuldrade s'accroupit en plein soleil; sa face était blanche d'une lumière intérieure, et les mille rides qui la sillonnaient avaient disparu.

Elle s'assit donc sur le seuil et dit en levant sa petite main sèche :

« Il est écrit : « Vous ne tenterez point le Seigneur, votre Dieu ! » Pourquoi me demandez-vous donc à connaître votre avenir ? »

Puis, les regardant d'un œil de pitié :

« Quel est l'avenir de l'oiseau qui passe, ou de la feuille qu'emporte le vent ? »

Mais ces paroles judicieuses ne firent aucune impression sur ces dames, en quelque sorte possédées du diable. Diane, Juliette, Malvina, présentèrent à la fois leurs mains blanches à la diseuse de légendes, et presque aussitôt le front de celle-ci s'abaissa, ses yeux se voilèrent, et, d'un accent sourd, terrible, elle murmura :

« Elles le veulent !... elles le veulent !... »

Puis, saisissant une main au hasard, sans lever les yeux, celle de Diane :

« Que veux-tu savoir ? » demanda-t-elle.

Mais Diane, plus pâle que la mort, — car elle avait peur... bien peur... — avant de répondre, dit :

« Mesdames et monsieur, de grâce, laissez-moi seule... Je me retirerai à mon tour. »

Alors M. Anatole et les dames s'éloignèrent et Diane, se penchant, murmura :

« Ma mère, Horace m'épousera-t-il ? »

Fuldrade sourit avec amertume.

« Il te l'a promis ! Folle... folle ! Il te l'a promis !... mais toi... tiens-tu tes promesses ? Je vois là-bas... là-bas... deux vieillards à tête blanche... Depuis trois ans ils attendent une lettre de leur fille... de leur fille qu'ils ont élevée avec tant d'amour, du prix de leur pénible travail... et cette fille... »

Diane ne voulut pas en entendre davantage; elle se sauva, défaite, éperdue, et la vieille continua seule ses prédictions, car la malheureuse jeune femme s'était jetée dans les bras d'Anatole, fondant en larmes, et celui-ci disait :

« Diane ! allez-vous ajouter foi au sot radotage de cette vieille? Ah! le maudit juif!... je ne suis pas méchant, mais il me le payera !... Malvina... Malvina... je vous en supplie... au nom du bon sens, n'allez pas entendre de telles sottises... Voyez-en l'effet... »

Mais les femmes, une fois qu'elles sont possédées d'une idée, n'entendent plus raison : celle-ci croyait être plus heureuse que l'autre; elle arriva donc en présence de Fuldrade, et lui donnant la main :

« Mon avenir !... fit-elle précipitamment ; je serai généreuse... dites tout... tout !...

— Ton avenir ! murmura la vieille... tu parles d'avenir ! Eh bien, regarde au fond de la vallée : ta vie est comme un de ces arbres déracinés que la rivière emporte... on les voit le matin... le soir on ne les voit plus ! »

A cette déclaration, Malvina voulut parler... elle n'avait plus un souffle.

« Ce n'est pas à l'avenir qu'il faut penser, reprit Fuldrade, c'est au présent... il te reste quelques jours pour te repentir... mais tu les emploieras à boire, à t'enivrer... à oublier tes fautes... Tiens... va-t'en ! la mort qui m'oublie, pourrait me cueillir en me voyant si près de toi ! »

Ainsi parla cette vieille maudite, et la pauvre Malvina s'en retourna toute froide; elle n'avait plus une goutte de sang dans les veines, mais elle ne gémissait pas, et voyant accourir Juliette, qui lui dit en passant : « Vous êtes contente au moins... vous ! » elle sourit : c'était une fille de grand courage, mais qui aimait trop le champagne, et qui se proposait déjà d'oublier cette triste prédiction le soir, en compagnie de Fragonard.

Lorsque Juliette s'approcha de la tour, Fuldrade tressaillit; sa figure impassible prit une expression sauvage... elle s'efforça même d'ouvrir les yeux... elle les ouvrit... ils étaient blancs... Elle voulut se lever et retomba, puis elle parut se résigner.

Monsieur Anatole, qui venait de ranimer Diane, tournant alors la tête, vit la vieille, triste, abattue, et Juliette appuyée contre la porte, comme en extase.

Voici ce que la sorcière disait :

« Je te connais... je te connais, toi ! Tu es la femme pour laquelle les hommes se sont perdus, se perdent et se perdront dans les siècles des siècles... C'est toi qui présentas la pomme à notre premier père... et la rose empoisonnée à Salomon !... C'est toi qui coupas les cheveux de Samson !... C'est toi qui te baignais dans le marbre et les parfums, quand David regarda par la fenêtre !... C'est toi qui demandas la tête de saint Jean à Hérode ! Tu as été, tu es et tu seras le mensonge de l'amour, l'hypocrisie du dévouement, le délire des sens... car tu n'aimes que toi ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Juliette regarda derrière elle, pour voir si personne ne pouvait entendre, et, voyant qu'elles étaient seules, elle sourit.

« Tu n'aimes que toi, reprit Fuldrade d'un ton abattu; sois donc heureuse... rien ne te gêne... ris, chante, enivre-toi d'orgueil... Le présent t'appartient ! »

Il y eut un silence, Juliette était belle de satisfaction... elle jetait un regard de suprême dédain à ses compagnes.

« Et cela durera dix ans, s'écria la vieille, oui, dix ans... mais alors, la belle fille... alors viendront les rides, les déceptions, les dégoûts de toute sorte... Alors commencera la ruine de ce corps dont tu es si fière, et tu ne pourras rien pour l'empêcher... Oh ! tu feras comme toutes les autres : tu lutteras... tu résisteras... mais il n'y a ni lutte ni résistance qui tienne. Et dans vingt ans... tiens, regarde... tu seras comme cela !... »

Elle souleva son petit bonnet de crin avec un ricanement diabolique, et découvrit son crâne chauve et luisant comme de l'ivoire.

« Oui, tu seras comme cela !... Seulement, quand Fuldrade passe, on dit : « Cette femme a souffert... elle a pleuré de nobles illusions... des frères, des amis tombés pour une belle cause... » Tandis que toi, tu seras vieille comme la robe virginale traînée dans la fange, et laissée au coin d'une borne; chacune des rides de ta face dira : « Prostitution !... prostitution !... prostitution !... »

La vieille s'était levée comme un serpent qui s'éveille... ses lèvres sifflaient... Juliette, reculant saisie d'horreur, s'écria :

« Oh ! l'affreuse mégère !... l'insolente ! Monsieur Anatole, venez donc... venez châtier la misérable. »

Monsieur Anatole n'avait garde d'accourir, tandis que Fuldrade, toute cassée, toute ridée, mais animée d'une indignation indescriptible, s'avançait lentement vers le groupe des femmes et du petit homme, en leur lançant des regards venimeux. Ses deux grandes chèvres l'accompagnaient pas à pas.

« Retirez-vous, malheureuse... retirez-vous !... lui criait Anatole d'une voix brisée, n'approchez pas... Je vous le défends ! »

Mais la vieille s'avançait toujours, et les petites dames, tremblantes, n'avaient plus la force de fuir; elle se tenaient assises sur un tertre l'une contre l'autre.

Quand Fuldrade fut à dix pas d'elles, s'arrêtant au milieu des hautes bruyères, et levant une de ses petites mains, elle leur dit :

« Je vous maudis !... soyez maudites !... vous... les vôtres... et toutes celles qui vous ressemblent ! — Vous qui venez apporter ici le trouble, la honte, l'exemple de la corruption et de la bassesse... vous qui vendez votre corps et votre âme... vous qui oubliez votre père et votre mère... vous qui n'avez ni cœur ni entrailles... je vous maudis ! Allez... allez dans vos villes... Infâmes !... qu'y a-t-il de commun entre nous ? Les reptiles vivent de la fange, et les oiseaux du ciel de la rosée des fleurs !... Toute votre œuvre est une œuvre de l'enfer. Elle est condamnée !... vous sortirez d'ici couvertes de honte... et les sept plaies d'Égypte vous accompagneront... car vous n'êtes que pourriture... C'est moi, Fuldrade, qui vous le dis ! Que ne restiez-vous cachées, filles de Babylone ! Vous avez voulu savoir la vérité, je vous l'ai dite... Vous êtes la honte du genre humain... Allez... allez... malheureuses ! »

La vieille sorcière parlait si vite qu'on ne pouvait l'interrompre, et comme sa voix, d'abord assez basse, devenait de plus en plus éclatante, comme dans sa fureur elle faisait toujours un pas en avant, et que ses deux grandes chèvres semblaient vouloir la soutenir, tout à coup les petites dames furent saisies d'une telle frayeur, que la peur leur donna des jambes, et qu'elles s'enfuirent vers leurs ânes.

Monsieur Anatole, consterné, les suivit, sans avoir la force de répondre un mot.

Et les ânes ayant repris le chemin de la côte, longtemps encore on entendit la voix de Fuldrade crier : « maudites ! maudites ! » comme le cri sinistre d'une chouette perchée dans les ruines : c'était terrible.

Cependant, toute la bande avait disparu dans le sentier tournant au-dessus de l'abîme. Monsieur Anatole craignait que la vieille ne fît rouler sur eux quelque quartier de roc... il en frémissait... mais, grâce au ciel, penchée dans une crevasse, les mains cramponnées aux branches d'un houx, et ses cinq ou six cheveux blancs hérissés sur la nuque, elle ne leur jeta que des malédictions.

Ils arrivèrent donc à la base des rochers sans encombre, puis ils redescendirent au village.

Je vous laisse à penser maintenant les compliments que les petites dames firent à maître Élias, pour l'heureuse inspiration qu'il avait eue de les envoyer là.

Durant plusieurs jours, Diane fut malade, Malvina très-mélancolique; quant à Juliette, elle aurait voulu soulever le village contre la vieille et la faire dénicher de son trou, mais tout le monde en avait peur, et d'ailleurs elle était sur la terre de Daniel Rock, où nul n'aurait osé mettre les pieds.

Messieurs les ingénieurs ne surent rien de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cette étrange aventure : les dames se gardèrent de leur en parler. Monsieur Anatole n'avait pas lieu de s'en glorifier, et maître Élias s'en désespérait d'autant plus, que sa vue rappelait toujours aux « petits anges » cette vilaine page de leur histoire, et l'empêchait, malgré tous ses soins, de leur être agréable.

XIII.

Depuis la fameuse séance du conseil municipal, où maître Daniel Rock avait déclaré qu'il ne souffrirait pas qu'on mît le pied sur ses terres, et qu'il s'opposait à l'établissement du chemin de fer, comme étant une œuvre nuisible aux vieilles mœurs, aux traditions de Felsenbourg, aux coutumes du pays, au respect de notre sainte religion, à la mémoire de Yéri-Hans, de Hugues le Borgne, de Barthold IV et de Basthian Ier ; depuis ce jour, il s'était renfermé chez lui et se livrait au travail de la forge d'un air calme, impassible.

Monsieur le curé Nicklausse ayant essayé de le réconcilier avec son ami Bénédum, au premier mot le vieux forgeron l'avait interrompu par cette réponse fort simple :

« Monsieur le curé, si vous me parlez encore de cela, je serai forcé de ne plus vous voir qu'à l'église. »

Et le père Nicklausse avait compris à l'expression glaciale de ses yeux gris, à la courbure de son grand nez, ainsi qu'au ton sec et ferme de sa voix, que tout était fini de ce côté.

Thérèse semblait résignée ; mais sa pâleur extrême annonçait tout ce qu'il en coûte à la vertu pour vaincre les sentiments de la nature. Elle aimait Ludwig, elle le savait étranger à la division de leurs familles, elle le voyait passer chaque matin devant ses fenêtres, morne, abattu, désespéré ; elle aurait voulu se jeter dans ses bras et lui crier : « Je t'aime ! » Mais elle se disait que la fille de Daniel Rock ne devait avoir qu'une seule cause : celle de son père... et cela suffisait.

Kasper et Christian, eux, lorsque maître Daniel avait parlé, ne voyaient rien au delà... tout était dit, tout leur devenait clair, simple, juste, évident, et quiconque ne pensait pas de même leur paraissait indigne de voir la lumière du jour. Il en résultait à leurs yeux que le maire les conseillers municipaux, les ingénieurs, les petites dames de Paris, le juif Élias, Bénédum, l'aubergiste Baumgarten et tout le village méritaient la corde et représentaient la corruption du siècle.

Du reste, ils vivaient chez eux, sans communiquer leurs sentiments au dehors, et lisaient tous les soirs leurs chroniques d'un ton solennel, comme si la chose les eût regardés personnellement.

Le dimanche où les montagnards descendirent à Felsenbourg glorifier la civilisation, maître Daniel, pendant la lecture, fit plusieurs réflexions judicieuses sur la manière de tenir l'épée à deux mains, et de la manier autour de ses épaules, en penchant un peu la tête, le pied droit en avant, ce qui forçait, disait-il, de relever la visière du casque, pour regarder son adversaire en dessous.

Il fit même apporter une de ces anciennes armes, haute de six pieds, qu'il conservait précieusement dans une armoire, et, joignant la démonstration au précepte, il enseigna plusieurs coups à ses fils, qui ne s'étaient jamais doutés de ses talents.

« Voilà, dit-il, comment Hugues le Borgne fendit la tête de Rupert du Nideck... Regardez bien ! »

Il allait recommencer, quand le père Nicklausse apparut stupéfait.

« Que la paix soit avec vous !... dit le vieillard à la vue de l'arme terrible.

—*Amen !* » répondit maître Daniel.

Puis, après un instant de silence, il ajouta :

« J'expliquais à mes fils comment notre seigneur Hugues fendit la tête de Rupert, en l'an 1405. Tiens, Kasper, remets l'épée à sa place... Asseyez-vous, monsieur le curé... Tu peux continuer, Thérèse ; nous en étions à l'endroit où Rupert, couvert de sang, roula dans la poussière... Hugues lui posait le pied sur la gorge, quand le seigneur du Nideck lui mordit dans l'orteil et fit craquer son brodequin. Cela prouve que ce brodequin n'avait pas été forgé par notre aïeul Odoard Rock, qui vivait alors, mais par un de ces misérables armuriers d'Écosse, qui tenaient plus à l'éclat de l'acier qu'à la bonne trempe. »

Thérèse poursuivit sa lecture quelque temps ; mais, au premier repos, M. le curé Nicklausse, dont le cœur débordait d'indignation contre les petites dames, n'y put tenir davantage, et raconta ce qui venait de se passer : le triomphe des ingénieurs, l'enthousiasme des montagnards, les vieilles mœurs traînées dans la fange, l'église abandonnée, les filles séduites, les paysans corrompus ; l'avidité du gain, l'abandon de la pudeur, l'infamie des uns, la lâcheté des autres, l'abomination de la désolation envahissant l'univers... Enfin il gémit très-éloquemment pendant une demi-heure... mais, au milieu de ce torrent d'éloquence, tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à coup il s'interrompit tout étonné du calme de son auditoire.

Le vieux forgeron, les bras croisés sur la poitrine, et ses fils, les coudes sur la table, leurs larges mâchoires dans la main, l'écoutaient froidement, sans donner un signe d'approbation ni de colère.

Et comme le vénérable curé, tout interdit de ce silence, les regardait tour à tour, maître Daniel dit d'un ton calme :

« Continue, Thérèse. »

Et Thérèse continua.

Dès lors, le père Nicklausse se crut le seul homme vraiment attaché aux vieilles coutumes... Il alla moins souvent visiter la famille des Rock.

« Ces gens-là, pensait-il, se bornent à faire leur devoir pour eux-mêmes et s'inquiètent peu des autres... Ils se disent : « Pourvu que nous soyons dans l'arche sainte, que nous fait le déluge ? » Mais attendons les Pâques... qu'ils arrivent à confesse... alors, je leur ôterai le bandeau des yeux... je leur ferai comprendre que le Seigneur ne met pas dans sa balance, au nombre de nos bonnes actions, le mal que nous n'avons pas fait, mais, au contraire, qu'il nous impute à crime le bien que nous avons négligé de faire... Je leur ferai comprendre qu'après avoir allumé une lampe au flambeau de l'Éternel, ceux-là sont bien coupables qui la couvrent et la mettent sous le lit... que cette lampe doit briller sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière ! — Que les Pâques arrivent... et nous verrons ! »

Ainsi raisonnait le bon curé Nicklausse; mais il n'eut pas besoin d'attendre jusqu'à Pâques pour faire ses remontrances, car les Rock n'étaient pas de ceux qui mettent la lampe sous le lit... Au contraire, ils voulaient la faire briller au grand jour.

Tous les soirs, maître Daniel, après le travail de la forge, entre sept et huit heures, montait lentement le sentier des ruines... puis il s'adossait contre les rochers, tout en haut, quelquefois seul, quelquefois avec la vieille Fuldrade, et tous deux contemplaient les progrès du chemin de fer... les abatis d'arbres... la direction des piquets.

Les ouvriers et les ingénieurs les voyaient de loin jusqu'à l'heure du crépuscule, au moment où l'horizon s'empourpre, où chaque brindille de lierre, chaque herbe, chaque liseron se découpe en noir sur ce fond lumineux.

On les distinguait mieux alors. Maître Daniel semblait immobile... la vieille, au contraire, parlait, faisait des gestes... et les bûcherons n'étaient pas trop rassurés, craignant qu'elle ne leur jetât un mauvais sort.

Le vieux forgeron ne tarda point à s'apercevoir que le chemin se dirigeait droit sur la côte... mais durant un mois il n'en dit rien à ses fils.

Les ingénieurs poursuivirent leurs études dans les champs, dans les bois, dans les prairies... Enfin la ligne des piquets s'approchant de plus en plus, elle finit par déboucher de la forêt de hêtres, à deux portées de fusil des bruyères.

Ce jour-là, maître Daniel descendit de son poste d'observation vers huit heures. Il était parfaitement calme et dit à ses fils :

« Demain, nous irons nous confesser... Cela tombe bien sur un samedi; après-demain, mes garçons, nous pourrons communier. »

Les deux garçons inclinèrent la tête.

Thérèse sortit dans la cuisine pour pleurer.

Quelques instants après, elle vint dresser la table et l'on soupa, puis le père Rock dit :

« Nous ne lirons pas ce soir... il faut que nous fassions chacun notre examen de conscience... Montez dans vos chambres. »

Kasper et Christian montèrent.

Quand le vieux Rock fut seul avec sa fille... la voyant assise dans le grand fauteuil, la tête sur ses genoux et qui sanglotait ainsi... il s'approcha doucement, et la regardant sans oser l'interrompre... deux larmes du vieillard tombèrent sur son cou.

Alors, elle se relevant, ils s'embrassèrent longtemps en silence.

« Tu ne m'as jamais donné que de la satisfaction, Thérèse, disait maître Daniel d'une voix étouffée ; je te bénis ! »

Puis ils allèrent se coucher dans le plus grand silence, pour ne pas troubler les réflexions de Kasper et de Christian.

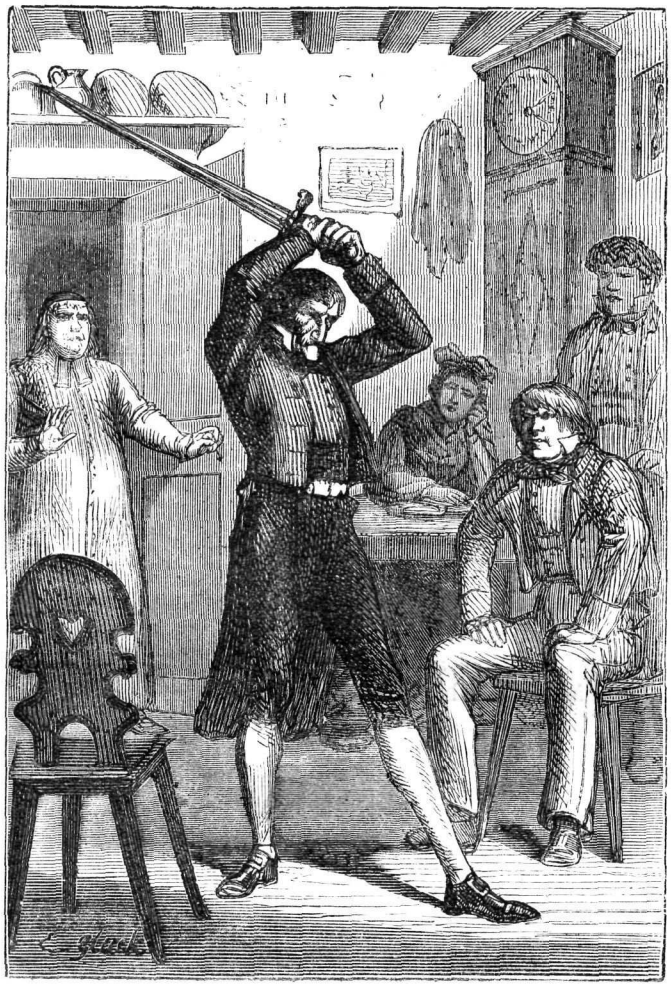
XIV

Maître Daniel Rock et ses fils se confessèrent le lendemain; et le surlendemain, dimanche, ils communièrent ensemble.

Ce jour-là, M. le curé Nicklausse, après avoir chanté les vêpres, s'en retournait tranquillement au presbytère, lorsqu'il fut abordé par maître Bénédum.

Depuis la rupture du mariage de Ludwig et de Thérèse, le meunier avait perdu toute sa bonne humeur d'autrefois; on le voyait aller et venir par le village, la tête basse, l'air soucieux, les poings dans les poches de sa veste,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Voilà, dit-il, comment Hugues le Borgne... » (Page 150.)

et vaquer aux occupations de son moulin sans entrain et comme par habitude.

Le fait est qu'il n'avait pas de haine contre son vieux camarade Daniel, et qu'il ne pouvait concevoir comment celui-ci, sans motifs personnels, à propos d'une question générale, étrangère aux intérêts de leurs familles, avait interdit sa porte à tous les siens. Ce procédé le navrait jusqu'au fond de l'âme; d'autant plus que Ludwig maigrissait à vue d'œil et passait des heures entières à la lucarne du grenier, pour tâcher de voir flotter un ruban de Thérèse à la balustrade de l'escalier, ou l'une de ses mains arroser les pots de fleurs de sa fenêtre, occupation peu récréative, surtout quand on avait l'espoir légitime et très-prochain de voir les gens de plus près.

M. le curé fut étonné de l'air grave et presque solennel du meunier.

« Bonjour, maître Frantz, lui dit-il, quelle nouvelle? Je vois que vous avez quelque chose à me raconter.

—C'est vrai, monsieur le curé, j'ai quelque chose à vous dire en particulier. »

A ce début, le bon père Nicklausse, croyant deviner l'objet de la conversation, s'écria :

« Au nom du ciel, mon cher Bénédum, je vous en supplie, ne me parlez plus du mariage de Ludwig et de Thérèse! C'est du temps perdu... Vous ne sauriez croire toutes les peines que je me suis données inutilement pour vous raccommoder avec Daniel... Il ne veut rien entendre... il m'a même menacé, si j'y revenais, de ne plus me revoir qu'à l'église;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La bataille. (Page 157.)

comme je vous l'ai déjà dit : ce n'est pas un homme, c'est un rocher.

—Je le connais, répondit Bénédum fort triste; je sais que vous avez fait tout votre possible pour nous réconcilier, et je vous en remercie... mais aujourd'hui, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Nous sommes résignés, Catherine et moi... résignés dans le désespoir; notre garçon ne pense qu'à Thérèse, il n'en épousera jamais d'autre, c'est sûr... Il dépérit de jour en jour... Enfin... que faire? Il faut se soumettre à la volonté du Seigneur.

—Oui, Bénédum, il faut se soumettre à la volonté du Seigneur, dit le père Nicklausse attendri; c'est le plus simple... Soumettons-nous!

—Sans doute, reprit le meunier en marchant, les yeux fixés devant lui comme au hasard; sans doute... mais nous voilà privés pour toujours de voir nos petits-enfants... C'est dur cela... c'est bien dur... surtout quand on s'était fait une fête d'avance... quand on avait déjà préparé les habits de noce, et les layettes pour les enfants qui devaient venir. Si vous saviez comme Catherine aurait été heureuse! On dit bien que les belles-mères et les brus ne peuvent jamais s'entendre; eh bien, moi, je suis sûr que Thérèse et ma femme se seraient entendues. D'abord nous aimions Thérèse comme notre propre enfant; vous savez, monsieur le curé, que dans le temps où la femme de Rock mettait au monde sa petite, Catherine allaitait encore Ludwig : combien de fois elle a donné le sein à cette jolie petite fille... plus de cent fois, sans mentir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je vous crois, Bénédum, je vous crois.

—Et depuis, monsieur le curé, les enfants jouaient ensemble... tantôt la petite au moulin, tantôt le garçon à la forge... c'était tout un : ils étaient toujours chez eux... Ah ! il y a des choses qui vous crèvent le cœur... Comme nous aurions été heureux, sans cette malheureuse dispute !... Est-ce qu'il fallait laisser Daniel tomber sur le maire ? Songez donc !

—Oui... oui... je sais tout cela... Depuis trois mois vous me répétez la même chose.

—Pardon, monsieur le curé, pardon... Ça doit vous ennuyer à la fin... mais voyez-vous, — il appuyait la main sur sa poitrine, et ses yeux se gonflaient de larmes, — voyez-vous, aussi vrai que j'espère en la vie éternelle, c'est Daniel qui a tort. Au conseil municipal, j'ai parlé pour le bien du pays... chacun voit les choses à sa manière, n'est-ce pas ?

—Mais oui... certainement, Bénédum.

—Eh bien, pourquoi m'en veut-il ? Est-ce que je lui reproche, moi, d'avoir d'autres idées que les miennes? Et d'ailleurs, supposons que j'aie tort, est-ce que Ludwig doit en souffrir ? et sa propre fille, que nous aimons tous et qui nous aime aussi, quoiqu'elle le cache?

—Mais, mon cher ami, quand vous me répéteriez cela jusqu'à la fin des siècles, quand vous auriez mille fois raison, qu'est-ce que je puis y faire ? — s'écria le bon père Nicklausse en joignant les mains, — puisque Daniel ne vent rien entendre ! »

Ils entraient alors dans la petite cour du presbytère. La vieille gouvernante Annah, qui rentrait aussi des vêpres, ouvrait les deux fenêtres pour renouveler l'air de la salle.

Ils montèrent les cinq ou six marches du vestibule en silence, puis M. le curé ayant remis son tricorne à sa gouvernante, il se coiffa d'une calotte de velours noir, et s'assit dans le fauteuil, en se croisant les jambes d'un air résigné.

Bénédum était encore debout devant la table.

« Asseyez-vous donc, Frantz, lui dit-il, et puisque vous avez à m'entretenir en particulier, fermez la porte. »

Bénédum obéit, et Annah se retira dans une autre pièce en attendant l'heure de préparer le souper : c'était une personne discrète, et qui savait comprendre le moindre coup d'œil de son maître.

Bénédum, rappelé subitement à lui-même par la réflexion du père Nicklausse, s'écria :

« C'est juste, monsieur le curé, je n'y pensais plus... Je suis ici pour prévenir un grand malheur.

—Un malheur?

—Oui... je le crois... j'en suis sûr... Daniel médite un mauvais coup !

—Comment ?

—Depuis cinquante ans je le connais : quand il dit quelque chose... c'est fini !

—Et qu'est-ce qu'il a donc dit, grand Dieu?

—Il a dit au conseil municipal que personne ne mettrait les pieds sur sa terre ; il a voulu que la chose fût inscrite au registre des délibérations... Et si vous aviez vu sa figure alors, vous auriez compris le reste. »

Le père Nicklausse, à ces mots, bien loin de trembler, sourit :

« Vous m'avez fait peur, dit-il; mais, en vérité, maître Frantz, vous poussez les choses un peu loin... Comment allez-vous supposer, sur la foi de quelques paroles en l'air, qu'on puisse commettre un acte de rébellion à force ouverte? C'est un peu fort ! Vous redoutez jusqu'à l'ombre du père Rock.

—Monsieur le curé, prenez garde !... Il ne s'agit pas de son ombre; il s'agit de son bras et de sa colère... Chaque jour il monte aux ruines, et de là-haut il regarde, — un quart d'heure... une demi-heure... plus ou moins,— si le chemin de fer avance. Moi, de mon moulin, je l'observe par une lucarne... Vous comprenez... un vieux camarade d'enfance... quoi qu'il arrive, on conserve toujours quelque chose pour lui : c'est plus fort que soi !... Je le regarde donc grimper le sentier des ruines, les mains sur le dos, et, rien qu'à le voir, je sais ce qu'il pense. Eh bien, avant-hier, sur le coup de huit heures, il descendit plus vite que d'habitude, les lèvres serrées... Aujourd'hui les piquets des ingénieurs touchent presque aux bruyères... demain ils s'avanceront dessus... Daniel était sombre... Je viens d'apprendre qu'il a communié à la grand'messe avec ses fils...

—Écoutez, Frantz, interrompit le père Nicklausse, vous exagérez les choses... Je vois la famille Rock assez souvent; ces gens-là sont très-paisibles, je dirai même trop paisibles. Tout ce qui se passe au village : la séduction des filles par les commis de ces étrangers, le scandale de la danse à *l'Arbre vert*, les festins des ingénieurs et des malheureuses qu'ils font passer pour leurs femmes, les propos inconvenants tenus par ce monde contre notre sainte religion et contre les usages du pays... rien ne les touche... rien ne les émeut... Ils entendent tout cela d'un air froid, indifférent... Maître Daniel reste calme; j'en suis étonné moi-même, et je ne puis en attribuer la cause qu'à son grand âge. La vieillesse refroidit en nous les indignations généreuses; elle calme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la fougue de notre sang... Rassurez-vous donc, maître Frantz, et ne portez pas de jugements téméraires. »

Le père Nicklausse parlait d'un ton assez vif.

« Monsieur le curé, répliqua simplement Bénédum, je vous ai dit ce que je pense; j'ai cru remplir mon devoir... Maintenant, si je me trompe, tant mieux... Il est possible que l'âge ait refroidi le sang de Daniel; mais, à la place des ingénieurs, je ne m'y fierais pas... Quant au reste, cela ne m'empêchera jamais de l'aimer et de l'estimer, qu'il ait raison ou tort... Une amitié de cinquante ans ne s'éteint pas en un jour. »

Le meunier s'était levé gravement, et M. le curé le reconduisit, se disant en lui-même :

« Il est comme les gens mal dans leurs affaires, qui voient tout en noir, et qui prédisent tous les jours une révolution... et, finalement, ce sont eux qui se sauvent, parce que la révolution est dans leur coffre. »

Ainsi raisonnait le vieillard, qui ne manquait pas d'une grande expérience des hommes et des choses.

Cependant, la nuit venue, pour en avoir la conscience nette, il se rendit chez les Rock et trouva la porte de leur maison fermée. Ayant prêté l'oreille et n'entendant rien à l'intérieur, il pensa que toute la famille dormait, et, retournant au presbytère, il conclut que maître Bénédum s'était décidément trompé, « car, se disait-il, des gens qui méditent des crimes, ne peuvent dormir. »

Chacun juge des autres par soi-même.

XV

Les études de messieurs les ingénieurs avançaient donc rapidement; leurs piquets s'étendaient à travers les bois, les ravins et les torrents, depuis Erschwiller jusqu'à Felsenbourg.

Et quand on songeait à tout ce qu'il faudrait d'ouvrage pour terminer le chemin de fer, quand on se disait : « Ici devra s'élancer un pont d'une montagne à l'autre... là, les rochers devront être taillés à pic... plus loin, il faudra détourner la Zorn, creuser des voûtes souterraines, aplanir les vallons, élever des talus de trois à quatre cents pieds; » quand on rêvait à ces choses, on s'étonnait de l'audace des hommes, on se demandait : « Que penseront de nous nos enfants?... Que leur restera-t-il à faire de comparable?... Que sont les châteaux du Nideck, du Haut-Bar, les cathédrales de Strasbourg et de toute l'Allemagne en comparaison de telles entreprises?... Quels peuples anciens pourraient s'égaler à nous? »

Voilà ce que chacun se disait en présence de ces projets gigantesques; mais un grand nombre doutaient qu'ils pussent jamais s'accomplir.

Le jour donc où les piquets des ingénieurs, descendant du Falberg, débordèrent dans le vallon, ceux qui travaillaient aux champs suspendaient parfois leur ouvrage, regardant les ingénieurs penchés sur leurs lunettes, les piqueurs traînant la chaîne, les ouvriers aplanissant les difficultés du terrain, les bûcherons abattant les arbres, qui tombaient avec un grand fracas, et, voyant ces choses, ils croyaient faire un rêve.

Les piétons, les charretiers, les facteurs — qui depuis tant d'années, le bâton ou le fouet à la main, se traînaient comme de véritables limaces dans les petits sentiers sablonneux autour des montagnes, allongeant le pas et s'imaginant faire beaucoup de chemin, — eux aussi s'arrêtaient d'un air rêveur, et, regardant de loin ces petits hommes à casquette plate allant, venant, criant, étendant le bras et donnant des ordres pour traverser des masses de rochers d'une lieue, cela leur paraissait étrange; ils hochaient la tête et se disaient :

« Quand ce chemin de fer sera fait, nous n'aurons plus mal aux dents... et, d'ici là, les piétons useront encore plus d'une paire de bottes. »

Ainsi raisonnaient ces gens, ce qui ne les empêchait pas d'admirer la folie d'un pareil travail.

Or, dans la soirée du samedi, toutes les études de la vallée de Felsenbourg étant terminées, il ne s'agissait plus que d'entreprendre celles de la côte pour entrer dans le défilé de Saverne.

Messieurs les ingénieurs et les petites dames célébrèrent le lendemain dimanche selon leur habitude, et le lundi, à quatre heures du matin, on reprit les piquets et les lunettes à deux cents mètres des bruyères.

Ici se présente une réflexion toute naturelle : chacun se demande pourquoi les auteurs du chemin de fer, au lieu d'imposer le respect à tous par la régularité de leurs mœurs autant que par l'audace de leurs conceptions, la grandeur de leurs entreprises et leur infatigable activité, pourquoi, dis-je, ces glorieux enfants du XIXe siècle dont les œuvres gigantesques étonneront l'avenir, semblaient se soucier fort

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

peu de choquer les usages et les coutumes respectables des populations?

Serait-il vrai que la morale des hommes instruits diffère de celle des ignorants? Ou bien faut-il croire que l'absorption constante de la pensée, les efforts de l'intelligence pour atteindre un but difficile, exigent des compensations et même des excès d'un autre genre, pour établir l'équilibre entre les facultés du corps et celles de l'âme, et restituer à la matière ses satisfactions les plus impérieuses et les plus légitimes? — Ces hautes spéculations n'entrent pas dans le cadre de notre histoire. Nous laissons à d'autres le soin de résoudre le problème.

Toujours est-il qu'une foule de monde regardait, du village, à quel endroit de la côte devait entrer le chemin de fer.

Le temps était magnifique. Dès six heures du matin, le soleil avait dissipé les brumes du vallon; la terre fumait, la rosée s'évaporait, le feuillage des pommiers tremblotait à la brise.

Messieurs les ingénieurs, en grandes bottes de cuir roux, traversaient les hautes herbes humides; ils étaient trempés de sueur; on entendait leurs voix brèves crier aux porte-chaînes :

« Appuyez à droite... Appuyez à gauche... C'est cela... Halte! »

Une foule d'ouvriers les suivaient; les bûcherons au loin, dans l'immense tranchée de la forêt, déjeunaient assis autour de leurs écuelles de terre vernie. Tous les gens de la vallée en face, les pâtres avec leurs chèvres, les commères sur le seuil de leurs maisonnettes, regardaient, se demandant :

« Est-ce que le chemin passera dans les ruines ou sous la montagne? »

Maître Bénédum, debout sur le petit pont en dos d'âne, faisait mine de lever l'écluse, et Ludwig, appuyé contre la porte du moulin, était tout pâle.

En ce moment, et comme M. Horace venait de faire signe à son piqueur d'étendre la chaîne dans les bruyères, apparut d'abord, sortant du sentier de la forge qui mène aux ruines, le père Rock en manches de chemise, le tablier de cuir sur les genoux, la tête nue, un gros marteau dans la ceinture.

Il regarda... puis descendit gravement vers le piqueur, comme s'il fût allé lui souhaiter le bonjour.

En même temps ses deux fils, remontant aussi de la forge, sortirent du sentier et le suivirent du même pas, d'assez loin. Ils étaient, comme leur père, en manches de chemise, et portaient également le tablier de cuir.

« Que fais-tu là? dit le vieux forgeron au piqueur.

— Vous le voyez bien, père Daniel, répondit cet homme qui se trouvait être du village, je plante un piquet.

—Qui t'a permis de marcher sur ma terre? demanda le forgeron les yeux étincelants.

—Mais... mais... père Daniel! » répondit l'autre tout saisi.

Monsieur Horace regardait de loin cette scène qu'il ne comprenait pas.

« Allons!... allons!... criait-il, dépêchons-nous! »

Mais le piqueur n'avait pas envie d'obéir; il connaissait maître Daniel, qui lui dit d'un ton sec :

« Retire-toi, Hans : je te donne un bon conseil. »

Monsieur Horace, voyant l'immobilité de cet homme, accourut en s'écriant :

« Qu'y a-t-il donc?

—Il y a, répondit maître Daniel, que je vous défends d'avancer ici.

—Vous nous défendez... vous? cria l'ingénieur en le regardant en dessous;

—Oui... moi!... Retirez-vous... et vite... bien vite! »

Alors les joues du vieux forgeron se prirent à frémir... Monsieur Horace, bien loin d'en avoir peur, partit d'un éclat de rire sauvage, saisit le piquet et courut le planter sous le nez du vieux forgeron, en criant :

« Voilà! »

Maître Daniel toussa légèrement, prit son marteau, et donna sur la tête de l'ingénieur un coup qui lui fit jaillir le sang du nez, des oreilles et de la bouche, et l'étendit roide à ses pieds.

Après ce coup, le forgeron remit son marteau dans sa ceinture, saisit le piquet garni d'une longue pointe de fer, puis regarda devant lui.

Hans sautait par-dessus les bruyères, comme une grande chèvre poursuivie par un loup.

Fragonard, Cyprien, les piqueurs, les ouvriers, s'avançaient en poussant des clameurs épouvantables.

Le vieux Rock, seul, la tête haute, rejetée en arrière, les sourcils froncés, le nez recourbé sur les lèvres, les yeux plissés, le menton serré, les attendait sans faire un pas en avant.

Rien qu'à le voir, il y avait de quoi frémir.

Ses deux fils se rapprochèrent chacun le marteau au poing.

« Misérables!... scélérats!... » criaient les Parisiens en brandissant leurs armes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lorsqu'ils furent sur les bruyères, maître Daniel leur cria d'une voix vibrante comme une trompette d'airain :

« N'avancez pas ! »

Mais comme ils avançaient toujours, le grand Fragonard en tête, il fit quatre pas à leur rencontre; son piquet tourbillonna, lançant au loin celui de Fragonard, qui n'eut que le temps de se rejeter en arrière, avec une oreille de moins et la joue droite toute bleue.

« Canaille !... misérable !... » criait-il d'un accent aigu.

Le forgeron ne répondit rien... Ses fils le rejoignirent... et la bataille commença... mais une bataille à faire trembler, — une bataille où les coups de pelle, de pioche, de piquet, tombaient comme la grêle, écrasant tantôt l'un, tantôt l'autre; il y en avait toujours cinq ou six en l'air qui descendaient comme la foudre !

Et l'on voyait tout cela du village... Tout le monde grimpait la côte, les sabots ou les souliers à la main, à travers haies, jardins, broussailles, criant :

« Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! quels coups !... ils vont s'exterminer... Ah ! mon Dieu ! quelle bataille !... Ah ! Seigneur ! »

Et l'on voyait toujours la tête grise du père Rock au-dessus de la mêlée et son piquet tourbillonner en sifflant... Il était couvert de sang, et semblait encore rire avec son grand nez crochu.

Ses fils avaient aussi des piquets et marchaient près de lui sous les coups.

Au bas du talus, on voyait plusieurs éclopés, se traîner à quatre pattes hors de la bagarre, et dans le lointain, les bûcherons sortant du bois la hache au poing... puis au-dessus, à la crête d'un rocher, la vieille Fuldrade qui maudissait les ennemis du forgeron.

Enfin, dans le petit sentier qui longe les bruyères, accouraient tout haletants, Ludwig, Bénédum et les garçons meuniers.

Les pauvres vieilles du village, qui ne pouvaient courir assez vite, levaient leurs longues mains jaunes au ciel et criaient, assises dans le sentier, à mi-côte :

« Saint Christophe !... saint Pancrace !... saint Arbogaste !... saint Landolf !... ayez pitié de nous ! »

Ce qui n'empêcha pas les coups de pleuvoir avec un fracas terrible.

Maître Daniel était alors transporté d'un sublime enthousiasme; toutes les vieilles chroniques lui passaient devant les yeux. Il s'avançait hachant, massacrant, assommant, exterminant tout ce qui se présentait à lui, comme Hugues le Borgne à la bataille de Mühldorf.

Bientôt même, ayant reçu trois ou quatre coups de pioche sur la tête, il crut être Hugues le Borgne lui-même, et tout à coup on l'entendit crier :

« Comte de Falkenstein... vous faites merveille en ce jour !... Le léopard tremble... Nous consacrerons sa dépouille à sainte Barbe, notre patronne !... Sus ! sus ! aux Tavardins, aux Brabançons !... sus ! que tous soient mis à mort et à sac, sans miséricorde ni merci !... Hein ! hem !... A moi !... à moi !... les fils des croisés !... Sus !... A la bonne heure... Ils n'auront point de sépulture ! »

Et ces bribes de chroniques donnaient une ardeur singulière à ses garçons : ils grinçaient des dents, ils bondissaient, ils assommaient avec une rage incroyable; ils ne sentaient pas les pioches, les pelles qui leur labouraient les côtes : on aurait dit qu'ils étaient de fer.

Fragonard, grand, maigre, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, la joue bleue, le chapeau de travers, s'efforçait de fendre la presse, et menaçait le vieux d'une nouvelle pique, puis il se retournait furieux et criait aux bûcherons à gorge déployée :

« Arrivez donc... arrivez donc... morbleu ! »

Le père Daniel aussi regardait Fragonard et voulait s'approcher de lui :

« Toi, murmurait-il, tu vas mourir... Je t'ai vu dans le défilé d'Elberschwiller... tu amenais dans nos montagnes les brigands de Lorraine... Maintenant, il faut que je te tue pour la seconde fois ! »

Enfin les bûcherons arrivèrent, et le père Rock, aux reflets bleus des haches qu'il avait trempées lui-même, eut un éclair de bon sens :

« Christian ! Kasper ! s'écria-t-il d'une voix déchirante, ils sont trop... sauvez-vous... Laissez-moi seul ! »

Sa longue figure prit une expression désespérée.

Mais les deux braves garçons, bien loin de fuir, s'élancèrent alors au-devant de lui. Les coups tombaient sur leurs piquets avec un son mat, précipité, comme celui de la forge.

C'est à ce moment que Kasper fut atteint d'un coup de hache par le bûcheron Yéri du Chèvrehof. Il tomba sur les genoux.

Maître Daniel poussa un rugissement à faire trembler Fragonard lui-même. On le vit bondir au milieu des haches, retomber, saisir Yéri, le broyer sous ses pieds, et fermer ensuite les yeux. Mille coups lui martelaient les reins et la tête... Il se retourna encore, criant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Christian !... sauve-toi, mon enfant !... »

Puis il tomba sur un genou... brisa son piquet sur la tête d'un autre bûcheron... jeta un éclat de rire à vous fendre l'âme... et tomba tout de son long dans les bruyères.

Il y eut un instant de silence suivi d'une grande clameur : toute la meute haletante, furieuse, s'acharnait alors sur Christian resté seul près de son père.

Au même instant Ludwig arrivait : il vit les longues jambes de maître Daniel sous les pieds des combattants,—l'un de ses fils, étendu la face contre terre, tenant encore deux blessés à la gorge, — l'autre fils, Christian, à genoux près du vieux, le marteau au poing, voulant se relever, et parant les coups, de son bras gauche tout sanglant.

A ce spectacle, il se jeta, tête basse, dans la mêlée.

« Lâches !... lâches !. . » criait-il.

Et le père Bénédum, qui venait aussi de paraître, ramassant un piquet, dit :

« Ah ça ! voulez-vous recommencer avec nous ? Eh bien, vous n'avez qu'à frapper encore une fois ! »

En même temps les deux garçons meuniers enjambaient la haie voisine, et tout le monde, à la vue de ce renfort, suspendit le combat : chacun en avait assez.

La bruyère présentait alors un spectacle horrible : partout du sang... partout des blessés... les uns hurlant qu'ils étaient morts... les autres ne disant rien, mais regardant et se tâtant les côtes.

Ludwig s'agenouilla près du père Rock et se prit à fondre en larmes.

Le vieillard entr'ouvrit ses yeux gris... le regarda... une larme coula sur sa joue... et comme Ludwig lui tenait la main, il sentit se fermer celle du vieux forgeron... Elle s'ouvrit ensuite : il avait perdu le sentiment.

Cependant les autres, à la vue de tous leurs éclopés, revenaient en criant qu'il fallait achever ces brigands. Fragonard, assis au bord d'une tranchée, et qui se lavait l'oreille dans l'eau bourbeuse, s'écria :

« Il n'y a que des misérables pour frapper des gens à terre : retirez-vous, malheureux !... Sommes-nous donc des bêtes féroces ? »

Et faisant signe à son piqueur, il lui dit de courir à l'auberge du *Cygne*, de monter à cheval et de chercher un médecin au plus proche. Puis il alla relever monsieur Horace, qui saignait toujours en abondance du nez et de la bouche.

Voilà comment maître Daniel accomplit la menace qu'il avait faite au conseil municipal, et tout permet de croire que s'il n'assomma pas plus de monde, ce n'était pas faute de bonne volonté.

XVI

Zacharias Piper se faisait justement la barbe à sa fenêtre, lorsque le garde champêtre, Kasper Imant, sautant de marche en marche, poussa la porte, traversa le vestibule et pénétra jusque dans la salle en criant :

« Monsieur le maire... monsieur le maire... vite... vite... votre écharpe !... On s'assomme sur la côte... on s'extermine... il y a déjà plus de quinze morts et cinquante blessés ! »

A ces cris, maître Zacharias resta stupéfait; puis, au bout d'un instant, il demanda :

« Qui donc s'assomme, Kasper ?

—Maître Daniel et ses fils éreintent les ingénieurs, les piqueurs, les ouvriers, tout le monde... Dépêchez-vous... dépêchez-vous ! »

Monsieur le maire était devenu pâle comme un mort, le rasoir tremblait dans sa main, ses genoux flageolaient.

« Les ingénieurs ! murmurait-il; on assomme les ingénieurs !... Est-ce possible ? »

Puis sortant de sa stupeur, et s'essuyant le menton à la hâte, il cria d'une voix de paon :

« Mon écharpe ! mon écharpe !... ma cravate blanche !... Christine !... Christine !... entends-tu ?... Mon écharpe ! »

Christine accourut tout effarée... Il se passa l'écharpe autour des reins et partit comme un possédé du diable, allongeant le pas, gesticulant, murmurant des mots inintelligibles, entrecoupés d'exclamations incohérentes :

« Ah ! les misérables !... ah ! ces Rock !... nous verrons !... Des barbares... un nid de vautours... des gens à pendre... à brûler vifs... tous... tous... sans miséricorde ! Attaquer la civilisation !... les brigands !... Ça ne respecte rien... rien !... Assommer les bienfaiteurs du pays !... Canailles !... mauvais gueux ! »

Et tout en parlant ainsi, il faisait des enjambées d'une demi-lieue.

Cela n'empêcha pas qu'en arrivant au détour de la fontaine, il ne vît déjà le brancard de M. Horace, — arrêté devant l'auberge du *Cygne*, au milieu d'un groupe nombreux de personnes, — et cinq ou six autres qui s'approchaient à la file tout le long de la rue.

Vous peindre les cris, le désespoir des petites dames, serait chose impossible : Diane s'était jetée sur le brancard de M. Horace, les cheveux épars, et gémissait à vous fendre l'âme; — Malvina bassinait la joue de Fragonard dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une grande écuelle d'eau tiède ; — mademoiselle Juliette criait vengeance ; — M. Anatole s'était trouvé mal, — et le vieux juif Élias, jaune comme un coing, hochant la tête, joignant les mains, disait d'un accent nasillard :

« Pauvre jeune homme ! pauvre jeune homme ! Élias Bloum te plaint !... Quel malheur ! mon Dieu ! quel malheur ! »

Les domestiques partaient ventre à terre pour chercher des secours à Saverne. Les uns criaient au médecin, les autres à l'apothicaire, d'autres aux gendarmes, d'autres regardaient par la rue, craignant encore une invasion des Rock.

Les gémissements des pauvres gens à la vue de leurs fils écloppés fendaient l'air, les enfants sanglotaient, les vieilles s'arrachaient les cheveux ; on n'avait jamais rien vu de semblable.

Maître Zacharias, à ce spectacle, appela la vengeance du ciel sur les Rock, qu'il qualifia du nom de « flibustiers du Hârberg. »

Le fait est que M. Horace avait reçu un vilain coup : c'est à peine s'il donnait encore signe de vie ; de temps en temps seulement, il ouvrait la bouche et la refermait, comme ces moineaux dont les enfants barbares pressent le cœur pour les étouffer.

Le barbier Freilig, qui lui taillait sa magnifique chevelure brune, voyant l'aplatissement du crâne, déclara qu'il perdrait les cheveux, ce qui le forcerait de porter perruque.

Diane, entendant cet arrêt, tomba évanouie.

Tout le village criait qu'il fallait mettre le feu dans le nid des Rock ; mais, quoique vaincus, personne n'osait s'approcher de leur demeure ; on savait que maître Bénédum, Ludwig et les garçons meuniers se trouvaient là ; on se rappelait la vieille amitié du père Rock et de Bénédum, leur projet d'unir Ludwig et Thérèse, et l'on pensait qu'ils tenaient ensemble.

Ce qui justifiait encore cette opinion, c'est que le meunier, son fils et ses domestiques avaient porté le vieux forgeron, Kasper et Christian, chez eux après la lutte, et que depuis ils n'avaient pas quitté leur demeure.

Le plus à plaindre de tous dans cette confusion, c'était l'aubergiste Baumgarten ; on lui demandait cent choses à la fois... du linge... de la charpie... du vinaigre... de l'eau fraîche... et le malheureux ne savait où donner de la tête.

Le danger semblait grandir de minute en minute ; le pouls de M. Horace devenait imperceptible.

Enfin, au bout d'une grande heure, les chirurgiens de Phalsbourg apparurent sur la côte, approchant ventre à terre.

La foule s'écarta devant eux. Mille voix réclamaient leur secours ; mais ils descendirent sur les marches de l'auberge, entrèrent dans la grande salle et firent fermer les fenêtres.

Alors le désespoir s'empara des malheureux, qui se prirent à crier :

« Ils ne sont venus que pour les riches ! »

Au même instant, Bénédum sortit de chez le forgeron et s'avança jusqu'à la porte de l'auberge qu'il voulut ouvrir. Elle était fermée ; mais lui, l'ébranlant d'un vigoureux coup d'épaule, allait l'enfoncer, quand maître Zacharias apparut avec Baumgarten.

« Que voulez-vous ? lui dirent-ils.

—Je veux qu'un médecin soigne mon vieil ami Daniel... Ils sont trois là-dedans... je les ai vus descendre... il ne m'en faut qu'un...

—Monsieur Bénédum, dit le maire en baissant la voix, car les médecins se consultaient alors, prenez garde !... votre empressement pourrait vous faire considérer comme complice...

—Écoutez, monsieur Zacharias, interrompit le meunier, vous êtes cause de ce qui arrive : c'est vous qui avez fait voter ce chemin de fer... Est-ce que nous avions besoin d'un chemin de fer ?... Est-ce que nous n'étions pas heureux sans chemin de fer ?

—Il ne s'agit pas de cela, s'écria le maire, ce qui peut arriver de mieux aux brigands de là-bas, c'est qu'ils meurent... Quant à vous, prenez garde ! »

Bénédum s'indignait, lorsqu'il vit apparaître au fond du vestibule plus de vingt figures ; seul contre tous, il ne pouvait rien. Il se retira désespéré : aucun secours ne pouvait venir aux siens !

Le vieux Rock, étendu sur la table, et ses deux fils sur un lit, n'avaient pas encore succombé grâce à leur constitution athlétique ; maître Daniel venait même d'entr'ouvrir un œil, car l'autre, enfoncé par un coup de pioche, était tout sanglant ; il avait reconnu Thérèse et s'était efforcé de sourire.

Bénédum rentra donc dans cette demeure, et, comme Thérèse, les mains jointes, l'interrogeait du regard, il se contenta de baisser la tête.

Alors tout devint silencieux. Ce refus de secours était un arrêt de mort. Depuis une heure, Thérèse s'efforçait en vain d'étancher le sang de son père. Rien de navrant comme de voir ce colosse, si grand, si fort, si terrible, la poitrine nue, toute bleue, sa large tête grise sanglante, ses bras musculeux inertes... Tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Mon pauvre vieux, lui dit-il, voici les gendarmes ! (Page 162)

cela ne demandait qu'à revivre, mais si le secours n'arrivait pas, si le sang coulait toujours, il fallait mourir.

Heureusement le ciel avait décidé que maître Daniel Rock et ses fils ne mourraient pas en ce jour; il les destinait sans doute à de nouveaux exploits.

En conséquence, au moment où tout semblait désespéré, le trot d'un cheval retentit dans la rue, et presque aussitôt un homme de trente à trente-cinq ans, grand, maigre, osseux, le front baigné de sueur, la barbe noire hérissée, une longue casaque grise sur les reins, apparut enfourché sur un grand cheval roux, haut de six pieds, aussi sec, aussi musculeux que son maître.

Cette figure étrange se pencha du haut de la selle jusque dans la chambre, en criant d'une voix éclatante :

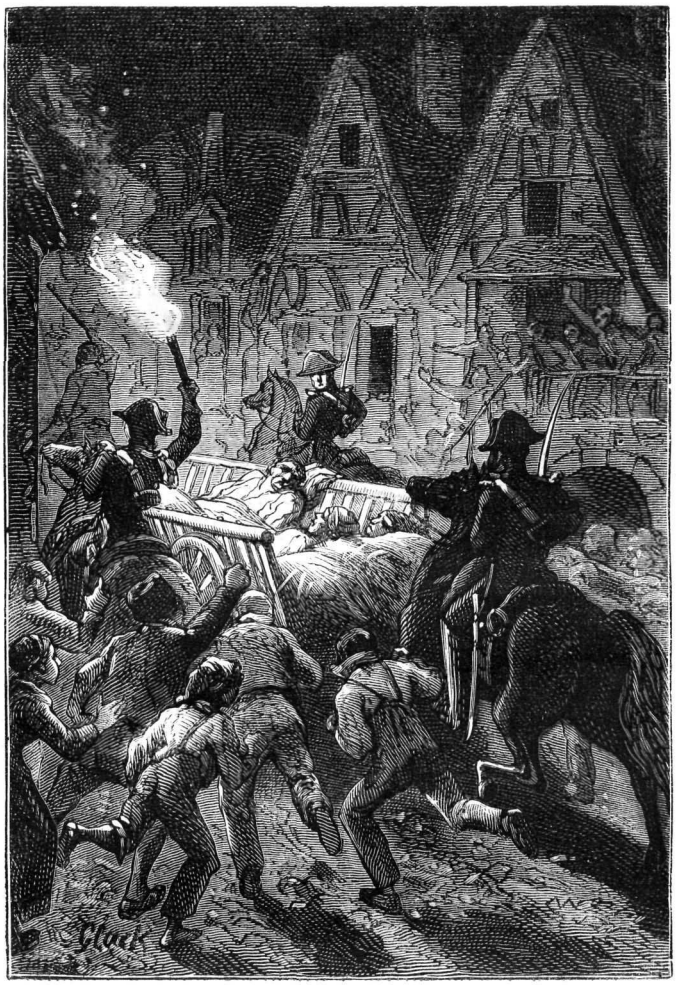
« Courage !... c'est moi !.:.

—Le docteur Marchal ! dit Bénédum, nous sommes sauvés ! »

Et Thérèse, jusqu'alors si forte, si courageuse en face de la douleur, Thérèse, dont l'énergie n'avait pas fléchi une seconde pendant la lutte, perdit tout sentiment à ce rayon d'espérance. Elle tomba inanimée dans les bras de Ludwig.

Le docteur Marchal, grand admirateur des chemins de fer, mais amateur passionné de pierres druidiques, de ruines, de médailles, vieux manuscrits, avait toujours eu de l'estime pour Daniel Rock ; leurs goûts d'antiquités, leur vénération pour les derniers vestiges des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



La foule s'engouffra dans la ruelle tortueuse... (Page 164.)

choses du passé, et puis cette affinité des races primitives, qui les fait se reconnaître au premier coup d'œil, tout cela depuis longtemps établissait entre eux une sorte d'affection, de sympathie franche, solide, sans autre intérêt que celui de se serrer la main en passant.

Le docteur, en tournée de vaccine dans la montagne, ayant appris la grande bataille, accourait à bride abattue, pour remettre les os disloqués du vieux forgeron et de ses fils : c'est par de telles preuves que se montrent les fortes natures et les vrais dévouements.

Durant toute cette journée, les médecins eurent de l'ouvrage à Felsenbourg; on remit bien des bras et des jambes.

A la nuit tombante arrivèrent les gendarmes; ils se rendirent directement chez le père Rock, accompagnés de monsieur le maire et d'une foule de monde.

Là se trouvaient Jacques Bénédum et Ludwig, le père Nicklausse, qui venait d'administrer le saint sacrement au sabotier Frantsep, et qui était accouru tout consterné à la première nouvelle du malheur, Thérèse assise sur un escabeau, immobile et calme dans l'angle le plus obscur de la chambre, les garçons meuniers, maître Daniel encore sur la table, et sous les rideaux du grand lit, à gauche, du côté de la porte, Christian et Kasper tout emmaillottés de bandages comme leur père.

En ce moment le vieux forgeron et ses fils étaient aussi bien qu'ils pouvaient l'être; tous trois avaient repris connaissance. Le docteur Marchal allait les quitter, promettant d'être de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

retour le lendemain, mais au bruit des sabres traînants, aux clameurs de la foule, au roulement des sabots sur le pavé, à toutes ces rumeurs sinistres qui précèdent une arrestation, le docteur rentra dans la salle et dit à Thérèse :

« On n'a pas perdu de temps... ce que je prévoyais arrive !... Soyez calme... ne vous effrayez pas ! »

Puis s'approchant de maître Daniel étendu sur un grand matelas :

« Mon pauvre vieux, lui dit-il, voici les gendarmes !

—Je les entends, fit maître Daniel en souriant ; on vient nous prendre comme des lapins dans leur trou : pas moyen de se défendre !

—C'est bien heureux, murmura le docteur ; vous savez... la résistance à la force publique...

—Oui... oui... je sais... quand les loups ont perdu leurs dents, on leur prêche l'abstinence. »

Il terminait à peine cette réflexion judicieuse, que le brigadier de gendarmerie Verner, — un grand gaillard dont maître Daniel avait souvent ferré le cheval, et qui, même en plusieurs occasions, avait vidé un verre de vin avec lui, — Verner, fort grave et même un peu triste, son grand chapeau de toile cirée penché sur l'épaule, et son sabre relevé pour faire moins de bruit, entra, courbant ses larges épaules sous la porte, et dit :

« J'ai le chagrin, père Rock, d'être forcé de vous arrêter, à cette fin de vous transporter à l'hôpital de Phalsbourg, vous et vos fils, jusqu'à ce que vous soyez remis de vos blessures.

—C'est bien, Verner, répondit le vieux forgeron, faites votre devoir.

—Oui, c'est mon devoir !... Mais comment diable, père Rock, vous, un homme si grave... si posé... un si bon bourgeois... un homme respectable... Parole d'honneur... ça me chagrine... Mais que voulez-vous ?... au moins j'aurai la satisfaction de vous conduire moi-même.

—Oui, Verner.

—Et, dit le brigadier, dans l'état où je vous vois, il n'y aura pas besoin de vous mettre les menottes ! »

Au même instant, maître Daniel aperçut le maire, qui le regardait avec un sourire de satisfaction ; cette vue ranima sa colère.

« Que viens-tu faire ici... toi ? dit-il en lui lançant un coup d'œil étincelant.

—Je vous prie de ne pas me tutoyer, coupable, répondit le maire d'un ton digne. Sachez que c'est moi qui vous fais arrêter... dans votre intérêt... pour la cause publique... car vos procédés indignes à l'égard de messieurs les ingénieurs ont soulevé l'animadversion générale contre votre personne en particulier...

—Qu'est-ce qu'il dit ?... qu'est-ce qu'il dit, interrompit le forgeron, avec ses grands mots qu'il mâche comme de la bouillie ?... Va-t'en... va-t'en... tu me tournes le sang... tu m'empestes !

—Du calme, maître Daniel, murmura le bon curé Nicklausse, du calme... je vous en supplie. »

Maître Daniel avait refermé son œil en exhalant un soupir.

Seulement alors Verner aperçut la tête blanche du bon père Nicklausse ; il porta la main à la corne de son grand chapeau, et murmura :

« Votre serviteur, monsieur le curé... c'est une triste chose !

—Oui, monsieur le brigadier, bien triste, » répondit le brave homme.

Au bout d'un instant de silence profond, solennel, Verner reprit à demi-voix, s'adressant aux assistants :

« Comment allons-nous faire ?

—Monsieur Verner, dit le docteur, ces blessés ne sont pas encore en état d'être transportés... Je ne puis répondre de leur vie...

—J'en suis fâché, bien fâché, monsieur le docteur... mais voici mon mandat... voyez vous-même : « sans retard ! »

—Cela suffit... je voulais mettre ma responsabilité à couvert. »

Ayant dit cela, le docteur Marchal murmura quelques mots à l'oreille de Bénédum, qui donna l'ordre à ses garçons d'atteler la grande voiture.

Jusqu'alors Thérèse n'avait pas dit un mot.

La nuit était venue ; les ombres s'étendaient dans la chambre, où se pressaient les noires silhouettes d'un grand nombre d'étrangers parlant à voix basse... La vieille horloge marquait lentement les secondes.

On entendit bientôt une lourde voiture grincer sur ses essieux dans la rue.

Alors Ludwig, ne pouvant se contenir davantage, se prit à sangloter tout bas... Et en même temps un cri, un cri unique, déchirant, de Thérèse, traversa le silence.

A ce cri, les assistants sentirent un froid s'étendre sur tout leur corps.

Maître Daniel, qui semblait comme assoupi, élevant alors la voix, s'écria :

« Thérèse ! Thérèse ! »

La jeune fille vint se jeter à genoux devant son lit : elle étouffait.

Lui... fit un effort pour tourner la tête...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une larme coula sur sa joue... il regarda longtemps sa fille... puis, d'une voix basse et douce, il dit :

« Thérèse... mon enfant... sois calme... je le veux... il faut m'obéir... ne pleure pas ainsi... cela me fait trop de mal... Je vais partir... tu vois... les autres sont plus forts que nous... Mais je te bénis !... La bénédiction d'un père est bonne pour les enfants !... Viens... pose ta bouche sur la mienne... comme ça !... oui, Thérèse... Oh ! oh !... bonne... chère enfant !... »

On entendit leurs sanglots se confondre... et beaucoup des assistants se sauvèrent bien vite, ne pouvant voir cela.

Le vieux curé Nicklausse, le coude sur la cheminée, sa tête blanche dans la main, pleurait comme un enfant ; et Verner, lui-même, détournant les yeux pour se donner du courage, criait dans la rue d'une voix enrouée :

« Retirez-vous... retirez-vous... canaille !... Dubreuil... écartez ces gens !... hum ! hum ! »

Au bout d'un instant, maître Daniel, élevant de nouveau la voix, dit :

« Thérèse, donne-moi la main... Ludwig, approche ! »

Ludwig arriva la figure baignée de larmes.

« Mets aussi ta main dans la mienne. »

Il obéit.

Bénédum criait :

« Daniel... Daniel... pardonne-moi !... J'ai eu tort ! »

Alors lui, souriant, murmura :

« Nos enfants sont unis, Bénédum... tu vois bien que j'ai tout oublié... Ludwig... je te confie le bonheur de ma chère Thérèse : aime-la... respecte-la... sois pour elle un père... des frères... et son mari... Elle n'a plus d'autre famille que la tienne !... Tu me promets tout cela, Ludwig ?

—Oui... je vous le promets !

—C'est bien ! Maintenant, Verner, qu'on nous emmène !... Thérèse, embrasse encore tes frères ! »

Alors on souleva le père Daniel, et toute la maison fut remplie de gémissements.

On venait d'allumer deux torches, que les gendarmes à cheval tenaient en l'air, car la nuit était noire. Les garçons meuniers debout sur la fenêtre, Bénédum en dehors, le docteur Marchal, le curé Nicklausse, tout le monde prêtait la main, levant les blessés par la fenêtre avec leur matelas, et les étendant sur la paille, entre les hautes échelles de la voiture.

La foule jetait des cris sauvages.

Le reflet bleuâtre de la résine flottait sur cette scène terrible, éclairant toutes ces têtes attentives. Les chevaux se cabrant, la crinière hérissée... la vieille maison, les fenêtres ouvertes, sombre, abandonnée... Ludwig emportant Thérèse inanimée : tout offrait l'image de la désolation.

Au milieu de ce tumulte, à l'instant où Yokel, le garçon meunier, venait de saisir la bride de l'attelage et levait le fouet, tout à coup il se fit une grande rumeur :

« Fuldrade !... Voici Fuldrade ! »

Et la foule s'écartait avec terreur.

En effet, la vieille diseuse de légendes, pour la première fois depuis vingt ans, venait de descendre des ruines. Elle sortait du sentier qui longe la forge et criait d'une voix perçante, la main étendue :

« Arrêtez ! »

Tout le monde obéit.

Elle s'avança vers la voiture, ses deux grandes chèvres à côté d'elle. A sa vue, maître Daniel tressaillit ; son œil brilla de bonheur.

Verner avait pris l'une des torches, et se penchait sur son cheval, pour entendre ce qu'allait dire la sorcière.

« Eh bien... Fuldrade, fit le forgeron lorsqu'ils se furent regardés quelques secondes, nous partons !...

—Oui... vous partez... mais vous reviendrez, » dit la vieille.

Il y eut un instant de silence.

« Nous reviendrons tous les trois ?

—Tous les trois !

—Quand ?

—Il se passera du temps !... mais tout n'est pas fini... Là-haut les anciens vous attendent... Je vous garde une place à côté d'eux ! »

Un sombre enthousiasme illumina la figure du vieux reiter.

« Moi ! mes enfants !... une place à côté de Hugues le borgne... de Luitprand... de Barthold Ier ?... C'est impossible !

—C'est vrai !... vous serez couchés près d'eux... Vous êtes nobles... Moi... Fuldrade... la dernière des margraves d'Obernay... je vous déclare nobles !... J'ai vu Hugues lever sa grande épée en l'air pendant la bataille : il vous armait chevaliers tous les trois !

—Vous l'avez vu... Fuldrade ?

—Je l'ai vu !... et voilà pourquoi je suis descendue... J'ai voulu vous dire ça... Votre place est là-haut !... Maintenant... partez, je vous attends ! »

Daniel Rock était tellement saisi, qu'il ne trouvait pas un seul mot à répondre.

» Cette vieille est folle ! » pensait le brigadier.

Fuldrade s'était retirée.

« En route !... » s'écria-t-il d'un ton rude.

La voiture partit lentement... Tout le vil-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lage, hommes, femmes, enfants, poussaient des cris sauvages, des malédictions... Les gendarmes avaient tiré leur sabre et criaient :

« Gare ! »

La voiture, dans les ornières sablonneuses, se penchait, cahotant. Les chevaux hennissaient.

Fuldrade, immobile au coin de la maison déserte, regardait ce spectacle d'un œil calme.

« Je vous attends ! » cria-t-elle.

Et sa voix perçante, comme celle d'un aigle, domina le tumulte. La main du vieux forgeron se leva comme pour saluer.

La foule s'engouffra dans la ruelle tortueuse des Trois-Fontaines; les éclairs des torches illuminaient les cheminées au-dessus des sombres masures, glissant de proche en proche, jusqu'à l'autre bout du village.

Les cris s'éloignaient... Un silence profond succéda peu à peu à tout ce bruit... et Fuldrade, murmurant des paroles confuses, rentra dans le sentier des ruines.

Bien des fois, avant d'atteindre le sommet de la côte, elle se retourna, regardant au loin les torches éclairer le feuillage de la forêt du bois de hêtres.

Autour d'elle tout était sombre; ses chèvres elles-mêmes marchaient doucement et semblaient douter de leur route.

A minuit, la diseuse de légendes rentrait dans son vieux donjon. Daniel Rock et ses fils étaient alors dans la forteresse de Phalsbourg.

XVII

Contre toutes les prévisions des médecins, M. Horace revint de son coup de marteau. Il avait perdu beaucoup de sang par le nez; cette circonstance le sauva.

Au bout de trois semaines, on le vit reparaître, un bâton à la main, dans la rue de Felsenbourg, regardant les montagnes d'un œil encore terne, mais avec une satisfaction réelle.

Quant à Fragonard, sa joue avait passé successivement par toutes les nuances du prisme, puis tout était rentré dans l'ordre, sauf l'oreille, qu'il avait été impossible de retrouver après la bataille, et par conséquent de recoudre.

Dans l'intervalle, les petites dames, désillusionnées d'un tel pays, avaient déployé leurs ailes gracieuses vers Baden, et M. Anatole avait eu le courage de ne pas les suivre. Tout était donc pour le mieux !

Les études du chemin de fer se poursuivirent avec une nouvelle ardeur, et M. Horace ne tarda point lui-même à reprendre le mètre et le niveau d'eau.

Ce petit homme, doué, dans son genre, d'une énergie aussi grande que celle de maître Roch, ne voulait pas laisser à d'autres la gloire de poursuivre l'entreprise.

Or, à la fin du mois de septembre commencèrent les expropriations : on s'aperçut alors que maître Élias Bloum avait triplé sa fortune déjà considérable. Le vieux renard vendit au quadruple, non-seulement les terres basses qu'il avait achetées à Bénédun au fond de la vallée, mais encore une grande quantité d'autres, dont il s'était assuré d'avance, de Sarrebourg à Saverne, sur un parcours de plus de six lieues.

Ce fut un beau coup de théâtre, lorsqu'on apprit que maître Élias Bloum était millionnaire. On le regardait passer sur son petit âne avec vénération ; on lui tirait le chapeau jusqu'à terre, on l'appelait « monsieur Élias » gros comme le bras; plusieurs s'étonnaient même qu'il ne fût pas décoré ! Et lui, toujours simple et modeste, revêtu de sa vieille casaque graisseuse, le nez et le menton en carnaval, souriait avec finesse. Souvent monsieur Zacharias Piper, en cravate blanche, accourait lui faire de grands saluts; il se contentait alors de cligner de l'œil et de dire d'un accent nasillard :

« Hé ! hé ! votre humble serviteur, monsieur le maire... J'ai causé de vous l'autre jour avec monsieur le sous-préfet.

— Ah ! monsieur Élias, quelle reconnaissance !

— Oui... vous pouvez compter sur ma protection ! »

Peu s'en fallait qu'il ne lui donnât sa main à baiser : ainsi vont les choses de ce monde.

A l'époque de l'adjudication des grands travaux, ce fut Élias qui se présenta le premier sur ce terrain, et qui se rendit adjudicataire des plus beaux lots : ponts, aqueducs, conduits, souterrains ; il happait tout, il s'entendait à tout... il avait le nez plus fin, l'œil plus vif, l'esprit plus entreprenant que tous les autres; ses concurrents s'en indignaient, mais que voulez-vous ? l'âme d'Abraham, d'Isaac et de Jacob habitait en lui... Le Seigneur aimait sa famille : c'est à l'un de ses grands-pères qu'il avait conseillé d'enlever les vases d'or de Pharaon pour se dédommager des oignons d'Égypte; c'est l'un des siens qni jadis avait inventé la lettre de change, pour échapper à la confiscation de Philippe le Bel, enfin c'est à lui-même que le Dieu puissant avait dit :

« Tu seras marchand de bric-à-brac, de rubans, de savonnettes à barbe, de chapelets,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de bottes éculées, de rasoirs et de brimborions de toute sorte !... Pendant vingt ans, tu courras de village en village, traînant une vieille vache liée par les cornes; puis tu te nicheras dans une baraque de savetier au coin d'une rue, pour faire le commerce en gros. Enfin tu seras *mylord*... et tu fonderas des chemins de fer, des usines et des télégraphes électriques : compte là-dessus, Élias ! »

Or, quand le Seigneur vous dit ces choses, c'est qu'il ne vous trouve pas dépourvu de bon sens, et cela finit toujours par réussir.

Élias Bloum avait le génie du commerce et de l'industrie, c'est pourquoi le brave homme eut bientôt sous la main des architectes, des piqueurs, des ouvriers de toute sorte, des manœuvres par centaines. Il organisa son entreprise sur une vaste échelle, et les autres n'eurent qu'à l'imiter pour bien faire.

Ceux qui jadis ont parcouru les Vosges, calmes, solitaires, silencieuses, ne voyant que de loin en loin un visage d'homme, pâtre ou garde forestier, sous le feuillage ; un hameau de trois ou quatre maisonnettes dans les rochers, le coq d'une chapelle au milieu des sapins, quelques chèvres efflanquées sur les cimes bleuâtres ; n'entendant que le sifflement de la grive, le cri perçant de la buse, le coup de hache du bûcheron, le tic-tac monotone de la scierie, le bruissement éternel des torrents... et cela des journées entières ; ceux qui se rappellent ces solitudes, ces grands bois, ces vieillards, hâves, déguenillés, ces femmes et ces enfants pieds nus comme de vrais sauvages, la figure hâlée, les cheveux épars, vous regardant tout étonnés de la rencontre d'un voyageur ; le pauvre curé, la soutane rapiécée, son bréviaire sous le bras, grimpant la côte au milieu des arbres ; le triste maître d'école à la fenêtre de sa grande salle déserte, attendant un élève qui n'arrivait jamais : ceux qui se rappellent ces choses, et qui n'ont pas le secours des vieilles chroniques pour peupler le pays de grandes chasses et de batailles, ne peuvent être de l'avis de maître Rock; ils bénissent le chemin de fer d'avoir fait circuler l'argent, c'est-à-dire le travail et l'aisance, dans ces contrées lointaines.

Ah ! ce fut un magnifique spectacle, de voir accourir de tous les points de la France et de l'étranger des ouvriers innombrables pour accomplir ce grand ouvrage. Ils couvrirent la montagne par milliers... ils se répandirent dans les vallons d'alentour... ils vécurent dans des huttes et se firent la soupe en plein air.

C'étaient tous de robustes gaillards, arrivant de l'Auvergne, de la Belgique, de la Savoie, enlevant des pelletées de terre d'un panier; ayant de grands colliers de barbe autour des mâchoires, de petites boucles d'oreilles en argent, des bras énormes, le teint pâle et des dents blanches; aimant la viande et le bon vin, et travaillant comme quatre à l'effet de se les procurer.

Il fallait les voir, pendus en grappes sur des planchettes le long des abîmes, abattant les rochers comme de vieilles murailles décrépites, dépeçant le granit à coups de masses, de piques, de maillets : des corbeaux acharnés sur un cadavre n'ont pas plus d'ardeur. Des quartiers de pierre croulaient du haut des nues avec un fracas terrible : les torrents au-dessous en étaient encombrés, et ces gens-là ne se donnaient seulement pas le plaisir de tourner la tête pour regarder; ils allaient... allaient toujours.

Il fallait les voir traîner d'énormes brouettes, à la file comme les fourmis, suivant toujours le même sentier, jusqu'à ce que les côtes fussent aplanies ou les vallons comblés; puis entrer sous la terre, construire leurs voûtes immenses dans les ténèbres, élever leurs terrasses d'une cime à l'autre, endiguer les eaux fangeuses, comme un enfant écarte un ruisselet de la main.

Et puis ces arches qui s'élevaient de terre lentement et se penchaient avec hardiesse au-dessus des précipices... et ces canaux... et ces avenues immenses s'ouvrant à travers le roc vif... et ces explosions de mines, chassant du fond des souterrains leur mitraille de cailloux et de terre comme des canons immenses... et ces frémissements de la côte... et ces rugissements des échos... Il fallait voir... il fallait entendre tout cela : c'était vraiment beau.

Felsenbourg, au bout d'un mois, n'était plus qu'une grande auberge, où venaient dormir des centaines d'ouvriers. Tout le monde y trouvait son gain : le boulanger, le charron, le menuisier... tout le monde !

« Ah ! s'écriait parfois Bénédum, quelle forge... quelle forge mon ami Daniel aurait pu avoir !... un homme si habile dans son état... si laborieux... et des fils si bons ouvriers !... Il aurait trempé cent pioches par jour... il aurait forgé... forgé... tout ce qu'on aurait voulu... il aurait gagné de l'argent comme un juif... Quel malheur ! »

Cependant maître Daniel et ses fils, guéris de leurs blessures, venaient d'être transférés à Nancy, et l'on apprit qu'on allait les juger.

Autrefois, cet événement aurait ému toute la montagne; les commères, en balayant leur porte le matin, en auraient causé six mois, avec des exclamations et des gestes pathéti-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ques; mais alors chacun s'inquiétait de ses propres affaires et se souciait peu de celles des autres. Si M. le curé Nicklausse, M. le maire et Frantz Bénédum n'avaient été forcés de partir comme témoins, c'est à peine si le village eût appris la grande nouvelle.

Voici comment les choses se passèrent, ainsi que le rapportèrent maître Bénédum et le père Nicklausse, en revenant de leur voyage.

Comme un grand nombre d'ouvriers avaient été blessés par le vieux forgeron, comme cinq ou six de ces braves gens étaient estropiés pour le reste de leurs jours, et que deux autres avaient succombé; comme M. Horace avait failli perdre la vie dans cette affaire, et que les témoins s'accordaient à dire que les Rock avaient commencé la bataille, tout faisait présumer qu'on leur trancherait la tête sur la grande place de Felsenbourg.

Mais dans ce temps-là vivait à Paris un avocat illustre, qui professait une vénération singulière pour le roi Chilpéric. Toutes les fois que l'occasion se présentait de dire un mot sur Chilpéric, il se levait, et, par son éloquence superbe, arrachait des larmes aux assistants. Il est vrai qu'ensuite tout le monde s'étonnait d'avoir versé des pleurs sur ce prince que la plupart ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, qui n'avait jamais fait de bien à personne, et qui ne s'était distingué par rien de fort, de grand, de digne d'un roi, —mais enfin la chose était telle : c'était un effet de l'art.

Or, cet illustre orateur ayant appris par *l'Espérance*, journal de la Meurthe, ce qui s'était passé sur la côte de Felsenbourg, fut émerveillé de voir qu'il y eût encore au monde un homme capable de se faire casser les os en l'honneur et gloire de Hugues le Borgne. Il trouva sans doute une touchante similitude entre ses sentiments et ceux du père Rock. Il pensa d'ailleurs que ce serait une magnifique occasion pour lui de prononcer quelques mots sur Chilpéric... Bref, il se mit en route, résolu de défendre maître Daniel et ses fils.

Il décida facilement le forgeron à lui confier sa cause; d'autant plus que le père Nicklausse exaltait le génie de cet homme jusqu'aux nues, et ne cessait de répéter à maître Daniel que lui seul était capable de le faire acquitter.

L'affaire ayant donc paru, toute la ville de Nancy se trouva présente, et le grand orateur parla si bien, que le tribunal lui-même en fut attendri.

Maître Rock seul conserva tout son sang-froid, parce que le nom de Chilpéric revenait trop souvent dans le discours, et qu'il n'était pas assez question de Hugues le Borgne.

Néanmoins, au lieu de monter sur l'échafaud avec ses fils, comme c'était infaillible sans ce discours, ils ne furent condamnés qu'à cinq ans de prison.

Le grand avocat ne voulut rien recevoir pour ses peines et repartit aussitôt.

M. le curé Nicklausse avait sangloté tout le temps, car il éprouvait aussi un faible pour Chilpéric; mais Bénédum fut désolé de voir que Daniel ne reviendrait pas au pays de sitôt. Il s'était flatté, pendant le discours, qu'on les relâcherait tout de suite, et que le vieux Rock pourrait assister aux noces de Thérèse et de son fils.

Avant de quitter Nancy, il obtint la permission d'aller voir son vieux camarade, et répandit des larmes amères sur sa triste aventure.

Maître Daniel lui dit :

« Frantz, tout ceci n'est rien : dans cinq ans nous reviendrons à Felsenbourg. Alors j'aurai quatre-vingts ans. Je serai dans ma seconde jeunesse, et nous reprendrons nos petites affaires où nous les avons laissées. En attendant, je veux que Ludwig et Thérèse se marient. Le père Nicklausse se chargera de dire à Thérèse ma volonté. Vous ferez la noce entre vous... Je désire que tout se passe gaiement. Vous boirez d'abord un verre de vieux *rikevir* à ma santé, puis un autre à celle de Christian, puis un autre à celle de Kasper. Sachez que je suis content, et que de tout ce que j'ai fait, rien ne me chagrine... au contraire, je voudrais pouvoir recommencer... Embrassons-nous donc, et bon voyage ! »

Ainsi parla le vieux reiter d'un ton calme et simple. Il était devenu borgne de l'œil gauche, mais cela n'ôtait rien au grand caractère de sa figure : son œil droit brillait comme une escarboucle, et sa joue, sillonnée d'une longue balafre, tressaillait de temps en temps.

Tout s'accomplit selon ses ordres. Ludwig et Thérèse se marièrent, et, quoique les années de captivité soient bien longues, quoiqu'on les mesure par secondes, elles finirent aussi par s'écouler.

Au premier jour de la sixième année, je vous laisse à penser les battements de cœur de toute la famille.

Thérèse venait d'avoir un enfant, un gros garçon qu'elle allaitait encore, et c'était une grande joie de le montrer au vieil aigle. On l'attendait de minute en minute; on croyait à chaque instant entendre ses pas traverser la rue et le voir apparaître sur le seuil, mais il en avait décidé autrement.

Vers six heures du soir, un homme du Chèvrehof, Nickel Sperver, entra, disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Maître Daniel et ses fils sont dans les ruines; ils n'ont pas voulu descendre au village. Sur le sentier du Behrethâl, le vieux m'a chargé de vous dire cela. Montez donc à la grande tour, car ils vous attendent. »

XVIII

Maître Daniel et ses fils étaient sortis de prison la veille au soir; ils avaient fait la nuit même et le jour suivant vingt lieues à pied. Le vieux forgeron, malgré ses quatre-vingts ans, ne paraissait pas fatigué d'une si longue traite; il avait conservé toute sa vigueur, seulement sa tête grise était devenue blanche comme la neige, et des rides nombreuses sillonnaient sa longue figure maigre.

« C'est agréable tout de même, disait-il en souriant, de pouvoir se dégourdir les jambes, et de regarder le soleil en face! »

Ses fils n'avaient pas changé : tout ce que disait leur père obtenait leur assentiment d'avance.

A la vue de la montagne, tous trois s'arrêtèrent un instant. Que de pensées durent alors se presser dans leur âme! Kasper en pâlit.

Un peu plus loin, Christian, descendant de la route sur la lisière du bois, alla couper une branche de sapin, et le père Rock, en ayant pris quelques brindilles, les froissa dans sa main pour en respirer l'odeur.

Puis ils suivirent en silence le sentier du Waldeck, afin d'éviter, par un détour, la vue du chemin de fer, qui les offusquait depuis longtemps avec ses rails immenses.

Tous les travaux étaient finis : il ne s'agissait plus que d'avancer la locomotive et les wagons pour aller de Nancy à Strasbourg comme un éclair.

A quatre heures de l'après-midi, par un temps superbe, maître Daniel Rock et ses fils arrivèrent sur les hauteurs du village. A leur droite s'élevait l'Oxenberg, à leur gauche la Roche-Plate.

Leurs yeux plongèrent avidement sur la forge, sur les maisonnettes, sur le tunnel, sur la gare, à mi-côte, construite en pierres de taille.

Que les choses étaient changées! Au lieu des misérables chaumières éparses, toutes vertes de moisissures, de jolies maisons en grès rouge, bien alignées, la toiture élégante, les marches neuves, les fenêtres encadrées de bordures blanches, les vitres scintillant au soleil; une rue large, régulière, décrivant le demi-cercle au pied de la côte; de petits jardins entourés de palissades vertes; les femmes et les filles vêtues de robes légères taillées sur un nouveau modèle; la vieille fontaine bourbeuse, avec ses auges de bois à fleur de terre, remplacée par une colonne de grès blanc, envoyant trois jets limpides dans un grand bassin, où venait s'abreuver le bétail; l'église elle-même repeinte à neuf, et la mairie couverte d'ardoises.

La maison du père Rock, avec ses volets fermés, sa petite forge décrépite, les marches déprimées, au milieu de tout cela, ressemblait à quelque coupe-gorge : c'était pourtant autrefois la plus belle construction de Felsenbourg!

Puis, au-dessus du village, à mi-côte, apparaissaient la courbe majestueuse du chemin de fer, comme tracée au compas sur une étendue de trois lieues, d'Erschwiller à Saverne; les montagnes coupées en talus; les terrasses planant sur les ravins, et, plus haut, les bois immobiles au milieu des nuages!

Voilà ce que découvrirent le forgeron et ses fils, non sans une sorte d'admiration intérieure, car maître Daniel et ses garçons étaient faits pour comprendre la grandeur et les difficultés d'un pareil ouvrage.

Lorsqu'ils eurent longtemps contemplé ces choses, le père Rock dit :

« Ils ont bien travaillé!... Oui!... je ne puis soutenir le contraire; c'est comme tracé sur un papier avec de l'encre. Mais nous perdons notre temps à nous ennuyer ici. Allons! garçons, allons! Vous voyez bien que ce chemin de fer nous enlève les trois quarts de notre grand pré là-bas, et qu'il traverse notre montagne; il n'y a que des brigands qui aient pu faire cela!

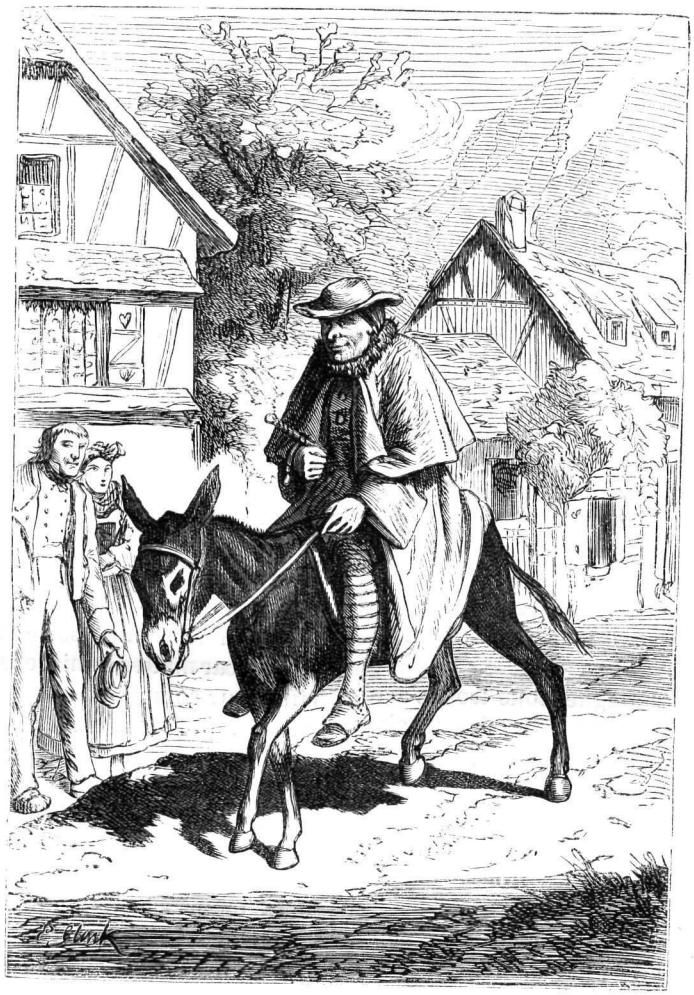
—Vous avez raison! dit Kasper.

—Oui, s'écria Christian, ce sont de vrais brigands!

—Eh bien donc, en route! dit le père Daniel, le reste ne nous regarde pas. J'aurais bien voulu pouvoir descendre tout de suite embrasser Thérèse et Ludwig... mais je ne remettrai jamais les pieds dans ce nid de voleurs! Dire que pas un homme, au conseil municipal, n'a défendu nos biens, et qu'on les a même vendus, sous prétexte de payer les gueux qui nous avaient attaqués sur la côte!... Eh bien, puisque leur chemin de fer est fini, nous verrons comme il marchera! J'ai toujours dans l'idée qu'il leur faudra plus de chevaux qu'avec des voitures ordinaires. »

Tout en causant, ils montaient vers le donjon, et c'est à cinquante pas de là, qu'ayant rencontré le braconnier Sperver à l'affût dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On le regardait passer sur son petit âne... (Page 164.)

les genêts, le père Rock lui avait dit d'aller prévenir sa fille de leur retour dans les ruines.

En arrivant sur le plateau, maître Daniel et ses fils éprouvèrent une satisfaction véritable. Là, du moins, rien n'était changé : les ronces, les épines, le lierre ne faisaient que croître et s'embellir; les décombres s'entassaient de jour en jour; les deux grosses tours bravaient seules les tempêtes et les hivers.

« A la bonne heure! s'écria le vieux forgeron, ici l'on respire! »

Et sa large poitrine se dilata. Il regarda d'un œil étincelant deux magnifiques éperviers qui planaient autour du donjon, et dit :

« Voyez, garçons, ils nichent toujours dans la sixième meurtrière à droite de la tourelle des signaux, mais ils sont devenus blancs comme moi! »

Ils écartaient alors les broussailles et s'avançaient vers la tour qui domine le village. Bientôt une voix grêle les salua de loin.

« Soyez les bienvenus, maître Daniel, soyez les bienvenus! »

Et dans la baie sombre d'une haute fenêtre en ogive, à vingt pieds au-dessus du sol, leur apparut Fuldrade, petite, sèche, ridée, la tête surmontée de son bonnet de crin en forme de corbeille. Elle ne semblait pas vieillie d'un seul jour. L'une de ses chèvres, les deux pieds de devant posés au bord de la fenêtre, les yeux dorés, la barbe longue, le crâne dépouillé de ses cornes, regardait aussi comme une personne intelligente; l'autre allongeait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il fallait les voir pendus en grappes... (Page 165.)

seulement son grand cou pelé par-dessus la pierre, et nasillait d'une voix tremblotante : on eût dit qu'elle voulait parler. C'était étrange !

Le vieux Rock leva la main, ses deux fils se découvrirent, et la vieille se mit à descendre les vingt ou trente marches de l'escalier en spirale.

Comme elle arrivait au bas, maître Daniel entrait dans le vestibule. Ils se regardèrent un instant en silence, Fuldrade, appuyée sur la balustrade de pierre, le vieux forgeron immobile devant la porte. Tous deux semblaient en extase. Enfin le père Rock dit d'un ton grave :

« Nous voilà donc encore une fois réunis, Fuldrade... Que je suis heureux de vous revoir toujours en bonne santé !

—Oui, Daniel, le temps marche... les feuilles du printemps remplacent celles de l'automne... les oiseaux voyageurs vont et reviennent... et moi, je suis toujours là... seule, oubliée, avec mes chèvres ! Oh ! les amis... les amis sont rares ! et quand il m'en arrive, mon cœur s'épanouit : soyez donc les bienvenus ! soyez les bienvenus !...

—Vous ne vieillissez pas, Fuldrade, reprit Daniel; telle vous êtes, telle je vous ai toujours vue !

—C'est vrai : je suis comme ces ruines qui ne vieillissent plus à force d'avoir vieilli ! Mais vous, mes bons amis, vous êtes fatigués... Entrez... entrez... voilà tout ce que Fuldrade peut vous offrir en ces temps d'épreuves. »

Elle leur montrait un grand feu d'érable au

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

milieu de la tour, enveloppant de sa flamme d'or et de ses nuages de fumée grisâtre, un superbe cuissot de chevreuil embroché d'un piquet de bois vert.

« Voilà ce que le braconnier Zélig, du Hirschland, est venu m'apporter ce matin de sa chasse, c'est un brave homme; il m'a même laissé sa gourde de *brimbellevasser* : il m'a suffi de lui dire que le père Rock et ses fils viendraient me voir, et que je n'avais rien à leur offrir après un long voyage.

—Vous saviez donc, Fuldrade, que nous étions libres? » demanda le vieux forgeron tout surpris.

Alors, elle, le prenant par la main, et le conduisant près d'une meurtrière qui plongeait sur l'abîme :

« Tiens, fit-elle, regarde! Tout le village t'attend, pour vous voir passer vaincus, toi et tes fils!... Vois-tu... là-bas... sur les marches de la mairie, maître Zacharias en cravate blanche? Vois-tu le vieux juif Élias devant l'auberge du *Cygne*, et toute cette foule pressée dans la rue? Ils espéraient tous vous voir humiliés... mais ils attendront longtemps! Je savais bien, moi, que tu viendrais aux ruines! »

Maître Daniel, penché dans la meurtrière, voyait, à deux mille pieds au-dessous, ce que lui montrait la vieille, et ses dents grinçaient de rage :

« C'est bien!... dit-il en se relevant. Approchez, garçons, c'est ainsi qu'on voulait nous recevoir!... »

Ils regardèrent, chacun à son tour, le front pâle.

« Estimez-vous heureux, s'écria la vieille, de ne pas appartenir à cette race, car vous avez encore de grands devoirs à remplir! Tout n'est pas fini... le dragon a remué beaucoup de terre, mais il n'a pas encore traversé la montagne... soyez prêts... l'instant est venu!...

—Je le sais, Fuldrade, dit le forgeron, nous causerons de ces choses... Asseyez-vous, garçons... mangez!... Ceux de là-bas seront étonnés... c'est moi, Daniel Rock, qui vous le dis... et puisqu'ils veulent nous voir... ils nous verront! »

Il s'assit alors sur une haute marche de la porte. Christian, ayant tiré le cuissot de sa broche, vint le lui présenter avec du pain. Il en découpa de longues tranches, qu'ils se mirent à manger de bon appétit. La gourde du braconnier passait de main en main, et la vieille, assise en face d'eux, sur son escabeau, le genou levé, les regardait en souriant.

Il était alors environ sept heures du soir, le feu d'érable, levant parfois sa grande aile pourpre, passait sur tous ces visages énergiques en écartant les ombres.

La vieille se mit à traire une de ses chèvres dans une écuelle de bois, et but à petits coups en disant :

« Si vous êtes fatigués, vous trouverez sous la voûte du donjon un grand lit de feuilles sèches... le temps est chaud : vous serez très-bien là!

—Merci, Fuldrade, je n'ai pas sommeil. Nous pouvons encore causer un instant, jusqu'à ce que Ludwig et Thérèse arrivent : Sperver est allé leur dire que nous sommes ici... Il faut qu'on nous monte la forge!

—Oui... oui... c'est juste, dit la vieille, vous forgerez... vous aurez de l'ouvrage... mais le Seigneur sera pour vous! »

Fuldrade finissait à peine de parler, qu'un faible bruit s'entendit au dehors; les broussailles s'agitaient au loin. Maître Daniel, jusqu'alors impassible, tressaillit.

« Ce sont eux! dit-il à voix basse, c'est Thérèse! »

Un grand silence suivit; le feu pétillait, promenant ses lueurs rapides sur toutes ces figures attentives. On vit alors combien le vieux forgeron aimait sa fille : il ne respirait plus, la sueur perlait sur son front, son œil ne quittait pas la porte sombre. Tout à coup il se leva, criant d'une voix tonnante :

« Thérèse!... »

Il n'avait fait qu'un seul bond, et déjà on l'entendait répéter :

« Ma fille!... c'est toi!... »

Et leurs baisers se confondaient, mêlés de sanglots.

Kasper et Christian ne pouvaient faire un pas, tant ils étaient émus; ils se serraient la main en silence, de grosses larmes coulaient sur leurs joues osseuses.

Bientôt on vit s'élever dans l'ombre les deux bras du vieillard : il tenait dans ses larges mains un petit enfant, et s'écriait :

« Comment t'appelles-tu? toi qui m'arrives à la dernière heure! toi que je n'ai jamais vu et que j'aime plus que mon sang! Comment t'appelles-tu?...

—Daniel!... murmura Thérèse d'une voix tremblante.

—Eh bien! Daniel, s'écria le vieux forgeron, embrassons-nous. Tu feras peut-être ce que je n'ai pu faire : tu reprendras notre héritage aux voleurs... tu les extermineras tous!... tous!... Ah! la bonne race n'est pas morte. »

Ainsi parla le vieux reiter, avec un accent d'enthousiame inexprimable. puis voyant Bénédum et Ludwig apparaître à leur tour, car

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Thérèse était accourue d'avance, il leur cria :

« Bénédum !... Ludwig !... ils sont tous ici ! Ha ! ha ! ha ! Tiens, Thérèse, prends le petit que je les embrasse... Christian ! Kasper ! venez donc, nous voilà tous réunis ! »

Les embrassades devinrent générales... on riait, on pleurait, chacun selon son tempérament et ses goûts individuels.

« Que tu as dû souffrir là-bas, pauvre vieux ! disait Bénédum,

—Bah !... c'est fini ! n'y pensons plus... les anciens qui partaient pour les croisades, mon cher Frantz, en avaient bien d'autres à supporter ! Nous sommes hors de la main des infidèles, voilà le principal... le reste, je ne m'en inquiète plus... Asseyons-nous ! »

Fuldrade, pendant cette scène, continuait à traire ses chèvres, comme si rien n'avait frappé ses yeux ni ses oreilles... Seulement alors, le père Rock parut se souvenir d'elle, et, prenant l'enfant, il lui dit :

« Regardez, Fuldrade, que pensez-vous de ce gaillard-là ?

—Je pense qu'il te ressemble, Daniel : il a ton bec et tes ongles, mais ce n'est pas une raison pour lui laisser tout faire !

—C'est vrai, Fuldrade, c'est vrai ! à chacun sa part. »

Il rendit l'enfant à Thérése, et s'asseyant au milieu des autres autour du feu, d'un air plus calme :

« Ah çà ! dit-il, je suis content de vous avoir vus... mais il ne s'agit pas de ça !... D'abord, tu sauras, Bénédum, que nous resterons ici...

—Comment ! vous ne retournez pas au village ?

—Non ! je n'aime pas les brigands qui m'ont dépouillé... Si, par malheur, j'en rencontrais un dans un moment de mauvaise humeur, je l'assommerais net !...

—Tu n'y songes pas, Daniel, à ton âge...

—Moi, Bénédum, j'ai toujours le même âge pour en vouloir aux gueux; l'âge ne m'ôte rien de ma colère ; au contraire, plus je vieillis, plus la rancune s'enracine dans mon cœur... Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis... Tout à l'heure encore, en regardant par ce trou, et en voyant Zacharias Piper qui se promenait devant la mairie, j'ai senti la colère m'entrer jusque dans la moelle des os... et, si je l'avais tenu !...

—Mais, réfléchis donc un peu... dans ces ruines... l'hiver !...

—Quant à l'hiver, nous y penserons plus tard... En attendant, tu chargeras demain l'enclume, le soufflet, les marteaux, les tenailles, sur tes ânes, et tu me les amèneras ! »

Bénédum, Ludwig et Thérèse se regardaient avec stupeur.

« Et que diable pourrez-vous forger ici ? s'écria le meunier; pas une voiture, pas un cheval ne passe sur la côte tous les cent ans !

—Nous forgerons notre chef-d'œuvre, répondit le vieux Rock avec un sourire bizarre. Autrefois, pour devenir forgeron, il fallait avoir forgé quelque chose : un casque, un bouclier, une armure complète... aujourd'hui il suffit d'écrire au-dessus de sa porte : « Christophe ou Nicolas, *forgeron.* » C'est plus commode; mais je suis pour le vieux temps, moi ! J'aime les vieilles coutumes !... nous allons donc forger un chef-d'œuvre ! N'est-ce pas, garçons ? »

Kasper et Christian inclinèrent la tête.

« Quelque chose de soigné !... vous verrez ça ! reprit le vieux.

—Mais qu'est-ce donc ?

—Je ne puis te le dire maintenant... c'est une surprise que je veux faire à tout le monde. »

Bénédum connaissait le caractère inflexible de son camarade : depuis l'affaire du conseil municipal, il avait résolu de ne plus lui faire ni opposition ni discours. Quoiqu'il trouvât l'idée ridicule, et même tout à fait extravagante, pour ne pas troubler l'harmonie générale il inclina la tête et promit que tout serait fait selon les volontés du père Daniel.

On causa d'une foule d'autres choses encore : des difficultés du chemin de fer, de la fortune d'Élias Bloum, de ce qui s'était passé depuis cinq ans à Felsenbourg ; mais tout cela paraissait intéresser médiocrement le vieux reiter, qui, de temps en temps, bâillait jusqu'aux oreilles, et n'avait de véritable plaisir qu'à regarder sa progéniture. Enfin, vers dix heures, il dit :

« Tu sauras, Bénédum, que nous n'avons pas dormi depuis avant-hier. Mes garçons doivent avoir sommeil... Moi, je suis assez las... Vous reviendrez nous voir un autre jour... Allons, Thésèse, embrasse-moi... Ludwig, rallume ta lanterne... et retournez chez vous... Prenez surtout garde de glisser en sortant du donjon : il y a là une place dangereuse !... »

Tout le monde se leva, et le vieillard, debout à la porte de la tour, regarda la lanterne projeter sa lumière vacillante sur les bruyères sombres, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le bord du plateau. Alors il rentra, et dit à ses garçons :

« Vous êtes fatigués ; Fuldrade et moi nous avons encore à causer un peu de nos affaires... allez vous coucher sous la voûte : dans une ou deux heures j'irai vous rejoindre. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils sortirent, et Fuldrade, ayant ranimé le feu, fit signe à maître Daniel de s'asseoir en face d'elle, sur une large dalle.

XIX

Le jour même où se passaient ces choses, tout le village attendait Daniel Rock et ses fils, pour jouir de leur humiliation.

« Quelle mine vont-ils faire? se disait-on ; surtout le vieux, si fier, si terrible, si superbe! lui qui ne voulait jamais plier devant personne, qui regardait tout le monde du haut de sa grandeur, qui ne trouvait de bon sens qu'à lui seul! Il aura sans doute appris là-bas que maître Daniel n'est pas maître partout, et qu'il faut mettre de l'eau dans son vin! »

Ces propos couraient de bouche en bouche, chacun se tenait à sa fenêtre ou devant sa porte, attentif au passage du vieux forgeron.

Monsieur le maire Zacharias, plus que tous les autres, se faisait une fête de le contempler ; il se proposait même de le saluer et de lui demander des nouvelles de sa santé.

Quant au vieux juif Élias, malgré son indifférence profonde pour le genre humain, il avait toujours estimé le père Rock, — il voyait dans cet homme la représentation vivante d'idées contraires à toutes les siennes, — en conséquence, il était curieux d'assister à son retour, de le juger dans son abaissement.

« Sera-t-il toujours le même? Aura-t-il toujours cet air audacieux? Ne sera-t-il pas comme tous les autres après une défaite : abattu, timide, inquiet? »

Voilà ce qui stimulait la curiosité du juif.

Tout le jour se passa sans que rien parût à l'horizon. Seulement, vers sept heures du soir, Bénédum, Ludwig et Thérèse, s'étant mis en route pour les ruines, on comprit que le vieux reiter n'avait pas jugé à propos de se donner en spectacle à Felsenbourg, et qu'il s'était abattu dans son nid d'épervier.

Ce fut une déception générale.

« Il n'a pas osé nous regarder en face, le vieux vautour! criait-on. Il a eu honte de rentrer en plein soleil ! Il se cache là-haut!... »

Maître Zacharias, surtout, était dépité, ayant mis le matin sa cravate blanche et son habit noir, « pour assister, disait-il, à la rentrée triomphale des héros du pays! »

Tout le monde rentra donc chez soi de mauvaise humeur.

« Il faudra bien que ces braves gens descendent, disait le percepteur Eberhard; ils ont beau faire, demain ou après nous les verrons... car il n'y a pas moyen de vivre là-haut. »

Felsenbourg prenait alors la physionomie et le caquet des petites villes : on se réunissait à la brasserie de monsieur Kalb, ou bien au café de monsieur Baumgarten, car l'auberge du *Cygne* venait d'être convertie en café; tout le rez-de-chaussée ne faisait plus qu'une grande salle, ornée de trois quinquets et d'un billard, et peinte tout autour de paysages de la Suisse : les montagnes d'un beau vert, et les lacs bleu indigo ; c'était magnifique !

Là, on jouait au piquet, à l'écarté; les gens comme il faut ne connaissaient plus le *rams* ni le *youker*. Au lieu des tricornes, on portait des chapeaux en tuyau de poêle; au lieu du petit vin blanc d'Alsace, on buvait des *bischofs*, de l'absinthe; et les commères, le soir, au lieu de venir chercher leurs maris avec le manche à balai, s'asseyaient tranquillement à côté d'eux, pour lapper une petite carafe de chocolat ou de lait sucré. Ces nouvelles habitudes entretenaient la bonne harmonie des ménages : la civilisation avait fait un grand pas.

Donc, tout le monde se flattait de rire un jour des Rock.

« Plus ils auront tardé, disait Baumgarten, plus ils seront moqués; mais à tout péché miséricorde ! Si le vieux vient prendre son absinthe chez moi, comme c'est naturel, jamais je ne lui parlerai de ses aventures, car il n'a pas trop bon caractère, et pourrait bien casser toutes mes glaces, mes quinquets et mes verres... Or, moi, je suis un homme de paix, j'aime le commerce et la tranquillité.

Quand on vit, le lendemain, maître Frantz Bénédum et Ludwig ouvrir la forge et charger sur leurs ânes du charbon, des marteaux, les tenailles et l'enclume, puis se diriger vers la côte, alors tout le monde fut véritablement surpris.

« Ils sont fous! disait-on; ce n'est pas possible autrement. Qui peut aller établir une forge au haut des rochers sans être fou? Le séjour des cachots leur a tourné la tête. Ce vieux Rock, plein d'orgueil, veut encore se distinguer par quelque chose d'extraordinaire, comme s'il ne s'était pas déjà assez distingué ! »

Durant trois jours, il ne fut question que de la résolution bizarre de maître Daniel : les uns en riaient, les autres en haussaient les épaules; maître Élias restait muet; il éprouvait une vague appréhension, et Zacharias Piper, lui-même n'était pas rassuré sur les intentions de ces gens-là. On remarqua dès lors que M. le maire, en sortant de chez lui,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait toujours soin de regarder d'abord en tout sens, de sa fenêtre, comme s'il eût redouté quelque rencontre fâcheuse.

Mais les braves gens de Felsenbourg n'étaient pas au bout de leurs étonnements : bientôt on s'aperçut que la vieille tour s'illuminait régulièrement tous les soirs, et que le bruit de la forge se faisait entendre... Alors la stupéfaction générale fut à son comble.

Cela débutait lentement vers dix heures, quand les portes se ferment, quand on se crie « bonsoir » et que le silence s'établit au loin.

En ce moment, commençait le tic toc colossal des marteaux dans les ruines.

A ce bruit, tous les chiens du voisinage s'éveillaient; on n'entendait plus que des aboiements lugubres. Quand l'un de ces animaux, à force de hurler, avait fini par s'enrouer, aussitôt un autre reprenait le chant, et, dans les intervalles de silence, on entendait toujours à la cime des airs : tic toc... tic toc... Ainsi de suite pendant toute la nuit.

Personne ne pouvait plus fermer l'œil; on s'éveillait, le mari appelait sa femme :

« Christina!

—Quoi donc?

—Écoute! que peuvent-ils faire là-haut? Que font-ils?

—Qu'est-ce que j'en sais, moi?... Tu pouvais bien me laisser dormir!

—Oui, mais moi je veille depuis trois heures, et ça m'ennuie de veiller seul. Tiens! maintenant voilà le chien de Krâmer qui commence : entends-tu?

—Mais, oui... j'entends! »

Tic toc... tic toc... D'autres chiens mêlaient leurs voix à ce concert... puis les coqs chantaient... On n'avait pas dormi... Tout le village se désolait.

» Le vieux a résolu de nous faire périr de sommeil! Ah! le brigand! nous voyons maintenant ce qu'il voulait! »

Plusieurs allèrent même trouver maître Zacharias, pour lui demander si l'on n'aurait pas le droit d'empêcher les Rock de forger la nuit. Maître Zacharias, fort inquiet, s'était adressé la veille au sous-préfet. Il lui fut répondu que les ruines étant à plus d'un kilomètre de Felsenbourg, il n'y avait rien à dire. Zacharias, de plus en plus consterné, demanda qu'on fît une visite domiciliaire là-haut. Mais une visite domiciliaire, pourquoi? il fallait au moins un motif. Les forgerons sont dans l'usage de forger la nuit, on ne peut pas leur en faire un crime.

Ainsi rien ne pouvait empêcher le vieux Rock de faire périr les gens à sa manière : c'était peut-être son but!

La stupéfaction devint universelle. Chaque soir, avant de se coucher, plus de cent personnes se tenaient dans la rue, le nez en l'air, regardant la vieille ruine s'éclairer d'étage en étage, les meurtrières étendre leurs flammes pourpres sur les rochers.

Tout à coup le bruit des marteaux commençait, et se continuait jusqu'à six heures du matin. Il y avait de quoi se désoler.

Ceux qui jadis avaient voulu se moquer du vieux Rock ne riaient plus; au contraire, ils disaient :

« M. le maire ferait bien d'envoyer à ces gens-là une députation du conseil municipal; et, puisqu'on n'a pas le droit de les pendre, on devrait les supplier humblement de rentrer au village, avec promesse de punir sévèrement ceux qui riraient d'eux ou qui les regarderaient de travers... Peut-être qu'ils s'apaiseraient alors, et nous laisseraient dormir comme autrefois... Ah! que nous étions heureux avant le retour de ces brigands : comme nous dormions bien! »

C'est ainsi que se lamentait tout le monde; mais, vers ce temps-là, maître Zacharias crut avoir trouvé des raisons suffisantes pour obtenir la visite domiciliaire qu'il sollicitait.

Jacques Polack, le crieur public, le voyant un jour fort soucieux et sachant qu'il rêvait constamment des Rock, lui dit :

« Monsieur le maire, vous n'ignorez pas que depuis six ans le conseil municipal me promet une augmentation : on me renvoie d'année en année, cependant personne ne tambourine et ne crie aussi bien que moi dans le pays... pas même le crieur de Phalsbourg, Harmentier, qui vient d'avoir un enrouement dont il ne se relèvera jamais de sa vie... lui seul pourtant pouvait lutter contre moi.

—Sans doute, fit le maire, mais...

—Écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur le maire... sans vous interrompre. Voilà ce que je vous propose : tout le monde est dans la désolation à cause des Rock... eh bien! si vous me promettez d'obtenir cent francs d'augmentation pour moi, je me dévoue dans l'intérêt de la commune... je monte hardiment à la brèche et je vous dis ce qui se passe dans la tour.

—Vous seriez capable de cela? s'écria maître Zacharias; que c'est noble de votre part, Polack!

—Oui, monsieur le maire, c'est noble, car je risque ma vie... Les Rock sont capables de m'exterminer, s'ils voient que je les observe... C'est très-noble de ma part... Mais il me faut les cent francs d'augmentation; sans ça, je fais comme tout le monde, je me couche tran

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quillement et j'écoute les marteaux aller jusqu'au matin.

—Vous les aurez, Polack, dit le maire, vous les aurez, je vous le promets.

—Eh bien donc, à la grâce de Dieu ! je me dévoue pour ma femme et mes enfants... Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que tous nous y passions... Que ce soit par un coup de marteau ou par un gros rhume comme Harmentier, ça revient au même. »

Ainsi parla cet homme intrépide, et le soir même, entre dix et onze heures, ayant pris les instructions de maître Zacharias, qui l'attendait dans sa chambre pour dresser procès-verbal, il se mit à gravir la côte, non sans palpitations de cœur et de graves réflexions en tout genre... Mais que ne fait-on pour de l'argent, surtout quand on aime l'absinthe? Or, Polack aimait l'absinthe... c'était ce qu'il appréciait le plus dans la civilisation.

Il gravissait donc lentement la côte. La nuit était noire comme de l'encre... la tour ressortait des ténèbres avec ses soupiraux en feu... les marteaux retentissaient sur l'enclume... au-dessous, les chiens hurlaient d'une voix plaintive. Comme le bruit des marteaux augmentait toujours et que la nuit devenait plus fraîche à mesure que Polack montait, le brave homme fut tout à coup pénétré d'une inquiétude indéfinissable.

L'idée lui vint de s'asseoir à mi-côte dans les bruyères, d'inventer une histoire touchant la forge, et de redescendre la raconter au maire. Mais il avait beau réfléchir, aucune histoire ne lui venait à l'esprit; il ne pouvait se figurer ce que faisaient maître Daniel et ses fils, rien ne lui paraissait assez lugubre, assez terrible. Et puis il se prenait à rêver que si plus tard on découvrait qu'il avait menti, l'autorité serait bien capable de le renvoyer malgré sa belle voix.

Il eut donc un grand repentir de s'être hasardé jusque-là; mais, étant très-vaniteux de sa nature, il aima mieux tout risquer, que de redescendre dire à Zacharias qu'il avait eu peur. C'est dans de telles dispositions que Polock arriva jusqu'au pied des roches.

Le bruit des marteaux continuait toujours... Il écouta longtemps, reprit haleine, et déplora sa propre audace.

« Peut-on voir un homme aussi bête que moi? dit-il. Si je n'avais pas pris quatre verres d'absinthe ce matin, est-ce que l'idée me serait jamais venue de proposer au maire de monter ici pour cent francs ? Ce n'est pas cent francs... c'est mille francs... dix mille francs que j'aurais dû demander... Il ne me les aurait pas donnés, et je serais encore tranquillement chez moi ! Ces Rock ont déjà assommé des ingénieurs, des architectes, des ouvriers... maintenant ils reviennent du bagne... ils sont plus féroces, plus enragés qu'avant... Si l'un d'eux me voit, je suis perdu ! »

Alors il se représenta la figure du vieux Rock et celles de ses fils, et ces figures lui parurent épouvantables.

En outre, il se rappela Fuldrade et ne douta point que la vieille ne fît sentinelle.

Enfin tout lui parut si terrible, que pour la seconde fois il fut tenté d'inventer une histoire et de redescendre.

« Je suis monté jusqu'au pied des roches, se dit-il, est-ce qu'un autre aurait eu ce courage?... Je voudrais bien voir monsieur le maire ici ; je suis sûr qu'il serait le premier à me dire : « Allons-nous-en ! » et qu'il me supplierait même de nous sauver... Quel bruit ils font là-haut ! »

Cependant, au bout d'un grand quart d'heure, la monotonie du tic toc lui rendit un peu de courage.

« Puisqu'ils forgent, ils ont le dos tourné... ils ne peuvent voir derrière eux, se dit-il ; d'un autre côté, le bruit de l'enclume les empêche d'entendre... qui sait s'ils me verront?... Allons, Polack, courage ! tu cours vite... tu auras de l'avance. »

Cela dit, le crieur grimpa le sentier rapidement et monta jusque sur le plateau. Il y était à peine que le bruit cessa.

« Je suis découvert ! » pensa-t-il en frissonnant.

Mais la lune, écartant alors un nuage, éclaira les bruyères désertes : pas un bruit... pas un soupir... tout était paisible... silencieux.

Polack sentit comme une douce fraîcheur se répandre dans son âme. Il respira longuement, et, s'avançant à petits pas derrière la tour, il poussa l'audace jusqu'à monter sur un tas de décombres, et à regarder par un soupirail.

D'épaisses broussailles croissaient dans cette ouverture ; on ne pouvait le découvrir : lui, voyait tout, comme au fond d'une citerne, car le donjon était quinze pieds plus bas, les ruines s'étant amoncelées autour.

Voici donc ce qu'il vit :

Au milieu de la tour était l'enclume sur un bloc de chêne; dans l'un des angles à gauche, on avait construit un fourneau de terre, où plongeait le bec de l'énorme soufflet, suspendu par deux barres de fer engagées dans le mur. La lumière sortait de là, rouge comme du sang, éclairant la vieille, assise sur un escabeau entre ses deux chèvres, le père Rock et ses deux fils, en manches de chemise et pantalons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de toile retroussés sur leurs jambes nues, la poitrine et la face ruisselantes de sueur.

Ils étaient debout près de l'enclume, le marteau au poing.

En travers des larges dalles se trouvaient étendues deux piques longues de quinze à vingt pieds, le manche de chêne au milieu, la pointe de fer bleuâtre longue d'une brasse, et l'autre bout armé d'une pointe courte, solide, obtuse; enfin deux lances pareilles à celles des géants du moyen âge.

Cet ensemble avait quelque chose d'imposant.

Au moment où Polack regarda, le vieux forgeron riait :

« Eh bien, Fuldrade, s'écria-t-il, le travail avance.

— Oui, » répondit la vieille en se levant.

Puis, s'approchant de l'une des piques, elle se baissa, essayant de la lever de terre... Ses petites mains blanches s'y cramponnaient avec force... toutes les fibres de sa figure pâle se tendirent... la pique ne bougeait pas... Les forgerons regardaient en souriant.

« Comment les trouvez-vous, Fuldrade? demanda le vieux.

— Elles sont lourdes... bien lourdes, Daniel... qui pourra les tenir? »

Alors le vieillard, sans dire un mot, marcha vers la pique que Fuldrade n'avait pu soulever : il la saisit d'une main, l'enleva comme une plume et la brandit fièrement au-dessus de sa tête.

Il était magnifique à voir ainsi... Christian et Kasper eux-mêmes paraissaient émerveillés de sa vigueur, et la vieille s'écria :

« Daniel, tu est beau comme Hugues le Borgne! »

Lui, l'œil étincelant, après avoir brandi la pique, la jeta sur les dalles sonores; elle rebondit avec un éclat métallique, et longtemps ce bruit terrible retentit dans les ruines.

Polock en eut la chair de poule.

« *Maintenant, dit le vieux, passons à l'autre...* nous en avons deux solides : elles ne plieront pas!

— Non, s'écria la vieille, non... elles ne plieront pas! »

Polack, ayant vu ce qu'il désirait, descendit avec prudence des décombres et se prit à courir sur le plateau comme un lièvre... Il se glissa dans le sentier des roches, regardant derrière lui, et disparut.

Les marteaux venaient de reprendre leur tic toc monotone.

Vers deux heures du matin, le crieur entrait chez monsieur le maire et lui racontait la scène dont il avait été témoin.

Maître Zacharias l'écoutait dans une stupéfaction profonde.

« Que veulent-ils faire de ces piques? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, monsieur le maire... mais c'est terrible!

— Oui, c'est terrible, Polack... nous y réfléchirons... Ces bandits doivent méditer quelque nouveau crime... Des piques longues de vingt pieds! ça doit être pour enfoncer les portes des honnêtes gens pendant leur sommeil... à moins qu'ils ne veuillent armer leur château... chose défendue par les lois. Nous examinerons cette affaire à loisir. Les dangers que vous avez courus, Polack, vous élèvent dans mon estime... mais ils m'empêchent de rédiger dans ce moment un rapport circonstancié... Je tremble pour vous!... Demain, je convoquerai le conseil; nous délibérerons.

— Oui, monsieur le maire, et vous n'oublierez pas mon augmentation de cent francs?

— Soyez tranquille, Polack, vous avez des droits à la reconnaissance publique... Je m'en charge! »

Ainsi fut découvert le travail des Rock dans leur retraite, travail mystérieux qui motivait les craintes de monsieur le maire Zacharias et justifiait les clameurs de la commune.

Il faut avouer que les appréhensions de maître Piper n'étaient pas dénuées de tout fondement, et qu'une visite domiciliaire, en pareille circonstance, devenait très-légitime : ces grandes piques de vingt pieds étaient évidemment des armes de guerre!

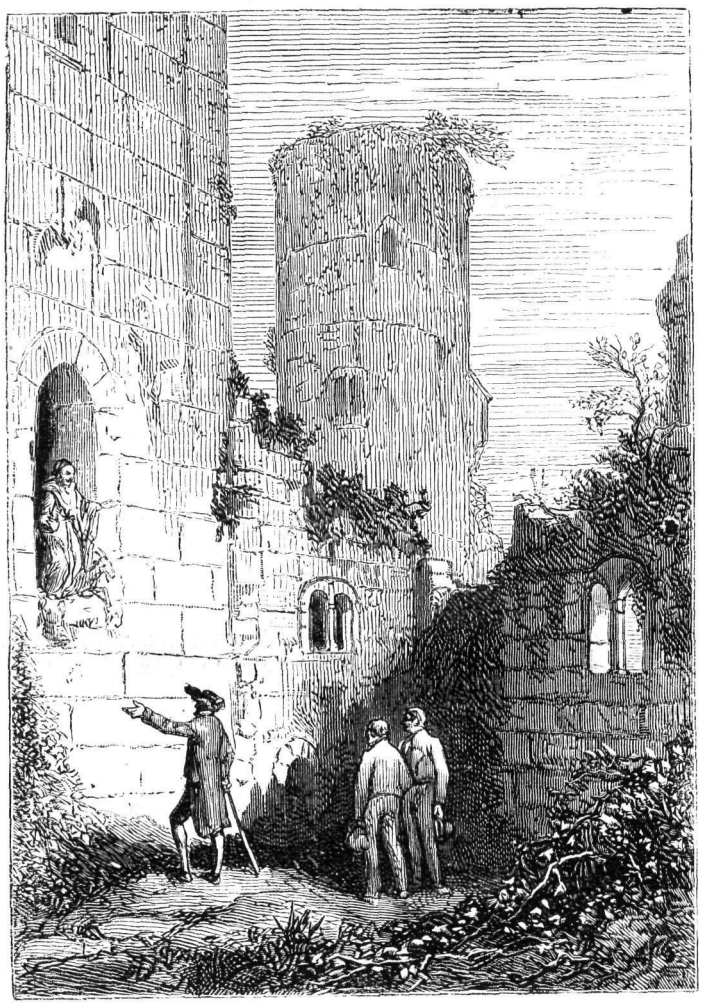
XX

Le lendemain, maître Zacharias, dès neuf heures du matin, allait convoquer le conseil municipal, lorsqu'il reçut de monsieur le sous-*préfet de Sarrebourg une missive qui l'informait* de la prochaine inauguration du chemin de fer, et qui l'invitait en même temps à convoquer les populations environnantes à cette solennité de la civilisation.

Dans un post-scriptum, monsieur le sous-préfet faisait entendre que les fonctionnaires dévoués pourraient espérer des distinctions flatteuses.

Alors Zacharias Piper s'enflamma d'enthousiasme, ses joues se colorèrent d'une noble ardeur; il se ressouvint de sa place de juge de paix, et ne douta point que l'occasion ne fût venue d'atteindre, par un dernier effort, à cet objet de sa longue ambition.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Bientôt une voix grêle les salua... (Page 168.)

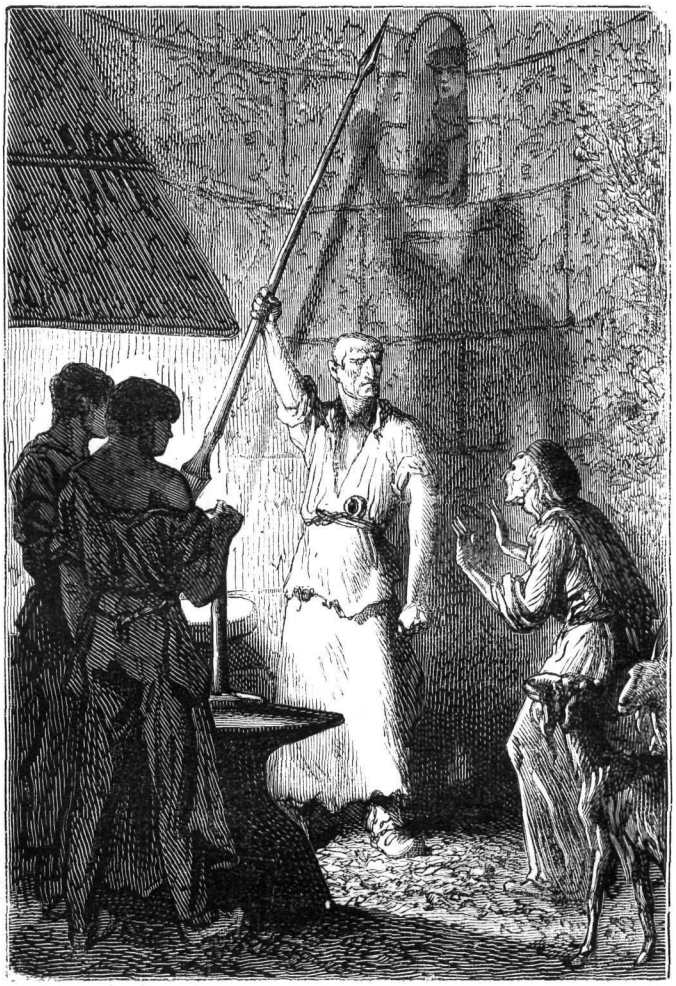
Oubliant Rock, Polack, et tout ce qui concernait, de près ou de loin, ses craintes légitimes au sujet de la vieille tour, il emprunta le roussin de Baumgarten et parcourut la montagne, allant chez les maires, les adjoints, les conseillers municipaux, chez messieurs les curés et les notables, de village en village, annonçant une ère de progrès pour le commerce et l'industrie, et priant tout le monde de venir saluer à Felsenbourg le triomphe des idées nouvelles.

Dans les endroits reculés tels que Hirschland, Tomfessel, Schnekenpesch, où le temps ne lui permettait pas de se rendre en personne, il envoya des émissaires à ses propres frais. Bref, il ne négligea rien, et, tout en marchant, en courant, il méditait le discours qu'il aurait à prononcer en sa qualité de premier magistrat de l'endroit.

C'était une conception oratoire grandiose qui débutait en ces termes :

« Qand Noé reçut de Notre-Seigneur l'avis de construire une arche de trois cents coudées, et d'y faire entrer un couple d'animaux de chaque espèce, les gens du pays furent étonnés. On ne pouvait se figurer comment ce grand vaisseau naviguerait comme une charrue dans les sables et les rochers... Et chacun doit le reconnaître, c'était assez difficile à comprendre, soit qu'on voulût employer des rames, ou que l'on attendît un vent favorable... Les plus intelligents eux-mêmes trouvaient l'entreprise hasardeuse, lorsque, fort heureusement pour cette construction navale, la pluie commença

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il était magnifique à voir ainsi... (Page 175.)

et fit déborder la mer jusqu'à la cime du mont Ararat. »

Au bout de huit jours, monsieur le maire revint au village, et le dimanche suivant eut lieu l'inauguration.

Il faut savoir que ce jour-là toute les autorités constituées de la montagne et de la plaine étaient présentes, de sorte que maître Zacharias ne brillait pas au milieu de tant d'autres astres. En outre, monsieur l'architecte Lang, le charpentier Ulrick et plusieurs autres artistes avaient construit un arc de triomphe en bois et en feuillage, haut de cinquante pieds et large en proportion, sous lequel devait passer le premier convoi.

Maintenant, représentez-vous la scène par un beau soleil... représentez-vous les maires, les conseillers municipaux en gilet rouge, aussi nombreux que les étoiles du ciel... au milieu de ces personnages, coiffés de leurs tricornes, représentez-vous une haute estrade en forme d'autel, ornée de messieurs les fonctionnaires et de messieurs les officiers de la forteresse de Phalsbourg; puis autour de l'estrade les dames de ces messieurs, en chapeaux, en robes de soie, assises sur des chaises; puis autour de tout cela, les habitants des villages, hommes, femmes, enfants, jusqu'au haut des montagnes les plus proches; enfin, derrière, les cimes boisées de la chaîne des Vosges dominant cette fourmilière d'un air solennel.

Mais, il faut l'avouer, ce n'était pas aussi simple, aussi naturel que la descente des montagnards venant saluer les petites dames de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Paris; c'était trop beau, les gens étaient trop endimanchés, les figures trop graves : on avait l'air d'être venu là pour entendre le discours de Zacharias Piper.

En outre, il faisait une chaleur... une chaleur à vous dessécher sur pied... On suait... on étouffait... on se pâmait comme des poissons sur le sable.

Sauf les dames, auxquelles des garçons en tablier blanc versaient des rafraîchissements sous les yeux de toute la montagne, comme pour réjouir la vue de ceux qui mouraient de soif, sauf les dames, tous les autres imploraient une pluie battante et sentaient la sueur couler le long de leur échine.

Cependant, il y eut un moment sublime, dont tous les assistants se souviendront jusqu'à leur dernier jour : ce fut quand, après six heures d'attente, apparut tout au bout de l'horizon le premier convoi.

Ceux qui se trouvaient à la cime des côtes purent seuls l'apercevoir.

« Le voilà ! dirent-ils, il arrive! »

Et cette exclamation : « Le voilà ! le voilà ! » répétée de bouche en bouche jusqu'au fond de la vallée, produisit une rumeur immense... puis tout se tut : on aurait dit que tout était mort !

On entendit un sifflement, mais un sifflement tel que nul de ceux qui se trouvaient là n'en avait encore entendu de semblable... C'était au loin... bien loin... et pourtant chacun se sentait frémir.

Tout à coup un bruit sourd, formidable, fit mugir les échos... La locomotive venait de s'engager sous le grand tunnel d'Erschwiller... Elle roulait... roulait... comme sur la pente de l'enfer... La terre en tremblait... Toutes les têtes se penchaient, bouche béante.

Enfin la voilà qui sort, déroulant dans le ciel sa spirale de fumée blanche... Elle file comme un éclair!

Jamais... non, jamais plus grand spectacle n'apparut aux hommes !... Chacun en ce moment était fier de se dire :

« Je suis homme... mes semblables ont fait cela! »

Or, vous saurez que sur la locomotive se trouvaient les ingénieurs du chemin de fer, Horace, Fragonard, Cyprien.

Ils étaient glorieux de leur œuvre : ils en avaient le droit. En voyant cette vallée immense, où l'on découvrait, à perte de vue, autant de têtes attentives, émerveillées, que de feuilles dans les bois, ils agitaient leurs chapeaux et ouvraient la bouche comme des enthousiastes, criant de toute leur force; mais on ne les entendait pas : le bruit de la terrible machine couvrait tout.

En ce moment, comme ils arrivaient au grand tournant de la vallée, monsieur Horace en avant, les yeux fixés sur le second tunnel qui traverse la montagne au haut de laquelle se trouvent les ruines du château de Felsenbourg, tout à coup le petit homme pâlit... ses cheveux se dressèrent sur sa tête... ses bras s'étendirent, montrant quelque chose...

Toute la mutitude eut peur... tous les regards suivirent son geste; et qu'est-ce qu'on vit? Le vieux Daniel Rock et ses fils, armés chacun d'une grande pique, apparaître sous la voûte ténébreuse du souterrain, et s'avancer en pleine lumière !

La machine courait sur eux comme le vent... Encore une demi-minute, elle devait leur passer sur le corps et s'engouffrer dans la montagne.

Le vieux forgeron entre ses fils, la tête haute, sa lance dans la main droite, le sourcil froncé, les mâchoires serrées, son grand nez en bec d'aigle recourbé comme une griffe, la regardait venir d'un air de défi et semblait dire :

« Tu ne passeras pas ! »

On ne pouvait s'empêcher d'admirer la fierté de son attitude.

Christian et Kasper, côte à côte avec lui, le cou nu, la poitrine découverte, semblaient impassibles comme deux statues.

Subitement ils se penchèrent tous trois, en arc-boutant leurs fortes piques dans le sol...

Et la foule se prit à frémir!

Il était trop tard pour arrêter la machine... C'est pourquoi monsieur Horace, dans la crainte d'un déraillement qui aurait eu des conséquences terribles, s'écria d'une voix tellement vibrante qu'elle domina le bruit du convoi :

« Lâchez tout!... »

La locomotive se couvrit aussitôt d'un nuage de vapeur blanche, et s'engouffra dans le tunnel avec un sifflement épouvantable... Lorsqu'elle eut disparu, tous les yeux se portèrent à la place où, quelques secondes avant, se trouvaient le vieux Rock et ses fils.—Elle était vide. — Les trois forgerons et leurs fortes lances avaient été broyés comme de la paille... et l'on entendait la machine rouler... rouler toujours !

Alors tous les assistans se regardèrent pâles comme des morts, et plusieurs se dirent entre eux :

« Voilà comment l'idée balaye la matière!... Rien ne peut l'arrêter : ni la force... ni le courage... il faut marcher avec elle... ou mourir! »

Maître Élias, entendant ces choses, répondit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Oui, messieurs, vous avez raison ; il vaut mieux être dans la voiture que devant les roues. »

XXI

Sept ou huit jours après ces événements extraordinaires, Horace, Fragonard et Cyprien firent charger sur le chemin de fer leurs meubles et leurs instruments de mathématiques.

On avait enseveli les restes de Rock et de ses fils dans les caveaux de Felsenbourg, selon le vœu de Thérèse.

Ces caveaux, ayant été bénits jadis par les évêques de Metz et de Trèves, pouvaient être considérés comme terre sainte.

Le soir même de la triste cérémonie, Fuldrade avait quitté le donjon... On ne savait ce qu'elle était devenue, mais le surlendemain, Sperver le braconnier, revenant de chasser le cerf aux environs du Schnéeberg, raconta qu'il avait rencontré dans ces régions sauvages la vieille diseuse de légendes suivie de ses deux chèvres : elle portait le livre des chroniques sous son bras et se dirigeait lentement vers les ruines du Nideck !

Avant de quitter Felsenbourg, monsieur Horace fit plusieurs visites aux autorités locales, entre autres à monsieur Zacharias Piper et au père Nicklausse.

Monsieur le curé se promenait dans le jardin du presbytère, lorsqu'il le vit apparaître. Aussitôt, refermant son bréviaire, il fit quelques pas à sa rencontre :

« Vous venez prendre congé de nous, monsieur l'ingénieur ?

—En effet, monsieur le curé, je viens vous présenter mes adieux. »

Ils entrèrent dans la petite gloriette en treillis, toute couverte de chèvrefeuille et de pampres, et, s'étant assis, ils se mirent à causer des changements survenus dans le pays depuis cinq ans.

« Ah ! disait le père Nicklausse, ce sont de belles choses que vos chemins de fer, vos machines à vapeur de toutes sortes... mais que devient l'innocence des mœurs, que deviennent les bonnes traditions, le respect de la vieillesse, la croyance aux vérités éternelles de notre sainte religion, la soumission des cœurs, la naïveté de la foi ?... Tout dépérit, tout est mis à néant ! La vieille hospitalité de nos montagnes, — cette hospitalité traditionnelle si conforme au caractère des montagnards, et qui faisait le charme de nos bois, — l'hospitalité même se retire et s'en va je ne sais où... Rien ne se fait plus que pour de l'argent... Ah ! monsieur l'ingénieur, votre civilisation a bien son revers ! »

Ainsi se lamentait le digne homme, et monsieur Horace l'écoutait en souriant, sans l'interrompre, car monsieur le curé Nicklausse aimait parler de suite, comme en chaire.

Enfin, voyant qu'il avait tout dit :

« Tout cela, monsieur, répondit-il, est très-vrai... Les hommes d'aujourd'hui n'ont plus les idées du xv^e^ siècle, mais Hugues Capet n'avait pas les idées de Clovis ; saint Louis n'avait pas les idées de Hugues Capet, et Louis XI n'avait pas celles de saint Louis. Chacun de ces grands hommes représentait les idées de son temps ; s'ils en avaient eu d'autres, au lieu d'être grands, ils auraient été très-petits ; au lieu de rendre service à l'humanité, ils en auraient été les fléaux. Vouloir maintenir les principes et les idées d'une autre époque, c'est manquer de bon sens ; c'est vouloir faire rentrer la poule dans l'œuf, l'œuf dans le germe, et tous les germes dans le premier coq. Tous ceux qui jusqu'à présent ont entrepris cette tâche passent aux yeux des hommes sensés pour être dépourvus de raison. On peut regretter les vieilles mœurs, les anciennes traditions... c'est très-poétique... mais si les gens qui vivaient sous Hugues le Borgne, et qu'on pendait par douzaines, lorsque le seigneur Hugues fronçait le sourcil... si ces gens-là revenaient, avec le souvenir de l'herbe qu'ils étaient forcés de paître la moitié de l'année... je crois que le sort du plus misérable manœuvre de nos jours leur paraîtrait digne d'envie.

« Remarquez, monsieur le curé, que toutes nos anciennes prières ont ce paragraphe : « Préservez-nous, Seigneur, de la faim ! » Que de larmes, que de douleurs et de désespoir dans ce peu de mots ! Ah ! nos pauvres pères ! qu'ils ont dû souffrir sous les Luitprand, les Barthold et autres ! C'est pour nous, leurs descendants, que le Seigneur daigne enfin exaucer leur humble prière ! »

Monsieur le curé Nicklausse, à cette tirade, resta tout étonné ; il ne savait que répondre et regardait son bréviaire en soupirant.

« Telle est mon opinion sur les vieilles mœurs, reprit Horace, et cette opinion ne résulte pas de mes lectures poétiques, ni de mes études sur l'histoire, mais de la recherche des institutions de prévoyance du xii^e^ siècle, dont je n'ai pas trouvé trace.

« Quant à la vapeur... aux chemins de fer... à toutes ces inventions que vous déplorez, elles feront la gloire éternelle de notre temps,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et contribueront au bonheur de nos enfants. Lorsqu'on se demandera plus tard ce que faisaient les hommes de sentiment, à l'époque de ces grandes découvertes, de ces travaux gigantesques, et qu'on apprendra qu'ils prêchaient le moyen âge, les vieilles doctrines et les vieux principes, je me persuade qu'on ne leur attribuera pas le plus beau rôle de notre histoire, et même je crains que des esprits malveillants ne les taxent d'avoir été les frelons de la ruche !

« On parle beaucoup, et avec raison, des martyrs de notre sainte religion sous Dioclétien ; mais veuillez remarquer, monsieur le curé, que la science a des martyrs par milliers, et qu'elle en produit encore tous les jours, qui ne se plaignent même pas et meurent heureux d'avoir rempli leur devoir... La machine à vapeur en compte quelques-uns : Salomon de Caus, Papin, Watt, Fulton. Aujourd'hui l'idée de Caus a des bras de fer qui travaillent jour et nuit sans se fatiguer... et des jambes qui font vingt lieues à l'heure !

» Cela n'empêche pas que l'inventeur ne soit mort misérable ! Je pourrais vous citer des martyrs de la science jusqu'à demain, et ceux-là, je vous l'assure, n'avaient pas perdu la naïveté de la foi.

— Ils aimaient la gloire, dit le père Nicklausse ; ils étaient martyrs de leur orgueil.

— Pardon, monsieur le curé, Moïse, saint Louis, Bossuet aimaient aussi la gloire ; la brute seule n'a que des appétits physiques. Tout cela ne m'empêche pas d'admirer le courage héroïque de votre vieux Daniel Rock... C'était un beau caractère... Voilà comme toutes les fortes convictions devraient se présenter au combat : la tête haute, la lance au poing, la poitrine découverte !... Mais les défenseurs du moyen âge redoutent la lutte en plein soleil ; n'osant aborder de front l'idée moderne, qui les écraserait infailliblement, ils cherchent à la faire dérailler !... »

A ces derniers mots, monsieur l'ingénieur se leva, monsieur le curé lui fit un grand salut, en l'accompagnant jusqu'à la porte du jardin ; ils se séparèrent froidement, — et le père Nicklausse reprit la lecture de son bréviaire.

FIN DE DANIEL ROCK.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE TISSERAND DE LA STEINBACH

« Vous parlez de la montagne, me dit un jour le vieux tisserand Heinrich, en souriant d'un air mélancolique, mais si vous voulez voir la haute montagne, ce n'est pas ici, près de Saverne, qu'il faut rester : prenez la route du Dagsberg, descendez au Nideck, à Haslach, montez à Saint-Dié, à Gérardmer, à Retournemer; c'est là que vous verrez la montagne, des bois, toujours des bois, des rochers, des lacs et des précipices.

On dit qu'une belle route passe maintenant sur le Honeck; je veux le croire, mais c'est bien difficile. Le Honeck a passé quatre mille pieds de hauteur, la neige y séjourne jusqu'au mois de juin, et ses flancs descendent à pic dans le défilé de Münster, par d'immenses rochers noirs, fendillés, et hérissés de sapins, qui, d'en bas, ressemblent à des fougères. — D'en haut, vous découvrez la vallée d'Alsace, le Rhin, les Alpes bernoises, du côté de l'Allemagne;—vers la France, les lacs de Retournemer, de Longemer, et puis des montagnes, des montagnes à n'en plus finir!

Combien j'ai chassé dans ce beau pays!... Combien j'ai tué de lièvres, de renards, de chevreuils, de sangliers, le long de ces côtes boisées; de blaireaux et de gélinottes, dans ces bruyères; combien j'ai pêché de truites dans ces lacs! — On me connaissait partout, de la Hoûpe à Schirmeck, de Münster à Gérardmer : « Voici Heinrich qui vient avec ses chapelets de grives et de mésanges, » disait-on. Et l'on me faisait place à table; on me coupait une large tranche de ce bon pain de ménage qui semble toujours sortir du four; on poussait devant moi la planchette au fromage; on remplissait mon gobelet de petit vin blanc d'Alsace. — Les jeunes filles venaient s'accouder sur mes épaules, les vieux me serraient la main en disant: « Aurons-nous beau temps pour la fauchée, Heinrich?... Faut-il conduire les porcs à la glandée... les bœufs à la pâture? » Et les vieilles déposaient bien vite leur balai derrière la porte, pour venir me demander des nouvelles.

Quelquefois alors, en sortant, je pendais dans la cuisine un vieux lièvre aux longues dents jaunes, au poil roux comme de la mousse desséchée; — ou bien, en hiver, un vieux renard qu'il fallait exposer trois jours à la gelée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avant d'y mordre. — Et cela suffisait, j'étais toujours l'ami de la maison, j'avais toujours mon coin à table. Oh ! le bon temps, les bonnes gens, le bon pays des Vosges !

— Mais pourquoi donc, maître Heinrich, avez-vous quitté ce beau pays, puisque vous l'aimiez tant?

— Que voulez-vous, maître Christian, l'homme n'est jamais heureux ; ma vue devenait trouble, ma main commençait à trembler : plus d'un lièvre m'avait échappé... Et puis il arrivait chaque jour de nouveaux gardes... On bâtissait de nouvelles maisons forestières... Il y avait plus de procès-verbaux dressés contre moi, qu'un âne ne peut en porter à l'audience. Les gendarmes s'en mêlaient... On me cherchait partout... ma foi j'ai quitté la partie, j'ai repris le fil et la navette, et j'ai bien fait, je ne m'en repens pas, non, je ne m'en repens pas! »

Le front du vieillard devint sombre, il se leva et se prit à marcher lentement dans la petite chambre, les mains croisées sur le dos, les joues pâles et les yeux fixés devant lui. — Il me semblait voir un vieux loup édenté, la griffe usée, rêvant à la chasse en mangeant de la bouillie. De temps en temps, un tressaillement nerveux agitait ses lèvres; et les derniers rayons du jour, éparpillés sur le métier de tisserand, et la muraille décrépite, enluminée de vieilles gravures de Montbéliard, donnaient à cette scène je ne sais quelle physionomie mystérieuse.

Tout à coup il s'arrêta et me regardant en face :

« Eh bien ! oui, fit-il brusquement, oui, j'aurais mieux aimé périr au milieu des bois, sous la rosée du ciel, que de reprendre le métier; mais il y avait encore autre chose. »

Il s'assit au bord de la petite fenêtre à vitraux de plomb, et regardant le soleil de ses yeux ternes :

« Un jour d'automne, en 1827, j'étais parti de Gérardmer, la carabine sur l'épaule, vers onze heures du soir, pour me rendre à la Schlucht : c'est un lieu sauvage entre le Honeck et la Roche du Diable. On y voit tourbillonner tous les matins des couvées d'oiseaux de proie : des éperviers, des buses et quelquefois des aigles égarés dans les brouillards des Alpes ; mais comme les aigles repartent généralement au petit jour, il faut y être de grand matin pour pouvoir les tirer. On y trouve aussi des renards, des hérissons, des fouines, des belettes, et d'autres animaux qui se plaisent au fond des cavernes.

A deux heures du matin, j'étais sur le plateau, et je suivais un petit sentier qu'il faut bien connaître, car il longe les précipices ; des masses de fougères humides croissent au bord du roc, et, à trois cents pieds au-dessous, s'élèvent à peine les cimes des plus hauts sapins.

Mais à cette heure on ne voyait rien : la nuit était noire comme un four, quelques étoiles seulement brillaient au-dessus de l'abîme.

J'entendais près de moi les cris aigus des fouines : ces animaux se poursuivent la nuit comme les rats ; par un beau clair de lune, on en voit quelquefois deux, trois, et plus, à la suite les uns des autres, monter les rochers aussi vite que s'ils couraient à terre.

En attendant le jour, je m'assis au pied d'un chêne, pour fumer une pipe. Le temps était si calme que pas une feuille ne remuait, on aurait dit que tout était mort.

Comme je me reposais là, depuis environ un quart d'heure, rêvant à toute sorte de choses, il me sembla voir tout à coup, au fond du précipice, un éclair glisser sur le roc.

« Que diable cela peut-il être? » me dis-je.

Une minute après, l'éclair devint plus vif, une flamme embrassa de sa lumière pourpre plusieurs sapins, dont les ombres vacillèrent sur le torrent. Quelques figures noires se dessinèrent autour de la flamme, allant et venant comme des fourmis : —Des bohémiens campaient sur une roche plate, ils venaient d'allumer du feu pour préparer leur repas avant de se mettre en route.

Vous ne sauriez croire, maître Christian, combien cette halte au fond du précipice était belle! Les vieux arbres desséchés, les brindilles de lierre, les ronces et le chèvrefeuille pendus au rocher se découpaient à jour dans les airs ; mille étincelles volaient sur le torrent à perte de vue, et des lueurs étranges dansaient sous la voûte des grands sapins, comme la ronde des feux follets sur le Blokesberg.

De la hauteur où j'étais, il me semblait voir une peinture grande comme la main, — une peinture de feu et d'or, —sur le fond noir des ténèbres.

Longtemps je restai là tout pensif, me disant que les hommes ne sont au milieu des bois et des montagnes, que de pauvres insectes perdus dans la mousse; mille autres idées semblables me venaient à l'esprit.

A la fin, je me laissai glisser entre deux rochers, en m'accrochant aux broussailles, pour voir ces gens de plus près. Mais, comme la pente devenait toujours plus rapide, je m'arrêtai de nouveau près d'un arbre, à mille pieds environ au-dessus des bohémiens.

Je reconnus alors une vieille, assise près d'une chaudière. La flamme l'éclairait de profil ; elle tenait ses genoux pointus entre ses grands bras maigres, et regardait dans la mar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mite. Trois ou quatre petits enfants à peu près nus, se traînaient autour d'elle comme des grenouilles.

Plus loin, des femmes et des hommes, accroupis dans l'ombre, faisaient leurs préparatifs de départ; ils se levaient, couraient et traversaient le cercle de lumière, pour jeter des brassées de feuilles dans le feu, qui s'élevait de plus en plus, tordant des masses de fumée sombre au-dessus du vallon.

Tandis que je regardais cela tranquillement, une idée du diable me passa par la tête... une idée qui d'abord me fit rire en moi-même.

« Hé! me dis-je, si tout à coup une grosse pierre tombait du ciel au milieu de ce tas de monde, quelle mine ferait la vieille! et les autres, comme ils ouvriraient les yeux! — Hé! hé! hé! ce serait drôle. »

Mais ensuite je pensai naturellement qu'il faudrait être un scélérat, pour détacher une pierre et la rouler sur ces bohémiens, qui ne m'avaient jamais fait de mal.

« Oui... oui... me dis-je en moi-même, ce serait abominable... je ne me pardonnerais jamais de ma vie! »

Malheureusement une grosse pierre se trouvait au bout de mon pied, et je la balançais doucement... comme pour rire. »

Ici Heinrich fit une pause. Il était très-pâle. Au bout de quelques secondes, il reprit:

« Voyez-vous, maître Christian, on a beau dire le contraire, la chasse est une passion diabolique; elle développe les instincts de destruction qui se trouvent au fond de notre nature, et finit par nous jouer de mauvais tours.

Si je n'avais pas été habitué à verser le sang depuis plus de trente ans, il est positif que l'idée seule que je pouvais écraser un de ces malheureux zigeiners, m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête. J'aurais quitté la place sur-le-champ, pour ne pas succomber à la tentation; mais l'habitude de tuer rend cruel... Et puis, il faut bien le dire, une curiosité diabolique me retenait.

Je me représentais les bohémiens, consternés, la bouche béante, courant à droite et à gauche, levant les mains, poussant des cris, et grimpant à quatre pattes au milieu des rochers avec des figures si drôles, des contorsions si bizarres, que, malgré moi, mon pied s'avançait tout doucement... tout doucement... et poussait l'énorme pierre sur la pente!

Elle partit.

D'abord elle fit un tour, lentement. J'aurais pu la retenir. Je me levai même pour m'élancer dessus, mais la pente était si roide en cet endroit, qu'au deuxième tour elle avait déjà sauté trois pieds, puis six, puis douze!... Alors, moi, debout, je sentis que je devenais pâle et que mes joues tremblaient. Le rocher montait, descendait, juste en face de la flamme. Je le voyais en l'air, puis retomber dans la nuit, et je l'entendais bondir comme un sanglier.

C'était terrible!

Je jetai un cri... un cri à réveiller la montagne. Les bohémiens levèrent la tête... il était trop tard! Au même instant, le rocher parut en l'air pour la dernière fois, et la flamme s'éteignit. »

Heinrich se tut, me fixant d'un œil hagard. La sueur perlait sur son front. — Moi, je ne disais rien; j'avais baissé la tête, je n'osais pas le regarder!

Après quelques instants de silence, le vieux braconnier reprit :

« Voilà ce que j'ai fait, maître Christian, et vous êtes le premier à qui j'en parle, depuis ma confession au vieux curé Gottlieb, de Schirmeck, deux jours après le malheur. — Ce curé me dit :

« Heinrich, l'amour du sang vous a perdu. Vous avez tué une pauvre vieille femme, pour une *envie de rire*... C'est un crime épouvantable. Laissez là votre fusil, travaillez au lieu de tuer, et peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il un jour!... Quant à moi, je ne puis vous donner l'absolution. »

Je compris que ce brave homme avait raison, que la chasse m'avait perdu. Je donnai mon chien au sabotier du Chêvrehof, j'accrochai mon fusil au mur, je repris la navette... et me voilà! »

Le tisserand se tut.

Nous restâmes longtemps assis en face l'un de l'autre, sans échanger une parole.

La nuit était venue, un silence de mort planait sur le hameau de la Steinbach; et tout au loin, bien loin, sur la route de Saverne, une lourde voiture, lancée au galop, passait avec un cliquetis de ferrailles.

Vers neuf heures, la lune, commençant à paraître derrière le Schnéeberg, je me levai pour sortir.

Le vieux braconnier m'accompagna jusqu'au seuil de sa cassine.

« Pensez-vous que le Seigneur me pardonnera, maître Christian? » dit-il en me tendant la main.

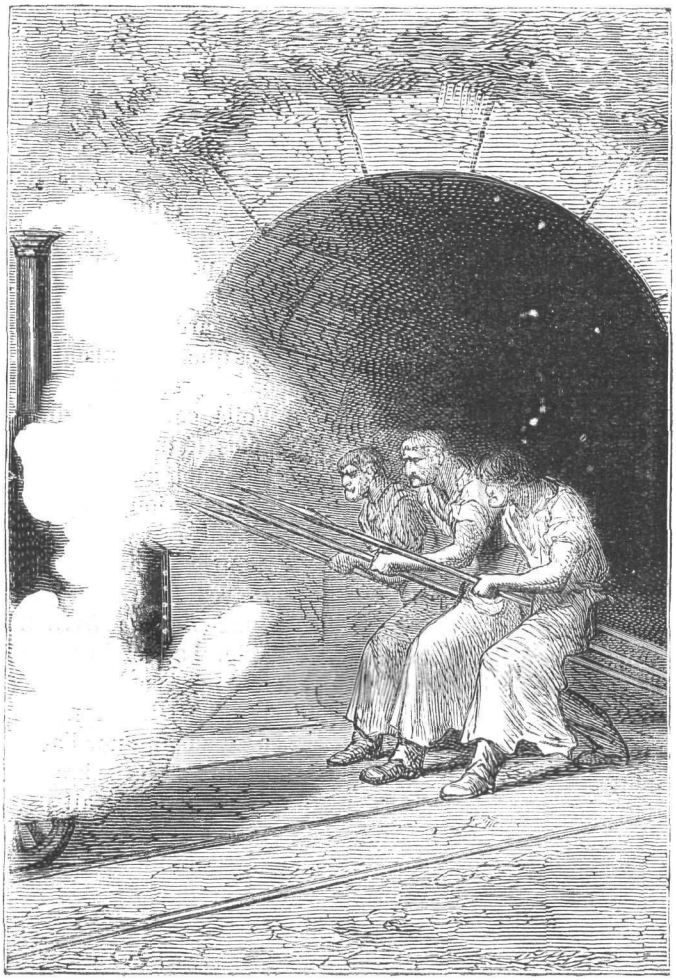
Sa voix tremblait.

» Si vous avez beaucoup souffert, Heinrich!... Souffrir, c'est expier. »

Il me regarda quelques instants sans répondre.

« Si j'ai beaucoup souffert? fit-il enfin avec amertume, si j'ai beaucoup souffert? — Ah! maître Christian, pouvez-vous me demander

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Subitement ils se penchèrent tous trois... (Page 178.)

cela ! Est-ce qu'un épervier peut jamais être heureux dans une cage? Non, n'est-ce pas. On a beau lui donner les meilleurs morceaux, ça ne l'empêche pas d'être triste. Il regarde le ciel à travers les barreaux de sa prison... ses ailes tremblent... il finit par mourir ! — Eh bien, depuis dix ans, je suis comme cet épervier ! »

Il se tut quelques secondes, puis, tout à coup, comme entraîné malgré lui :

» Oh ! s'écria-t-il, les montagnes !... les forêts !... la solitude !... la vie des bois !... »

Il étendait les bras vers les cimes lointains des Vosges, dont les masses noires se dessinaient à l'horizon, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

« Pauvre vieux ! me dis-je en le quittant, pauvre vieux ! »

Et je remontai tout pensif le petit sentier qui longe la côte, au milieu des bruyères.

FIN DU TISSERAND DE LA STEINBACH.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES DES BORDS DU RHIN

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

M. Furbach fut surpris du travail bizarre de cette relique. (Page 2.)

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

Une nuit du mois de septembre 1828, le digne et respectable libraire Furbach, de la rue Neuhauser, à Munich, s'éveilla tout étonné d'entendre marcher dans la mansarde au-dessus de sa chambre : on allait, on venait, on se lamentait ; une des lucarnes en tabatière de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mansarde s'ouvrit, et de longs soupirs s'exhalèrent dans le silence.

En ce moment, la chapelle des jésuites sonnait une heure, et sous la chambre de M. Furbach, les chevaux piétinaient dans leur écurie.

La mansarde était occupée par le cocher Nicklausse, un grand gaillard du Pitcherland, sec, nerveux, fort habile à conduire les chevaux, ayant même fait quelques études au séminaire de Marienthâl; mais d'un esprit simple et superstitieux, à ce point qu'il portait une petite croix de bronze sous sa chemise et la baisait matin et soir, quoiqu'il eût passé trente ans.

M. Furbach prêta l'oreille; au bout de quelques secondes la lucarne se referma, les pas cessèrent, le lit du cocher cria, enfin tout se tut.

« Allons, se dit le vieux libraire, c'est aujourd'hui pleine lune; Nicklausse se frappe la poitrine; il gémit sur ses péchés, le pauvre diable! »

Et sans s'inquiéter davantage de ces choses, s'étant retourné, bientôt il s'endormit.

Le lendemain, vers sept heures, M. Furbach, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait tranquillement avant de descendre à son magasin, lorsque deux petits coups retentirent à sa porte.

« Entrez! » dit-il tout surpris d'une visite si matinale.

La porte s'ouvrit, et Nicklausse parut en blouse grise, coiffé du large feutre montagnard, et le gros bâton de cormier au poing, tel qu'il s'était présenté jadis en arrivant de son village. Il était pâle.

« Monsieur Furbach, dit-il, je viens vous demander mon congé; grâce au ciel, je vais enfin être à mon aise et pouvoir aider ma grand'mère Orchel, de Vangebourg.

—Auriez-vous fait un héritage? lui demanda le vieux libraire.

—Non, Monsieur Furbach, j'ai fait un rêve : j'ai rêvé d'un trésor, entre minuit et une heure, et je vais mettre la main dessus. »

Le brave garçon parlait avec une telle assurance, que M. Furbach demeura confondu.

« Comment, vous avez fait un rêve? dit-il.

—Oui, Monsieur, j'ai vu le trésor comme je vous vois, au fond d'une cave très-basse, dans un vieux château. Il y avait un seigneur couché dessus, les mains jointes, un gros pot de fer sur la tête.

—Mais où cela, Nicklausse?

—Ah! je n'en sais rien. Je vais d'abord chercher le château; je trouverai bien ensuite la cave et les écus : des pièces d'or plein un cercueil de six pieds; il me semble les voir. »

Les yeux de Nicklausse se prirent à briller d'une façon étrange.

« Voyons, mon pauvre Nicklausse, voyons! s'écria le vieux Furbach, soyons raisonnable. Asseyez-vous. Un rêve... c'est bien, c'est très-bien; du temps de Joseph, je ne dis pas, les rêves signifiaient quelque chose; mais aujourd'hui, c'est bien différent. Tout le monde rêve; moi-même j'ai rêvé cent fois de trésor, et malheureusement je n'en ai jamais trouvé. Réfléchissez, vous allez quitter une bonne place, pour courir après un château qui n'existe peut-être pas.

—Je l'ai vu, dit le cocher, c'est un grand château qui tombe en ruine; il y a au-dessous un village, un grand escalier en coquille, une église très-vieille; beaucoup de gens demeurent encore dans ce pays, une grande rivière passe auprès.

—Bon! tout cela vous l'avez rêvé, je le crois, » dit M. Furbach en haussant les épaules.

Puis, au bout d'un instant, voulant ramener cet homme au bon sens, par un moyen quelconque :

« Et votre cave, comment était-elle? demanda-t-il.

—Elle ressemblait à un four.

—Et vous y êtes descendu sans doute avec une lumière.

—Non, Monsieur.

—Mais alors, comment avez-vous pu voir le cercueil, le chevalier et les pièces d'or?

—Ils étaient éclairés par un rayon de la lune.

—Allons donc!... est-ce que la lune brille dans une cave? Vous voyez bien que votre rêve n'a pas le sens commun. »

Nicklausse commençait à se fâcher; cependant il se contint et dit :

« Je l'ai vu, tout le reste ne me regarde pas. Et quant au chevalier, tenez, le voilà, s'écria-t-il en ouvrant sa blouse, le voilà! »

En même temps, il tirait de sa poitrine la petite croix de bronze suspendue par un ruban, et la déposait sur la table d'un air d'extase.

M. Furbach, grand amateur de médailles et d'antiquités, fut surpris du travail bizarre et vraiment précieux de cette relique. Il la prit, l'examina, et reconnut qu'elle remontait au XII^e^ siècle. Au lieu de l'effigie du Christ, saillait en relief, sur la branche du milieu, celle d'un chevalier, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Du reste, aucun millésime n'en précisait la date.

Nicklausse, pendant cet examen, suivait les moindres gestes du libraire avec inquiétude.

« C'est fort beau, reprit M. Furbach; je ne serais même pas étonné qu'à force de regarder cette jolie relique, vous n'ayez fini par vous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

figurer un chevalier étendu sur un trésor; mais croyez-moi, mon garçon, le véritable trésor qu'il faut rechercher est celui de la croix; le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. »

Nicklausse ne répondit pas; seulement, après avoir passé le cordon à son cou, il dit :

« Je pars, la sainte Vierge m'éclaire!... Quand le Seigneur nous veut du bien, il faut en profiter. Vous m'avez toujours bien traité, monsieur Furbach, c'est vrai, mais le bon Dieu m'ordonne de partir. Et puis, il est temps que je me marie : j'ai vu là-bas, dans mon rêve, une jeune fille faite exprès pour moi.

—Et de quel côté allez-vous? demanda le libraire, qui ne put à la fin s'empêcher de sourire d'une pareille simplicité.

—Du côté d'où vient le vent, répondit Nicklausse, c'est le plus sûr.

—Vous êtes bien décidé?

—Oui, Monsieur.

—Très-bien, nous allons régler votre compte. Je regrette un aussi bon serviteur que vous, mais je me ferais un véritable scrupule de résister à votre vocation. »

Ils descendirent ensemble au bureau de la librairie, et, après vérification faite de ses registres, M. Furbach compta deux cent cinquante florins d'Autriche à Nicklausse, restant de ses gages, y compris les intérêts depuis six ans. Après quoi le digne homme lui souhaita bonne chance et se pourvut d'un autre cocher.

Longtemps le vieux libraire raconta cette étrange histoire; il riait beaucoup de la naïveté des gens du Pitcherland, et les recommandait à ses amis et connaissances comme d'excellents serviteurs.

Quelques années après, M. Furbach ayant marié sa fille, Mlle Anna Furbach, au riche libraire Rubeneck, de Leipzig, se retira des affaires. Mais il avait tellement contracté l'habitude du travail, que, malgré ses soixante-dix ans, l'inaction lui devint bientôt insupportable. C'est alors qu'il fit plusieurs voyages en Italie, en France, en Belgique.

Vers les premiers jours d'automne, en 1838, il visitait les bords du Rhin. C'était un petit vieillard à l'œil vif, aux pommettes colorées, à la démarche encore ferme. On le voyait se promener sur le pont du bateau, le nez en l'air, la redingote boutonnée, un parapluie sous le bras, le bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, causant, s'informant de tout, prenant des notes et consultant volontiers le Guide des voyageurs.

Un matin, entre Frisenheim et Neubourg, après avoir passé la nuit au salon du dampschiff avec trente autres voyageurs, femmes, enfants, touristes, commerçants, étendus pêle-mêle sur les banquettes, M. Furbach, heureux d'échapper à cette étuve, monta sur le pont au petit jour.

Il était environ quatre heures du matin, une brume épaisse couvrait le fleuve; le flot mugissait, la machine clapotait lourdement, quelques lumières lointaines tremblotaient dans le brouillard, et parfois d'immenses rumeurs s'élevaient dans la nuit : la voix du vieux Rhin, dominant le tumulte, racontait l'éternelle légende des générations éteintes, les crimes, les exploits, la grandeur et la chute de ces antiques margraves, dont les repaires commençaient à se dessiner du milieu des ténèbres.

Appuyé contre la machine, le vieux libraire regardait défiler ces souvenirs d'un œil rêveur. Le chauffeur, le mécanicien allaient et venaient autour de lui; quelques étincelles volaient dans l'air, un fanal se balançait au bout de sa corde; la brise jetait sur l'avant des flocons d'écume. D'autres voyageurs se glissaient alors de la soupente comme des ombres.

M. Furbach, ayant tourné la tête, aperçut un sombre amas de ruines sur la rive droite du fleuve, des maisonnettes étagées au pied de vastes remparts; un pont volant balayait la vague écumeuse de sa longue corde traînante.

Il s'avança sous le fanal, ouvrit son guide et lut :

« Vieux-Brisach, *Brisacum* et *Brisacus mons*, « fondé par Drusus; autrefois la capitale du « Brisgau, passait pour l'une des plus fortes « villes d'Europe : la clef de l'Allemagne. Bernard V de Zœhringen en éleva le château « fort. — Frédéric Barberousse y fit transporter, dans l'église de Saint-Étienne, les reliques de saint Gervais et de saint Protais. — « Gustave Horn, Suédois, tenta de la prendre « en 1633, après avoir remporté de grands « avantages sur les Impériaux : il échoua. — « Brisach fut cédé à la France par le traité de « Westphalie; il fut rendu à la paix de « Riswick, en échange de Strasbourg. — Les « Français le brûlèrent en 1793; les fortifications en furent démolies en 1814. »

« Ainsi, se dit-il, voici le Vieux-Brisach des comtes d'Eberstein, d'Osgau, de Zœhringen, de Souabe et d'Autriche; je ne puis laisser passer cela sans le voir. »

Quelques instants après, il se faisait descendre avec son bagage dans une barque, et le dampschiff poursuivait sa route vers Bâle.

Il n'est peut-être pas, sur les deux rives du Rhin, de site plus étrange que l'antique capitale du Brisgau, avec son château démantelé, ses murailles de mille couleurs, en briques, en moellons, en torchis, étalées à cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. Ce n'est plus une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ville, et ce n'est pas encore une ruine. La vieille cité morte est envahie par des centaines de chaumières rustiques, qui se pressent alentour, qui grimpent à ses bastions, qui s'accrochent à ses fissures, et dont la population hâve, déguenillée, pullule comme les maringouins, les moustiques, les mille insectes à tenailles, à tarières qui se nichent dans les vieux chênes, les creusent, les dissèquent et les réduisent en poudre.

Au-dessus des toits de chaume étagés contre les remparts, s'ouvre encore la porte du fort avec sa voûte armoriée, ses herses et son pont-levis suspendu sur l'abîme. De larges brèches laissent couler les décombres autour de la côte ; la ronce, la mousse, le lierre joignent leurs efforts destructeurs à ceux de l'homme : tout descend, tout s'en va!

Quelques ceps de vigne s'emparent des créneaux ; le pâtre et sa chèvre se posent fièrement sur les corniches, et, chose bizarre, les femmes du village, les jeunes filles, les vieilles commères montrent leurs visages naïfs par mille ouvertures pratiquées dans les murailles du château : chaque cave de l'ancienne forteresse est devenue un logis commode, il a suffi d'ouvrir des fenêtres et des lucarnes aux remparts. On voit les chemises, les robes rouges ou bleues, les guenilles de tous ces ménages flotter à la cime des airs, leurs eaux grasses suinter des goulots dans les fossés. Au-dessus s'élèvent encore quelques solides édifices, des jardins, de grands chênes, la cathédrale Saint-Étienne, tant vénérée de Barberousse.

Étendez sur tout cela les teintes grises du crépuscule matinal, déroulez au-dessous, à perte de vue, la nappe bleuâtre du Rhin qui mugit ; représentez-vous sur les grandes dalles de la jetée des files de tonnes et de caisses, et vous aurez l'impression que dut éprouver M. Furbach en abordant au rivage.

Il aperçut au milieu des ballots un homme, la chemise débraillée, les cheveux plats collés aux tempes, assis au bord d'une petite charrette à bras, la bretelle sur l'épaule.

« Monsieur s'arrête à Vieux-Brisach? Monsieur descend au Schlossgarten? lui demanda cet homme d'une voix inquiète.

—Oui, mon garçon, vous pouvez charger mes bagages. »

Il ne se fit pas répéter l'invitation. Le batelier reçut ses douze *pfennings* et l'on partit pour l'antique castel.

A mesure que s'élevait le jour, l'immense ruine se dégageait de l'ombre, et ses mille détails pittoresques s'accusaient avec une netteté bizarre. Ici, sur une tour décrépite, autrefois la tourelle des signaux, une nuée de pigeons avaient élu domicile ; ils se peignaient tranquillement du bec dans les meurtrières d'où jadis les archers lançaient leurs flèches. Ailleurs, un tisserand matinal avançait au bout de longues perches ses écheveaux de chanvre par les lucarnes d'un donjon, pour les sécher au grand air. Des vignerons grimpaient la côte : quelques cris de fouine traversaient le silence, elles ne devaient pas manquer dans ces décombres.

Au bout d'un quart d'heure environ, M. Furbach et son guide atteignirent une large voie en spirale, pavée d'un cailloutage noir et luisant comme du fer, et bordée d'un mur à hauteur d'appui, dont la courbe s'élevait jusqu'à la plate-forme. C'était l'ancienne avancée du Vieux-Brisach. Tout en haut de cette voie, près de la porte de Gontran l'Avare, M. Furbach, se penchant sur le petit mur, vit au-dessous les chaumières innombrables étagées jusqu'au bord du fleuve : leurs cours intérieures, leurs escaliers et leurs galeries vermoulues, leurs toits de bardeaux, de chaume et de planches, et leurs petites cheminées fumantes. Les ménagères allumaient leur feu sur l'âtre, les enfants en chemise allaient et venaient dans l'intérieur des masures, les hommes ciraient leurs bottes ; un chat rôdait sur le plus haut pignon ; dans une basse-cour, à deux cents mètres de là, quelques poules grattaient un fumier, et par le toit effondré d'une vieille grange, on voyait une nichée de lapins, la croupe en l'air et la queue en trompette, filer dans l'ombre. Tout cela se découvrait aux regards, jusque dans les plus sombres recoins ; la vie humaine, les mœurs, les habitudes, les plaisirs et les misères de la famille s'y montraient sans mystère.

Et pourtant M. Furbach, pour la première fois peut-être, trouva du mystère à ces choses : un sentiment de crainte indéfinissable se glissa dans son âme. Était-ce la multiplicité des rapports existant entre toutes ces créatures, et dont il ne pouvait se rendre compte? Était-ce le sentiment de la cause éternelle présidant au développement de ces existences? Était-ce la morne tristesse de ces vastes remparts, assistant à leur destruction sous l'effort de ce monde infini? Que sais-je? Lui-même n'aurait pu le dire ; mais il lui semblait qu'un autre monde coexistait en quelque sorte avec ce monde apparent ; que les ombres allaient et venaient comme autrefois dans leur domaine, tandis qu'au-dessous s'agitaient la vie, le mouvement, l'activité de la chair. Il eut peur, et se mit à courir vers sa charrette. L'air vif de la plate-forme, au sortir du chemin de ronde, dissipa ces impressions étranges. En traversant la terrasse, il vit à sa droite l'antique cathé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

drale de grès rouge encore inébranlable sur sa base de granit, comme au temps des croisades; à gauche quelques modestes maisons bourgeoises assez propres; une jeune fille donnait du mouron à ses oiseaux, un vieux boulanger en veste grise fumait sur le seuil de sa baraque; en face, à l'autre extrémité du plateau, l'hôtel du Schlossgarten détachait sa blanche façade sur le fond verdoyant d'un parc. Là s'arrêtent les touristes qui vont à Fribourg en Brisgau. C'est un de ces bons hôtels allemands, simples, élégants, confortables, dignes enfin d'héberger un *mylord* en voyage.

M. Furbach entra dans le vestibule sonore; une jolie servante vint le recevoir, fit transporter ses effets dans une belle chambre au premier, où le vieux libraire se lava, changea de chemise, se fit la barbe; après quoi, frais, dispos et de bon appétit, il descendit à la grande salle, prendre son café au lait selon sa vieille coutume.

Or, il était dans cette salle depuis environ une demi-heure, — une salle haute et spacieuse, tendue d'un papier blanc à bouquets de fleurs, le plancher sablé, les hautes fenêtres à glaces étincelantes, ouvertes sur la terrasse, — il venait de terminer son déjeuner et s'apprêtait à faire un tour dans les environs, lorsqu'un homme grand, en habit noir, rasé de frais et la serviette sur le bras, le maître de l'hôtel enfin, entra jetant un coup d'œil sur les tables couvertes de leurs nappes damassées, s'avança gravement vers M. Furbach en le saluant d'un air cérémonieux, le regarda et fit entendre une exclamation de surprise :

« Seigneur Dieu... est-ce possible? mon ancien maître! »

Puis, les bras étendus, d'une voix saisissante :

« Monsieur Furbach, ne me reconnaissez-vous pas? »

Le vieux libraire, non moins ému, regarda cet homme, et, au bout d'un instant, dit :

« C'est Nicklausse!

—Oui, Nicklausse, s'écria le maître d'hôtel, oui, c'est moi!... Ah! Monsieur... si j'osais. »

M. Furbach s'était levé.

« Allons, ne vous gênez pas, dit-il en souriant, je suis heureux, bien heureux, Nicklausse, de vous revoir en si bel état. Embrassons-nous, si cela vous fait plaisir. »

Et ils s'embrassèrent comme de vieux camarades.

Nicklausse pleurait; les servantes étaient accourues; le brave maître d'hôtel s'élança vers la porte du fond en s'écriant :

« Ma femme!... mes enfants!... venez voir... venez!... Mon ancien maître est là!... Venez vite! »

Et une jeune femme de trente ans, fraîche, gracieuse et belle, un grand garçon de huit à neuf ans, un autre plus petit, parurent.

« C'est mon maître! criait Nicklausse. Monsieur Furbach, voici ma femme... voici mes enfants... Ah! si vous vouliez les bénir! »

Le vieux libraire n'avait jamais béni personne, mais il embrassa la jeune femme de bon cœur et les marmots aussi; le plus petit s'était mis à pleurer, croyant qu'il s'agissait de quelque malheur; l'autre, les yeux tout grands ouverts, regardait ébahi.

« Ah! Monsieur, disait la jeune femme toute rouge, tout émue, que de fois mon mari s'est entretenu de vous avec moi, de votre bonté, de tout ce qu'il vous doit.

—Oui, interrompit Nicklausse, cent fois l'idée m'est venue de vous écrire, Monsieur, mais il y aurait eu tant de choses à vous dire, il aurait fallu vous expliquer... Enfin, il faut me pardonner.

—Eh! mon cher Nicklausse, je vous pardonne de tout mon cœur, fit le brave homme. Croyez que je suis heureux de votre fortune, quoique je ne me l'explique pas.

—Vous saurez tout! dit alors le maître d'hôtel; ce soir... demain... je vous raconterai... C'est le Seigneur qui m'a protégé... C'est à lui que je dois tout... C'est presque un miracle... N'est-ce pas, Fridoline? »

La jeune femme inclina la tête.

« Allons, allons, tout est pour le mieux, dit M. Furbach en se rasseyant; vous me permettrez de passer un ou deux jours à votre hôtel, pour renouveler connaissance.

—Ah! Monsieur, vous êtes chez vous, s'écria Nicklausse; je vous accompagnerai jusqu'à Fribourg, je vous ferai voir toutes les curiosités du pays; je veux vous conduire moi-même. »

L'empressement de tous ces braves gens ne peut se rendre; M. Furbach en était touché jusqu'aux larmes. Durant tout ce jour et le suivant, Nicklausse lui fit les honneurs de Vieux-Brisach et des environs; bon gré mal gré, il conduisit le brave homme du haut de son siége; et comme Nicklausse était le plus riche propriétaire de la contrée, comme il possédait les plus belles vignes, les plus gras pâturages du pays, et qu'il avait de l'argent placé partout, qu'on juge de l'étonnement de Brisach en le voyant conduire de la sorte un étranger : M. Furbach passa pour quelque prince voyageant incognito. — Quant au service de l'hôtel, quant à la bonne chère, au vin et aux autres accessoires de ce genre, je n'en dis rien : c'était splendide; le vieux libraire dut s'avouer qu'il n'avait jamais été traité plus grandement, et ce n'est pas sans impatience qu'il attendait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'explication du « miracle, » comme disait Nicklausse. Le rêve de son ancien domestique, depuis longtemps oublié, lui revint alors à la mémoire, et lui sembla la seule explication possible d'une fortune si rapide.

Enfin, le troisième jour, vers neuf heures du soir, après le souper, l'ancien maître et son cocher, se trouvant seuls en face de quelques vieilles bouteilles de rudesheim, se regardèrent longtemps l'un l'autre d'un œil attendri. Nicklausse allait commencer ses confidences, lorsqu'un domestique entra pour desservir.

« Allez vous coucher, Kasper, lui dit-il; vous enlèverez tout cela demain. Fermez seulement la porte de l'hôtel, tirez les verrous. »

Et quand le domestique fut sorti, Nicklausse, se levant, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, pour renouveler l'air; puis, venant se rasseoir gravement, il débuta en ces termes :

« Vous vous rappelez, Monsieur Furbach, le rêve qui me fit quitter votre service en 1828. Depuis longtemps ce rêve me poursuivait; tantôt je me voyais en train de démolir un vieux mur au fond d'une ruine, tantôt je descendais la vrille d'un escalier en coquille; j'arrivais dans une sorte de poterne, et je me cramponnais à l'anneau d'une dalle qui me faisait suer sang et eau.

« Ce rêve me rendait malheureux, mais quand j'eus levé la dalle et que je vis la cave, le chevalier, le trésor, toutes mes peines furent oubliées. Je me croyais déjà maître de l'argent, j'en avais des éblouissements; je me disais : « Nicklausse, le Seigneur t'a choisi pour t'élever au pinacle des honneurs et de la gloire. Ta grand'mère Orchel va-t-elle être heureuse en te voyant rentrer au village dans une voiture à quatre chevaux! Et les autres, le vieux maître d'école Yéri, le sacristain Omacht, tous ces gens qui répétaient du matin au soir que tu ne ferais jamais rien, vont-ils ouvrir les yeux, vont-ils avoir le nez long... Hé! hé! hé! »

« Je me figurais ces choses et d'autres semblables, qui me gonflaient le cœur de satisfaction et redoublaient mon désir d'être en possession du trésor. Mais une fois dans la rue Neuhauser, le sac au dos et le bâton à la main, lorsqu'il s'agit de prendre la route du château, vous ne sauriez croire, Monsieur Furbach, combien je fus embarrassé.

« J'étais au coin de votre magasin, assis sur une borne, regardant de quel côté soufflait le vent; malheureusement, il ne faisait pas de vent ce jour-là; les girouettes restaient immobiles, les unes tournées à droite, les autres à gauche. Et toutes ces rues qui se croisaient devant mes yeux avaient l'air de me dire : « C'est par ici qu'il faut passer! — Non, c'est par ici! »

« Comment faire?

« A force de réfléchir, la sueur me coulait le long des reins; alors, pour me donner des idées, j'entrai prendre une chope à la taverne du *Coq-Rouge*, en face des Petites Arcades. J'avais eu soin de serrer mon argent dans une ceinture de cuir, sous ma blouse, car à la taverne du *Coq-Rouge*, qui se trouve dans un enfoncement de la ruelle des *Trois-Copeaux*, bien des honnêtes gens auraient pris la peine de m'en débarrasser.

« La salle étroite et basse, éclairée au fond par deux lucarnes en treillis donnant sur la cour, était pleine de fumée. Les roulières, les blouses, les chapeaux bossués, les bonnets râpés se promenaient là-dedans comme des ombres, et, de temps en temps, au milieu de ce nuage, brillait une allumette : un nez rouge, les yeux baissés, la lèvre pendante, s'illuminait; puis tout redevenait gris.

« La taverne bourdonnait comme un tambour.

« Je m'assis dans un coin, mon bâton entre mes genoux, une canette baveuse devant moi, et, jusqu'à la nuit close, je restai là, bouche béante, les yeux tout grands ouverts, regardant mon château qui me semblait peint contre le mur.

« Vers huit heures, j'eus faim : je demandai un *knapwourst* et une autre canette. On alluma le quinquet, et deux ou trois heures après je m'éveillai comme d'un songe; le tavernier Fox était devant moi et me disait :

« —C'est trois *kreutzer* la nuit; vous pouvez monter. »

« Je suivis une chandelle qui me conduisit dans les combles. Il y avait là une paillasse à terre, la maîtresse poutre du pignon au-dessus. J'entendais deux ivrognes grogner dans la mansarde voisine, disant qu'on ne pouvait se tenir debout; moi-même j'étais courbé sous le toit, la tête contre les tuiles.

« Toute cette nuit je ne pus fermer l'œil, autant par crainte d'être volé que par l'effet de mon rêve et le désir de me mettre en route, sans savoir où aller.

« A quatre heures, la vitre enchâssée dans le toit se mit à grisonner; les autres soupentes de la mansarde ronflaient comme un buffet d'orgue. Je descendis l'escalier à reculons et m'échappai dans la rue. Tout en courant, je tâtai plus de cent fois ma ceinture. Le jour grandissait; quelques servantes venaient donner leur coup de balai sur les trottoirs, deux ou trois *watchmann*, le bâton sous le bras, se promenaient dans les rues encore désertes. Moi

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

j'allongeais le pas, respirant l'air à pleine poitrine, et déjà, derrière la porte de Stuttgard, se découvraient les arbres de la campagne, quand l'idée me vint que j'avais oublié de payer mon logement. Il ne s'agissait que de trois misérables *kreutzer;* Fox était bien le plus grand coquin de Munich, il hébergeait tous les mauvais gueux de la ville, mais la pensée qu'un pareil homme pourrait me prendre pour un de ses semblables m'arrêta tout court.

« J'ai entendu dire bien des fois, Monsieur Furbach, que la vertu est récompensée et le crime puni dans ce bas monde; malheureusement, à force de voir le contraire, je n'en crois plus rien. Il faudrait plutôt dire que du moment qu'un homme est sous la protection des êtres invisibles, tout ce qu'il fait, par courage ou par lâcheté, et même sans le vouloir, tourne à son avantage. — On peut regretter que de véritables bandits aient souvent de pareilles chances, mais qu'importe! si les honnêtes gens étaient toujours heureux, on se ferait honnête homme par filouterie et le Seigneur n'a pas voulu cela.

« Enfin, je retourne au *Coq-Rouge* en maudissant ma mauvaise étoile. Fox était en train de se faire la barbe devant un morceau de glace posé sur le bord de sa cheminée. Quand il m'entendit lui dire que je revenais pour payer ses trois *kreutzer*, le brave homme me regarda de travers, comme s'il eût soupçonné là-dessous quelque ruse diabolique. Mais, toute réflexion faite, après s'être essuyé la barbe, il me tendit la main, pensant que trois *kreutzer* sont toujours bons à prendre. Une grosse servante, les joues en citrouille, qui dans ce moment essuyait les tables, ne paraissait pas moins émerveillée que lui.

« J'allais me retirer, quand mes yeux rencontrèrent par hasard une rangée de petits cadres tout enfumés, pendus autour de la salle. On avait ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, et il y avait un peu plus de jour que la veille, mais cela n'empêchait pas que la salle ne fût encore très-sombre. J'ai souvent pensé depuis qu'à de certains moments les yeux éclairent ce qu'ils regardent, c'est comme une lumière intérieure qui nous avertit d'être attentif. Quoi qu'il en soit, j'avais déjà les pieds dans l'allée, lorsque la vue de ces cadres me fit revenir. C'étaient des gravures représentant les paysages des bords du Rhin, des gravures vieilles de cent ans, noires, couvertes de pattes de mouches. Eh bien! chose étrange, d'un coup d'œil, je les vis toutes, et, dans le nombre, je reconnus celle des ruines que j'avais vues en rêve. J'en devins tout pâle; il me fallut un instant pour pouvoir monter sur le banc et regarder la chose de plus près. Au bout d'une minute il ne me restait aucun doute : les trois tours en face, le village au-dessous, le fleuve à quelques cent mètres plus loin, tout y était! Je lus au bas, en vieux caractères allemands : « *Vues du Rhin. — Brisach.* » Et, dans un coin : « *Frédérich sculpsit*, 1728. » Il y avait juste cent ans.

« Le tavernier m'observait.

« —Ah! ah! fit-il, vous regardez Brisach, c'est mon pays; les Français ont brûlé la ville, les gueux! »

« Je descendis du banc et demandai :

« —Vous êtes de Brisach?

« —Non, je suis de Mulhausen, à quelques lieues de là, un fameux pays; on y boit le vin à deux *kreutzer* le litre dans les bonnes années.

« —Est-ce qu'il y a loin d'ici là?

« —Une centaine de lieues. On dirait que vous avez l'idée d'y aller.

« —C'est bien possible. »

« Je sortis, et lui, s'avançant sur le seuil de la taverne, me cria d'un ton goguenard :

« —Hé! dites donc, avant d'aller à Mulhausen, réfléchissez : vous me devez peut-être encore quelque chose? »

« Je ne répondis pas, j'étais en route pour Brisach : je voyais là-bas, au fond du sombre caveau, des masses d'or, je les brassais déjà, je les prenais à pleines poignées et les laissais retomber; elles rendaient un son mat et de petits éclats de rire qui me donnaient froid dans les os.

« Voilà, Monsieur Furbach, comment, après avoir pris congé de Munich, j'arrivai heureusement au Vieux-Brisach. C'était le 3 octobre 1828; je m'en souviendrai toute ma vie. Ce jour-là, je m'étais mis en route de grand matin. Vers neuf heures du soir, j'aperçus les premières maisons du village; il pleuvait à verse : mon feutre, ma blouse, ma chemise étaient percés jusqu'à la peau; une petite brise des glaciers de la Suisse me faisait claquer les dents; il me semble encore entendre la pluie tomber, le vent souffler, le Rhin mugir. Plus une lumière ne brillait au Vieux-Brisach. Une vieille femme m'avait indiqué l'auberge du Schlossgarten au haut de la côte; j'avais fini par trouver la rampe : je montais en tâtonnant et me disais : « Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... si tu ne veux pas que je périsse ici, si tu veux accomplir envers un pauvre diable comme moi le quart de tes divines promesses, arrive à mon secours! »

« Cela n'empêchait pas l'eau de clapoter, le feuillage, au revers du talus, de grelotter, et la bise de siffler de plus belle à mesure que je montais.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

H. Furbach vit au-dessous les chaumières innombrables... (Page 5.)

« Or, depuis environ vingt minutes, j'allais ainsi en tâtonnant dans cette grande ville tortueuse, risquant de me précipiter à chaque pas, quand, devant moi, dans les ténèbres, s'avança lentement une lanterne; elle ruisselait de pluie et jetait des éclairs au vieux mur.

« —Hé! qui va là? fit une voix cassée.

« —Un voyageur qui monte au Schlossgarten, répondis-je.

« —Ah! bon; nous allons voir. »

« Et la lumière, vacillant, trébuchant, s'approcha.

« Au-dessus s'avançait une face blafarde, à nez camard, aux joues creuses et plombées, coiffée d'un vieux bonnet de peau de martre, dont il ne restait plus que le cuir. Un bras long, décharné, leva la lanterne jusqu'à la hauteur de mon feutre; l'homme et moi nous nous regardâmes quelques secondes en silence. Il avait les yeux gris clair comme un chat, les sourcils et la barbe d'un blanc filasse; il portait une casaque en peau de chèvre et des pantalons de toile grise : c'était le vieux cordier Zulpick, un être bizarre, vivant seul dans sa cave, au pied de la tour de Gontran l'Avare. Après avoir tressé ses cordes toute la journée dans la petite allée des Houx, derrière l'église Saint-Étienne, sans jamais répondre autrement aux passants qui lui souhaitaient le bonjour que par une inclination de tête silencieuse, il rentrait dans sa cave en nasillant des airs du temps de Barberousse, et préparait son souper lui-même; puis, les deux coudes sur le bord de sa lucarne, il regardait le Rhin, l'Alsace,

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il me regarda longtemps à travers la pluie. (Page 9.)

les cimes de la Suisse durant des heures entières. On le rencontrait aussi parfois la nuit qui se promenait dans les décombres, et quelquefois, mais rarement, il descendait boire du kirschenwasser, avec les mariniers et les flotteurs, au bouchon du père Korb, sur la jetée en face du pont. Alors il parlait des anciens temps et racontait des chroniques à ces braves gens, qui se disaient : « D'où diable le vieux Zulpick sait-il ces choses, lui qui n'a fait que tresser des cordes toute sa vie? »

« Zulpick ne manquait jamais d'aller à la grand'-messe les dimanches; mais, par une vanité singulière, il se tenait fièrement dans le chœur, à la place des anciens ducs; et, chose étonnante, les habitants de Brisach trouvaient cela naturel de la part du vieux cordier, tandis qu'ils l'auraient blâmé dans tout autre.

« Tel était l'homme à la lanterne.

« Il me regarda longtemps à travers la pluie qui rayait l'air, et malgré l'impatience qui me gagnait.

« Enfin il me dit d'un ton sec :

« —Voici votre chemin. »

« Et les reins courbés, l'air rêveur, il poursuivit sa route vers le bouchon du père Korb, en murmurant des paroles confuses.

« Quant à moi, voulant profiter des derniers éclairs de la lanterne, je grimpai rapidement la terrasse, où m'apparut une lumière à ras de terre : c'était celle du Schlossgarten. Une servante veillait encore; j'atteignis la porte de l'hôtel, je frappai, on m'ouvrit, et la voix de Katel s'écria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« —Ah! Seigneur Dieu!... quel temps pour voyager... quel temps! — Entrez... entrez! »

« J'entrai dans le vestibule; alors, m'ayant regardé, elle me dit :

« —Vous auriez bien besoin de changer, et vous n'êtes pas riche, à ce que je vois... Mais suivez-moi dans la cuisine, vous boirez un bon coup, vous mangerez un morceau pour l'amour de Dieu; je tâcherai de vous trouver une vieille chemise, et ensuite vous aurez un bon lit. »

« Ainsi parla cette excellente créature, que je remerciai du fond de l'âme.

« Une fois assis au coin de l'âtre, je soupai comme un véritable loup; Katel levait les mains au ciel en me regardant tout émerveillée. Quand j'eus fini, elle me conduisit dans une chambre de domestique, où, m'étant déshabillé, je ne tardai point à m'endormir sous la protection du Seigneur.

« Je ne pensais pas alors que je dormais sous le toit de ma propre maison! Qui peut prévoir de pareilles choses? Que sont les hommes sans la protection des êtres invisibles? Et, avec cette protection, que ne peuvent-ils pas espérer? Mais alors de telles pensées étaient loin de mon cœur.

« Le lendemain, m'étant éveillé vers sept heures, j'entendis le feuillage frissonner au dehors; ayant regardé par ma fenêtre, qui donnait sur le parc du Schlossgarten, je vis les gros platanes laisser tomber une à une leurs feuilles mortes dans les allées désertes, et le brouillard étendre ses nuages gris sur le Rhin. Mes habits étaient encore humides, je les mis cependant, et Katel me présenta quelques instants après au vieux Michel Durlach, le maître d'hôtel, un vieillard de quatre-vingts ans, la figure sillonnée de rides innombrables, les paupières flasques. Il portait une petite veste de velours brun, à boutons d'argent, les culottes de drap bleu, les bas de soie noire, les souliers ronds à larges boucles de cuivre des anciens temps, et se tenait assis, les jambes croisées, au coin du poêle de faïence de la grande salle.

« Comme je lui demandais du travail, — car j'avais pris la résolution de rester à Vieux-Brisach, — après m'avoir regardé quelques instants, il voulut voir mon livret, et se mit à le lire gravement, ses grosses besicles posées sur son nez bleu en bec de corbin. De temps en temps il inclinait la tête et murmurait :

« —Bon... bon! »

« A la fin, levant les yeux, il me dit avec un sourire bienveillant :

« Vous pouvez rester ici, Nicklausse; vous remplacerez Kasper, qui doit partir après-demain pour rejoindre son régiment. Vous irez voir matin et soir sur la jetée s'il y a des voyageurs, et vous amènerez leurs bagages. Je vous donne six florins par mois, le logement et la nourriture; la générosité des voyageurs vous fera bien le double, et, plus tard, nous verrons à faire mieux, si nous sommes contents de vous. Cela vous convient-il? »

« J'acceptai de bon cœur, ayant résolu, comme je viens de vous le dire, de rester à Vieux-Brisach; mais ce qui me confirma encore dans cette résolution, ce fut l'arrivée de Mlle Fridoline Durlach, dont les grands yeux bleus et le doux sourire s'emparèrent de mon âme. Telle j'avais vu Fridoline, fraîche, souriante, de beaux cheveux blonds cendrés retombant en larges nattes sur son cou blanc comme la neige, la taille gracieuse, les mains un peu grasses et potelées, la voix aimante, telle je l'avais vue dans mon rêve, à peine âgée de vingt ans, et soupirant déjà, comme toutes les jeunes filles, après l'heure fortunée du mariage, telle je la revis alors.

« Et pourtant, Monsieur Furbach, en songeant à ce que j'étais, moi, pauvre domestique, vêtu de la blouse grise, attelé chaque soir à ma charrette comme une bête de somme, la tête penchée, haletant et triste, je n'osais croire à la promesse des esprits invisibles, je n'osais me dire : « Voici ta fiancée, celle qui t'est promise! » Non, je n'osais m'arrêter à cette idée; j'en rougissais, j'en tremblais, je m'accusais de folie : je voyais Fridoline si belle, et moi si dénué de tout!

« Malgré cela, Fridoline, dès mon arrivée au Schlossgarten, m'avait pris en affection, ou plutôt en commisération. Souvent le soir, à la cuisine, après le rude labeur du jour, quand tout abattu je me reposais au coin de l'âtre, les mains croisées sur les genoux et l'œil rêveur, elle entrait furtivement comme une fée, et tandis que Katel, le dos tourné, lavait la vaisselle, elle me regardait en souriant et murmurait tout bas :

« —Vous êtes bien las, n'est-ce pas, Nicklausse? Il a fait si mauvais temps aujourd'hui! Cette grande averse vous a trempé. Vous faites un travail bien rude, souvent j'y pense, oui, bien rude! mais un peu de patience, mon bon Nicklausse, un peu de patience; quand une autre place sera vacante à l'hôtel, vous l'aurez. Vous n'êtes pas fait pour traîner la charrette; il faut un homme plus fort, plus rude que vous. »

« Et, tout en parlant, elle me regardait d'un œil si doux, si compatissant, que mon cœur en frémissait; mes yeux se remplissaient de lar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mes; j'aurais voulu me jeter à ses pieds, prendre ses petites mains dans les miennes, y poser mes lèvres en sanglotant. Le respect seul me retenait. Mais quant à lui dire : « Je vous aime ! » jamais... jamais je ne l'aurais osé. Et pourtant Fridoline devait être ma femme. »

En ce moment, Nicklausse suspendit son récit, l'émotion le suffoquait. Le vieux Furbach lui-même se sentait tout attendri; il regarda le brave garçon pleurer à ces souvenirs, ces sanglots de bonheur l'émouvaient jusqu'aux entrailles, mais il ne trouvait pas un mot à dire.

Au bout de quelques minutes, l'émotion de Nicklausse étant un peu calmée, il poursuivit :

« Vous pensez bien, Monsieur Furbach, que pendant cet hiver de 1828, qui fut très-long et très-rude, mon idée fixe ne me quitta jamais. Représentez-vous un pauvre diable, la bretelle au cou, traînant sa charrette, matin et soir, dans cette immense coquille qui semble n'en plus finir des bords du Rhin à la terrasse. Vous la connaissez, cette rampe, où s'engouffrent tous les vents de l'Alsace et de la Suisse; — que de fois, à mi-côte, je me suis arrêté regardant les vastes décombres, les noires cahutes au-dessous, et me disant : « Le trésor est au milieu de cela... quelque part... je ne sais où... mais il y est ! Si je le découvrais, au lieu d'avoir la figure sanglée par la pluie, les pieds dans la boue et la corde aux reins, j'aurais chaud, je serais assis devant une bonne table, je boirais de bon vin, et j'écouterais le vent, la pluie, la grêle se déchaîner au dehors, en remerciant Dieu de ses bontés. Et puis... et puis... je verrais une douce figure me sourire ! »

« Ces pensées me donnaient la fièvre; mes yeux perçaient les murs, je sondais du regard toutes les profondeurs de l'abîme, je sapais le pied de chaque tour, j'en calculais l'épaisseur par le couronnement.

« —Ah ! m'écriais-je, je trouverai... je trouverai... il faut que je trouve ! »

« Une sorte d'attrait bizarre ramenait toujours ma vue au donjon de Gontran l'Avare, qui fait face à la montée. C'est une haute maçonnerie couronnée de lourds créneaux, qui saillent en relief du côté de Hunevir. Le donjon de Rodolphe s'élève tout auprès. Entre les deux s'abaissait le pont-levis de la place : ces deux tours formaient en quelque sorte les jambages de la porte colossale.

« Une circonstance surtout m'attachait à la tour de Gontran ; c'est qu'à moitié de sa hauteur, sur une large pierre dégrossie, est sculptée une croix surmontée d'un casque, et les deux gantelets cloués à la place des mains du Christ.

« Vous n'avez pas oublié, Monsieur Furbach, la petite croix que je portais toujours sur moi, et que je vous fis voir le jour de mon départ; cette croix me paraissait semblable à celle de la tour de Gontran : c'étaient le même casque, les mêmes gantelets,—et puis en passant près de la tour, chose inconcevable, il m'arrivait chaque fois de frémir des pieds à la tête : je me sentais envahi par une force étrange; la peur me saisissait, et, malgré mon désir de pénétrer ce mystère, l'effroi de la mort me faisait fuir.

« Une fois rentré dans ma chambre, le soir, je me traitais de lâche, je me promettais d'avoir plus de courage le lendemain; mais l'idée de me trouver face à face avec des êtres d'un monde inconnu renversait toujours mes fortes résolutions.

« En outre, au pied de cette fameuse tour, dans l'ancienne cave de la salle d'armes, habitait le vieux cordier Zulpick, qui, depuis mon arrivée à Brisach, épiait mes moindres démarches. Que me voulait cet homme ? Soupçonnait-il mes projets ? Lui-même était-il possédé des mêmes instincts ? Avait-il des indices? Je ne pouvais me défendre d'une vague appréhension en le voyant : évidemment entre Zulpick et moi existait un intérêt quelconque... De quelle nature était cet intérêt ? Je l'ignorais et restais sur mes gardes.

« Or, depuis trois mois, je traînais ma charrette sans oser prendre une résolution solide; le découragement venait, il me semblait parfois que l'esprit des ténèbres avait voulu se rire de ma crédulité ; chaque nuit je rentrais au Schlossgarten dans une tristesse inexprimable. Katel et Fridoline avaient beau me demander la cause de mon chagrin et me promettre un meilleur sort, je maigrissais à vue d'œil.

« L'hiver était venu, le froid était excessif, surtout dans les nuits claires où les étoiles fourmillent au ciel, où la lune brillante dessine sur la neige les ombres des grands arbres, avec leurs mille rameaux entrelacés.

« Dans ce temps-là, les bateaux à vapeur n'existaient pas encore ; de gros bateaux à voile faisaient le service ; ils arrivaient à huit, neuf, dix, onze heures, souvent à minuit, selon que le vent était plus ou moins favorable. Il fallait les attendre sur la jetée, au milieu des ballots, la neige tombait lentement et me couvrait comme un bloc de pierre. Et puis, quand le bateau avait passé, je rentrais souvent sans bagages, car en hiver les voyageurs sont rares.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Un soir de janvier, je remontais ainsi fort triste ; comme il était tombé beaucoup de neige, ma charrette ne faisait pas de bruit. J'arrive à mi-côte et je m'arrête, les coudes sur le petit mur, à ma place habituelle, pour regarder la tour de Gontran. Le temps était redevenu clair ; au-dessous de moi le village dormait, les arbres couverts de givre et de neige scintillaient à la lune. Longtemps je regardai les toits blancs, les petites cours noires avec leurs pioches, leurs pelles, leurs herses, leurs charrues, leurs bottes de paille pendues aux hangars, leurs lucarnes où la neige s'était amoncelée. Pas un bruit ne montait, pas un soupir, et je me disais : Ils dorment.... ils n'ont pas besoin de trésor !... Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que de nous ? Est-ce qu'on a besoin d'être riche ? Est-ce que les riches ne meurent pas comme les pauvres ? Est-ce que les pauvres ne peuvent pas vivre, aimer leur femme, leurs enfants, se réchauffer au soleil quand il fait chaud, et au coin du feu quand il fait froid, comme les riches ? Ont-ils besoin de boire du bon vin tous les jours pour être heureux ?... Et quand tous se sont traînés quelques jours sur la terre, à voir le ciel, les étoiles, la lune, le fleuve bleu, la verdure des champs et des bois; à cueillir quelques fruits le long des buissons, à presser leurs grappes de raisin, à dire à celle qu'ils aiment : « Tu es la plus belle, la plus douce, la plus tendre des femmes... Je t'aimerai toujours !... » et à faire sauter leurs petits enfants dans leurs mains, à les embrasser, à rire de leurs gazouillements ; quand ils ont fait tout cela,—les choses qui sont le bonheur, le pauvre bonheur de ce bas monde,—eh bien! est-ce que tous ne descendent pas les uns après les autres, en robe blanche ou en guenilles, en chapeau à plumes ou en cheveux, dans la même caverne sombre d'où l'on ne revient jamais, et où l'on ne sait pas ce qui se passe ? Faut-il donc des trésors, Nicklausse, pour tout cela ? Réfléchis et calme ton âme. Retourne à ton village, cultive ton petit champ, le champ de ta grand'mère ; épouse Grédel, Christine ou Lotchen ; une grosse fille réjouie, si tu veux ; une maigre un peu mélancolique si ça te fait plaisir... Seigneur Dieu ! il n'en manque pas! Suis l'exemple de ton père et de ton grand-père ; assiste à la messe, écoute M. le curé, et, quand il faudra prendre le chemin qu'ont suivi les autres, on te bénira, et dans cent ans d'ici tu seras un ancien, un de ces braves gens dont on déterre les os avec respect et dont on dit : « Ah ! dans ce temps-là, c'étaient de braves gens... Aujourd'hui on ne voit plus que des gueux ! »

« Ainsi rêvais-je penché sur le mur, admirant le silence du village, des étoiles, de la lune et des ruines, et portant le deuil de mon trésor que je ne pouvais avoir.

« Mais comme j'étais là depuis quelques minutes, tout à coup, en face de moi, à cent mètres au-dessus, sur la plate-forme, quelque chose remua, puis une tête s'avança lentement, étendit un regard sur le fleuve, sur la jetée, puis le long de la rampe.

« Je m'étais baissé ; ma charrette, près du mur, disparaissait derrière la courbe.

« C'était Zulpick : il avait la tête nue, et comme la lune brillait de tout son éclat, malgré la distance, je vis que le vieux cordier était animé de quelque pensée étrange : ses joues blafardes étaient tirées, ses grands yeux couverts de sourcils blancs étincelaient; pourtant il paraissait calme. Après avoir longtemps regardé, il se couvrit de son vieux bonnet de martre, — il s'était découvert pour épier, — puis je le vis descendre le sentier rapide qui longe la tour de Rodolphe, et bientôt se perdre dans les bastions.

« Qu'allait-il faire au milieu des décombres à cette heure ? Tout de suite l'idée me vint qu'il allait chercher le trésor ; et moi, tout à l'heure si calme, je sentis un flot de sang me colorer la face ; je passai la bretelle à mon épaule et me mis à courir de toutes mes forces ; les roues, sur la neige, ne faisaient pas le moindre bruit. En quelques minutes, je fus sous le hangar du Schlossgarten ; je saisis une pioche et revins, toujours en courant, suivre le vieux cordier à la piste. Au bout d'un quart d'heure, j'étais dans le fossé, emboîtant ses pas dans la neige. Je courais si vite que tout à coup, au détour d'un amas de décombres, je me vis nez à nez avec Zulpick, qui tenait un énorme levier, et me regarda face à face en pressant sa grosse barre de fer à deux mains. Il ne bougeait pas plus qu'une statue et avait dans son attitude quelque chose de fier qui m'étonna.—On l'aurait pris pour un vieux chevalier. — Moi, je soufflais, j'étais surpris ; pourtant bientôt je revins à moi et lui dis :

« —Bonsoir, Monsieur Zulpick ; comment ça va-t-il ce soir ? Il fait un peu frais. »

« En même temps, la vieille cathédrale Saint-Étienne sonnait minuit, et chaque coup de son timbre, grave et solennel, retentissait dans le bastion. Au dernier coup, Zulpick, qui ne riait pas, me dit :

« —Que viens-tu faire ici ?

« —Hé ! lui répondis-je embarrassé, je viens faire ce que vous faites. »

« Alors lui, d'un ton grave, s'écria :

« —Quel est ton droit de prétendre au trésor de Gontran l'Avare ? — Parle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

»—Ah ! ah ! fis-je, il paraît que vous savez...? »

« Mon cœur battait avec force.

«—Oui, je t'ai deviné... Je t'attendais !

«—Vous m'attendiez ? »

« Mais, sans me répondre, il reprit :

«—De quel droit prétends-tu quelque chose ici ?

«—Et vous donc, père Zulpick ?—S'il y a un trésor, pourquoi serait-il à vous plutôt qu'à moi ?

«—Moi, c'est différent, bien différent, dit-il, voilà cinquante ans que je cherche mon bien. »

« Et se posant la main sur la poitrine d'un air convaincu :

«—Ce trésor est à moi... Je l'ai acquis au prix du sang... et voilà huit siècles que j'en suis privé. »

« Je crus alors qu'il était fou ; mais lui, devinant ma pensée, dit :

«—Je ne suis pas fou !... Montre-moi mon bien, puisque la pensée d'en haut t'éclaire, et je t'en ferai bonne part. »

« Nous étions au pied de la tour de Rodolphe, et le vieux cordier avait essayé d'en détacher une pierre. D'autres blocs, en grand nombre, étaient déjà entassés tout près de là.

«—Il ne sait pas la place, me dis-je ; le trésor n'est pas ici, j'en suis sûr. Il doit être dans la tour de Gontran l'Avare. »

« Et, sans répondre à sa question, je lui dis :

«—Bon courage, père Zulpick, nous recauserons de cela plus tard. »

« Et je repris le sentier qui monte à la terrasse. Tout en courant, je me pris à songer qu'on ne pouvait entrer dans la tour de Gontran que par la cave qu'habitait Zulpick, et, me retournant, je lui criai :

«—Nous recauserons de cela demain.

«—C'est bon ! » fit-il d'une voix forte.

« Il me suivait à longue distance, la tête inclinée d'un air abattu.

« Quelques instants après, j'étais dans ma chambre, et je me couchai avec un sentiment d'espoir et de courage que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps.

« Cette nuit-là, mon rêve, qui pâlissait de jour en jour, reparut avec une grandeur imposante ; ce n'était plus seulement le chevalier étendu sur la croix de bronze que je vis, c'était toute une histoire étrange et colossale qui se déroulait lentement sous mes yeux : — L'antique cathédrale de Saint-Étienne sonnait ; ses lourdes pierres rouges, ses arceaux, ses voûtes et ses flèches en tremblaient jusque sur leurs fondements de granit. Une foule immense, toute vêtue de drap d'or et de pierreries, des prêtres et des seigneurs se pressaient sur la plate-forme de Vieux-Brisach, mais non pas le Brisach d'aujourd'hui, avec ses décombres, ses ruines et ses chaumières : le Brisach couvert de hauts édifices entassés jusqu'aux nues. Entre chaque embrasure de ses larges créneaux se tenait debout un homme d'armes, les yeux tournés vers la plaine bleuâtre, et tout le long de la rampe descendaient, jusqu'au bord du Rhin, une file de piques luisantes, de hallebardes, de pertuisanes, renvoyant au ciel leurs éclairs comme des miroirs. Et les chevaux piétinaient dans la rampe profonde, sous les portes sombres. Des rumeurs immenses s'élevaient de la plaine. Tout à coup, transporté sur une tour, je vis au loin, bien loin, s'avancer sur le fleuve un long bateau tout couvert d'un voile noir, avec une grande croix blanche au milieu. Chaque coup de glas funèbre retentissait d'une tour à l'autre et se prolongeait en échos jusqu'au fond des remparts. Je compris qu'un grand personnage, un prince, un empereur venait de mourir, et, comme tout le monde s'agenouillait, je voulus m'agenouiller aussi, mais subitement tout disparut. — Je m'étais sans doute retourné dans mon lit. Un silence de mort succédait au tumulte.

« Alors, je me revis dans mon caveau, regardant par une meurtrière ; en face, étaient le pont-levis, la tour de Rodolphe, et sur le pont une sentinelle, et je me dis : « Tu ne t'es pas trompé, Nicklausse, voici bien la tour de Gontran l'Avare et le vieux duc est là. » Et me retournant, je vis le cercueil et le vieux duc ; ce n'était pas un squelette, c'était un mort revêtu d'un manteau bleu semé d'étoiles et d'aigles à deux têtes brodées en argent. Je m'approchai... je regardai les ornements avec extase : le manteau, l'épée, la couronne et la grande coupe scintillaient à la lumière d'une étoile qui clignotait dans l'embrasure de la meurtrière. Comme je rêvais au bonheur de posséder ces richesses, le vieux duc ouvrit les yeux lentement et me regarda d'un air grave.

«—C'est vous, Nicklausse, me dit-il, sans qu'un muscle de sa longue figure tressaillit. Il y a bien longtemps qu'on m'oublie dans ce caveau ; soyez le bienvenu, asseyez-vous là sur le bord de mon cercueil, il est lourd et ne tombera pas. »

« Il me tendait la main, je ne pus refuser de la prendre.

«—Dieu du ciel, que la main des morts est froide ! » me dis-je en frissonnant.

« Et dans le même instant je m'éveillai : je tenais mon chandelier sur la table de nuit, et c'est le froid de ce chandelier qui m'avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

éveillé. Les petites vitres de ma fenêtre étaient blanches de givre.

« Tout le reste de la nuit, je ne fis que repasser mon rêve ; il ne m'en restait que les principales circonstances, mais bientôt je devais le retrouver tout entier, à mesure que les objets réels m'en rappelleraient les moindres détails.

« Il me fallut patienter encore tout ce jour-là jusqu'au soir. En me rendant à la jetée, à six heures, avec ma charrette, j'avertis le vieux Zulpick que je serais de retour vers huit ou neuf heures, et qu'alors nous pourrions causer. Il me répondit par une inclination de tête, en m'indiquant l'entrée de sa cave.

« A neuf heures, le bateau passa ; vers dix heures j'étais de retour. Après avoir mis ma charrette sous le hangar, je me rendis à la tour de Gontran. Zulpick m'attendait ; nous descendîmes en silence, et dès ce moment je fus convaincu que l'instant de notre grande découverte était proche, car, tout en descendant l'escalier, il me souvint de l'avoir déjà parcouru dans mon rêve, mais je n'en dis rien. Arrivé au fond de la cave, tous mes doutes, s'il m'en était encore resté, auraient cessé : je connaissais ce local, cette voûte basse, ces vieux murs, cette table de sapin appuyée contre la meurtrière, ces quatre vitres rondes fêlées, ce grabat, ces paquets de cordes roulés dans un coin, tout, j'avais tout vu chez le père Zulpick, comme un familier de son trou, et déjà, de l'œil, je marquais la dalle qu'il faudrait soulever, si nous parvenions à nous entendre.

« Une lampe de fer-blanc brillait sur la table ; le vieux cordier s'assit sans façon sur l'unique chaise mal rempaillée du taudis, et m'indiqua du doigt un coffre où je pris place. Zulpick, avec son crâne chauve, les deux mèches de cheveux qui lui restaient autour des oreilles, son nez camard, ses yeux luisants et son menton en pointe, avait l'air inquiet, préoccupé ; il m'observait d'un œil sombre, et le premier mot qu'il me dit fut :

«—Le trésor est à moi ; je n'aime pas qu'on me vole. Il est à moi, je l'ai gagné ! Je ne suis pas de ceux qui se laissent dépouiller, entends-tu ?

«—Alors bon, répondis-je en me levant, puisqu'il est à vous, gardez-le. »

« Et je fis un pas pour me retirer.

« Lui, se levant et m'arrêtant par le bras d'un geste brusque, en grinçant des dents, me dit :

«—Écoute, combien veux-tu ?

«—Je veux la moitié.

«—La moitié ! fit-il, c'est abominable ! c'est un vol !

«—Eh bien ! gardez tout. »

« Et je gravis la première marche.

« Alors, m'arrachant presque le pan de ma souquenille, il hurla :

«—Tu ne sais rien.... rien ! Tu veux m'éprouver, m'épouvanter. Je trouverai bien tout seul.

«—Pourquoi donc me retenez-vous ?

«—Allons, assieds-toi, fit-il en ricanant d'un air bizarre. Voyons, puisque tu sais... qu'est-ce qu'il y a dans le trésor ? »

« Je revins m'asseoir.

«—Il y a d'abord la couronne à six branches, en or, quatre gros diamants à chaque branche, la croix au-dessus.

«—Oui... il y a cela.

«—Et puis il y a l'épée, la grande épée à poignée d'or.

«—C'est vrai !

«—Et la coupe en or, avec des perles blanches, rouges et jaunes.

«—Oui... oui... il y a tout cela ! Je me rappelle : ma coupe, mon épée, ma couronne. On me les a laissées, je l'ai voulu ainsi ; mais je veux les ravoir.

«—Ah ! si vous voulez tout garder, m'écriai-je, furieux d'un pareil égoïsme, si vous voulez tout garder... ma foi, je m'en vais. »

« Et je partis indigné.

« Mais lui, me sautant encore une fois au bras, s'écria :

«—Nous pourrons nous entendre pour le reste. Il y a de l'or, n'est-ce pas ?

«—Oui, le cercueil est plein de pièces d'or. »

« A ces mots, il devint tout vert et dit:

«—Je garde l'or ! tu auras l'argent.

«—Mais il n'y a pas d'argent, m'écriai-je; et d'ailleurs, s'il y en avait, je n'en voudrais pas, entendez-vous ? »

« Le vieux fou, d'un ton féroce, se mit alors à vouloir me supplier, à vouloir m'attendrir. Mais il m'était facile de voir qu'il aurait essayé de m'étrangler s'il s'était senti le plus fort et s'il n'avait pas eu besoin de moi.

«—Voyons, disait-il, écoute-moi, Nicklausse, tu es un brave garçon, tu ne veux pas me voler. Je te dis que ce trésor m'appartient ; depuis cinquante ans je le cherche. Je me rappelle l'avoir gagné il y a longtemps.... bien longtemps ! Seulement, je ne peux pas en jouir par la vue, mais c'est égal, puisqu'il est à moi !

«—Eh bien ! puisqu'il est à vous, laissez-moi tranquille.

«—Tu vas le déterrer ! » hurla-t-il en sautant sur une hachette.

« Heureusement, j'avais sous la main ma grosse trique à pointe de fer, ayant prévu que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la chose pourrait tourner mal. Je me mis en garde en lui disant froidement :

«—Père Zulpick, je suis venu chez vous comme ami; vous voulez m'assassiner. Mais, prenez garde, au moindre mouvement, je vous casse la tête. »

« Il comprit cela, et, après m'avoir observé une seconde pour épier mes mouvements et juger s'il serait le plus fort, il déposa sa hachette et me dit d'une voix basse :

«—Tu veux la moitié ?

«—Oui.

«—Quelle moitié ? L'or, l'épée, la couronne? Quoi... quoi ? parle donc !

«—On fera deux parts ; on tirera au sort. Il faut que les parts soient égales. »

« Il réfléchit un instant et dit :

«—J'accepte ! Il faut que j'accepte... mais tu me voles ; je laisse cela sur ton âme. Que le diable t'étrangle ! Il faut que j'accepte.

«—Est-ce entendu ?

«—Quand je te dis que j'accepte...

«—Oui, mais vous allez jurer sur cette croix. »

« Alors je sortis ma petite croix de bronze. En la voyant, ses yeux parurent se troubler.

«—D'où tiens-tu cela ?

«—Que vous importe.—Jurez.

«—Eh bien ! je jure.... de te laisser la moitié.

«—Partage égal, au sort.

«—Oui.

«—A la bonne heure, dis-je en remettant la croix à mon cou ; maintenant nous pouvons nous entendre. Et d'abord, père Zulpick, le trésor est ici.

«—Ici ! Où cela ? fit-il en bégayant.

«—Il faut lever cette dalle, et puis piocher au-dessous. Nous arriverons sur un escalier et nous descendrons cinquante marches. Au bout se trouve un caveau, et dans le caveau le trésor. »

« En m'écoutant, ses yeux s'écarquillaient.

«—Comment sais-tu cela, toi ? fit-il.

«—Je le sais.

«—Tu en es sûr ?

«—J'en suis sûr. Vous allez voir. »

« Et j'allais prendre ma pioche au fond de la cave. Alors il bondit en s'écriant :

«—C'est moi qui veux lever la dalle ; c'est moi qui veux ôter la terre !

«—Levez la dalle, père Zulpick, piochez ! mais souvenez-vous de votre serment sur la croix. On peut être damné une fois : deux fois, ce serait trop. »

« Il ne dit rien, prit la pioche et leva la dalle.

« Je me tenais debout près de lui, avec mon gros bâton ferré, me défiant de sa folie. Plusieurs fois, je remarquai qu'il me lança un coup d'œil rapide pour s'assurer que j'étais en garde. La dalle levée, il se mit à piocher avec la rapidité du chien qui gratte la terre. La sueur lui coulait des reins. Une fois il s'arrêta en me disant :

« —Cette cave est à moi ; je ne veux pas aller plus loin. Il faut que tu sortes.

« —Souvenez-vous de votre serment sur la croix, » lui dis-je froidement.

« Il reprit son travail en répétant à chaque coup de pioche : « Tu me voles... tu me voles... tu es un voleur... tout est à moi... » jusqu'à ce qu'il atteignît la petite voûte de l'escalier. Lorsqu'il en découvrit la première pierre, tout à coup il devint pâle comme un linge et s'assit sur le tas de terre. Et comme je voulais prendre la pioche à mon tour, il se jeta dessus en bégayant :

« —Laisse cela ! c'est moi... moi qui veux tout faire... qui veux descendre le premier.

« —Très-bien, allez ! »

« Il poursuivit sa besogne avec un acharnement qui ne lui permettait plus de respirer. La rage éclatait dans tous ses traits. Cependant l'ouvrage avançait; chaque coup de pioche rendait maintenant un son creux, et subitement une pierre tomba, puis toute la voûte s'affaissa dans l'ouverture avec un bruit sourd. Le vieux cordier faillit être entraîné par les décombres. Je le retins très-heureusement ; mais, bien loin de me remercier, à peine vit-il l'escalier, que dans une exaspération épouvantable il hurla :

« —Tout est à moi !

—Et à moi, » lui dis-je d'un ton sec.

J'avais pris la lampe, il voulut l'avoir.

—Bon, j'aime mieux ça. Marchez en avant, père Zulpick. »

« Nous descendîmes.

« La lumière tremblotante éclairait ces voûtes vieilles de dix siècles; le bruit furtif de nos pas sur les marches sonores avait des effets étranges. Mon cœur battait d'une force à rompre ma poitrine. Je voyais devant moi le crâne chauve du vieux cordier, sa nuque gris-bleu, son dos voûté. Peut-être à ma place aurait-il eu quelque tentation funeste; mais, grâce au ciel, jamais la pensée du mal n'est entrée dans mon âme, Monsieur Furbach; il faut que je vous dise cela, car la mort nous suivait; elle guettait l'un de nous dans l'ombre. Heureux ceux qui n'ont rien à se reprocher, et qui laissent au Seigneur le soin de retirer ses créatures de ce bas monde. Il n'a pas besoin de nous pour cette terrible besogne.

« Arrivé au bas de l'escalier, Zulpick, ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« — Voici le duc, dit-il d'un accent solennel... » (Page 17)

voyant rien dans le caveau, me regarda d'un œil hagard; il voulut parler, aucun son ne parvint à ses lèvres. Alors je lui montrai l'anneau scellé dans la dalle du milieu; il comprit aussitôt, et, posant la lampe à terre, il saisit l'anneau à deux mains avec un rugissement sauvage. La sueur coulait lentement de nos tempes, cependant je restai maître de moi. Voyant l'inutilité des efforts du vieillard :

« Laissez-moi faire, Zulpick, lui dis-je, vous n'êtes pas de force. »

« Il essaya de répondre; en ce moment, je remarquai qu'il avait les lèvres bleues.

« —Asseyez-vous, reprenez haleine, je ne vous volerai pas votre part, soyez tranquille. »

« Mais il ne voulut pas s'asseoir et s'accroupit près de la dalle. Et tandis que je la levais, en introduisant mon pic dans les interstices de la pierre, il s'efforçait de la retenir avec ses ongles.

« Prenez donc garde, m'écriai-je, vous allez vous faire écraser les mains! »

« Peine perdue; il n'entendait pas; la fureur de l'or le possédait, et dans le moment même où, la dalle se levant, il me fallait employer toutes mes forces pour la retenir, il se glissait déjà dessous, et je l'entendais pousser des cris inhumains entrecoupés de hoquets bizarres.

« La dalle levée, je restai quelques secondes comme ébloui : le scintillement des pierreries aux reflets de la lampe me donnait le vertige. Dans ce moment, rapide comme un éclair, tous mes souvenirs effacés reparurent. Je me sou-

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Fridoline, voulez-vous être ma femme? (Page 19.)

vins même de ce que vous m'aviez dit à Munich : « Comment pouviez-vous voir l'or, le cercueil et le chevalier, Nicklausse, puisque vous n'aviez pas de lumière? Reconnaissez que votre rêve n'a pas le sens commun. » Et pour répondre à cette objection, mes yeux cherchaient une lumière quelconque. C'est alors que je vis une ouverture dans la muraille. A l'extérieur, cela ressemblait à un de ces goulots massifs, comme il s'en trouve dans tous les remparts, pour laisser transpirer l'humidité de la terre. La lune pâle regardait par ce trou et confondait ses rayons bleus avec les rayons jaunes de notre lampe.

« Tout cela, mon cher monsieur Furbach, est pour vous dire qu'en de pareils instants nos sens acquièrent une acuité surprenante; rien ne leur échappe, pas même les circonstances indifférentes.

« Zulpick venait de saisir la couronne posée sur un coussin de pourpre vermoulu et la plaçait sur sa tête d'un air superbe. Il prit de même l'épée, puis la coupe et me regardant :

« —Voici le duc, dit-il d'un accent solennel, le vieux duc Gontran l'Avare ! »

« Et comme je soulevais un coin de la tenture, roide comme du carton, et que sous les oripeaux nous apparaissait l'or, le vieux fou, levant son épée, voulut m'en asséner un coup sur la tête, mais un gargouillement indéfinissable s'échappa de sa poitrine, et il s'affaissa en exhalant un long soupir.

« Saisi d'horreur, j'approchai la lampe et vis qu'il avait la tempe gauche d'un noir bleuâtre,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que ses yeux se retournaient dans leurs orbites et qu'une écume rosée couvrait ses lèvres.

« —Père Zulpick! » m'écriai-je.

« Il ne répondit pas.

« Aussitôt je compris qu'il venait d'être frappé d'apoplexie foudroyante. Était-ce la vue de l'or! Était-ce pour avoir violé son serment, en me refusant ma part du butin? Était-ce parce que son heure était venue comme viendra la nôtre? Que sais-je? je ne m'en inquiétai pas; la peur d'être surpris en de telles circonstances auprès de ce cadavre me glaçait le sang. On n'aurait pas manqué de m'accuser d'avoir assassiné Zulpick, ce pauvre vieillard sans force, pour m'emparer de son bien. Que faire? me sauver et le laisser là... Ce fut ma première idée; mais tout en gravissant l'escalier, le désespoir de perdre les richesses que j'avais tant convoitées me fit redescendre. J'arrachai des mains de Zulpick la coupe et l'épée, que ses doigts roidis tenaient comme des serres, et je les replaçai sur le cercueil ainsi que la couronne. Puis, chargeant le corps sur mon épaule, et prenant la lampe à terre, je remontai jusqu'au caveau supérieur. Là, j'étendis le vieux cordier sur son grabat, et, repoussant la terre dans l'escalier, je remis la dalle à sa place. Cela fait, j'entr'ouvris doucement la porte de la cave, regardant tout inquiet sur la place déserte. Tout dormait aux environs. Il n'était pas deux heures du matin, la lune mélancolique étendait les grandes ombres noires de Saint-Étienne sur la neige durcie. Je m'échappai vers le Schlossgarten et me glissai dans ma chambre par l'entrée du parc.

« Le lendemain, tout Brisach apprit que Zulpick était mort d'un coup de sang. Son enterrement eut lieu le jour suivant; les vieilles commères du village, les mariniers, les flotteurs, le conduisirent en procession au cimetière.

« Moi, je continuai durant trois semaines à traîner ma charrette. A cette époque eut lieu la vente aux enchères publiques de la cave, du grabat, de la chaise et du vieux bahut de Zulpick; et comme il me restait les deux cents florins que j'avais gagnés à votre service, je me rendis acquéreur du tout pour la somme de trois *goulden*, ce qui ne laissa pas d'émerveiller le voisinage et maître Durlach lui-même. Comment un simple domestique pouvait-il posséder trois *goulden?* Je fis voir à M. Durlach la note que vous m'aviez remise, et il n'y eut plus d'objections à ce sujet. Bientôt même le bruit courut au pays que j'étais un richard, qui traînait des charrettes pour accomplir un vœu de contrition. D'autres prétendaient que je m'étais déguisé en domestique, pour racheter à bas prix les décombres de Vieux-Brisach, et les revendre ensuite en bloc à l'empereur d'Autriche, lequel se proposait de reconstruire les châteaux des Hapsbourg de fond en comble à l'instar du XII^e^ siècle, d'y remettre de vieux reîtres, des chapelains et des évêques. Quelques-uns, plus judicieux, inclinaient à croire que je voulais fonder tout bonnement, à Brisach, une fabrique de chapeaux de paille comme il s'en trouve en Alsace.

« M^lle^ Fridoline n'était plus la même avec moi depuis mon acquisition; elle ne savait trop que penser de tous les bruits qui circulaient sur mon compte, et se montrait plus timide, plus réservée qu'autrefois. Je la voyais rougir à mon approche, et lorsque j'annonçai l'intention de retourner dans mon pays, elle devint fort triste. Il me parut même le lendemain qu'elle avait pleuré, circonstance qui me fit grand plaisir, car j'avais résolu d'accomplir mon rêve dans toutes ses parties, et ce qui m'en restait n'était pas le moins agréable.

« Que vous dirai-je encore, mon cher monsieur Furbach? La suite de mon histoire est facile à comprendre. Lorsque, enfermé la nuit dans ma cave, la porte bien close, je redescendis dans le caveau, et que je me vis cette fois bien en possession du trésor; lorsque je calculai ces immenses richesses, et que je me dis qu'à l'avenir le besoin ne saurait m'atteindre, comment vous exprimer le sentiment de reconnaissance qui s'empara de tout mon être? Comment traduire en paroles les actions de grâces qui s'élevèrent du fond de mon âme?

« Et plus tard, quand j'eus opéré à Francfort l'échange de quelques centaines de mes pièces d'or, chez le banquier Kummer, émerveillé de l'antiquité de cette monnaie remontant aux croisades, et que je revins à Vieux-Brisach en grand seigneur, sur le dampschiff *Hermann*, que j'avais attendu tant de fois les pieds dans la neige, comment vous peindre l'étonnement, le ravissement de Fridoline, toute rouge, tout émue, en me voyant prendre place à la table des voyageurs; les félicitations affectueuses du père Durlach et la confusion de Katel, qui s'était permis de me tutoyer et de me traiter même quelquefois de fainéant, lorsque je lui paraissais trop mélancolique, et que je soupirais au coin de l'âtre! Pauvre Katel, elle le faisait dans les meilleures intentions du monde, elle me rudoyait un peu pour relever mon courage; mais alors, qu'elle parut confuse, interdite et stupéfaite, d'avoir maltraité ce grand personnage qu'elle voyait là, gravement installé devant la table, dans son *witchoura* vert-dragon, doublé de zibeline!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Ah! Monsieur Furbach, qu'il y a de singuliers contrastes dans le monde, et que le vieux proverbe : « l'habit ne fait pas le moine », a tort! On a beau déprécier l'argent, comme il vous pose un homme! Je me rappellerai toujours qu'au moment où j'ouvris ma malle, et qu'en ayant tiré ma cassette je l'ouvris sur la table, le bon vieux Durlach, très-prudent de sa nature, et qui jusqu'alors avait un peu douté de la solidité de mon opulence, voyant tout à coup l'or briller, tira très-humblement son bonnet de soie noire et dit d'un air fâché à Fridoline :

« —Allons donc, Fridoline, avance le fauteuil pour M. Nicklause; tu ne penses jamais à rien! »

« Et quand je dis au bonhomme que le plus cher de mes vœux était d'obtenir sa petite fille en mariage, lui qui, quelques semaines avant, se serait indigné d'une proposition pareille et m'aurait bien vite montré la porte, il en parut tout attendri :

« —Comment donc, mon cher monsieur Nicklausse, mais certainement, c'est un grand honneur pour nous! »

« Il y mit pourtant une condition, c'est que je resterais au Schlossgarten, — « ne voulant pas, dit-il, qu'un établissement fondé par son aïeul tombât entre des mains étrangères. »

« Fridoline, assise dans un coin, pleurait tout bas.

« Et quand, m'agenouillant devant elle, je lui demandai :

« —Fridoline, m'aimez-vous? Fridoline, voulez-vous être ma femme? »

« C'est à peine si la pauvre enfant put me répondre :

« —Vous savez bien, Nicklausse, que je vous aime! »

« Ah! Monsieur Furbach, de pareils souvenirs nous forcent à bénir cet or si méprisable, car lui seul rend possibles de tels bonheurs! »

Nicklausse se tut et resta longtemps rêveur, le coude sur la table, le front dans sa main. Il semblait voir défiler dans son esprit tous les bons et les mauvais jours écoulés; une larme tremblotait dans ses yeux. Le vieux libraire, la tête inclinée, se perdait lui-même dans des rêveries qui ne lui étaient point habituelles.

« Mon cher ami, dit-il tout à coup en se levant, votre histoire est merveilleuse; mais j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien. Serait-ce un effet magnétique, et la petite croix que vous m'avez fait voir à Munich aurait-elle appartenu à Gontran l'Avare? Qui sait? Dans tous les cas, je suis sûr que je vais faire des rêves épouvantables. »

Nicklausse ne répondit pas; il s'était levé et reconduisit son ancien maître en silence.

La lune bleuissait les hautes fenêtres de la salle, il était près d'une heure du matin.

Le lendemain, M. Furbach, embarqué sur le dampschiff, avait repris la route de Bâle. Il levait la main en signe d'adieu, et Nicklausse lui répondait en agitant son feutre.

FIN DU TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MON
ILLUSTRE AMI SELSAM

I

Dans la soirée du 19 septembre 1855, j'allai voir mon ancien camarade d'université, l'illustre docteur Adrien Selsam, professeur de pathologie générale, chef de clinique, accoucheur de la grande-duchesse, etc., etc.

Je le trouvai seul dans son magnifique salon de la rue Bergstrasse, le coude sur une petite table de marbre noir, et les yeux plongés dans un globe de cristal, qui me parut contenir une eau de roche parfaitement limpide.

Malgré les rayons pourpres du crépuscule, entrant par trois hautes fenêtres ouvertes sur les jardins du palais, la figure maigre de mon ami Selsam, son nez en lame de rasoir, et son menton en galoche, empruntaient au globe des teintes blafardes effrayantes : on eût dit une tête de mort récemment coupée, et le liseré rouge de sa robe de chambre complétait l'illusion.

Tout cela me surprit au point que je n'osai l'interrompre dans ses réflexions. J'allais même me retirer, quand un gros suisse, que j'avais trouvé ronflant dans l'antichambre, s'avisa d'ouvrir un œil et de crier d'une voix de Stentor :

« Monsieur le conseiller Théodore Kilian ! »

Selsam, exhalant un soupir, se tourna lentement vers moi, comme un automate, me tendit la main et me dit :

« *Salve tibi*, Théodore ! *Quomodo vales?*

—*Optime*, Adrien, » lui répondis-je.

Puis élevant la voix :

« Que fais-tu donc là, mon ami? Tu médites, je crois, sur la doctrine de Sangrado? »

Mais son regard prit une expression si louche, que j'en fus tout étonné.

« Théodore, fit-il après un instant de silence, ceci n'est point matière à plaisanterie : j'étudie la maladie de ta respectable tante, dame Annah Wunderlich. Ce que tu m'en as dit avant-hier est grave : ces exaltations, ces extases, ces soubresauts, et surtout les expressions exagérées de la vénérable dame en parlant de la *Création* de Haydn, des *oratorios* de Hændel et des symphonies de Beethoven, présagent une affection dangereuse.

—Et tu prétends l'approfondir dans ce bocal d'eau fraîche?

—Précisément le plus fortuné hasard t'amène; je songeais à toi. »

Puis, m'indiquant un violon suspendu à la muraille :

« Voudrais-tu me jouer l'*Enlèvement au sérail*, de Mozart? »

Cette invitation me parut tellement bizarre, que je me demandai si la tête de mon pauvre ami Selsam n'était pas en train de déménager, comme celle de ma tante ; mais lui, devinant ma pensée, reprit avec un sourire ironique :

« Rassure-toi, cher Théodore, rassure-toi ; mes facultés intellectuelles sont intactes : je suis sur la voie d'une grande, d'une sublime découverte !

—Bon, cela suffit. »

Et détachant le violon, je le considérai d'un œil d'envie. C'était un de ces fameux Lévenhaupt, que Frédéric II fit construire au nombre de douze, pour accompagner ses parties de flûte, — instruments parfaits, irréprochables, et que certains connaisseurs égalent aux Stradivarius.

Quoi qu'il en soit, à peine eus-je appuyé l'archet sur ses cordes, que tout ce qu'on m'en avait dit me parut au-dessous de la réalité; et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'élégance de l'œuvre s'ajoutant à l'extrême pureté des sons, je me crus transporté au septième ciel.

« O grand, grand maître ! m'écriai-je, ô sublime mélodiste ! Qui pourrait être insensible à tant de grâce, de vigueur et d'inspiration ! »

Mon chapeau était à terre, mes yeux clignotaient, mes genoux vacillaient; je ne me possédais plus : Selsam, le bocal et la maladie de ma tante n'existaient plus pour moi.

Enfin, au bout d'une heure, je m'éveillai comme d'un songe, étendu sur le canapé du docteur Adrien, et me demandant ce qui venait de se passer.

Je vis Selsam, armé d'une forte loupe, en face de son globe. L'eau du bocal était devenue trouble; des milliers d'infusoires s'y croisaient en tous sens.

« Eh bien, Selsam, lui demandai-je d'une voix affaiblie, es-tu content? »

Alors, la face rayonnante, il vint à moi, et, me prenant les deux mains avec expression :

« Merci, merci, mon cher et digne camarade, mille fois merci ! s'écria-t-il. Tu viens de rendre à la science le plus grand service. »

J'étais ébahi.

« Comment ! en jouant un air de musique, j'ai rendu un service à la science, moi?

—Oui, cher Théodore, et je ne te laisserai pas ignorer la part glorieuse que tu as prise à la solution du grand problème. Viens, suis-moi; tu vas tout voir, tout comprendre. »

Il alluma un candélabre, car la nuit était venue, puis il ouvrit une porte latérale et me fit signe de le suivre.

J'étais en proie à l'émotion la plus profonde; en traversant plusieurs pièces successives, je pensais qu'une révolution allait s'accomplir dans tout mon être; que j'allais recevoir la clef des mondes invisibles.

Le candélabre jetait sa lumière éclatante sur les meubles somptueux de la riche demeure; les ornements, les tableaux, les tapis défilaient dans l'ombre; des têtes riantes, sortant de leurs cadres, nous regardaient passer; et la lumière, glissant de dorure en dorure, nous conduisit enfin au haut d'un large escalier à rampe de bronze.

Nous descendîmes dans une cour intérieure; le bruit furtif de nos pas s'entendait au loin comme un chuchotement mystérieux.

Dans la cour, je remarquai que l'air était calme; des étoiles sans nombre brillaient au ciel; plusieurs portes se présentaient sur notre passage, Selsam s'arrêta devant l'une d'elles, et, se tournant vers moi, me dit :

« Voici mon amphithéâtre. C'est ici que je travaille, que je dissèque. Ne t'émotionne pas... La nature ne lâche ses secrets qu'entre les mains de la mort ! »

J'eus peur : j'aurais voulu reculer, mais Adrien étant entré sans attendre ma réponse, il fallut bien le suivre.

J'entrai donc, pâle d'émotion, et, sur une grande table de chêne, je vis un cadavre, — le cadavre d'un jeune homme, — étendu, les mains serrées au corps, la tête rejetée en arrière, les yeux écarquillés, immobile comme une motte de terre.

Il avait un beau front. Sur le côté gauche, une blessure profonde pénétrait dans les cavités de sa poitrine; mais ce qui me fit le plus d'impression, ce n'est pas la vue de cette blessure, ni le caractère sombre de cette tête, c'est l'immobilité, le silence !

« Voilà donc l'homme ! me dis-je; inertie, repos éternel ! »

Cette idée écrasante s'appesantissait sur moi, lorsque Selsam, posant le tranchant de son scalpel sur le corps inerte, me dit :

« Tout cela vit... tout cela bientôt va renaître !... Des milliers d'existences asservies par une même force vont reprendre leur indépendance. La seule chose qui ait cessé d'être dans ce corps, c'est la puissance du commandement, l'autorité qui imposait une direction unique à toutes ces vies individuelles : *la volonté !* — Cette puissance était là. »

Il frappa la tête qui rendit un son mat, comme s'il eût touché du bois.

J'étais saisi, et pourtant les paroles de Selsam me rassurèrent un peu.

« Tout n'est donc pas anéanti, me dis-je; tant mieux !... J'aime mieux vivre en détail que de ne pas vivre du tout.

—Oui, s'écria Selsam, qui semblait voir les pensées aller et venir dans mon front; oui, l'homme est immortel en détail; chacune des molécules qui le composent est impérissable; elles vivent toutes ! mais leur vie, leurs souffrances, se transmettent à l'âme qui les domine, consulte leurs besoins et leur impose ses volontés. On a cherché le type du gouvernement le plus parfait; on a prétendu le trouver dans une ruche d'abeilles, dans un tas de fourmis : ce modèle idéal du gouvernement, le voilà.

En même temps il plongea son scalpel dans le cadavre et l'ouvrit complétement. J'en reculai d'horreur, mais lui ne parut pas même s'apercevoir de ce mouvement, et poursuivit avec calme :

« Voyons d'abord les moyens d'action et de transmission de l'âme. Tu vois ces milliers de fibres blanches qui se ramifient dans tout le corps : ce sont les nerfs, ce sont les grandes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

routes de ce vaste pays, où vont et viennent sans cesse des estafettes plus rapides que l'éclair, portant aux extrémités les ordres de la molécule centrale, ou prévenant celle-ci des besoins et des dangers qui affectent ou menacent ses innombrables sujets. Alors tout marche, tout s'émeut, tout s'agite, tout se porte au but assigné par l'âme. Cependant chaque molécule a sa tâche et sa nature propre; ainsi, Théodore, voici les organes de la respiration : les poumons; voici ceux de la circulation du sang: le cœur, les veines, les artères; voici ceux de la digestion : l'estomac, les intestins. Eh bien, ne va pas croire qu'ils se composent des mêmes éléments, des mêmes êtres. Non! quand la décomposition arrive, les poumons produisent le genre d'insectes appelés *douves*, qui se fixent, comme la sangsue, au moyen de deux pores : leur corps est long et filiforme. Les intestins produisent des *lombrics* formés d'anneaux charnus : ils sont cylindriques, roses, amincis aux extrémités et ne ressemblent en rien aux *douves*. Le cœur produit des *fongus hématodes*, sorte de champignons rongeurs. — Ainsi de chaque organe.

« L'homme vivant est tout un univers soumis à une *volonté!*... Et sache bien que chacun de ces infiniment petits a son âme immortelle. L'Être suprême n'accorde pas de privilége d'immortalité; car tout, depuis l'atome jusqu'aux ensembles incommensurables de l'espace, tout est soumis à la justice absolue; jamais une molécule n'est hors de la place que lui assigne son mérite; cela seul nous explique l'ordre admirable du monde : de même que l'homme, parcelle de l'humanité, obéit forcément à Dieu, de même la molécule agit selon la volonté de l'homme vivant. Conçois-tu, maintenant, Théodore, la puissance infinie de ce grand Être, dont la volonté agit sur nous comme notre âme agit sur notre chair et notre sang? La nature tout entière est la chair et le sang de Dieu ; il souffre par elle, il vit par elle, il pense par elle, il agit par elle : chacun de ses atomes est impérissable, car Dieu ne peut périr dans un seul de ses atomes.

—Mais où donc est la liberté? m'écriai-je; si je suis une molécule asservie, comment suis-je responsable de mes actes?

—La liberté est intacte, dit Selsam, car la molécule de ma chair peut se révolter contre tout mon être; c'est ce qui arrive, mais alors elle périt et mon organisme l'élimine. Elle a été libre, elle a subi les conséquences de son acte. Moi aussi je suis libre; je puis me révolter contre les lois de Dieu, je puis abuser de mon pouvoir sur les êtres qui me composent, et par là même entraîner ma dissolution. Les molécules redeviennent indépendantes, et mon âme perd son pouvoir! Ne suffit-il pas de constater que nous souffrons par nos fautes, pour reconnaître que nous en sommes responsables, et par conséquent libres? »

Je n'avais plus rien à répondre, et nous restions là, nous regardant l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme.

« Tout cela, mon cher Selsam, lui dis-je enfin, me paraît fort logique, ce sont des théories superbes; mais je ne comprends pas leur rapport avec ton bocal, avec la maladie de ma tante, et l'air de musique que tu m'as fait jouer.

—Rien de plus simple, fit-il en souriant; tu ne peux pas ignorer que la vibration des sons imprime au sable amassé sur un tambour des mouvements rapides, et lui fait tracer des figures géométriques d'une régularité merveilleuse...

—Sans doute, mais...

—Mais, s'écria-t-il avec impatience, laisse-moi finir! De même les sons agissent sur les molécules d'un liquide, d'où résultent des combinaisons infinies, avec cette différence toutefois, que ces molécules étant mobiles, les figures qui en résultent sont des êtres animés : c'est ce que les physiciens appellent la création équivoque. Or les sons, agissant sur le système nerveux, produisent un dégagement électrique, lequel agit à son tour sur les liquides enfermés dans notre corps, d'où naissent des milliers et des milliards d'insectes qui attaquent l'organisme, et produisent une foule de maladies, telles que le tintouin, la surdité, la berlue, l'épilepsie, la catalepsie, l'idiotisme, le cauchemar, les convulsions, la danse de Saint-Guy, les spasmes de l'œsophage, la colique nerveuse, la coqueluche, les palpitations, et généralement cette infinité de maladies auxquelles les femmes qui s'adonnent à la musique sont particulièrement sujettes, et dont la nature est restée inconnue jusqu'à ce jour. En effet, les insectes en question, savoir : les *myriapodes*, qui ont six pieds, sans ailes; les *thysanoures*, qui ont l'abdomen garni, sur le côté, de fausses pattes; les *parasites*, dont les yeux sont lisses et la bouche en forme de suçoir; les *coléoptères*, qui possèdent des mandibules très-fortes; les *lépidoptères*, qui ont deux filets roulés en spirale formant une langue; les *névroptères*, les *hyménoptères*, les *ripiphores*... tous ces milliards de rongeurs se répandent à l'intérieur de notre corps, comme dans un vieux meuble vermoulu; ils y enfoncent leurs tenailles, leurs ongles, leurs pics, leurs râpes, leurs tarières et vous disloquent de fond en comble. C'est l'histoire du peuple

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

romain énervé par le luxe asiatique : les barbares le dévorent sans résistance ! »

Cette description de Selsam m'avait fait dresser les cheveux sur la tête.

« Et tu crois, m'écriai-je, que la musique est cause de ces désastres?

—Incontestablement. Il suffit de voir les vieilles joueuses d'orgue, de piano ou de harpe pour en être convaincu. Ta malheureuse tante menace ruine; je ne connais qu'un seul moyen de prévenir sa chute prochaine.

—Quel moyen, Selsam? Quoique je sois son héritier présomptif, ce serait un cas de conscience à se faire, que de ne pas essayer de la sauver!

—Oui, fit-il, je reconnais là ta délicatesse ordinaire : c'est l'affection et non l'intérêt qui te guide. Mais il est tard, Théodore, je viens d'entendre sonner minuit; reviens demain à dix heures du soir, j'aurai préparé l'unique remède qui puisse sauver dame Annah. Je veux que tu me doives son rétablissement; la cure sera radicale, je t'en donne ma parole académique.

—Sans doute, sans doute, mais ne pourrais-tu me dire...?

— A quoi bon? Demain tu sauras tout. Le sommeil me gagne. »

Nous traversâmes la cour; il m'ouvrit la porte cochère donnant sur la Bergstrasse. Nous nous serrâmes la main en nous souhaitant le bonsoir, et je regagnai ma chambre, perdu dans les plus tristes réflexions.

II

Il me fut impossible, cette nuit-là, de fermer l'œil; je me creusais la tête pour savoir comment Selsam expulserait les ascarides de ma respectable tante Wunderlich.

Le lendemain, cette idée me poursuivit jusqu'au soir. J'allais, je venais, je m'interrogeais moi-même à haute voix, et les gens se retournaient dans la rue pour m'observer, tant mon agitation était grande.

En passant devant l'officine du pharmacien Koniam, je m'arrêtai plus d'une heure à lire les étiquettes innombrables de ses fioles et de ses bocaux : *Assa fœtida*, — *Arsenic*, — *Chlore*, — *Potassium*, — *Baume de Chiron*, — *Remède du Capucin*, — *Remède de mademoiselle Stéfen*, — *de Fioraventi*, etc., etc., etc.

« Grand Dieu! me dis-je, faut-il avoir la main heureuse, pour saisir précisément la fiole qui nous guérira sans expulser la molécule centrale! Faut-il avoir du courage pour s'ingérer de l'*assa fœtida*, du *remède du Capucin*, ou de *Fioraventi*, quand un simple morceau de pain ou de viande nous cause parfois une indigestion ! »

Et le soir, soupant en tête-à-tête avec ma bonne tante, je l'observai d'un œil plein de compassion.

« Hélas! pensais-je en moi-même, que dirais-tu, pauvre Annah Wunderlich, si tu savais que des milliards de bêtes féroces microscopiques s'acharnent à ta ruine, pendant que tu bois tranquillement une tasse de thé!

— Pourquoi me regardes-tu donc ainsi, Théodore? me demanda-t-elle tout inquiète.

—Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien...

—Si, je vois que tu me trouves mal aujourd'hui; j'ai l'air souffrant, n'est-ce pas?

—C'est vrai, vous êtes bien pâle. Je parie que vous avez encore reçu de la musique?

—Eh ! sans doute. J'ai reçu hier l'opéra du *Grand Darius*, une œuvre sublime, une...

—J'en étais sûr. Vous avez passé la nuit à pianoter, à prendre des poses, à vous extasier, à jeter des « ah ! » des « oh! parfait! merveilleux ! divin ! »

Elle devint pourpre.

« Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Est-ce que je n'ai plus le droit...?

—Eh! je ne dis pas le contraire; mais c'est ridicule : vous vous ruinez le système nerveux, vous...

—Le système nerveux!... C'est vous qui devenez fou, qui ne savez ce que vous dites.

—Au nom du ciel, calmez-vous, ma tante! La colère dégage de l'électricité, laquelle produit à son tour des insectes par milliards...

—Des insectes! s'écria-t-elle en se levant comme un ressort; des insectes! Avez-vous déjà vu des insectes sur ma personne, malheureux? Comment, vous osez... Mais c'est infâme!... des insectes!... Louise!... Katel!...— Sortez, Monsieur!...

—Mais ma tante...

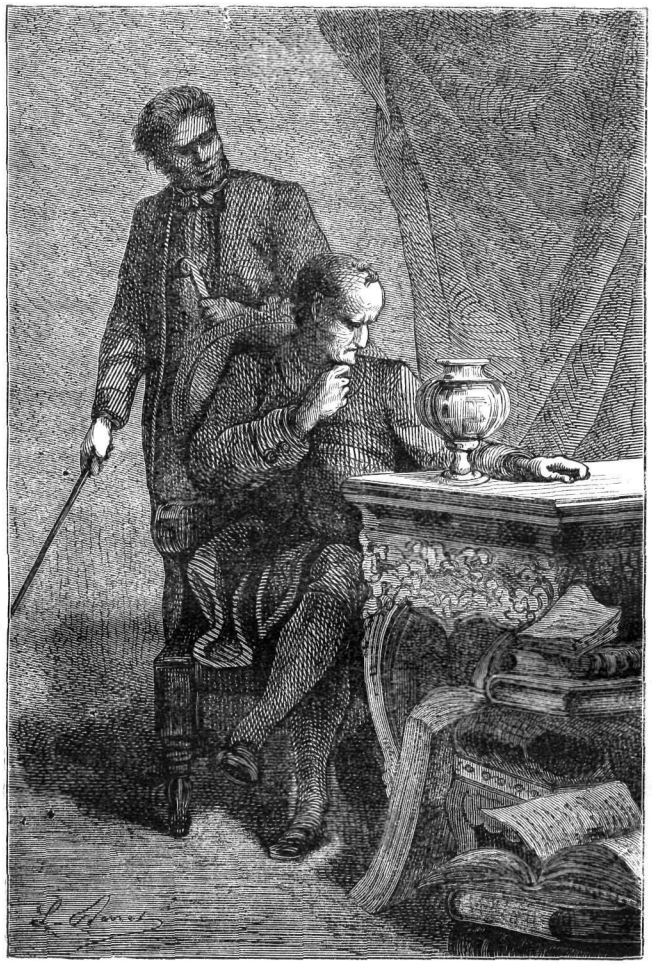
—Sortez! sortez! Je vous déshérite! »

Elle criait, elle bégayait, son bonnet lui pendait sur l'oreille, c'était épouvantable.

« Voyons, voyons, m'écriai-je en me levant, ne nous fâchons pas! Que diable, ma tante, je ne parle pas des insectes que vous croyez... je parle des myriapodes, des thysanoures, des coléoptères, des lépidoptères, des parasites, enfin de cette multitude innombrable de petits monstres qui s'est logée dans votre corps et qui vous ronge! »

A ces mots, ma tante Wunderlich tomba dans son fauteuil, les bras pendants, la tête inclinée sur la poitrine, et la face tellement pâle,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'eau du bocal était devenue trouble. (Page 21.)

que le rouge qu'elle s'était mis sur les pommettes apparaissait comme des taches de sang.

Je ne fis qu'un saut de notre maison à l'hôtel de Selsam.

En entrant chez lui, j'étais, à ce qu'il paraît, blême comme un mort.

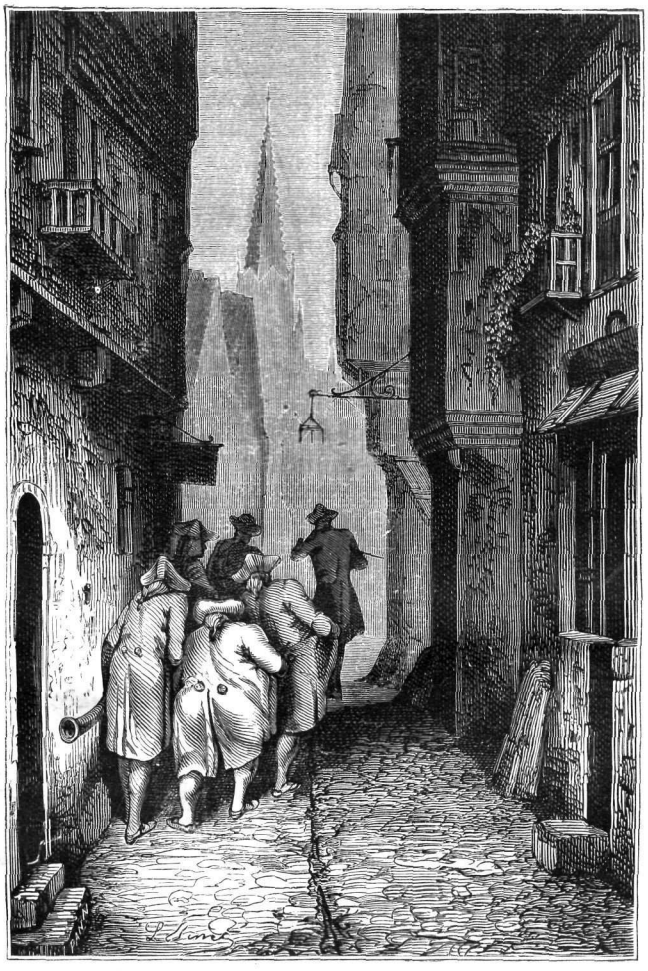
« Mon ami... il y a une crise !... »

Mais je m'arrêtai, saisi de stupeur. Une nombreuse société se trouvait réunie chez Selsam: — C'était d'abord M. le conservateur du Musée archéologique, Daniel Brêmer, avec sa grande perruque poudrée et son habit marron, la face pleine et les yeux à fleur de tête comme une grenouille; il tenait à la bouche une sorte de cornemuse gigantesque, et semblait en montrer l'usage aux autres; — puis M. le maître de chapelle, Christian Hoffer, en chapeau à claque, accroupi dans un fauteuil et ses longues jambes allongées à perte de vue sous la table; il faisait jouer, de ses longs doigts osseux, les clefs d'un autre instrument bizarre en forme de tube, et ne leva pas même les yeux sur moi lorsque la porte s'ouvrit, tant cet examen absorbait son attention ;—MM. Kasper Marbach, prosecteur à l'hôpital Sainte-Catherine, et Rebstock, doyen de la Faculté des belles-lettres, tous deux en habit noir et cravate blanche, se trouvaient aussi là, l'un armé d'un immense plateau de bronze, l'autre ceint d'une sorte de tambour de bois des îles à peau de bouc.

Ces gens graves assis autour du candélabre, les joues gonflées, la baguette en l'air, la physionomie méditative, me produisirent un effet

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous nous glissâmes contre les murs comme des malfaiteurs. (Page 26.

si grotesque, que je restai cloué sur le seuil, le cou tendu, la bouche béante, comme en présence d'un rêve.

Selsam, sans s'émouvoir, m'avança gravement un siége, et M. le conservateur du Musée poursuivit ses explications :

« Ceci, Messieurs, dit-il, est le fameux *buscatibia* des Suisses : il a des sons terribles, qui se prolongent à travers les échos et dominent le fracas des torrents. Si M. le conseiller Théodore veut le prendre, je ne doute pas qu'il n'en tire des effets grandioses. »

Il me remit cette corne de bœuf d'un air solennel; et, s'adressant au prosecteur Kasper Marbach :

« Votre tambour, Monsieur, est ce que nous avons de plus admirable dans le genre : c'est le *karabo* des Égyptiens et des Abyssins; les jongleurs s'en servent pour faire danser les serpents et les bayadères.

— Est-ce cela ? fit le prosecteur, en frappant un coup alternativement de la main droite et de la main gauche.

—Très-bien!... très-bien!... vous réussirez. — Et quant à M. le doyen, il n'aura qu'à donner un coup, de seconde en seconde, sur son plateau : le fameux *tam-tam*, dont les sons lugubres ressemblent aux glas du gros bourdon de notre cathédrale. Ce sera d'un effet colossal, surtout dans le silence de la nuit...—Avez-vous compris, Messieurs?

—Très-bien.

—Alors nous pouvons partir.

—Un instant, dit le docteur, il est nécessaire

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'instruire Théodore de notre détermination. »

Puis, s'adressant à moi :

« Mon cher ami, la position de ta respectable tante exige un remède héroïque. Après y avoir longtemps réfléchi, une idée lumineuse est venue m'éclairer. — Quel est son mal? C'est l'affadissement du système nerveux, c'est la débilité résultant de l'abus de la musique. — Eh bien, que faire en pareille circonstance?— Le plus rationnel est de fondre dans le même traitement le principe d'Hippocrate : *Contraria contrariis curantur*, et celui de notre immortel Hahnemann : *Similia similibus curantur*. — Qu'y a-t-il de plus contraire à la musique fade et sentimentale de nos opéras, que la musique sauvage des Hébreux, des Caraïbes et des Abyssins? — Rien. Donc, j'emprunte leurs instruments, j'exécute un air des Hottentots en présence de ta respectable tante, et le principe *contraria contrariis* est satisfait. D'autre part, qu'y a-t-il de plus semblable à la musique que la musique? — Evidemment, rien. Donc, le principe *similia similibus* est aussi satisfait. »

Cette idée me parut sublime.

« Selsam, m'écriai-je, tu es un homme de génie ! Hippocrate a résumé la thèse, et Hahnemann l'antithèse de la médecine ; mais toi, tu viens de créer la synthèse : c'est une découverte grandiose !...

—Hé ! je le sais bien, fit-il, mais laisse-moi finir. En conséquence je me suis adressé à M. le conservateur du Musée des Voyages, qui non-seulement consent à nous prêter le tam-tam, le busca-tibia, le karabo de sa collection, mais veut bien encore nous offrir son concours et jouer du fifre, ce qui complétera notre improvisation harmonique d'une façon très-heureuse. »

Je m'inclinai profondément devant M. le conservateur, et lui exprimai toute ma gratitude. Il en parut touché et me dit :

« Monsieur le conseiller, je suis heureux de pouvoir vous rendre service, ainsi qu'à la respectable dame Annah Wunderlich, dont les nombreuses vertus sont obscurcies par cette exagération malheureuse des jouissances musicales, et l'abus des instruments à cordes. Puissions-nous réussir à la ramener aux goûts simples de nos pères !

—Oui, puissions-nous réussir ! m'écriai-je.

—En route ! Messieurs, dit Selsam, en route ! »

Tout le monde descendit alors le grand escalier. Onze heures sonnaient ; la nuit était sombre, pas une étoile ne brillait au ciel ; un vent d'orage faisait crier les girouettes et balançait les réverbères. Nous nous glissions contre les murs comme des malfaiteurs, chacun de nous tenant son instrument caché sous ses habits.

Arrivés à la porte de ma tante, j'introduisis délicatement la clef dans la serrure, et Selsam ayant allumé un rat-de-cave, nous entrâmes dans le vestibule en silence. Là, chacun prit son poste en face de la chambre à coucher, et, son instrument à la bouche, attendit le signal.

Tout cela s'était fait avec tant de prudence, que rien n'avait bougé dans la maison. Selsam entr'ouvrit même doucement la porte, puis, élevant la voix :

« Partez ! » s'écria-t-il.

Et je soufflai dans ma corne de bœuf : le tam-tam, le fifre, le karabo, tout retentit à la fois.

Impossible de rendre l'effet de cette musique sauvage. On aurait dit que la voûte du vestibule allait s'écrouler.

Nous entendîmes un cri ; mais, bien loin de cesser, une sorte de rage nous saisit, et la grosse caisse, le tam-tam, de redoubler leur fracas, au point que moi-même je n'entendais plus les sons de ma trompe, dont le bruit domine cependant les roulements du tonnerre ; mais le tam-tam était encore plus fort : ses vibrations lentes et lugubres éveillaient en nous un sentiment de terreur inexprimable, comme à l'approche d'un festin de cannibales où l'on doit figurer en qualité de rôti ; nos cheveux étaient debout sur nos têtes, comme des baguettes : — la trompette du Jugement dernier, sonnant le réveil des morts, ne produira pas un effet plus terrible !

Vingt fois Selsam nous avait crié d'arrêter ; nous étions sourds, une sorte de frénésie diabolique s'était emparée de nous.

Enfin, épuisés, hors d'haleine et pouvant tout au plus nous tenir sur nos jambes, tant nous étions rendus de fatigue, il fallut bien cesser cet épouvantable vacarme.

Alors Selsam, levant le doigt, nous dit :

« Silence !... Écoutons ! »

Mais nos oreilles bourdonnaient, il nous était impossible de percevoir le moindre bruit.

Au bout de quelques minutes, le docteur, inquiet, poussa la porte et pénétra dans la chambre pour voir l'effet de son remède.

Nous l'attendions avec impatience. Il ne revenait pas, et j'allais entrer à mon tour, quand il sortit extrêmement pâle et nous regarda d'un air étrange :

« Messieurs, dit-il, sortons !

—Mais quel est le résultat de l'expérience, Selsam ? »

Je lui tenais le bras ; il se retourna brusquement et me répondit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Eh bien... elle est morte !

—Morte ! m'écriai-je en reculant.

—Oui, la commotion électrique a été trop violente : elle a détruit les ascarides, mais elle a malheureusement foudroyé la molécule centrale. Du reste, cela ne prouve rien contre ma découverte, au contraire : — ta tante est morte guérie ! »

Et il sortit.

Nous le suivîmes pâles de terreur. — Une fois dans la rue, nous nous dispersâmes, les uns à droite, les autres à gauche, sans échanger une parole : le dénouement de l'aventure nous avait terrifiés !

Le lendemain, toute la ville apprit que dame Annah Wunderlich était morte subitement. Les voisins prétendirent avoir entendu des bruits étranges, terribles, inusités; mais comme il avait fait dans la nuit un très-grand orage, la police ne fit aucune recherche. D'ailleurs, le médecin appelé à constater le décès déclara que dame Annah était morte d'une attaque d'apoplexie foudroyante, en jouant le duo final du *Grand Darius ;* — on l'avait trouvée assise dans un fauteuil, devant son piano !

Tout alla donc pour le mieux et nous ne fûmes pas inquiétés.

Environ six mois après cet événement, le docteur Selsam publia, sur le traitement des helminthes par la musique, un ouvrage qui obtint un succès incroyable. Le prince Hatto de Schlittenhof lui envoya la grande plaque du Vautour noir, et son Altesse la duchesse régnante daigna le féliciter en personne. On parle même de le nommer président de la Société scientifique, à la place du vieux Mathias Kobus. Bref, c'est un homme très-heureux !

Quant à moi, je me reprocherai toute ma vie d'avoir contribué à la mort de ma chère tante Annah Wunderlich, en soufflant pendant un quart d'heure dans cet abominable *busca-tibia*, que le ciel confonde ! Il est vrai que je n'avais pas l'intention de lui nuire ; au contraire, j'espérais la débarrasser de ses ascarides, et lui permettre de vivre encore de longues années ; mais elle n'en est pas moins morte, l'excellente femme, et cela me navre le cœur.

Dieu m'est témoin que l'idée de foudroyer sa molécule centrale ne m'était jamais venue à l'esprit. Hélas ! je l'avoue à ma honte, j'aurais ri au nez de celui qui serait venu me dire qu'avec un air de musique on pouvait tuer « même une simple mouche ! »

FIN DE MON ILLUSTRE AMI SELSAM.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA PÊCHE MIRACULEUSE

I

Un matin du mois de septembre 1850, le vieux peintre de marines, Andreusse Cappelmans, mon digne maître, et moi, nous fumions tranquillement notre pipe à la fenêtre de son atelier, au dernier étage de la vieille maison qui forme le coin à droite de la rue des Brabançons, sur le pont de Leyde, et nous vidions un pot d'*æle* à notre santé réciproque.

J'avais alors dix-huit ans, la tête blonde et rose; Cappelmans approchait de la cinquantaine; son gros nez rouge prenait des teintes bleuâtres, ses tempes s'argentaient, ses petits yeux gris se plissaient, de grosses rides bridaient ses joues brunes; au lieu de la plume de coq qui faisait jadis sa gloire, il venait d'orner son feutre d'une simple plume de corbeau.

Le temps était superbe. En face de nous se déroulait le vieux Rhin; quelques nuages blancs nageaient au-dessus dans l'azur : le port avec ses gros bateaux noirs, la voile pendante, dormait au-dessous, le soleil miroitait sur les flots bleuâtres et des centaines d'hirondelles fendaient l'air.

Nous étions là, rêveurs, l'âme noyée de sentiment; de grandes feuilles de vigne, encadrant la fenêtre, frissonnaient à la brise, un papillon s'élevait, une volée de moineaux criards s'élançaient à sa poursuite; plus bas, sur le toit de l'échoppe, un gros chat roux s'arrêtait et regardait en balançant la queue d'un air méditatif.

Rien de calme comme ce spectacle, et pourtant Cappelmans était triste, soucieux.

« Maître Andreusse, lui dis-je tout à coup, vous avez l'air de vous ennuyer?

—C'est vrai, fit-il, je suis mélancolique comme un âne qu'on étrille.

—Pourquoi? Le travail va bien; vous avez plus de commandes que vous ne pouvez en remplir, et voici la *kermesse* qui vient dans une quinzaine.

—J'ai fait un vilain rêve!

—Vous croyez aux rêves, maître Cappelmans?

—Je ne suis pas sûr que ce soit un rêve, Christian, car j'avais les yeux ouverts. »

Puis, vidant sa pipe au bord de la fenêtre :

« Tu n'es pas sans avoir entendu parler de mon vieux camarade, Van Marius, dit-il, Van Marius, le fameux peintre de marines, qui comprenait la mer comme Ruysdaël comprenait la campagne, Van Ostade le village, Rembrandt les intérieurs sombres, Rubens les temples et les palais. Ah! c'était un grand peintre; en face de ses tableaux, on ne disait pas : « C'est beau! » On disait : « Que la mer est belle!... qu'elle est grande et terrible! » — On ne voyait pas le pinceau de Van Marius aller et venir; mais l'ombre de la main de Dieu s'étendre sur la toile. Oh! le génie... le génie... quel don sublime, Christian! »

Cappelmans se tut, les lèvres serrées, le sourcil froncé, les larmes aux yeux.

Pour la première fois je le voyais ainsi; cela m'étonnait.

Au bout d'un instant, il reprit :

« Van Marius et moi, nous avions fait ensemble nos études à Utrecht, chez le vieux Ryssen; nous aimions les deux sœurs; nous passions ensemble nos soirées à la taverne de la *Grenouille*, comme deux frères. Plus tard, nous vînmes à Leyde, bras dessus bras dessous. — Van Marius n'avait qu'un défaut, il aimait le genièvre et le *skidam* plus que l'*æle* et le *porter*.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tu me rendras cette justice, Christian, que je ne me suis jamais grisé qu'avec de l'*æle*; aussi, je me porte bien. Malheureusement, Van Marius se grisait avec du genièvre. Encore s'il n'en avait bu qu'à la taverne, mais il s'en faisait apporter jusque dans son atelier; il ne travaillait avec enthousiasme que lorsqu'il en avait une ou deux chopines dans l'estomac et que les yeux lui sortaient de la tête. Alors il fallait le voir, il fallait l'entendre hurler, chanter et siffler. Tout en mugissant comme la mer, il brossait sa toile à tour de bras : chaque coup de pinceau soulevait une vague; à chaque sifflement on voyait les nuages approcher, grossir, s'entasser. Tout à coup il prenait sa brosse au vermillon, et voilà que la foudre coulait du ciel noir sur les flots verts, comme un jet de plomb fondu... et dans le lointain, au-dessous de la voûte sombre, au loin, bien loin, on découvrait une barque, un *cutter*, n'importe quoi, écrasé entre les ténèbres et l'écume... C'était épouvantable! — Quand Van Marius peignait des scènes plus calmes, il se faisait jouer de la clarinette par le vieil aveugle Coppélius, à raison de deux florins par jour; il coupait son genièvre avec de l'*æle* et mangeait des saucisses pour représenter des scènes champêtres. Tu conçois, Christian, qu'avec un régime pareil, il avait se détériorer le tempérament. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Prends garde, Jan, prends garde, le genièvre te jouera un mauvais tour! »

« Mais, bien loin de m'écouter, il entonnait un refrain bachique d'une voix tonnante, et finissait toujours par imiter le chant du coq. C'était son plaisir favori d'imiter le chant du coq. Ainsi, par exemple, à la taverne, quand son verre était vide, au lieu de frapper sur la table comme tout le monde pour prévenir la servante, il agitait les bras et lançait des *ko-ko-ri-ko!* jusqu'à ce qu'on eût rempli sa chope.

« Depuis longtemps Marius me parlait de son chef-d'œuvre : *la Pêche miraculeuse*. Il m'en avait fait voir les premières esquisses, et j'en étais émerveillé, lorsqu'un beau matin il disparut subitement de Leyde, et, depuis, personne n'a reçu de ses nouvelles. »

Ici, Cappelmans ralluma sa pipe d'un air rêveur et poursuivit :

« Hier soir, j'étais à la taverne du *Cruchon d'Or*, en compagnie du docteur Roëmer, d'Eisenlœffel, et de cinq ou six vieux camarades. Vers dix heures, je ne sais plus à quel propos, Roëmer se mit à déclamer contre les pommes de terre, déclarant que c'était le fléau du genre humain; que depuis la découverte des pommes de terre, les aborigènes de l'Amérique, les Irlandais, les Suédois, les Hollandais, et généralement tous les peuples qui boivent beaucoup de spiritueux, au lieu de jouer comme autrefois leur rôle dans le monde, se trouvaient réduits à l'état de zéros. Il attribuait cette décadence à l'eau-de-vie de pommes de terre, et tout en l'écoutant, — je ne sais par quelle évolution singulière de mon esprit, — le souvenir de Van Marius me revint en mémoire : « Pauvre vieux! me dis-je en moi-même, que fait-il maintenant? A-t-il terminé son chef-d'œuvre? Pourquoi diable ne donne-t-il pas de ses nouvelles?

« Comme je réfléchissais à ces choses, le watchman Zélig entra dans la salle pour nous prévenir qu'il était temps de quitter la taverne : onze heures sonnaient. — Je rentre donc chez moi, la tête un peu lourde. Je me couche et je m'endors.

« Mais voilà qu'une heure après, Brigitte, la ravaudeuse en face, allume ses rideaux. Elle crie : « Au feu! » J'entends courir dans la rue, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? Un grand coq noir perché sur un chevalet au beau milieu de mon atelier.

« En moins d'une seconde, les rideaux de la vieille folle avaient flambé, puis s'étaient éteints d'eux-mêmes. Tout le monde s'en allait en riant... Mais le coq noir restait toujours à sa place, et comme la lune brillait entre les tours de l'hôtel de ville, ce singulier animal m'apparaissait on ne peut mieux. Il avait de grands yeux jaunes cerclés de rouge, et se grattait la tête du bout de la patte.

« Je l'observais depuis au moins dix minutes, me demandant par où cet animal bizarre avait pu se glisser dans mon atelier, lorsque, relevant la tête, le voilà qui me dit :

« Comment, Cappelmans, tu ne me reconnais pas? Je suis pourtant l'âme de ton ami Van Marius!

« —L'âme de Van Marius! m'écriai-je. Van Marius est donc mort?

« —Oui, répondit-il d'un air mélancolique, c'est fini, mon pauvre vieux. J'ai voulu jouer la grande partie contre Hérode Van Gambrinus; nous avons bu deux jours et deux nuits sans désemparer. Le matin du troisième jour, comme la vieille Judith éteignait les chandelles, j'ai roulé sous la table! Maintenant, mon corps repose sur la colline d'Osterhaffen, en face de la mer, et je suis à la recherche d'un nouvel organisme... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: je viens te demander un service, Cappelmans!

« —Un service! Parle.... Tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour toi!

« —A la bonne heure! reprit-il, à la bonne heure! j'étais sûr que tu ne me refuserais pas.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Eh bien donc, voici la chose. Tu sauras, Andreusse, que j'étais allé à l'*Anse des Harengs*, tout exprès pour finir *la Pêche miraculeuse*. Malheureusement, la mort m'a surpris avant que j'aie pu mettre la dernière main à cet ouvrage... Gambrinus l'a suspendu comme un trophée, au fond de sa taverne : cela me remplit d'amertume... Je ne serai content que lorsqu'il sera terminé, et je viens te prier de le finir. Tu me promets, n'est-ce pas, Cappelmans?

« —Sois tranquille, Jan, c'est une affaire entendue.

« —Alors, bonsoir! »

« Et là-dessus, mon coq bat de l'aile, et traverse l'une de mes vitres, avec un bruit sec, sans faire le moindre éclat. »

Après avoir terminé ce récit bizarre, Cappelmans déposa sa pipe sur le bord de la fenêtre et vida sa chope d'un trait.

Nous restâmes longtemps silencieux, nous regardant l'un l'autre.

« Et vous croyez que ce coq noir était réellement l'âme de Van Marius? dis-je enfin au brave homme.

—Si je le crois! fit-il. C'est-à-dire que j'en suis sûr.

—Mais alors que pensez-vous faire, maître Andreusse?

—C'est bien simple; je vais partir pour Osterhaffen. Un honnête homme n'a qu'une parole : j'ai promis à Van Marius de terminer *la Pêche miraculeuse*, et je la terminerai coûte que coûte. Dans une heure, Van Eyck le borgne doit venir me prendre avec sa charrette. »

Puis s'arrêtant et me regardant d'un œil fixe:

« Eh! fit-il, j'y songe... tu devrais m'accompagner, Christian; c'est une magnifique occasion de voir l'*Anse des Harengs*. Et puis, on ne sait ce qui peut arriver; je serais content de t'avoir près de moi.

—Je le voudrais bien, maître Andreusse; mais vous connaissez ma tante Catherine, elle ne consentira jamais.

—Ta tante Catherine.. je vais lui signifier qu'il est indispensable pour ton instruction de voir un peu la côte. Qu'est-ce qu'un peintre de marines qui ne quitte jamais les environs de Leyde, qui ne connaît que le petit port de Kalwyk? Allons donc, c'est absurde!:.. Tu viens avec moi, Christian, c'est entendu! »

Tout en parlant de la sorte, le digne homme passait sa large casaque rouge, et, me prenant ensuite par le bras, il m'emmena gravement chez ma tante.

Je ne vous raconterai pas tous les pourparlers, toutes les objections, toutes les répliques de maître Cappelmans pour décider ma tante Catherine à me laisser partir avec lui. Le fait est qu'il finit par l'emporter, et que deux heures plus tard nous roulions vers Osterhaffen.

II

Notre carriole, attelée d'un petit cheval du Zuyderzée à grosse tête, les jambes courtes et poilues, le dos couvert d'une vieille peau de chien, courait depuis trois heures, de Leyde à l'*Anse des Harengs*, sans paraître avoir avancé d'un pouce.

Le soleil couchant projetait sur la plaine humide d'immenses reflets pourpres; les mares flamboyaient, et tout autour se dessinaient en noir les joncs, les roseaux et les prêles qui croissaient sur leurs rives.

Bientôt le jour disparut, et Cappelmans, sortant de ses rêveries, s'écria :

« Christian, enveloppe-toi bien de ta casaque, rabats les bords de ton feutre, et fourre tes pieds sous la paille. — Hue... Barabas... hue donc! nous marchons comme des escargots. »

En même temps il donnait l'accolade à sa cruche de *skidam;* puis s'essuyant les lèvres du revers de la main, il me la présentait, disant :

« Bois un coup, de peur que le brouillard ne t'entre dans l'estomac. C'est un brouillard salé, tout ce qu'il y a de pire au monde. »

Je crus devoir suivre l'avis de Cappelmans, et cette liqueur bienfaisante me mit aussitôt de bonne humeur.

« Cher Christian, reprit le vieux maître après un instant de silence, puisque nous voilà pour cinq ou six heures dans les brouillards, sans autre distraction que de fumer des pipes et d'entendre crier la charrette, causons d'Osterhaffen. »

Alors le brave homme se mit à me faire la description de la taverne du *Pot de Tabac*, la plus riche en bières fortes et en liqueurs spiritueuses de toute la Hollande

« C'est dans la ruelle des *Trois-Sabots* qu'elle se trouve, me dit-il. On la reconnaît de loin à sa large toiture plate; ses petites fenêtres carrées, à fleur de terre, donnent sur le port. En face s'élève un grand marronnier; à droite, le jeu de quilles longe un vieux mur couvert de mousse, et derrière, dans la basse-cour, vivent pêle-mêle des centaines d'oies, de poules, de dindons et de canards, dont les cris perçants forment un concert tout à fait réjouissant.

« Quant à la grande salle de la taverne, elle n'a rien d'extraordinaire; mais là, sous les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

poutres brunes du plafond, au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre, trône, dans un comptoir en forme de tonneau, le terrible Hérode Van Gambrinus, surnommé le *Bacchus du Nord!*

« Cet homme-là boit à lui seul deux mesures de *porter;* l'*æle* triple et le *lambic* passent dans son estomac comme dans un entonnoir de fer-blanc; il n'y a que le genièvre qui puisse l'assommer!

« Malheur au peintre qui met le pied dans cet enfer! — je te le dis, Christian, il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais vu le jour. — Les jeunes servantes aux longues tresses blondes s'empressent de le servir, et Gambrinus lui tend ses larges mains velues, mais c'est pour lui voler son âme : le malheureux sort de là, comme les compagnons d'Ulysse sortirent de la caverne de Circé! »

Ayant dit ces choses d'un air grave, Cappelmans alluma sa pipe et se prit à fumer en silence.

Moi, j'étais devenu tout mélancolique, une tristesse insurmontable pénétrait dans mon âme. Il me semblait approcher d'un gouffre, et s'il m'eût été possible de sauter de la charrette, — que Dieu me le pardonne! — j'aurais abandonné le vieux maître à son entreprise hasardeuse.

Ce qui me retint encore, c'est l'impossibilité de retourner à travers des marais inconnus, par une nuit sombre. Il me fallut donc suivre le courant et subir le sort funeste que je prévoyais.

Vers dix heures, maître Andreusse s'endormit; sa tête se prit à ballotter contre mon épaule. Moi je tins bon encore plus d'une heure; mais enfin la fatigue l'emporta et je m'endormis à mon tour.

Je ne sais depuis combien de temps nous jouissions du repos, lorsque la charrette s'arrêta brusquement, et que le voiturier s'écria :

« Nous y sommes! »

Cappelmans fit entendre une exclamation de surprise, tandis qu'un frisson me parcourait de la tête aux pieds.

Je vivrais mille ans, que la taverne du *Pot de Tabac*, telle que je la vis alors, avec ses petites fenêtres scintillantes et sa grande toiture qui s'abaisse à quelques pieds du sol, serait toujours présente à ma mémoire.

La nuit était profonde. La mer, à quelque cent pas derrière nous, mugissait, et par-dessus ses clameurs immenses, on entendait nasiller une cornemuse.

Dans les ténèbres, on voyait danser des silhouettes grotesques aux vitres de la baraque. On aurait dit un jouet d'enfant, une lanterne magique, un mirliton posé là dans la nuit pour narguer la scène formidable.

L'allée fangeuse éclairée par une lanterne de corne laissait entrevoir des figures étranges, avançant et reculant dans l'ombre comme des rats dans un égout. La ritournelle poursuivait toujours son train, et ce bruissement nasillard, le petit cheval de Van Eyck, la tête basse, les pieds dans la boue; Cappelmans, qui serrait sa grosse houppelande sur ses épaules en grelottant; la lune, entourée de nuages, regardant à travers quelques crevasses lumineuses : tout confirmait mes appréhensions et me pénétrait d'une tristesse invincible.

Nous allions mettre pied à terre, quand, du milieu des ombres, s'avança brusquement un homme de haute stature, coiffé d'un large feutre, la barbe en pointe, le col rabattu sur le pourpoint de velours noirs, et la poitrine ornée d'une triple chaîne d'or, à la manière des anciens artistes flamands.

« C'est vous, Cappelmans? fit cet homme, dont le profil sévère se dessinait sur les petites vitres du bouge.

—Oui, maître! répondit Andreusse tout stupéfait.

—Prenez garde! reprit l'inconnu en levant le doigt; prenez garde : le tueur d'âmes vous attend!

—Soyez tranquille; Andreusse Cappelmans fera son devoir!

—C'est bien, vous êtes un homme : l'esprit des vieux maîtres est avec vous! »

Ce disant, l'étranger s'enfonça dans les ténèbres, et Cappelmans, tout pâle, mais l'air ferme et résolu, descendit de la carriole.

Je le suivis plus troublé qu'il ne me serait possible de le dire.

De vagues rumeurs s'élevaient alors de la taverne. On n'entendait plus la cornemuse.

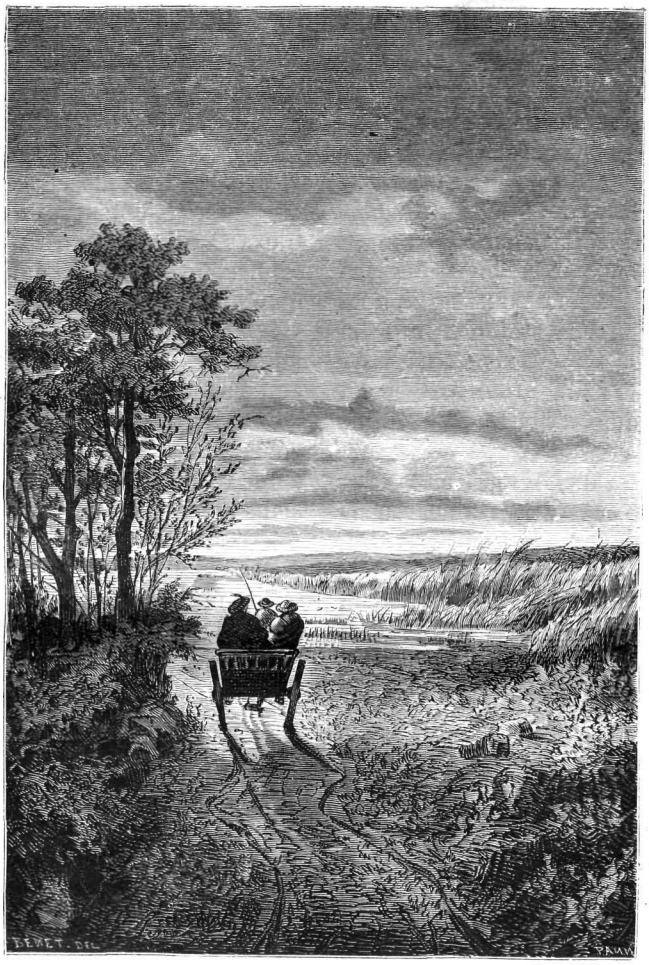
Nous entrâmes dans la petite allée sombre, et bientôt maître Andreusse, qui marchait le premier, s'étant retourné, me dit à l'oreille :

« Attention, Christian! »

En même temps il poussa la porte, et sous les jambons, les harengs et les andouilles suspendus aux poutres noires, j'aperçus une centaine d'hommes assis autour de longues tables, rangées à la file; les uns accroupis comme des magots, les épaules arrondies; d'autres, les jambes écartées, le feutre sur l'oreille, le dos contre le mur, lançant au plafond des nuages de fumée tourbillonnante.

Ils avaient tous l'air de rire, les yeux à demi fermés, les joues bridées jusqu'aux oreilles, et semblaient plongés dans une sorte de béatitude profonde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Notre carriole courait depuis trois heures... (Page 30.)

A droite, une large cheminée flamboyante envoyait ses traînées de lumière d'un bout de la salle à l'autre; de ce côté, la vieille Judith, longue et sèche comme un manche à balai, la figure empourprée, agitait au milieu des flammes une grande poêle où pétillait une friture.

Mais ce qui me frappa surtout, ce fut Hérode Van Gambrinus lui-même, assis dans son comptoir, un peu à gauche, tel que me l'avait dépeint maître Andreusse, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux épaules sur ses bras velus, les coudes au milieu des chopes luisantes, les joues relevées par ses poings énormes, son épaisse tignasse rousse ébouriffée et sa longue barbe jaunâtre tombant à flots sur sa poitrine. Il regardait d'un œil rêveur *la Pêche miraculeuse*, suspendue au fond de la taverne, juste au-dessus de la petite horloge de bois.

Je le considérais depuis quelques secondes, lorsque, au dehors, non loin de la ruelle des *Trois-Sabots*, la trompe du watchmann se fit entendre, et dans le même instant, la vieille Judith, agitant sa poêle, se prit à dire d'un ton ironique :

« Minuit! Depuis douze jours le grand peintre Van Marius repose sur la colline d'Osterhaffen, et le vengeur n'arrive pas.

—Le voici!... » s'écria Cappelmans en s'avançant au milieu de la salle.

Tous les yeux se fixèrent sur lui, et Gambrinus, ayant tourné la tête, se prit à sourire en se caressant la barbe.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

De vagues rumeurs s'élevaient de la taverne. (Page 31.)

« C'est toi, Cappelmans? dit-il d'un ton goguenard. Je t'attendais. Tu viens chercher *la Pêche miraculeuse*?

—Oui, répondit maître Andreusse, j'ai promis à Van Marius de terminer son chef-d'œuvre; je le veux, et je l'aurai!

—Tu le veux et tu l'auras! reprit l'autre; c'est bientôt dit, camarade. Sais-tu que je l'ai gagné, moi, la cruche au poing?

—Je le sais. Et c'est la cruche au poing que j'entends le reprendre.

—Alors tu es bien décidé à jouer *la grande partie?*

—Oui, j'y suis décidé. Que le Dieu juste me soit en aide. Je tiendrai ma parole, ou je roulerai sous la table! »

Les yeux de Gambrinus s'illuminèrent:

« Vous l'avez entendu, s'écria-t-il en s'adressant aux buveurs, c'est lui qui me défie: qu'il soit fait selon sa volonté! »

Puis se tournant vers maître Andreusse:

« Quel est ton juge?

—Mon juge est Christian Rebstock, » dit Cappelmans en me faisant signe d'approcher.

J'étais ému, j'avais peur.

Aussitôt l'un des assistants, Ignace Van den Brock, bourgmestre d'Osterhaffen, coiffé d'une grande perruque de chiendent, tira de sa poche un papier, et d'un ton de pédagogue il lut:

« Le *wôgt* des biberons a droit au linge blanc,
« au verre blanc, à la bianche chandelle:
« qu'on le serve! »

Et une grande fille rousse vint déposer ces choses à ma droite.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Quel est ton juge, à toi? demanda maître Andreusse.

—Adam Van Rasimus. »

Cet Adam Van Rasimus, le nez fleuri, l'échine courbée et l'œil en coulisse, vint prendre place à côté de moi. On le servit de même.

Cela fait, Hérode, tendant sa large main pardessus le comptoir à son adversaire, s'écria :

« N'emploies-tu ni sortilége ni maléfice?

—Ni sortilége ni maléfice, répondit Cappelmans.

—Es-tu sans haine contre moi?

—Quand j'aurai vengé Fritz Coppélius, Tobie Vogel le paysagiste, Roëmer, Nickel Brauer, Diderich Vinkelmann, Van Marius, tous peintres de mérite noyés par toi dans l'*æle* et le *porter*, et dépouillés de leurs œuvres, alors je serai sans haine. »

Hérode partit d'un immense éclat de rire; et les bras étendus, ses larges épaules rejetées en arrière contre le mur :

« Je les ai vaincus la cruche au poing, s'écria-t-il, honorablement et loyalement, comme je vais te vaincre toi-même. Leurs œuvres sont devenues mon bien légitime; et quant à ta haine, je m'en moque et je passe outre. — Buvons! »

Alors, mes chers amis, commença une lutte telle qu'on n'en cite pas deux comparables, de mémoire d'homme, en Hollande, et dont il sera parlé dans les siècles des siècles, s'il plaît au Seigneur Dieu : le *blanc* et le *noir* étaient aux prises; les destins allaient s'accomplir!

Une tonne d'*æle* fut déposée sur la table, et deux pots d'une pinte furent remplis jusqu'au bord. Hérode et maitre Andreusse vidèrent chacun le leur d'un trait. Ainsi de suite de demi-heure en demi-heure, avec la régularité du tic-tac de l'horloge, jusqu'à ce que la tonne fût vide.

Après l'*æle* on passa au *porter*, et du *porter* au *lambic*.

Vous dire le nombre de barils de bière forte qui furent vidés dans cette bataille mémorable me serait facile : le bourgmestre Van den Brock en a consigné le chiffre exact sur le registre de la commune d'Osterhaffen, pour l'enseignement des races futures; mais vous refuseriez de me croire, cela vous paraîtrait fabuleux.

Qu'il vous suffise de savoir que la lutte dura deux jours et trois nuits. Cela ne s'était jamais vu!

Pour la première fois, Hérode se trouvait en face d'un adversaire capable de lui tenir tête; aussi, la nouvelle s'en étant répandue dans le pays, tout le monde accourait à pied, à cheval, en charrette : c'était une véritable procession; et comme beaucoup ne voulaient pas s'en retourner avant la fin de la lutte, il se trouva qu'à partir du deuxième jour, la taverne ne désemplit pas une seconde; à peine pouvait-on se mouvoir, et le bourgmestre était forcé de frapper sur la table avec sa canne et de crier : « Faites place! » pour qu'on laissât passer les garçons de cave apportant les barils sur leurs épaules.

Pendant ce temps-là, maître Andreusse et Gambrinus continuaient de vider leurs pintes avec une régularité merveilleuse.

Parfois, récapitulant dans mon esprit le nombre de *moos* qu'ils avaient bus, je croyais faire un rêve et je regardais Cappelmans le cœur serré d'inquiétude; mais lui, clignant de l'œil, s'écriait aussitôt en riant :

« Eh bien, Christian, ça marche! Bois donc un coup pour te rafraîchir. »

Alors je restais confondu.

« L'âme de Van Marius est en lui, me disais-je; c'est elle qui le soutient! »

Quant à Gambrinus, sa petite pipe de vieux buis aux lèvres, le coude sur le comptoir et la joue dans la main, il fumait tranquillement, comme un honnête bourgeois qui vide sa chope le soir, en songeant aux affaires de la journée.

C'était inconcevable. Les plus rudes buveurs eux-mêmes n'y comprenaient rien.

Le matin du troisième jour, avant d'éteindre les chandelles, voyant que la lutte menaçait de se prolonger indéfiniment, le bourgmestre dit à Judith d'apporter le fil et l'aiguille pour la première épreuve.

Aussitôt il se fit un grand tumulte; tout le monde se rapprochait pour mieux voir.

D'après les règles de la *grande partie*, celui des deux combattants qui sort victorieux de cette épreuve a le droit de choisir la boisson qui lui convient, et de l'imposer à son adversaire.

Hérode avait déposé sa pipe sur le comptoir. Il prit le fil et l'aiguille que lui présentait Van den Brock, et, soulevant sa lourde masse, les yeux écarquillés, le bras haut, il ajusta; mais, soit que sa main fût réellement alourdie, ou que le vacillement des chandelles lui troublât la vue, il fut obligé de s'y reprendre à deux fois, ce qui parut faire une grande impression sur les assistants, car ils se regardèrent entre eux tout stupéfaits.

« A votre tour, Cappelmans! » dit le bourgmestre.

Alors maître Andreusse se levant, prit l'aiguille, et du premier coup il passa le fil.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent dans la salle; on aurait dit que la baraque allait s'écrouler.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je regardai Gambrinus : sa large figure charnue était bouffie de sang, ses joues tremblaient.

Au bout d'une minute, le silence étant rétabli, Van den Brock frappa trois coups sur la table et s'écria d'un ton solennel :

« Maître Cappelmans, vous êtes glorieux en Bacchus !... Quelle est votre boisson ?

—Du *skidam!* répondit maître Andreusse, du vieux *skidam!* Tout ce qu'il y a de plus vieux et de plus fort ! »

Ces mots produisirent un effet surprenant sur le tavernier.

« Non ! non ! s'écria-t-il ; de la bière, toujours de la bière : pas de *skidam*. »

Il s'était levé tout pâle.

« J'en suis fâché, dit le bourgmestre d'un ton bref ; mais les règles sont formelles : qu'on apporte ce que veut Cappelmans. »

Alors Gambrinus se rassit comme un malheureux qui vient d'entendre prononcer sa condamnation à mort, et l'on apporta du *skidam* de l'an XXII, que nous goûtâmes, Van Rasimus et moi, afin de prévenir toute fraude ou mélange.

Les verres furent remplis et la lutte continua.

Toute la population d'Osterhaffen se pressait aux fenêtres.

On avait éteint les chandelles. Il faisait grand jour.

A mesure que la lutte approchait du dénoûment fatal, le silence devenait plus grand. Les buveurs, debout sur les tables, sur les bancs, les chaises, les tonnes vides, regardaient attentifs.

Cappelmans s'était fait servir une andouille et mangeait de bon appétit ; mais Gambrinus ne se ressemblait plus à lui-même ; le *skidam* le stupéfiait ! Sa large face cramoisie se couvrait de sueur, ses oreilles prenaient des teintes violettes, ses paupières s'abaissaient, s'abaissaient. Parfois un tressaillement nerveux lui faisait relever la tête ; alors, les yeux tout grands ouverts, la lèvre pendante, il regardait d'un air hébété ces figures silencieuses pressées les unes contre les autres ; puis il prenait sa cruche à deux mains et buvait en râlant.

Je n'ai rien vu de plus horrible en ma vie.

Tout le monde comprenait que la défaite du tavernier était certaine.

« Il est perdu ! se disait-on. Lui qui se croyait invincible, il a trouvé son maître ; encore une ou deux cruches, et tout sera fini ! »

Cependant quelques-uns prétendaient le contraire ; ils affirmaient qu'Hérode pouvait tenir encore trois ou quatre heures, et Van Rasimus offrait même de parier une tonne d'*æle*, qu'il ne roulerait sous la table que vers le coucher du soleil ; lorsqu'une circonstance, en apparence insignifiante, vint précipiter le dénoûment.

Il était près de midi.

Le garçon de cave Nickel Spitz emplissait les cruches pour la quatrième fois.

La grande Judith, après avoir essayé de mettre de l'eau dans le *skidam*, venait de sortir tout en larmes ; on l'entendait pousser des gémissements lugubres dans la chambre voisine.

Hérode sommeillait.

Tout à coup la vieille horloge se mit à grincer d'une façon bizarre, les douze coups sonnèrent au milieu du silence ; puis le petit coq de bois, perché sur le cadran, battit des ailes et fit entendre un *ko-ko-ri-ko* prolongé.

Alors, mes chers amis, ceux qui se trouvaient dans la salle furent témoins d'une scène épouvantable.

Au chant du coq, le tavernier s'était levé de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort invisible.

Je n'oublierai jamais cette bouche entr'ouverte, ces yeux hagards, cette tête livide de terreur.

Je le vois encore étendre les mains pour repousser l'affreuse image. Je l'entends qui s'écrie d'une voix strangulée :

« Le coq ! oh ! le coq !... »

Il veut fuir... mais ses jambes fléchissent !.. et le terrible Hérode Van Gambrinus tombe comme un bœuf sous le coup de l'assommoir, aux pieds de maître Andreusse Cappelmans.

. . . . . .

Le lendemain, vers six heures du matin, Cappelmans et moi nous quittions Osterhaffen, emportant *la Pêche miraculeuse*.

Notre rentrée à Leyde fut un véritable triomphe ; toute la ville, prévenue de la victoire de maître Andreusse, nous attendait dans les rues, sur les places : on aurait dit un dimanche de kermesse ; mais cela ne parut faire aucune impression sur l'esprit de Cappelmans. Il n'avait pas ouvert la bouche tout le long de la route, et semblait préoccupé.

A peine arrivé chez lui, son premier soin fut de consigner sa porte :

« Christian, me dit le brave homme en se débarrassant de sa grosse houppelande, j'ai besoin d'être seul ; retourne chez ta tante et tâche de travailler. Quand le tableau sera fini, j'enverrai Kobus te prévenir. »

Il m'embrassa de bon cœur et me poussa doucement dehors.

Ce fut un beau jour, lorsque, environ six

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

semaines plus tard, maître Andreusse vint me prendre lui-même chez dame Catherine et me conduisit dans son atelier.

La *Pêche miraculeuse* était suspendue contre le mur, en face des deux hautes fenêtres.

Dieu, quelle œuvre sublime! Est-il possible qu'il soit donné à l'homme de produire de telles choses!... Cappelmans avait mis là tout son cœur et tout son génie : l'âme de Van Marius devait être satisfaite.

Je serais resté jusqu'au soir, muet d'admiration, devant cette toile incomparable, si le vieux maître, me frappant tout à coup sur l'épaule, ne m'avait dit d'un ton grave :

« Tu trouves cela beau, n'est-ce pas, Christian? Eh bien, Van Marius avait encore une douzaine de chefs-d'œuvre pareils dans la tête. Malheureusement, il aimait trop l'*æle* triple et le *skidam;* son estomac l'a perdu! C'est notre défaut, à nous autres Hollandais. Tu es jeune, que cela te serve de leçon; — le sensualisme est l'ennemi des grandes choses! »

FIN DE LA PÊCHE MIRACULEUSE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA VOLEUSE D'ENFANTS

I

En 1787, on voyait errer chaque jour, dans les rues du quartier de Hesse-Darmstadt, à Mayence, une grande femme hâve, les joues creuses, les yeux hagards : image effrayante de la folie.—Cette malheureuse, appelée Christine Evig, ancienne matelassière, demeurant dans la ruelle du Petit-Volet, derrière la cathédrale, avait perdu l'esprit à la suite d'un événement épouvantable.

Traversant un soir la rue tortueuse des Trois-Bateaux, sa petite fille à la main, et s'apercevant tout à coup qu'elle venait de lâcher l'enfant depuis une seconde, et qu'elle n'entendait déjà plus le bruit de ses pas, la pauvre femme s'était retournée en criant :

« Deubche !... Deubche !... où donc es-tu ? »

Personne n'avait répondu, et la rue, aussi loin que s'étendaient ses regards, était déserte.

Alors, courant, criant, appelant, elle était revenue jusqu'au port; elle avait plongé ses regards dans l'eau sombre qui s'engouffre sous les bateaux. Ses cris, ses gémissements avaient attiré les voisins; la pauvre mère leur avait expliqué ses angoisses. On s'était joint à elle pour commencer de nouvelles recherches; mais rien... rien..., pas une trace, pas un indice n'était venu éclairer cet affreux mystère.

Christine Evig, depuis cet instant, n'avait plus remis les pieds chez elle; nuit et jour elle errait par la ville, criant d'une voix de plus en plus faible et plaintive : « Deubche !... Deubche !... »

On avait pitié d'elle; les bonnes gens l'hébergeaient, lui donnaient à manger; tantôt l'un, tantôt l'autre, la vêtissaient de leurs guenilles. Et la police, en présence d'une sympathie si générale, n'avait pas cru devoir intervenir, et plonger Christine dans une maison de force, comme cela se pratiquait à l'époque.

On la laissait donc aller et se plaindre sans s'inquiéter d'elle.

Mais ce qui donnait au malheur de Christine un caractère vraiment sinistre, c'est que la disparition de sa petite fille avait été comme le signal de plusieurs événements du même genre : une dizaine d'enfants avaient disparu depuis d'une manière surprenante, inexplicable, et plusieurs de ces enfants appartenaient à la haute bourgeoisie.

Ces enlèvements s'accomplissaient d'ordinaire à la nuit tombante, lorsque les passants deviennent rares, que chacun regagne sa demeure à la hâte après les affaires.—Un enfant étourdi s'avançait sur le seuil de la maison, sa mère lui criait : « Karl !... Ludwig !... Lotelé !... » absolument comme la pauvre Christine. Point de réponse !... On courait, on appelait, on fouillait le voisinage... C'était fini !

Vous dire les recherches de la police, les arrestations provisoires, les perquisitions, la terreur des familles, serait chose impossible.

Voir mourir son enfant, c'est affreux sans doute, mais le perdre sans savoir ce qu'il est devenu, penser qu'on ne le saura jamais, que ce pauvre petit être si faible, si doux, que l'on pressait sur son cœur avec tant d'amour, souffre peut-être, qu'il vous appelle et qu'on ne peut le secourir ! voilà ce qui dépasse toute imagination, ce que nulle expression humaine ne saurait rendre.

Or, un soir d'octobre de cette année 1787, Christine Evig, après avoir vagué par les rues, était allée s'asseoir sur l'auge de la fontaine de l'Évêché, ses longs cheveux gris épars, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

yeux errants autour d'elle comme au milieu d'un rêve.

Les servantes du voisinage, au lieu de s'attarder en causant comme d'habitude autour de la fontaine, se dépêchaient de remplir leur cruche et de regagner la demeure de leur maître.

La pauvre folle seule restait là, immobile sous la pluie glaciale que tamisaient les brouillards du Rhin. Et les hautes maisons d'alentour, avec leurs pignons aigus, leurs fenêtres grillées, leurs lucarnes innombrables, s'enveloppaient lentement de ténèbres.

La chapelle de l'Évêché sonnait alors sept heures, Christine ne bougeait pas et bêlait en grelottant : « Deubche!... Deubche!... »

Mais à l'instant où les pâles lueurs du crépuscule s'étendirent à la cime des toits avant de disparaître, tout à coup elle tressaillit des pieds à la tête, allongea le cou, et sa face inerte, impassible depuis deux ans, prit une telle expression d'intelligence, que la servante du conseiller Trumf, qui tendait justement sa cruche au goulot, se détourna, saisie de stupeur, pour observer ce geste de la folle.

Au même instant, à l'autre bout de la place, le long des trottoirs, passait une femme, la tête basse, tenant entre ses bras, dans une pièce de toile, quelque chose qui se débattait.

Cette femme, vue à travers la pluie, avait un aspect saisissant; elle courait comme une voleuse qui vient d'accomplir son coup, traînant derrière elle, dans la boue, ses guenilles fangeuses, et côtoyant les ombres.

Christine Evig avait étendu sa grande main sèche, et ses lèvres s'agitaient balbutiant d'étranges paroles; mais soudain un cri perçant s'échappa de sa poitrine :

« C'est elle! »

Et, bondissant à travers la place, en moins d'une minute elle atteignit l'angle de la rue des Vieilles-Ferrailles, où la femme venait de disparaître.

Mais là, Christine s'arrêta haletante; l'étrangère s'était perdue dans les ténèbres du cloaque, et, tout au loin, l'on n'entendait que le bruit monotone de l'eau tombant des gouttières.

Que venait-il de se passer dans l'âme de la folle ? S'était-elle souvenue? Avait-elle eu quelque vision, un de ces éclairs de l'âme, qui vous dévoilent en une seconde les abîmes du passé? Je l'ignore.

Toujours est-il qu'elle venait de recouvrer la raison.

Sans perdre une minute à poursuivre l'apparition de tout à l'heure, la malheureuse remonta la rue des Trois-Bateaux comme emportée par le vertige, tourna le coin de la place Gutenberg, et s'élança dans le vestibule du prévôt Kasper Schwartz en criant d'une voix sifflante :

« Monsieur le prévôt, les voleurs d'enfants sont découverts... Ah! bien vite... écoutez... écoutez!... »

M. le prévôt venait de terminer son repas du soir. C'était un homme grave, méthodique, aimant à bien digérer après avoir soupé sans trouble; aussi la vue de ce fantôme l'impressionna vivement, et, déposant sa tasse de thé qu'il portait justement à ses lèvres :

« Mon Dieu! s'écria-t-il, n'aurai-je donc pas une minute de repos dans la journée? Est-il possible de trouver un homme plus malheureux que moi? Que me veut cette folle, maintenant? Pourquoi l'a-t-on laissée entrer ici? »

A ces mots, Christine, reprenant son calme, répondit d'un air suppliant :

« Ah! Monsieur le prévôt, vous demandez s'il existe un être plus malheureux que vous... mais regardez-moi... regardez-moi donc!... »

Et sa voix avait des sanglots; ses doigts crispés écartaient ses longs cheveux gris de sa face pâle : elle était effrayante.

« Folle ! oui, mon Dieu, je l'ai été... Le Seigneur, dans sa pitié, m'avait voilé mon malheur... mais je ne le suis plus... Oh! ce que j'ai vu... Cette femme emportant un enfant... car c'était un enfant... j'en suis sûre...

— Eh bien! allez au diable, avec votre femme et votre enfant... allez au diable! s'écria le prévôt. Voyez la malheureuse qui traîne ses guenilles sur le parquet. Hans!... Hans!... viendras-tu mettre cette femme à la porte? — Au diable la place de prévôt!... Elle ne m'attire que des désagréments. »

Le domestique parut, et M. Kasper Schwartz, lui montrant Christine :

« Conduis-la dehors, dit-il. Décidément, il faut que demain je rédige une demande en forme, pour débarrasser la ville de cette malheureuse. Nous avons des maisons de fous, grâce au ciel! »

Alors la folle se prit à rire d'une façon lugubre, pendant que le domestique, rempli de pitié, la prenait par le bras et lui disait avec douceur :

« Allons... Christine... Allons... sortez! »

Elle était retombée dans sa folie et murmurait :

« Deubche!... Deubche!... »

II

Tandis que ces choses se passaient chez le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prévôt Kasper Schwartz, une voiture descendait la rue de l'Arsenal; la sentinelle en faction devant le parc à boulets, reconnaissant l'équipage du comte Diderich, colonel du régiment impérial d'Hilbourighausen, porta les armes; un salut lui répondit de l'intérieur.

La voiture, lancée à fond de train, semblait devoir tourner la porte d'Allemagne, mais elle prit la rue de l'Homme-de-Fer et s'arrêta devant l'hôtel du prévôt.

Le colonel, en grand uniforme, descendit, leva les yeux et parut stupéfait, car les éclats de rire lugubres de la folle s'entendaient du dehors.

Le comte Diderich était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, brun, d'une physionomie sévère, énergique.

Il pénétra brusquement dans le vestibule, vit Hans entraîner Christine Evig, et, sans se faire annoncer, il entra dans la salle à manger de maître Schwartz en s'écriant :

« Monsieur, la police de votre quartier est épouvantable !... Il y a vingt minutes, je m'arrêtais devant la cathédrale, au moment de l'Angelus. Au sortir de ma voiture, apercevant la comtesse d'Hilbourighausen qui descendait du perron, je me recule pour lui faire place, et je vois que notre fils, — un enfant de trois ans, assis près de moi, — venait de disparaître. La portière du côté de l'évêché était ouverte : on avait profité du moment où j'abaissais le marchepied, pour enlever l'enfant! Toutes les recherches faites par mes gens sont demeurées inutiles. Je suis désespéré, Monsieur, désespéré !... »

L'agitation du colonel était extrême; ses yeux noirs brillaient comme l'éclair, à travers deux grosses larmes qu'il cherchait à contenir; sa main froissait la garde de son épée.

Le prévôt paraissait anéanti; sa nature apathique souffrait à l'idée de se lever et de passer la nuit à donner des ordres, à se transporter lui-même sur les lieux, enfin, à recommencer, pour la centième fois, des recherches qui étaient toujours restées infructueuses.

Il aurait voulu remettre l'affaire au lendemain.

« Monsieur, reprit le colonel, sachez que je me vengerai. Vous répondez de mon fils sur votre tête. C'est à vous de veiller à la sécurité publique. Vous manquez à vos devoirs, c'est indigne! Il me faut un ennemi, entendez-vous? Oh! que je sache au moins qui m'assassine! »

En prononçant ces paroles incohérentes, il se promenait de long en large, les dents serrées, le regard sombre.

La sueur perlait sur le front pourpre de maître Schwartz, qui murmura tout bas en regardant son assiette :

« Je suis désolé, Monsieur, bien désolé; mais c'est le dixième!... Les voleurs sont plus habiles que mes agents; que voulez-vous que j'y fasse?... »

A cette réponse imprudente, le comte boudit de rage, et saisissant le gros homme par les épaules, il le souleva de son fauteuil :

« Que voulez-vous que j'y fasse!... Ah! c'est ainsi que vous répondez à un père qui vous demande son enfant!

—Lâchez-moi, Monsieur, lâchez-moi, hurlait le prévôt suffoqué d'épouvante. Au nom du ciel, calmez-vous... une femme... une folle... Christine Evig vient d'entrer ici... elle m'a dit... oui, je me souviens... Hans! Hans! »

Le domestique avait tout entendu de la porte, il parut à l'instant :

« Monsieur?

—Cours chercher la folle.

—Elle est encore là, Monsieur le prévôt.

—Eh bien, qu'elle entre. — Asseyez-vous, Monsieur le colonel. »

Le colonel Diderich resta debout au milieu de la salle, et la minute d'après, Christine Evig rentrait, hagarde et riant d'un air stupide comme elle était sortie.

Le domestique et la servante, curieux de ce qui se passait, se tenaient sur le seuil, bouche béante. Le colonel, d'un geste impérieux, leur fit signe de sortir; puis se croisant les bras en face de maître Schwartz :

« Eh bien, Monsieur, s'écria-t-il, quelle lumière prétendez-vous tirer de cette malheureuse? »

Le prévôt fit mine de parler; ses grosses joues s'agitèrent.

La folle riait comme on sanglote.

« Monsieur le colonel, dit enfin le prévôt, cette femme est dans le même cas que vous; depuis deux ans elle a perdu son enfant; c'est ce qui l'a rendue folle. »

Les yeux du colonel se gonflèrent de larmes.

« Après? fit-il.

—Tout à l'heure elle est entrée chez moi; elle paraissait avoir une lueur de raison et m'a dit... »

Maître Schwartz se tut.

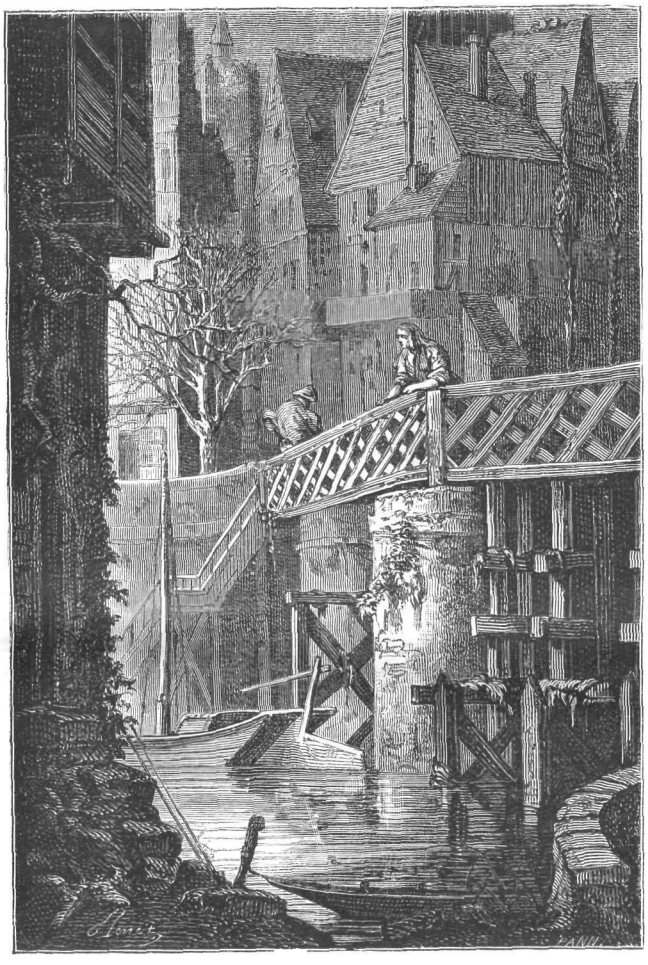
« Quoi, Monsieur?

—Qu'elle avait vu une femme emporter un enfant!...

—Ah!

—Et pensant qu'elle parlait ainsi par égarement d'esprit, je l'ai renvoyée. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Christine regarda l'eau noire fangeuse. (Page 42.)

Le colonel sourit avec amertume.

« Vous l'avez renvoyée? fit-il.

—Oui... elle m'a paru retomber sur-le-champ dans sa folie.

—Parbleu! s'écria le comte d'une voix tonnante, vous refusez votre appui à cette malheureuse, vous faites disparaître sa dernière lueur d'espérance, vous la réduisez au désespoir, au lieu de la soutenir et de la défendre, comme c'est votre devoir!... Et vous osez garder votre place, vous osez en toucher les émoluments!... ah! Monsieur! »

Et s'approchant du prévôt, dont la perruque tremblait, il ajouta d'une voix basse, concentrée :

« Vous êtes un misérable!... Si je ne retrouve pas mon enfant, je vous tue comme un chien. »

Maître Schwartz, ses gros yeux hors de la tête, les mains écarquillées, la bouche pâteuse, ne soufflait mot : l'épouvante le tenait à la gorge, et d'ailleurs il ne savait que répondre.

Tout à coup le colonel lui tourna le dos, et s'approchant de Christine, il la considéra quelques secondes, puis élevant la voix :

« Ma bonne femme, lui dit-il, tâchez de me répondre. Voyons... au nom de Dieu... de votre enfant... où avez-vous vu cette femme? »

Il se tut, et la pauvre folle de sa voix plaintive murmura :

« Deubche!... Deubche!... Ils l'ont tuée!... »

Le comte pâlit, et, dans un accès de terreur, saisissant la folle au poignet :

« Répondez-moi, malheureuse, s'écria-t-il, répondez-moi!... »

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Hé ! que se passe-t-il donc ici? » (Page 43.)

Il la secouait; la tête de Christine retomba en arrière ; elle jeta un éclat de rire affreux et dit :

« Oui... oui... c'est fini... la méchante femme l'a tuée ! »

Alors le comte sentit ses genoux fléchir, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil, les coudes sur la table, sa face pâle entre les mains, les yeux fixes, comme arrêtés sur une scène épouvantable.

Et les minutes se succédèrent lentement dans le silence.

L'horloge sonna dix heures, les vibrations du timbre firent tressaillir le colonel. Il se leva, ouvrit la porte et Christine sortit.

« Monsieur ? dit maître Schwartz.

—Taisez-vous ! » interrompit le colonel avec un regard foudroyant.

Et il suivit la folle, qui descendait dans la rue ténébreuse.

Une idée singulière venait de le frapper.

« Tout est perdu, s'était-il dit; cette malheureuse ne peut raisonner, elle ne peut comprendre ce qu'on lui demande ; mais elle a vu quelque chose, son instinct peut la conduire. »

Il est inutile d'ajouter que M. le prévôt fut émerveillé d'une pareille issue. Le digne magistrat s'empressa de fermer la porte à double tour, puis une noble indignation s'empara de son âme :

« Menacer un homme tel que moi, s'écria-t-il, me saisir au collet ! Ah ! Monsieur le colonel, nous verrons s'il y a des lois dans ce pays !... Dès demain je vais adresser une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plainte à l'Empereur, et lui dévoiler la conduite de ses officiers, etc.

III

Cependant le comte suivait la folle, et, par un effet étrange de la surexcitation de ses sens, il la voyait dans la nuit, au milieu de la brume, comme en plein jour; il entendait ses soupirs, ses paroles confuses, malgré le souffle continu du vent d'automne engouffré dans les rues désertes.

Quelques bourgeois attardés, le collet de leur houppelande relevé sur la nuque, les mains dans les poches et le feutre enfoncé sur les yeux, couraient, de loin en loin, le long des trottoirs; on entendait les portes se fermer, un volet mal attaché battre la muraille, une tuile enlevée par le vent rouler dans la rue ; puis de nouveau l'immense torrent de l'air reprenait son cours, couvrant de sa voix lugubre tous les bruits, tous les sifflements, tous les soupirs.

C'était une de ces froides nuits de la fin d'octobre, où les girouettes, secouées par la bise, tournent éperdues sur le haut des toits, et crient de leur voix stridente : « L'hiver !... l'hiver !... voici l'hiver !... »

En arrivant au pont de bois, Christine se pencha sur la jetée, elle regarda l'eau noire bouillonner entre les bateaux, puis, se relevant d'un air incertain, elle poursuivit sa route, en grelottant et murmurant tout bas :

« Ho ! ho ! il fait froid ! »

Le colonel, serrant d'une main les plis de son manteau, comprimait de l'autre les pulsations de son cœur, qui lui semblait près d'éclater.

Onze heures sonnèrent à l'église Saint-Ignace, puis minuit.

Christine Evig allait toujours : elle avait parcouru les ruelles de l'Imprimerie, du Maillet, de la Halle-aux-Vins, des Vieilles-Boucheries, des Fossés-de-l'Évêché.

Cent fois le comte, désespéré, s'était dit que cette poursuite nocturne ne pouvait conduire à rien, que la folle n'avait aucun but; mais, songeant ensuite que c'était sa dernière ressource, il la suivait toujours allant de place en place, s'arrêtant près d'une borne, dans l'enfoncement d'un mur, puis reprenant sa marche incertaine, absolument comme la brute sans asile qui vague au hasard dans les ténèbres.

Enfin, vers une heure du matin, Christine déboucha de nouveau sur la place de l'Évêché. Le temps semblait alors s'éclaircir un peu; la pluie ne tombait plus, un vent frais balayait la place, et la lune, tantôt entourée de nuages sombres, tantôt brillant de tout son éclat, brisait ses rayons, limpides et froids comme des lames d'acier, dans les mille flaques d'eau stagnant entre les pavés.

La folle alla tranquillement s'asseoir au bord de la fontaine, à la place qu'elle occupait quelques heures auparavant. Longtemps elle resta dans la même attitude, l'œil morne, les haillons collés sur sa maigre échine.

Toutes les espérances du comte étaient évanouies.

Mais, dans un de ces instants où la lune se dévoilait, projetant sa pâle lumière sur les édifices silencieux, tout à coup la folle se leva, allongea le cou, et le colonel, suivant la direction de son regard, reconnut qu'il plongeait dans la ruelle des Vieilles-Ferrailles, à deux cents pas environ de la fontaine.

Dans le même instant, elle partit comme une flèche.

Le comte était déjà sur ses traces, s'enfonçant dans le pâté de hautes et vieilles masures que domine l'antique église de Saint-Ignace.

La folle semblait avoir des ailes ; dix fois il fut au moment de la perdre, tant elle allait vite par ces ruelles tortueuses encombrées de charrettes, de fumiers, de fagots entassés devant les portes à l'approche de l'hiver.

Subitement elle disparut dans une sorte d'impasse remplie de ténèbres, et le colonel dut s'arrêter faute de direction.

Heureusement, au bout de quelques secondes, le rayon jaune et rance d'une lampe se prit à filtrer du fond de ce cul-de-sac, à travers une petite vitre crasseuse ; ce rayon était immobile; bientôt une ombre le voila, puis il reparut.

Evidemment, quelque être veillait dans le bouge.

Qu'y faisait-on ?

Sans hésiter, le colonel marcha droit à la lumière.

Au milieu de l'impasse, il retrouva la folle, debout dans la fange, les yeux écarquillés, la bouche béante, regardant aussi cette lampe solitaire.

L'apparition du comte ne parut pas la surprendre ; seulement, étendant le bras vers la petite fenêtre éclairée au premier, elle dit : « C'est là ! » d'un accent si expressif, que le comte se sentit frémir.

Sous l'impulsion de ce mouvement, il s'élança contre la porte du bouge, l'ouvrit d'un seul coup d'épaule, et se vit en face des ténèbres.

La folle était derrière lui.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Chut ! » fit-elle.

Et le comte, cédant encore une fois à l'instinct de la malheureuse, se tint immobile prêtant l'oreille.

Le plus profond silence régnait dans la masure ; on eût dit que tout dormait, que tout était mort.

L'église Saint-Ignace sonna deux heures.

Alors un faible chuchotement se fit entendre au premier, puis une vague lueur parut sur la muraille décrépite du fond ; les planches crièrent au-dessus du colonel, et le rayon lumineux, gagnant de proche en proche éclaira d'abord un escalier en échelle, de vieilles ferrailles entassées dans un coin, un tas de bois, plus loin une petite fenêtre chassieuse ouverte sur la cour, des bouteilles à droite et à gauche, un panier de haillons... que sais-je ? — un intérieur sombre, lézardé, hideux !

Enfin, une lampe de cuivre à mèche fumeuse tenue par une petite main, sèche comme une serre d'oiseau de proie, se pencha lentement sur la rampe de l'escalier, et au-dessus de la lumière apparut une tête de femme, inquiète, les cheveux couleur filasse, les pommettes osseuses, les oreilles hautes, écartées de la tête et presque droites, les yeux gris, scintillant sous de profondes arcades sourcilières ; bref, un être sinistre vêtu d'une jupe crasseuse, les pieds fourrés dans de vieilles savates, les bras décharnés, nus jusqu'aux coudes, tenant d'une main la lampe, et de l'autre une hachette de couvreur à bec tranchant.

A peine cet être abominable eut-il plongé les yeux dans l'ombre, qu'il se reprit à grimper l'échelle avec une souplesse singulière.

Mais il était trop tard ; le colonel avait bondi, l'épée à la main, et tenait déjà la mégère par le bas de sa jupe.

« Mon enfant, misérable ! dit-il ; mon enfant !... »

A ce cri du lion, l'hyène s'était retournée, lançant un coup de hachette au hasard.

Une lutte effrayante s'ensuivit. La femme renversée sur l'escalier cherchait à mordre ; la lampe, tombée au premier instant, brûlait à terre, et sa mèche, pétillant sur la dalle humide, projetait ses ombres mouvantes sur le fond grisâtre de la muraille.

« Mon enfant ! répétait le colonel, mon enfant, ou je te tue !

—Hé ! oui, tu l'auras, ton enfant, répondait d'un accent ironique la femme haletante. Oh ! ce n'est pas fini... va... j'ai de bonnes dents... Le lâche qui m'étrangle... Hé !... là-haut... êtes-vous sourde ?... Lâchez-moi... je... je dirai tout !... »

Elle semblait épuisée, quand une autre mégère plus vieille, plus hagarde, roula de l'escalier en criant :

« Me voici ! »

La misérable était armée d'un grand couteau de boucher ; et le comte, levant les yeux, vit qu'elle choisissait sa place pour le frapper entre les épaules.

Il se jugea perdu ; un hasard providentiel pouvait seul le sauver. La folle, jusqu'alors spectatrice impassible, s'élança sur la vieille en criant :

« C'est elle... la voilà... oh ! je la reconnais... elle ne m'échappera pas ! »

Pour toute réponse, un jet de sang inonda la soupente ; la vieille venait de lui couper la gorge.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Le colonel avait eu le temps de se lever et de se mettre en garde ; ce que voyant, les deux mégères gravirent l'escalier rapidement et disparurent dans les ténèbres.

La lampe fumeuse battait alors de l'aile, et le comte profita de ses dernières lueurs pour suivre les assassins. Mais arrivant au bout de l'escalier, la prudence lui conseilla de ne point abandonner cette issue.

Il entendait Christine râler en bas, et les gouttes de sang tomber de marche en marche, au milieu du silence. C'était horrible !...

De l'autre côté, au fond du repaire, un remue-ménage étrange faisait craindre au comte que les deux femmes ne voulussent s'échapper par les fenêtres.

L'ignorance des lieux le tenait là depuis un instant, quand un rayon lumineux glissant à travers une porte vitrée lui permit de voir les deux fenêtres de la chambre donnant sur l'impasse, éclairées par une lumière extérieure. En même temps, il entendit dans la rue une grosse voix s'écrier :

« Hé ! que se passe-t-il donc ici ?.... une porte ouverte ! tiens... tiens !

—A moi ! cria le colonel, à moi ! »

Dans le même instant, la lumière se glissait dans la masure.

« Oh ! fit la voix, du sang !... diable... je ne me trompe pas... c'est Christine !...

—A moi !... » répéta le colonel.

Un pas lourd retentit dans l'escalier ; et la tête barbue du wachtmann Sélig, avec son gros bonnet de loutre, sa peau de chèvre sur les épaules, apparut au haut de l'échelle, dirigeant la lumière de sa lanterne vers le comte.

La vue de l'uniforme stupéfia ce brave homme.

« Qui est là ? demanda-t-il.

—Montez... mon brave... montez !...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Pardon, colonel... c'est que... en bas...

—Oui... une femme vient d'être assassinée... les assassins sont là. »

Le wachtmann franchit alors les dernières marches, et, la lanterne haute, il éclaira le réduit : c'était une soupente de six pieds au plus, aboutissant à la porte de la chambre dans laquelle les femmes s'étaient réfugiées ; une échelle montant au grenier, à gauche, en resserrait encore l'espace.

La pâleur du comte étonna Sélig ; cependant il n'osait l'interroger, lorsque celui-ci lui demanda :

« Qui demeure ici ?

—Ce sont deux femmes, la mère et la fille ; on les appelle, dans le quartier des Halles, les deux Jôsel. La mère vend de la viande au marché, la fille fait de la charcuterie. »

Le comte, se rappelant alors les paroles de Christine prononcées dans le délire : « Pauvre enfant, ils l'ont tuée ! » fut pris de vertige, une sueur de mort couvrit sa face.

Par le plus affreux hasard, il découvrit au même instant, derrière l'escalier, une petite tunique à carreaux bleus et rouges, de petits souliers, une sorte de toque à pompon noir, jetés là dans l'ombre. Il frémit, mais une puissance invincible le poussait à voir, à contempler de ses propres yeux ; il s'approcha donc, frissonnant des pieds à la tête, et souleva ces petites hardes d'une main tremblante : c'étaient celles de son enfant !

Quelques gouttes de sang tachèrent ses doigts.

Dieu sait ce qui se passa dans le cœur du comte ! Longtemps adossé au mur, l'œil fixe, les bras pendants, la bouche entr'ouverte, il resta comme foudroyé. Mais soudain il s'élança contre la porte, avec un rugissement de fureur qui épouvanta le wachtmann ; rien n'aurait pu résister à un tel choc ! On entendit s'écrouler dans la chambre les meubles que les deux femmes avaient amoncelés pour barricader l'entrée. La masure en trembla jusque dans ses fondements. Le comte disparut dans l'ombre ; puis des hurlements, des cris sauvages, des imprécations, de rauques clameurs s'entendirent au milieu des ténèbres !

Cela n'avait rien d'humain ; on aurait dit un combat de bêtes féroces se déchirant au fond de leur caverne !

La rue se remplissait de monde. Les voisins pénétraient de toutes parts dans le bouge, criant : « Qu'y a-t-il ? on s'égorge donc ici ? »

Tout à coup le silence se rétablit, et le comte, criblé de coups de couteau, l'uniforme en pièces, rentra dans la soupente, l'épée rouge de sang jusqu'à la garde ; ses moustaches aussi étaient sanglantes, et les assistants durent penser que cet homme venait de se battre à la manière des tigres.

. . . . . .

Que vous dirai-je encore ?

Le colonel Diderich guérit de ses blessures et quitta Mayence.

Les autorités de la ville jugèrent utile d'épargner aux parents des victimes ces abominables révélations ; je les tiens du wachtmann Sélig lui-même, devenu vieux et retiré dans son village, près de Sarrebrück ; seul il en connaissait les détails, ayant assisté, comme témoin, à l'instruction secrète de cette affaire, devant le tribunal criminel de Mayence.

Otez le *sens moral* à l'homme, et son intelligence, dont il est si fier, ne pourra le préserver des plus horribles passions.

FIN DE LA VOLEUSE D'ENFANTS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE BLANC ET LE NOIR

I

Dans ce temps-là, nous passions nos soirées à la brasserie Brauer, qui s'ouvre sur la place du Vieux-Brisach.

Après huit heures arrivaient à la file Frédéric Schultz, le tabellion, Frantz Martin, le bourgmestre, Christophel Ulmett, le juge de paix, le conseiller Klers, l'ingénieur Rothan, le jeune organiste Théodore Blitz, et plusieurs autres honorables bourgeois de la ville, qui tous s'asseyaient à la même table, et dégustaient le *bokbier* mousseux en famille.

L'apparition de Théodore Blitz, qui nous arrivait d'Iéna, sur une lettre de recommandation d'Harmosius, ses yeux noirs, ses cheveux bruns ébouriffés, son nez mince et pâle, sa parole tranchante et ses idées mystiques, jetèrent bien un peu le trouble au milieu de nous. On s'étonnait de le voir se lever brusquement, faire trois ou quatre tours dans la salle en gesticulant, se moquer avec un air étrange des paysages de la Suisse représentés sur les murs : des lacs bleu-indigo, des montagnes vert-pomme, des sentiers rouges ; puis venir se rasseoir, avaler sa chope d'un trait, entamer une discussion sur la musique de Palestrina, sur le luth des Hébreux, sur l'introduction de l'orgue dans nos basiliques, sur le *sépher*, sur les époques sabbatiques, etc. ; contracter les sourcils, planter ses coudes pointus au bord de la table, et se perdre dans des méditations profondes.

Oui, cela nous étonnait bien un peu, nous autres gens graves, habitués aux idées méthodiques ; mais il fallut pourtant s'y faire, et l'ingénieur Rothan lui-même, quoique d'humeur railleuse, finit aussi par se calmer, et ne plus contredire à tout propos le jeune maître de chapelle, quand il avait raison.

Évidemment Théodore Blitz était une de ces organisations nerveuses qui se ressentent de toutes les variations de la température ; or cette année-là fut extrêmement chaude, nous eûmes plusieurs grands orages vers l'automne, et l'on craignait pour les vendanges.

Un soir, tout notre monde se trouvait réuni comme d'habitude autour de la table, à l'exception du vieux juge Ulmett et du maître de chapelle. M. le bourgmestre causait de la grêle, de grands travaux hydrauliques ; moi, j'écoutais le vent se démener dehors dans les platanes du Schlossgarten, et les gouttes d'eau fouetter les vitres. De temps en temps on entendait une tuile rouler sur les toits, une porte se refermer avec force, un volet battre les murs, puis ces immenses clameurs de l'ouragan qui hurle, siffle et gémit au loin, comme si tous les êtres invisibles se cherchaient et s'appelaient dans les ténèbres, tandis que les vivants se cachent et se blottissent dans un coin, pour éviter leur funeste rencontre.

L'église de Saint-Étienne sonnait neuf heures, quand Blitz entra brusquement, secouant son feutre comme un possédé, et criant de sa voix sifflante :

« Maintenant le diable fait des siennes ; le *blanc* et le *noir* se confondent !... Les neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies* bataillent et se déchirent !... — Va... Arimane, promène-toi... ravage... dévaste !.. les Amschaspands sont en fuite... Oromaze se voile la face !... — Quel temps ! quel temps ! »

Et ce disant, il courait autour de la salle, allongeant ses grandes jambes sèches et riant par saccades.

Nous fûmes tous stupéfaits d'une entrée pareille, et durant quelques secondes, personne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne dit mot ; mais enfin l'ingénieur Rothan, entraîné par son humeur caustique, s'écria :

« Quel galimatias nous chantez-vous là, Monsieur l'organiste ? Que signifient ces Amschaspands ? ces neuf fois neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix mille *Envies?* Ha! ha! ha! C'est vraiment trop comique. Où diable allez-vous prendre ce singulier langage ? »

Théodore Blitz s'était arrêté tout court, fermant un œil, tandis que l'autre, tout grand ouvert, étincelait d'une ironie diabolique.

Et quand Rothan eut fini :

« Oh ! ingénieur, oh ! esprit sublime, maître de la truelle et du mortier, dit-il, directeur des moellons, ordonnateur de l'angle droit, de l'angle aigu et de l'angle obtus, vous avez raison, cent fois raison ! »

Et il se courba d'un air moqueur :

« Rien n'existe que la matière, le niveau, la règle et le compas. — Les révélations de Zoroastre, de Moïse, de Pythagore, d'Odin, du Christ ; l'harmonie, la mélodie, l'art, le sentiment, sont des rêves indignes d'un esprit lumineux tel que le vôtre.—C'est à vous seul qu'appartient la vérité, l'éternelle vérité.—Hé ! hé ! hé ! Je m'incline devant vous, je vous salue, je me prosterne devant votre gloire, impérissable comme celle de Ninive et de Babylone ! »

Ayant dit ces mots, il fit deux pirouettes sur ses talons, et partit d'un éclat de rire si perçant, qu'on aurait dit le chant d'un coq qui salue l'aurore.

Rothan allait se fâcher ; mais, au même instant, le vieux Juge Ulmett entra, la tête enfoncée dans son gros bonnet de loutre, les épaules couvertes de sa houppelande vert-bouteille à bordure de renard, les manches pendantes, le dos arrondi, les paupières demi-fermées, ses joues musculeuses et son gros nez rouge ruisselants de pluie.

Il était trempé comme un canard.

Dehors, l'eau tombait par torrents ; les gouttières clapotaient, les gargouilles se dégorgeaient, et les rigoles se gonflaient comme des rivières.

« Ah ! Seigneur ! fit le brave homme, faut-il être fou pour sortir par un temps pareil, et surtout après tant de fatigues : deux enquêtes, des procès-verbaux, des interrogatoires ! Le *bokbier* et les vieux amis me feraient traverser le Rhin à la nage. »

Et, tout en grommelant ces paroles confuses, il ôtait son bonnet de loutre, ouvrait sa large pelisse pour en tirer sa longue pipe d'Ulm, sa blague à tabac et son briquet, qu'il déposait soigneusement sur la table. Après quoi, il suspendit sa houppelande et le bonnet à la tringle d'une croisée en s'écriant :

« Brauer !

—Que désire M. le juge de paix ?

—Vous feriez bien de fermer les volets. Croyez-moi, cette ondée pourrait finir par des coups de tonnerre. »

Le brasseur sortit aussitôt, les volets furent fermés et le vieux juge s'assit dans son coin en exhalant un soupir.

« Vous savez ce qui se passe, bourgmestre ? fit-il alors d'un accent triste.

—Non. Qu'est-ce qui se passe, mon vieux Christophel ? »

Avant de répondre, M. Ulmett promena tout autour de la salle un regard attentif.

« Nous sommes seuls, mes amis, dit-il, je puis bien vous confier cela : on vient de retrouver, vers trois heures de l'après-midi, la pauvre Grédel Dick, sous l'écluse du meunier, au Holderloch.

—Sous l'écluse du Holderloch ! s'écrièrent les assistants.

—Oui... une corde au cou !.. »

Pour comprendre combien ces paroles durent nous saisir, il faut savoir que Grédel Dick était l'une des plus jolies filles de Vieux-Brisach, une grande brune aux yeux bleus, aux joues roses ; la fille unique du vieil anabaptiste Pétrus Dick, qui tenait à ferme les biens considérables du Schlossgarten. Depuis quelque temps, on la voyait triste et grave, elle autrefois si rieuse, le matin au lavoir et le soir à la fontaine au milieu de ses amies. On l'avait vue pleurer, et l'on attribuait son chagrin aux poursuites incessantes de Saphéri Mutz, le fils du maître de poste, un solide gaillard, sec, nerveux, le nez aquilin et les cheveux noirs frisés, qui la suivait comme son ombre et ne lâchait pas son bras les dimanches à la danse.

Il avait même été question de leur mariage ; mais le père Mutz, sa femme, Karl Brêmer son gendre, et sa fille Soffayel s'étaient opposés à cette union, sous prétexte qu'une *païenne* ne pouvait entrer dans la famille.

Grédel avait disparu depuis trois jours. On ne savait ce qu'elle était devenue. Et maintenant, qu'on se figure les mille pensées qui nous traversèrent l'esprit, en apprenant qu'elle était morte. Personne ne songeait plus à la discussion de Théodore Blitz et de l'ingénieur Rothan touchant les esprits invisibles ; tous les yeux interrogeaient M. Christophel Ulmett, qui, sa large tête chauve inclinée, ses épais sourcils blancs contractés, bourrait gravement sa pipe d'un air rêveur.

« Et Mutz... Zaphéri Mutz, demanda le bourgmestre, qu'est-il devenu ? »

Une légère teinte rose colora les joues du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieillard, qui répondit après quelques secondes de réflexion :

« Zaphéri Mutz... il a pris la clef des champs!...

—La clef des champs! s'écria le petit Klers; alors il s'avoue coupable?

—Ça me produit cet effet-là, dit le vieux juge avec bonhomie; on ne se sauve pas pour rien. Du reste, nous avons fait une descente de lieux chez son père, et nous avons trouvé toute la maison agitée. Ces gens paraissaient consternés; la mère bégayait, s'arrachait les cheveux; la fille avait mis ses habits des dimanches et dansait comme une folle; impossible de rien tirer d'eux. Quant au père de Grédel, le pauvre homme est dans un désespoir inexprimable; il ne veut pas compromettre l'honneur de son enfant, mais il est certain que Grédel Dick a quitté volontairement la ferme, pour suivre Zaphéri mardi dernier. Ce fait est attesté par tous les voisins. Enfin, la gendarmerie est en campagne; nous verrons, nous verrons! »

Il y eut alors un long silence; dehors, la pluie tombait à verse.

« C'est abominable! s'écria tout à coup le bourgmestre, abominable! et penser que tous les pères de famille, tous ceux qui élèvent leurs enfants dans la crainte de Dieu, sont exposés à de pareils malheurs!

—Oui, répondit le juge Ulmett en allumant sa pipe, c'est comme cela. On a beau dire que tout marche d'après les ordres du Seigneur Dieu, je crois, moi, que l'esprit des ténèbres se mêle de nos affaires beaucoup plus qu'il ne faudrait. Pour un brave homme, combien voyons-nous de mauvais gueux sans foi ni loi? Et pour une belle action, combien de mauvais coups? Je vous le demande, mes amis, si le diable voulait compter son troupeau... »

Il n'eut pas le temps de finir, car, dans la même seconde, un triple éclair illumina les fentes des volets et fit pâlir la lampe; et presque aussitôt suivit un coup de tonnerre, mais un coup de tonnerre sec, brisé, quelque chose à vous faire dresser les cheveux sur la tête : on aurait dit que la terre venait d'éclater.

L'église Saint-Étienne sonnait justement la demie, les lentes vibrations du bronze nous semblaient être à quatre pas ; et tout au loin, bien loin, une voix traînante, plaintive, arrivait à nous, en criant :

« Au secours! au secours!

—On crie au secours! bégaya le bourgmestre.

—Oui! » firent les autres tout pâles et prêtant l'oreille.

Et comme nous étions tous ainsi dans l'épouvante, Rothan, allongeant la lèvre d'un air goguenard, s'écria :

« Hé! hé! hé! c'est la chatte de Mlle Roësel, qui chante sa romance amoureuse à M. *Roller*, le jeune ténor du premier. »

Puis renflant sa voix et levant la main d'un geste tragique, il ajouta :

« Minuit sonnait au beffroi du château! »

Ce ton moqueur souleva l'indignation générale.

« Malheur à ceux qui rient de pareilles choses! » s'écria le père Christophel en se levant.

Il s'avançait vers la porte d'un pas solennel, et nous le suivions tous, même le gros brasseur, qui tenait son bonnet de coton à la main et murmurait tout bas une prière, comme s'il se fût agi de paraître devant Dieu. Rothan seul ne bougea point de sa place. Moi, je me tenais derrière les autres, le cou tendu, regardant par-dessus leurs épaules.

La porte vitrée s'ouvrait à peine en grelottant, qu'il y eut un nouvel éclair : la rue, avec ses pavés blancs lavés par la pluie, ses rigoles bondissantes, ses mille fenêtres, ses pignons décrépits, ses enseignes, s'élança brusquement de la nuit, puis recula et disparut dans les ténèbres.

Ce clin d'œil me suffit pour voir la flèche de Saint-Étienne et ses statuettes innombrables drapées dans la lumière blanche de l'éclair, le dessous des cloches attachées aux poutres noires, — leurs battants et leurs cordes plongeant dans la nef,—et, au-dessus, le nid de cigognes à demi déchiré par l'orage, les petits le bec en l'air, la mère effarée, les ailes déployées, et le vieux tourbillonnant autour de l'aiguille scintillante, la poitrine bombée, le cou replié, ses longues pattes rejetées en arrière, comme pour défier les zigzags de la foudre.

C'était une vision bizarre, une vraie peinture chinoise, grêle, fine, légère, quelque chose d'étrange et de terrible, sur le fond noir des nuages crevassés d'or.

Nous restions tous bouche béante sur le seuil de la brasserie, nous demandant : « Qu'avons-nous entendu, Monsieur Ulmett?...—Que voyez-vous, Monsieur Klers? »

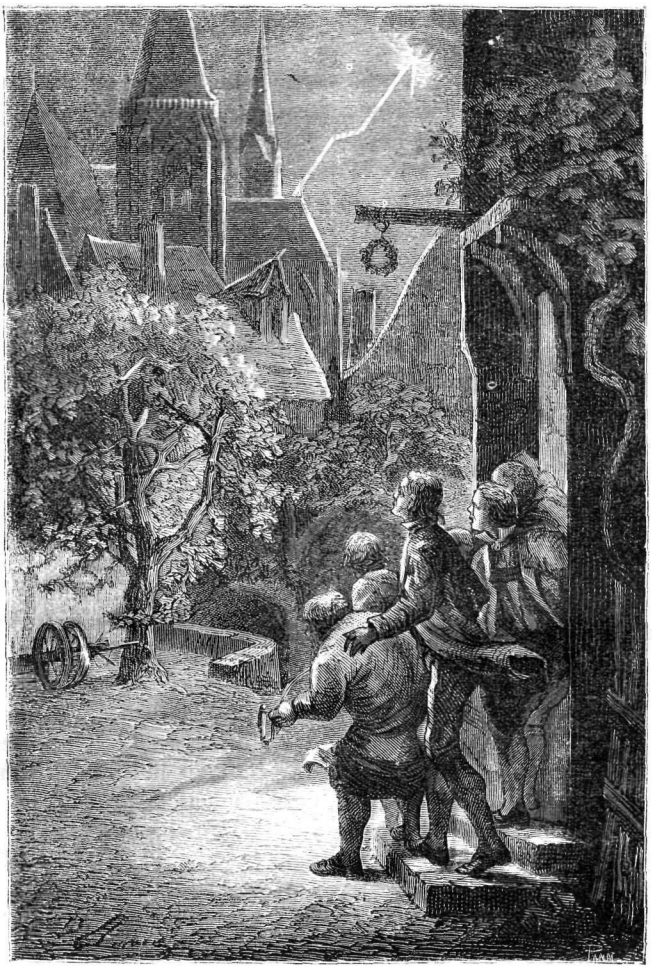
En ce moment, un miaulement lugubre partit au-dessus de nous, et tout un régiment de chats se mit à bondir dans les cheneaux. En même temps, un éclat de rire retentit dans la salle.

« Eh bien! eh bien! criait l'ingénieur, les entendez-vous? Avais-je tort?

—Ce n'était rien, murmura le vieux juge, grâce au ciel, ce n'était rien. Rentrons; la pluie recommence. »

Et tout en allant reprendre sa place, il dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il y eut un nouvel éclair. (Page 47.)

« Faut-il s'étonner, Monsieur Rothan, que l'imagination d'un pauvre vieux bonhomme comme moi radote, quand le ciel et la terre se confondent, et que l'amour et la haine se marient, pour nous montrer des crimes inconnus dans notre pays jusqu'à ce jour? Faut-il s'en étonner? »

Nous reprîmes tous nos places avec un sentiment de dépit contre l'ingénieur, qui seul était resté calme et nous avait vus trembler; nous lui tournions le dos, en vidant des chopes coup sur coup sans dire un mot; lui, le coude au bord de la croisée, sifflait entre ses dents je ne sais quelle marche militaire, dont il battait la mesure des doigts sur les vitres, sans daigner s'apercevoir de notre mauvaise humeur.

Cela durait depuis quelques minutes, lorsque Théodore Blitz reprit en riant:

« M. Rothan triomphe! Il ne croit pas aux esprits invisibles ; rien ne le trouble, il a bon pied, bon œil et bonne oreille! Que faut-il de plus pour nous convaincre d'ignorance et de folie?

—Hé! répliqua Rothan, je n'aurais pas osé le dire; mais vous définissez si bien les choses, Monsieur l'organiste, qu'il n'y a pas moyen de vous désavouer, surtout en ce qui vous concerne personnellement; car, pour mes vieux amis Schultz, Ulmett, Klers et autres, c'est différent, bien différent; il peut arriver à tout le monde de faire un mauvais rêve, pourvu que cela ne dégénère pas en habitude. »

Au lieu de répondre à cette attaque directe,

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Théodore Blitz est ici, me dis-je. (Page 51.)

Blitz, la tête penchée, semblait prêter l'oreille à quelque bruit du dehors :

« Chut ! fit-il en nous regardant, chut ! »

Il levait le doigt, et l'expression de sa physionomie était si saisissante, que tous nous écoutâmes avec un sentiment de crainte indéfinissable.

Au même instant, de lourds clapotements se firent entendre dans le ruisseau débordé, une main chercha la clanche de la porte, et le maître de chapelle nous dit d'une voix frémissante :

« Soyez calmes... écoutez et voyez !... Que le Seigneur nous soit en aide ! »

La porte s'ouvrit, et Zaphéri Mutz parut.

Quand je vivrais mille ans, la figure de cet homme serait toujours présente à ma mémoire. Il est là... je le vois ! Il s'avance en trébuchant, tout pâle, les cheveux pendants sur les joues, l'œil terne, vitreux, la blouse collée aux reins, un gros bâton au poing. Il nous regarde sans nous voir, comme en rêve. Un ruisseau de fange serpente derrière lui. Il s'arrête, tousse et dit tout bas, comme se parlant à lui-même :

« M'y voilà ! qu'on m'arrête... qu'on me coupe le cou... j'aime mieux ça ! »

Puis se réveillant, et nous regardant l'un après l'autre avec un mouvement de terreur :

« J'ai parlé ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Ah ! le bourgmestre... le juge Ulmett !... »

Il avait fait un bond pour fuir, mais en face de la nuit, je ne sais quel mouvement d'épouvante le rejeta dans la salle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Théodore Blitz venait de se lever ; après nous avoir prévenus d'un regard profond, il s'approcha de Mutz, et, d'un air de confidence, il lui demanda tout bas en montrant la rue ténébreuse :

« Il est là ?

—Oui ! fit l'assassin du même ton mystérieux.

—Il te suit ?

—Depuis la Fischbach.

—Par derrière ?

—Oui, par derrière.

—C'est ça, c'est bien ça, dit le maître de chapelle en nous jetant un nouveau regard, c'est toujours comme ça ! Eh bien, reste ici, Saphéri, assieds-toi là, près de la cheminée.— Brauer, allez chercher les gendarmes ! »

A ce mot de gendarmes, le misérable pâlit affreusement et voulut encore s'échapper ; mais la même horreur le repoussa, et s'affaissant au coin d'une table, la tête entre ses mains :

« Oh ! si j'avais su... si j'avais su ! » dit-il.

Nous étions tous plus morts que vifs. Le brasseur venait de sortir. Pas un souffle ne s'entendait dans la salle : le vieux juge avait déposé sa pipe, le bourgmestre me regardait d'un air consterné, Rothan ne sifflait plus. Théodore Blitz, assis au bout d'un banc, les jambes croisées, regardait la pluie rayer les ténèbres.

Nous restâmes ainsi près d'un quart d'heure, craignant toujours que l'assassin ne prît enfin le parti de fuir ; mais il ne bougeait pas, ses longs cheveux pendaient entre ses doigts, et l'eau coulait de ses habits comme d'une gouttière, sur le plancher.

Enfin un cliquetis d'armes s'entendit dehors, les gendarmes Werner et Keltz parurent sur le seuil. Keltz, lançant un coup d'œil oblique sur l'assassin, leva son grand chapeau en disant :

« Bonne nuit, Monsieur le juge de paix. »

Puis il entra et passa tranquillement une menotte au poignet de Saphéri, qui se couvrait toujours la face.

« Allons, suis-moi, mon garçon, dit-il. Werner, fermez la marche. »

Un troisième gendarme, gros et court, parut dans l'ombre, et toute la troupe sortit.

Le malheureux n'avait pas fait la moindre résistance.

Nous nous regardions les uns les autres tout pâles.

« Bonsoir, Messieurs, » dit l'organiste.

Il s'éloigna.

Et chacun de nous, perdu dans ses réflexions personnelles, s'étant levé, regagna son logis en silence.

Quant à moi, plus de vingt fois je tournai la tête avant d'arriver à ma porte, croyant entendre *l'autre*, celui qui suivait Saphéri Mutz, se glisser sur mes talons.

Et quand enfin, grâce au ciel, je fus dans ma chambre, avant de me coucher et d'éteindre ma lumière, j'eus la sage précaution de regarder sous mon lit, pour me convaincre que ce personnage ne s'y trouvait pas. Il me semble même avoir récité certaine prière, pour l'empêcher de m'étrangler pendant la nuit. Que voulez-vous ? — on n'est pas philosophe tous les jours.

II

Jusqu'alors j'avais considéré Théodore Blitz comme une espèce de fou mystique ; sa prétention d'entretenir des correspondances avec les esprits invisibles, au moyen d'une musique composée de tous les bruits de la nature : du frémissement des feuilles, du murmure des vents, du bourdonnement des insectes, me paraissait fort ridicule, et je n'étais pas seul de mon avis.

Il avait beau nous dire que si le chant grave de l'orgue éveille en nous des sentiments religieux, que si la musique guerrière nous porte à la bataille, et les airs champêtres à la contemplation, c'est que ces différentes mélodies sont des invocations aux génies de la terre, lesquels apparaissent soudain au milieu de nous, agissent sur nos organes et nous font participer à leur propre essence,—tout cela me paraissait obscur, et je ne doutais pas que l'organiste ne fût un cerveau blessé.

Mais dès lors mes opinions changèrent à son égard, et je me dis qu'après tout l'homme n'est pas un être purement matériel, que nous sommes composés de corps et d'âme ; que tout attribuer au corps et tout vouloir expliquer par lui n'est pas rationnel ; que le fluide nerveux, agité par les ondulations de l'air, est tout aussi difficile à comprendre que l'action directe des puissances occultes ; qu'on ne conçoit pas comment un simple chatouillement, exercé d'après les règles du contre-point, dans notre oreille, provoque en nous des milliers d'émotions agréables ou terribles, élève notre âme vers Dieu, la met en présence du néant, ou réveille en nous l'ardeur de la vie, l'enthousiasme, l'amour, la crainte, la pitié... Non, je ne trouvai plus cette explication satisfaisante ; les idées du maître de chapelle me parurent bien plus grandes, plus fortes, plus justes et plus acceptables sous tous les rapports.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

D'ailleurs, comment expliquer par le chatouillement nerveux l'arrivée de Saphéri Mutz à la brasserie? comment expliquer l'épouvante du malheureux, qui le forçait à se livrer lui-même, et la perspicacité merveilleuse de Blitz lorsqu'il nous disait : « Chut! écoutez... il arrive... que le Seigneur nous protége! »

En résumé, toutes mes préventions contre le monde invisible disparurent, et des faits nouveaux vinrent me confirmer dans cette manière de voir.

Environ quinze jours après la scène dont j'ai parlé plus haut, Saphéri Mutz avait été transféré par la gendarmerie dans les prisons de Fribourg. Les mille rumeurs éveillées par la mort de Grédel Dick commençaient à s'assoupir; la pauvre fille dormait en paix derrière la colline des Trois-Fontaines, et les gens s'entretenaient des prochaines vendanges.

Un soir, vers cinq heures, au sortir du grand entrepôt de la douane, où j'avais dégusté quelques pièces de vin pour le compte de Brauer, qui se fiait plus à moi, sous ce rapport, qu'à lui-même, la tête un peu lourde, je me dirigeai par hasard dans la grande allée des Platanes, derrière l'église Saint-Étienne.

Le Rhin déployait à ma droite sa nappe d'azur, où quelques pêcheurs jetaient leurs filets; à ma gauche s'élevaient les antiques fortifications de la ville. L'air commençait à se rafraîchir, le flot chantait son hymne éternel, les brises du Schwartz-Wald agitaient le feuillage; et comme j'allais ainsi, ne songeant à rien, tout à coup les sons d'un violon frappèrent mon oreille.

J'écoutai.

La fauvette à tête noire ne met pas plus de grâce, de délicatesse, dans l'exécution de ses trilles rapides, ni d'enthousiasme dans le jet de son inspiration. Mais cela ne ressemblait à rien ; cela n'avait ni repos ni mesure : c'était une cascade de notes délirantes d'une justesse admirable, mais dépourvues d'ordre et de méthode.

Et puis, à travers l'élan de l'inspiration, quelques traits aigres, incisifs, vous pénétraient jusqu'à la moelle des os.

« Théodore Blitz est ici, » me dis-je en écartant les hautes branches d'une haie de sureau au pied du talus.

Alors je me vis à trente pas de la poste, près du guévoir couvert de lentilles d'eau, où des grenouilles énormes montraient leur nez camard. Un peu plus loin s'élevaient les écuries avec leurs larges hangars, et la maison d'habitation toute décrépite. Dans la cour, entourée d'un mur à hauteur d'appui et d'une grille vermoulue, se promenaient cinq ou six poules, et sous la grande échoppe couraient des lapins, la croupe en l'air, la queue en trompette ; ils me virent et disparurent comme des ombres sous la porte de la grange.

Pas un autre bruit que le murmure du fleuve et la fantaisie bizarre du violon ne s'entendait.

Comment diable Théodore Blitz était-il là?

L'idée me vint qu'il expérimentait sa musique sur la famille des Mutz, et, la curiosité me poussant, je me glissai derrière le petit mur d'enceinte, pour voir ce qui se passait à la ferme.

Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et, dans une salle basse, profonde, aux poutres brunes, de plain-pied avec la cour, j'aperçus une longue table servie avec toute la somptuosité des fêtes de village ; plus de trente couverts en faisaient le tour ; mais ce qui me stupéfia, ce fut de ne voir que cinq personnes en face de ce grand service : le père Mutz, sombre et rêveur, en habit de velours noir à boutons de métal, sa large tête osseuse, grisonnante, contractée par une pensée fixe, ses yeux caves en arrêt devant lui ; — le gendre, figure sèche, insignifiante, le col de sa chemise remontant jusqu'au-dessus de ses oreilles ; — la mère, en grand bonnet de tulle, l'air égaré; —la fille, assez jolie brune, coiffée d'un béguin de taffetas noir à paillettes d'or et d'argent, le sein enveloppé d'un fichu de soie aux mille couleurs ; — enfin, Théodore Blitz, le tricorne sur l'oreille, le violon serré entre l'épaule et le menton, ses petits yeux scintillant, la joue relevée par une grosse ride, et les coudes allant et venant comme ceux d'une cigale qui râcle son ariette stridente dans les bruyères.

Les ombres du soleil couchant, la vieille horloge avec son cadran de faïence à fleurs rouges et bleues, le coin d'une herse sur lequel retombait le rideau de l'alcôve à carreaux gris et blancs, et surtout la musique de plus en plus discordante, me produisirent une impression indéfinissable : je fus saisi d'une véritable terreur panique. — Était-ce l'effet du rudesheim que j'avais trop longtemps respiré ? Étaient-ce les teintes blafardes du soir qui venait ? Je l'ignore ; mais, sans regarder davantage, je me glissais tout doucement, les reins courbés le long du mur, pour regagner la route, quand un chien énorme bondit vers moi de toute la longueur de sa chaîne, et me fit pousser un cri de surprise.

« Tirik ! » cria le vieux maître de poste.

Et Théodore, m'ayant aperçu, s'élança de la salle en criant :

« Eh ! c'est Christian Spéciès ! Entrez donc, mon cher Christian ; vous arrivez à propos ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il traversa la cour, et, venant me prendre au bras :

« Mon cher ami, me dit-il avec une animation singulière, voici l'heure où le *noir* et le *blanc* sont aux prises... Entrez... entrez ! »

Son exaltation m'épouvantait ; mais il ne voulut pas écouter mes observations, et m'entraîna sans qu'il me fût possible de faire aucune résistance.

« Vous saurez, cher Christian, disait-il, que nous avons baptisé ce matin un ange du Seigneur, le petit Nickel-Saphéri Brêmer. J'ai salué sa venue dans ce monde de délices, par le chœur des *Séraphins*. Et maintenant, figurez-vous que les trois quarts de nos invités sont en fuite. Hé ! hé ! hé ! Entrez donc, vous êtes le bienvenu ! »

Il me poussait par les épaules, et, bon gré mal gré, je franchis le seuil.

Tous les membres de la famille Mutz avaient tourné la tête. J'eus beau refuser de m'asseoir, ces gens enthousiastes m'entouraient :

« Celui-ci fera le sixième ! criait Blitz, le nombre six est un beau nombre ! »

Le vieux maître de poste me serrait les mains avec émotion, disant :

« Merci, Monsieur Spéciès, merci d'être venu ! On ne dira pas que les honnêtes gens nous fuient.... que nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes !... Vous resterez jusqu'à la fin ?

—Oui, balbutia la vieille avec un regard suppliant, il faut que M. Spéciès reste jusqu'à la fin ; il ne peut nous refuser cela. »

Je compris alors pourquoi cette table était si grande, et le nombre des convives si petit : tous les invités du baptême, songeant à Grédel Dick, avaient trouvé des prétextes pour ne pas venir.

L'idée d'un pareil abandon me serra le cœur.

« Mais certainement, répondis-je, certainement... je reste... et c'est avec plaisir... avec grand plaisir. »

Les verres furent remplis, et nous bûmes d'un vin âpre et fort, d'un vieux *markobrünner* dont le bouquet austère me remplit de pensées mélancoliques.

La vieille, me posant sa longue main sur l'épaule, murmura :

« Encore un petit coup, Monsieur Spéciès, encore un petit coup ! »

Et je n'osai refuser.

En ce moment Blitz, plongeant son archet sur les cordes vibrantes, me fit passer un frisson glacial par tous les membres.

« Ceci, mes amis, s'écria-t-il, est l'invocation de Saül à la pythonisse ! »

J'aurais voulu fuir ; mais, dans la cour, le chien hurlait d'une façon lamentable, la nuit venait, la salle se remplissait d'ombres ; les traits accentués du père Mutz, ses yeux égarés, la pression douloureuse de ses larges mâchoires n'avaient rien de rassurant.

Blitz râclait, râclait toujours son invocation à tour de bras ; la ride qui contournait sa joue gauche se creusait de plus en plus, la sueur perlait sur ses tempes.

Le maître de poste remplit de nouveau nos verres, et me dit d'un accent sourd, impérieux :

« A votre santé !

—A la vôtre, Monsieur Mutz ! » répondis-je en tremblant.

Tout à coup, l'enfant dans son berceau se prit à vagir, et Blitz, par une ironie diabolique, l'accompagna de notes aigres en criant :

« C'est l'hymne de la vie... hé ! hé ! hé ! Bien des fois le petit Nickel le chantera jusqu'à ce qu'il soit chauve... hé ! hé ! hé ! »

La vieille horloge, en même temps, grinça dans son étui de noyer, et comme je levais les yeux, étonné de ce bruit, je vis sortir de la patraque un petit automate, sec, chauve, les yeux creux, le sourire moqueur, bref, la Mort qui s'avançait à pas comptés, et qui se mit à faucher par secousses, quelques brins de papier peints en vert, au bord de la boîte. Puis, au dernier coup, elle fit demi-tour et rentra dans son trou comme elle était venue.

« Que le diable emporte l'organiste de m'avoir conduit ici ! me dis-je ; un joli baptême... et des gens bien gais... hé ! hé ! hé ! »

Je remplis mon verre pour me donner du courage.

« Allons... allons... le sort en est jeté ; personne n'échappe à son sort ; j'étais destiné, depuis l'origine des siècles, à sortir ce soir de la douane, à me promener dans l'allée de Saint-Landolphe, à venir malgré moi dans cette abominable coupe-gorge, attiré par la musique de Blitz ; à boire du *markobrünner* qui sent le cyprès et la verveine, et à voir la Mort faucher des herbes peintes : — c'est drôle.. c'est véritablement drôle. »

Ainsi rêvais-je, en riant du sort des hommes, lesquels se croient libres, et sont conduits par des fils attachés aux étoiles. Les mages l'ont dit, il faut les croire.

Je riais donc dans l'ombre, quand la musique se tut.

Un grand silence suivit ; l'horloge continuait seule son tic-tac monotone ; et dehors, la lune, au-delà du Rhin, montait lentement derrière le feuillage tremblotant d'un peuplier ; sa pâle lumière ricochait sur les vagues innombrables. Je voyais cela ; et dans cette lumière passait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une barque noire: un homme debout sur la barque, également noir, le demi-manteau flottant sur les reins, et le grand chapeau à larges bords garni de banderoles.

Il passa comme un rêve. — Je sentais alors mes paupières s'appesantir.

« Buvons! » cria le maître de chapelle.

Les verres cliquetèrent.

« Comme le Rhin chante bien!... il chante le cantique de Barthold Gouterolf, fit le gendre.

« *Ave... ave... stella!...* »

Personne ne répondit.

Au loin, bien loin, on entendait deux rames battre le flot en cadence.

« C'est aujourd'hui que Saphéri doit recevoir sa grâce! » s'écria tout à coup le vieux maître de poste d'une voie enrouée.

Il ruminait sans doute cette pensée depuis longtemps. C'est elle qui le rendait si triste. J'en eus la chair de poule.

« Il songe à son fils, me dis-je, à son fils qu'on doit pendre! »

Et je me sentis froid le long du dos.

« Sa grâce! fit la fille avec un éclat de rire étrange, oui... sa grâce!... »

Théodore me toucha l'épaule, et, se penchant à mon oreille, me dit :

« Les esprits arrivent!... ils arrivent!...

—Si vous parlez de cela, cria le gendre dont les dents claquaient, si l'on parle de ça, moi je m'en vais!...

—Va-t'en, va-t'en, trembleur! répondit la fille; on n'a pas besoin de toi.

—Eh bien! oui, je m'en vais, » dit-il en se levant.

Et, décrochant son feutre de la muraille, il sortit à grands pas.

Je le vis passer rapidement devant les fenêtres, et j'enviai son sort.

Comment faire pour m'en aller?

Quelque chose marchait sur le mur en face; je regardai, les yeux écarquillés de surprise, et je reconnus que c'était un coq. Plus loin, entre les palissades vermoulues, le fleuve brillait et ses grandes lames se déployaient lentement sur la grève; la lumière sautillait dessus, comme un nuage de mouettes aux grandes ailes blanches. Ma tête était pleine d'ombres et de reflets bleuâtres.

« Écoute, Pétrus, cria la vieille au bout d'un instant, écoute: c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive!

—Moi! fit le vieillard d'un accent sourd, irrité, moi, j'en suis cause?

—Oui, tu n'as jamais eu pitié de notre garçon; tu ne lui passais jamais rien! Est-ce que tu ne pouvais pas lui laisser prendre cette fille?

—Femme, dit le vieillard, au lieu d'accuser les autres, songe que le sang retombe sur ta tête. Depuis vingt ans, tu n'as fait que me cacher les fautes de ton fils. Quand je l'avais puni de son méchant cœur, de sa mauvaise colère, de son ivrognerie, toi, tu le consolais, tu pleurais avec lui, tu lui donnais de l'argent en cachette, tu lui disais : « Ton père ne « t'aime pas... c'est un homme dur! » Et tu mentais, pour te faire aimer plus. Tu me volais la confiance et le respect qu'un enfant doit à ceux qui l'aiment et qui le corrigent. Et quand il a voulu prendre cette fille, je n'avais plus assez de force pour le faire obéir.

—Tu n'avais qu'à dire oui! hurla la vieille.

—Et moi, dit le vieillard, j'ai voulu dire non, parce que ma mère, ma grand'mère, et tous les hommes et les femmes de la famille, ne pouvaient recevoir cette païenne dans le ciel!

—Dans le ciel! ricana la vieille, dans le ciel. »

Et la fille d'un ton aigre ajouta :

« Depuis que je me rappelle, le père ne nous a jamais donné que des coups.

—Parce que vous les méritiez, répondit le vieillard; ça me faisait plus de peine qu'à vous!

—Plus de peine... hé! hé! hé! plus de peine! »

En ce moment, une main me toucha le bras; je tressaillis, c'était Blitz; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient des ténèbres. Je suivis du regard la direction de son doigt, car il me montrait quelque chose, et je vis le plus terrible spectacle dont il me souvienne : — une ombre immobile, bleue, se détachait devant la fenêtre, sur la nappe blanche du fleuve; cette ombre avait la forme humaine, et semblait suspendue entre le ciel et la terre; sa tête tombait sur la poitrine, ses coudes se dressaient en équerre le long de l'échine, et les jambes toutes droites s'allongeaient en pointe.

Comme je regardais, les yeux arrondis et bridés d'épouvante, chaque détail m'apparaissait dans cette figure blafarde : je reconnus Saphéri Mutz, et, au-dessus de ses épaules voûtées, la corde, le croc et le cadre du gibet; puis, au bas de ce funèbre appareil, une figure blanche, à genoux, les cheveux épars : Grédel Dick, les mains jointes, en prière.

Il paraît qu'au même instant tous les autres virent comme moi cette apparition étrange, car j'entendis le vieux gémir :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu, ayez pitié de nous! »

Et la vieille, d'une voix basse, suffoquée, murmura :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Saphéri est mort ! »

Elle se prit à sangloter.

Et la fille cria :

« Saphéri ! Saphéri ! »

Mais alors tout disparut, et Théodore Blitz, me prenant par la main, me dit :

« Partons. »

Nous sortîmes. La nuit était belle ; les feuilles tremblotaient avec un doux murmure.

Comme nous courions tout effarés dans la grande allée des Platanes, une voix lointaine, mélancolique, chantait sur le fleuve la vieille ballade allemande :

La tombe est profonde et silencieuse,
Son bord est horrible!
Elle étend un manteau sombre,
Elle étend un manteau sombre
Sur la patrie des morts.

« Ah ! s'écria Blitz, si Grédel Dick n'avait pas été là, nous aurions vu l'*autre*, le grand noir, décrocher Saphéri ; mais elle priait pour lui, la pauvre âme... elle priait pour lui : Ce qui est *blanc* reste *blanc !* »

Et la voix lointaine, toujours plus faible, reprit au murmure des vagues :

La mort n'a pas d'échos
Pour le chant du rossignol.
Les roses qui croissent sur la tombe,
Les roses qui croissent sur la tombe
Sont des roses de douleur.

Or, la scène horrible qui venait de s'accomplir sous mes yeux, et cette voix lointaine, mélancolique, — qui, s'éloignant de plus en plus, finit par s'éteindre dans l'étendue, — me sont restées comme une image confuse de l'infini, de cet infini qui nous absorbe impitoyablement et nous engloutit sans retour ! Les uns en rient comme l'ingénieur Rothan; les autres en tremblent, comme le bourgmestre; d'autres en gémissent d'un accent plaintif ; et d'autres, comme Théodore Blitz, se penchent sur l'abîme pour voir ce qui se passe au fond. Mais tout cela revient au même, et la fameuse inscription du temple d'Isis est toujours vraie : « Je suis celui qui est,—et nul n'a jamais pénétré le mystère qui m'entoure, nul ne le pénétrera jamais. »

FIN DE LE BLANC ET LE NOIR.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE CABALISTE
HANS WEINLAND

Notre professeur de métaphysique Hans Weinland était ce que les cabalistes appellent un *archétype*, grand, maigre, le teint plombé, les cheveux roux, le nez crochu, l'œil gris, la lèvre ironique, surmontée d'une longue moustache à la prussienne.

Il nous émerveillait tous par les évolutions de sa logique, par l'enchaînement de ses arguments, par les traits moqueurs, acérés, qui lui venaient aussi naturellement que les épines sur un buisson de ronces.

Malgré toutes les traditions universitaires, cet original portait d'habitude un grand chapeau tromblon surmonté d'une plume de coq, une redingote à brandebourgs, des pantalons très-larges, et des bottes à la hussarde ornées de petits éperons d'argent, ce qui lui donnait une tournure assez belliqueuse.

Or, un beau matin, maître Hans, qui m'aimait beaucoup, et m'appelait parfois, en clignant les yeux d'une façon bizarre, « le fils du dieu bleu, » maître Hans entra dans ma chambre et me dit :

« Christian, je viens te prévenir que tu peux chercher un autre professeur de métaphysique : je pars dans une heure pour Paris.

—Pour Paris !... Qu'allez-vous faire à Paris ?

—Argumenter, discuter, ergoter... que sais-je ? fit-il en haussant les épaules.

—Alors autant rester ici.

—Non, de grandes choses se préparent. Et d'ailleurs j'ai d'excellentes raisons pour détaler. »

Puis allant entr'ouvrir la porte et voir si personne ne pouvait nous entendre, il revint et me dit à l'oreille :

« Tu sauras que j'ai passé, ce matin, une rapière de trois coudées dans le ventre du major Krantz.

—Vous ?

—Oui. — Figure-toi que cet animal avait poussé l'audace jusqu'à me soutenir hier, en pleine brasserie Gambrinus, que l'âme est une pure affaire d'imagination. Naturellement je lui ai cassé ma chope sur la tête ; si bien que ce matin, nous sommes allés dans un petit endroit tout près de la rivière, et là je lui ai servi un argument matérialiste de première force. »

Je le regardai tout ébahi.

« Et vous partez pour Paris ? repris-je après un instant de silence.

—Oui. J'ai touché mon trimestre il y a trois ou quatre jours ; cet argent me suffira pour le voyage. Mais il n'y a pas une minute à perdre ; tu connais la rigueur des lois sur le duel ; le moins qui pourrait m'arriver serait de passer deux ou trois années sous les verrous, et, ma foi, je préfère prendre la clef des champs. »

Hans Weinland me racontait ces choses, assis au bord de ma table, et roulant une cigarette entre ses longs doigts maigres. Il me donna ensuite quelques détails sur sa rencontre avec le major Krantz, et finit par me dire qu'il venait me demander mon passe-port à l'étranger, sachant que j'avais fait récemment un tour en France.

« Il est vrai que j'ai huit ou dix ans plus que toi, me dit-il en terminant, mais nous sommes tous les deux très-roux et très-maigres : j'en serai quitte pour faire couper mes moustaches.

—Maître Hans, lui répondis-je tout ému, je voudrais pouvoir vous rendre le service que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Montons jusqu'au belvédère. (Page 59.)

vous me demandez, mais cela m'est impossible ; c'est contraire à mes principes philosophiques. Mon passe-port est dans le tiroir de mon secrétaire, à côté de la *Raison pure* de Kant. Je vais faire un tour sur la place des Acacias....

—C'est bon ! c'est bon ! dit-il, je comprends tes scrupules, Christian ; ils t'honorent, mais je ne les partage pas. Embrassons-nous ; je me charge du reste ! »

Quelques heures plus tard, toute la ville apprit avec stupeur, que le professeur de métaphysique Hans Weinland avait tué le major Krantz d'un furieux coup de rapière.

La police se mit aussitôt à la recherche du meurtrier ; elle fouilla de fond en comble son petit logement de la rue des Alouettes, mais toutes ses recherches furent inutiles.

On enterra le major avec les honneurs dus à son grade, et durant six semaines il ne fut question que de cette affaire dans les brasseries ; puis tout rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Environ quinze mois après cet événement étrange, mon digne oncle, le prorecteur Zacharias, m'envoya compléter mes études à Paris ; il désirait me voir succéder un jour à sa haute position ; rien ne lui coûtait pour faire de moi, comme il disait, un flambeau de la science.

Je partis donc à la fin du mois d'octobre 1831.

Sur la rive gauche de la Seine, entre le Panthéon, le Val-de-Grâce et le Jardin-des-Plantes,

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Au fond de la gorge où se traîne le vieux Gange. (Page 62.)

s'étend un quartier presque solitaire ; les maisons y sont hautes et décrépites, les rues fangeuses, les habitants déguenillés.

Quand il vous arrive d'égarer vos pas dans cette direction, les gens s'arrêtent au coin des rues pour vous observer ; d'autres s'avancent sur le seuil de leurs tristes masures, d'autres penchent la tête à leurs lucarnes. Ils vous regardent d'un air de convoitise, et ces regards vont jusqu'au fond de vos poches.

A l'extrémité de ce quartier, dans la rue Copeau, s'élève une maison étroite, isolée, entre d'antiques murailles de clôture, par-dessus lesquelles s'étendent les rameaux noirs de quelques ormes centenaires.

Au pied de cette maison s'ouvre une porte basse, voûtée ; au-dessus de la porte brille la nuit une lanterne, suspendue à une tige de fer ; au-dessus de la lanterne, trois fenêtres chassieuses miroitent dans l'ombre; plus haut, trois autres; ainsi de suite jusqu'au sixième.

C'est là, chez la dame Genti, veuve du sieur Genti, ex-brigadier de la garde royale, que je fis transporter ma malle et mes livres, sur la recommandation expresse de M. le doyen Van den Bosch, qui se souvenait d'avoir habité le susdit hôtel du temps de l'empire.

Je frémis encore en songeant aux tristes jours que je passai dans cette abominable demeure, assis en hiver près de ma petite cheminée, qui donnait plus de fumée que de chaleur, abattu, malade, obsédé par la dame Genti, qui m'exploitait avec une rapacité vraiment incroyable.

Je me souviendrai toujours qu'après six mois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de brume, de pluie, de boue et de neige, un matin qu'il faisait un peu de soleil, et qu'ayant franchi la grille du Jardin-des-Plantes, je vis les premières feuilles sortir des bourgeons, mon émotion fut telle, qu'il me fallut m'asseoir et fondre en larmes comme un enfant.

J'avais pourtant alors vingt-deux ans, mais je songeais aux verts sapins du Schwartz-Wald; j'entendais nos jeunes filles chanter d'une voix joyeuse :

Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois !

et moi j'étais à Paris ! je ne voyais plus le soleil ; je me sentais seul, abandonné dans la ville immense !... Mon cœur débordait enfin ; je n'y tenais plus : ce peu de verdure m'avait remué jusqu'au fond des entrailles. Il est si doux de pleurer en songeant à son pays !

Après quelques instants de faiblesse, je rentrai chez moi ranimé d'espérance, et je me remis à l'œuvre avec courage ; un flot de jeunesse et de vie avait accéléré les mouvements de mon cœur. Je me disais : « Si l'oncle Zacharias pouvait me voir, il serait fier de moi ! »

Mais ici se place un événement terrible, mystérieux, dont le souvenir me consterne, et bouleverse encore toutes mes idées philosophiques. Cent fois j'ai voulu m'en rendre compte, sans y réussir.

Tout en face de ma petite fenêtre, de l'autre côté de la rue, entre deux hautes masures, se trouvait un terrain vague, où croissaient en abondance les herbes folles, — le chardon, la mousse, les hautes orties et les ronces, — qui se plaisent à l'ombre.

Cinq ou six pruniers s'épanouissaient dans cette enceinte humide, fermée sur le devant par un vieux mur de pierres sèches.

Un écriteau en bois surmontait la muraille décrépite, et portait :

TERRAIN A VENDRE.

425 *mètres.*

S'ADRESSER A Me TIRAGO, NOTAIRE,

ETC., ETC.

Une vieille futaille écartelée et vermoulue recevait l'eau des gouttières du voisinage, et la laissait fuir dans l'herbe. Des milliers d'atomes aux ailes gazeuses, des cousins, des éphémères tourbillonnaient sur cette mare verdâtre ; et, quand un rayon de soleil y tombait par hasard entre les toits, on y voyait pulluler la vie comme une poussière d'or ; deux grenouilles énormes montraient alors leur nez camard à la surface, traînant leurs longues jambes filandreuses sur les lentilles d'eau, et se gorgeant des insectes qui s'engouffraient dans leur goître par milliards.

Enfin, au fond du cloaque s'avançait en visière un toit de planches humides et moisies, sur lequel un gros chat roux venait faire sa promenade, écoutant les moineaux s'ébattre dans les arbres, bâillant, fléchissant les reins et détirant ses griffes d'un air mélancolique.

J'avais souvent contemplé ce coin du monde avec une sorte de terreur.

« Tout vit, tout pullule, tout se dévore ! m'étais-je dit. Quelle est la source de ce flot intarissable d'existences, depuis l'atome tourbillonnant dans un rayon de soleil, jusqu'à l'étoile perdue dans les profondeurs de l'infini ?... Quel principe pourrait nous rendre compte de cette prodigalité sans bornes, incessante, éternelle, de la cause première ? »

Et, le front entre les mains, je me plongeais dans les abîmes de l'inconnu.

Or, un soir du mois de juin, vers onze heures, comme je rêvais de la sorte, accoudé sur la traverse de ma fenêtre, il me sembla voir une forme vague se glisser au pied de la muraille, puis une porte s'ouvrir, et quelqu'un traverser les ronces pour se rendre sous le toit.

Tout cela s'accomplissait dans l'ombre des masures environnantes ; c'était peut-être une illusion de mes sens. Mais le lendemain, dès cinq heures, ayant regardé dans le cloaque, je vis en effet un grand gaillard s'avancer du fond de l'échoppe, et, les bras croisés sur la poitrine, se mettre à m'observer moi-même.

Il était si long, si maigre, ses habits étaient si délabrés, son chapeau tellement criblé de trous, que je ne doutai pas que ce ne fût un bandit, caché là le jour pour se soustraire à la police, et sortant la nuit de son repaire, pour dévaliser et même pour égorger les gens.

Mais jugez de ma stupeur, quand cet homme, levant son chapeau, me cria :

« Hé ! bonjour, Christian, bonjour ! »

Comme je restais immobile, la bouche béante, il traversa le clos, ouvrit la porte, et s'avança dans la rue déserte.

Je remarquai seulement alors qu'il portait une grosse trique, et je me félicitai de ne pas l'entretenir en tête-à-tête.

D'où cet individu pouvait-il me connaître ?... Que me voulait-il ?

Arrivé devant ma fenêtre, il leva ses longs bras maigres d'un air pathétique :

« Descends, Christian, s'écria-t-il, descends que je t'embrasse... ah ! ne me laisse pas languir ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On pense bien que je ne fus pas trop pressé de répondre à son invitation. Alors il se prit à rire, me montrant de magnifiques dents blanches sous sa moustache roussâtre, puis il me dit :

« Tu ne reconnais donc pas ton professeur de métaphysique, Hans Weinland?... Faut-il que je te fasse voir son passe-port?

—Hans Weinland!... est-ce possible?... Hans Weinland avec ces joues creuses, ces yeux caves!... Hans Weinland sous ces guenilles!... »

Cependant, après un coup d'œil plus attentif, je le reconnus; un sentiment de pitié inexprimable me saisit :

« Comment! c'est vous, mon cher professeur!

—Moi-même! Descends, Christian, nous causerons plus à l'aise. »

Je n'hésitai plus à descendre; la dame Genti n'était pas encore levée, je tirai le verrou moi-même, et Hans Weinland me pressa sur son cœur avec effusion.

« Ah! cher maître! m'écriai-je les yeux pleins de larmes, dans quel état je vous retrouve!

—Bah! bah! fit-il, je me porte bien, c'est l'essentiel.

—Mais vous allez monter dans ma chambre... changer d'habits...

—A quoi bon?... Je me trouve charmant comme cela.... eh! eh! eh!

—Vous avez faim, peut-être?...

—Du tout, Christian, du tout. Je me suis nourri longtemps, chez Flicoteau, de têtes de lapin et de pieds de coq ; c'était un genre de noviciat que m'imposait le dieu *Famine*. Aujourd'hui, mes preuves sont faites, mon estomac atrophié n'est plus qu'un mythe; il ne me demande plus rien, sachant d'avance que ses réclamations seraient inutiles ; je ne mange plus, je fume de temps en temps une pipe, voilà tout. Le vieux fakir d'Ellora me porterait envie! »

Et comme je le regardais d'un air de doute :

« Cela t'étonne? reprit-il; mais sache que l'initiation aux mystères de Mithras nous impose ces petites épreuves, avant de nous investir d'une puissance formidable. »

Tout en causant ainsi, il m'entraînait vers le Jardin-des-Plantes. On venait d'ouvrir la grille, et la sentinelle, nous voyant approcher, parut tellement étonnée de la physionomie de mon pauvre maître, qu'elle fit mine un instant de nous interdire le passage; mais Hans Weinland ne parut même pas s'apercevoir de ce geste, et poursuivit tranquillement son chemin.

Le jardin était encore solitaire. En passant près de la cage aux serpents, Hans, me la montrant avec sa trique, murmura :

« De jolis petits animaux, Christian ; j'ai toujours eu de la prédilection pour ce genre de reptiles ; ils ne se laissent pas marcher sur la queue sans mordre. »

Puis, tournant à droite, il me précéda dans le labyrinthe qui monte au cèdre du Liban.

« Arrêtons-nous ici, lui dis-je, au pied de cet arbre.

—Non, montons jusqu'au belvédère, on y voit de plus loin ; j'aime tant voir Paris et respirer le frais, qu'il m'arrive très-souvent de passer des heures à cet observatoire. C'est même ce qui me retient dans ton quartier. Que veux-tu, Christian! chacun a ses petites faiblesses. »

Nous étions arrivés à la lanterne, et Hans Weinland avait pris place sur l'une des deux grosses pierres fossiles, qui sont appuyées contre le tertre. Moi, je restai debout devant lui.

« Eh bien, Christian, reprit-il, que fais-tu maintenant? Tu suis les cours de la Sorbonne et du Collége de France, n'est-ce pas? Eh! eh! eh! ça t'amuse toujours, la métaphysique?

—Mon Dieu... pas trop.

—Eh! je m'en doutais... je m'en doutais. Mais aussi quels cours! quels cours! — L'un s'en tient à la *forme*, et se croit *idéaliste*, car le beau, le beau idéal est dans la forme... eh! eh! eh! — L'autre parle de substance ; pour lui, la *substance* est une idée première ; comprends-tu cela, Christian, la substance une idée première? Faut-il être bête!

« Le plus fort est un garçon qui ne manque pas d'un certain mérite ; il s'est fait un petit système bourgeois, avec des morceaux ramassés à droite et à gauche, absolument comme on confectionne un habit de polichinelle; aussi les Français, qui sont très-forts en métaphysique, l'ont surnommé le Platon moderne! »

Et Hans Weinland, allongeant ses longues jambes de sauterelle, partit d'un éclat de rire nerveux; puis, redevenu calme subitement, il poursuivit :

« Ah! mon pauvre Christian! mon pauvre Christian! que sont devenues les grandes écoles d'Albert le Grand, de Raymond Lulle, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, de Paracelse?—Qu'est devenu le *microcosme?* Que sont devenus les trois principes : intellectuel, céleste, élémentaire ? les applications des Patrice Tricasse, des Coclès, des André Cornu, des Goglénius, des Jean de Hâgen, des Moldénates, des Savonarole et de tant d'autres? et les expériences curieuses des Glaser, des Le Sage, des Le Vigoureux?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Mais, cher maître, ce sont des empoisonneurs! m'écriai-je.

—Des empoisonneurs?... Ce sont les plus grands astrologues des temps modernes, les seuls héritiers de la *kabbale!* Les vrais, les seuls empoisonneurs sont tous ces charlatans qui tiennent école de sophisme et d'ignorance. Ne sais-tu pas que tous les secrets de la *kabbale* commencent à trouver leurs applications? La pression de la vapeur, le principe de l'électricité, les décompositions chimiques, à qui faut-il attribuer ces admirables découvertes, sinon aux astrologues? — Et nos psychologues, nos métaphysiciens, eux, qu'ont-ils découvert d'utile, d'applicable, de vrai, pour traiter les autres d'ignorants et s'attribuer le titre de sages? Mais laissons cela, ma bile s'échauffe. »

Et sa figure, impassible jusque-là, prit une expression de férocité sauvage.

« Il faut que tu partes, Christian, s'écria-t-il brusquement, il faut que tu retournes à Tubingue.

—Pourquoi?

—Parce que l'heure de la vengeance est proche.

—Quelle vengeance?

—La mienne.

—De qui voulez-vous tirer vengeance?

—De tout le monde!... Ah! l'on s'est moqué de moi... on a conspué Maha-Dévi... on l'a repoussé des écoles... on m'a traité de fou... de visionnaire... on a renié le *dieu bleu*, pour adorer le *dieu jaune*... Eh bien! malheur à cette race de sensualistes! »

Et, se levant, il embrassa la ville immense du regard, ses yeux gris s'illuminèrent, il sourit.

Quelques bateaux descendaient lentement la Seine; le jardin verdoyait; les voitures de roulage, les chargements de vin, les charretées de légumes, les troupeaux de bœufs, de moutons, de pourceaux, soulevaient la poussière des routes dans les profondeurs de l'horizon. La ville bourdonnait comme une ruche; jamais spectacle plus splendide et plus grandiose ne s'était offert à mes regards.

« Paris! ville antique, ville sublime, s'écria Weinland avec une ironie poignante; Paris idéal, Paris sentimental, ouvre tes larges mâchoires: voici venir, par tous les points de l'horizon, du liquide et du solide pour renouveler tes esprits animaux. Mange, bois, chante et ne t'inquiète pas du reste; la France entière s'épuise pour te nourrir.

« Elle pioche du matin au soir, cette spirituelle nation, pour te faire des loisirs agréables. Que te manque-t-il? Elle t'envoie ses vins généreux, ses troupeaux, ses primeurs des quatre saisons, ses belles jeunes filles rayonnantes de jeunesse, ses hardis jeunes hommes, et ne te demande en échange que des révolutions et des gazettes.

« Cher Paris! centre des lumières, de la civilisation, etc., etc., etc.; Paris!... terre promise du paradoxe, Jérusalem céleste des Philistins, Sodome intellectuelle, capitale générale du sensualisme et du *dieu jaune!*... sois fier de tes destinées; tu tousses: le sol tremble! tu te remues: le monde frissonne! tu bâilles: l'Europe s'endort! Qu'est-ce que l'*esprit* auprès de la force matérielle incarnée? Rien!... Tu braves les puissances invisibles, tu les bafoues; mais, attends, attends, un des fils de Maha-Dévi et de la déesse Kâli va te donner une leçon de métaphysique! »

Ainsi s'exprimait Hans Weinland avec une animation croissante. Je ne doutais pas que la misère n'eût détraqué sa cervelle.

Que pouvait faire un pauvre diable, sans feu ni lieu, contre la ville de Paris?

Après ces menaces, redevenu calme tout à coup, et voyant quelques promeneurs monter le labyrinthe, il me fit signe de le suivre, et nous sortîmes du jardin.

« Christian, reprit-il en marchant, j'ai quelque chose à te demander.

—Quoi?

—Tu connais ma retraite... là, je te dirai tout. Mais il faut que tu me jures sur l'honneur d'accomplir mes ordres de point en point.

—Je le veux bien; à une condition cependant, c'est que...

—Oh! sois tranquille, cela ne peut intéresser ta conscience.

—Alors je vous le promets.

—Cela suffit. »

Nous étions arrivés devant le clos; il en poussa la porte et nous entrâmes.

Il me serait difficile de rendre le sentiment d'horreur qui me pénétra, lorsque, après avoir traversé les hautes herbes du repaire, je découvris sous l'échoppe une quantité d'ossements amoncelés dans l'ombre.

J'aurais voulu fuir, mais Hans Weinland m'observait.

« Assieds-toi là! » fit-il d'un accent impérieux, en m'indiquant une grosse pierre, entre les piliers du toit.

J'obéis.

Lui, sortant alors de sa poche une petite pipe de terre, la bourra de je ne sais quelle substance jaunâtre, et se prit à l'aspirer lentement; il s'assit en face de moi, les jambes étendues, sa grosse trique entre les genoux.

« Christian, murmura-t-il, tandis qu'une contraction musculaire indéfinissable creusait les rides de ses joues, et relevait obliquement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses narines, écoute-moi bien; pour que tu puisses remplir mes intentions, il est indispensable que je t'explique un de nos mystères.»

Il se tut, l'œil sombre, le front plissé, les lèvres tellement serrées, qu'on n'en voyait plus les bords.

« Oui, reprit-il d'un accent sourd, il faut que tu connaisses un des mystères de Mithras! — Ce qu'il y a de plus étrange dans ce monde, vois-tu, Christian, c'est que l'une des moitiés du globe soit en pleine lumière, et l'autre dans les ténèbres ; il en résulte que la moitié des êtres animés dort, pendant que l'autre veille. Or, la nature qui ne fait rien d'inutile, la nature qui simplifie tout, et sait obtenir ainsi la variété infinie dans l'unité absolue, la nature, ayant décidé que tout être vivant resterait assoupi la moitié du temps, a décidé par là même qu'une seule âme suffirait pour deux corps. Cette âme se transporte donc de l'un à l'autre hémisphère, aussi vite que la pensée, et développe tour à tour deux existences. Tandis que l'âme est aux antipodes, l'être dort; ses facultés divaguent, la matière repose. Lorsque l'âme revient prendre la direction des organes, aussitôt l'être s'éveille ; la matière est forcée d'obéir à l'esprit.

« Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Cela n'entre pas dans tes cours de philosophie ; car il est connu que tes professeurs sont très-savants sans rien comprendre; mais cela t'explique les idées étranges qui souvent assiégent ton cerveau, la singularité de tes rêves, la connaissance intuitive des mondes que tu n'as jamais vus, et mille autres phénomènes de ce genre. Ce qu'on nomme catalepsies, évanouissements, extases, lucidité magnétique, bref, l'ensemble des phénomènes du sommeil sous toutes ses formes, découle de la même loi. M'as-tu compris, Christian?

—Très-bien, c'est une découverte sublime!

—C'est le moindre des mystères de Mithras, fit-il avec un sourire bizarre, c'est le premier degré d'initiation. Mais écoute les conséquences du principe, en ce qui me concerne : — l'âme qui m'anime appartient également à l'un des sectateurs de Maha-Dévi, habitant au pied du Mont-Abuji, dans la province de Sirohi, sur les frontières méridionales du Joundpour: c'est un Agori, ou, si tu l'aimes mieux, un Aghorapanti, célèbre par ses austérités, ses meurtres et sa sainteté. Il est initié comme moi, du troisième degré. Quand il dort, je veille ; quand il veille, je dors.—M'as-tu compris?

—Oui, répondis-je en frissonnant.

—Eh bien! voici ce que je te demande : il faut que mon âme séjourne deux jours consécutivement à Déesa, dans la caverne de la déesse Kâli. Je le veux! Dans ce but, mon corps doit rester inerte. Ce que je fume en ce moment est de l'opium... Déjà mes paupières s'appesantissent... tout à l'heure... mon âme va me quitter... Si je m'éveille... avant le temps fixé... entends-tu... qu'à l'instant même tu me donnes une nouvelle dose d'opium... Tu... tu me l'as juré... malheur si... »

Il n'eut pas le temps de finir, et tomba subitement dans une torpeur profonde.

Je l'étendis, la tête à l'ombre, les pieds dans l'herbe. Sa respiration, tour à tour rapide et lente, me donnait le frisson; et le mystère que cet homme venait de me révéler, la certitude que son âme avait franchi des espaces immenses en moins d'une seconde, m'inspiraient une sorte de crainte mystérieuse, comme si tout ce monde inconnu se fût ouvert à mes regards. Je me sentais pâlir ; mes doigts s'agitaient et tressaillaient sans que je le voulusse ; le fluide vital me pénétrait jusqu'à la pointe des cheveux.

Ajoutez la chaleur du midi concentrée entre ces vieilles masures, les émanations putrides de la mare voisine, le coassement des deux grenouilles, qui commençaient leur duo mélancolique dans la fange verdâtre, le bourdonnement immense des insectes dansant leur ronde éternelle, et vous comprendrez les impressions sinistres qui se succédèrent dans mon esprit jusqu'au soir.

Je regardais parfois la face pâle de Weinland, toute couverte de moiteur, et je ne sais quel effroi subit me saisissait alors. Il me semblait être complice d'un crime épouvantable, et, malgré ma promesse, je secouais violemment le corps du dormeur, qui restait inerte ou s'inclinait dans un autre sens. Parfois sa respiration prenait des accents bizarres, et s'échappait en sifflant, comme un ricanement diabolique.

Durant ces longues heures, il m'arriva de songer aussi aux mystères de Mithras. Je me disais que sans doute le premier degré d'initiation devait comprendre la vie animale ; le second, l'essence et les fonctions de l'âme ; le troisième, Dieu! Mais quel homme pouvait avoir l'audace de fixer son regard sur la force incréée, et l'orgueil de l'expliquer?

Le temps se consumait dans ces méditations ; ce n'est qu'à la chute du jour, lorsque l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont eut sonné huit heures, que je montai chez moi prendre quelques heures de repos.

Je ne doutais plus alors que le sommeil léthargique de Hans Weinland ne poursuivît tranquillement son cours jusqu'au lendemain.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En effet, le jour suivant, vers six heures du matin, étant allé le voir, je le trouvai dans la même attitude; sa respiration me parut même régularisée.

Que vous dirai-je, mes chers amis? ce jour encore et la nuit suivante se passèrent dans les mêmes rêveries, dans les mêmes anxiétés que la veille.

A la fin du second jour, vers six heures du soir, ne me sentant plus de fatigue et d'inanition, je courus au cloître Saint-Benoît prendre un peu de nourriture. Je restai chez maître Ober, mon restaurateur, jusque vers sept heures.

En revenant de là, par la rue Clovis, il me sembla tout à coup être suivi, et, regardant derrière moi, je fus tout étonné de ne voir personne.

Quoique le jour fût à son déclin, une chaleur accablante pesait sur la ville silencieuse; pas une porte ouverte n'aspirait la première fraîcheur de la nuit; pas une figure n'apparaissait au loin sur le pavé; pas un mouvement, pas un bruit ne trahissait la vie dans le vaste quartier du Jardin-des-Plantes.

Ayant hâté le pas, je me trouvai bientôt à la porte du clos, où j'appuyai la main; elle s'ouvrit sans bruit, et j'allais m'avancer dans l'herbe, quand Hans Weinland, plus pâle que la mort, bondit à ma rencontre, en me criant :

« Sauve-toi, Christian! sauve-toi !... »

Et ses deux mains me repoussaient ; sa face contractée, ses yeux vitreux, le frémissement de ses lèvres, trahissaient la plus grande terreur.

Je fus rejeté dans la rue.

« Viens!... viens!... me criait-il. Cache-toi!»

La veuve Genti, accourue sur le seuil de sa maison, poussait des cris perçants, croyant sans doute que Weinland voulait me dévaliser; mais lui, l'écartant du coude, et se jetant dans l'allée avec moi, partit d'un éclat de rire diabolique :

« Hé! hé! hé!... la vieille... la vieille payera pour toi... Monte, Christian... bien vite!... Le monstre est déjà dans la rue... je le sens! »

Et je montais quatre à quatre, comme si le spectre de la mort eût étendu ses griffes sur moi. Je volais, je m'enlevais par bonds. La porte de ma chambre s'ouvrit et se ferma sur nous, et je tombai dans mon fauteuil comme foudroyé.

« Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, les mains croisées sur ma figure, qu'y a-t-il? Tout ceci est horrible !

—Il y a, dit Weinland froidement, il y a que j'arrive de loin : six mille lieues en deux jours. Eh! eh! eh! j'arrive des bords du Gange, Christian, et je ramène de là-bas un joli compagnon. Ecoute, écoute ce qui se passe dehors. »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis une foule de monde descendre la rue Copeau en courant, puis des clameurs confuses.

Mes yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Hans : une joie sombre, infernale, les illuminait.

« C'est le choléra bleu ! fit-il à voix basse, le terrible choléra bleu! »

Puis s'animant tout à coup :

« Des cimes du mont Abuji, s'écria-t-il, par-dessus les verts panaches des palmiers, des grenadiers, des tamarins, au fond de la gorge où se traîne le vieux Gange, je l'ai vu flotter lentement sur un cadavre, parmi les vautours. Je lui ai fait signe... il est venu... le voilà qui se met à l'œuvre : regarde! »

Une sorte de fascination me fit jeter les yeux dans la rue : — un homme du peuple, les épaules nues, les cheveux crépus, emportait, en courant, une femme, la tête renversée, les jambes pendantes, les bras retombant inertes. Lorsqu'il passa sous ma fenêtre, suivi d'un grand nombre de personnes, je vis que la figure de cette malheureuse avait des teintes bleuâtres.

Elle était toute jeune; le choléra venait de la foudroyer!

Je me retournai, frissonnant des pieds à la tête; Hans Weinland avait disparu!

Ce même jour, sans prendre le temps de faire ma malle, et n'ayant que la précaution d'emporter l'argent nécessaire, je courus aux Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Une diligence allait partir pour Strasbourg. J'y montai, comme un noyé se jette sur la planche de salut.

Nous partîmes.

On riait, on chantait; personne ne savait encore l'invasion du choléra en France.

Moi, me penchant à la portière, de relais en relais, je demandais :

« Le choléra n'est pas ici? »

Et chacun de rire.

« Le pauvre garçon est fou ! » disaient mes compagnons de voyage.

Ils faisaient des gorges chaudes.

Mais lorsque, trois jours après, j'eus le bonheur de me jeter dans les bras de mon oncle Zacharias, et qu'à moitié fou de terreur, je lui racontai ces événements étranges, il m'écouta gravement et me dit :

« Cher Christian, tu as bien fait de venir, oui, tu as très-bien fait. Regarde le journal : douze cents personnes ont déjà péri; c'est une chose épouvantable! »

FIN DU CABALISTE HANS WEINLAND.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE REQUIEM DU CORBEAU

I

Mon oncle Zacharias est le plus curieux original que j'aie rencontré de ma vie. Figurez-vous un petit homme, gros, court, replet, le teint coloré, le ventre en outre et le nez en fleur : c'est le portrait de mon oncle Zacharias. Le digne homme était chauve comme un genou. Il portait d'habitude de grosses lunettes rondes, et se coiffait d'un petit bonnet de soie noire, qui ne lui couvrait guère que le sommet de la tête et la nuque.

Ce cher oncle aimait à rire ; il aimait aussi la dinde farcie, le pâté de foie gras et le vieux johannisberg ; mais ce qu'il préférait à tout au monde, c'était la musique. Zacharias Müller était né musicien par la grâce de Dieu, comme d'autres naissent Français ou Russes; il jouait de tous les instruments avec une facilité merveilleuse. On ne pouvait comprendre, à voir son air de bonhomie naïve, que tant de gaieté, de verve et d'entrain pussent animer un tel personnage.

Ainsi Dieu fit le rossignol, gourmand, curieux et chanteur : mon oncle était rossignol.

On l'invitait à toutes les noces, à toutes les fêtes, à tous les baptêmes, à tous les enterrements : « Maître Zacharias, lui disait-on, il nous faut un *Hopser*[1], un *Alleluia*, un *Requiem* pour tel jour. » Et lui répondait simplement: « Vous l'aurez. » Alors il se mettait à l'œuvre, il sifflait devant son pupitre, il fumait des pipes; et tout en lançant une pluie de notes sur son papier, il battait la mesure du pied gauche.

L'oncle Zacharias et moi, nous habitions une vieille maison de la rue des *Minnæsingers* à Bingen ; il en occupait le rez-de-chaussée, un véritable magasin de bric-à-brac, encombré de vieux meubles et d'instruments de musique ; moi, je couchais dans la chambre au-dessus, et toutes les autres pièces restaient inoccupées.

Juste en face de notre maison habitait le docteur Hâselnoss. Le soir, lorsqu'il faisait nuit dans ma petite chambre, et que les fenêtres du docteur s'illuminaient, il me semblait, à force de regarder, que sa lampe s'avançait, s'avançait, et finalement me touchait les yeux. Et je voyais en même temps la silhouette de Hâselnoss s'agiter sur le mur d'une façon bizarre, avec sa tête de rat coiffée d'un tricorne, sa petite queue sautillant à droite et à gauche, son grand habit à larges basques, et sa mince personne plantée sur deux jambes grêles. Je distinguais aussi, dans les profondeurs de la chambre, des vitrines remplies d'animaux étrangers, de pierres luisantes, et de profil, le dos de ses livres, brillant par leurs dorures, et rangés en bataille sur les rayons d'une bibliothèque.

Le docteur Hâselnoss était, après mon oncle Zacharias, le personnage le plus original de la ville. Sa servante Orchel se vantait de ne faire la lessive que tous les six mois, et je la croirais volontiers, car les chemises du docteur étaient marquées de taches jaunes, ce qui prouvait la quantité de linge enfermée dans ses armoires. Mais la particularité la plus intéressante du caractère de Hâselnoss, c'est que ni chien ni chat qui franchissait le seuil de sa maison ne reparaissait plus jamais ; Dieu sait ce qu'il en faisait ! La rumeur publique l'accusait même de porter dans l'une de ses poches de derrière un morceau de lard, pour attirer ces pauvres bêtes ; aussi lorsqu'il sortait le

[1] *Hopser*, sauteuse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Zacharias se mit en faction derrière la porte. (Page 66.)

matin pour aller voir ses malades, et qu'il passait, trottant menu, devant la maison de mon oncle, je ne pouvais m'empêcher de considérer avec une vague terreur les grandes basques de son habit flottant à droite et à gauche.

Telles sont les plus vives impressions de mon enfance ; mais ce qui me charme le plus dans ces lointains souvenirs, ce qui, par-dessus tout, se retrace à mon esprit quand je rêve à cette chère petite ville de Bingen, c'est le corbeau Hans, voltigeant par les rues, pillant l'étalage des bouchers, saisissant tous les papiers au vol, pénétrant dans les maisons, et que tout le monde admirait, choyait, appelait : « Hans ! » par ci, « Hans ! » par là.

Singulier animal, en vérité ; un jour il était arrivé en ville l'aile cassée ; le docteur Hâselnoss lui avait remis son aile, et tout le monde l'avait adopté. L'un lui donnait de la viande, l'autre du fromage. Hans appartenait à toute la ville, Hans était sous la protection de la foi publique.

Que j'aimais ce Hans, malgré ses grands coups de bec ! Il me semble le voir encore sauter à deux pattes dans la neige, tourner légèrement la tête, et vous regarder du coin de son œil noir, d'un air moqueur. Quelque chose tombait-il de votre poche, un kreutzer, une clef, n'importe quoi, Hans s'en saisissait et l'emportait dans les combles de l'église. C'est là qu'il avait établi son magasin, c'est là qu'il cachait le fruit de ses rapines ; car Hans était malheureusement un oiseau voleur.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Au troisième coup, la fenêtre du docteur s'ouvrit. (Page 67.)

Du reste, l'oncle Zacharias ne pouvait souffrir ce Hans ; il traitait les habitants de Bingen d'imbéciles, de s'attacher à un semblable animal ; et cet homme si calme, si doux, perdait toute espèce de mesure, quand par hasard ses yeux rencontraient le corbeau planant devant nos fenêtres.

Or, par une belle soirée d'octobre, l'oncle Zacharias paraissait encore plus joyeux que d'habitude, il n'avait pas vu Hans de toute la journée. Les fenêtres étaient ouvertes, un gai soleil pénétrait dans la chambre ; au loin, l'automne répandait ses belles teintes de rouille, qui se détachent avec tant de splendeur sur le vert sombre des sapins. L'oncle Zacharias, renversé dans son large fauteuil, fumait tranquillement sa pipe, et moi, je le regardais, me demandant ce qui le faisait sourire en lui-même, car sa bonne grosse figure rayonnait d'une satisfaction indicible.

« Cher Tobie, me dit-il en lançant au plafond une longue spirale de fumée, tu ne saurais croire quelle douce quiétude j'éprouve en ce moment. Depuis bien des années, je ne me suis pas senti mieux disposé pour entreprendre une grande œuvre, une œuvre dans le genre de *la Création* de Haydn. Le ciel semble s'ouvrir devant moi, j'entends les anges et les séraphins entonner leur hymne céleste, je pourrais en noter toutes les voix. O la belle composition, Tobie, la belle composition !... Si tu pouvais entendre la basse des douze apôtres, c'est magnifique, magnifique. Le soprano du petit Raphaël perce les nuages, on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dirait la trompette du jugement dernier ; les petits anges battent de l'aile en riant, et les saintes pleurent d'une manière vraiment harmonieuse. Chut !... Voici le *Veni Creator*, la basse colossale s'avance ; la terre s'ébranle, Dieu va paraître ! »

Et maître Zacharias penchait la tête, il semblait écouter de toute son âme, de grosses larmes roulaient dans ses yeux : « *Bene,* Raphaël, *bene,* » murmurait-il. Mais comme mon oncle se plongeait ainsi dans l'extase, que sa figure, son regard, son attitude, que tout en lui exprimait un ravissement céleste, voilà Hans qui s'abat tout à coup sur notre fenêtre en poussant un *couac* épouvantable. Je vis l'oncle Zacharias pâlir ; il regarda vers la fenêtre d'un œil effaré, la bouche ouverte, la main étendue dans l'attitude de la stupeur.

Le corbeau s'était posé sur la traverse de la fenêtre. Non, je ne crois pas avoir jamais vu de physionomie plus railleuse ; son grand bec se retournait légèrement de travers, et son œil brillait comme une perle. Il fit entendre un second *couac* ironique, et se mit à peigner son aile de deux ou trois coups de bec.

Mon oncle ne soufflait mot, il était comme pétrifié.

Hans reprit son vol, et maître Zacharias, se tournant vers moi, me regarda quelques secondes.

« L'as-tu reconnu ? me dit-il.

—Qui donc ?

—Le diable !...

—Le diable !... Vous voulez rire ? »

Mais l'oncle Zacharias ne daigna point me répondre, et tomba dans une méditation profonde.

Depuis ce jour, maître Zacharias perdit toute sa bonne humeur. Il essaya d'abord d'écrire sa grande symphonie des *Séraphins*, mais n'ayant pas réussi, il devint fort mélancolique ; il s'étendait tout au large dans son fauteuil, les yeux au plafond, et ne faisait plus que rêver à l'harmonie céleste. Quand je lui représentais que nous étions à bout d'argent, et qu'il ne ferait pas mal d'écrire une valse, un *hopser*, ou toute autre chose, pour nous remettre à flot :

« Une valse !.... un *hopser !*.... s'écriait-il, qu'est-ce que cela ?... Si tu me parlais de ma grande symphonie, à la bonne heure ; mais une valse ! Tiens, Tobie, tu perds la tête, tu ne sais ce que tu dis. »

Puis il reprenait d'un ton plus calme :

« Tobie, crois-moi, dès que j'aurai terminé ma grande œuvre, nous pourrons nous croiser les bras et dormir sur les deux oreilles. C'est l'alpha et l'oméga de l'harmonie. Notre réputation sera faite ! Il y a longtemps que j'aurais terminé ce chef-d'œuvre ; une seule chose m'en empêche, c'est le corbeau !

—Le corbeau !... mais, cher oncle, en quoi ce corbeau peut-il vous empêcher d'écrire, je vous le demande ? n'est-ce pas un oiseau comme tous les autres ?

—Un oiseau comme tous les autres ! murmurait mon oncle indigné ; Tobie, je le vois, tu conspires avec mes ennemis !... Cependant, que n'ai-je pas fait pour toi ? Ne t'ai-je pas élevé comme mon propre enfant ? N'ai-je pas remplacé ton père et ta mère ? Ne t'ai-je pas appris à jouer de la clarinette ? Ah ! Tobie, Tobie, c'est bien mal ! »

Il disait cela d'un ton si convaincu que je finissais par le croire ; et je maudissais dans mon cœur ce Hans, qui troublait l'inspiration de mon oncle. « Sans lui, me disais-je, notre fortune serait faite !... » Et je me prenais à douter si le corbeau n'était pas le diable en personne.

Quelquefois l'oncle Zacharias essayait d'écrire ; mais par une fatalité curieuse et presque incroyable, Hans se montrait toujours au plus beau moment, ou bien on entendait son cri rauque. Alors le pauvre homme jetait sa plume avec désespoir, et s'il avait eu des cheveux, il se les serait arrachés à pleines poignées, tant son exaspération était grande. Les choses en vinrent au point que maître Zacharias emprunta le fusil du boulanger Râzer, une vieille *patraque* toute rouillée, et se mit en faction derrière la porte, pour guetter le maudit animal. Mais alors Hans, rusé comme le diable, n'apparaissait plus ; et dès que mon oncle, grelottant de froid, car on était en hiver, dès que mon oncle venait se chauffer les mains, aussitôt Hans jetait son cri devant la maison. Maître Zacharias courait bien vite dans la rue... Hans venait de disparaître !

C'était une véritable comédie, toute la ville en parlait. Mes camarades d'école se moquaient de mon oncle, ce qui me força de livrer plus d'une bataille sur la petite place. Je le défendais à outrance, et je revenais chaque soir avec un œil poché ou le nez meurtri. Alors il me regardait tout ému et me disait :

« Cher enfant, prends courage. Bientôt tu n'auras plus besoin de te donner tant de peine ! »

Et il se mettait à me peindre avec enthousiasme l'œuvre grandiose qu'il méditait. C'était vraiment superbe ; tout était en ordre : d'abord l'ouverture des apôtres, puis le chœur des séraphins en mi bémol, puis le *Veni Creator* grondant au milieu des éclairs et du tonnerre !... « Mais, ajoutait mon oncle, il faut que le corbeau meure. C'est le corbeau qui est cause de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout le mal; vois-tu, Tobie, sans lui, ma grande symphonie serait faite depuis longtemps, et nous pourrions vivre de nos rentes. »

II

Un soir, revenant entre chien et loup de la petite place, je rencontrai Hans. Il avait neigé, la lune brillait par-dessus les toits, et je ne sais quelle vague inquiétude s'empara de mon cœur à la vue du corbeau. En arrivant à la porte de notre maison, je fus tout étonné de la trouver ouverte ; quelques lueurs se jouaient sur les vitres, comme le reflet d'un feu qui s'éteint. J'entre, j'appelle, pas de réponse ! Mais qu'on se figure ma surprise, lorsqu'au reflet de la flamme je vis mon oncle, le nez bleu, les oreilles violettes, étendu tout au large dans son fauteuil, le vieux fusil de notre voisin entre les jambes et les souliers chargés de neige.

Le pauvre homme était allé à la chasse du corbeau. « Oncle Zacharias, m'écriai-je, dormez-vous ? » Il entr'ouvrit les yeux, et me fixant d'un regard assoupi :

« Tobie, dit-il, je l'ai couché en joue plus de vingt fois, et toujours il disparaissait comme une ombre, au moment où j'allais presser la détente. »

Ayant dit ces mots, il retomba dans une torpeur profonde. J'avais beau le secouer, il ne bougeait plus ! Alors, saisi de crainte, je courus chercher Hâselnoss. En levant le marteau de la porte, mon cœur battait avec une force incroyable, et quand le coup retentit au fond du vestibule, mes genoux fléchirent. La rue était déserte, quelques flocons de neige voltigeaient autour de moi, je frissonnais. Au troisième coup, la fenêtre du docteur s'ouvrit, et la tête de Hâselnoss, en bonnet de coton, s'inclina au dehors.

« Qui est là ? fit-il d'une voix grêle.

—Monsieur le docteur, venez vite chez maître Zacharias, il est bien malade.

—Hé ! fit Hâselnoss, le temps de passer un habit et j'arrive. »

La fenêtre se referma. J'attendis encore un grand quart d'heure, regardant la rue déserte, écoutant crier les girouettes sur leurs aiguilles rouillées, et dans le lointain un chien de ferme aboyer à la lune. Enfin, des pas se firent entendre ; lentement, lentement, quelqu'un descendit l'escalier. On introduisit une clef dans la serrure, et Hâselnoss, enveloppé dans une grande houppelande grise, une petite lanterne en forme de bougeoir à la main, parut sur le seuil.

« Prr ! fit-il, quel froid ! j'ai bien fait de m'envelopper.

—Oui, répondis-je, depuis vingt minutes je grelotte.

—Je me suis dépêché pour ne pas te faire attendre. »

Une minute après nous entrions dans la chambre de mon oncle.

« Hé ! bonsoir, maître Zacharias, dit le docteur Hâselnoss le plus tranquillement du monde, en soufflant sa lanterne ; comment vous portez-vous ! Il paraît que nous avons un petit rhume de cerveau ! »

A cette voix l'oncle Zacharias parut s'éveiller.

« Monsieur le docteur, dit-il, je vais vous raconter la chose depuis le commencement.

—C'est inutile, fit Hâselnoss en s'asseyant en face de lui sur un vieux bahut, je sais cela mieux que vous ; je connais le principe et les conséquences, la cause et les effets : vous détestez Hans, et Hans vous déteste ; vous le poursuivez avec un fusil, et Hans vient se percher sur votre fenêtre, pour se moquer de vous. Hé ! hé ! hé ! c'est tout simple, le corbeau n'aime pas le chant du rossignol, et le rossignol ne peut souffrir le cri du corbeau. »

Ainsi parla Hâselnoss, en puisant une prise dans sa petite tabatière ; puis il se croisa les jambes, secoua les plis de son jabot, et se mit à sourire en fixant maître Zacharias de ses petits yeux malins.

Mon oncle était ébahi.

« Écoutez, reprit Hâselnoss, cela ne doit pas vous surprendre, chaque jour on voit des faits semblables. Les sympathies et les antipathies gouvernent notre pauvre monde. Vous entrez dans une taverne, dans une brasserie, n'importe où, vous remarquez deux joueurs à table, et sans les connaître vous faites aussitôt des vœux pour l'un ou pour l'autre. Quelle raison avez-vous de préférer l'un à l'autre ? Aucune. Hé ! hé ! hé ! là-dessus, les savants bâtissent des systèmes à perte de vue, au lieu de dire tout bonnement : voici un chat, voici une souris ; je tiens pour la souris, parce que nous sommes de la même famille, parce qu'avant d'être Hâselnoss, docteur en médecine, j'ai été rat, écureuil ou mulot, et qu'en conséquence... »

Mais il ne termina point sa phrase, car au même instant le chat de mon oncle étant venu par hasard à passer près de lui, le docteur le saisit à la *tignasse* et le fit disparaître dans sa grande poche, avec une rapidité foudroyante. L'oncle Zacharias et moi nous nous regardâmes tout stupéfaits.

« Que voulez-vous faire de mon chat? » dit enfin l'oncle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hâselnoss, au lieu de répondre, sourit d'un air contraint et balbutia :

« Maître Zacharias, je veux vous guérir.

—Rendez-moi d'abord mon chat.

—Si vous me forcez à rendre ce chat, dit Hâselnoss, je vous abandonne à votre triste sort ; vous n'aurez plus une minute de repos, vous ne pourrez plus écrire une note, et vous maigrirez de jour en jour.

—Mais, au nom du ciel ! reprit mon oncle, qu'est-ce qu'il vous a donc fait, ce pauvre animal ?

—Ce qu'il m'a fait, répondit le docteur, dont les traits se contractèrent, ce qu'il m'a fait !... Sachez que nous sommes en guerre depuis l'origine des siècles ! Sachez que ce chat résume en lui la quintessence d'un chardon qui m'a étouffé quand j'étais violette, d'un houx qui m'a fait ombre quand j'étais buisson, d'un brochet qui m'a mangé quand j'étais carpe, et d'un épervier qui m'a dévoré quand j'étais souris ! »

Je crus que Hâselnoss perdait la tête ; mais l'oncle Zacharias, fermant les yeux, répondit après un long silence :

« Je vous comprends, docteur Hâselnoss, je vous comprends ; vous pourriez bien n'avoir pas tort !... Guérissez-moi, et je vous donne mon chat. »

Les yeux du docteur scintillèrent.

« A la bonne heure ! s'écria-t-il ; maintenant je vais vous guérir. »

Il tira de sa trousse un canif, et prit sur l'âtre un petit morceau de bois, qu'il fendit avec dextérité. Mon oncle et moi nous le regardions faire. Après avoir fendu ce morceau de bois, il se mit à le creuser, puis il détacha de son portefeuille une petite lanière de parchemin fort mince, et l'ayant ajustée entre les deux lames de bois, il l'appliqua contre ses lèvres en souriant.

La figure de mon oncle s'épanouit.

« Docteur Hâselnoss, s'écria-t-il, vous êtes un homme rare, un homme vraiment supérieur, un homme...

—Je le sais, interrompit Hâselnoss, je le sais. Mais éteignez la lumière, que pas un charbon ne brille dans l'ombre ! »

Et tandis que j'exécutais son ordre, il ouvrit la fenêtre tout au large. La nuit était glaciale. Au-dessus des toits apparaissait la lune calme et limpide. L'éclat éblouissant de la neige et l'obscurité de la chambre formaient un contraste étrange. Je voyais l'ombre de mon oncle et celle de Hâselnoss se découper sur le devant de la fenêtre ; mille impressions confuses m'agitaient à la fois. L'oncle Zacharias éternua, la main de Hâselnoss s'étendit avec impatience pour lui commander de se taire ; puis le silence devint solennel.

Tout à coup un sifflement aigu traversa l'espace. « Pie-wîte ! pie-wîte ! » Après ce cri tout redevint silencieux. J'entendais mon cœur galopper. Au bout d'un instant le même sifflement se fit entendre : « Pie-wîte ! pie-wîte ! » Je reconnus alors que c'était le docteur qui le produisait avec son appeau. Cette remarque me rendit un peu de courage, et je fis attention aux moindres circonstances des choses qui se passaient autour de moi.

L'oncle Zacharias, à demi courbé, regardait la lune. Hâselnoss se tenait immobile, une main à la fenêtre et l'autre au sifflet.

Il se passa bien deux ou trois minutes ; puis tout à coup le vol d'un oiseau fendit l'air.

« Oh ! » murmura mon oncle.

« Chut ! » fit Hâselnoss, et le « pie-wîte » se répéta plusieurs fois avec des modulations étranges et précipitées. Deux fois l'oiseau effleura les fenêtres de son vol rapide, inquiet. L'oncle Zacharias fit un geste pour prendre son fusil, mais Hâselnoss lui saisit le poignet en murmurant : « Êtes-vous fou ? » Alors mon oncle se contint ; et le docteur redoubla ses coups de sifflet avec tant d'art, imitant le cri de la pie-grièche prise au piége, que Hans, tourbillonnant à droite et à gauche, finit par entrer dans notre chambre, attiré sans doute par une curiosité singulière qui lui troublait la cervelle. J'entendis ses deux pattes tomber lourdement sur le plancher. L'oncle Zacharias jeta un cri et s'élança sur l'oiseau, qui s'échappa de ses mains.

« Maladroit ! » s'écria Hâselnoss en fermant la fenêtre.

Il était temps, Hans planait aux poutres du plafond. Après avoir fait cinq ou six tours, il se cogna contre une vitre avec tant de force, qu'il glissa tout étourdi le long de la fenêtre, cherchant à s'accrocher des ongles aux traverses. Hâselnoss alluma bien vite la chandelle, et je vis alors le pauvre Hans entre les mains de mon oncle, qui lui serrait le cou avec un enthousiasme frénétique en disant :

« Ha ! ha ! ha ! je te tiens, je te tiens ! »

Hâselnoss l'accompagnait de ses éclats de rire.

« Hé ! hé ! hé ! vous êtes content, maître Zacharias, vous êtes content ? »

Jamais je n'ai vu de scène plus effrayante. La figure de mon oncle était cramoisie. Le pauvre corbeau allongeait les pattes, battait des ailes comme un grand papillon de nuit, et le frisson de la mort ébouriffait ses plumes.

Ce spectacle me fit horreur, je courus me cacher au fond de la chambre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le premier moment d'indignation passé, l'oncle Zacharias redevint lui-même. « Tobie, s'écria-t-il, le diable a rendu ses comptes, je lui pardonne. Tiens-moi ce Hans devant les yeux. Ah ! je me sens revivre ! Maintenant, silence, écoutez ! »

Et maître Zacharias, le front inspiré, s'assit gravement au clavecin. Moi, j'étais en face de lui, je tenais le corbeau par le bec ; derrière, Hâselnoss levait la chandelle ; et l'on ne pouvait voir de tableau plus bizarre que ces trois figures : Hans, l'oncle Zacharias et Hâselnoss, sous les poutres hautes et vermoulues du plafond. Je les vois encore, éclairées par la lumière tremblotante, ainsi que nos vieux meubles, dont les ombres vacillaient contre la muraille décrépite.

Aux premiers accords, mon oncle parut se transformer, ses grands yeux bleus brillèrent d'enthousiasme ; il ne jouait pas devant nous, mais dans une cathédrale, devant une assemblée immense, pour Dieu lui-même !

Quel chant sublime ! tour à tour sombre, pathétique, déchirant et résigné ; puis tout à coup, au milieu des sanglots, l'espérance déployant ses ailes d'or et d'azur. Oh ! Dieu, est-il possible de concevoir de si grandes choses !

C'était un *Requiem*, et durant une heure, l'inspiration n'abandonna point une seconde l'oncle Zacharias.

Hâselnoss ne riait plus. Insensiblement sa figure railleuse avait pris une expression indéfinissable. Je crus qu'il s'attendrissait ; mais bientôt je le vis faire des mouvements nerveux, serrer le poing, et je m'aperçus que quelque chose se débattait dans les basques de son habit.

Quand mon oncle, épuisé par tant d'émotions, s'appuya le front au bord du clavecin, le docteur tira de sa grande poche le chat, qu'il avait étranglé.

« Hé ! hé ! hé ! fit-il, bonsoir, maître Zacharias, bonsoir. Nous avons chacun notre gibier ; hé ! hé ! hé ! vous avez fait un *Requiem* pour le corbeau Hans, il s'agit maintenant de faire un *Alleluia* pour votre chat.—Bonsoir !... »

Mon oncle était tellement abattu, qu'il se contenta de saluer le docteur d'un mouvement de tête, en me faisant signe de le reconduire.

Or, cette nuit même, mourut le grand-duc Yéri-Péter, deuxième du nom, et comme Hâselnoss traversait la rue, j'entendis les cloches de la cathédrale se mettre lentement en branle. En rentrant dans la chambre, je vis l'oncle Zacharias debout.

« Tobie, me dit-il d'une voix grave, va te coucher, mon enfant, va te coucher ; il faut que j'écrive tout cela cette nuit, de crainte d'oublier. »

Je me hâtai d'obéir, et je n'ai jamais mieux dormi.

Le lendemain, vers neuf heures, je fus réveillé par un grand tumulte. Toute la ville était en l'air, on ne parlait que de la mort du grand-duc.

Maître Zacharias fut appelé au château. On lui commanda le *Requiem* de Yéri-Péter II, œuvre qui lui valut enfin la place de maître de chapelle, qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Ce *Requiem* n'était autre que celui de Hans. Aussi l'oncle Zacharias, devenu un grand personnage, depuis qu'il avait cinq cents thalers à dépenser par an, me disait souvent à l'oreille :

« Hé ! neveu, si l'on savait que c'est pour le corbeau que j'ai composé mon fameux *Requiem*, nous pourrions encore aller jouer de la clarinette aux fêtes de village. Ah ! ah ! ah ! » et le gros ventre de mon oncle galopait d'aise.

Ainsi vont les choses de ce monde.

FIN DU REQUIEM DU CORBEAU

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE CHANT DE LA TONNE

L'autre soir, entre dix et onze heures, j'étais assis au fond de la taverne des *Escargots*, à Coblentz ; je contemplais dans une douce quiétude la foule qui s'agitait sous les poutres basses de la salle, le long des tables de chêne, et je me sentais heureux d'être au monde.

Oh ! les bonnes figures alignées ! grosses, grasses, vermeilles, rieuses, graves, moqueuses, contentes, rêveuses, amoureuses, clignant de l'œil, levant le coude, bâillant, ronflant, se trémoussant : les jambes allongées, le chapeau sur l'oreille, le tricorne sur la nuque. Oh ! la joyeuse perspective !

La salle entonnait l'hymne des *Brigands du Rhin* : « Je suis le roi de ces montagnes !... » Toutes les voix se confondaient dans une immense harmonie. Il n'y avait pas jusqu'au petit Christian Schmitt, que son père tenait entre ses genoux, qui ne fit sa partie de *soprano* d'une manière satisfaisante.

Moi, je hochais la tête, je frappais du pied ; je fredonnais tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, je marquais la mesure, et naturellement je m'attribuais tout le succès de la chose.

En ce moment, mes yeux se tournèrent par hasard du côté de Sébalt Brauer, le tavernier, assis derrière son comptoir. C'était l'heure où Brauer commence à faire ses grimaces : sa joue gauche se relève, son œil droit se ferme, il parle à voix basse, et retourne sans cesse son bonnet de coton sur sa tignasse ébouriffée. Sébalt me regardait aussi.

« Hé ! fit-il en levant un doigt d'un air mystérieux, tu l'entends, Théodore ?

—Qui cela ? demandai-je.

—Parbleu, mon braumberg qui chante !

—Oh ! être naïf, m'écriai-je, esprit essentiellement métaphysique et dépourvu de tout sens positif. Comment peux-tu supposer que le vin chante ? Encore si tu disais que les ivrognes chantent, à la bonne heure ! cela serait intelligible ; mais le vin... hé ! hé ! hé ! vraiment, Sébalt, ce sont là des idées ridicules, pour ne pas dire illogiques ! »

Mais Sébalt ne m'écoutait plus ; il allait à droite, à gauche, son tablier de cuir retourné sur la hanche, une de ses bretelles défaites, servant les buveurs, et renversant sur les gens la moitié de ses cruches, avec calme et dignité.

La grosse Orchel reprit alors sa place au comptoir en exhalant un soupir ; les six quinquets se mirent à danser la ronde au plafond ; et comme j'examinais depuis un quart d'heure ce curieux phénomène, sans pouvoir m'en rendre compte, tout à coup Brauer trébucha contre mon épaule en criant : « Théodore, le baril est vide ! viens-tu le remplir à la cave ? Tu verras des choses étranges ! »

Je savais que Brauer possède la plus belle cave de Coblentz, la cave de l'antique cloître des Bénédictins. Aussi, jugez de mon enthousiasme. Sébalt tenait déjà la chandelle allumée. Nous sortîmes bras dessus bras dessous, faisant retentir nos sabots sur le plancher, allongeant le bras, et hurlant, le nez en l'air : « Je suis le roi de ces montagnes ! »

Tout le monde riait autour de nous, et l'on disait :

« Ah ! les gueux !... ah ! les gueux !... sont-ils contents !... ah !... ah !... ah ! »

Mais quand nous fûmes dans la rue des Escargots, le calme nous revint. La nuit était humide, les vieilles masures décrépites se prêtaient l'épaule au-dessus de nous ; la lune brumeuse laissait tomber de sa quenouille un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fil d'argent, qui serpentait en zigzag dans la rigole sombre, et tout au loin, un chat battait sa femme, qui pleurait et gémissait à vous fendre l'âme !

« Brrr ! fit Sébalt en grelottant, j'ai froid ! »

En même temps il souleva la lourde trappe appliquée obliquement contre le mur, et descendit.

Je le suivis lentement. L'escalier n'en finissait pas. Les ombres s'allongeaient... s'allongeaient à perte de vue derrière nous; plusieurs fois, je me retournai tout surpris. Je remarquais l'énorme carrure de Brauer, son cou brun, couvert de petits cheveux frisés jusqu'au milieu des épaules ; d'étranges idées me traversaient l'esprit : il me semblait voir le frère sommelier des Bénédictins, allant rendre visite à la bibliothèque du cloître. Moi-même, je me prenais pour un de ces antiques personnages, et je passais la main sur ma poitrine, pensant y trouver une barbe vénérable. Au bas de l'escalier, une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, me rappela vaguement la statuette de la Vierge, où brûlait jadis le cierge éternel.

Tout saisi, presque épouvanté, j'allais communiquer mes doutes à Sébalt, quand une énorme porte en cœur de chêne, bardée de clous à large tête plate, se dressa devant nous. Le tavernier, la poussant d'une main vigoureuse, s'écria :

« Nous y sommes, camarade ! »

Et sa voix, roulant au milieu des ténèbres, alla se perdre insensiblement dans les profondeurs lointaines du souterrain. J'en reçus une impression singulière.

Nous entrâmes d'un air grave et recueilli.

J'ai visité dans ma vie bien des caves célèbres, depuis celles des ducs de Nassau, jusqu'aux caveaux de l'hôtel de ville de Brême, où se conserve le fameux vin de Rosenwein, dont les bourgeois de la bonne ville libre envoyaient tous les ans, au vieux Gœthe, une bouteille pour le jour de sa fête ; j'en ai vu de plus vastes et de plus riches en grands vins, que celle de mon ami Sébalt Brauer, mais la vérité me force à dire que je n'en ai jamais rencontré d'aussi saines et d'aussi bien tenues.

Sous une voûte haute de trente pieds et longue de plus de cent mètres, construite en larges pierres de taille, les tonneaux rangés sur deux lignes parallèles avaient un air respectable qui faisait vraiment plaisir à voir ; et derrière chaque foudre une pancarte, suspendue au mur, indiquait le cru, l'année, le jour et le temps de la vendange, la cuvée, première ou seconde, enfin tous les titres de noblesse du suc généreux enfermé sous les longues douves cerclées de fer.

Nous marchions d'un pas lent, solennel.

« Voici du braumberg, dit le tavernier en éclairant un foudre colossal ; c'est mon vin ordinaire. Écoute comme il s'en donne là haut :

C'est pour moi que l'avare empile
Ecus d'or aux jaunes reflets.

—Ah ! le bandit, comme il retrousse ses moustaches blondes ! »

Ainsi parlait Brauer, et nous avancions toujours.

« Halte ! s'écria-t-il, nous voilà devant le steinberg de 1822. Fameuse année ! Goûte-moi ça. »

Il déposa sa chandelle à terre, prit sur la bonde un verre de Bohême au calice évasé, à la jambe grêle, au pied mince, et tourna le robinet. Un filet d'or remplit la coupe. Avant de me l'offrir, Brauer l'éleva lentement, pour en montrer la belle couleur d'ambre blond. Puis il le passa sous son nez crochu :

« Quel bouquet ! dit-il, quel parfum ! Ah ! c'est la fantaisie pure, c'est le rêve de Freyschütz. »

Je bus.... Toutes les fibres de mon cerveau s'électrisèrent, j'eus de vagues éblouissements.

« Eh bien ? » fit Sébalt.

Pour toute réponse, je me mis à fredonner :

Chasseur diligent, etc.

Et les échos s'éveillaient au loin, ils sortaient la tête du milieu des ombres et chantaient avec moi. C'était magnifique !

« Tu ne chantais pas tout à l'heure ! » dit Sébalt avec un sourire étrange.

Cette réflexion me fit réfléchir, et, m'arrêtant tout court, je m'écriai :

« Tu crois donc que le vin chante ? »

Mais lui ne parut pas faire attention à mes paroles ; il était devenu grave.

Nous poursuivîmes nos pérégrinations souterraines. Les vieux foudres semblaient nous attendre avec respect. Nos regards s'animaient. Brauer buvait aussi.

« Ah ! ah ! dit-il, voici l'opéra de la *Flûte enchantée !* Il faut que tu sois bien de mes amis, pour que je t'en joue un air, de celui-là ; diable !... du johannisberg de l'an XI !

Un filet imperceptible siffla dans la coupe, le verre fut rempli. J'en humai jusqu'à la dernière goutte avec recueillement. Brauer me regardait dans le blanc des yeux, les mains croisées sur le dos ; il avait l'air d'envier mon bonheur.

Moi, l'âme du vieux vin, cette âme, plus vi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Brauer l'éleva lentement. (Page 71.)

vante que notre âme, cette âme des Mozart, des Gluck, des Weber, des Théodore Hoffmann, envahissait mon être et me faisait dresser les cheveux sur la tête.

« Oh ! m'écrai-je, souffle divin ! oh ! musique enchanteresse ! Non, jamais, jamais mortel ne s'est élevé plus haut que moi dans les sphères invisibles ! »

Je lorgnais du coin de l'œil le robinet mélodieux, mais Brauer ne crut pas devoir m'en jouer une seconde ariette.

« Bon ! fit-il, quand on s'ouvre la veine, il est agréable de voir que c'est pour un digne appréciateur, pour un véritable artiste. Tu n'es pas comme notre bourgmestre Kalb, qui voulait se gargariser la panse d'un deuxième et même d'un troisième verre, avant de se prononcer. Animal ! je l'ai mis rudement à la porte ! »

Nous passâmes alors en revue le hattenheim, le hochheim, le markobrunner, le rudesheim, tous vins exquis, chaleureux ; et, chose bizarre, à chaque vin nouveau, un nouvel air me passait par la tête, je le fredonnais involontairement ; la pensée de Sébalt devenait de plus en plus lucide pour moi, je compris qu'il voulait me donner une leçon expérimentale du plus grand problème des temps modernes.

« Brauer, lui dis-je, crois-tu donc sérieusement que l'homme ne soit que l'instrument passif de la bouteille, un cor de chasse, une flûte, un cornet à piston que l'esprit de la tonne embouche, et dont il tire telle musique qu'il lui plaît ? Que deviendraient la liberté, la loi

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Du vin! du vin! (Page 73.)

morale, la raison individuelle et sociale, si ce fait était vrai? Nous ne serions plus que de véritables entonnoirs, des sortes de mécaniques sans conscience ni dignité ! L'empereur Venceslas, le plus grand ivrogne qu'on ait jamais vu, aurait donc seul compris le sens de la destinée humaine? Il faudrait donc le placer au-dessus de Solon, de Lycurgue et des sept sages de la Grèce?

—Non-seulement je le crois, dit Brauer, mais j'en suis sûr. Ces imbéciles qui hurlent là-haut s'imaginent chanter d'eux-mêmes. Eh bien, c'est moi qui choisis dans ma cave l'air qu'il me plaît d'entendre; chaque tonne, chaque foudre a son air favori; l'un est triste, l'autre est gai, l'autre grave ou mélancolique. Tu vas en juger, Théodore, je veux faire pour toi le sacrifice d'un tonnelet de hochheim, c'est un vin tendre; le braumberg doit être épuisé, car on fait un tapage du diable à la taverne. Nous allons tourner les âmes au sentiment. »

Alors, au lieu de remplir son baril de braumberg, il le mit sous le robinet du hochheim; puis, avec une adresse surprenante, il le plaça sur son épaule, et nous remontâmes.

La taverne était en combustion; le chant des *Brigands* dégénérait en scandale.

« Oh ! s'écria la femme de Sébalt, que tu m'as fait attendre ! toutes les bouteilles sont vides depuis un quart d'heure. Écoute ce tapage; ils vont tout briser. »

En effet, un roulement de bouteilles ébranlait les tables.

« Du vin ! du vin ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le tavernier déposa son baril sur le comptoir et remplit les bouteilles ; sa femme avait à peine le temps de servir ; les hurlements redoublaient.

Moi, je venais de reprendre ma place et je regardais ce tumulte, en fredonnant tour à tour des motifs de la *Flûte enchantée*, du *Freyschütz*, de *Don Juan*, d'*Obéron*, que sais-je ? de cinquante opéras que j'avais oubliés depuis longtemps, ou que même je n'avais jamais sus. Jeunesse, amour, poésie, bonheur de la famille, espérances sans bornes, tout renaissait dans mon cœur ; je riais, je ne me possédais plus.

Tout à coup, un calme profond s'établit, l'air des *Brigands* cessa comme par enchantement, et Julia Weber, la fille du ménétrier, se mit à chanter l'air si doux, si tendre, de la Fillette de *Frédéric Barberousse :*

—Fillette, sur la plaine blanche
Où vas-tu de si grand matin?
—Je vais célébrer le dimanche,
Seigneur, au village lointain.
Comme un agneau qui bêle
Ecoutez... la cloche m'appelle!

Toute la salle écoutait la jeune fille dans un religieux silence ; et quand elle fut au refrain, toutes ces grosses faces charnues se mirent à fredonner en sourdine :

Comme un agneau qui bêle,
Ecoutez... la cloche m'appelle!

Ce fut un véritable coup de théâtre.

« Eh bien, dit Brauer en se penchant à mon oreille, qui est-ce qui chante?

—C'est la tonne de hochheim, » répondis-je à voix basse, en écoutant le chant de la jeune fille qui recommençait, ce chant monotone, doux, suave, ce chant du bon vieux temps.

O nobles coteaux de la Gironde, de la Bourgogne, du Rhingau ; et vous, ardents vignobles de l'Espagne et de l'Italie : Madère, Marsalla, Porto, Xérès, Lacryma-Christi ; et toi, Tokai, généreux hongrois ! je vous connais maintenant : — Vous êtes l'âme des temps passés, des générations éteintes !... Bonne chance je vous souhaite ! Puissiez-vous fleurir et prospérer éternellement !

Et vous, bons vins captifs sous les cercles de fer ou d'osier, vous attendez avec impatience l'heureux instant de passer dans nos veines, de faire battre nos cœurs, de revivre en nous !... Eh bien, vous n'attendrez pas longtemps ; je jure de vous délivrer, de vous faire chanter et rire, autant que l'Être des êtres voudra bien me confier cette noble mission sur la terre !

Mais quand je ne serai plus, quand mes os auront reverdi et se dresseront en ceps noueux sur le coteau ; quand mon sang bouillonnera en gouttelettes vermeilles dans les grappes mûries, et qu'il s'épanchera du pressoir en flots limpides, alors, jeunes gens, à votre tour de me délivrer ! Laissez-moi revivre en vous, faire votre force, votre joie, votre courage, comme les ancêtres font le mien aujourd'hui c'est tout ce que je vous demande. — Et ce faisant, nous accomplirons, chacun à notre tour, le précepte sublime : « Aimez-vous les uns les autres, dans les siècles des siècles. » *Amen!*

FIN DU CHANT DE LA TONNE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE CITOYEN SCHNEIDER

I

« D'où vient que les souvenirs de notre enfance sont ineffaçables? dit le vieux sculpteur Friederich, en allumant sa pipe d'un air mélancolique; lorsqu'on se rappelle à peine les choses du mois dernier, d'où vient que celles de notre jeunesse restent devant nos yeux et qu'on croit encore y être? Moi, je n'oublierai jamais la pauvre hutte de mon père, avec son toit de chaume, sa petite salle basse, l'escalier de bois au fond montant à la mansarde, l'alcôve aux rideaux de serge grise, et les deux petites fenêtres à mailles de plomb, donnant sur le défilé de la Schloucht, près de Munster. Je ne les oublierai jamais, ni les moindres choses de ce temps-là. Tout reste vivant dans mon cœur, surtout l'hiver de 1785.

« Durant cet hiver, le grand-père Yéri, son bonnet de laine frisée tiré sur les oreilles, dormait, du matin au soir, dans le vieux fauteuil, au coin de l'âtre. Ma mère filait, mon père taillait dans le houx des têtes de cannes, pour les vendre au printemps; les copeaux tombaient autour de lui et se roulaient en escargots. Parfois, il se reposait, battait le briquet, et, serrant l'amadou sur sa pipe, il s'écriait : « —Catherine... ça marche!... ça marche! » — Puis, me voyant assis sur mon escabeau, tout attentif, car je n'aimais rien tant que de le voir travailler, il me souriait et reprenait l'ouvrage.

« Autour de notre hutte, la neige montait, montait chaque jour; les vieux murs décrepits s'enfonçaient sous terre; déjà nos petites fenêtres n'y voyaient plus que par les vitres d'en haut; les autres au-dessous étaient d'un blanc mat et sombre.

« Je me dressais quelquefois sur ma chaise et je regardais les nuages se plier et se déplier lentement sur la vallée immense, tout en face, les rochers à pic du Honeck, monter jusque dans le ciel, et plus bas, dans la gorge les sapins innombrables chargés de givre. Rien ne remuait. La vue de ce paysage couvert de neige vous donnait froid, on grelottait; et pourtant à l'intérieur le feu flamboyait, il faisait chaud. La petite porte disjointe, qui communiquait à l'étable, laissait entendre le bêlement de notre chèvre, et les sourds mugissements de notre vache Waldine. C'était un plaisir de les entendre par un froid pareil. Nous n'étions pas seuls, au moins, dans les neiges; nous étions avec les créatures de Dieu, nous avions encore des amis.

« Je me rappellerai toujours qu'un matin Waldine, qui s'ennuyait sans doute dans l'ombre, après s'être détachée, je ne sais comment, vint nous voir. Elle entra chez nous sans gêne, et mon père se mit à rire de bon cœur.

« Hé! bonjour, Waldine, s'écria-t-il. Tu entres ici sans tirer le chapeau, hé! hé! hé! Laisse-la, Catherine, laisse-la, elle ne fera pas de mal; donnons-lui le temps de respirer et de voir la lumière. »

« C'est moi qui la reconduisis dans l'écurie et qui la rattachai à la crèche.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Ainsi se passait le temps; tandis que les oiseaux criaient famine, que les bêtes sauvages cherchaient les cavernes du Honeck et du Valtin, nous, blottis autour de l'âtre, nous rêvions en paix, et chaque soir ma mère disait:

—« Encore un jour de passé! Encore un pas vers le printemps! »

« Tout cela, je me le rappelle avec bonheur; mais il arrive des choses étranges dans ce bas monde, des choses qui nous reviennent longtemps après, et qui montrent que la sagesse des hommes, et même leur bonté, n'est que folie.

« Cette année-là donc, au dernier jour de janvier, entre une et deux heures de l'après-midi, il s'éleva un grand vent. Quoique la maison fût abritée vers le nord, à chaque coup elle tremblait; au bout d'une heure, elle était tellement couverte de neige, que l'ouragan passait au-dessus. Nous avions éteint le feu, une lampe seule brillait sur la table. Ma mère priait; je crois que mon père priait aussi. Le grand-père, lui, s'était éveillé et semblait épouvanté de ce vacarme : toute la neige tombée depuis trois mois remontait vers le ciel en poussière; tout hurlait, pleurait et sifflait dehors; de seconde en seconde, on entendait les grands arbres lâcher leurs racines avec des craquements épouvantables. Si le vent était venu de face, il aurait enfoncé nos fenêtres et découvert le toit; heureusement il soufflait de la montagne.

« Au milieu de ce bruit terrible, il nous semblait parfois entendre des cris humains; et nous, déjà si troublés pour nous-mêmes, nous frémissions encore en songeant au péril des autres. A chaque fois, la mère disait : —« Il y a quelqu'un dehors! » — « Et nous prêtions l'oreille le cœur serré; mais la grande voix de l'ouragan dominait tout.

« Cela dura deux heures; puis il se fit un grand silence, et nous entendîmes encore une fois bêler notre chèvre.

« —Le vent est tombé, dit mon père; et, s'approchant de la porte, il écouta quelques instants, le doigt sur le loquet.

« Nous étions tous derrière lui lorsqu'il ouvrit, et nous regardâmes, les yeux écarquillés. Le temps était sombre, à cause de la neige qui descendait; une éclaircie blanchâtre sur notre droite indiquait la position du soleil; il pouvait être alors quatre heures.

« Comme nous regardions à travers cette lumière grise, nous aperçûmes, à deux ou trois cents pas au-dessous de nous, dans le sentier qui descend de la Schloucht, un traîneau arrêté et un cheval devant. On ne voyait que la tête du cheval et les pointes des montants du traîneau.

« —Voilà donc ce que nous entendions, s'écria le grand-père Yéri-Hans.

« —Oui, dit mon père en rentrant dans la hutte, un malheur est arrivé. »

« Il prit la pelle de bois derrière la porte et se mit à descendre la côte, ayant de la neige jusqu'aux genoux; moi, je courais derrière lui, malgré les cris de la mère; le grand-père suivait aussi de loin.

« Plus nous descendions, plus la neige devenait profonde. Malgré cela, mon père, arrivant au haut du talus qui domine le sentier, se laissa glisser jusqu'au bas, en s'appuyant sur le manche de la pelle, et, dans cet endroit, je fis halte pour le regarder.

« Il saisit le cheval par la bride; mais aussitôt, voyant à deux ou trois pas de là quelque chose dans la neige, il s'approcha, souleva péniblement un gros homme vêtu de noir, dont la tête retomba sur son épaule, et le posa sur le traîneau; puis, à force de cris et de secousses, il tira l'animal de son trou. Ce fut une grande affaire pour l'amener à la maison. Mon père y parvint pourtant, en faisant le tour de toutes les roches et des racines d'arbres où s'était accumulée la neige.

« Le grand-père et moi nous suivions, bien tristes, regardant le malheureux étendu sur le traîneau. Il avait des bas de soie noire, une soutane et des souliers à boucle d'argent : c'était un prêtre.

« Et maintenant, qu'on se figure la désolation de ma mère, en voyant ce saint homme dans un si pitoyable état! Il me semble encore l'entendre crier, les mains jointes au-dessus de sa tête : « —Seigneur, ayez pitié de nous! » Elle voulait envoyer mon père tout de suite à Munster chercher un médecin. Mais la nuit étant survenue, il faisait noir à la porte comme dans un four, et toute la bonne volonté du monde ne pouvait pas vous faire trouver le chemin au milieu des neiges.

« Dans cette désolation, on se dépêcha d'allumer du feu, de chauffer des couvertures; et, comme j'étais un embarras pour tout le monde, on m'envoya coucher dans la chambre du grand-père.

« Toute la nuit, j'entendis aller et venir au-dessous de moi; la lumière brillait à travers les fentes du plancher; ma mère se lamentait. Enfin, vers une heure, accablé de fatigue et l'estomac creux, je m'endormis si profondément, qu'il fallut m'éveiller le lendemain à huit heures, sans quoi je dormirais peut-être encore.

« —Friederich! Friederich! criait le grand-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

père, en levant la trappe de sa tête chauve, Friederich, arrive donc, la soupe est prête! »

« A cette voix je m'éveillai; je regardai, il faisait grand jour, et la bonne odeur de la soupe à la farine remplissait la maison.

« Alors je ne pris que le temps de passer mon petit pantalon de toile grise, et de mettre mes sabots pour descendre. Tous les événements de la veille se présentaient à mon esprit; outre mon bon appétit, j'étais encore curieux de savoir ce qui s'était passé. Aussi, du haut de l'escalier, je me penchais déjà sur la rampe, pour regarder dans la chambre : la soupière fumait sur une belle nappe blanche; le grand-père, assis en face, faisait le signe de la croix; le père et la mère, debout, disaient le *Benedicite* dévotement; et le gros homme, assis dans le fauteuil de cuir, au coin de l'âtre, les jambes enveloppées d'une couverture de laine, et ses mains potelées croisées sur son ventre, qui se relevait en forme de cornemuse, ressemblait, avec sa face charnue et ses cheveux roux, à un bon chat qui dort sur la cendre chaude. C'était attendrissant de le voir.

« —Descends, Friederich, me dit ma mère, n'aie pas peur, monsieur le curé ne te fera pas de mal! »

« Le gros homme tourna la tête et se mit à me sourire en disant :

« —C'est votre petit garçon?

« —Oui, Monsieur le curé.

« —Arrive donc, petit, » fit-il.

« Ma mère me prit par la main et me conduisit près de ce bon prêtre, qui me regarda de ses gros yeux gris d'un air tendre; puis il me tapa sur la joue et demanda :

« —Est-ce qu'il sait déjà ses prières?

« —Oh oui! Monsieur le curé, c'est la première chose que nous lui avons apprise.

« —A la bonne heure! à la bonne heure!

« Ma mère m'avait ôté mon bonnet; et moi, les mains jointes, les yeux à terre, je récitai l'*Ave Maria* et le *Pater Noster* d'un trait.

« —C'est bien, c'est bien, fit le gros homme en me pinçant l'oreille, hé! hé! hé! tu seras un bon serviteur devant Dieu. Va, maintenant, déjeune, je suis content de toi! »

« Il parlait doucement et toute la famille pensait :

« —Quel brave homme! quel bon cœur! quel malheur s'il était resté gelé dans la Schloucht! »

« Mais une circonstance survint, qui nous montra ce bonhomme sous une tout autre physionomie. Vous saurez que, la veille, mon père avait apporté dans notre chambre les effets de M. le curé : sa malle, son tricorne et un gros rouleau de papiers. Ces choses étaient posées sur notre bahut, à l'autre coin de l'âtre : la malle au-dessous, le tricorne au-dessus et le rouleau de papiers sur le tricorne.

« En passant, je touchai le rouleau de papiers, qui tomba sur le plancher, et se déroula presque sur le feu.

« Alors cet homme paisible fit entendre un véritable cri de loup, accompagné de jurements épouvantables. Il se précipita sur les papiers, les arracha de la flamme, et les éteignit dans ses mains. Puis il me regarda tout pâle, d'un œil si féroce, que j'en eus la chair de poule. Nous étions tous consternés, la bouche béante. Lui, regardant les papiers un peu roussis sur les bords, se mit à bégayer en frémissant : « —Mon Thucydide!... petit animal, mon Thucydide! » — Après quoi, roulant ses papiers les uns dans les autres, et s'apercevant de notre stupeur, il me menaça du doigt en reprenant son air bonhomme; mais nous n'avions plus envie de rire avec lui.

« —Ah! mauvais petit gueux, dit-il, tu viens de me faire peur. Figurez-vous que j'arrive tout exprès de Cologne; oui, j'ai fait plus de cent lieues pour chercher ces vieux manuscrits au couvent de Saint-Dié; il m'a fallu trois mois pour y mettre un peu d'ordre; et l'imprudence de ce malheureux enfant allait anéantir une œuvre peut-être unique dans le monde. J'en sue à grosses gouttes! »

« C'était vrai, sa large face était pourpre, des gouttes de sueur lui couvraient le front.

« Malgré cela, vous pensez bien que toute notre famille devint grave; nous n'étions pas habitués d'entendre des prêtres jurer comme ceux qui conduisent les bœufs à la pâture. Ma mère ne disait plus rien. Nous mangions en silence. Quand nous eûmes fini, le père sortit. Nous l'entendîmes tirer le cheval de l'écurie et l'atteler au traîneau, devant la porte. Enfin il rentra et dit :

« —Monsieur le curé, si vous voulez monter sur le traîneau, dans une heure nous serons à Munster.

« —Je veux bien, » fit le gros homme en se levant.

« Et regardant dans la chambre d'un air grave, il dit :

« —Vous êtes de braves gens, oubliez un instant de colère; l'esprit est fort, mais la chair est faible. Permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance. »

« Il voulut remettre un frédéric d'or à ma mère, mais elle refusa et répondit :

« —C'est au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ que nous vous avons assisté dans le malheur, Monsieur le curé. Si nous avions

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

été dans le même besoin, vous auriez fait la même chose pour nous.

« —Sans doute, sans doute, dit-il, mais cela n'empêche pas...

« —Non, ne nous privez pas du mérite de la bonne action.

« —Amen ! » fit-il brusquement.

« Il prit le rouleau de papiers sur le bahut, se coiffa du tricorne et sortit.

« Mon père avait déjà porté la malle sur le traîneau; il était lui-même assis près du timon; le curé s'assit derrière, et nous les regardâmes filer jusqu'à la Roche-Creuse. Tout le monde était pensif; souvent le grand-père regardait ma mère en silence; bien des pensées nous passaient par l'esprit, mais personne ne disait rien.

« Le soir, vers quatre heures, mon père rentra. Il dit que le prêtre de Cologne était descendu chez M. le curé de Munster, et ce fut tout.

« Cette année-là, le printemps revint comme à l'ordinaire. Le soleil, au bout de cinq grands mois, fit fondre les neiges, et sécha notre plancher humide. On sortit la vache et la chèvre; on vida l'étable, on renouvela l'air. En conduisant les bêtes à la pâture, en faisant claquer mon fouet, je fis résonner les échos de mes cris joyeux. Les bruyères refleurirent, et le grand ouragan fut oublié.

II

« Plusieurs années s'étaient écoulées, le grand-père Yéri était mort, et mon père m'avait envoyé dans la basse Alsace, apprendre le métier de sculpteur chez mon oncle Conrad, à Vettenheim. J'approchais de quinze ans et je commençais à me croire un homme. C'était au temps où tout le monde portait le bonnet sang-de-bœuf et la cocarde tricolore; où l'on partait par centaines, en pantalons de toile grise, le fusil sur l'épaule.

« Je me rappelle qu'en ce temps-là, deux régiments se formaient à Strasbourg, et qu'il fallait des enfants pour battre la charge, parce que les hommes voulaient tous avoir le fusil. Cinq garçons se présentèrent à Vettenheim; j'étais du nombre; on tira pour savoir qui partirait. C'est notre voisin, le petit Fritzel, qui partit, et tout le village cria qu'il avait gagné. Maintenant on a gagné quand on reste.

« En même temps, l'abbé Schneider exterminait les curés, les moines et les chanoines en Alsace. On ne voulait plus reconnaître que la déesse Raison et les Grâces.

Un matin, j'étais en train de dégrossir une pierre dans notre atelier, qui donnait sur la petite place de la fontaine; mon oncle Conrad fumait sa pipe sur la porte, et la tante Grédel balayait les copeaux dans l'allée.

« Il pouvait être dix heures, lorsqu'il se fit un grand tumulte au dehors; les gens couraient devant la maison, d'autres traversaient la petite place; d'autres, en suivant la foule, demandaient :

« —Qu'est-ce qui se passe? »

« Naturellement je sortis pour voir la chose, et j'étais encore dans l'allée, que le trot de plusieurs chevaux, un cliquetis de sabres, le roulement sourd d'une grosse charrette se firent entendre au loin; puis le son d'une trompette éclata dans le village.

« Au même instant, un peloton de hussards débouchait sur la place; ceux de devant, le pistolet armé en l'air, et les autres le sabre au poing. Plus loin venait, sur un cheval noir, un gros homme, en habit bleu, à revers rabattus sur la poitrine, le grand chapeau à claque, surmonté de plumes tricolores, en travers de la tête, l'écharpe autour de la panse et le sabre de cavalerie ballottant contre la botte. Derrière lui s'avançait, cahotant sur le pavé, une grande voiture attelée de chevaux gris et pleine de poutres rouges.

« Le gros homme à plumes riait, pendant que les gens, tout pâles, s'aplatissaient le dos au mur, la bouche ouverte et les bras pendants. Du premier coup d'œil, je reconnus le prêtre que nous avions sauvé des neiges !

« Quelques farceurs, pour se donner l'air de n'avoir rien à craindre, criaient : « Voici le citoyen Schneider qui vient écheniller les environs de Vettenheim. Gare aux aristocrates ! » D'autres chantaient, en faisant des grimaces :

« Les aristocrates à la lanterne ! »

« Ils levaient les bras et les jambes en cadence; mais cela ne les empêchait pas d'avoir le ventre serré comme tout le monde et de rire jaune.

« En face de la fontaine, le cortége s'arrêta; Schneider, levant le nez, regarda tout autour de la place les hauts pignons avec leurs toits pointus, les figures innombrables qui se pressaient dans les lucarnes, et les petites niches, d'où l'on avait ôté les saintes vierges depuis longtemps.

« —Quel nid de punaises !—cria-t-il au capitaine de hussards, — quel nid de punaises ! Nous allons avoir de l'ouvrage ici pour huit jours. »

« En entendant cela, l'oncle Conrad me prit par le bras en disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« —Rentrons, Friederich, rentrons! Il n'aurait qu'à nous choisir à vue de nez? C'est terrible! »

« Il tremblait sur ses jambes. Moi, je sentais le frisson s'étendre le long de mon dos.

« Comme nous rentrions dans l'atelier, je vis la tante Grédel qui priait, tout haut, les mains jointes. Je n'eus que le temps de la pousser dans la cuisine et de fermer la porte; avec sa dévotion, elle pouvait nous faire guillotiner tous.

« Alors l'oncle et moi nous regardâmes par les petites vitres. La foule chantait toujours dehors :

« Ça ira! les aristocrates à la lanterne! »

comme ces cigales, qui chantent lorsque l'hiver approche, et que la première gelée doit roussir.

« Bien des gens étaient debout devant la fenêtre; par-dessus leurs épaules et leurs têtes, on voyait les hussards, le citoyen Schneider, la fontaine et la haute voiture. Deux grands gaillards étaient en train de décharger les poutres; ils avaient des mines honnêtes; l'aubergiste Rœmer leur passait une bouteille d'eau-de-vie; et un petit homme sec, pâle, faible comme une allumette, le nez long, la figure en lame de rasoir, vêtu d'une petite blouse rouge serrée aux reins, surveillait l'ouvrage. Il avait l'air d'un véritable Hans-Wurst[1]; mais Dieu nous préserve d'un Hans-Wurst pareil : c'était le bourreau!

« Tandis que ces choses se passaient sous nos yeux, le maire Rebstock, un honnête vigneron, grave, large des épaules, et le grand tricorne sur la nuque, s'avançait à travers la place.

« Tous les *tridi* et les *sextidi*, Rebstock réunissait les enfants du village dans l'église, et leur apprenait le catéchisme républicain. C'était un homme rempli de bon sens; il s'attendait à recevoir la visite de Schneider, et s'était fait faire une veste avec le voile du tabernacle, pour attendrir le mauvais gueux.

« Comme il s'approchait, Schneider se penchant sur le cou de son cheval, s'écria :

« —Voici le pressoir, où sont les raisins?

« —Quels raisins, citoyen Schneider?

« —Les aristocrates.

« —Il n'y en a pas ici, nous sommes tous de bons patriotes. »

« La figure de Schneider devint terrible; je crus le voir encore une fois arracher son rouleau de papiers du feu.

« —Tu mens! s'écria-t-il, tu en es un toi-même. Qu'est-ce que cet or et cet argent sur tes habits, quand la République n'a pas de quoi nourrir ses enfants?

« Ça, citoyen Schneider, c'est le voile du tabernacle. Je l'ai mis sur mon dos, pour exterminer l'hydre de la superstition. »

« Alors, Schneider partit d'un éclat de rire, en criant :

« —A la bonne heure! à la bonne heure! Mais rappelle-toi bien, il doit y avoir tout de même des aristocrates par ici!

« —Non, ils se sont tous sauvés. Nos garçons vont les chercher à Coblentz, et nos enfants battent la charge.

« —Nous verrons ça, dit Schneider. Tu m'as l'air d'un vrai patriote. Ton idée de tabernacle me plaît. Nous allons dîner avec toi. C'est bon! ha! ha! ha! »

« Il se tenait le ventre à deux mains.

« Tous les hussards dînèrent chez le maire, avec Schneider. On fit une réquisition exprès dans le village, et chacun donna ce qu'il avait de meilleur.

« Le lendemain, Schneider alla voir le club; il entendit les enfants réciter en chœur les Droits de l'homme.

« Tout se serait bien passé. Malheureusement, un ancien sonneur de cloches, qui se croyait aristocrate, s'était caché dans le grenier de l'auberge du Lion-d'Or; les hussards, en cherchant quelques bottes de foin, le dénichèrent, et l'on voulut savoir pourquoi ce pauvre diable se cachait.

« Schneider apprit qu'il avait sonné les cloches, et le fit guillotiner, pendant qu'on était encore à table. Ce fut un véritable chagrin pour Rebstock; mais il n'osa rien dire, de peur d'être guillotiné lui-même.

« Schneider s'en alla le jour même, à la grande satisfaction de tout le village.

« Voilà comment je reconnus le bon apôtre, et j'ai souvent pensé depuis que si mon père avait su ce qui devait arriver plus tard, il l'aurait laissé périr dans la Schloucht.

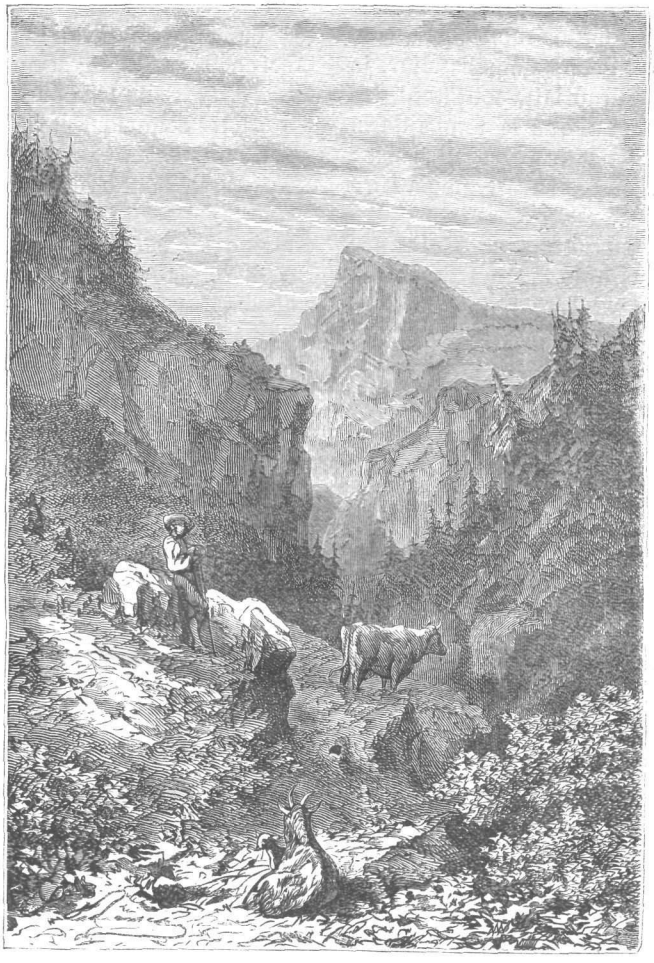
« Quant au vieux maire de Vettenheim, on ne lui pardonna jamais de s'être fait faire une veste avec le voile du tabernacle; et les vieilles commères surtout, qu'il avait empêchées par ce moyen d'être guillotinées, s'acharnèrent à le maudire, ce qui lui fit le plus grand tort.

« Un jour que je causais avec lui dans les vignes, et que nous parlions de cette histoire, il se mit à sourire tristement et dit :

« —Si pourtant je leur avais laissé couper le cou, ces bonnes âmes seraient dans la hotte de Schneider, avec le voile du tabernacle. Je

[1] Polichinelle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les bruyères refleurirent. (Page 78.)

n'aurais pas de reproche à me faire; j'aurais été lâche comme tout le monde. »

« Alors je pensai :

« —Ce pauvre vieux Rebstock a raison. Sauvez donc les gens, pour que les uns vous maudissent, et que les autres vous guillotinent! Ce n'est pas encourageant! Si les hommes ne faisaient pas ces choses par charité chrétienne, ils seraient vraiment très-bêtes. C'est triste à dire, mais c'est la vérité! »

FIN DU CITOYEN SCHNEIDER.

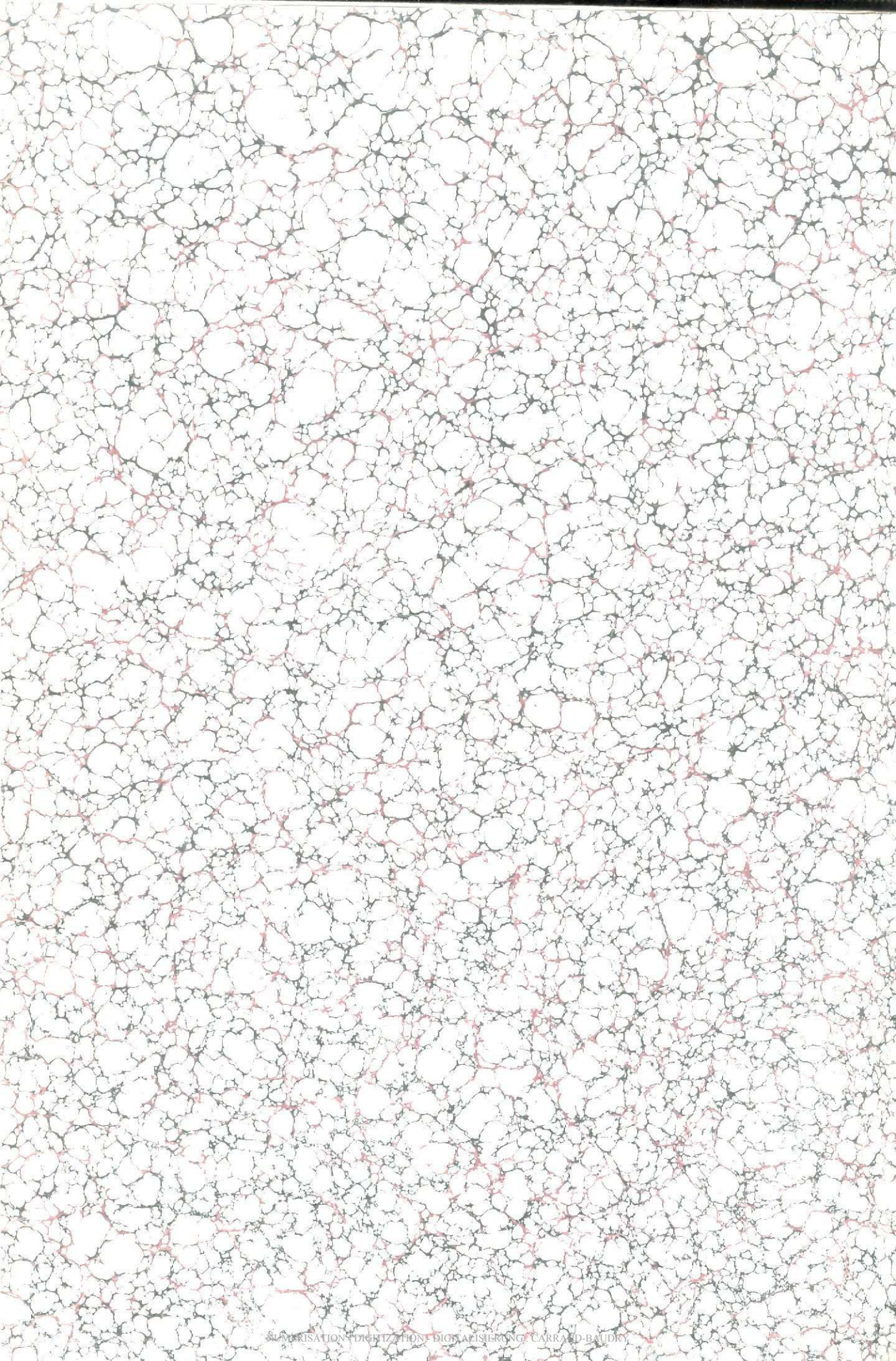
Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRARD-BAUDRY

NUMERISATION / DIGITIZATION : DIGITHÈQUE INGÉCAL - CAUE 44 (LOIRE-ATLANTIQUE)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY